

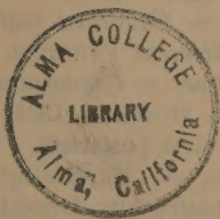
ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS LX

EDIDERUNT

PAULUS PEETERS MAURITIUS COENS
BALDVINUS DE GAIFFIER
PAULUS GROSJEAN FRANCISCUS HALKIN

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU



BRUXELLES

SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES
24, Boulevard Saint-Michel

1942

Property of

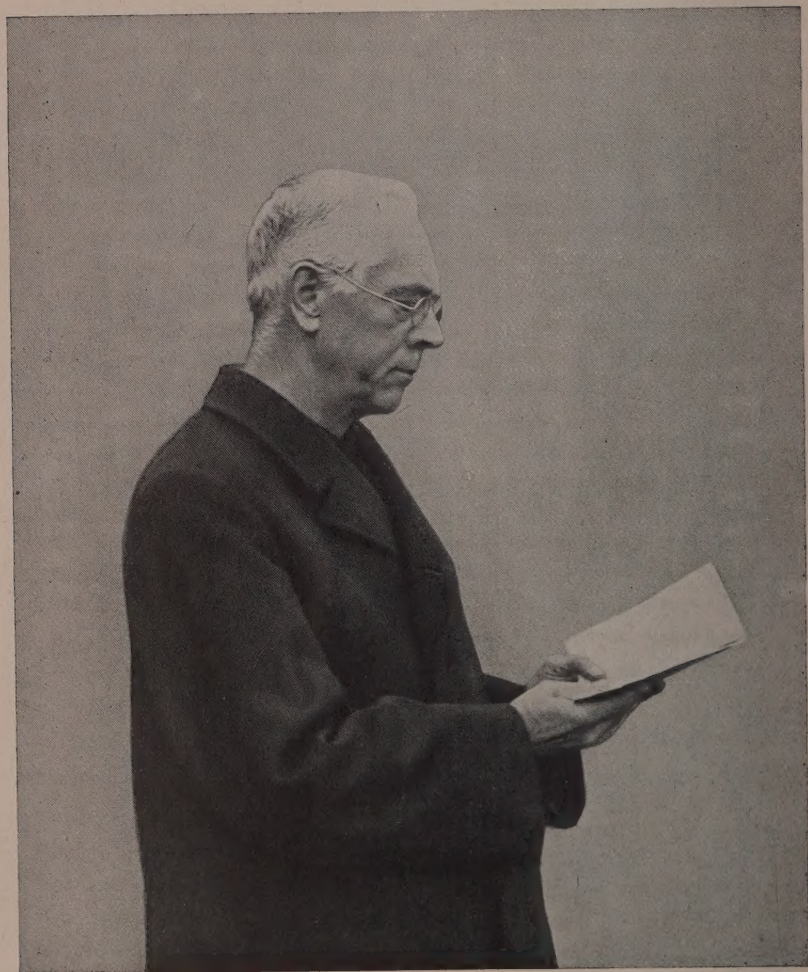
CLgA

Please return to

Graduate Theological
Union Library

- BHG.* = *Bibliotheca hagiographica graeca*. Editio altera emendatior. Bruxellis, 1909.
- BHL.* = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis*. Bruxellis, 1898-1901. Eiusdem *Supplementi editio altera auctior*. Ibid., 1911.
- BHO.* = *Bibliotheca hagiographica orientalis*. Bruxellis, 1910.
- Catal. Gr. Germ.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae*. Bruxellis, 1913.
- Catal. Gr. Paris.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis*. Bruxellis, 1896.
- Catal. Gr. Vatic.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1899.
- Catal. Lat. Brux.* = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae Regiae Bruxellensis*. Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo.
- Catal. Lat. Paris.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo xvi qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi*. Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.
- Catal. Lat. Rom.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae*. Bruxellis, 1909.
- Catal. Lat. Vatic.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1910.
- Comm. martyr. hieron.* = *Commentarius in Martyrologium hieronymianum*. Bruxellis, 1931 (*Acta Sanctorum Novembris*, t. II, pars posterior).
- Comm. martyr. rom.* = *Martyrologium Romanum... scholiis historicis instructum*. Bruxellis, 1940 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Decembris).
- Mir. BVM.* = *Index miraculorum B. V. Mariae editus in Anal. Boll.*, t. XXI, p. 241-360.
- Synax. Eccl. CP.* = *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, ed. H. DELEHAYE. Bruxellis, 1902 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Novembris).

25868



LE R. P. HIPPOLYTE DELEHAYE

Le R. P. H. Delehaye, président de la Société des Bollandistes, est pieusement décédé à Bruxelles, le 1^{er} avril 1941. A raison des circonstances, la nouvelle de sa mort a été lente à se répandre, même à l'intérieur du pays. L'émotion qu'elle provoqua en beaucoup de milieux dut se renfermer dans la réserve discrète imposée à tant d'autres grands deuils. A l'étranger, quelques corps savants dont le P. Delehaye était membre, notamment l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ¹ et l'Académie pontificale romaine d'archéologie ², ont rendu en forme officielle un hommage public à sa mémoire ³. Ça et là, quelques-uns de ses amis et admirateurs ont aussi évoqué, en des termes empreints d'une vénération pieuse, la figure du vieux maître disparu ⁴. Mais ces voix isolées, si chaleureuses fussent-elles, restaient encore loin d'exprimer l'unanimité des sentiments d'estime et de respect qui avaient consacré sa haute réputation. Notre rôle à nous n'est pas d'achever ce que ces éloges laissent d'incomplet. Mêlés de trop près à l'œuvre qui fut

¹ Institut de France. Académie des Inscriptions et Belles Lettres. *Discours de M. Marcel AUBERT, président de l'Académie, à l'occasion de la mort du P. Hippolyte Delehaye, associé étranger de l'Académie.* Lu dans la séance du 25 avril 1941 (in-4°, 5 pp.).

² Par la voix de Dom Cunibert Mohlberg, O. S. B. Voir l'*Osservatore Romano* du 10 janvier 1942.

³ L'éloge historique du P. Delehaye a été lu à une séance conjointe des trois Classes de l'Académie Royale de Belgique, le 22 juillet 1942, et doit paraître dans l'Annuaire de 1943.

⁴ É. DE STRYCKER, S.J., *Het werk van een Bollandist. In memoriam Pater H. Delehaye S.J.*, dans *Streven*, 1941, p. 459-73 ; id., *L'œuvre d'un Bollandiste. Le Père Hippolyte Delehaye S.I. (1859-1941)*. Extrait de l'*Année Théologique* (Paris, 1942) 19 pp. ; id., dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXXVII (1941), p. 333-35 ; J. COPPENS, *Hipp. Delehaye S.J.*, dans *Ephemerides theologicae Lovanienses*, t. XVIII (1941), p. 186-88 ; E. LAMALLE, dans *Archivum historicum Societatis Iesu*, t. XI (1942), p. 207-208 ; Anonyme, dans la *Scuola cattolica*, t. XLIX (1941), p. 446.

la sienne, nous ne sommes pas qualifiés pour rendre, en toute liberté, justice à son mérite. Nous ne pouvons ici que laisser parler librement nos propres souvenirs ¹.

Hippolyte Delehaye naquit à Anvers le 19 août 1859. Sa famille, originaire de Chièvres en Hainaut, était fixée à Anvers depuis plusieurs générations. Elle comptait parmi ses ascendants Michel Baïus, le trop fameux précurseur du jansénisme, comme en fait foi l'építaphe d'Éloy Delehaye (ou de le Haye), décédé le 29 novembre 1650, et de sa femme Tazele Reghem, dont la pierre tombale se voit encore, encastrée dans la paroi extérieure de l'église paroissiale de Chièvres, contre le porche latéral ². On pouvait sans crainte prononcer sur un ton peu admiratif le nom de Baïus devant le P. Delehaye. Il ne se réclamait pas de cet ancêtre et n'avait aucune inclination pour sa doctrine ; mais à la manière dont il en parlait, on sentait pourtant que, la question d'orthodoxie réservée, comme il se devait, tout ne lui déplaisait pas dans le caractère de ce très savant homme.

Il tenait beaucoup plus à honneur d'être, par la naissance, concitoyen de Papebroch. Ses parents habitaient non loin de la ci-devant maison professe des jésuites d'Anvers, qui fut le berceau de l'œuvre bollandienne et le siège de son activité pendant près d'un siècle et demi. La célébrité des vieux hagiographes belges était demeurée vivace dans le voisinage de l'ancien Musée Bollandien. Leur futur successeur dut entendre plus d'une fois raconter leur légende. Et quand lui-même plus tard évoquait leur histoire domestique, on aurait cru que, par une illusion de sa mémoire, il la retrouvait dans ses souvenirs d'enfance.

La première jeunesse du P. Delehaye ressemble trait pour trait à celle de la plupart de ses prédécesseurs. Élevé dans une famille modeste et laborieuse, où régnaient sans partage les principes traditionnels de l'éducation chrétienne, il fit son cours complet d'humanités au collège Notre-Dame, dans sa ville natale. Il y remporta, dans toutes ses classes, des succès qui témoignaient de son applica-

¹ Dans les pages qui suivent, les numéros entre crochets renvoient à la bibliographie jointe à cette esquisse.

² Léopold DEVILLERS, *Notice historique sur la ville de Chièvres*, dans *Annales du cercle archéologique de Mons*, t. VII (1867), p. 186.

tion non moins que de ses dons précoces ; et tout aussitôt après la fin de ses études, chargé de la plus brillante moisson de lauriers scolaires, il entra le 23 septembre 1876 au noviciat de la Compagnie de Jésus à Arlon. Les premières étapes de sa formation régulière se déroulèrent sans incident digne de mémoire.

Pendant son cours de philosophie, qu'il suivit à Louvain, de 1879 à 1882, on crut discerner parmi tous ses autres talents, des aptitudes peu communes pour les sciences exactes. En conséquence il fut d'abord nommé professeur de mathématiques au collège Sainte-Barbe à Gand. Il joignait à cet enseignement, pour lequel il était, en fait, remarquablement doué, celui de la langue flamande et des sciences naturelles. Ses goûts, s'il avait pu les consulter, l'auraient porté dans une tout autre direction. Mais il accepta courageusement d'en faire le sacrifice, et, avec le sérieux qu'il apportait à toutes choses, il se donna sans réserve, pendant quatre ans, à ces fonctions qu'il ne laissa pas de trouver assez ingrates. S'il faut en croire des souvenirs contemporains, ce ne fut pas dans sa classe de mathématiques qu'il apprit à dominer les hommes. Mais le sentiment du devoir et son inflexible force de volonté lui permirent de tourner à bien l'expérience qui aurait pu le décourager. Comme il se sentait la vocation d'écrire, il choisit, dans la matière de son enseignement, le thème d'une petite étude sur *Les plantes de la Bible*, qu'il publia en 1885, dans les *Précis historiques* [135]. Cet essai de jeunesse révélait tout au moins un esprit d'initiative et une facilité de travail susceptibles d'un meilleur emploi. Fort heureusement, le P. Delehaye trouva auprès de lui un homme de jugement et d'expérience, le P. Constantin Van Aken, ancien professeur de théologie, qui sut discerner les promesses de ce talent encore ignoré et l'aïda à trouver sa voie. Jusqu'à la fin de sa vie le P. Delehaye aimait à rappeler ce qu'il devait à la bienveillante direction et à l'autorité de ce sage conseiller. Ce fut ainsi que, dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions, il put commencer par ses propres moyens l'apprentissage des recherches historiques, dans lesquelles il était destiné à s'illustrer.

Pour son début, il publia en 1886-87 dans le *Messenger des sciences historiques de Belgique* une étude en partie originale sur Henri de Gand [137]. L'occasion lui en avait été fournie par un article inséré l'année précédente par le P. Fr. Ehrle, au premier tome de l'*Archiv für Literatur- und Kirchengeschichte*, qu'il venait de fonder avec le P. H. Denifle, O. P. Le futur préfet de la Bibliothèque

Vaticane et Cardinal-bibliothécaire de la Sainte Église Romaine, y mettait à néant les fables qui avaient cours sur la carrière et la personnalité historique du *Doctor sollemnis*. Le P. Delehaye eut le mérite d'apprécier exactement la supériorité de la méthode appliquée par le P. Ehrle. Et en s'aidant des matériaux qu'il avait à portée de la main dans les archives de la ville de Gand et dans celles de Tournai, il trouva moyen d'ajouter lui aussi quelques détails inédits à la biographie du célèbre docteur de Sorbonne et archidiacre de Tournai. Les *Nouvelles recherches sur Henri de Gand* causèrent un certain émoi dans la société gantoise. Elles attirèrent au jeune auteur des essais de réfutation, auxquels il répondit en 1888 dans le *Messenger des sciences historiques* [138]. Tout compte fait, cette première escarmouche tourna à son honneur. Le P. Ehrle l'avait suivie avec intérêt, et nul doute que, dès ce moment, il ait distingué le P. Delehaye comme une recrue d'avenir, à tenir en réserve pour la brillante élite qu'il s'employait à réunir autour de la Bibliothèque Vaticane.

Mais déjà en Belgique un autre chef d'école avait pris les devants. Le P. Charles De Smedt, que le P. Van Aken avait intéressé à son pupille, accepta d'examiner les nouveaux essais que celui-ci, emporté par son élan, avait aussitôt mis sur le métier. Il n'eut aucune peine à y reconnaître un esprit remarquablement habile à se débrouiller dans les recherches historiques. Non content de lui rendre bon témoignage, il aida le débutant un peu trop fougueux à effacer de sa rédaction quelques traces de hâte et d'inexpérience. Il fit mieux. Il s'offrit à lui servir d'introduit dans le monde de l'érudition. Grâce à sa recommandation, plusieurs articles du P. Delehaye sur Guibert de Gembloux et sur le légat Pierre de Pavie furent acceptés de confiance par la *Revue des questions historiques*, qui les publia coup sur coup de 1889 à 1892 [140-142].

Dès avant ce succès, remporté, on peut le dire, contre vents et marée, il n'y avait plus à se méprendre sur l'orientation qu'il convenait de donner au talent du jeune professeur de mathématiques. Le moment approchait où il devrait commencer ses études de théologie. On en avança le terme et pour lui permettre de poursuivre parallèlement les recherches historiques qui semblaient l'attirer de préférence, on décida de l'envoyer à Innsbruck, où l'enseignement de Pastor et du P. Hartmann Grisar jetait alors un éclat particulier. Il y séjourna pendant l'année académique 1886-

1887. Mais le programme ou l'horaire des cours ne s'arrangèrent pas comme on l'avait espéré ; et ce qui est pire, la santé du P. Delehaye supporta mal le climat du Tyrol. Il fut rappelé au pays et, par manière de repos, il reprit pour un an l'enseignement des mathématiques, mais cette fois au cours scientifique supérieur du collège Saint-Michel à Bruxelles.

Cette année fut décisive pour la destinée du jeune érudit, en voie de passer maître. Introduit à la bibliothèque bollandienne, il s'y trouva bientôt comme chez lui. Outre plusieurs notes ou essais confinant à des sujets hagiographiques, il rédigea une dissertation latine sur Guibert de Gembloux, qui fut publiée au t. VII des *Analecta Bollandiana* [7]. Et quand, à l'automne de 1888, il repartit pour continuer au théologat de Louvain les cours qu'il avait commencés à Innsbruck, le P. De Smedt et ses confrères étaient dûment autorisés à le considérer comme l'un des leurs. Ordonné prêtre le 24 août 1890, il obtint de hâter la préparation de son examen final de théologie, et le 4 janvier 1891, il revenait au *Museum Bollandianum*. Le 20 février suivant, sa nomination d'hagiographe était confirmée. La carrière s'ouvrait dès lors toute large devant lui ; il ne devait plus en être détourné que par une interruption relativement courte, pour aller faire à Tronchiennes, en 1892-1893, sa troisième année de noviciat, qui fut réduite à quelques mois.

L'œuvre bollandienne, à laquelle il apportait le renfort de son talent exceptionnel, était alors dans une période d'épanouissement et de prospérité, l'une des plus sereines de toute sa longue histoire. Après les tâtonnements inséparables d'un nouveau départ, la réforme du P. De Smedt avait été couronnée d'un plein succès¹, si l'on peut appeler succès la modeste satisfaction d'être approuvé sans réserve par tous les juges dont l'opinion mérite d'être comptée. On avait devant soi un vaste programme de travaux, qui portaient en eux-mêmes la garantie évidente de leur utilité et qui depuis lors ont reçu la consécration du temps. Pour suffire à cette tâche, le P. De Smedt, parvenu à l'apogée de sa réputation et encore épargné par les atteintes de la vieillesse, trouvait réuni sous son

¹ Le P. Charles De Smedt, dans *Analecta Bollandiana*, t. XXX (1911), p. 1-x ; *Après un siècle. L'œuvre des bollandistes de 1837 à 1937*, ibid., t. LV (1937), p. xxxiv-xl ; P. PEETERS, S.J., *L'œuvre des bollandistes*, dans *Mémoires de l'Académie Royale de Belgique, Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques*, collection in-8°, t. XXXIX, 4 (1942), p. 112-20.

autorité, à la fois ferme et débonnaire, un groupe de collaborateurs excellemment doués, qui se complétaient à souhait par la diversité même de leurs caractères et de leurs talents. Qu'il nous soit permis de donner ici un dernier souvenir à ces bons travailleurs, grâce auxquels le bollandisme avait alors retrouvé la belle vigueur de sa jeunesse.

On ne pouvait plus guère compter comme une force très active, le P. Joseph De Backer, l'un des sauveteurs qui, en 1876, étaient venus avec le P. De Smedt relever l'œuvre menacée de la ruine complète. Sa collaboration au travail scientifique s'était fort ralentie ; mais son expérience, son jugement pratique, son franc parler et son désintéressement impartial continuaient de rendre des services dont le prix apparut mieux quand ils vinrent à manquer. Chez lui la raison comme le caractère avaient la droiture et la simplicité d'un autre âge. Il était lui-même la vivante expression du *mos maiorum*, auquel toute sa belle vie faisait honneur. Les us et coutumes de la maison étaient pour ce saint homme autant de rites quasi sacrés, qu'il observait par la force d'une habitude automatique, où il entrait comme un coin de douce manie, dont il était le premier à sourire et que tout le monde respectait.

Le P. Joseph Van den Gheyn, au contraire, sous des airs de solennité un peu avantageuse, cachait une ardeur au travail, à laquelle l'effort semblait ne rien coûter. Esprit facile et brillant, il lui arrivait de laisser trop de jeu à sa mobilité primesautière. L'ethnographie, la linguistique comparée, la mythologie et le folklore l'avaient d'abord attiré, et les exemples qu'il avait reçus dans ces écoles entreprenantes ne l'avaient pas disposé à une réserve toujours assez méfiante pour les hypothèses spécieuses et les combinaisons en équilibre entre le possible et le probable. Contenues par la critique plus exigeante du P. Delehaye, sa rapidité de conception et sa dextérité expéditive auraient pu faire merveille. Mais le correctif eut un autre effet. Le P. Van den Gheyn, ne se sentant plus les coudées assez franches, n'eut pas de peine à trouver un dérivatif à son activité. Nommé conservateur des manuscrits à la Bibliothèque royale de Bruxelles en 1896, il se désintéressa graduellement de sa fonction de bollandiste, en attendant de la quitter tout à fait ¹.

¹ P. PEETERS. *Le R. P. Joseph Van den Gheyn*, dans *Revue des questions scientifiques*, t. LXXIII (1913), p. 389-96.

A l'opposite du P. Van den Gheyn, le P. Albert Poncelet était un modèle de travailleur concentré. Mais lui aussi faisait avec le tempérament intellectuel du P. Delehaye un contraste aussi complet qu'il se pouvait entre deux érudits de haute classe, en parfait accord sur tous les principes de leur méthode. Esprit plus ferme qu'inventif, net, légèrement dogmatique, avec une sorte d'ardeur passionnée, il était conduit à ses fins moins par des éclairs de sagacité intuitive que par la lumière de la lanterne sourde qu'il promenait dans tous les recoins d'un sujet, avec une application à la fois enthousiaste et rageuse. L'érudition l'enchantait surtout par la densité de ses résultats positifs. Il croyait à la vertu des techniques les plus compliquées, et n'était pas éloigné de penser qu'on les énervait en les allégeant de leur appareil rébarbatif ¹.

Une riche variété de tout autres aptitudes étaient réunies au complet dans la personne du P. François Van Ortro. Tempérament robuste et tête solide, impétueux et avisé, sûr de lui, rond en affaires et d'un aplomb indémontable, il était l'homme de ressources, fertile en tout genre de stratagèmes pour entretenir la vie et le mouvement dans l'atelier, si accablante que fût la pression du labeur quotidien. Il lui fallait prendre son temps pour fureter dans ce qu'il appelait les alentours de la question. Mais quand il avait bien fait sa tournée, l'oreille tendue et le nez au vent, il savait asséner son jugement avec une vigueur qu'aucune majesté de ce monde n'aurait pu intimider. Sa verve originale était intarissable en trouvailles ahurissantes. Il était de ces natures heureuses auxquelles il est donné de déridier les fronts soucieux et d'ensoleiller les jours les plus sombres. Déconcertant quelquefois par les saillies de sa jovialité turbulente, il laissait plus souvent paraître le fond sérieux de son zèle et de son obligeance charitable. La confiance qu'il inspirait était merveilleusement servie par les ressources illimitées de son sens pratique et par une sorte de ruse bienfaisante, qui, à la longue, finirent par l'arracher un peu trop souvent à sa tâche principale ².

Telle était l'équipe, de valeur excellente, où le P. Delehaye se trouvait encadré. Si le mordant de sa supériorité intellectuelle avait su se rendre acceptable à ses entours, elle aurait pu être parmi

¹ Le R. P. Albert Poncelet, dans *Anal. Boll.*, t. XXXI (1912), p. 129-41.

² Le R. P. François Van Ortro, *ibid.*, t. XXXIX (1921), p. 4-19.

eux comme le métal rare, qui porte au maximum la résistance ou l'élasticité d'un alliage. Mais entre des esprits d'élite, attachés à une œuvre commune, les affinités électives ne prennent le dessus qu'au prix d'une condescendance mutuelle proportionnée à la qualité même des talents. Cette proportion se trouva difficile à maintenir, et les événements n'y aidèrent pas. Le P. De Smedt fut nommé en 1899 recteur du collège Saint-Michel. Il dut cesser temporairement d'exercer la direction effective de l'œuvre bollandienne et cette carence ne laissa pas de se faire sentir. Pendant son gouvernement, il eut à résoudre, et, en optimiste inconfusable qu'il était, il résolut avec une témérité heureuse le transfert du collège Saint-Michel à son emplacement actuel. Cette migration, réalisée en octobre 1905, entraîna la sécession du P. Van den Gheyn. Le P. De Backer n'avait pas attendu l'échéance fatale. Dès que la menace du déracinement était devenue certaine, en septembre 1902, il avait renoncé à courir le risque d'une transplantation impossible et s'était retiré, emportant les regrets unanimes de ses confrères. Ainsi se clôtura la période qui avait vu s'achever la restauration de l'œuvre bollandienne.

Rien ne faisait encore prévoir cette dislocation, en 1891, au moment où le P. Delehaye entrait dans la carrière. Et il faut compter comme une faveur providentielle qu'il y ait débuté à l'une de ces époques privilégiées où les talents en herbe sont à peu près assurés de l'avenir. Ceux qui grandissaient dans la génération d'alors ne s'annonçaient pas tous par des dons éclatants ; mais la force qui les pressait d'agir eut l'avantage inappréciable d'être soutenue et guidée par un courant qui la détourna des engouements présomptueux de la mode, sans la livrer au scepticisme ou à une résignation désenchantée. Une belle et sérieuse ardeur au travail était largement répandue en ce temps-là. Depuis que le pape Léon XIII avait libéralement ouvert aux érudits la bibliothèque et les archives vaticanes, il s'était produit comme un joyeux retour de la sève dans les études d'histoire ecclésiastique. La jeunesse studieuse avait trouvé des maîtres dignes de leur mission, et sous leur conduite elle se préparait courageusement non à étonner le monde mais à tenir dans la science une place utile. De grandes entreprises surgissaient et prospéraient au souffle d'un esprit nouveau comparable aux effluves vivifiants dont l'atmosphère est chargée aux plus belles heures du printemps. Le petit groupe bollandien, rajeuni et resserré à l'intérieur, participait largement à cet élan général. Il y

régnait une activité, un peu surmenée, comme toujours, mais allègre et confiante, à laquelle le décor pittoresque et désuet de sa vieille bibliothèque ajoutait la poésie intime des choses du passé. A tous ceux qui ont éprouvé le charme de cet atelier archaïque, il a laissé, non pas un regret élégiaque, mais une utile leçon qu'ils n'ont pu oublier ¹.

Il avait été réglé, à l'arrivée du P. Delehaye, que le nouveau venu se chargerait principalement de la partie gréco-byzantine. Mais avant de s'y engager à fond, il eut d'abord à traiter, pour le tome II, 1 de Novembre [1], les Actes de S. Wolfgang, qu'il avait fallu laisser en souffrance, à la fin du tome XIII d'Octobre. Ses premiers travaux sur Guibert de Gembloux et Pierre de Pavie lui avaient donné l'occasion de se familiariser avec les sources historiques de la période médiévale et les excellentes études qui s'y rapportent. Il rédigea donc, au pied levé, un commentaire, dont l'ampleur plutôt surabondante prouve qu'il n'aurait tenu qu'à lui de se faire un nom parmi les explorateurs qualifiés du moyen âge germanique.

Il emporta de ce dernier hors d'œuvre préliminaire une expérience qu'il sut mettre à profit dans le domaine beaucoup moins bien connu, où il partait à la découverte. Jusqu'à ce moment l'hagiographie grecque était restée fort désavantagée par rapport à l'hagiographie latine, cultivée par une école d'érudits plus ancienne et plus nombreuse, incomparablement mieux outillée et rompue à une discipline moins accommodante, qui n'admettait pas d'immunités. Nos prédécesseurs avaient fait de louables efforts pour regagner ce retard, qui, en dernière analyse, remontait au bon vieux temps où le latin régnait seul dans les *Acta Sanctorum*, comme en Sorbonne et ailleurs. Mais l'infériorité de la partie byzantino-grecque tenait à des causes multiples, dissimulées sous une accoutumance trop invétérée. On ne la perçut distinctement que quand elle eut pris fin et qu'on put comparer les vieux errements à une pratique mieux étudiée.

Le P. Delehaye lui-même, à qui était réservé l'honneur de mener à bien cette réforme, n'apportait pas toute faite la méthode qu'il

¹ Nous aimons à rappeler ici le témoignage ému du P. A. Lapôtre, hôte et habitué du musée bollandien durant de longues années. *La Critique*, dans *Un siècle. Mouvement du monde de 1800 à 1900* (Paris, 1900), p. 367-68.

allait inaugurer. Elle s'élabora dans son esprit, à la lumière de son expérience et en s'inspirant de conseils et d'exemples, auxquels il fut toujours le premier à rendre hommage. Depuis quelques années Karl Krumbacher avait tenté et réussi l'effort génial de mettre l'érudition byzantine sur le même pied que la philologie classique et de l'astreindre à la même règle. Dans sa chaire de l'université de Munich et mieux encore peut-être dans la *Byzantinische Zeitschrift*, qu'il venait de fonder (1892), il exerçait une autorité vigilante et redoutée sur tout le domaine des études relatives au moyen âge grec. Avec moins d'éclat et de retentissement, Wassily Wassiliewsky réalisait en Russie une création qui peut être comparée à celle de ce puissant animateur. A la suite de Krumbacher, plusieurs jeunes érudits, réservés eux aussi à une haute réputation, l'abbé Albert Ehrhard, M. Pio Franchi de' Cavalieri et quelques autres, commençaient à diriger leurs recherches vers l'hagiographie grecque. Le P. Delehaye prit rang dans cette élite et ne tarda pas à devenir l'un des chefs autorisés de la renaissance des études byzantines.

En très peu de temps, les éditions bollandiennes de Vies ou de Passions grecques avaient complètement changé d'allure et de tenue. Jusqu'alors, elles comprenaient obligatoirement une traduction latine in-extenso du texte original. Le P. Delehaye estima qu'il convenait de les alléger de cet accessoire encombrant. Il n'eut pas gain de cause sans rencontrer quelque résistance. Pour tout dire, les raisons qu'il faisait valoir avaient un peu l'air de plaider contre une servitude qui n'agréait pas à son humeur et qui à la longue eût certainement amené d'embarrassantes complications. On ne se figure pas bien le P. Delehaye usant sa fougue ingénieuse à mettre en latin, par exemple, les quelque cent pages in-folio des deux Vies de S. Lazare le Galésiotte au tome III des *Acta Sanctorum* de novembre¹. Mais la suite montra que son instinct ne l'avait pas trompé. Publier un document en y joignant une traduction, c'est reconnaître qu'on le destine à des lecteurs dont beaucoup ne le liraient pas dans sa langue originale. L'interprète qui le leur a rendu accessible est censé avoir accompli une corvée entourée de difficultés spéciales, ce qui est vrai assez souvent. Mais le mérite dont il est juste de lui savoir gré peut faire oublier à son public et à lui-même que le rôle essentiel du critique ne commence qu'au delà de

¹ Pp, 508-588 et 588-608,

ce service préliminaire. L'éditeur qui a traduit un document dont la langue requiert des connaissances rares se trouve, devant sa propre version, à peu près au même point qu'un médiéviste devant un texte latin où il pénètre de plain pied. On l'avait parfois perdu de vue. En renonçant à cette pratique, utile ou même nécessaire dans certains cas, mais qui en fait est du domaine de la vulgarisation, le P. Delehaye se plaçait dans la nécessité de viser plus haut et d'adresser ses publications à leurs juges naturels. Il va sans dire que, par ailleurs, il prit toutes ses mesures pour n'avoir rien à redouter de leur verdict.

Tout en préparant les Actes de S. Wolfgang, le P. Delehaye s'était mis à un travail qui rentrait dans l'ensemble des vues du P. De Smedt. On l'avait chargé de dresser un relevé complet de la littérature hagiographique grecque déjà publiée. Le plan de ce répertoire fut arrêté en décembre 1891. Dans l'exécution, le P. Delehaye montra la netteté de vues et le judicieux équilibre dont témoigne toute son œuvre. Comprenant que le mieux est l'ennemi du bien, il borna provisoirement ses visées aux limites des possibilités pratiques. La matière qu'il avait à réunir et à classer ne représentait pas, il s'en faut, une masse comparable à celle de l'hagiographie latine. Mais elle était dispersée aux quatre vents du ciel dans des publications rares et abstruses ou en grande partie peu accessibles. Si le P. Delehaye s'était leurré de l'ambition de faire du premier coup un ouvrage définitif, il se serait vu arrêté pour de longues années à des recherches préparatoires, qui auraient barré la route à de plus utiles entreprises. Plutôt que de tenter l'effort téméraire de brûler les étapes, il préféra s'en tenir d'abord au plus pressé. Une première ébauche, consciencieuse mais sommaire, de la *Bibliotheca Hagiographica Graeca* se trouva prête à être mise sous presse au printemps de 1894 et fut achevée d'imprimer au début de 1895 [115].

Armé de cet instrument commode, le P. Delehaye put se mettre en campagne pour procéder au dépouillement méthodique de la littérature hagiographique grecque encore inédite. En collaboration avec feu Henri Omont, il dressa, en 1896, le catalogue de l'incomparable fonds hagiographique grec du département de la Bibliothèque nationale de Paris [116], et en 1899, avec M. Pio Franchi de' Cavalieri celui de la Bibliothèque Vaticane [117]. Ces deux importants répertoires, auxquels se joignit, en 1913, le *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae* par les PP. C. Van

de Vorst et H. Delehaye [124], sont les pièces capitales d'une longue suite de catalogues similaires, où sont dépouillés les manuscrits hagiographiques grecs de plus de trente bibliothèques d'Europe, d'Asie Mineure et d'Égypte. Cette série, dont la guerre de 1914 vint ralentir la continuation, porte uniformément un même caractère d'utilité pratique. Il y est fait assez peu de place à la curiosité des bibliophiles, mais, sauf les inadvertances et omissions inévitables d'une enquête personnelle, à laquelle le temps était presque toujours étroitement mesuré, les hagiographes y trouveront tout l'essentiel des indications utiles à leur point de vue.

Chemin faisant, la *Bibliotheca Hagiographica Graeca*, qui avait permis d'accélérer cette besogne d'inventaire et d'en alléger le détail, se complétait au jour le jour. Une seconde édition presque doublée put en être publiée en 1909. Elle est suivie d'une *Synopsis Metaphrastica*, résumant le dernier état de la pensée du P. Delehaye sur le ménologe du célèbre Logothète, sa composition probable et la personnalité historique de son auteur, résultat de recherches persévérantes qui par moments avaient amené entre le P. Delehaye et son émule Albert Ehrhard des échanges de vues, dont le ton gagna à se radoucir promptement.

Cette passe d'armes sur Métaphraste ne fut qu'un épisode d'une vaste entreprise, l'une des plus durables entre toutes celles auxquelles le nom du P. Delehaye demeurera attaché. Pour explorer en pleine connaissance de cause la littérature hagiographique grecque, une condition essentielle est de posséder un cadre général où chaque pièce trouve sa place ou son point de raccordement à l'ensemble de la tradition. C'était pour répondre à cette nécessité fondamentale que le P. Victor De Buck avait conçu le plan de l'*Annus ecclesiasticus graeco-slavicus*, dont il confia l'exécution au P. Ivan Martinov¹. Mais si méritoire que fût ce premier essai, il faut bien reconnaître que les sources grecques y avaient pâti de leur fusion avec leurs dérivés slaves, infiniment plus troubles, auprès desquels les ménées byzantins et autres collections hybrides faisaient figure de documents originaux déjà filtrés et clarifiés. Au lieu d'une synthèse artificielle, il y avait tout avantage à présenter, dans sa forme naturelle, un document qui, par sa destination

¹ Publié en 1863, à l'occasion des fêtes millénaires des SS. Cyrille et Méthode, puis l'année suivante, en tête du t. XI des *Acta Sanctorum Octobris*.

même, était comme un aperçu récapitulatif de l'hagiographie grecque à l'époque de son plein développement. Le synaxaire de Constantinople réalisait de point en point toutes les conditions souhaitables. On ne pouvait donc rien faire de plus utile que de mettre ce recueil à la portée des érudits, dans une bonne édition, établie sur une étude suffisamment large de la tradition manuscrite. C'était une grosse entreprise, dont les multiples difficultés donnaient à réfléchir. Le P. Delehaye y réfléchit mûrement et ne s'en effraya pas.

On avait d'abord compté que le synaxaire paraîtrait en tête du tome III de novembre. Mais l'édition avec ses amples prolégomènes, son appareil critique, un large choix d'extraits complémentaires, ses notes et ses 70 pages d'index alphabétique, prit un développement qui dépassa toutes les prévisions. On décida d'en faire un tome séparé. Il parut en 1902 sous le titre de *Propylaeum ad Acta Sanctorum Novembris* [2].

Ce n'est pas à nos amis et lecteurs habituels qu'il est besoin de rappeler le mérite de cette œuvre monumentale, qui fut accueillie par les Grecs eux-mêmes avec une faveur mêlée d'admiration et d'étonnement. Chez les érudits occidentaux les moins prodigues d'éloges hyperboliques, ce même sentiment de surprise prit l'accent d'un sincère témoignage de reconnaissance envers le courageux éditeur, auquel ils étaient redevables d'un excellent et nécessaire instrument de travail, qu'ils appelaient de leurs vœux sans oser l'espérer. Depuis quarante ans, le *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae* a justifié ces hautes approbations par les services qu'il a rendus et continue de rendre quotidiennement ici et ailleurs. Au lendemain de la mort du P. Delehaye, feu Hans Lietzmann nous rappelait encore avec une sincère émotion ¹ que son maître Usener lui avait réservé l'honneur de rendre compte de ce grand ouvrage ², dont il tenait l'auteur en singulière estime.

Un critique peu bienveillant n'en a pas moins persisté, jusqu'en ces derniers temps, à condamner l'édition du synaxaire sous prétexte qu'elle ne met pas assez nettement en évidence la forme primitive et l'évolution du document ³. Il n'est que juste de faire remarquer que ce reproche porte à faux. Le P. Delehaye

¹ Lettre aux bollandistes, 13 avril 1941.

² *Theologische Studien und Kritiken*, t. LXXX (1907), p. 144-48.

³ A. BAUMSTARK, *Liturgie comparée* (Chevetogne, 1939), p. 188-89.

a délibérément laissé à l'arrière-plan la genèse du synaxaire, parce que l'intérêt de cette question d'histoire littéraire est sans proportion avec les recherches interminables et dispendieuses qu'elle aurait exigées, au détriment d'une utilité plus immédiate et plus considérable. Le synaxaire n'est pas une de ces œuvres individuelles dont l'importance tient à l'autorité d'un homme, d'un témoignage ou d'une pensée. Il vaut surtout comme étant l'expression officielle du culte des saints, tel qu'il était pratiqué chez les Byzantins, à l'époque de son complet épanouissement. Aucune de ses recensions connues n'en offre un aperçu exempt d'omissions et de lacunes, sans parler des erreurs matérielles, dont elles sont partout criblées. Elles demandent toutes à être complétées et corrigées l'une par l'autre ; et les éléments additionnels dont elles enrichissent la tradition, ont leur valeur propre, qui, dans chaque cas considéré, dépend uniquement de la source utilisée à cet endroit par le reviseur et nullement de son degré de conformité avec la rédaction primitive du recueil. Si le P. Delehaye a pris comme base de son édition la recension dite synaxaire de Sirmond, ce n'est pas seulement pour la raison sentimentale qu'elle avait été longuement compulsée avec un soin pieux par les anciens bollandistes. C'est d'abord et surtout parce qu'elle reflète mieux que toute autre l'usage liturgique de la métropole impériale, clairement reconnaissable à de nombreuses rubriques locales, dont l'importance n'avait pas échappé à Du Cange¹. Ce qu'elle laisse à désirer aux spécialistes pour leurs exercices de reconstruction critique, ils en trouveront l'essentiel dans la bonne cinquantaine de rédactions parallèles dont le P. Delehaye a raccordé les variantes à l'exemplaire fondamental, au moyen d'une notation d'une clarté parfaite. Pour tous ceux qui ont le souci d'être justes, la cause est entendue. Le regretté Mgr Ehrhard, revenant sur une première hésitation, l'a reconnu avec une franchise digne de son caractère et de son autorité². Son jugement final rejoignait ainsi celui que Krumbacher avait prononcé dès le premier jour³.

¹ H. DELEHAYE, *Le synaxaire de Sirmond*, dans *Anal. Boll.*, t. XIV (1895), p. 421-34.

² *Ueberlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche*, t. I (*Texte und Untersuchungen*, t. L), p. 52-53.

³ *Byzantinische Zeitschrift*, t. XII (1903), p. 675.

Ce travail d'Hercule, comme Harnack lui-même n'a pas hésité à l'appeler ¹, ne suffisait pourtant pas à absorber l'activité de l'infatigable P. Delehaye. Ses collaborateurs étaient sur les dents. Lui trouvait encore du temps et de l'énergie à dépenser en de moindres publications. Au cours de ces mêmes années, il donna à jet continu aux *Analecta Bollandiana*, des articles que l'on croirait rédigés à tête reposée, sans compter ceux que d'autres organes furent heureux d'accueillir et bientôt se disputèrent.

Le nom du P. Delehaye apparaît sur la revue bollandienne à partir du tome XI, en 1892. Il devait s'y maintenir durant un demi siècle. Dix ans d'expérience avaient alors montré que, sans viser à se donner un intérêt d'actualité, un périodique soucieux de concourir au progrès de l'érudition moderne doit éviter de paraître plus hérissé que le sujet ne l'exige absolument. La règle de n'employer que le latin, même dans les dissertations critiques, avait été notablement atténuée, à dater de 1891 ; et à la faveur de cette innovation, on avait pu introduire dans chaque numéro des *Analecta* un bulletin des publications hagiographiques, qui fit dire malicieusement à l'abbé Duchesne que les temps allaient devenir durs pour les hagiographes mal préparés ². La vérité, mise en termes moins humoristiques, c'est que, vers ces mêmes années, la revue prit une allure, non pas plus belliqueuse ni plus tranchante, mais peut-être plus vivante et plus dégagée, telle en un mot qu'il la fallait pour se risquer dans les mêlées quotidiennes de l'érudition. Il ne serait ni exact ni juste d'en attribuer tout l'honneur à un certain esprit nouveau qu'y aurait apporté le P. Delehaye ; car aucun des rédacteurs qui se partageaient la tâche en ces belles années n'avait de leçons à recevoir de leur collaborateur dernier venu. Mais la plume de ce dernier était reconnaissable entre toutes par des traits nerveux et incisifs, sous lesquels il partait des étincelles.

Les articles publiés par le P. Delehaye dans les *Analecta Bollandiana* au cours de 50 ans se montent à près de 115 dissertations, éditions de textes, recherches critiques, catalogues de manuscrits, notes et notules d'importance inégale. A ce total, il faudrait ajouter les innombrables comptes rendus bibliographiques qu'il donnait à peu près régulièrement à toutes les livraisons de la revue. C'est à lui principalement que notre *Bulletin des publications*

¹ *Theologische Literaturzeitung*, 1903, col. 300-301.

² *Bulletin critique*, t. XII (1891), p. 417.

hagiographiques doit la physionomie qu'on veut bien lui reconnaître. A l'origine, ce bulletin était strictement réservé aux ouvrages ou écrits de circonstance, compris dans l'énoncé de son titre plus ou moins largement entendu. Le P. Delehaye jugea opportun d'y faire place à quelques publications d'intérêt plus général. Il en résulta pour la rédaction un lourd supplément de travail, dont à l'ordinaire, il prit sur lui plus que sa part. En feuilletant les quelque 200 pages que le Bulletin finit par comprendre, bon an mal an, le regard tombe à chaque pas sur des analyses du tour le plus nettement caractérisé, au bout desquelles on devine avant de les avoir lues les initiales H. D.

Il va de soi que ces recensions, toujours personnelles et originales, n'entrent pas toutes à la même profondeur dans le fond des questions traitées par les auteurs, et que seules, l'immense lecture du P. Delehaye et la pénétration sûre et rapide de son coup d'œil lui permettaient d'apprécier, à vue de pays, une telle variété de publications de valeur fort mélangée, en y trouvant matière à des observations précises et pertinentes. Mais quand il avait affaire à des auteurs qui s'étaient aventurés dans des parages où rien ne lui était inconnu ou qu'il avait déjà surpris sur ses brisées, sa plume rompait pour tout de bon avec les conventions du cérémonial académique. Dans sa jeunesse, il ne réussit pas toujours à maîtriser les saillies d'une verve mordante et caustique, qu'on ne provoquait pas impunément. Cette verdeur de polémique n'avait pas tardé à s'amortir. Il n'en subsistait que la netteté prime-sautière d'une intelligence prompte et résolue, dont le trait allait droit au défaut de la cuirasse et, du premier coup, désarticulait une démonstration spécieuse ou réduisait à sa juste valeur le trompe-l'œil d'un système. Quelques lignes jetées sur le papier, sous l'impression toute vive d'une thèse ou d'un paradoxe qui l'avaient agacé et, par là, ancré plus fortement dans ses convictions, ont une netteté et une justesse d'expression, où se montrent à découvert, mieux que dans des travaux plus réfléchis, la marche et la réaction spontanée de son esprit. Un juge perspicace a pu dire avec raison que c'est dans les comptes rendus critiques du P. Delehaye que son tempérament intellectuel s'affirme en traits le plus accusés ¹.

¹ ÉM. DE STRYCKER, dans *Streven*, t. cit., p. 472 ; *Année Théologique*, extr. cit., p. 18.

En récapitulant la longue liste des sujets traités par le P. Delehaye dans les *Analecta Bollandiana*, on reste confondu de la diversité qui règne dans cette masse imposante d'études originales, où sont représentées toutes les disciplines ressortissant à la critique hagiographique : histoire ecclésiastique, histoire générale, philologie, archéologie, épigraphie, paléographie, sémantique, liturgie, folklore. Le droit canon lui-même s'y fait une place par une longue dissertation sur les lettres d'indulgence collectives [88]. Ce qui est plus admirable encore, c'est l'unité d'inspiration et de méthode qui domine cette variété de sujets. Elle donne à l'ensemble de ces études détachées l'aspect d'un chantier où s'élève un monument dont les parties encore inachevées révèlent une pensée présente à l'esprit de l'architecte. Mais cette œuvre vaste et multiple ne déborde, pour ainsi dire, jamais le domaine propre de l'hagiographie. Le P. Delehaye ne possédait pas au même point qu'un Victor De Buck la virtuosité d'improvisation et la crânerie nécessaires pour se tenir d'aplomb sur un terrain avec lequel il n'était pas entièrement familiarisé. La gêne et la gaucherie inséparables d'un apprentissage lui étaient antipathiques au suprême degré. Aussi renonça-t-il de bonne heure à toute étude nouvelle qui lui aurait imposé un stage dans le rudiment. En cela, ses répugnances instinctives étaient d'accord avec sa conception du travail scientifique. Il était volontiers sévère pour les polygraphes qui, forçant les limites élastiques de leur facilité, dispersent leur effort sur des objets trop nombreux et trop disparates pour qu'il soit possible de les dominer. La règle qu'il appliquait aux autres, il était le premier à en donner l'exemple. Il lui aurait certainement été permis de prétendre à plus d'un genre d'excellence. Mais pour être hagiographe comme il l'entendait, il s'imposa de n'être qu'hagiographe et, là où il le fallait, de limiter son horizon, au risque même d'y rétrécir quelques points de vue.

Plusieurs des travaux de détail dont le P. Delehaye a enrichi les *Analecta* doivent en partie leur intérêt à la valeur exceptionnelle des matériaux inédits qu'il avait lui-même découverts dans les manuscrits. Une de ses plus belles trouvailles aurait mérité d'être mieux mise en lumière qu'elle ne l'a été par ceux qui en ont profité. C'est le P. Delehaye qui sut le premier identifier dans de vieux ménologes grecs des Passions historiques appartenant à la rédaction développée du livre d'Eusèbe de Césarée sur les martyrs de Palestine. L'édition princeps qu'il en donna, en 1897 [19], ne tarda

pas à être reprise dans une collection de plus grand style. Mais cette contribution documentaire et la discussion approfondie à laquelle il avait soumis l'ensemble de la question l'amènèrent à se former sur le *De martyribus Palaestinae* et sur l'autorité d'Eusèbe des idées bien arrêtées, auxquelles il ramenait volontiers ceux qui ne partageaient pas son admiration absolue pour le Père de l'histoire ecclésiastique.

La fertilité inventive de son talent se montre mieux encore dans les nombreuses occasions où il sut faire jaillir un nouvel intérêt d'une matière rebattue et qui semblait épuisée. C'est ainsi que, dès son premier contact direct avec les antiquités chrétiennes de Rome, il fut en mesure d'écrire un aperçu plein de vues neuves et originales sur *Les Saints du cimetière de Commodille* [15], d'après des documents qui avaient déjà passé par les mains de beaucoup d'archéologues : coup d'adresse et d'audace, qui visiblement lui avait laissé un agréable souvenir.

Il faut pourtant noter ici, comme trait bien marqué de son caractère, qu'il s'est rarement laissé tenter par les énigmes historiques que les érudits se transmettent de génération en génération, pour servir de thèmes à leurs disputes. Quand il s'en dressait une en travers de la route où il lui fallait passer, il ne l'esquiva pas et l'attaquait de front, en déployant tous ses moyens. Mais ce genre d'exercices l'attirait médiocrement. Il se sentait mal à l'aise dans ces sujets trop resserrés entre des obstacles connus et prévus, où la recherche ne peut avancer qu'à la sape, comme au fond d'une galerie de mine, au bout de laquelle l'attend peut-être une dernière question décisive, impossible à résoudre par oui ou non. Ce n'était ni la longueur ni la dureté de l'effort qui le rebutaient. Une fois piqué au jeu, il savait pousser ses investigations avec une persévérance opiniâtre, que les résistances mêmes aiguillaient. Mais quand, d'aventure, il s'était mis en tête qu'une question doit être reconnue pour insoluble, elle cessait de l'intéresser et il la renvoyait, non sans une nuance d'ironie, aux désœuvrés ou aux ergoteurs qui voudraient y perdre leur temps. Son talent à lui ne prenait ses avantages que dans les sujets ouvrant sur un horizon large et suffisamment dégagé, où l'intuition critique pouvait se déployer de pair avec une érudition solide et libre d'allure. Là, il montrait un art d'exposition qui allait droit à l'essentiel, s'allégeait résolument de tout poids mort, ne s'encombrait d'aucun appareil de pédantisme abstrus et n'hésitait pas à rejeter dans des

coins d'ombre les questions secondaires où il risquait de s'accrocher. En présence d'une matière complexe et tourmentée, il excellait à trouver un point de vue d'où les lignes de l'aperçu se simplifiaient et se rejoignaient, par le seul raccourci de la perspective. Certaines dissertations, embrassant un vaste panorama de questions encore peu éclairées, appartiennent à un genre dont il a créé le modèle et qu'il serait peut-être imprudent de vouloir imiter. Tels sont, par exemple, son volume sur les *Légendes grecques des Saints militaires* [122], ses articles sur les *Saints de Chypre* [53], sur les *Saints de Thrace et de Mésie* [65], sur les *Martyrs d'Égypte* [79], sur *Les Stylites*. Ce dernier essai, paru d'abord dans la *Revue des questions historiques* [145], puis reproduit et augmenté dans le *Compte rendu du Congrès scientifique des catholiques à Bruxelles* [145] et dans les *Analecta Bollandiana* [68-69], est devenu un livre [131], dont quelques pages sont peut-être légèrement voilées par le mirage hellénique, mais qui a pris et gardera une place d'honneur dans l'histoire de l'ascétisme chrétien.

Toutes ces publications, pleines de choses neuves et devenues plus neuves encore grâce à l'esprit de synthèse qui les coordonnait, se distinguent par une sobriété, dont il s'était fait une loi mûrement délibérée. Devant certaines monographies de fière allure, qui affichent la prétention, ordinairement vaine, d'épuiser un sujet et de dire le dernier mot sur les moindres détails, il n'avait à se défendre d'aucun étonnement admiratif et encore moins d'un sentiment d'émulation. Pour lui, quand il avait débrouillé et mis en ordre le dossier d'un saint, vérifié les titres de son culte et tiré au clair les points discutables de sa biographie ou de sa légende, il était au bout de la tâche pour laquelle il se sentait créé. Et sans dédaigner le surplus d'informations ou de souvenirs effacés qui restaient à retrouver, il estimait assez volontiers que ce soin d'application patiente ne le regardait plus. « Nous devons faire œuvre de pionniers », se plaisait-il à dire, entendant par là, que la tâche la plus méritoire d'un critique est d'éclaircir, s'il le peut, les obscurités et de dissiper les fausses lueurs qui font de l'hagiographie un genre à part, justiciable d'une méthode spéciale et fécond en surprises. Or la pratique de ces recherches n'est trop souvent qu'un leurre pour celui qui se contente de regarder à la loupe quelques documents isolés. Elle demande à être constamment soutenue par une connaissance solide et raisonnée de toute la littérature foisonnante où les hagiographes vont chercher leurs modèles, quand ils n'y

trouvent pas leur besogne toute faite, le fond avec la forme. Le P. Delehaye concluait de là qu'un explorateur d'avant-garde, obligé de dominer et de reparcourir sans cesse tout ce vaste ensemble, doit laisser à d'autres la satisfaction d'achever à loisir les recherches dont il a dégagé les abords.

A méditer persévéramment sur les principes propres et spécifiques de la méthode hagiographique, le P. Delehaye en vint à se dire qu'on pourrait les rendre clairs pour d'autres lecteurs encore que les érudits professionnels. L'expérience lui avait fait toucher du doigt le malentendu radical qui condamne bien des discussions à rester stériles. Entre les défenseurs d'une tradition réputée ancienne et les historiens qui la révoquent en doute, les vivacités de polémique sont presque les seuls arguments qui portent coup. Tout le reste se perd dans le vide ou se croise sur des plans qui ne se rencontrent jamais. Pour motiver son doute ou seulement pour le formuler en termes précis, le critique devrait au préalable s'expliquer à fond sur la valeur des sources admises et employées par lui et sur les règles à suivre dans leur interprétation : éclaircissements qui de proche en proche le mèneraient à récrire toute une introduction aux études hagiographiques. Une mise au point aussi fondamentale ne peut s'improviser, à propos de chaque question particulière et au moyen des seules données relatives à cette question.

Le P. Delehaye crut possible d'en tracer un aperçu systématique, sous une forme accessible à la moyenne des esprits cultivés, en leur montrant sur le vif, dans des exemples topiques, empruntés à l'expérience quotidienne, le jeu des causes multiples par lesquelles la vérité historique s'altère à la longue dans la mémoire et l'imagination populaires, surtout quand un sentiment profond ethnique, national, religieux ou seulement poétique se met de la partie. Ainsi s'expliquerait le halo qui se forme à la longue autour de la mémoire des saints. La littérature hagiographique, pour la part moins innocente qu'elle prend à ce gauchissement de la tradition, obéit pareillement à des influences et à des habitudes d'école, susceptibles d'être réduites en formules. Ces causes une fois bien démêlées et groupées en séries convergentes, s'éclairant de leurs mutuels reflets, la tâche de la critique qui doit redresser ces poussées aberrantes se trouverait justifiée ou du moins nettement définie. Tel était le but d'un essai sur *Les légendes hagiographiques*, dont la pre-

mière esquisse fut publiée, en 1903, dans la *Revue des questions historiques* [161]. Remarquée et appréciée comme elle le méritait, cette piquante analyse psychologique de l'imagination romanesque des hagiographes et de leur public fut développée en une étude complète, qui parut deux ans après sous le même titre [118].

Plus qu'aucun autre ouvrage du P. Delehaye, ce petit volume obtint un vif succès d'intérêt et de curiosité, auquel se mêla cette fois un mouvement d'attention assez peu favorable. Là où la masse de l'opinion catholique avait gardé son calme, on se rendit compte que les jugements de l'auteur ne dépassaient pas en sévérité les censures ou les blâmes portés par l'autorité ecclésiastique sur des faits de crédulité ou de supercherie tout pareils à ceux qu'il dénonçait. Il était du reste évident qu'en eux-mêmes ces abus ne compromettaient aucunement la pratique du culte des saints. Mais on était alors dans la première effervescence de la crise moderniste et un vent de défiance soufflait contre les audaces réelles ou prétendues de la critique. Des esprits modérés, qui auraient volontiers entendu raison à peu près sur chacune des légendes mises en cause, s'effrayèrent d'en voir un tel nombre réunies en ordre systématique, comme les pièces documentaires d'un procès de tendances. Quelques-uns, moins familiers avec la langue de l'auteur, crurent sentir une intention de persiflage dans la vivacité alerte et, par moments, amusée qui se permettait de sourire en un aussi pénible sujet. Des polémistes, qui semblaient guetter l'occasion, s'employèrent sans scrupule à envenimer l'incident ; et l'on put craindre un instant qu'ils n'y eussent trop bien réussi. Il n'en fut rien, grâce à Dieu ! L'émotion, après une première secousse très vive, n'eut que de brefs retours et s'apaisa définitivement. En somme, tout ce bruit avait plutôt servi au succès du livre. *Les légendes hagiographiques*, trois fois rééditées, furent traduites en italien, en anglais, en allemand [119-121], et le traité plus massif publié en cette dernière langue sous une enseigne équivalente par H. Günter ne réussit pas à les détrôner¹.

Quand on relit aujourd'hui ce volume autour duquel s'est livrée une si chaude bataille, on est tenté de s'étonner que des censeurs rigides aient pu le juger empreint d'un radicalisme agressif. Inflexible sur les droits de la vérité historique, le P. Delehaye discer-

¹ *Legenden-Studien*, Köln, 1906. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXV, p. 397.

nait avec une clairvoyance acérée le côté faible d'une tradition, mais sans aucun plaisir de la prendre en défaut et parfois même avec une sorte de regret. Envers les hagiographes qui ont sciemment abusé la crédulité populaire, il ne se croyait pas tenu à beaucoup de ménagements. Il en gardait moins encore avec les défenseurs officieux qui s'obstinaient à blanchir des faussaires avérés. Mais la foi naïve et la fantaisie souvent gracieuse qui animent les fictions écloses dans l'âme collective ne lui inspiraient qu'un intérêt sympathique et respectueux ; et le pédant trop féru de sa méthode, qui refusait de les comprendre, lui paraissait aussi borné que le Béotien qui, au nom du réalisme historique, dédaignerait la S^{te} Cécile de Raphaël ou le Moïse de Michel-Ange.

Quoi qu'on en ait pu dire, ni le scepticisme ni l'indifférence ironique n'étaient la pente naturelle de son esprit. Ceux qui, se souvenant trop de certaines corrections administrées par lui à des avocats de mauvaises causes, lui ont fait la réputation d'un dénicheur de saints, devraient se rappeler aussi les batailles qu'il a livrées et gagnées pour la défense de la tradition, quand il la voyait attaquée injustement. Son article sur *S. Martin et Sulpice Sévère* [72] est un vigoureux plaidoyer, où il dispute pied à pied le terrain à Ém. Babut, qui avait incriminé la véracité du biographe de S. Martin. On pourrait citer bien d'autres cas où son esprit critique s'est montré résolument conservateur. Sans égard aux illustres amitiés qu'il comptait parmi les chefs de l'école mythologique, il n'a pas hésité à leur tenir tête chaque fois qu'ils s'aventuraient mal à propos sur le terrain de l'hagiographie. Et c'est de lui que la théorie trop vantée des saints successeurs des dieux a reçu le choc qui a borné le cours de sa marche conquérante ¹.

Près de vingt ans après la publication des *Légendes hagiographiques*, le P. Delehaye est revenu sur une partie du même sujet dans un nouvel essai intitulé *Les Passions des martyrs et les genres littéraires* [127]. Son but était cette fois d'établir que, dans telle classe très spéciale de documents, la valeur historique d'une pièce est liée par un rapport à peu près fixe à sa forme littéraire, et de

¹ En 1935, dans un recueil commémoratif du centenaire d'Hermann Usener, feu Carl Clemen a loyalement fait siennes les réserves élevées et maintenues par le P. Delehaye contre le système du célèbre professeur de Bonn (*Hermann Usener als Religionshistoriker*, dans *Studi e materiali di storia delle religioni*, t. XI, p. 110-24).

montrer comment, du meilleur au pire, la qualité du fond va se dégradant proportionnellement à la part de rhétorique que l'analyse peut y déceler. Il n'est peut-être pas tout à fait certain que cette gradation descendante se laisse rapporter à une échelle fixe de repères catalogués dans la sophistique. Mais ce que nous tenons à relever ici, c'est la part importante de documents hagiographiques qui sortent indemnes ou à peu près de l'épreuve instituée par le P. Delehaye. Et quant aux autres, un lecteur réfléchi emporte, de la thèse même de l'auteur, au moins cette conclusion rassérénante que là où l'on serait tenté de crier à l'imposture, il n'y a bien souvent qu'un effort gauche et déclamatoire vers un idéal matérialisé dans des formules banales ou, si l'on préfère, une mise en scène malencontreuse mais de même ordre que les fictions conventionnelles imposées à l'art chrétien par ses pauvres moyens d'expression.

Le véritable esprit de la méthode qui anime toute l'œuvre critique du P. Delehaye s'affirme encore plus nettement dans les ouvrages où il a exposé les fondements historiques du culte des saints, et, en tout premier lieu, dans son livre sur les *Origines du culte des martyrs*, l'un des plus heureusement venus qui soient sortis de sa plume [123]. Sauf un chapitre d'introduction et quelques pages de conclusions générales, dirigées surtout contre certains systèmes décevants, tout ce volume est composé, pour ainsi dire, uniquement de faits et de citations empruntés aux sources les plus sûres. Le P. Delehaye y laisse avec prédilection parler les textes épigraphiques, qui ont souvent la valeur d'une attestation autographe, puisqu'ils ont été inscrits sur la tombe des martyrs par ceux-là même qui leur ont donné la sépulture. Aux profanes ou aux lecteurs superficiels qui se contenteraient de le feuilleter, ce recueil n'offre assurément pas le même genre de charme que la *Légende dorée*. Mais quand on fait l'effort voulu pour suivre pas à pas cette enquête, où rien d'essentiel n'a été négligé, dans le cadre délimité par l'auteur, on se rend compte de tout ce qu'elle a gagné en valeur, grâce à l'épuration rigoureuse qui n'y a laissé aucun élément contestable. Un esprit droit, mais sujet à s'inquiéter des audaces imputées à la critique, n'aurait pas besoin d'autre preuve pour comprendre qu'aux mains d'un véritable maître, la méthode hagiographique fait une œuvre éminemment constructive, de laquelle la tradition n'a rien à redouter. Bien au contraire. Depuis que le P. Delehaye a victorieusement mis en lumière la conception fondamentale et la pratique du culte des martyrs dans l'Église pri-

mitive, des systèmes aventureux, comme celui d'Ernst Lucius¹, sont devenus inoffensifs. Paix à leurs cendres ! En retour d'un tel service, les vivacités échappées à la plume qui l'a rendu paraissent bien vénielles.

Les Origines du culte des martyrs parurent à la fin de l'année 1912. Le succès remporté par ce beau livre fut comme le dernier rayon de soleil d'une époque heureuse, qui déjà appartenait au passé. Le P. De Smedt, usé par l'âge et la maladie était mort le 5 mars 1911, quelques semaines seulement après l'apparition du tome III de Novembre, qui eut l'honneur d'être dédié au Roi Albert, tout nouvellement monté sur le trône. Treize mois plus tard, le P. Poncelet était emporté par une mort foudroyante, à Montpellier, au cours d'un voyage d'études, entrepris pour terminer la préparation d'un tome complet des *Acta Sanctorum Belgii*, dont il comptait reprendre la publication.

Le P. Delehaye, devenu président de l'œuvre hollandienne le 15 avril 1912, avait, pour ses débuts, à combler dans le plus bref délai le vide ouvert prématurément par ce deuil imprévu. Problème insoluble, auquel les événements de 1914 allaient faire une diversion sans issue.

En plus de la stagnation complète dont la guerre frappa toutes les publications en cours, elle amena son inévitable cortège de restrictions, de contraintes et de dangers, qui ne se bornèrent pas tous à des tribulations anodines ou passagères. Le P. Delehaye en eut sa très large part personnelle. Arrêté le 31 janvier 1918, il subit jusqu'à la veille de l'armistice une détention sévère, au cours de laquelle il trouva la force de crayonner une ébauche qui, réécrite et retravaillée plus à loisir, est devenue sa *Vie de Saint Jean Berchmans* [128]. Cette captivité, encourue pour sa fidélité au devoir patriotique, lui valut, dans tout le monde lettré, une sympathie, qui ajouta une nuance nouvelle d'admiration et de respect au prestige de sa haute réputation scientifique.

Rendu à la liberté, il se mit, sans perdre un jour, à la tâche de reconstruction qui lui tombait sur les bras. Jamais, depuis bien longtemps, le bollandisme ne s'était vu plus près de l'anéantisse-

¹ *Die Anfänge des Heiligenkults in der christlichen Kirche*, édition posthume par G. ANRICH (Tubingue, 1902). Cf. *Anal. Boll.*, t. XXIV (1905), p. 487-88.

ment. Son doyen d'âge, le P. Van Ortroij, avait succombé aux épreuves de la guerre le 20 septembre 1917. Tout travail étant arrêté pour une durée imprévisible, d'autres nécessités urgentes avaient prévalu, et le P. Charles Van de Vorst, bollandiste depuis 1911, avait dû aller prendre le gouvernement de la maison d'études de Louvain. Le P. Delehaye restait seul, avec un unique collaborateur en titre, pour faire face à une situation qui n'était pas loin de sembler désespérée.

Le premier soin qui s'imposait était d'achever le volume XXXIII des *Analecta Bollandiana*, dont le fascicule 3 avait paru le 22 juillet 1914. Cette remise en marche, qui ne laissa pas d'être assez dure, montra pourtant que la publication régulière de la revue pouvait être reprise sans témérité. Tout autre que le P. Delehaye aurait estimé que cette activité réduite suffisait presque à occuper la totalité des forces encore disponibles. Mais lui en jugea différemment. Il se disait, fort justement, que les *Analecta* n'étaient que l'accessoire. On n'aurait rien fait tant que les *Acta Sanctorum* resteraient en léthargie et, par là, en danger d'être considérés comme une entreprise en déshérence. Si on reculait une première fois devant le parti auquel tôt ou tard il faudrait se résoudre, les prétextes et même les bonnes raisons ne manqueraient pas pour prolonger le délai, jusqu'au moment où l'effort différé serait devenu impossible. Mais que pouvait la volonté la plus intrépide sans un secours du dehors qui assurerait les moyens matériels absolument indispensables? Cette question angoissante fut résolue par une libérale intervention du Conseil d'administration de la Fondation Universitaire de Belgique, auquel l'ascendant personnel et l'autorité du P. Delehaye surent inspirer confiance. On se mit donc à rédiger et à imprimer le tome IV de Novembre, avec une poignée d'auxiliaires recrutés de la veille. Il comprenait deux jours du calendrier, les 9 et 10 novembre, où sont inscrits plusieurs personnages dont les dossiers exotiques forment un ensemble d'une bigarrure déconcertante. Ce volume, dont l'exécution typographique a été regardée en son temps comme un tour de force, fut achevé en 1925, après quatre années d'un travail continu qui eut ses heures de détresse [4]. Il prouvait tout au moins que le bollandisme avait gardé son ancienne vitalité ou qu'il était en voie de la recouvrer.

Les dernières feuilles du tome IV de Novembre n'étaient pas encore imprimées, que le P. Delehaye, fidèle à son invariable règle de conduite, parlait déjà de se mettre sans désespérer à la rédac-

tion du tome V. Il n'était pas homme à laisser dormir longtemps une résolution qui lui tenait au cœur. Celle-ci reçut donc un bon commencement d'exécution. Mais dans l'intervalle, un autre projet plus attirant s'était précisé dans la tête toujours bouillonnante du P. Delehaye. Il en avait conçu la première idée à l'époque lointaine, où, nouvellement arrivé à l'atelier bollandien, il pouvait y voir, jour par jour, avancer l'édition diplomatique du Martyrologe Hiéronymien que De Rossi et Duchesne publiaient au tome II de Novembre des *Acta Sanctorum* (1894). Une telle leçon de critique, appliquée par de pareils maîtres, sur un sujet aussi plein de mystère, n'avait pas glissé en vain à la surface de son esprit. Rendant compte de cette monumentale publication dans le *Bulletin critique* du 15 juillet 1895 [146], il joignait au chaleureux témoignage de son admiration quelques pénétrantes remarques sur des problèmes que les deux illustres érudits s'étaient résignés à laisser ouverts. Il ne promettait pas de trouver le mot de ces énigmes, qui depuis trois siècles avaient défié ou mystifié la sagacité des commentateurs; mais au tour de ses conclusions, on pouvait deviner que l'aventure le tentait et qu'il ne désespérait pas d'y réussir. Il tint parole. L'édition De Rossi-Duchesne provoqua des controverses assez échauffées, d'où la rivalité de métier n'était point totalement absente. Des savants considérables, qui avaient rang de chefs d'école, et d'autres, qui prétendaient à la même importance, dirent leur mot dans ces polémiques. Le P. Delehaye fut l'un des juges du camp qui se trouvèrent qualifiés pour donner à ce débat une conclusion utile. Et lorsque parut, en 1900, le docte mémoire de H. Achelis sur les martyrologes, ce fut à lui que K. Krumbacher s'adressa pour en rendre compte dans la *Byzantinische Zeitschrift* [158].

Depuis lors, la question du *Martyrologe Hiéronymien* était devenue l'une des préoccupations dominantes de sa pensée. Il y revenait à tout propos, comme à la ligne de partage des courants qui ont noyé toute l'ancienne hagiographie occidentale. Un exemplaire de l'édition De Rossi-Duchesne ne quitta plus sa table de travail. Feuilleté sans cesse, surchargé de sigles et de notations conventionnelles, souligné partout de traits multicolores, haché de signes de transposition et de raccordement, il finit par devenir comme un tracé graphique des accidents qui avaient dû bouleverser le texte du fameux martyrologe. Le P. Delehaye voyait clair dans ce grimoire, A force d'essayer l'un après l'autre tous les rap-

prochements et combinaisons possibles entre ces enfilades de noms propres estropiés, il finissait d'ordinaire par tomber dans une solution suffisamment plausible, que d'autres exemples venaient ensuite confirmer. Un principe d'ordre se dégagait ainsi peu à peu de ce chaos jusqu'alors indéchiffrable.

Ce travail de pure philologie avait été constamment soutenu par une étude historique, qui ne négligeait aucun aspect de la question. Les recherches du P. Delehaye sur les synaxaires et ménologes grecs lui avaient donné occasion de scruter la plupart des sources orientales de la compilation hiéronymienne. Tous les documents parallèles lui étaient devenus familiers. Mais le fond originel du problème mettait en cause des principes auxquels le témoignage des textes emprunte sa vraie signification. On ne saurait raisonner juste sur la valeur d'une liste martyrologique à moins de s'être formé une idée entièrement claire du fait dont elle est censée être l'attestation. A force de serrer de plus en plus près ses déductions, le P. Delehaye en était arrivé à cette conclusion que, techniquement parlant et en rigueur de termes, selon l'usage des anciennes générations chrétiennes, un saint était un personnage dont elles vénéraient le tombeau et dont elles célébraient l'anniversaire par une commémoration solennelle. C'est ce qu'il aimait à appeler les deux « coordonnées hagiographiques »¹. On entend bien que ces honneurs devaient être motivés par l'héroïsme dont le défunt avait fait preuve dans sa mort ou dans sa vie. Mais l'admiration que ces mérites lui avaient value et tout ce que la littérature édifiante pouvait y ajouter de louanges ne suffisaient pas à l'élever au rang des saints, tant que sa mémoire n'avait pas reçu la suprême consécration liturgique. Trouver un signe certain de culte proprement dit, telle est donc la question première et principale qui se pose en tout problème historique d'hagiographie. Elle se décide par un ensemble d'indices positifs. Pour que l'insertion au martyrologe ait la valeur d'une preuve concluante, il faut qu'elle représente, non l'opinion personnelle d'un compilateur, mais le témoignage authentique de la tradition locale. Celle-ci se reconnaît à des signes certains, qui marquent d'un caractère sacré la mémoire des saints, martyrs ou confesseurs : le rite de leur sépulture, la vé-

¹ *La méthode historique et l'hagiographie*, dans *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, t. XVI (1930), p. 218-31.

nération témoinnée à leur tombeau et à leurs reliques, les miracles qui leur font une réputation de thaumaturges, les églises et chapelles qui leur sont dédiées, les pèlerinages attirés par leurs sanctuaires, le symbolisme de leurs images, les inscriptions votives où ils sont mentionnés, les noms de lieux où se reflète leur patronage : tous ces éléments de la tradition doivent être envisagés et ne peuvent l'être utilement qu'à la lumière de certains principes fondamentaux. Le P. Delehaye ne se lassait pas d'y revenir, en les reprenant chaque fois par un biais différent qui en renouvelait le développement : au vrai la nouveauté était plutôt dans le tour même de la pensée qui allait se creusant toujours plus profondément dans la même ligne. Nous avons déjà cité son livre sur les *Origines du culte des martyrs*. On en retrouve l'inspiration et l'idée directrice dans les études de détail qui l'ont précédé et suivi : *Sanctus* [57 et 132], *Martyr et Confesseur* [75], *Loca Sanctorum* [95], et combien d'autres.

Après 35 ans de recherches convergentes, persévéramment reprises et contrôlées, le P. Delehaye était en droit de se rendre le témoignage qu'il n'avait rien négligé pour tirer du martyrologe hiéronymien tous les secrets qu'on pouvait raisonnablement se promettre de lui arracher. On ne gagnerait plus rien d'utile à faire repasser encore une fois par le creuset le résidu qui avait résisté à tous les essais d'épuration. Or, vers le même temps, le regretté Dom H. Quentin avait de son côté achevé, avec sa maîtrise bien connue, une reconstitution critique de la compilation hiéronymienne. Le P. Delehaye lui offrit de publier avec lui, en se partageant les rôles, une édition annotée qui ferait pendant à l'édition diplomatique de Duchesne et De Rossi. Cette proposition fut on ne peut plus amicalement acceptée, et ce grand ouvrage, honneur durable de la collection des *Acta Sanctorum*, finit par voir le jour en 1931 [5].

Le commentaire historique du P. Delehaye y suit ligne par ligne, on pourrait dire nom par nom, le texte restitué par Dom Quentin, et fait la lumière sur tout ce qui était susceptible d'être éclairci. Personne ne s'étonnera qu'un peu d'entraînement se soit mêlé parfois aux déductions conjecturales qu'il fallait essayer à chaque pas et que peut-être la formule péremptoire : *nudum nomen* ait çà et là échappé encore un peu trop vite à la plume lasse ou énervée du commentateur. Mais dans l'ensemble il fut prouvé une fois de plus que, suivant le mot prêté à Buffon, le génie est une longue patience. Celle du P. Delehaye avait réalisé au moins des prodiges d'ingéniosité,

Il en fut récompensé par un succès aussi honorable que pouvait l'espérer un travail dont, seuls, les maîtres de l'érudition étaient en mesure d'apprécier le mérite. S. S. le Pape Pie XI était de ce nombre ; et en signe de l'auguste bienveillance dont il honorait les deux auteurs, il daigna accepter que l'ouvrage lui fût dédié.

D'autres savants, liés au P. Delehaye par une longue amitié, en prirent occasion de lui demander l'accomplissement d'une demi-promesse qu'on lui avait autrefois arrachée. Maintenant que la compilation hiéronymienne avait cessé d'être un livre fermé, on pouvait songer à un commentaire historique du Martyrologe romain. Le P. Delehaye se laissa tenter. Il crut d'abord que ce travail, dont la partie la plus épineuse semblait déjà faite, pourrait être condensé dans un ou deux volumes des *Subsidia hagiographica* et n'entraverait pas la préparation du tome V des *Acta Sanctorum Novembris*, qu'il ne se résignait pas à laisser en sommeil.

Cette illusion fut courte. Dès les premiers essais d'exécution, il devint clair que le commentaire projeté déborderait le cadre prévu et qu'il demanderait encore un redoutable supplément de recherches. Pour être mené à bien il exigerait la concentration de toutes les forces susceptibles d'être mises en ligne. On s'arrêta à l'idée de le publier aussi sous forme de « propylées » dans la série principale des *Acta Sanctorum*. Il fallut remanier en conséquence et traduire en latin les notices de janvier et de février déjà rédigées en français. Le P. Delehaye activa ces préparatifs avec une hâte impatiente, pour commencer l'impression à la date qu'il s'était fixée et se mettre par là dans l'impossibilité de reculer. *Fata viam invenient*, était la devise que, sans le dire, il appliquait volontiers en pareil cas. La masse ébranlée trouva sa route, en effet, mais plus longue et plus dure qu'on n'y avait compté.

C'est dans l'effort trop continu et trop tourmenté de cette entreprise harassante que le P. Delehaye commença de sentir sérieusement le poids de l'âge. En 1934 sa santé avait reçu déjà une atteinte grave, au point que l'on songea à le décharger de la direction de l'œuvre. La menace se dissipa, heureusement, et il se replongea de plus belle dans son élément, bien résolu à ne lâcher le gouvernail qu'avec la vie. Mais les sursauts répétés de son énergie ne suffisaient plus à dissimuler le fléchissement de ses forces. Il lui arrivait plus souvent qu'autrefois de perdre de vue les arrangements dont il se réservait la solution. Dans les questions qu'il n'avait pu étudier par lui-même ou qu'il avait quittées depuis trop long-

temps, il ne retrouvait plus la rapidité de travail qui, naguère encore, lui permettait de s'orienter au premier regard et de prendre position en sécurité. Il continuait de suffire aux imprévus de son dur labeur, grâce à la fermeté de son jugement et à ses ressources illimitées de connaissances acquises. Mais le coup d'aile vainqueur qui l'emportait jadis d'un élan joyeux par dessus l'obstacle avait fait place à un effort pesant, qui lui donnait la sensation, nouvelle pour lui, de fléchir sous son fardeau. Aucun conseil de prudence ne l'amenait pourtant à modérer son application beaucoup trop tendue. Il trouva même le temps et la force de reprendre d'anciennes ébauches qui attendaient dans ses cartons ; et pour donner une base sûre aux commentaires de novembre et de décembre qui n'avaient pas encore été défrichés dans les *Acta*, il poussait activement son *Étude sur le Légendier Romain* [134], à laquelle il attachait une importance particulière. Bien lui en prit, car cette besogne nécessaire se trouva faite à un moment où il lui serait devenu pratiquement impossible de s'y engager.

A force de s'évertuer et de talonner son monde, il commençait à entrevoir le bout de cette laborieuse publication. La fin du manuscrit put être expédiée à l'imprimeur le 7 mai 1940. Deux jours plus tard, la feuille comprenant les commentaires du 14 au 16 novembre était renvoyée en dernière correction. Le lendemain, au lever du jour, une bombe, éclatant à moins de cent mètres de la bibliothèque, faisait surgir à l'improviste devant toutes les âmes le spectre de la guerre...

Le P. Delehayé ne put échapper à la secousse de cette foudroyante surprise ; mais tout aussitôt, après un regard donné, par acquit de conscience, aux mesures de préservation qu'on ne pouvait plus même envisager sérieusement, il voulut se remettre au travail et ne manqua pas de relancer ceux qui, incapables de garder un pareil sang-froid, semblaient oublier la besogne qui attendait. Cependant les supérieurs, à raison des souvenirs laissés par la guerre précédente, jugèrent prudent de l'obliger à s'éloigner momentanément. Rentré de France, vers la mi-août, après un voyage accompli dans des conditions lamentables, il attendit à peine quelques jours avant de prendre les dispositions nécessaires pour détourner du volume presque achevé la menace de périr au port.

Dieu merci, ce malheur lui fut épargné. Grâce à l'énergie et au dévouement de l'imprimeur, le *Propylaeum ad Acta Sanctorum Decembris* se trouva prêt à paraître aux derniers jours de l'année

1940 [6]. Le 5 février suivant, le P. Delehaye eut encore la satisfaction de le déposer lui-même sur le bureau de l'Académie Royale [239].

Cette présentation devait être pour lui le chant du cygne. Il y avait cinquante ans presque jour pour jour qu'il avait pris rang parmi les continuateurs de Bollandus. Ce demi-siècle, dont trente ans s'étaient écoulés sous sa présidence, marquait indiscutablement l'un des points culminants de l'œuvre bollandienne. Eût-il cherché à fermer les yeux, il devait voir, comme tout le monde, que cette prospérité avait pour lui le caractère d'un succès personnel. Dans beaucoup de milieux où jusqu'alors les *Acta Sanctorum* n'étaient guère connus que par un ressouvenir de leur ancienne célébrité, il leur avait acquis une estime et, qu'il nous soit permis de le dire, une admiration, dont la meilleure part lui revenait sans conteste. Il avait étendu, en tous sens, le rayonnement de leur influence et de leur autorité. Pour sa part, il avait atteint l'un des tout premiers rangs parmi les fondateurs de l'hagiographie byzantine. Par l'éclat exceptionnel de ses travaux, il avait pris dans l'œuvre une place de plus en plus prépondérante au point que toute l'activité du groupe bollandien finit par être absorbée dans la sienne propre. Partout où la grande école séculaire de l'hagiographie belge était connue autrement que de nom, le P. Delehaye en était devenu le représentant par excellence et la vivante personnification. Lauréat du prix décennal d'histoire, en 1910, il se vit encore décerner le prix quinquennal de philologie en 1921. Presque aussitôt après la mort du P. De Smedt, l'Académie Royale de Belgique l'avait élu correspondant en mai 1913 (il passa membre effectif en 1919). Pareil honneur lui fut conféré par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont il devint correspondant en 1914, et, distinction plus rare, associé étranger en 1925. Membre de l'Académie pontificale romaine d'archéologie (1919), correspondant de l'Académie britannique (1920), de l'Académie de Bucarest (1924), de l'Académie Médiévale d'Amérique (1926), associé de l'Académie nationale des Lincei d'Italie (1928), membre de la Société des études byzantines d'Athènes (1925) et de plusieurs autres sociétés savantes, docteur *honoris causa* des universités d'Oxford (1920) et de Louvain (1926), il finit par réunir sur sa tête plus de titres honorifiques qu'il n'en était tombé sur toute l'œuvre bollandienne depuis son origine.

Le P. Delehaye recevait sans fausse modestie ces distinctions dont l'éclat rejaillissait sur l'institution qui était fière de l'avoir pour chef. Il en appréciait la haute signification, et elle se doublait pour lui de la satisfaction plus solide de n'avoir rien sacrifié à leur poursuite. Jamais la crainte de déplaire à certains dispensateurs tout-puissants de la renommée n'avait arrêté ou atténué sous sa plume l'expression franche et loyale de la vérité.

Bien au dessus de ces marques d'honneur, il plaçait les fidèles amitiés, qu'il avait nouées en tous pays, avec d'illustres savants, dont quelques-uns sont parvenus depuis aux plus hautes destinées. Les noms qui se presseraient ici en nombre, si la discrétion permettait de les citer, appartiennent à tous les ordres du monde intellectuel, depuis les rangs suprêmes de l'Église jusqu'aux postes plus effacés où se dévouaient obscurément des travailleurs modestes dont le P. Delehaye avait pu apprécier le mérite. Ce qui subsiste de sa volumineuse correspondance pourrait devenir un jour une source précieuse pour l'histoire de l'érudition pendant plus d'un demi-siècle.

En dehors des hautes sphères où sa réputation était solidement établie, l'opinion publique, dans son ensemble, lui rendit quelque chose de l'indifférence qu'il montrait à son endroit. Le fait est qu'il se mettait assez peu en frais pour lui complaire, non par une pose de supériorité prétentieuse, mais parce qu'il avait une répugnance invincible pour les petits moyens au prix desquels le vrai savoir, lui aussi, est arrivé parfois à se faire une sorte de popularité. Toutes ses convictions le portaient dans un sens opposé à celui auquel ont dû se plier certains favoris de la mode. Son rare talent d'exposition se distinguait surtout par le naturel et la simplicité. Il ne pouvait souffrir la moindre affectation, la préciosité, la fadeur pommadée ou les atours de la fausse élégance, et moins encore l'emphase, les airs tranchants, l'hyperbole provocante et la recherche de la nouveauté sensationnelle. En littérature comme en art, son goût large et compréhensif avait ses préférences sur lesquelles il ne transigeait pas. Inflexible dans ses convictions classiques, il regardait comme obligatoire une admiration sincère et judicieuse pour les anciens et pour les maîtres des grandes époques. C'était là comme une pierre de touche d'après laquelle il jugeait du sérieux et de la justesse des esprits.

Ainsi retranché dans sa haute conception du travail intellectuel, il était fermé hermétiquement aux manèges de coterie et aux sé-

ductions de la vogue. C'est à grand' peine qu'il se pliait au cérémonial et aux parades dont la vie scientifique elle-même ne peut se passer complètement. On le voyait peu et on l'entendait moins encore dans les congrès et autres assises solennelles où des réputations, méritées ou non, se grossissent parfois de résonnances tapageuses. Dédaigneux de toute réclame, redoutant la parole publique, peu doué même pour la conversation quand elle ne portait pas sur les sujets dont il était habituellement préoccupé, il se dérobaît à toute relation où il voyait une perte de temps.

Mais l'effacement et le silence où il se renfermait, moins par goût de nature que par principe, ne ressemblaient en rien à de la misanthropie. Dans le collège Saint-Michel, où il passa plus d'un demi-siècle, il prenait le plus sympathique intérêt à la vie et au mouvement de la jeunesse qui l'entourait. Il ne croyait pas déroger en se chargeant, comme autrefois l'illustre Newman, du soin de la musique sacrée à la chapelle. De nombreuses générations d'élèves ont emporté de lui l'image d'un très grand savant, simple de manières et condescendant, que les plus timides pouvaient aborder sans crainte. Ils tenaient à honneur de l'avoir aperçu dans sa bibliothèque, comme dans un sanctuaire, qui avait aussi son mystère et sa légende. Le P. Delehaye avait pour chacun d'eux une parole de bon conseil et d'encouragement, et ne perdait aucune occasion de stimuler les progrès de leur éducation et de leurs études. Nombreux sont les jeunes gens auxquels, par ses avis et par l'appui de sa haute influence, il a facilité les débuts de leur carrière. Aussi lorsque le 14 janvier 1927 il célébra dans l'intimité le 50^e anniversaire de son entrée en religion, cette fête de famille prit les proportions d'un événement, auquel la presse belge de toute opinion fit largement écho. S. M. le Roi Albert daigna s'y associer par une lettre autographe, conçue dans les termes les plus flatteurs. A la cérémonie jubilaire, qui fut présidée par S. Exc. le Nonce apostolique Mgr Micara, M. Henri Jaspar, premier ministre, vint en personne remettre au P. Delehaye la cravate de commandeur de l'ordre de Léopold. Les mêmes démonstrations de sympathie se répétèrent plus discrètement en 1937, au cours de sa 60^e année de vie religieuse. Dans l'intervalle, il avait encore ajouté de nouveaux titres à l'admiration et au respect dont il était universellement entouré.

Sa longue et vaillante carrière, bien que traversée à plus d'un moment par de dures épreuves, avait donc été exceptionnellement

favorisée. Il ne lui fut pas donné d'échapper tout à fait aux tristesses du déclin. A certaines heures, ceux qui l'observaient de près sentaient percer chez lui un regret, mêlé d'appréhension, sur lequel il n'y avait pas à se méprendre. Il s'inquiétait de n'avoir qu'imparfaitement réussi à faire école. On aurait voulu pouvoir lui insinuer que l'isolement relatif dont il se plaignait et qui lui donnait l'impression pénible d'être incompris ressemblait au cercle vide qui va s'élargissant autour des géants de la forêt et dans le voisinage de leurs racines. Il en cherchait la cause ailleurs, assuré qu'il était de n'y être pour rien. On eût été assez mal venu de lui dire qu'il avait demandé beaucoup en comptant que la Providence ne lui enverrait que des disciples taillés tout exprès à sa mesure et à son image. Ce n'était pas tant l'indulgence et la compréhension qui lui manquaient pour guider les premiers pas d'un commençant. Avec un visiteur de rencontre, il était d'un abord singulièrement facile. Il traitait en amis les vieux serviteurs de la maison. Mais sur les sujets qui tenaient à ses occupations professionnelles, il allait à son but, par le chemin le plus court, sans chercher le détour propice pour pénétrer dans les esprits. Il avait une foi indéfectible et sans aucune atténuation dans l'importance souveraine de sa mission d'hagiographe. Elle représentait pour lui un intérêt transcendant, devant lequel toute considération personnelle devait céder. Séduit et fasciné par cet idéal de dévouement absolu à l'œuvre de toute sa vie, il a pu lui arriver de ne pas remarquer qu'interprétée selon ses vues, la charte des devoirs imposés par cette tâche comprenait plus de choses et de moins passionnantes qu'il ne se souvenait d'en avoir mis. Ménageant peu sa peine, il trouvait naturel de ne pas beaucoup regarder à celle d'autrui. Il savait le prix de son approbation et ne la prodiguait pas à ceux qui auraient pu s'en faire accroire. Un peu cassant parfois dans ses ordres, il n'était pas grondeur. Ses reproches les plus appuyés lui échappaient ordinairement sous le coup d'une première impression, dont il n'avait pas songé à se défendre. La fièvre de la composition n'était pas le moment où son humeur paraissait dans toute sa bonne grâce. Au seul grincement de sa plume, on savait à quoi s'en tenir. Son inspiration le possédait alors avec une véhémence qu'il était prudent de ne pas contrarier. Il fallait être bien sûr de soi pour s'enthardir à lui proposer un avis différent du sien, ou seulement pour lui soumettre une idée qui le prenait au dépourvu. Le tour volontiers un peu impérieux de sa pensée se doublait d'une vivacité de

perception qui tenait de l'artiste et du poète. Il était l'un et l'autre par une sensibilité aiguë, qui lui faisait ressentir jusqu'aux dernières fibres de sa nature la difformité d'une erreur ou d'un vice de méthode. Une objection ou parfois une suggestion nouvelle qui se présentait à contretemps le mettaient aussitôt sur la défensive, et si l'intéressé insistait, il était exposé à recevoir une fin de non-recevoir, qui pouvait signifier un congé définitif. Pour le faire revenir de cette répulsion instinctive, il eût fallu que lui-même fût amené à reprendre de son point de vue propre et à tête reposée l'étude de la même question. Mais ce loisir franc, où l'aurait-il trouvé dans ses journées toujours trop courtes et dans la tension surmenée de son labeur ininterrompu ? Ce qui peut lui avoir manqué comme conducteur et entraîneur d'hommes n'est que la rançon à peu près inévitable de l'activité prodigieuse à laquelle nous devons la plupart de ses ouvrages. La simple justice commande de reconnaître qu'en donnant le pas à ses travaux personnels il n'a fait que les classer au rang d'importance qui leur revient de droit.

Pour marquer sa place dans la lignée des successeurs de Bollandus, il faut la chercher à côté des plus grands. Papebroch était son idéal, et, dans ses minutes d'abandon, il laissait volontiers paraître qu'il l'avait pris pour modèle. Mais il est douteux qu'il eût entendu avec plaisir que, ressemblant à ce Titan, il devait ressembler aussi au P. De Buck, qui en fut un second exemplaire bien authentique ¹. Il rappelait certainement Papebroch par la pénétration et la sûreté de son coup d'œil, comme aussi par l'intrépidité de sa critique. A cette génialité, qui affranchissait son travail des servitudes inférieures de l'érudition, il unissait le meilleur des qualités qui distinguaient certains de ses plus illustres devanciers : la régularité méthodique qui tenait dans un si bel ordre l'immense lecture d'un Du Sollier, l'aisance et la fluidité d'expression d'un Stillingh, l'originalité si étonnamment personnelle d'un Victor De Buck, qu'on ne pourrait sans injustice omettre ici de lui comparer. Et tout cela couronné par une netteté sobre qui n'appartient qu'à lui et qui marque d'une sorte d'élégance sévère ses ouvrages les plus laborieusement creusés.

En le plaçant sur le même rang que les plus hautes figures de

¹ P. PEETERS, *L'œuvre des Bollandistes* (1942), dans les *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, t. c., p. 101-111.

l'histoire bollandienne, la postérité lui rendra la justice dont il a lui-même donné l'exemple. Il professait une vénération reconnaissante envers Bolland et ses premiers successeurs. Elle se faisait jour dans sa conversation familière encore plus chaleureusement que dans les pages où il a parlé d'eux en esquisant l'histoire de l'œuvre bollandienne [125]. Pour avoir, lui aussi, frayé des voies nouvelles à la critique hagiographique, il connaissait d'expérience les surprises et les redoutables incertitudes qui attendent à chaque pas le pionnier dans la forêt vierge où personne n'a encore porté la hache. Aux tout derniers temps de sa vie, en se préparant à traiter les semaines du martyrologe qui débordent le point actuel d'avancement des *Acta Sanctorum*, il avouait simplement combien lui manquait le secours qu'il avait trouvé jusque-là dans les in-folio de nos devanciers et notamment dans leurs modestes listes de *praetermissi*. Il en prenait occasion de rendre hommage à ces hardis défricheurs, qui avaient pénétré les premiers dans les terres inexplorées de l'hagiographie, sans disposer d'aucun des moyens qui assurent et soutiennent aujourd'hui dans sa marche le plus chétif des érudits. *Gigantes erant super terram in diebus illis*, aimait-il à répéter en parlant de ces incomparables maîtres. Il témoignait ainsi de sa pieuse admiration envers ces initiateurs, à qui leurs vastes connaissances appartenaient en propre, parce qu'ils ont dû se les procurer de première main à des sources inédites ou peu accessibles, qu'ils possédaient à fond pour les avoir eux-mêmes lues et relues d'un bout à l'autre. Noble parole, digne d'être citée en exemple aux esprits présomptueux ou irréfléchis qui, du haut de leur petit savoir, trouvé sans peine à l'étalage de quelque revendeur, se donnent le médiocre plaisir de faire la leçon aux précurseurs qui leur ont frayé la route.

Chez le P. Delehaye ce respect envers les maîtres d'autrefois tenait à une règle de conduite plus profonde. Dans les choses de l'âme et de la conscience, il était avant tout l'homme de l'antique tradition chrétienne. Il avait lu les Actes des martyrs plus que le Traité des petites vertus et se sentait mieux à l'aise avec les solitaires de Théodoret que parmi les pratiques raffinées des dévotions à la mode. Sa piété peu démonstrative et encore moins formaliste avait la solidité de ses autres convictions. En lui le religieux et le travailleur intellectuel marchaient du même pas et dans le même chemin. Large d'esprit autant qu'il est permis de l'être, on le trouvait rigide et sévère jusqu'au scrupule, sinon jusqu'au rigorisme,

là où un principe essentiel était en jeu. Son énergie, d'une ténacité à toute épreuve, s'était concentrée avant tout sur le devoir d'état, dont il avait la conception la plus haute et la plus austère. Reculer ou hésiter devant la consigne, c'était renoncer à son estime, parce que cette défaillance blessait en lui la règle de conduite dont il avait fait la loi de toute sa vie.

Dieu lui épargna l'épreuve suprême de languir dans l'inaction. Comme nos grands ancêtres, Bolland, Henschenius et surtout Papebroch, son modèle de prédilection, il put travailler jusqu'aux extrêmes limites de l'âge, au prix d'une lutte indomptable contre ses infirmités. Le 26 mars 1941, il fut terrassé par une indisposition assez grave pour qu'on jugeât prudent de lui administrer le jour même les derniers sacrements. Après une amélioration passagère, le mal empira au point de ne permettre aucun espoir. Il en supporta les douleurs parfois lancinantes avec le stoïcisme peu cérémonieux, qui était la forme caractéristique de sa patience, sans laisser paraître d'autre inquiétude que le souci d'être à charge à ceux qui le soignaient. Enfin vers le soir du 1^{er} avril, il s'éteignit paisiblement après une courte agonie.

Sa fin marquera celle d'une des plus mémorables périodes de l'histoire bollandienne. Pour lui, il avait accompli sa tâche, il avait fourni sa carrière jusqu'au bout, sans dévier d'une ligne ; le dépôt confié à sa garde avait été mieux que conservé entre ses mains ; il avait bien mérité le repos auquel Dieu l'appelait. Et songeant au passé qui disparaissait avec lui, les témoins de sa mort ne pouvaient que répéter la parole qu'il avait inscrite lui-même, en tête de son livre sur *Les origines du culte des martyrs*, comme dédicace à la mémoire du P. De Smedt et du P. Poncelet : *In pace cum sanctis*.

BIBLIOGRAPHIE

DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES DU

P. HIPPOLYTE DELEHAYE

I. DANS LES ACTA SANCTORUM

1. Acta Sanctorum Novembris, collecta, digesta, illustrata a Carolo DE SMEDT, Iosepho DE BACKER, Francisco VAN ORTROY, Iosepho VAN DEN GHEYN, Hippolyto DELEHAYE et Alberto PONCELET, Societatis Iesu presbyteris. Tomi II pars prior, qua dies tertius partim et quartus continentur¹. Praemissum est Martyrologium Hieronymianum, edentibus Iohanne Baptista DE ROSSI et Ludovico DUCHESNE. — Bruxellis, 1894, in-fol., [12]-LXXXII-195-[4]-624 pp.
2. Propylaeum ad Acta Sanctorum Novembris, ediderunt Carolus DE SMEDT, Iosephus DE BACKER, Franciscus VAN ORTROY, Iosephus VAN DEN GHEYN, Hippolytus DELEHAYE et Albertus PONCELET, presbyteri Societatis Iesu. Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae e codice Sirmondiano, nunc Berolinensi, adiectis Synaxariis selectis, opera et studio Hippolyti DELEHAYE. — Bruxellis, 1902, in-fol., LXXV pp., 1184 col.
3. Acta Sanctorum Novembris, collecta, digesta, illustrata a Carolo DE SMEDT, Francisco VAN ORTROY, Hippolyto DELEHAYE, Alberto PONCELET et Paulo PEETERS, Societatis Iesu presbyteris. Tomus III, quo dies quintus, sextus, septimus et octavus continentur². — Bruxellis, 1910, in-fol., XII-1001 pp.

¹ Dans ce volume, un seul commentaire du P. Delehaye : De S. Wolfkango episcopo Ratisponensi (p. 527-97).

² Principaux commentaires du P. Delehaye : De SS. martyribus Galactione et Episteme (p. 33-45) ; De S. Demetrianus ep. Chytraeo in Cypro (p. 298-308) ; De S. Prosdocimo ep. Patavino (p. 350-59) ; De S. Lazaro monacho in Monte Galesio (p. 502-608) ; De SS. Quattuor Coronatis Romae in Monte Coelio (p. 748-84) ; De S. Matrona monialium magistra Constantinopoli (p. 786-823) ; De S. Euphrosyna Iuniore virgine Constantinopoli (p. 858-89).

4. Acta Sanctorum Novembris, collecta, digesta, illustrata ab Hippolyto DELEHAYE et Paulo PEETERS, Societatis Iesu presbyteris. Tomus IV, quo dies nonus et decimus continentur¹. — Bruxellis, 1925, in-fol., XII-767 pp.
5. Acta Sanctorum Novembris, collecta, digesta, illustrata ab Hippolyto DELEHAYE, Paulo PEETERS et Mauritio COENS, Societatis Iesu presbyteris. Tomi II pars posterior, qua continentur Hippolyti DELEHAYE Commentarius perpetuus in Martyrologium Hieronymianum ad recensionem Henrici QUENTIN, O. S. B. — Bruxellis, 1931, in-fol., XXIII-721 pp.
6. Propylaeum ad Acta Sanctorum Decembris, ediderunt Hippolytus DELEHAYE, Paulus PEETERS, Mauritius COENS, Balduinus DE GAIFFIER, Paulus GROSJEAN, Franciscus HALKIN, presbyteri Societatis Iesu. Martyrologium Romanum ad formam editionis typicae scholiis historicis instructum². — Bruxellis, 1940, in-fol., XXIII-660 pp.

II. DANS LES ANALECTA BOLLANDIANA

Les comptes rendus critiques ou notices bibliographiques, au nombre de plus d'un millier, insérés au Bulletin des publications hagiographiques des Analecta Bollandiana, ne sont pas repris ici. Anonymes au début, ils sont signés des initiales H. D. du tome XXII (1903) au tome XXXIII (1914), et du tome XXXVIII (1920) au tome LVII (1939).

7. Guiberti Gemblacensis epistula de S. Martino et alterius Guiberti item Gemblacensis carmina de eodem. — VII (1888), 265-320.
8. Vita S. Pauli Iunioris, in monte Latro, cum interpretatione latina Iacobi Sirmondi S.I. — XI (1892), 5-74, 136-82. — Voir ci-dessous, n° 178.

¹ Principaux commentaires du P. Delehaye : De S. Theodoro martyre Euchaitis Helenoponti (p. 11-89) ; De SS. martyribus Eusebio, Marcello, Hippolyto, Hadria, Paulina, Neone, Maria, Maximo, Martana et Valeria, Romae via Appia (p. 90-99) ; De S. Ursino primo Biturigensi episcopo (p. 101-115) ; De S. Agrippino ep. Neapolitano (p. 118-28) ; De S. Theoctiste Lesbia in insula Paro (p. 221-33) ; De S. Thomaide Lesbia matrona Constantinopoli (p. 233-46) ; De SS. Tryphone, Respicio et Nympha mm. Romae cultis (p. 318-83) ; De S. Oreste m. Tyanis in Cappadocia (p. 391-99) ; De S. Constantino quondam Iudaeo monacho in Bithynia (p. 627-56) ; De S. Blasio Amoriensi mon. Constantinopoli (p. 656-69) ; De S. Michaelis m. Alexandriae (p. 669-78) ; De S. Iohanne Iuniore mon. in Thracia (p. 678-87).

² Le P. Delehaye s'est réservé notamment la plupart des notices remontant au martyrologe hiéronymien,

9. La Vierge aux sept glaives. — XII (1893), 333-52.
10. S. Romanos le Mélode. — XIII (1894), 440-42.
11. Vita S. Nicephori episcopi Milesii saeculo x. — XIV (1895), 129-66. — Voir ci-dessous, n° 178.
12. L'inscription de sainte Ermenia. — Ibid., 322-24.
13. Le Synaxaire de Sirmond. — Ibid., 396-434.
14. Vita Sanctae Olympiadis et narratio Sergiae de eiusdem translatione. — XV (1896), 400-423 ; XVI (1897), 44-51.
15. Les Saints du cimetière de Commodille. — XVI (1897), 17-43.
16. De versione latina Actorum S. Demetrii saeculo xii confecta. — Ibid., 66-68.
17. La *Notitia fundorum* du titre des SS. Jean et Paul à Rome. — Ibid., 69-73.
18. L'inscription d'Abercius. — Ibid., 74-77.
19. Eusebii Caesariensis *De martyribus Palaestinae* longioris libelli fragmenta. — Ibid., 113-39. — Voir aussi n° 148, ci-dessous.
20. L'Amphithéâtre Flavien et ses environs dans les textes hagiographiques. — Ibid., 209-252.
21. Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Chisianae de Urbe. — Ibid., 297-310.
22. Les Ménologes grecs. — Ibid., 311-29.
23. S. Anastase, martyr de Salone. — Ibid., 488-500. — Voir traduction, n° 151, ci-dessous.
24. Le Ménologe de Métaphraste. — XVII (1898), 448-52.
25. Note sur le Typicon de Bova. — Ibid., 453-55.
26. La patrie de S. Jérôme. — XVIII (1899), 260-61.
27. Saints d'Istrie et de Dalmatie. — Ibid., 369-411. — Voir traduction, nos 154 et 155, ci-dessous.
28. Les deux saints Babylas. — XIX (1900), 5-8.
29. Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Barberinianae de Urbe. — Ibid., 81-118.
30. De codicibus hagiographicis graecis bibliothecae civitatis Lipsiensis. — XX (1901), 205-207.
31. Acta graeca SS. Dasii, Gai et Zotici, martyrum Nicomediensium. — Ibid., 246-48.
32. Ad Catalogum codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae supplementum. — XXI (1902), 5-22. — Voir n° 117, ci-dessous.
33. Un synaxaire italo-grec. — Ibid., 23-28.
34. S. Sadoth episcopi Seleucia et Ctesiphontis Acta graeca. — Ibid., 141-47. — Voir aussi n° 165, ci-dessous.
35. Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Bibliothecae nationalis Neapolitanae. — Ibid., 381-402.

36. S. Melaniae Iunioris Acta graeca. — XXII (1903), 5-50.
37. S. Barlaam martyr à Antioche. — Ibid., 129-45.
38. La Passion de S. Théodote d'Ancyre. — Ibid., 320-28.
39. SS. Ionae et Barachisii martyrum in Perside Acta graeca. — Ibid., 395-407. — Voir aussi n° 165, ci-dessous.
40. Un fragment de ménologe trouvé à Jérusalem. — Ibid., 408-410.
41. L'hagiographie de Salone d'après les dernières découvertes archéologiques. — XXIII (1904), 5-18. — Voir aussi n° 164 et 174, ci-dessous.
42. Catalogus codicum hagiographicorum graecorum monasterii Sancti Salvatoris, nunc bibliothecae Universitatis Messanensis. — Ibid., 19-75.
43. Passio sanctorum Sexaginta martyrum. — Ibid., 289-307.
44. Castor et Pollux dans les légendes hagiographiques. — Ibid., 427-32.
45. S. Grégoire le Grand dans l'hagiographie grecque. — Ibid., 449-54.
46. Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae D. Marci Venetiarum. — XXIV (1905), 169-256.
47. Hesychii Hierosolymorum presbyteri laudatio S. Procopii Persae. — Ibid., 473-82.
48. S. Expédit et le Martyrologe hiéronymien. — XXV (1906), 90-98.
49. Sanctus Silvanus. — Ibid., 158-62.
50. Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae comitis de Leicester, Holkhamiae in Anglia. — Ibid., 451-77.
51. Notes sur un manuscrit grec du Musée britannique. — Ibid., 495-502.
52. Le témoignage des martyrologes. — XXVI (1907), 78-99. — Voir aussi le n° 133, ch. III. — Pour la traduction italienne, voir n° 119.
53. Saints de Chypre. — Ibid., 161-301.
54. Le pèlerinage de Laurent de Pászthó au Purgatoire de S. Patrice. — XXVII (1908), 35-60. — Voir aussi n° 169, ci-dessous.
55. Une version nouvelle de la Passion de S. Georges. — Ibid., 373-83.
56. Les femmes stylites. — Ibid., 391-92.
57. Sanctus. — XXVIII (1909), 145-200. — Voir aussi n° 132, ci-dessous.
58. Catalogus codicum hagiographicorum graecorum regii monasterii Sancti Laurentii Scorialensis. — Ibid., 353-98.
59. L'invention des reliques de S. Ménas à Constantinople. — XXIX (1910), 117-50.
60. Les Actes de S. Barbarus. — Ibid., 276-301.

61. Les premiers *Libelli Miraculorum*. — Ibid., 427-34. — Repris dans le n° 123, ci-dessous, chap. IV. — Voir aussi n° 84.
62. Gaianopolis. — Ibid., 435-40.
63. L'aqueduc de S. Socrate à Zénonopolis. — XXX (1911), 316-20.
64. Les saints d'Aboukir. — Ibid., 448-50.
65. Saints de Thrace et de Mésie. — XXXI (1912), 161-291.
66. Le calendrier lapidaire de Carmona. — Ibid., 319-21.
67. Le culte des Quatre Couronnés à Rome. — XXXII (1913), 63-71.
68. Vita S. Danielis Stylitae. — Ibid., 121-216. — Reproduit dans le n° 131, ci-dessous.
69. De fontibus Vitae S. Danielis Stylitae. — Ibid., 217-29.
70. Martyrologium hieronymianum Cambrense. — Ibid., 369-407.
71. S. Almachius ou Télémaque. — XXXIII (1914), 421-28.
72. Saint Martin et Sulpice Sévère. — XXXVIII (1920), 5-136.
73. Les martyrs de Tavium. — Ibid., 374-87.
74. Le Typicon du monastère de Lips à Constantinople. — Ibid., 388-92. — Voir aussi n° 126, ci-dessous.
75. Martyr et confesseur. — XXXIX (1921), 20-49. — Voir aussi n° 132, ci-dessous.
76. La Passion de S. Félix de Thibiuca. — Ibid., 241-76.
77. Cyprien d'Antioche et Cyprien de Carthage. — Ibid., 314-32.
78. Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Patriarchatus Alexandrini in Cahira Aegypti. — Ibid., 345-57.
79. Les martyrs d'Égypte. — XL (1922), 5-154, 299-364. — Le tirage à part, avec pagination spéciale, est dédié à M. Pio Franchi de' Cavalieri (Bruxelles, 1923, 221 pp.).
80. Les Actes de S. Marcel le Centurion. — XLI (1923), 257-87.
81. Le calendrier d'Oxyrhynque pour l'année 535-536. — XLII (1924), 83-99.
82. Synaxarium et Miracula S. Isaiae prophetae. — Ibid., 257-65.
83. S. Hédiste et S. Oreste. — Ibid., 315-19.
84. Les recueils antiques des Miracles des saints. — XLIII (1925), 5-85, 305-325. — Voir aussi n° 61, ci-dessus.
85. Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Scholae theologiae in Chalce insula. — XLIV (1926), 5-63. — Voir aussi n° 91, ci-dessous.
86. La personnalité historique de S. Paul de Thèbes. — Ibid., 64-69.
87. Hagiographie et archéologie romaines. — Ibid., 241-69; XLV (1927), 297-322.
88. Les lettres d'indulgence collectives. — XLIV (1926), 342-79; XLV (1927), 97-123, 323-44; XLVI (1928), 149-57, 287-343. — Ces cinq articles ont été réunis en un tiré à part, avec

pagination spéciale, dédié à Mgr J. H. Ryan, Recteur de l'Université catholique de Washington (Bruxelles, 1928, iv-156 pp.).

89. Une Vie inédite de S. Jean l'Aumônier. — XLV (1927), 5-74.
90. Trois dates du calendrier romain. — XLVI (1928), 50-67.
91. Ad Catalogum codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Scholae theologiae in Chalce insula supplementum. — Ibid., 158-60. — Voir n° 85, ci-dessus.
92. L'hagiographie ancienne de Ravenne. — XLVII (1929), 5-30.
93. Nouvelles fouilles à Salone. — Ibid., 77-88.
94. La *Vigilia Sancti Martini* dans le Martyrologe hiéronymien. — Ibid., 368-75.
95. Loca Sanctorum. — XLVIII (1930), 5-64.
96. Quelques dates du Martyrologe hiéronymien. — XLIX (1931), 22-50. — Voir aussi n° 224, ci-dessous.
97. Une lettre d'indulgence pour l'hôpital della Vita de Bologne. — Ibid., 398-406.
98. Le nouveau volume des *Acta Sanctorum* [ci-dessus, n° 5]. — L (1932), 59-66.
99. La châsse de S. Commodus. — Ibid., 147-51.
100. S. Romain, martyr d'Antioche. — Ibid., 241-83.
101. S. Bassus, évêque et martyr, honoré à Nice. — Ibid., 295-310.
102. Recherches sur le Légendier romain. La Passion de S. Polychronius. — LI (1933), 34-98.
103. Constantini Acropolitae, hagiographi byzantini, epistularum manipulus. — Ibid., 263-84.
104. Stoudion-Stoudios. — LII (1934), 64-65.
105. Domnus Marculus. — LIII (1935), 81-89.
106. Saints et reliquaires d'Apamée. — Ibid., 225-44.
107. Contributions récentes à l'hagiographie de Rome et d'Afrique. — LIV (1936), 265-315.
108. Quatre Miracles de S. Martin de Tours. — LV (1937), 29-48.
109. De codice rescripto Barrocciano 96. — Ibid., 70-74.
110. Sainte Théodote de Nicée. — Ibid., 201-25.
111. Hagiographie napolitaine. — LVII (1939), 5-64 ; LIX (1941), 1-33.
112. Passio sancti Mammetis. — LVIII (1940), 126-41.
113. Les Actes des martyrs de Pergame. — Ibid., 142-76.
114. Le nouveau volume des *Acta Sanctorum* [ci-dessus, n° 6], — Ibid., 205-206.

III. OUVRAGES SÉPARÉS

Les tirages à part d'articles mentionnés dans d'autres sections de cette bibliographie ne sont pas repris ici.

Les éditions successives d'un ouvrage sont groupées sous un même numéro, à la date de la première édition.

Tous ces ouvrages sont de format in-8° et, sauf indication contraire, publiés à Bruxelles.

115. *Bibliotheca hagiographica graeca, seu elenchus Vitarum Sanctorum graece typis impressarum.* Ediderunt Socii Bollandiani. — 1895, x-143 pp. — Deuxième édition, portant comme titre : *Bibliotheca hagiographica graeca. Editio altera emendatio.* Accedit *Synopsis Metaphrastica.* — 1909, xv-299 pp.
116. *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Bibliothecae nationalis Parisiensis.* Ediderunt Hagiographi Bollandiani et Henricus Omont. — 1896, viii-372 pp.
117. *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae.* Ediderunt Hagiographi Bollandiani et Pius Franchi de' Cavalieri. — 1899, viii-324 pp. ; a paru en supplément aux *Analecta Bollandiana*, tomes XVII (1898) et XVIII (1899). — Voir aussi n° 32, ci-dessus.
118. Les Légendes hagiographiques. — 1905, xi-264 pp. — Deuxième édition, 1906, xi-264 pp. — Troisième édition revue, 1927, xv-227 pp. (dans la collection *Subsidia hagiographica*, n° 18). — Voir aussi n° 161, et les traductions, nos 119-121, ci-dessous.
119. Le Leggende agiografiche. Con appendice di Wilhelm Meyer. Traduzione italiana. — Firenze, 1906, 360 pp. — Seconda edizione italiana con notevoli aggiunte, appendice sui martirologi e indice onomastico. — Firenze, 1910, xviii-391 pp. — Traduction, par Giuseppe Faraoni, du n° 118, ci-dessus. — L'appendice de la 2^e édition (p. 337-83) est la traduction italienne du n° 52, ci-dessus.
120. The Legends of the Saints. An Introduction to Hagiography. Translated by Mrs V. M. Crawford. — London, 1907, xv-241 pp. (dans la collection *The Westminster Library*). — Traduction du n° 118, ci-dessus.
121. Die hagiographischen Legenden. Übersetzt von E. A. Stükelberg. — Kempten und München, 1907, ix-234 pp. — Traduction du n° 118, ci-dessus.
122. Les Légendes grecques des Saints militaires. — Paris, 1909, ix-271 pp.

123. Les Origines du culte des martyrs. — 1912, viii-503 pp. — Deuxième édition, 1933, viii-443 pp. (dans la collection *Subsidia hagiographica*, n° 20). — Voir aussi n° 61, ci-dessus.
124. Catalogus codicum hagiographicorum Germaniae Belgii Angliae. Ediderunt C. VAN DE VORST et H. DELEHAYE. — 1913, viii-415 pp. (dans la même collection, n° 13).
125. A travers trois siècles. L'œuvre des Bollandistes, 1615-1915. — 1920, 284 pp. — Voir aussi nos 130, 181 et 184, ci-dessous.
126. Deux Typica byzantins de l'époque des Paléologues. — 1921, 213 pp. — *Mémoires de l'Académie royale de Belgique, Classe des Lettres*, collection in-8°, 2^e série, t. XIII (1921), n° 4. — Voir aussi n° 74, ci-dessus.
127. Les Passions des martyrs et les genres littéraires. — 1921, viii-448 pp.
128. Saint Jean Berchmans (1599-1621). — Paris, 1921, vi-171 pp. (dans la collection *Les Saints*). — Nombreuses éditions : la sixième en 1922, la huitième en 1932. — Voir traduction, n° 129, ci-dessous.
129. St. John Berchmans. Translated from the French by Henry Churchill Semple, S.J. — New York, 1921, 189 pp. — Traduction du n° 128, ci-dessus.
130. The Work of the Bollandists through three centuries. 1615-1915. From the Original French. — Princeton, 1922, 269 pp. — Traduction du n° 125, ci-dessus.
131. Les saints stylites. — 1923, [vii]-cxcv-276 pp. (dans la collection *Subsidia hagiographica*, n° 14). — Voir aussi nos 68, 145, 185.
132. Sanctus. Essai sur le culte des saints dans l'antiquité. — 1927, viii-266 pp. (dans la même collection, n° 17). — Pour une partie, remaniement des nos 57 et 75, ci-dessus.
133. Cinq leçons sur la méthode hagiographique. — 1934, 147 pp. (dans la même collection, n° 21). — Voir aussi nos 52, ci-dessus ; 210 et 216, ci-dessous.
134. Étude sur le Légendier romain. Les saints de novembre et de décembre. — 1936, 273 pp. (dans la même collection, n° 23). — Voir aussi nos 231 et 232, ci-dessous.

IV. PRINCIPAUX ARTICLES

EN DEHORS DES ANALECTA BOLLANDIANA

135. Les Plantes de la Bible. — *Précis historiques*, t. XXXIV (1885), p. 353-72.
136. Philippe II d'après sa correspondance intime. — Même recueil, t. XXXV (1886), p. 175-94,

137. Nouvelles recherches sur Henri de Gand. — *Messenger des Sciences historiques ou Archives des arts et de la bibliographie de Belgique*, t. LX (1886), pp. 328-55, 438-55 ; t. LXI (1887), p. 59-85.
138. Notes sur Henri de Gand. — Même recueil, t. LXII (1888), p. 421-56.
139. Les Registres des Papes. A propos de quelques travaux récents. — *Précis historiques*, t. XXXVII (1888), p. 193-212.
140. Guibert, abbé de Florennes et de Gembloux. — *Revue des questions historiques*, t. XLVI = N. S. t. II (1889), p. 5-90.
141. Pierre de Pavie, légat du pape Alexandre III en France. — Même revue, t. XLIX = N. S. t. V (1891), p. 5-61.
142. Le légat Pierre de Pavie, chanoine de Chartres. — Même revue, t. LI = N. S. t. VII (1892), p. 244-52.
143. Le Bullaire et l'histoire du pape Calixte II. — *Messenger* [voir n° 137], t. LXVI (1892), p. 225-29.
144. La Vie de Saint Paul le Jeune († 956) et la chronologie de Métaphraste. — *Revue des questions historiques*, t. LIV = N. S. t. X (1893), p. 49-85.
145. Les Stylites. Saint Syméon et ses imitateurs. — Ibid., t. LVII = N. S. t. XIII (1895), p. 52-103. — A paru également sous le titre : Les Stylites, dans *Compte rendu du troisième Congrès scientifique international des Catholiques, tenu à Bruxelles du 3 au 8 septembre 1894* (Bruxelles, 1895), t. V, p. 191-232. — Voir aussi n° 131, ci-dessus.
146. Compte rendu critique de : *Martyrologium Hieronymianum. Ad fidem codicum adiectis prolegomenis ediderunt Iohannes Baptista De Rossi et Ludovicus Duchesne*. [Extrait du n° 1, ci-dessus.] — *Bulletin critique*, 2^e série, t. I (1895), p. 385-89.
147. Une épigramme de l'Anthologie grecque (I, 99). — *Revue des Études grecques*, t. IX (1896), p. 216-24.
148. Il libro di Eusebio *De Martyribus Palaestinae*. — *Civiltà cattolica*, 16^e série, t. XII (1897), pp. 56-65, 177-88. — Voir aussi n° 19, ci-dessus.
149. La Vie d'Athanase, patriarche de Constantinople (1289-1293, 1304-1310). — *Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'École française de Rome*, t. XVII (1897), p. 39-75.
150. Mercurian (Evrard), général des Jésuites. — *Biographie nationale*, t. XIV (1897), col. 444-50.
151. S. Anastasio martire di Salona. — *Bullettino di archeologia e storia dalmata*, t. XXI (1898), p. 57-72. — Traduction du n° 23, ci-dessus.
152. Note sur la légende de la lettre du Christ tombée du ciel. — *Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts*

de Belgique. *Bulletins de la Classe des Lettres et de la Classe des Beaux-Arts*, 3^e série, t. XXXVII, 2^e partie (1899), p. 171-213.

153. The Forty Martyrs of Sebaste. — *American Catholic Quarterly Review*, t. XXIV (1899), p. 161-71.
154. Santi dell' Istria e della Dalmazia. — *Bullettino di archeologia e storia dalmata*, t. XXIII (1900), p. 85-111. — Traduction du n° 27, ci-dessus, sauf les deux chapitres relatifs à l'Istrie. — Il en existe un tirage à part portant comme titre extérieur : Santi della Dalmazia.
155. Santi dell' Istria e Dalmazia. — *Atti et memorie della Società Istriana di archeologia e storia patria*, t. XVI (1900), p. 372-403. — Traduction des deux chapitres du n° 27, ci-dessus, relatifs à l'Istrie. — Un tirage à part de cette traduction, portant le titre français du n° 27 (Parenzo, 1901, 32 pp.), a été joint comme Supplément au t. XXIV (1901) du *Bullettino di archeologia e storia dalmata*.
156. Simon Metaphrastes. — *American Ecclesiastical Review*, t. XXIII (1900), p. 113-20.
157. Papebrochius (Daniel), hagiographe. — *Biographie nationale*, t. XVI (1901), col. 581-89.
158. Compte rendu critique de : H. Achelis, Die Martyrologien, ihre Geschichte und ihr Wert. — *Byzantinische Zeitschrift*, t. X (1901), p. 614-17.
159. Une question à propos d'une épitaphe du cimetière de Domitille. — *Atti del II° Congresso internazionale di archeologia cristiana tenuto in Roma nell' aprile 1900* (Rome, 1902), p. 101-103.
160. Saint Cassiodore. — *Mélanges Paul Fabre* (Paris, 1902), p. 40-50.
161. Les Légendes hagiographiques. — *Revue des questions historiques*, t. LXXIV = N. S. t. XXX (1903), p. 56-122. — Articles repris dans le volume publié sous le même titre, n° 118, ci-dessus.
162. Périer (Jean), hagiographe. — *Biographie nationale*, t. XVII (1903), col. 20-21.
163. Pien (Jean), hagiographe. — *Ibid.*, col. 396-97.
164. L'hagiographie de Salone d'après les dernières découvertes archéologiques. — *Jahreshefte des österreichischen archäologischen Institutes*, t. X (1907), col. 77-100. — Reproduction du n° 41, ci-dessus, enrichie de 16 illustrations. Il en existe un tirage à part avec pagination spéciale.
165. Les versions grecques des Actes des martyrs persans sous Sapor II. Textes grecs et traductions. — *Patrologia Orientalis*, éditée par R. Graffin et F. Nau, t. II (Paris, 1907), p. 403-560 (ce fasc. 4 a paru en 1905). — Reprend les nos 34 et 39, ci-dessus, et y ajoute plusieurs autres textes.

166. (Collaboration à) *The Catholic Encyclopedia* (New York, 1907-1914)¹.
167. *La Translatio S. Mercurii Beneventum*. — *Mélanges Godefroid Kurth* (Liège, 1908), t. I, p. 17-24.
168. A Fifteenth Century Pilgrimage to St. Patrick's Purgatory — *The New Ireland Review*, N. S. t. XXXI (1909), p. 1-9.
169. Correspondance. — *Revue celtique*, t. XXX (1909), p. 188.
— A propos du n° 54, ci-dessus.
170. Compte rendu critique de : H. Lietzmann et H. Hilgenfeld *Das Leben des heiligen Symeon Stylites*. — *Byzantinische Zeitschrift*, t. XIX (1910), p. 149-53.
171. (Collaboration à la 11^e édition de l') *Encyclopaedia Britannica* (Cambridge, 1910-1911)².
172. Les Martyrs d'Interamna. — *Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes*, t. I (1911), p. 161-68.
173. Les Légendes de S. Eustache et de S. Christophe. — *Le Muséon*, t. XXXI = N. S. t. XIII (1912), p. 91-100.
174. L'agiografia di Salona secondo le ultime scoperte archeologiche. — Spalato, 1912, 29 pp. — Supplément au t. XXXV du *Bullettino di archeologia e storia dalmata*. — Traduction du n° 41, ci-dessus, enrichie des mêmes illustrations que le n° 164.
175. Compte rendu critique de : Karl Krumbacher et A. Ehrhard, *Der heilige Georg in der griechischen Ueberlieferung*. — *Byzantinische Zeitschrift*, t. XXI (1912), p. 226-31.
176. Compte rendu critique de : Michael Huber, *Die Wunderlegende von den Siebenschläfern*. — *Deutsche Literaturzeitung*, t. XXXIII (1912), col. 27-29.

¹ Articles : Hagiography (t. VII, p. 107-108) ; Henschen, Godfrey (ibid., p. 240) ; Martyrology (t. IX, p. 741-42).

² Articles : Bollandists (t. IV, p. 177-78) ; Canonization (t. V, p. 192-93) ; Denis, St. (t. VIII, p. 21-22) ; Fiacre, St. (t. X, p. 309) ; Florian, St. (ibid., p. 539) ; Giles, St. (t. XII, p. 17-18) ; Hagiology (ibid., p. 816-17) ; Helena, St. (t. XIII, p. 219) ; Hubert, St. (ibid., p. 846) ; Januarius, St. (t. XV, p. 155) ; Killian, St. (ibid., p. 792) ; Lawrence, St. (t. XVI, p. 304) ; Linus (ibid., p. 736) ; Lucia, St. (t. XVII, p. 100) ; Marcellinus, St. (ibid., p. 684) ; Margaret, St. (ibid., p. 700) ; Martyrology (ibid., p. 805) ; Pelagia, St. (t. XXI, p. 62) ; Roch, St. (t. XXIII, p. 425) ; Rupert, St. (ibid., p. 855) ; Saint (ibid., p. 1010-1011) ; Sebastian, St. (t. XXIV, p. 566) ; Sergius, St. (ibid., p. 667) ; Symeon Metaphrastes (t. XXVI, p. 285) ; Synaxarium (ibid., p. 292) ; Thecla, St. (ibid., p. 742-43) ; Valentine (t. XXVII, p. 850-51) ; Veronica, St. (ibid., p. 1037-38) ; Vincent, St. (t. XXVIII, p. 89-90) ; Vitus, St. (ibid., p. 152). — Les éditions américaines abrégées de l'*Encyclopaedia Britannica*, notamment la 14^e (1929-32), ont résumé ou utilisé ces articles sans en référer à l'auteur ; quelques-uns de ces articles résumés n'y sont plus pourvus d'aucune signature.

177. Compte rendu critique de : Karl Schmeiſing, Flucht und Werbungssagen in der Legende ; et de : Franz Ostendorf, Überlieferung und Quelle der Reinoldlegende. — Même revue, t. XXXIV (1913), col. 156-58.
178. Monumenta Latrensia hagiographica. — *Milet. Ergebnisse der Ausgrabungen und Untersuchungen seit dem Jahre 1899*, herausgegeben von Theodor Wiegand, t. III, 1^{ère} partie : *Der Latmos*, von Theodor Wiegand (Berlin, 1913), p. 97-176. — Contient une nouvelle édition des nos 8 et 11, ci-dessus.
179. Compte rendu critique de : Godefroid Kurth, Étude critique sur la Vie de Sainte Geneviève. — *Archives belges*, t. XV (1913), p. 177-79.
180. Une inscription de Fortunat sur S. Martin (I, 5). — *Mélanges Camille de Borman* (Liège, 1919), p. 19-26.
181. Les *Acta Sanctorum* des Bollandistes. — *Études*, t. 158 (1919), p. 660-88 ; t. 159 (1919), pp. 191-207, 441-57, 692-714 ; t. 160 (1919), pp. 163-89, 444-58. — Voir aussi n° 125, ci-dessus.
182. ΜΙΕΡΕΥΣ. Note sur un terme hagiographique. — *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus des séances de l'année 1919*, p. 128-35.
183. La Légende de saint Eustache. — *Académie Royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques*, 5^e série, t. V (1919), p. 175-210.
184. Note bibliographique sur : Hippolyte Delehaye, A travers trois siècles. L'œuvre des Bollandistes, 1615-1915 [ci-dessus, n° 125]. — Même recueil, 5^e série, t. VI (1920), p. 28-29.
185. L'origine des stylites. — *Ibid.*, p. 67-76. — Repris dans le n° 131, ci-dessus, ch. IX.
186. Note bibliographique sur : Bruno Lefebvre, Notes d'histoire des mathématiques. — Même recueil, 5^e série, t. VII (1921), p. 69-71.
187. La persécution dans l'armée sous Dioclétien. — *Ibid.*, p. 150-56.
188. Note bibliographique sur : Hippolyte Delehaye, Les Passions des martyrs et les genres littéraires [ci-dessus, n° 127]. — *Ibid.*, p. 241-42.
189. Greek Neomartyrs. — *The Constructive Quarterly*, t. IX (1921), p. 701-712.
190. Stals (M.-J.), prémontré de Tongerlo, hagiographe. — *Biographie nationale*, t. XXIII (1921-1924), col. 585-86.
191. Rapport sur : [Georges Hinnisdaels], L'Octavius de Minucius Felix. — *Bulletin* [voir n° 183], 5^e série, t. VIII (1922), p. 50-51.
192. Les *Horrea Agrippiana* à Rome. — Texte intégral non publié ; résumé *ibid.*, p. 450.

193. Note bibliographique sur : Paul Peeters, *Histoires monastiques géorgiennes*. — Même recueil, 5^e série, t. IX (1923), p. 27-29.
194. Une Vie grecque de S. Dominique. — *Miscellanea Dominicana, 1221-1921* (Rome, 1923), p. 4-9.
195. Euchaïta et la Légende de S. Théodore. — *Anatolian Studies presented to Sir William Ramsay* (Manchester, 1923), p. 129-34.
196. Notice sur la vie et les travaux du Père Charles De Smedt. — *Annuaire de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, t. XC (1924), 2^e partie, p. 93-121.
197. Note bibliographique sur : Gabriel Millet, *L'École grecque dans l'architecture byzantine* ; Id., *L'Ancien art serbe*. — *Bulletin* [ci-dessus, n° 183], 5^e série, t. X (1924), p. 9-11.
198. Rapport sur : [Paul Bonenfant], *La Suppression de la Compagnie de Jésus dans les Pays-Bas autrichiens en 1773*. — *Ibid.*, p. 51-56.
199. La Vie de sainte Théoctiste de Lesbos. — *Byzantion*, t. I (1924) p. 191-200.
200. Servus Servorum Dei. — *Buličev Zbornik. Strena Buliciana*, (Zagreb-Split, 1924), p. 377-78.
201. Le Martyre de saint Nicéas le Jeune. — *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger* (Paris, 1924), p. 205-211.
202. Note bibliographique sur : Paul Graindor, Henri Grégoire, etc., *Byzantion*, t. I. — *Bulletin* [voir n° 183], 5^e série, t. XI (1925), p. 94-96.
203. Rapport sur : [Alfred Poncelet], *Étude sur l'établissement de la Compagnie de Jésus en Belgique et sur ses développements jusqu'à la fin du règne d'Albert et Isabelle*. — *Ibid.*, p. 150-51.
204. A propos de Saint-Césaire du Palatin. — *Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia*, anno III (1925), p. 45-48.
205. Note bibliographique sur : Hippolyte Delehaye et Paul Peeters, *Acta Sanctorum Novembris*, t. IV [ci-dessus, n° 4]. — *Bulletin* [voir n° 183], 5^e série, t. XII (1926), p. 18-19.
206. Refrigerare, Refrigerium. — *Journal des Savants*, N. S. t. XXIV (1926), p. 385-90.
207. La Légende de saint Napoléon. — *Mélanges d'histoire offerts à Henri Pirenne* (Bruxelles, 1926), p. 81-88.
208. Pronomen. — *Bulletin Du Cange. Archivum latinitatis medii aevi*, t. III (1927), p. 28-29.
209. Les martyrs Épictète et Astion. — *Académie roumaine. Bulletin de la section historique*, t. XIV (1928), p. 1-5.

210. Les caractéristiques des Saints dans l'art. — *Le Correspondant*, t. CCLXXVII (1928), p. 481-500. — Repris dans le n° 133, ci-dessus, chap. V.
211. Une page du « Martyrologe Hiéronymien ». — *Bulletin* [voir n° 183], 5^e série, t. XV (1929), p. 20-33.
212. Note sur une inscription chrétienne de Milan. — *Ibid.*, p. 313-20.
213. Les ampoules et les médaillons de Bobbio. — *Journal des Savants*, N. S. t. XXVII (1929), p. 453-57.
214. La Légende de la bienheureuse Ida de Toggenburg. — *Nova et Vetera, Revue catholique pour la Suisse romande*, t. IV (1929), p. 359-65.
215. Rapport sur : L. Rochus, Étude lexicographique et grammaticale sur la latinité de Salvien. — *Bulletin* [voir n° 183], 5^e série, t. XVI (1930), p. 129-30.
216. La méthode historique et l'hagiographie. — *Ibid.*, p. 218-31. — Repris dans le n° 133, ci-dessus, chap. I et II.
217. Tusco et Basso Cons. — *Mélanges Paul Thomas* (Bruges, 1930), p. 201-207.
218. La dédicace de la basilique de Fossombrone. — *Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia*, t. VI (1930), p. 109-111.
219. Note bibliographique sur : Paul Faider et Mme Faider-Feytmans, Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque publique de la Ville de Mons. — *Bulletin* [voir n° 183], 5^e série, t. XVII (1931), p. 380-82.
220. Note bibliographique sur : Alfred Poncelet, Nécrologe des Jésuites de la Province flandro-belge. — *Ibid.*, p. 458-59.
221. « In Britannia » dans le Martyrologe hiéronymien. — *Proceedings of the British Academy*, t. XVII (1931), p. 289-307.
222. Réfractaire et martyr. — *Bulletin de l'Amicale Saint-Michel*, avril 1932, p. 5-8.
223. Rapport sur les travaux de la Commission pour la publication d'un Catalogue général des Manuscrits. — *Bulletin* [voir n° 183], 5^e série, t. XIX (1933), p. 8-10.
224. Notizie milanesi in alcune date del Martirologio Geronimiano. — *Ambrosius*, t. IX (1933), p. 29-34. — Traduction, par M. Luigi Mainardi, d'extraits du n° 96, ci-dessus.
225. Le refus de servir et l'Église primitive. — *Hauteclaire*, octobre 1933, p. 192-97.
226. Un groupe de récits « utiles à l'âme ». — *Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales*, t. II (= *Mélanges Bidez*) (Bruxelles, 1933-34), p. 255-66.
227. Rapport sur l'activité de la Commission du « Catalogue général des Manuscrits des Bibliothèques de Belgique ». — *Bulletin* [voir n° 183], 5^e série, t. XX (1934), p. 153-55.

228. Note bibliographique sur : Hippolyte Delehaye, Cinq leçons sur la méthode hagiographique [ci-dessus, n° 133]. — Ibid., p. 195-96.
229. Rapport sur les progrès du Catalogue des Manuscrits des Bibliothèques de Belgique. — Même recueil, 5^e série, t. XXI (1935), p. 20-21.
230. Note bibliographique sur : Paulus Grosjean, Henrici VI Angliae regis Miracula postuma. — Ibid., p. 225.
231. Note bibliographique sur : Hippolyte Delehaye, Étude sur le Légendier romain. Les saints de novembre et de décembre [ci-dessus, n° 134]. — Même recueil, 5^e série, t. XXII (1936), p. 48-49.
232. Presentazione del volume : Étude sur le Légendier romain [ci-dessus, n° 134]. — *Rendiconti della Reale Accademia Nazionale dei Lincei*, 6^e série, t. XII (1936), p. 372-74.
233. Note bibliographique sur : Catalogue général des Manuscrits des Bibliothèques de Belgique, t. III, par Paul Faider, avec la collaboration de Pierre-P. Debbaudt et de Mme Faider-Feytmans. — *Bulletin* [voir n° 183], 5^e série, t. XXIII (1937), p. 362-63.
234. Note bibliographique sur : Stéphane Binon, Documents grecs inédits relatifs à S. Mercure de Césarée ; Id., Essai sur le Cycle de S. Mercure. — Ibid., p. 460-61.
235. La Passion de sainte Anastasie la Romaine. — *Studi dedicati alla memoria di Paolo Ubaldi* (Milano, 1937), p. 17-26.
236. A propos de la Vie de S. Charles. Lettre à Monseigneur Giovanni Galbiati (11 juillet 1938). — *Echi di San Carlo Borromeo*, fascicule 18 (1938), p. 630-33.
237. La Vie grecque de saint Martin de Tours. — *Atti del V Congresso internazionale degli Studi Bizantini* (Roma, 20-26 sett. 1936), t. I (1939), p. 428-31. — Ce volume 1^{er} des *Atti* forme le t. V des *Studi Bizantini e Neoellenici*.
238. Les Actes de S. Timothée. — *Anatolian Studies presented to William Hepburn Buckler* ([Aberdeen], 1939), p. 77-84.
239. Note bibliographique sur : H. Delehaye, P. Peeters, etc., Propylaeum ad Acta Sanctorum Decembris [ci-dessus, n° 6]. — *Bulletin* [voir n° 183], 5^e série, t. XXVII (1941), p. 27-30.

LA PASSION DES SS. CYRIACQUE ET PAULE

Les indications que l'on peut recueillir dans les martyrologes et les calendriers au sujet des SS. Cyriaque et Paule sont loin d'être concordantes. Dom M. Férotin disait à ce propos que les compilateurs avaient tout fait pour rendre le problème à peu près inextricable¹. La liste suivante, où sont réunies les mentions martyrologiques les plus importantes, laissera apercevoir la confusion qui y règne.

1. Dans le martyrologe hiéronymien le nom de Cyriacus, seul ou accompagné de Paulus, parfois Paula, revient à plusieurs reprises entre le 16 et le 21 juin sous des indices topographiques différents :

16 juin : In Africa Ciriaci.

17 juin : Romae Cyriaci (Quiriaci).

18 juin : Thomi(s) Pauli Cyriaci.

20 juin : In Thomis civitate Pauli Cyriaci Paulae.

21 juin : In Affrica natale Cyriaci².

2. A la date du 18 juin, Usuard annonce : In Hispaniis, civitate Malaca, sanctorum martyrum Siriacy et Paulae virginis, qui post multa tormenta sibi allata, lapidibus obruti, inter saxa animas caelo reddiderunt³. Au cours de son voyage en Espagne en 858, Usuard eut l'occasion de recueillir des renseignements qui devaient lui permettre d'enrichir son martyrologe de nombreuses notices⁴. Celle des SS. Cyriaque et Paule est de ce nombre. Le P. Du Sollier, dans son commentaire d'Usuard, conjecturait qu'elle provenait d'une Passion. La suite montrera qu'il voyait juste⁵.

¹ *Le Liber Ordinum* (Paris, 1904), p. 468.

² *Comm. marty. hieron.*, p. 327. Au 18 juin, le martyrologe d'Ó Gormáin mentionne : Paula ; il semble donc que dans l'exemplaire du martyrologe hiéronymien dont il se servait, on lisait Paula et non Pauli (*The Martyrology of Gorman*, ed. Whitley Stokes, London, 1895, p. 118-19).

³ Du SOLLIER, *Martyrologium Usuardi*, p. 344.

⁴ Au sujet des notices hispaniques du martyrologe d'Usuard, cf. *Anal. Boll.*, t. LV (1937), p. 268-83.

⁵ Du SOLLIER, l. c. Déjà Henschenius notait dans son commentaire des SS. Cyriaque et Paule : *Anal. Boll.* LX. — 1.

3. En 961, l'évêque Recemundus composa le calendrier connu sous le nom de calendrier de Cordoue. Au 18 juin il inscrit la formule : Et in ipso est festum Quiriaci et Paule interfectorum in civitate Cartagena et festum utriusque in montanis sancti Pauli in Vifi Cordube¹.

4. Les calendriers mozarabes, publiés par Dom M. Férotin, ne spécifient pas l'endroit du martyre ; ils se contentent d'inscrire le 18 juin : Sanctorum Siriace et Paule, ou une formule analogue².

5. Il n'y a pas d'intérêt à énumérer les martyrologes postérieurs à celui d'Usuard, dont ils ne font guère que répéter les indications³. De tous les recueils qui précèdent le martyrologe romain⁴, nous ne signalerons que la Topographia sanctorum placée par Fr. Maurolycus à la suite de son martyrologe⁵. Sous le nom Belon, l'auteur

riague et Paula : « Ex hoc elogio (Usuardi) secundum nostram in talibus experientiam, iudicamus olim Acta martyrii extitisse, in quibus multa illa tormenta et magnanimitas martyrum exponebantur ». Act. SS., Iun. t. III, p. 573.

¹ M. FÉROTIN, op. c., p. 466-67 ; cf. p. xxxiii-xxxiv ; Fr. J. SIMONET, *Historia de los mozarabes de España* dans *Memorias de la real Academia de la historia*, t. XIII (Madrid, 1903), p. 335 ; E. LÉVI-PROVENÇAL, *L'Espagne musulmane au Xe siècle* (Paris, 1932), pp. 36, 37, 171.

² Op. c., p. 466-67. Il semble bien que quelques scribes aient cru que Cyriaque était une femme ; non seulement ils écrivent : Siriace, mais deux calendriers, si la transcription de Dom Férotin est exacte, annoncent : Sanctorum Syriace et Paule.

³ Sur ce point, cf. DU SOLLIER, l. c. ; Act. SS., Iun. t. III, p. 573.

⁴ Celui-ci au 18 juin, adopte le texte d'Usuard. Cf. *Comm. marty. rom.* (1940), pp. 243-44, 247, où ont été consignées les conclusions de l'article publié présentement.

⁵ *Martyrologium Reveren. Domini Francisci Maurolyci, abbatis Messanensis, Venetiis*, 1564. Sur la *Topographia sanctorum*, cf. *Anal. Boll.*, t. LII, p. 57-63. Au sujet des éditions du martyrologe de Maurolycus, voir U. CHEVALIER, *Notre-Dame de Lorette. Étude historique sur l'authenticité de la Santa Casa* (Paris, 1906), p. 188 ; G. MERCATI, *Opere minori*, t. III (Città del Vaticano, 1937), p. 364. Nous n'avons pu comparer les diverses éditions, mais dans l'épître dédicatoire de l'édition de 1564, il y a une phrase importante, qui ne se retrouve plus dans l'édition de 1568 que j'ai sous les yeux. Maurolycus y indiquait clairement qu'il avait trouvé la *Topographia* dans l'appendice à la Géographie de Ptolémée : « Ad haec multum mihi contulit quaedam Primi Cabilunensis episcopi Topographia, qui centesimo fere ab hinc anno vixit. Quae olim cum Geographia Ptolomaei consueverat imprimi, atque Romae bis aut pluries impressa est. Visum autem fuit mihi opportunum, eam huic subnectere martyrologio, tum propter correctionis testimonium, tum propter sanctorum quorundam, quorum dies ignoratur, notitiam. » Cf. U. CHEVALIER, l. c.

imprime la mention suivante : Belon Hispaniae civitas in freto herculeo. Hic Cyriacus et Paula virgo et martyr. Maurolycus a puisé ce renseignement topographique dans la table de l'édition incunable de la *Cosmographie* de Ptolémée, publiée en 1486 par Jean Reger, où on lit : Belon civitas... Hic sanctus Ciriacus et Paula virg.¹ L'antique Belon (Baelo) se trouve non loin du détroit d'Hercule, sur la route qui relie Malaga à Gades (Cadix)².

Comme on le voit, les martyrologistes nous ont conduit tour à tour en Afrique, à Rome, en Mésie et dans plusieurs villes de la côte méridionale de la péninsule ibérique. Les renseignements fournis par la *Passion des SS. Cyriaque et Paule* permettront-ils de départager les témoins entendus jusqu'ici?

La *Passio sanctorum Siriace* (sic) et Paule, que *passi sunt in civitate Tremeta sub Anolino*, que nous publions ci-dessous, est transcrite dans un sanctoral du x^e siècle de l'abbaye castillane de San Pedro de Cardena, conservé actuellement au British Museum (Add. 25600)³. Ce codex forme le premier tome d'un légendier en deux volumes, dont le second appartient au fonds de l'Escorial (b. I. 4). Chaque volume constitue un tout indépendant et les Passions ne sont pas rangées dans un ordre strict. Au xiv^e siècle, un moine rédigea une table commune pour les deux tomes, dans laquelle il dressa, mois par mois, d'après la date des fêtes, la liste des Passions⁴. La *Passion des SS. Cyriaque et Paule*, ainsi que deux autres pièces (*Passio et inventio*

¹ L'édition incunable de Reger est décrite par M.-Louis POLAIN, *Catalogue des livres imprimés au XV^e siècle des bibliothèques de Belgique*, t. III (Bruxelles, 1932), p. 565-66 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LII, p. 60. La liste hagiographique de Reger n'est guère que la traduction latine de la *Mappemonde spirituelle* de Jean Germain. Toutefois, ce dernier n'avait pas placé les deux martyrs sous le toponyme Belon mais bien sous Malaga, comme il le trouvait dans Usuard : *C. Malanga. Cy S. Ciriacus et Paula virge morut.* (Ms. 11038 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, fol. 57r).

² PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, t. II, 2, p. 2759 ; P. PARIS, *Fouilles de Belo 1917-1921*, par P. PARIS, G. BONSOR, A. LAUMONIER, R. RICARD, C. DE MERGELINA, dans la *Bibliothèque des hautes Études hispaniques*, fasc. 6 et 6bis (Bordeaux, 1923-1926).

³ *Catalogue of Additions to the Manuscripts in the British Museum... 1854-1875*, t. II (1877), p. 208 ; Dom M. FÉROTIN, *Le Liber mozarabicus sacramentorum*, p. 937-942. Ainsi que nous avons eu l'occasion de le montrer, ce manuscrit ne provient pas de Cordoue. Voir *Anal. Boll.*, t. LV, p. 271-72.

⁴ G. ANTOLIN, *Catálogo de los códices Latinos de la Real Biblioteca del Escorial*, t. I (Madrid, 1910), p. 108-28. C'est sous le règne de Philippe II que le second tome du légendier de Cardena a été donné à la bibliothèque de l'Escorial.

S. Zoili, Vita beate Argentee ¹) ne faisaient pas primitivement partie du premier tome ; ils ont été ajoutés, à la fin du x^e siècle, à la suite de l'explicit : Explicit pars prima in libro Passionum.

Voici le contenu de la Passion. Au temps des empereurs Dioclétien et Maximien, les proconsuls reçurent dans toutes les provinces l'ordre de poursuivre les chrétiens. Anolinus, se conformant à cet édit, fit rassembler à Carthago les fidèles qui se trouvaient dans la région soumise à sa juridiction. Dans leur ville, appelée civitas Urcitana, un certain Silvanus arrêta Cyriaque et sa sœur Paule, âgée de moins de dix-huit ans. Conduits devant le proconsul à Carthago, ils subirent un long interrogatoire et, après avoir été flagellés, furent jetés en prison. Interrogés de nouveau et soumis à des tortures, ils restèrent inébranlables dans leur foi.

Avant de les envoyer au supplice, Anolinus les fit conduire à travers les rues des municipes de la contrée ². Un héraut les précédait, proclamant que les mêmes châtiments attendaient tous ceux qui n'obéiraient pas aux empereurs. Arrivées dans la ville de Tremeta, les deux victimes montrèrent des signes d'épuisement. Elles y passèrent la nuit et furent conduites le lendemain à l'endroit de l'exécution. Cyriaque et Paule rendirent grâces à Dieu, et pendant qu'ils priaient, ils furent lapidés ³.

La Passion contient trois indices topographiques :

Carthago : Tunc Anolinus proconsul veniens apud Cartaginem ; victos apud Cartaginem perducerent (§ 1).

Civitas Urcitana : Cives Urcitani (§ 2) ; in civitate Urcitana (3 §).

Tremeta : Passi sunt in civitate Tremeta (titre) ; in civitate Tremeta eos perduxerunt (§ 10).

¹ FÉROTIN, op. c., p. 941. La Passion de S. Zoile a été publiée dans les *Anal. Boll.*, t. LVI, p. 361-369. S^{te} Argentea (*BHL.* 672) fut mise à mort le 13 mai 931 à Cordoue. Sa Vie a été écrite par un contemporain (SIMONET, *Historia de los mozárabes*, p. 598 ; *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. IV, p. 20).

² A ce sujet, rappelons ce passage de S. Augustin : *Ductos enim sanctos Dei martyres post iudices per provincias circumeuntes in catenas novimus (Sermo II in Psalmum CI ; cf. Ed. LE BLANT, Les Actes des martyrs, Paris, 1882, pp. 108-110, 52).*

³ A propos de la lapidation dans les Actes des martyrs, voir P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *Nuove note agiografiche* (Roma, 1902), p. 69 (= *Studi e Testi*, t. 9) ; ID. *Note agiografiche*, fasc. 7 (Roma, 1928), p. 98 (même collection, t. 49).

Comme la plupart de nos sources sont d'origine espagnole, on est tenté de rechercher parmi les villes de la péninsule ibérique les localités citées par l'hagiographe. Carthago serait Carthagène, Carthago nova. La civitas Urcitana pourrait être la ville d'Urci, sur la route qui relie Carthagène à Malaga ¹. Urci est célèbre dans la littérature hagiographique, car elle passe pour avoir été évangélisée par un des siete varones apostolicos, S. Indalecius ². De la ville de Tremeta il n'y a aucune trace en Espagne. Cherchons donc ailleurs.

Le nom de Carthago oriente tout naturellement nos investigations vers l'Afrique du Nord. Y trouvons-nous deux localités répondant à Urcitana civitas et à Tremeta?

Plusieurs textes anciens signalent une localité appelée Urugitana, Uricitana, Urcitana. C'est l'antique Urusi ou Urci, l'actuelle Sougda, non loin de Furni et de Zama, dans la Proconsulaire, sur la route de Carthage à Theveste ³. Au début du V^e siècle, et peut-être dès le III^e siècle, Urci avait un siège épiscopal. Pendant la persécution de Genséric, l'évêque Mansuetus fut brûlé vif à la porte d'Urusi appelée porte de Furni : Similiter et Mansuetus Uricitanus in porta incensus est Fornitana ⁴. En 482, Quintianus, évêque de la même cité, figure le vingtième sur la liste des prélats de la province Proconsulaire qui furent mandés à Carthage sur l'ordre du roi Hunéric et condamnés ensuite à l'exil ⁵.

Quant à la civitas Tremeta, il faut sans doute y reconnaître une civitas africaine, dont l'existence n'est attestée que par une seule inscription, c'est une tessère d'hospitalité du premier siècle de notre ère :

Civitas Themetra ex Africa hospitium
fecit cum C. Silio C. F. Fab. Aviola eum
liberos posterosque eius sibi lberis

¹ Z. GARCIA VILLADA, *Historia eclesiástica de España*, t. I, p. 1 (Madrid, 1929), p. 160 ; R. MENÉNDEZ PIDAL, *Historia de España*, t. II (Madrid, 1935), p. 456.

² BHL. 4270 ; Act. SS., April. t. III, p. 725-31.

³ C.I.L., VIII, p. 1239 ; Ch. TISSOT, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, t. II (Paris, 1888), p. 603 ; J. MESNAGE, *L'Afrique chrétienne* (Paris, 1912), p. 145.

⁴ VICTOR VITENSIS, *Historia persecutionis africanae provinciae*, I, 10 (ed. M. PETSCHENIG, p. 6).

⁵ *Notitia provinciarum et civitatum Africae* (ed. M. PETSCHENIG, p. 118). Le manuscrit A écrit : Urcitanus,

posterisque suis patronum cooptaverunt.

C. Silius C. F. Fab. Aviola civitatem Themetrensem liberos posterosque eorum sibi liberis posterisque suis in fidem clientelamque suam recepit ¹.

On n'a pu jusqu'ici retrouver l'emplacement de cette localité ². D'après un passage de la Passio, il semble bien qu'elle était située le long de la côte, car les cendres des martyrs mis à mort à Tremeta devaient être jetées à la mer : et cinis eorum in mare proiciatur (§ 11).

Le proconsul Anulinus qui, sur l'ordre de Dioclétien et de Maximien, sévit contre les chrétiens, est célèbre dans l'histoire des persécutions d'Afrique ³. Le passage suivant d'Optat de Milève montre le souvenir que ce fonctionnaire avait laissé dans la mémoire des fidèles : Alia persecutio, quae fuit sub Diocletiano et Maximiano, quo tempore fuerunt et inpii iudices, bellum christiano nomini inferentes, ex quibus in provincia Proconsulari ante annos sexaginta et quod excurrit, fuerat Anulinus, in Numidia Florus. Omnibus notum est, quid eorum operata sit artificiosa crudelitas ⁴.

Sur le sol africain, il ne reste pas, à notre connaissance, de trace d'un culte rendu aux SS. Cyriaque et Paule. Toutefois M. J. Gagé a récemment signalé une inscription trouvée à Pavillier, en Tunisie : Reliquiarum beati martiris Quiriaci ⁵. Il avait essayé d'identifier ce martyr et avait émis plusieurs hypothèses, sans arriver à une solution définitive. Ne faudrait-il pas voir dans ce texte épigraphique l'unique souvenir, en terre d'Afrique, du saint dont notre Passion raconte le

¹ C.I.L., V, 1, n° 4919 ; Tissot, op. c., p. 763.

² Le mot *Themetra* n'a pas été relevé dans la *Real-Encyclopädie* de PAULY-WISSOWA. La différence de graphie *Themetra* et *Tremeta* ne s'oppose pas, pensons-nous, à reconnaître de part et d'autre la même localité.

³ Ch. TISSOT, *Fastes de la province romaine d'Afrique* (Paris, 1885), p. 193 ; Cl. PALLU DE LESSERT, *Fastes des provinces africaines*, t. II (Paris, 1901), p. 12-15 ; P. MONCEAUX, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. III, pp. 29, 31 ; H. DELEHAYE, *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, pp. 111, 245 ; Id., *Les légendes hagiographiques*³, p. 23. Sur la vraie personnalité d'Anulinus, voir les intéressantes remarques de M. P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *Note agiografiche*, fasc. 8, (Città del Vaticano, 1935), p. 35-38. Cf. *Act. SS.*, Iun. t. II, p. 788 ; Oct. t. XIII, p. 288.

⁴ L. III, c. 8 (ed. C. ZWISA, p. 90).

⁵ *Nouveaux aspects de l'Afrique chrétienne*, dans *Annales de l'École des hautes études de Gand*, t. I (Gand, 1937), p. 225-30.

martyre ? C'est plausible, mais on ne peut l'affirmer catégoriquement.

De l'ensemble des indices que nous avons réunis on peut légitimement conclure que les SS. Cyriaque et Paule appartiennent non à l'hagiographie hispanique, mais à celle d'Afrique¹. Leurs noms viennent s'ajouter à ce groupe de saints africains qui ont été transformés en saints espagnols. Les rapports entre l'Afrique et l'Espagne étaient fréquents. Plus d'une fois, des moines, fuyant les persécuteurs, franchirent le détroit et s'installèrent en Espagne. Donat s'embarque avec soixante-dix religieux et fonde le monastère de Servitanum. S. Ildephonse, qui rapporte ce fait, ajoute que Donat emportait une grande quantité de livres : ferme cum septuaginta monachis copiosissime librorum codicibus navali vehiculo in Hispaniam com-mearit². A juste titre le P. Perez de Urbel remarquait récemment qu'une grande partie de la littérature religieuse que lisait l'Espagne wisigothique était composée d'écrits africains du V^e et du VI^e siècle³.

C'est ainsi que se propagea dans la péninsule le culte de plusieurs saints d'Afrique. Peu à peu, soit ignorance, soit supercherie, quelques-uns de ces martyrs furent considérés comme des saints indigènes. De simples ressemblances de noms donnaient à ces prétentions une apparence de vérité. « Plusieurs saints maurétaniens, notait le regret-té P. de Guibert († 1942), ont été honorés comme saints locaux dans

¹ Nous n'avons pu prendre connaissance de l'article de E. DE BERLANGA, *Una inscripci6n cristiana inédita de Málaga*, paru dans la *Revista Archeologica*, t. II (Lisbonne, 1888), p. 129, dans lequel il attribue les SS. Cyriaque et Paule à l'Afrique. Cf. Z. GARCIA VILLADA, t. c., p. 275. Notons que l'inscription découverte par E. de Berlanga ne se rapportait pas aux SS. Cyriaque et Paule. Voir Aem. HÜBNER, *Inscriptionum Hispaniae Christianarum supplementum* (Berlin, 1900), n° 372.

² G. VON DZIALOWSKI, *Isidor und Ildefons als Litterarhistoriker* (Münster i. W., 1889), p. 136.

³ *Los monjes españoles en la edad media*, t. I (Madrid, 1933), p. 485. Rappelons aussi ce passage du *De vitis et miraculis Patrum Emeritensium* (BHL. 2530) : *Narrant itaque plurimi ante multa iam curricula annorum temporibus Lewigildi, Visegothorum regis, ab Africanis regionibus in provinciam Lusitaniae Nantum (al. Nunctum) nomine advenisse abbatem (c. III). Sur S. Nantus voir Act. SS., Oct. t. IX, p. 596-601. A propos des saints africains honorés en Italie, P. Monceaux notait : « Après la conquête vandale, c'est vers ce pays qu'émigrèrent surtout les Romains d'Afrique. Ils emportèrent avec eux les reliques et le culte de leurs saints. D'où cette littérature italo-africaine des premiers siècles du moyen âge, où abondent les apocryphes et où se sont même déformés des documents originaux. » *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. III (1905), p. 136,*

divers diocèses d'Espagne ¹. » Il citait S^{te} Marcienne de Césarée, S. Marcel de Tanger ², S. Victor de Césarée. Les SS. Cyriaque et Paule ont subi le même sort. Les hagiographes, induits peut-être en erreur par la similitude des localités : Carthago et civitas Urcitana, ont doté l'Espagne de martyrs qui appartenaient à la province Proconsulaire.

C'est pour avoir été transporté en Espagne que le culte des deux martyrs n'a pas entièrement disparu. Tout le dossier qui nous reste provient de la péninsule. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, le texte des Actes n'a été conservé que dans un seul manuscrit, écrit au x^e siècle près de Burgos. Usuard, qui introduisit dans son martyrologe les noms des SS. Cyriaque et Paule, emprunta à la Passion ou à un texte dérivé le texte de sa notice. Celle-ci se termine par ces mots : lapidibus obruti inter saxa animas caelo reddiderunt, qui correspondent à ce passage de la Passion : et lapidaverunt eos... et cum congregatio fuisset facta super eos lapidum, continuo animas sanctas Christo reddiderunt.

Parmi les hymnes transcrites dans le manuscrit 1005 de la bibliothèque Nationale de Madrid, qui date du x^e siècle et appartenait jadis au fonds de la cathédrale de Tolède ³, on en rencontre une en l'honneur des deux martyrs :

Sacrum tempus in calculo
Anni revolvit circulus.

Le poète anonyme suit de très près le texte en prose et ne fournit aucun détail nouveau. Un dépouillement méthodique des anciens bréviaires d'Espagne permettrait sans doute de constater que la Passion des SS. Cyriaque et Paule avait été adoptée dans l'office de plusieurs diocèses. Du petit nombre de bréviaires espagnols que possède la bibliothèque Nationale de Paris, deux, le bréviaire de Girone de 1457 et le bréviaire de Vich (xiv^e siècle), mentionnent les leçons qu'il faut réciter in natale sanctorum Ciriaci et Paule ⁴. Ces leçons, mal-

¹ Anal. Boll., t. XXIV, p. 262.

² Nous comptons reprendre prochainement l'examen des Actes de S. Marcel de Tanger.

³ Cl. BLUME, *Die mozarabischen Hymnen des alt-spanischen Ritus* (Leipzig, 1897), pp. 21, 245 (= *Analecta hymnica mediæ ævi*, t. XXVII). Les pages où nous lisons l'hymne des SS. Cyriaque et Paule ont été réécrites à une époque postérieure. M. A. MILLARES CARLO a réuni dans son livre : *Los códices visigóticos de la catedral Toledana* (Madrid, 1935), p. 31-33, toutes les indications bibliographiques relatives à ce manuscrit.

⁴ V. LEROQUAIS, *Les bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France*,

heureusement très courtes, reproduisent mot pour mot le début de notre texte. Celui-ci tomba ensuite dans l'oubli.

Au XVI^e et au XVII^e siècle, les érudits qui s'intéressèrent au passé chrétien de l'Espagne, cherchèrent sans succès les Actes des deux martyrs. Alonso de Villegas dans la *Flos Sanctorum*¹ ne connut les SS. Cyriaque et Paule que par la mention d'Usuard. Tamayo de Salazar, de son côté, se mit en quête d'une Passion ancienne² et eut, à ce qu'il prétend, la bonne fortune de découvrir dans le *Legendarium Asturicense* les *Acta SS. Cyriaci et Paulae virginis martyrum Malacitanorum* (BHL. 2067). Ces Actes n'ont rien de commun avec la pièce que nous publions. Ceux qui connaissent les impudentes supercheries de Tamayo n'en seront pas surpris. On n'a jamais retrouvé, et pour cause, le *Legendarium Asturicense*. Chaque fois que Tamayo dit avoir emprunté un texte à ce recueil, il y a une forte présomption que lui-même en soit l'auteur.

Les indications que nous avons réunies ci-dessus montrent, croyons-nous, l'intérêt de la Passion. Elle nous a conservé des données topographiques, qui ont permis d'éclairer un passage du martyrologe hiéronymien³ et de restituer à l'Afrique deux martyrs indument annexés à l'Espagne. Par ailleurs les discours et les lieux communs qui encadrent ces vestiges historiques empêchent de la ranger parmi les textes hagiographiques de premier ordre⁴.

B. G.

t. III, pp. 165, 412. Après la prise de Malaga par les chrétiens, le 18 août 1487, le culte des SS. Cyriaque et Paula fut immédiatement rétabli, ainsi qu'en font foi une lettre du pape Innocent VIII et le texte des statuts de la cathédrale de Malaga de l'année 1492. Cf. L. M. GARCIA GOYENA, *Estatutos de la catedral de Málaga* (Granada, 1907), pp. 6, 50, 59, 113 ; *Act. SS.*, Iun. t. III, p. 573.

¹ (Saragosse, 1583), p. 404. Thomas de Trujillo ne fait que traduire en latin la notice d'A. de Villegas (*Thesaurus Concionatorum*, t. II, Barcinone, 1583, p. 1164).

² *Anamnesis sive commemorationis sanctorum Hispanorum... tomus III* (Lugduni, 1655), p. 544-47.

³ Le compilateur de l'hiéronymien n'a pas eu, semble-t-il, sous les yeux la Passion, telle que nous la lisons maintenant. Par deux fois, dans la variété des toponymes, revient la mention : *In Africa*, mais nulle part *Tremeta in Africa*. Le nom *Tremeta* a-t-il disparu ou a-t-il été défiguré au point de devenir dans quelques copies *Tomis*, on ne saurait dire. On peut aussi supposer que le martyrologiste a remplacé : *in civitate Tremeta par in Africa*.

⁴ Dans l'édition du texte, nous gardons l'orthographe du manuscrit, qui trahit en plusieurs endroits son origine espagnole. Quelques mots présentent de difficultés de lecture ; nous les avons signalés en note.

Passio sanctorum martyrum Siriaci¹ et Paulę, quę passi sunt in civitate Tremeta, sub Anolino proconsule, die XIII kalendas iulias.

1. Facta est temporibus Diocletiani et Maximiani imperatorum¹ persecutio magna, ut omnes qui christiani [fol. 266v] inveniebantur diversis penis interficerentur. Et statim iusserunt proconsules per omnes provincias dirigere qui poterant iussa eorum implere. Tunc Anolinus proconsul veniens apud Cartaginem, exiit edictum ab eo per omnes in circuitu regiones, ut ubicunque invenirentur credentes Christo, vinctos apud Cartaginem perducerent et dona ab eo reciperent. Si qua vero civitas aut possessio reperiebatur eos celare aut non de eis relationem dare, ignem copiosum inponi iusserat et sic² ipsam civitatem aut possessionem incendio concremaret.

2. Subito hęc opinio peragravit omnes provincias. Quod cum audissent omnes populi facti sunt velut mortui. Tunc cives Urcitani¹ dixerunt ad sanctum Syriacum et sororem eius Paulam : « Nescitis quid Anolinus proconsul sententia proposuerit ? » Sancti dixerunt : « Si aliquid bonum est quod proposuit, tenevimus ; nam, si aliquid contra animas nostras fuerit, respuemus. » Illi vero omnia que dicta sunt, intimaverunt. Sanctus Syriacus dixit : « Et nos quidem parati sumus pro Christo mori, quam quod in hoc seculo spem abere vivendi. Pro qua re scire debemus quia non dereliquimus Deum, qui fecit cęlum et terram² et <non> colimus idola muta et surda, manu hominum facta. Inutilis est hęc ratio. »

3. Tunc quidam¹ nomine Silvanus in omnibus pestilentiosus de paganis, nam non de christianis natus, una cum aliis sibi similibus adprehenderunt sanctos martyres et in manicis ferreis eos incluserunt et conspectui² proconsulis obtulerunt, dicentes : « Domine proconsul, preceptum quod tibi iusserunt piissimi imperatores, adimplevimus. Deos autem quos colunt et nos ipsi adoramus, nec aliquis illis similis invenitur, quia vere magni sunt, sed ideo nobis malum esse videtur quia non omnes eis obediunt. » Anolinus proconsul dixit : « Et quis est qui audeat contra preceptum domino-

Lemma. — ¹ Siriace *cod.*

1. — ¹ imperatoribus *cod.* — ² *prius sit.*

2. — ¹ *In marg. man. saec. XVIII* : Vacitani, — ² *terra cod.*

3. — ¹ *quidem cod.* — ² *conspectu cod.*

rum nostrorum ambulare? Per deos magnos iuro quia quem invenero aliquem præter Iobem et Iunonem et Minerbam, quibus omnes imperatores subditi sunt, adorare, diversis penis eos interficiam. » Silvanus dixit : « Ecce invenimus in civitate Urcitana [fol. 267] homines duos, qui se confitentur ³ christianos esse et deos dicunt mendaces et nulli omnium propitiari possunt. » Anolinus proconsul dixit : « Introducantur in conspectu meo et videam quibus multa præparem tormenta ».

4. Introducti sunt in conspectu eius sedenti eo pro tribunali. Quibus sic ait : « Numquid meliores estis vos imperatoribus vel omnibus hominibus illis consentientibus, aut non audistis quæ in omni imperio suo constituere dignati sunt, ut videamini vos soli esse revelles deorum et contumaces? » Sancti martyres dixerunt : « Audivimus quidem et inrisimus talem preceptionem vel stultam iussionem, quæ si ¹ caducis mentis non tenerentur nec ad simulacra demoniorum inclinarentur ipsi quos maximos dicitis imperatores cognoscerent Deum verum, qui est in cælo, et non persequerent credentes in eo. Ipsi nichil omnino videre ² possunt, dum cor eorum est obcecatum (1). Cur nos ³ Dei servos ⁴ inpediunt, a quibus Deus quæritur et timetur? » Anolinus proconsul dixit : « Ergo dicitis deos nichil esse in omnibus que nobis videntur bona prestare, aut non videtis quoniam iam omnes illi crediderunt? »

5. Sanctus Syriacus dixit : « Digne adimpletum est in vobis et in eis quod Dominus noster Iesus Christus in evangelium loquutus est dicens : « Cecus autem si ceco ducatum præstet ambo in foveam cadunt (2). » Quia vos estis ceci, qui illis ducatum malum videmini preponere. Nam Dominus noster tales quærit qui adorent eum in spiritu et veritate (3). » Anolinus proconsul dixit : « Quare tam perfidi estis ut imperatoribus et diis non obediatis † et super omnia bona sua constituere. † Nolite vobis impedire. » Sancti martyres dixerunt : « Nos perfidi non sumus sed deum verum colimus. Nobis aurum et argentum et divitias non necesse abetur (4), quia iam omnia reliquimus. » Anolinus proconsul dixit : « Non verbis tantummodo vobiscum decrevi sed et plagis, aut cogitate vobiscum quomodo sacrificia

³ confitenter cod.

4. — ¹ sic cod. — ² prius viderent. — ³ nobis cod. — ⁴ in ras.

(1) Cf. Mc. 6, 52. — (2) Matth. 15, 14. — (3) Ioh. 4, 23-24. — (4) Cf. Act. 3, 6.

offeratis aut præparate corpora vestra ad diversa supplicia. » Sancti martyres dixerunt : « Si enim tu nobis preparas tormenta, tibi autem quantum preparat Dominus noster Iesus Christus qui cognoscit omnium corda ? » Anolinus proconsul dixit : « Et quid [fol. 267v] michi facere Deus vester potest, cum ipse a Iudeis liverari ¹ non potuit ? » Sanctus Syriacus dixit : « Audi me, nequissime tyrranne. Ideo de cælo ad terram descendit et per uterum virginis transivit, ut nos salvaret. Ipse qui fuit et est, cuius regnum finem non abet, ipse pro nobis pati voluit, ipse in omnibus se humiliavit, ipse est qui ² ab inferis surrexit ; nam si hec omnia non sustineret, nullus ad hæc sententia perveniret. Pro qua re utile est, adimple ergo quod facis impię diabole, nam Christi servos non potes ad demoniorum inclinare culturam. Tibi enim et ministris tuis et Iudeis, de quibus dicis, paratus est ignis æternus (1), quod carere ³ non poteritis in æternum. »

6. Tunc Anolinus proconsul, iracundia motus, iussit corpora eorum nervis cedi, et in ima carceris includere, dicens : « Adhuc cogitavo de vobis, quid pati deveatis. » Quod cum factum fuisset, milites, qui eos cedebant, statim brachia amiserunt, et proconsuli nuntiaverunt dicentes quia : « Cedentibus ¹ nobis eos, obstipuerunt brachia nostra quasi numquam fuerint sana. » Tunc proconsul dixit : « Maleficiorum artibus hoc facere potuerunt, sed ego ab eis elongavo Christum, quem dicunt Deum esse. » Cumque sancti inclusi fuissent in carcere, sanctus Syriacus dixit ad beatam Paulam : « Ecce fides. O quam bonum et quam iocundum habitare fratres in unum (2). Ecce quomodo inquoavimus martyrium. Pro qua re unanimes esse debemus et cor unum (3). Nullus ex nobis respiciat retrorsum post diabolum, quia iste dixit preparare supplicia. Abemus enim qui nos eripiat de manibus eius, Dominus Iesus Christus. Fortiter co<n>-firmemus corda nostra et corpora ad diversa supplicia sustinenda. Exemplum enim nobis alii martyres reliquerunt, qui iam pro Christo passi sunt et ab impiis liverati sunt. Daniel qui diligebat Dominum liberatus est de ore leonis ; Ananias, Azarias et Misael erepti sunt de camino ; Tecla virgo sancta salvata est ab omnibus feris in anfi-

5. — ¹ liverare *cod.* — ² quia *cod.* — ³ an cavere ?

6. — ¹ prius cedtibus *cod.*

(1) Cf. *Matth.* 25, 41. — (2) *Ps.* 132, 1. — (3) Cf. *Act.* 4, 32.

teatro. Nam et alii plures salvati sunt a Domino Iesu Christo, [fol. 268] quos ipse scit qui in eis tanta mirabilia fecit. »

7. Audiens hæc verba beata Paula confortata est in Domino, quia cito nobis miserevitur. Et dicens hæc,⁷ prostraberunt se ad orationem cum lacrimis et dixerunt : « Exaudi, Domine, orationem servorum tuorum et ne despicias querentes te in tribulatione. Esto nobis in auxilium in consilio inimicorum. Memor esto, Domine, quia a die qua unumquemque nostrum in hoc seculo fudit uterus, usque in hac die in tuo nomine speravimus et speramus. » Et cum communem orationem implerent, præ multitudinem tribulationum et lassitudinem corporum sopor adiit eos et requieverunt. Et subito media nocte commota sunt fundamenta carceris et ubi tenebrę fuerunt, facta lux in eodem loco. Ecce iubenis stetit in medio carceris statura excelsus, aureum zona abens circa lumbos et coronam ex lapidibus pretiosis¹ portans in capite, cuius aspectu <m> nullus valebat aspicere. Et angeli a dextris et sinistris adstabant ei, talemque dignatus est responsum eis dedisse, dicens : « Viriliter agite et confortetur cor vestrum, vos qui speratis in Domino (1), ego enim sum Christus propter quem hæc patimini ; potens sum liberare vos de manibus inimici. » Et subito visio ablata est ab eis. Sancti vero martyres laudes Domino referebant dicentes : « Agimus tibi gratias, Domine Iesu² Christe qui servos tuos visitare dignatus es et non dereliquisti nos in tribulatione. »

8. Alia autem die, iussit proconsul ut eicerentur de carcere et ante eum sisterentur. Quod cum factum fuisset invicem suis orationibus commendabant. Tunc quidam ex officio exclamavit : « Introducantur. » Et introducta est sancta Paula virgo annorum fere XVIII¹. Tunc proconsul dixit ad eam : « Si tu ita esse profitearis, non multum loquar tecum. » Sancta Paula respondit : « Unus est michi responsus : quia et quem colo unus est Deus. » Tunc Anolinus proconsul vocans ad se virginem Dei [et] dixit ad eam : « Misereor tuę infantię quam² nunc video in hac perversa mente insistere. Pro qua re consenti [fol. 268^v] michi et davo tibi sponsum divitem. » Sancta Paula respondit : « Iam sponsum abeo Dominum Iesum Christum, qui pauperes fecit et divites. Similem non inve-

7. — ¹ *post corr.* — ² *Iesu bis scriptum, semel eras.*

8. — ¹ XVIII^o, *cod.* — ² *quem cod.*

(1) Ps. 30, 25.

nie, qui castitatem diligit, non eum relinco, quia iam inventa sum ab eo.» Et respiciens in eam omnis turba populi † ad quos proconsul † videbant vultum eius sicut vultum angeli Dei. Tunc iussit proconsul ad officium: « Craticulas ferreas inquire et sub eis ignem subponite et virgis cesos desuper sternite et plumbum liquefactum super dorsa eorum infundite. »

9. Quod cum factum fuisset, evulliens plumbum insiluit in ministros et conflavit eos usque ad ossa eorum. Sancti vero martyres nullatenus sentiebant, sed magis confortabantur in Domino. Quod cum vidisset omnis populus, exclamavit dicens: « Magnus est Deus christianorum. » Et iussit proconsul eos capite deorsum suspendi et fumum densissimum ¹ sub naribus eorum poni. Beata autem Paula cum suo fratre Syriaco nullo modo sentiebant sed magis confortabantur in Domino. Tunc Anolinus proconsul, videns se ipsum ² confusum in omnibus et a sanctis martyribus victum et quia non potuit eos ad simulacra demoniorum inclinare, sed videns eos ad omnia tormenta esse paratos, vocans ad se Silvanum, dixit: « Ecce ministri decem, ambulent tecum, et isti, qui sacrificare diis noluerunt, lapidibus interficiantur. Necesse est ut eorum <ex>emplo omnis ista provincia corrigatur ³, sic tamen ut per omnes civitates et possessiones ubicumque transieritis præco ante eos transeat dicens: « Hæc merentur qui contumaces esse videntur et sacrificare deis ⁴ noluerunt. »

10. Illi autem exeuntes a conspectu proconsulis, fecerunt sicut fuerat eis præceptum. Et cum per totam viam tanta eis tormenta dedissent, in civitate Tremeta eos perduxerunt. Quod cum vidissent eos ministri iam simul defectos et semivivos iusserunt eos in custodia detineri usque ad alium diem ut nullus hominum ¹ eis daret non cibum ad manducandum, non aquam ad bibendum. Tunc beatissimi martyres dixerunt: « Quis possit hoc cibum aut potum [fol. 269] ² quia defecti sumus, tamen meliorem abemus Dominum Iesum Christum, qui animas esurientes reficiet. » Alia autem die, ministri cogitaverunt ut eos illic interficerent ³. Ducti itaque sunt martyres ad locum quem statuerunt iuxta duas arbores palmarum, et statim genua ponentes prostraverunt se ad

9. — ¹ lectu difficile. — ² add. sup. lin. — ³ corrigantur cod. — ⁴ deos cod.

10. — ¹ nullum hominem cod. — ² lectu difficile. — ³ interficerentur cod.

orationem, dicentes : « Domine Iesu, accipe animas nostras (1) ad te. »

11. Et lapidaverunt eos a maximo usque ad minimum ¹. Et cum congregatio ² fuisset facta super eos lapidum, continuo animas sanctas Christo reddiderunt. Et iussit Silvanus ut recepti essent de medium lapidum dicens : « ³ ne forte veniant christiani et tollant corpora eorum (2) ; afferte ignem et fascas lignarum et incendite eos et cinis eorum in mare prociatur. » Cumque congregarentur, multitudine lignarum inpositus est ignis. Ministri vero, qui cum Silvano directi fuerant, tollentes corpora sanctorum ut in igne iactarent, statim exilivit flamma in eis, et consummati sunt quasi nunquam fuissent. Quod cum audisset, Silvanus iracundia motus est, tulit corpora beatissimorum martyrum et in medio ignis iactavit dicens : « Nunc video si Deus eorum liveravit eos de hac flamma. » Et statim coruscationes et tonitrua facta sunt et pluvia ingens descendit de celo et extinctus est ignis et visa sunt corpora sanctorum, quia ignis non est dominatus eis. Tunc simul omnes populi gratias Domino reddiderunt, cuius est honor, gloria, virtus et potestas ⁴ seculorum.

11. — ¹ minimo *cod.* — ² prius conagregatio. — ³ lectu difficile. — ⁴ hic *codex lacer hiat.*

(1) Cf. *Act.* 12, 58. — (2) Cf. *Matth.* 27, 64.

« PAPEBROCHIUS »

On sait que le père de Papebroch s'appelait Laurent van Papenbroeck ¹. C'est sous ce nom de famille que quatre de ses fils s'engagèrent dans la Compagnie de Jésus ². Daniel, l'aîné, même à l'époque où les érudits le désignaient universellement par son nom latinisé, continuait à signer *Daniel van Papenbroeck* des lettres en langue vulgaire ³.

Quand et comment naquit la forme *Papebrochius*? Un témoignage émanant de Bollandus lui-même et demeuré inaperçu jusqu'à ce jour nous permet de répondre à cette question.

Les Archives de la ville de Cologne possèdent parmi les *Jesuiten-Akten*, sous le n° 17, un recueil d'*Epistolae variae ad Patres Colonienses (1543-1665)*, où se rencontrent plusieurs lettres adressées par Bollandus au P. Jacques Kritzraet. Dans celles qu'il écrivit durant l'année 1661, Bolland donne parfois des nouvelles de ses deux collaborateurs, Henschen et Papenbroeck, qui voyageaient alors en Italie. A la date du 26 novembre, il mande notamment (fol. 424): « *Scripsit mihi 5^a novembris Florentia P. Henschenius P. Daniele Papebrochium (ita se latina forma ex consilio Holstenii vocat) 1^a novembris fecisse professionem.* » Ainsi donc, c'est à la suite d'une suggestion du vieil humaniste Luc Holstenius que Daniel van Papenbroeck, pendant son séjour à Rome, adopta le nom latin qu'il devait illustrer. Il faisait, au cours de ce voyage scientifique, ses premières armes dans la conquête de l'érudition. Holstenius, lui, était arrivé au soir de sa carrière. Préfet de la bibliothèque Vaticane, il y avait accueilli avec une particulière bienveillance les deux hagiographes d'Anvers, en décembre 1660 ⁴. Il mourut le 2 février 1661, assisté à ses derniers moments par Henschenius. Son parrainage littéraire à l'égard de Papebroch ⁵ méritait, croyons-nous, d'être signalé dans cette revue.

M. C.

¹ Membre de la chambre de rhétorique « De Violieren », il composa plusieurs poèmes acrostiches qui transmettent son nom à la postérité. Cf. J. F. KIECKENS, *Laureys van Papenbroeck, de vader van Pater Daniël...* (Gent, 1891), pp. 13, 28, 47.

² Alf. PONCELET, *Nécrologe de la province Flandro-Belge* (Wetteren, 1931), p. 257. — Le *van* est souvent omis. Dans ses lettres à Bollandus, Henschenius écrit : *P. Daniel*, ou, plus rarement, *P. Papenbroeck*. En tête de deux pièces de vers latins, qui datent de sa prime jeunesse, Papebroch se désigne ainsi : *auct. Daniele de Papenbrock* (cod. Mus. Boll. 619, p. 161) ou *de Papenbroeck* (p. 211).

³ Par exemple, une longue épître en français du 31 mars 1675, adressée à la prieure du Carmel d'Anvers, et dont la minute est conservée dans nos archives.

⁴ Voir, sur ces relations avec Holstenius, la correspondance d'Henschenius avec Bollandus dans le ms. 7761 de la Bibliothèque royale de Bruxelles.

⁵ Celui-ci publia, cette même année, sous le nom de Papebrochius, un poème élégiaque latin *ad Felicem Zacchiam*. Cf. SOMMERVOGEL, t. VI, col. 179.

UN LÉGENDIER DE CYSOING

Les deux robustes volumes (0^m, 517 × 0, 345) qui, à la section des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique, portent les cotes 9119 et 9120, renferment un ensemble de cent vingt textes hagiographiques ¹. Ces textes, transcrits par différentes mains de la fin du XII^e ou du début du XIII^e siècle, se trouvent rangés, bien que sans grande rigueur, d'après l'ordre du calendrier. Le manuscrit 9119 comprend des saints dont les fêtes vont respectivement de janvier à mai ; le manuscrit 9120 va de septembre à décembre. Une partie du recueil est donc manquante, et la numérotation ancienne des pièces révèle cette lacune : sous la reliure actuelle, qui date du siècle dernier, le premier tome se termine à LV ; le second commence par XXXIX et se clôt sur LXXXII (S. Silvestre).

Ce légendier a été mis à profit, tant par nos devanciers, à diverses époques, dans les *Acta* ² et dans les *Analecta* ³, que par d'autres éditeurs, notamment par ceux des *Monumenta Germaniae historica* ⁴. Nous avons cru qu'il n'était pas sans intérêt d'établir la provenance, nulle part indiquée jusqu'à ce jour, de cette collection.

La recherche se dirige assez naturellement vers le Nord de la France. De nombreux saints, parmi ceux qui figurent dans nos deux volumes, appartiennent, en effet, à cette région ; et c'est à Lille que le légendier se trouvait au XVII^e siècle, comme en témoigne la

¹ On en trouvera le relevé précis soit dans *Catal. Lat. Brux.*, t. II, p. 268-81, soit dans J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. V, p. 194-99. Ces manuscrits gardent encore les traces de l'estampille rouge de la Bibliothèque nationale de Paris, preuve matérielle de leur séjour dans la capitale française à l'époque de la Révolution ; ils furent envoyés à la bibliothèque de Bourgogne en 1815.

² Par exemple, Nov. t. I, pp. 106-117, 284-87, 643-49 ; et, déjà, au temps d'Henschenius ; voir ci-dessous, p. 19.

³ T. II, pp. 239-42 ; 243-46.

⁴ Voir dans le t. VII des *Scriptores rerum merovingicarum* le « *Conspectus codicum hagiographicorum* », p. 567.

marque de propriété, à demi effacée dans le tome I^{er}, mais encore nettement lisible dans le tome II : *Societatis Iesu Insulis* (fol. 1). Voici, en suivant l'ordre des fêtes commémorées, un choix d'éléments susceptibles de nous orienter : la Translation de S. Firmin ¹, S. Remi, S. Fursy, S. Arnulphe martyr, honoré à Cysoing ², les SS. Amand et Vaast, S^{te} Eusébie, abbesse d'Hamage ³, S^{te} Rictrude ⁴ et S. Jonatus ⁵, de Marchiennes, les SS. Piat, Bavon, Aubert, Gengoul, la Translation de S. Calixte à Cysoing, les SS. Quentin, Winnoc, Fuscien, Victorin et Gentiin, Nicaise. Parmi ces saints, quelques patrons locaux restreignent notablement l'aire d'investigation. Ce sont ceux dont le culte appartient en propre à deux abbayes du Nord : Rictrude et Jonatus, auxquels on peut adjoindre Eusébie, pour Marchiennes ; Arnulphe et Calixte, pour Cysoing. Notons aussitôt que la Passion et la Translation de S. Calixte ont été divisées en leçons ; ces textes portent, en outre, des traces nombreuses de correction et de révision ⁶. Quant à la Passion métrique de S. Arnulphe, œuvre fort peu répandue d'un chanoine de Cysoing, elle a été insérée dans le recueil par une main un peu moins ancienne ⁷. Elle contient une strophe caractéristique, qui ne se lisait pas dans le manuscrit de Marquette, d'après lequel nos prédécesseurs ont publié ce texte ⁸ :

*Omnis plebs Cisionii
Martyris egregii
Gaudet de praesentia.*

¹ Commémorée le 6 janvier. Voir *Act. SS.*, Sept. t. VII, p. 34-36.

² 29 janvier.

³ 14 mars.

⁴ 12 mai.

⁵ 1^{er} août.

⁶ Le titre de la *Translatio* est le suivant : *In hoc libello habetur qualiter Euardus Foroiuliensis dux corpus beati Kalixti martyris impetraverit, et de virtutibus quas per eum in via positum, vel eo tempore quo in monasterium allatum est, Dominus ostenderit*. L'absence d'un nom de lieu ou de patron après le mot *monasterium* indique qu'il s'agit du monastère où l'auteur écrit. En tout autre endroit, les copistes auraient assez naturellement suppléé ce détail, important pour le lecteur étranger.

⁷ Manuscrit 9119, fol. 64-64^r.

⁸ *Act. SS.*, Jan. t. II, p. 972-74. Molanus, qui semble bien s'être informé sur S. Arnulphe directement à Cysoing, cite plusieurs strophes de la *Vita* dans son *Indiculus Sanctorum Belgii*, paru en 1573 (fol. 14^v).

On inclinera donc à désigner l'abbaye de Cysoing, située dans la Pevèle, non loin de Lille, comme le lieu d'origine de notre légendier. A cette conjecture un détail précis vient conférer un haut degré de probabilité, sinon la certitude. Au fol. 70 du manuscrit 9119, dans l'espace laissé libre entre les deux colonnes du texte, on lit, sur trois lignes, cette mention : *Ioannes Mechthren. 1570*. Ce nom appartient à Cysoing, comme en fait foi l'obituaire de l'abbaye, publié par I. De Coussemaker ¹, à la date du 5 mars : *Frater Iohannes van Mechthren, sacerdos et canonicus noster, iubilarius presbiter (1633)*. Cet obituaire signale encore, au 29 décembre, un *Amandus van Mechthren* ². A la même famille se rattache sans doute *Jehan van Mechtere, peltier demourant en la ville de Lille* ³, créancier de l'abbaye, pour livraison de fourrures, à la date du 1^{er} novembre 1603.

Il est malaisé de déterminer quand et comment le légendier a émigré à Lille. Faisons observer toutefois que Cysoing possédait dans cette cité une maison de refuge ; aux heures de détresse, qui furent assez nombreuses au cours de son histoire ⁴, elle y transporta des objets de prix, parfois même pour les mettre en gage. Le légendier aurait-il quitté Cysoing par cette voie ?

Quoi qu'il en soit, les deux manuscrits en question se trouvaient déjà au collège des jésuites de Lille à l'époque où les premiers bollandistes préparaient le tome I^{er} de février. Nous possédons, en effet, dans les *Collectanea bollandiana* cod. 109 de notre Musée, la copie d'une *Translatio S. Amandi* « ex ms. Collegii Insulensis ». Henschenius s'en est servi pour éditer le texte ⁵. Or, divers indices — omissions et fautes communes — laissent croire que cette copie fut prise au légendier de Cysoing, qui renferme la *Translatio* (cod. 9120, fol. 30^v-31^v) ⁶.

¹ *Cartulaire de l'abbaye de Cysoing et de ses dépendances* (Lille, 1883), p. 725.

² *Ibid.*, p. 758.

³ *Ibid.*, p. 589.

⁴ Sur cette histoire, on peut consulter l'ouvrage du chanoine J. BATAILLE, *Cysoing, ses seigneurs, l'abbaye, la ville, la paroisse*, publié à Lille en 1934.

⁵ *BHL*. 344 (*Beata Aldegundis in timore sancto...*). Cf. *Act. SS.*, Febr. t. I, p. 894-95.

⁶ Si le légendier se trouvait encore à Lille en 1740, il fut sauvé de l'incendie qui, le 8 octobre, détruisit les bâtiments du collège des Jésuites, notamment la bibliothèque. Cf. P. DELATTRE, *Collège des Jésuites de Lille : son incendie en 1740, sa reconstruction*, dans le *Bulletin mensuel de la Société d'études de la province de Cambrai*, t. XXXVI, (1936), p. 165-240.

Une dernière remarque. Elle pourrait jeter quelque lumière sur l'âge de notre recueil. Le manuscrit 9119 contient aux fol. 123^v-141 la *Vita domni Anselmi Cantuariensis episcopi* par le moine Eadmer¹. Plusieurs copistes ont travaillé à transcrire ce long texte, à la fin duquel l'un d'entre eux a ajouté les vers suivants :

*Extitit Anselmus vir laude per omnia dignus.
Claruit in clero, fuit illi forcior ordo ;
Monachus egregius, fuit abbas postea summus,
Anglorum praesul, sapiens et religiosus.*

Ce quatrain pourrait paraître bien insignifiant, si nous ne savions que l'histoire de Cysoing au XII^e siècle est dominée presque tout entière par la grande figure d'un abbé qui gouverna le monastère durant 53 ans, après y avoir introduit la règle de S. Augustin, et qui portait précisément le nom d'Anselme². Il mourut le 8 octobre 1181. Son anniversaire se célébrait d'une manière solennelle. L'idée se présente — mais nous aurions tort d'y insister plus que de raison — que cette circonstance ne fut pas entièrement étrangère à l'insertion de la Vie de S. Anselme dans le légendier. Plus d'un trait dans le quatrain final que nous avons reproduit, ne s'applique pas moins à l'abbé dont le renom emplissait Cysoing en ces dernières années du XII^e siècle, qu'à l'archevêque de Cantorbéry célébré par Eadmer.

Ajoutons, en terminant, que le P. Philibert Schmitz, O.S.B., en étudiant naguère « un manuscrit retrouvé de la *Vita Anselmi* »³, originaire de Saint-Martin de Tournai, a exprimé l'opinion, fort plausible, que ce manuscrit tournaisien, du XII^e siècle, a servi de modèle aux copistes du recueil 9119 de la Bibliothèque royale, que nous avons restitué à Cysoing.

M. C.

¹ BHL. 526.

² J. BATAILLE, op. c., p. 162-78 ; Th. LEURIDAN, *Épigraphie ou Recueil des inscriptions du département du Nord ou du diocèse de Cambrai*, t. I (Lille 1903), p. 726.

³ Sous ce titre, dans la *Revue bénédictine*, t. XL (1928), p. 224-34.

NOTE SUR UN MANUSCRIT MÉTAPHRASTIQUE

(PARIS, SUPPL. GR. 240)

A la demande de feu Mgr Albert Ehrhard, nous avons minutieusement examiné le Parisinus Suppl. gr. 240, qui contient le premier tome du ménologe métaphrastique, consacré aux saints du mois de septembre. L'importance de ce témoin n'est sans doute pas capitale pour l'établissement du texte, puisque la liste des manuscrits utilisables, dressée par Ehrhard, se monte à plus de cent, dont un bon nombre sont plus anciens que celui-ci. Ce qui attire plutôt l'attention sur ce manuscrit, c'est le désordre complet qui règne actuellement dans la succession de ses feuillets et qui rend à première vue à peu près impossible une prise de connaissance sérieuse de son contenu ¹.

Ayant patiemment reconstitué l'ordonnance primitive du codex, nous croyons utile de la faire connaître, ne fût-ce que pour dispenser les futurs éditeurs du catalogue « définitif » des fonds parisiens de recommencer une nouvelle et fastidieuse vérification. Les caractères généraux du manuscrit ont été suffisamment marqués dans le *Catal. Graec. Paris.*, déjà cité, et dans l'ouvrage monumental d'Ehrhard ². Nous ne donnerons donc ici que les détails qui concernent la reconstitution du manuscrit et du recueil qu'il contient.

Les cahiers étaient au nombre de quarante, tous sauf un, semble-t-il ³, à quatre feuilles ou huit folios. Chaque quaternion por-

¹ Une des conséquences a été la description trop rapide qu'en ont donnée l'*Inventaire sommaire...* d'OMONT, t. III (1888), p. 236, et le *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Bibliothecae nationalis Parisiensis* (Bruxelles, 1896), p. 328-29.

² *Ueberlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur*, t. II (Leipzig, 1938), p. 337, n° 75.

³ Au quaternion *KΓ'* il a dû y avoir un folio supplémentaire (aujourd'hui disparu) entre les fol. 150 et 1, car d'une part le texte présente à cet endroit une lacune correspondant à la valeur d'un folio, et d'autre part la succession

tait un numéro d'ordre inscrit au bas du premier folio ¹. Trente de ces premiers folios sur quarante ont été conservés et nous ont servi de points de repère. Pour tout l'ouvrage les folios manquants sont au nombre de 84 sur 320, soit environ un quart. L'accident « classique » s'étant produit, le début (11 folios) et la fin (8 folios) du codex sont perdus.

Les folios 10 et 11 ² et 238 à 241 ³ ont dû être écartés comme n'appartenant pas au manuscrit primitif : leur format, le nombre de leurs lignes et leur contenu les en excluent manifestement.

Voici le tableau général des quaternions anciens rétablis en fonction des folios actuels :

<i>A'</i> : entièrement disparu.	<i>IH'</i> : complet. Fol. 117-124.
<i>B'</i> : il manque les trois premiers folios ; les cinq restants sont les fol. 32, 33, 20, 21, 22.	<i>IΘ'</i> : fol. 125-131. Manque le dernier folio.
<i>Γ'</i> : complet. Fol. 23-29, 13.	<i>K'</i> : complet. Fol. 132-139.
<i>Δ'</i> : complet. Fol. 30, 12, 14-19.	<i>KA'</i> : complet. Fol. 140-146, 149.
<i>E'</i> : complet. Fol. 36-43.	<i>KB'</i> : disparu, sauf le premier folio (148).
<i>ς'</i> : manque le dernier folio. Restent les fol. 44-50.	<i>KΓ'</i> : complet. Fol. 150, 1-6, 153.
<i>Z'</i> : complet. Fol. 51-58.	<i>KΔ'</i> : complet. Fol. 154-161.
<i>H'</i> : complet. Fol. 59-66.	<i>KE'</i> : il manque les deux feuilles du milieu. Restent les fol. 162-165.
<i>Θ'</i> : complet. Fol. 67, 88, 82-87.	<i>Kς'</i> : il reste le 1 ^{er} , le 3 ^e et le 6 ^e folios (166, 151, 152).
<i>Ι'</i> : entièrement disparu.	<i>KZ'</i> : il reste les deux derniers folios (167, 168).
<i>ΙΑ'</i> : il reste l'avant-dernier folio (35).	<i>KH'</i> : complet. Fol. 169-174, 7, 8.
<i>ΙΒ'</i> : complet. Fol. 74-81.	<i>KΘ'</i> : il reste le premier et les deux derniers folios (175, 177, 9).
<i>ΙΓ'</i> : il manque le premier et le dernier folio. Restent les fol. 31, 89-92, 34.	<i>A'</i> : il manque les deux premiers et l'avant-dernier folio. Restent les fol. 179-182, 178.
<i>ΙΔ'</i> : complet. Fol. 98, 99, 147, 69-73.	<i>ΑΑ'</i> : entièrement disparu.
<i>ΙΕ'</i> : complet. Fol. 100-104, 93, 107, 108.	<i>ΑΒ'</i> : fol. 191-197 ; manque le dernier folio.
<i>Ις'</i> : complet. Fol. 105, 106, 68, 176, 95, 94, 96, 97.	
<i>ΙΖ'</i> : complet. Fol. 109-116.	

des folios 1-6, 2-5, 3-4 est garante de leur homogénéité. Toutefois, rien ne prouve que le texte ancien ait été parfaitement identique au texte actuel.

¹ Le fol. 166 porte, à ce qu'il nous semble, l'indication du quaternion *KZ'* au lieu de *Kς'* : pure erreur de chiffre.

² Description dans A. EHRHARD, *Ueberlieferung...*, t. II, p. 385, n° 18.

³ Description, *ibid.*, p. 337, note 2, fin.

$\Delta\Gamma'$: complet. Fol. 183-190.	$\Delta H'$: complet. Fol. 222-229.
$\Delta\Delta'$: entièrement disparu.	$\Delta\Theta'$: complet. Fol. 236, 230-235,
$\Delta E'$: complet. Fol. 198-205.	237.
$\Delta\zeta'$: complet. Fol. 206-213.	M' : entièrement disparu.
$\Delta Z'$: complet. Fol. 214-221.	

La reconstitution du recueil contenu dans le manuscrit n'était, tout comme celle de sa structure matérielle, qu'un simple jeu de patience. Les deux tiers des incipit des textes (exactement 17 sur 26) ont été conservés. Leur liste dénote à l'évidence un ménologe métaphrastique de septembre. Dès lors, pour l'identification des desinit il suffisait de se laisser guider par la *Synopsis metaphrastica* du P. Delehaye¹. Par là même, vingt-trois textes sur les vingt-cinq que compte la synopse de septembre² étaient identifiés. Les seuls qui faisaient encore exception étaient la Passion des SS. Eustathe et compagnons et celle de S. Sévérin, l'une et l'autre privée à la fois de son incipit et de son desinit. De la première nous avons retrouvé 17 folios (ci-dessous, n° 17). La seconde n'est représentée par aucun fragment, mais sa place est parfaitement indiquée dans le regroupement des quaternions (n° 8).

Voici la reconstitution du recueil avec l'ordre exact de succession des folios conservés pour chacune des pièces en particulier.

1) 1^{er} sept. Vita S. Symeonis Stylitae senioris (BHG. 1687) : fol. 32-33, 20-29, 13, 30, 12, 14-18^r. Inc. | *μολας ἀξιώσας εὐχῆς* = P. G., CXIV, 356 c 4.

2) 2 sept. Passio S. Mamantis (BHG. 1018) : fol. 18^r, 19, 36-44^r. Le texte est complet.

3) 3 sept. Passio S. Anthimi (BHG. 135) : fol. 44^r-50. Des. *Ὁ δὲ μετὰ παρρησίας* | = P. G., CXV, 181 d 5.

4) 4 sept. Passio S. Babylae (BHG. 206) : fol. 51-58^r. Inc. | *καὶ χρανθείη τὰ τῶν χριστιανῶν* = P. G., CXIV, 968 b 3.

5) 5 sept. Miraculum S. Michaelis archang. in Chonis (BHG. 1284) : fol. 58^r-64^v. Texte complet.

6) 6 sept. Passio SS. Eudoxii et soc. (BHG. 1604) : fol. 64^v-67, 88, 82-85^r. Texte complet.

7) 7 sept. Passio S. Sozontis (BHG. 1644) : fol. 85^r-87. Des. *ἐγυμνοῦτο διάπλασις. Ὁ δὲ* | = P. G., CXV, 637 d 7.

¹ Annexée à la *Bibliotheca hagiographica graeca*, 2^e édit. (Bruxelles, 1909), p. 267-92.

² Op. cit., p. 275-77.

8) 9 sept. Passio S. Severiani (BHG. 1627). Tout manque. D'après le relevé des φύλλα, cette Passion devait en compter 3, donc se terminer vers le folio 7 ou 8 du quaternion I'.

9) 10 sept. Passio SS. Menodoraë et soc. (BHG. 1273) : fol. 35, 74^r. Très incomplet. Ne subsistent qu'un fragment, de | ταύτη πιεζομένη κολάσει à ἀπέχον ὦν βούλει. Ἴδού σοι | = P. G., CXV, 661 B 11 - 664 A 13, et la fin du texte, depuis | ἀδελφοὶ καὶ παρθενοὶ = P. G., CXV, 665 A 3.

10) 11 sept. Vita S. Theodoraë (BHG. 1730) : fol. 74^r-81, 31, 89-92, 34 (jusqu'au verso). Lacune d'un folio, entre les fol. 81 et 31 (= P. G., CXV, 680 A 7 - 680 D 12).

11) 12 sept. Passio S. Autonomi (BHG. 198) : fol. 34^v, 98-99, 147 (jusqu'au verso). Lacune d'un folio avant le fol. 98, dont voici les premiers mots : | δὲ θείας χάριτος τοῖς Αὐτονόμου = P. G., CXIV, 693 B 12.

12) 13 sept. Passio S. Corneli (BHG. 371) : fol. 147^v, 69-73, 100-104 (jusqu'au verso). Texte complet.

13) 15 sept. Passio S. Nicetaë (BHG. 1340) : fol. 104^v, 93, 107-108, 105 (jusqu'au verso). Texte complet.

14) 16 sept. Passio S. Euphemiaë (BHG. 620) : fol. 105^v-106, 68, 176, 95, 94, 96-97, 109-113^r. Texte complet.

15) 17 sept. Vita SS. Sophiaë et soc. (BHG. 1638) : fol. 113^r-122^v. Texte complet.

16) 19 sept. Passio SS. Trophimi et soc. (BHG. 1854) : fol. 122^v-131. Il ne manque que le dernier folio. Des. κατὰ τοῦ λεοντοκό| = P. G., CXV, 749 A 14.

17) 20 sept. Passio S. Eustathii et soc. (BHG. 642) : fol. 132-146, 149, 148. Inc. | ετο · νέος τις Κορνήλιος = Anal. Boll., t. III, p. 67, l. 17. Des. σαφῶς ἐμάνθανεν | = p. 100, l. 2.

18) 22 sept. Laudatio S. Phocaë (BHG. 1538-1540) : fol. 150, 1-3^r. Inc. | ριῶν μεγέθει καὶ καρτερίας = P. G., XL, 304 B 5. Entre les fol. 150 et 1, il y a une lacune d'un folio (= P. G., XL, 305 A 10 - 308 A 12).

19) 24 sept. Acta S. Theclae (BHG. 1719) : fol. 3^r-6, 153-163. Texte complet sauf le folio final. Des. διανοιγεῖσαν, ὅσον ἀνθρώπων | = P. G., CXV, 845 A 5.

20) 24 sept. Acta S. Theclae, auct. Basilio Seleuciaë (BHG. 1717) : fol. 164-166, 151, 152, 167-174, 7-8, 175, 177, 9, 179-180^v. Texte fort incomplet. Les lacunes sont les suivantes : le fol. d'incipit et les 3 folios suivants ; un folio après le fol. 166 ; 2 folios après le

folio 151 ; 8 folios après le folio 152 ; 5 folios après le fol. 175 ; 2 folios après le fol. 9. Au total, il manque 22 folios.

21) 25 sept. Vita S. Euphrosynae (BHG. 626) : fol. 180^v-182, 178. Manque un folio après le fol. 182 (lacune = P. G., CXIV, 309 A 9 - 309 D 12) et toute la seconde moitié du texte. Des. τε-τάχθαι σε δεῖ, καὶ παρ' αὐ(τοῦ?) | = P. G., CXIV, 312 D 4.

22) 26 sept. Commentarius in Iohannem apost. (BHG. 919) : fol. 191-197, 183-186^r. Inc. | καὶ ἀναστάντα Χριστὸν ὁρᾷ = P. G., CXVI, 688 B 15. Après le folio 197, il y a une lacune d'un folio. Le desinit diffère assez notablement de celui de Migne¹.

23) 27 sept. Passio SS. Callistrati et soc. (BHG. 291) : fol. 186^r-190. Des. Καλλιστράτω τὸ δεσμοτήριον | = P. G., CXV, 889 c 13.

24) 28 sept. Passio S. Charitonis (BHG. 301) : fol. 198-205^r. Inc. | λάσεων περιθεῖς · καὶ = P. G., CXV, 905 A 15.

25) 29 sept. Vita S. Cyriaci (BHG. 461) : fol. 205^r-217^v. Texte complet.

26) 30 sept. Vita S. Gregorii Illuminatoris (BHG. 713) : fol. 217^v-229, 236, 230-235, 237. Des. τοῦ θείου ἀξιωθεῖσι βαπτίς | = P. G., CXV, 981 D 14.

La structure du Parisinus Suppl. gr. 240 est donc celle d'un ménologe de septembre parfaitement régulier, à une particularité près, celle de posséder, en plus de la recension habituelle des *Acta Theclae* (BHG. 1719), celle de Basile de Séleucie (BHG. 1717).

Louvain.

Ch. MARTIN, S.I.

¹ Cf. EHRHARD, *Ueberlieferung...*, t. II, p. 337, n° 2, et p. 328, n° 1 : « Der Schluss der Nr. 21 lautet... ».

UNE VIE DE SAINT SECUNDINUS DISCIPLE DE SAINT PATRICE

C'est une rare fortune de dénicher encore, après la publication des répertoires de Charles Plummer et de M. J. F. Kenney, une Vie latine de saint irlandais qui leur ait échappé. Le texte ci-dessous n'a été indiqué jusqu'ici, à notre connaissance, que par le P. Van den Gheyn¹, qui, dans sa description, en reproduit le titre, sans plus : Vita sancti Secundini. Il se lit aux feuillets 25-27^o du recueil 8957-8958 de la Bibliothèque royale de Belgique, renfermant des Collectanea Bollandiana pour le 27 et le 28 novembre. L'écriture est celle d'un amanuensis, assez négligent, plus d'une fois employé par Rosweyde. Ce dernier, à son habitude, marque la source en tête, de sa main : Ex MS. P. Fitzimon. Le P. Henri FitzSimon, S. I., est l'un des premiers Irlandais qui se soient sérieusement appliqués, depuis la Renaissance, à l'hagiographie de son pays². Ses notes ont beaucoup profité aux anciens Bollandistes, qui souvent leur accordent une confiance absolue. Gardons-nous d'aborder ici l'examen critique de ces collections abondantes et diverses. Il mènerait fort loin. Pour l'instant, seule la provenance de la Vita Secundini doit nous intéresser. On n'a pas signalé d'autre Vie de ce personnage, non plus que d'autre manuscrit.

L'exorde, peut-être emprunté à quelque auteur médiéval, est celui d'une homélie pour la fête³. Il ne s'accorde guère avec le corps de la pièce, qui est plutôt une Vita ex variis. Dès l'abord, le style frappe par son aspect récent. Certains tours ressortissent nettement au latin des humanistes. Pourtant, des touches archaïques transparaissent sous le vernis moderne. Citons un nominatif absolu, calqué sur la syntaxe

¹ Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique, t. V (Bruxelles, 1905), p. 581, sous le n° 3512.

² Voir notre *Édition du Catalogus praecipuorum sanctorum Hiberniae* de Henri FitzSimon, dans *Féil-Sgribhinn Eóin Mhic Néill* (Dublin, 1940), p. 335-95.

³ 27 novembre,

de l'irlandais et caractéristique de l'hiberno-latin : Cuius causam requirens beatus Secundinus, egrotus dixit ¹.

Pour une part ², le rédacteur s'est contenté de transcrire, sauf à parsemer sa copie de quelques élégances, les chapitres où Jocelin de Furness traite de S. Secundinus, en sa Vie de S. Patrice (BHL. 6513). Jocelin, notons-le, est la seule référence donnée par FitzSimon, dans son Catalogus, au nom de Secundinus ³.

Mais d'où provient le reste, c'est-à-dire les §§ 1-3 et 6 ? En partie, sans doute, de l'imagination : description des premières années du saint, jusqu'à sa consécration épiscopale (§ 1), et tableau de ses vertus (§ 2, début). Au contraire, les deux miracles qui suivent (§ 2, fin, et § 3) semblent puisés à quelque source ancienne, soit légende populaire, transmise oralement, soit monument littéraire, vraisemblablement perdu.

Le second miracle, en tout cas, n'est pas sans attache avec la tradition locale. Il s'agit d'un prodige plus d'une fois attribué à des saints irlandais ⁴, le transport d'un petit lac à quelque distance. A quel étang, maintenant asséché, songeait l'hagiographe ? Ne serait-ce pas, à une demi-heure de Dunshaughlin (Domnach Sechnaill, en gaélique, « l'église de Sechnall », qui est le nom gaélique de Secundinus) l'ancienne habitation lacustre, au hameau de Lagore, dans la paroisse de Ratoath, bien connue des archéologues pour les découvertes qui y ont été faites, il y a un siècle environ ⁵ ? Non, l'hypothèse est fausse,

¹ Au début du § 6, ci-dessous, p. 32. La division en paragraphes a été introduite par nous. Le manuscrit n'en comporte aucune.

² Le § 4, sauf la première phrase, correspond aux deux premiers tiers du § 89 de l'édition des *Acta Sanctorum*, Martii t. II, p. 561 ; le § 5 raconte, avec des suppressions qui nuisent à la clarté, la même chose que le § 101 de Jocelin, p. 564 ; les §§ 7 et 8 (sauf la dernière phrase) forment le § 155 de Jocelin, p. 576. En plus d'un point, le texte de BHL. 6513 nous a permis de réparer à coup sûr les bévues du copiste. Jocelin, au § 101, se contenterait-il de démarquer une historiette dont on retrouve l'écho dans une note au *Félire* d'Oengus, imprimée par Kuno MEYER, dans la *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. VIII (1912), p. 106-107 ?

³ Éd. citée, p. 388, n° 627.

⁴ Voir *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 512, notes 1-3.

⁵ Cette habitation lacustre est désignée indifféremment sous le nom de Dunshaughlin ou sous celui de Lagore. On lit d'intéressants comptes rendus de la découverte chez C. S. HALL, *Ireland : its Scenery, Character, etc.* (London, 1842), t. II, p. 393-98, et dans *The Parliamentary Gazetteer of Ireland* (London, 1846), t. II, pp. 164, 586-88, qui reproduit les pages de Hall.

et l'emplacement primitif supposé doit se chercher ailleurs, sans quitter le voisinage de Dunshaughlin¹. Lagore n'a cessé d'être recouvert par les eaux que depuis quelque cent ans. Auparavant, c'était un étang, ou du moins un marécage, et non le site d'un lac disparu. Lagore n'est pas le point de départ imaginé par la légende, mais bien plutôt le point d'arrivée. En effet, les formes gaéliques, Loch Gabair, Loch Gabar², veulent dire « Lac de la Chèvre (ou du Bouc) », « Lac des Chèvres (ou des Boucs) ». La seconde forme paraît préférable. Le sens serait « Lac des Chèvres », expliqué par la disparition sous les eaux d'une chevrrière avec son troupeau, trait populaire que rapporte le § 3, à la fin. Ces détails, Henri FitzSimon les doit peut-être à la tradition orale : sa famille habitait le comté voisin de Dublin, non loin, sans doute, de St. Doolaghs, chapelle sépulcrale de ses ancêtres ; de là à Dunshaughlin, il n'y a que quelque 25 milles anglais, par une bonne route³.

L'utilisation, au début, de ces sources donne à penser que les miracles résumés au § 6 ne sont pas non plus de pures inventions, bien que nous n'ayons pu en découvrir l'origine.

Ainsi donc, en dépit d'un style assez moderne, les différents éléments de cette Vita ex variis, dont l'auteur ou du moins le reviseur final est probablement FitzSimon, semblent remonter au moyen âge. Cette antiquité relative va de pair avec une extrême indigence. L'évêque Secundinus, établi par S. Patrice à proximité de Temair na Rtg (Tara), comptait certainement parmi les plus sûrs collaborateurs de l'apôtre des Irlandais. Son portrait authentique ne saurait être tracé que dans le cadre d'une Vie de son maître, pour laquelle manquent encore presque tous les travaux d'approche et notamment l'édition et l'étude critique des documents anciens⁴. Parmi ceux-ci, mis à part

¹ *Doueonagesaill*, dans le manuscrit, forme impossible, n'est qu'une caco-graphie de *Domnach Sechnaill*, le seul toponyme irlandais qui rappelle l'activité apostolique de Secundinus.

² Voir les références anciennes chez Edmund HOGAN, *Onomasticon Goedelicum*, p. 499, au mot Loch Gabair.

³ Sur l'intérêt que portait Henri FitzSimon à St. Doolaghs, voir notre *Édition*, déjà citée, n° 236 et 677, pp. 359, 391.

⁴ On pourra consulter J. F. KENNEY, *The Sources for the Early History of Ireland*, t. I, pp. 258-60, 262, 337, 348 et 353 ; et Eóin MAC NÉILL, *St. Patrick, Apostle of Ireland* (London, 1934), passim. Il nous revient, au moment de mettre sous presse, que la tradition manuscrite des Vies latines de S. Patrice a fait

les écrits authentiques du saint, aucun peut-être ne le cède en importance au témoignage de Secundinus lui-même, l'hymne en l'honneur de S. Patrice : Audite omnes (BHL. 6495).

P. G.

Vita sancti Secundini

1. Hodie, dilectissimi, solemnitatis beati Secundini instat, cuius vitam gloriosam venerando obsequio ¹ devotissime recitare studeamus. Sanctus vero Secundinus, discipulus beati Patricii, ab ipso primevae aetatis flore coepit bonae indolis adolescens esse. Usque ad decimum annum supra omnes coetaneos suos profecit mirificis incrementis. Profecit deinde aetate, sapientia et gratia apud Deum et homines. Erat caelo totus inhians et liberalibus disciplinis animum suum studiose recommendans, mundum et mundana repudians. Fervens erat in audiendo, sagax in repetendo et in discernendo. Concurrerant in ipso morum honestas et scientia literarum et adiuncta scientiae vitae sanctitas splendidius rutilabat et ipsam scientiam, honestate virtutum sociata, Domino consecravat. B. Patricius, inspiciens humilitatem, scientiam ac bonae conversationis perseverantiam in Secundino, ad sacros ordines eum dignanter promovit et postea in episcopum consecravat.

2. Beatus igitur Secundinus, suscepto dignitatis gradu, coepit magis ac magis in vitae honestate castitatem, sobrietatem et patientiam absque deformitate, praeunte divina gratia, exercere. In eleemosynarum largitate et ceteris misericordiae operibus videbatur, ut dignus erat, socius, quamquam praelatus, illud habens prae oculis : « Ducem te constitui, noli extolli, sed esto in illis quasi unus ex illis (1). » Multas enim virtutes operatus est Deus pro illo in vita sua. Infirmittates varias tam manuum impositione quam oris anhelitu salutifero sanavit, et homines peierantes, manu eius

1. — ¹ obsequio *cod.*

L'objet d'un mémoire présenté à l'Institut des Hautes Études celtiques, tout récemment fondé à Dublin. Le nom de l'auteur nous est encore inconnu, mais on assure qu'il prépare l'édition, si longtemps attendue, de ces Vies.

(1) Cf. *Eccell.* 32, 1.

imposita, quod prius celaverant protinus cogebantur confiteri. Beatus Secundinus corpus suum lacerabat, orationibus et ieiuniis frequentius insistebat. Nam sexta feria (1) solo pane et aqua vescebatur, et sepiissime nec panem nec refectionis aliquid corporalis illo die sumebat. Cibatus solo pane et aqua, ex doloris compassione crucis Christi animum suum crucifigebat. Vestibus cilicinis interius utebatur, desuper erat honestis tectus vestimentis. In Adventu et in Quadragesima nihil de carnibus nec de piscibus vescebatur. Nunquam lectum linteaminibus...¹ per annum intrare voluit. Iucundus erat et dulcissimus aliis, sed sibimet durissimus. Quidam de suis, tentus a carnificibus, ad suspendendum, suis fortasse meritis, tenebatur. Rumor ad episcopum est delatus, qui eum² secutus est ut hominem liberaret. Videns unus ex carnificibus praesulem concurrentem, timens ne infelix ille ab illorum manibus auferretur, caput malefacientis illius celerius amputavit. Quod intuens pontifex, dolens, iaculum maledictionis in percussorem intorsit. Ille vero percussor cum sociis suis <cum> ad villam repedaret, cecidit secus viam costam protinus...¹ Ex qua lesione vitam finivit.

3. Beatus Secundinus, beatissimi patris Patricii vestigia cum frequenti diligentia sequens, loco sedis sue, apud Doueonagesaill¹, divina officia sepiissime intentione devota celebrare consuevit. Iuxta vero eandem sedem stagnum erat ex parte oriente², in quo maxima avium multitudo aderat, quae beatum Secundinum, indésinenter tumultuando, in officiis ecclesiasticis et contemplationibus impedire solebant. Sanctus vero, ob earundem tumultum commotus, orationem fudit ad Dominum ut collectionem inde tolleret, vel aquam de loco isto amoveret. Et sic diutissime contemplando Deum orabat. Nocte quadam, insonuit vox auribus beati viri dicens : « Consurge mane, ponas sambucam in stagnum, et aquae vestigia tua consequentur. » Sanctus quidem Secundinus, laetus effectus, mane consurgens, divinis impletur mysteriis. Prout caelitus ei revelatum est, signo crucis Christi se signavit et sambuca[m],

2. — ¹ hic vox omissa videtur. — ² nempe « nuntium », ut videtur.

3. — ¹ lege : Domnach Sechnaill. — ² occidente add. sup. lin. eadem manu, postquam sequentia lecta erant, ut videtur ; utrum verius sit, non liquet.

(1) Cette mention du vendredi n'est pas d'inspiration celtique ancienne, non plus que celle de l'avent et du carême, ci-dessous ; voir, sur les trois carêmes celtiques *Anal. Boll.*, t. LIX, p. 234, note 3.

quam manu gestabat, stagnum trahere coepit. Mira res : congregaverunt aquae in rivum unum et secutae sunt vestigia illius. Et cum appropinquaret loco predestinato, ubi aquam dimitteret, retrospecticiens vidit mulierem capras pascentem et ait mulieri : « Discede citius. Ecce congregationes aquarum, quae in occidente erant, appropinquant et in loco quo gregem pascis statim morabuntur, et fiet stagnum in perpetuum. » Et mulier indignans ait : « Credo caelum citius cadere quam verum fieri quod affirmas. » Nec mora : fluxerunt aquae et congregaverunt in stagnum in eodem loco quo sanctus praedixerat ; mulier vero cum capris nusquam comparuit.

4. Patricius vero sanctissimus, cum beato Secundino et aliis, ad ecclesias construendas per diversa loca Hiberniae ibat. Divertit se ad famosissimum locum Usnath nomine (1). Duo enim germani, Fiecus et Enda nominati, in finibus illis principabant, quibus multa bona in praesenti saeculo, et in futuro semini eorum, pollicebatur. Illi autem non solum a prece et a praedicatione aures suas averterunt, verum et a loco praedicto ipsum cum beato Secundino expulerunt. Vir sanctus impedimentum molestius fundatae ecclesiae quam sui expulsionem accepit. Ipsis et semini eorum Domini maledictionis iaculum iniicere cepit. Beatus Secundinus, eius suffraganeus, sententiae verbum ex eius ore rapuit et, antequam concluderetur, deprecando dixit : « Oro ¹, domine pater, ut maledictio vestra non sit super homines istos, sed super vicinos loco lapides. » Sanctus paulisper conticuit, et postmodum postulata concessit. Mira res : ab illo die usque in presens, lapides nulli structurae apti aut utiles inveniuntur, quia, etsi forte in aliquo aedificio imponuntur, velociter illud opus ruere seu dissipari ² videretur. Nullius etiam ignis calorem naturalem admittunt, nec in aquam missi strepitum, ut moris lapidum, faciunt. Unde et proverbium apud Hibernicos increbuit ut, si quando lapis in aedificio frangeretur, de maledicti[oni]s lapidibus Usnath esse dicatur.

4. — ¹ ora *cod.* — ² discipare *cod.* ; item dissipare IOCELINUS in prioribus editionibus et, nisi fallimur, in codicibus.

(1) Correctement Uisnech. C'est la célèbre colline nommée aujourd'hui Usney ou Ushnagh, au comté de Westmeath, et considérée autrefois comme le centre de l'Irlande. L'incident qui suit est rapporté déjà dans la Vie Tripartite de S. Patrice (BHL. 6509), où les deux frères sont nommés Fiacha et Énda, fils du roi Niall aux Neuf Otages (éd. STOKES, t. I, p. 80 ; éd. MULCHRONE, t. I, p. 51).

5. Beatus Secundinus per aliquod tempus in dignitate episcopali perseverans, ad magistri sui dignitatem pia gestans viscera, semper ad eius monita et beneplacita se primum¹ offerebat. Sanctus enim Patricius quendam currum duxit destinandum beato Fiecho (1), eo quod, infirmitate gravatus, itinere pedestri non potuit dioecesim suam visitare atque pontificis officium exercere. Attenuatus erat abstinentia nimia. Insuper et in coxa fistulae laborabat molestia. Cernens hoc beatus Secundinus, humanum quid passus, aegre tulit. Currum iustius sibi quam beato² Fiecho dandum asseruit. Magister eorum, molestatum beatum Secundinum intelligens, illi satisfacere satagit³ potius signo quam sermone, dicens : « Non graveris, frater charissime, super munusculo confratri et coepiscopo nostro dando, ne detur occasio nos suggellandi diabolo, quia plus frater ille quam nostrum quilibet indiget vehiculo. Sed tamen, ne nostro videamur errasse iudicio, huius discussio <exami⁴> relinquatur angelico. » Angelus apparens utrique Fiecho et beato Secundino, suppositis equis, currum iungi et absque auriga dimitti iussit, et apud quemcumque substitissent⁵ ac mansissent<n> t equi veredarii⁶, currum ei[s] proposuit conferendum. Factum est ut angelus imperavit, currumque iungi fecit. Equi vero, nemine regente currum, per loca⁷ invia et itinera distorta primo ad habitaculum sancti Secundini vespere devenerunt. Diiuncti, ad pascua dimissi sunt. Ibidem per aliquod tempus morabantur. Deinde, ingerente <mane⁴>, curru⁸ subiugati sunt absque auriga, similique modo ad alterius sancti mansionem pertingentes⁹, ibidem ad beneplacitum eorum perseveraverunt.

6. Beatus Secundinus, Deo dilectus, Christi evangelium semper in suo pectore gerebat. Fuit enim ipsi humilitas amatrix, discretio vero¹ dispensatrix. Quodam die visitabat quemdam scolarem infirmum, nobilem virum, et cum ab eo vellet abscedere, scolaris infirmus per fimbriam vestimenti eum retinuit. Cuius causam requirens beatus Secundinus, egrotus dixit : « Dum, bone magister

5. — ¹ prorsum *cod.* — ² bono *cod.* — ³ satagens *cod.* — ⁴ *supplevi ex IocELINO.*
— ⁵ subtissetur *cod.* — ⁶ venundarii *cod.* — ⁷ loco *cod.* — ⁸ currum *cod.* — ⁹ per-
tingere *cod.*

6. — ¹ vera *cod.*

(1) S. Flac, fils d'Erc, évêque de Sléhte, fêté le 12 octobre, figure parmi les convertis de S. Patrice et les compagnons de ses labeurs apostoliques.

mi, iuxta me sedebas, videbatur mihi quod tota domus esset plena aromatibus. » Et vir sanctus eum benedixit, et statim convalescebat. Talem a Deo meruit habere gratiam ut quemcumque benedixerit, a demonibus et a tribulatione mala salvaretur, et quemcumque maledixerit, statim in eo manifestaretur tribulatio et angustia. Maleficos et periuros et ecclesiae suae servisque suis malefacientes excommunicare solebat et iaculum maledictionis inducere. Illi autem, ultione divina operante, aut amentes fieri aut subito mori videbantur. Quidam vir, de aegritudine filii sui contristatus, venit ad beatum Secundinum, ad pedes eius corruens. Sanctus vero, compassionis dolore tactus, coepit interrogare quid sibi adveniret. At ille : « Pater, inquit, sancte, unicum filium habeo, quem, Deo forsán permittente, diabolus ita invasit, ut linguae officio ablato², auribus obtusis, mutus et surdus effici<a>tur. » Et illato puero vir sanctus signa salutis impressit coram astantibus. Illico sanitatem integraliter recepit.

7. Sedebat Secundinus aliquoties in coetu sanctorum de gestis et virtutibus sancti Patricii mutuo conferentium¹. Cumque quidam eorum affirmasset illum esse sanctissimum omnium super terram spirantium, beatus Secundinus dixisse fertur de illo : « Vere sanctissimus esset, nisi minoris caritatis fraternae, quam decet, fuisset. » Non diu latuit istud verbum ab eo, in auribus discipulorum eius prolatum³. Convenientibus postmodum sanctis Patricio et Secundino, seiscitabatur magister a discipulo, metropolitanus a suffraganeo, cur de se vel potius adversus se tale verbum protulerit³. Sanctus Secundinus respondit : « Quia recusas tibi oblata divitum munera et praedia suscipere, quibus posses sanctorum multitudinem collectam sustentare. » At ille [ait] : « Non admitto istud opus caritatis propter adimpletionem, inquit, caritatis. Si enim oblata mihi susceperem, pastum duorum equorum sanctis post nos adventuris⁴ non relinquerem. » Beatus Secundinus, super verbo quod locutus est poenitens, petii<t> a sancto patre veniam, et ipse⁵ solita benignitate poenitenti indulsit.

8. Saepe dictus sanctus Secundinus, sapiens et bene literatus, dixit sancto patri suo, velle sibi adiacere de quodam sancto super-

² oblato *cod.*

7. — ¹ conferentibus *cod.* — ² perlatum *cod.* — ³ protulerat *cod.* — ⁴ adventuros *cod.* — ⁵ ipsa *cod.*

stite carmen componere. Ad quem Patricius ait : « Vere dignum et iustum est, aequum et salutare ut sapientiam sanctorum narrent populi et laudem eorum pronuntiet ¹ ecclesia, at ² commodius post lucis terminum, totius cenodoxiae sublata materia ³. Lauda diei serenitatem, sed cum advesperascit ; militis victoriam, sed cum triumphaverit ; nautae prosperitatem, sed cum applicuerit ⁴. Dicit enim Scriptura : Ne laud<av>eris hominem in vita sua (1). Si vero cordi tuo infixum fuerit, quod facere disponis ⁵, fac citius, quod mors est tibi in ianuis et omnium episcoporum qui sunt in Hibernia de saeculo primus migrabis ad Dominum. » Hymnum beatus Secundinus in laudem sancti Patricii composuit, quem plures cantantes non visi transierunt per c.....⁶ inimicorum suorum ⁷. Beatus vero Secundinus, postea infirmitate gravatus, susceptis divinis sacramentis, post plurima salutis monita, inter manus sanctorum confratrum, <s>ibi data valedictione, cunctos deosculans, vidit angelos de caelo adventantes. Sed, quod metropolitanus prophetavit, primus ille de omnibus episcopis Hiberniae migravit ad Dominum. Sepultus est honorifice apud Donath Sahlyn, loco sedis sue. Crebris se miraculis cum Christo vivere ⁸ ostendit. Multa mirabilia ex illius frequentatione operatus est Salvator mundi, cui honor et gloria per infinita secula seculorum. Amen.

8. — ¹ pronuntiat *cod.* — ² et *cod.* — ³ (c. s. m.) cenatoriae s. materiae *cod.* — ⁴ applicuerunt *cod.* — ⁵ disponas *cod.* — ⁶ locus in codice vacuus ; lege : coetum ? cuneos ? — ⁷ meorum *cod.* — ⁸ videre *cod.*

(1) Cf. *Eccli.* 11, 30.

VIE DE SAINT CADOC

PAR CARADOC DE LLANCARFAN

*L'hagiographe Caradoc de Llanccarfan*¹ n'est pas une des figures les moins curieuses du Pays de Galles aux alentours de l'an 1100. Sa carrière et ses écrits ont fait récemment l'objet d'un article remarquable de M. J. S. P. Tatlock². Nous ne reviendrons pas sur les résultats solides acquis par l'érudit américain. L'attribution à Caradoc de la chronique galloise intitulée *Brut y Tywysogion*, ou du moins de son original latin, doit être rejetée définitivement. D'après M. Tatlock, la critique n'aurait plus à reconnaître, comme œuvre certaine de Caradoc, que la *Vie de S. Gildas*, BHL. 3542. Par malheur, il n'a pu avoir accès à un utile opuscule de M. G. H. Doble³, et deux pièces fort importantes lui ont ainsi échappé : la *Vie ancienne de S. Cyngar*⁴ et la *Vie de S. Cadoc*, que nous éditons ici, d'après le *Gothanus I. 81, fol. 156-61, seul manuscrit connu*⁵.

¹ Originellement Nant Carfan ; ainsi dans le Livre de Llandaff, *The Text of the Book of Llan Ddv*, éd. par J. Gwenogvryn Evans et John Rhys (Oxford, 1893), p. 145. Caradoc préfère la forme *Carbanica Vallis* ou le dérivé *Nanskarbanicus*. La lettre s est ici une notation assez étrange du t final de *nant*, « vallée », mais répétée si souvent qu'à moins d'imaginer une erreur constante du scribe, l'on ne saurait douter de l'intention persévérante de Caradoc. Dès l'époque de celui-ci, Llan Carfan remplace graduellement, dans les documents, Nant Carfan. La substitution est fort compréhensible, car *llan* (« enclos monastique » et de là « monastère, église ») forme le premier terme de très nombreux toponymes en Galles.

² *Caradoc of Llanccarfan*, dans *Speculum*, t. XIII (1938), p. 139-52 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LIX, p. 339.

³ *Saint Cadoc in Cornwall and Brittany* (Truro, 1937), dans la série *Cornish Saints*, n° 40 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LIV, p. 177.

⁴ Éditée par J. A. ROBINSON, *A Fragment of the Life of St. Cungar*, dans *The Journal of Theological Studies*, t. XX (1918-1919), p. 97-108 ; voir aussi, du même auteur, *The Lives of St. Cungar and St. Gildas*, même revue, t. XXIII, (1921-1922), p. 15-22, et P. GROSJEAN, *Cyngar Sant*, dans *Anal. Boll.*, t. XLII, p. 100-120.

⁵ *Anal. Boll.*, t. LVIII, p. 99 ; lire : *Nanskarbane<n>sis*.

Les Vies de S. Gildas et de S. Cadoc sont signées. L'une et l'autre se terminent par ces deux vers :

Nanskarbane<n>sis¹ dictamina sunt Caradoci².

Qui legat, emendet : placet illud³ compositori.

Ni dans le fond, ni dans la forme, rien ne s'oppose à ce témoignage, et nul d'ailleurs n'a jamais songé à le révoquer en doute en ce qui concerne la Vie de S. Gildas. Dans son second article, Robinson démontre minutieusement que la Vie de S. Cyngar est bien du même auteur que celle de S. Gildas. Il aligne des particularités de style, ainsi que des correspondances frappantes dans le choix des incidents⁴. Cependant, par excès de prudence, il laisse ouverte la possibilité que les deux œuvres soient seulement de la même école. La découverte de la Vie de S. Cadoc permet d'être maintenant tout à fait affirmatif. Entre celle-ci et la Vie de S. Cyngar, les points de ressemblance foisonnent. Un simple coup d'œil les décèle, et l'examen attentif confirme pleinement cette première impression. L'hésitation n'est donc plus de mise. Les trois Vies sont bien de Caradoc de Llancarfan.

Subsiste-t-il d'autres écrits de lui ? L'enquête se porte naturellement sur les autres Vies latines de saints gallois. Nous ne disposons encore que de l'édition de W. J. Rees, très fautive et faite pratiquement d'après un seul manuscrit⁵. Avant de pousser plus loin, il convient

¹ *Nancarbanensis*, BHL. 3542, éd. MOMMSEN, p. 110.

² *Caratoci*, BHL. 3542.

³ *Illi*, BHL. 3542, confusion aisément concevable entre la suspension usuelle au datif et celle du nominatif-accusatif neutre.

⁴ Robinson tire un argument subsidiaire de ce que la Vie de S. Cyngar renferme parfois, au milieu de la prose, quelques vers latins, et qu'on lit, à la fin de la Vie de S. Gildas, les deux vers déjà cités. Mais c'est à tort qu'il y voit une marque distinctive du style de Caradoc. La Vie de S. Cadoc par Lifris (BHL. 1491-1492) contient des passages en vers du même genre, par exemple aux pages 46, 47 et 67 de l'édition REES. Aucun des vers ainsi insérés par Lifris ne se retrouve au point correspondant chez Caradoc, et d'autre part celui-ci, outre sa signature en vers, en introduit qui ne sont point dans Lifris (§ 10, à la fin ; ci-dessous, p. 52). Il semble donc que ce soit ou bien un trait emprunté par les deux hagiographes à un original commun, ou bien, comme le suggère le recours au même procédé dans la Vie de S. Cyngar, une mode littéraire de l'école de Llancarfan.

⁵ *Lives of the Cambro British Saints* (Llandovery, 1853), publiées par la *Welsh Manuscripts Society*. Pour la Vie de S. Cadoc par Lifris, BHL. 1491-1492, une série d'erreurs ont été rectifiées par Kuno MEYER, dans *Y Cymmrodor*,

d'attendre la publication du corpus promis par M. A. W. Wade-Evans¹. On se contentera donc de savoir que Caradoc s'est livré, vers l'an 1100, à la rédaction ou au renouvellement de trois textes hagiographiques, seuls produits de sa plume connus jusqu'à présent.

Voilà, croyons-nous, qui explique l'allusion faite à Caradoc par Geoffroi de Monmouth dans un passage célèbre. A la fin de son *Historia regum Britanniae*, entre autres traits fort acérés, il lance celui-ci : *Reges autem eorum (Gualensium), qui ab illo tempore in Gualiiis successerunt, Karadoco Lancarbanensi contemporaneo meo in materia scribendi permitto*². Qu'est-ce à dire ? Ces rois n'étaient point en réputation de sainteté, loin de là. Sarcastiquement, Geoffroi les remet aux soins d'un hagiographe professionnel. C'est là, pensons-nous, tout le sens de cette phrase, qui pique depuis longtemps la curiosité des érudits.

Il nous faut maintenant scruter le texte nouveau et le comparer aux deux Vies déjà connues de S. Cadoc, celle de Lifricus ou Lifris (BHL. 1491-1492) et l'abrégé de Jean de Tynemouth (BHL. 1493)³. Commençons par préciser les rapports mutuels de ces deux derniers. Les procédés de l'abréviateur sont parfaitement connus. Plus d'un original qu'il avait sous les yeux existe encore. Nous avons récemment étudié ici même quelques cas dans le détail. En conclusion, il faut donner presque entièrement raison au dernier éditeur de la Vie BHL. 1493, Carl Horstman, qui la caractérise comme un simple abrégé de BHL. 1491-1492⁴. Jean de Tynemouth a laissé tomber, avec la préface et le prologue⁵, les Miracles et les documents transcrits par Lifris en appendice⁶. Il omet quelques incidents, mais tous ceux

t. XIII (1900), p. 77-84, et les donations ou chartes qui suivent la Vie proprement dite ont été correctement imprimées par Frederick SEEBOHM, *The Tribal System in Wales* (London, 1895), p. 205-224.

¹ Cf. *Anal. Boll.*, t. LII, p. 423.

² Livre XII, chap. 20.

³ La note BHL. 1493b et les autres pièces d'origine armoricaine n'apportent rien d'utile.

⁴ *Nova Legenda Anglie* (Oxford, 1901), t. I, p. 167.

⁵ REES, p. 22-24.

⁶ Ibid., p. 77-96. Pour sa notice sur S. Gwynllyw (Gundleius), père de S. Cadoc (BHL. 3702), Jean de Tynemouth n'a pas utilisé la préface et le prologue de la Vie de S. Cadoc par Lifris, qui contiennent une foule de détails sur S. Gwynllyw, mais seulement la Vie BHL. 3701, qui se lit dans les mêmes recueils que cette Vie de S. Cadoc,

qu'il retient et, dans chaque récit, tout, jusqu'aux moindres particularités, se succèdent exactement dans le même ordre que chez Lifris¹. Seuls manquent à l'original la dernière phrase² et un passage peu après le début³.

L'abrégé BHL. 1493 est donc bien établi d'après la Vie BHL. 1491-1492. Son auteur a-t-il travaillé sur les manuscrits mêmes utilisés par Rees⁴? Non, s'il est permis de se fier à cette édition. Dans sa dernière phrase, en effet, Jean de Tynemouth situe Llancarfan par rapport à Cowbridge, à un mille près. Il a donc employé ici, comme souvent ailleurs, une copie portant, en marge, à la fin du texte, une indication topographique qui fait défaut dans les deux Cottoniens. Cette copie faisait partie sans doute d'un recueil hagiographique transcrit en Angleterre au XIV^e siècle⁵.

Ainsi donc, seules quelques lignes, au début de la Vie, se lisent chez Jean de Tynemouth alors qu'elles manquent à Lifris. Elles rapportent le miracle par lequel les caves du père de S. Cadoc sont trouvées pourvues de lait et de miel à la naissance du saint, décrivent la pieuse enfance de Cadoc et prétendent reproduire un discours adressé par lui aux familiers de son père⁶. Nous allons retrouver ces épisodes chez Caradoc, ce qui leur donne de l'importance pour la critique des sources de ce dernier.

Comparons maintenant Lifris et Caradoc. Non seulement les prologues⁷ diffèrent du tout au tout, mais Caradoc y contredit formellement Lifris en refusant à S. Cadoc la qualité de martyr du

¹ Il ne faut excepter que la date de la mort de S. Cadoc (HORSTMAN, p. 173, l. 21), empruntée au titre (REES p. 25) et transportée dans le récit. La chapelle construite près de la fontaine de S. Cadoc en Cornouaille est appelée *ecclesia magna* par Jean de Tynemouth (HORSTMAN, p. 172, l. 6), alors que Lifris la nomme *ecclesiolam* (REES, p. 65). La divergence se borne à ces vétilles dépourvues de tout intérêt.

² HORSTMAN, p. 173, l. 30-32.

³ Ibid., p. 168, l. 7-15 ; un peu plus bas, l. 27-28, une phrase rapide remplace une série de chapitres négligés par l'abrégiateur.

⁴ Celui-ci a transcrit le Vespasianus A. XIV, de la collection Cottonienne, au British Museum, et collationné très imparfaitement le Titus D. XII, de la même collection.

⁵ *Anal. Boll.*, t. LIX, pp. 220 et 262, note 1. Le xv^e siècle est exclu par la date de Jean de Tynemouth.

⁶ CARADOC, §§ 2, 3 et 7 ; ci-dessous, p. 46-49.

⁷ § 1, début ; ci-dessous, p. 46.

sang. La fin est d'accord avec le prologue : mort paisible chez l'un, violente chez l'autre. Nous venons de signaler les épisodes du début, qui se lisent chez Caradoc et manquent à Lifris ¹. Bientôt, d'après Caradoc, l'ermite Meuthy perd accidentellement sa vache ², tandis que Lifris relate au long et au large comment les propres satellites du roi Gwynllyw s'en étaient emparés. Chez tous deux, une fontaine miraculeuse, qui a donné du nectar et du lait, se remet prosaïquement à ne verser que de l'eau ; mais sur la cause de cette déchéance les deux auteurs se séparent ³. Ailleurs, Caradoc puise, dans la tradition locale apparemment, un détail qui lui est propre : S. Cadoc et le roi Pou-lentus seraient cousins ⁴. Légère erreur, car le saint, selon les généalogies, serait le neveu du roi ⁵. Un peu plus loin, chez Caradoc seul, une histoire de cerf mis sous le joug explique le nom de Nant Carfan ⁶. Elle fait, au reste, double emploi chez lui avec un miracle du même genre, raconté vers la fin et suivi de la même étymologie ⁷ ; ce second miracle trouve un correspondant chez Lifris. Caradoc retrace brièvement la carrière de S. Iltyd ⁸ ; silence chez Lifris. En ce qui concerne la pierre miraculeuse ⁹, Caradoc seul indique avec précision que les malades buaient l'eau dont on l'arrosait. Ceci reflète la coutume populaire en pays celtiques. C'est de là peut-être que notre auteur l'a tiré. Il y ajoute la pénitence des assassins et leur renvoi à la juridiction de l'ordinaire de Llandaff, procédure incroyable pour le temps de S. Cadoc et dont Lifris ne parle point, mais qui répond à l'idéal de la discipline médiévale.

C'est encore aux mœurs de son temps que Caradoc se conforme en faisant accompagner les clercs d'un nombre égal de chevaliers ¹⁰ ; mais si l'auteur d'où il dépend avait parlé de cette escorte, il aurait fixé en conséquence le nombre des poissons que S. Teilo a pêchés miraculeusement pour le repas de ses hôtes. Au même endroit, deux détails propres à Caradoc semblent à la fois croyables et tirés de sa connaissance des lieux : une détermination topographique, apud

¹ §§ 2, 3 et 7 ; ci-dessous, p. 46-49.

² § 4 ; ci-dessous, p. 47.

³ § 6, à la fin ; ci-dessous, p. 48.

⁴ § 9 ; ci-dessous, p. 51.

⁵ S. BARING-GOULD et J. FISHER, *The Lives of the British Saints*, t. II (London, 1908), p. 16.

⁶ § 11 ; ci-dessous, p. 52-53.

⁷ § 26 ; ci-dessous, p. 66.

⁸ § 12 ; ci-dessous, p. 53. La note marginale voit ici par erreur un épisode de la carrière de S. Cadoc.

⁹ § 14 ; ci-dessous, p. 55.

¹⁰ § 15 ; ci-dessous, p. 56.

villam Aradur, et la permanence de la fontaine. Chez Caradoc, la vengeance de S. Cadoc contre ses deux disciples négligents est beaucoup plus douce ¹ : ceux-ci, à la suite de la malédiction de leur abbé, ne sont point noyés, comme chez Lifris, mais seulement en grand danger de périr dans les flots. Caradoc complète aussi l'histoire des loups métamorphosés en récifs par deux indications précises : leur situation exacte et leur émergence à marée basse seulement ². Plus loin ³, le monastère mentionné par Lifris est remplacé par un cimetière, le jeûne d'un jour par un triduanum, mesure de pénitence attestée ailleurs chez les Celtes, et les vingt-quatre villae par douze églises avec leurs territoires. Ensuite ⁴, ce sont quatre hommes d'Arthur qui meurent assassinés, au lieu de trois ; la liste des saints qui accompagnent Cadoc est différente, et la dualité de sources, très visible chez Lifris, ne se laisse plus apercevoir. Deux indications d'ordre monastique : Caradoc présente S. Elly comme le prieur de l'abbé S. Cadoc ⁵, et raconte de façon très personnelle le miracle des deux disciples ⁶. Il y introduit maints détails fort curieux sur la manière dont, à Llancarfan, les élèves répétaient leurs leçons, et sur l'interrogation du maître qui suivait cet exercice. Il va jusqu'à nous préciser l'endroit exact où on le pratiquait. Ces traits ne remontent assurément pas au v^e ou au vi^e siècle. Ce sont des souvenirs de l'enseignement de Caradoc lui-même à Llancarfan, où nous savons qu'il eut sa chaire. L'étymologie exposée à la fin de ce chapitre est, nous l'avons dit, un doublet ⁷. Elle est plus développée que dans Lifris, et il faut noter, en passant, la parfaite similitude des expressions avec un endroit de la Vita Gildae ⁸. Enfin, le dernier chapitre de Caradoc ⁹ est entièrement différent de ce que relate Lifris. Entre autres épisodes, tous ceux qui se rapportent au prétendu martyr du saint manquent chez Caradoc, nous l'avons remarqué déjà. Et pourtant, on croit entrevoir ici que Caradoc travaille d'après un texte fort semblable à celui de Lifris : au début du paragraphe, ressemblances très prononcées dans le discours de l'ange, et, vers la fin, l'expression caractéristique : cum ymynis et canticis et lampadibus.

¹ § 17 ; ci-dessous, p. 58-59.

³ § 21 ; ci-dessous, p. 61-62.

⁵ § 24 ; ci-dessous, p. 65.

⁷ Ci-dessus, p. 39.

⁹ § 27 ; ci-dessous, p. 67.

² § 18 ; ci-dessous, p. 59.

⁴ § 22 ; ci-dessous, p. 62.

⁶ § 26 ; ci-dessous, p. 65-66.

⁸ BHL, 3542, MOMMSEN, p. 110.

Mais les quelques exemples que nous venons de rassembler (ce sont les moins négligeables ou les plus curieux de ceux qui touchent au fond du récit) ne donnent qu'une faible idée des divergences entre Caradoc et Lifris. Ce dernier, dans un style pompeux et recherché jusqu'à l'enflure, a visiblement tâché de réunir tout ce qu'apportaient des sources diverses sur la vie, les miracles et la généalogie de S. Cadoc, sur les anciennes coutumes et les titres de possession de Llancarfan. Nous en voyons la preuve dans une double généalogie et dans le récit de la satisfaction exigée par le roi Arthur, où Lifris allègue par deux fois des auteurs divers, selon lesquels la taxation aurait été établie sur des bases radicalement différentes.

Caradoc écrit assez simplement. Un grand nombre d'épisodes mentionnés par Lifris manquent à sa recension. Ceux qu'il retient sont disposés dans un tout autre ordre, qui n'est pas celui de la chronologie. On ne rencontre guère que dans les discours qu'il rapporte des expressions rappelant celles de Lifris, sauf exceptions bien tranchées, où il semblerait transcrire le texte de celui-ci¹. Ces cas présentent un caractère bien accusé : ce sont des passages où, pour conserver la teneur d'un document jugé important ou pour quelque autre raison qui nous échappe, Lifris, renonçant à son emphase habituelle, paraît lui-même reproduire une source, presque sans changement.

Tels sont les faits. Comment les interpréter ? Caradoc a-t-il travaillé d'après Lifris, en l'utilisant de façon extrêmement fantaisiste², ou au contraire est-ce Lifris qui prend les plus grandes libertés en élaborant des sources qui seraient partiellement aussi celles de Caradoc ? Cette seconde solution est, à nos yeux, préférable. Ce ne serait

¹ En voici quelques-unes, parmi les plus frappantes : début du § 13, ci-dessous, p. 54 ; au § 15, la prière de S. Teilo à S. Cadoc et le miracle qui suit, jusqu'aux mots *Karn Tyliay*, ci-dessous, p. 57 ; § 16, *ibid.* ; § 20, ci-dessous, p. 60 ; § 21, début, discours de l'ange seulement, ci-dessous, p. 61.

² Nous tenons pour certain que Caradoc a lu l'œuvre de Lifris, écrite peu de temps auparavant sur le même sujet dans le même monastère. Il ne s'ensuit pas qu'il l'ait utilisée pour son propre ouvrage. La comparaison montre que, s'il l'avait fait, il n'aurait pu procéder que d'une manière : après lecture fort rapide d'un chapitre, pris au hasard, sans souci de l'ordre chronologique, il l'aurait recomposé de mémoire, non sans y introduire arbitrairement des détails entièrement nouveaux. Cela est fort invraisemblable, bien plus que de supposer l'emploi, par Caradoc, des sources, ou d'une partie des sources, de Lifris.

point, par exemple, Caradoc qui estomperait légèrement le caractère brutal d'un miracle lu chez Lifris, mais celui-ci qui soulignerait fortement un trait de l'original, en harmonie, d'ailleurs, avec les mœurs féroces attribuées aux saints celtiques. Lifris n'aurait même pas hésité à inventer de toutes pièces certains miracles qui, pour la plupart, ne se trouvent point chez Caradoc, récits dont la morale, toujours identique, est vigoureusement inculquée : un danger certain menace les princes temporels quand ils se hasardent à violer les privilèges de S. Cadoc, en particulier le droit d'asile du monastère de Lllancarfan. Or, à l'époque de Lifris, on discerne un motif impérieux d'insister sur ce point : la rapacité des barons anglo-normands, qui, de plus en plus, pénétraient dans le Pays de Galles et se pourvoyaient largement de biens d'Église. Ils devaient en fin de compte réussir à supprimer l'établissement des chanoines de Lllancarfan, peut-être vers 1086, au plus tard en 1104¹. C'est avant la première de ces dates, et sans doute après 1067 ou plus probablement 1073, que se placerait l'activité littéraire de Lifris, mentionné trois fois dans le Livre de Llandaff comme magister Sancti Catoci, c'est-à-dire maître de l'école attachée au monastère². Il semble clair, en tout cas, que Lifris écrivait avant la suppression de Lllancarfan.

Nulle part Caradoc ne laisse paraître le moins du monde que de son temps, Lllancarfan fût menacé, ni, à plus forte raison, eût déjà cessé d'exister. Voilà donc un jeune collègue de Lifris ou son successeur, vraisemblablement immédiat, dans l'enseignement à Lllancarfan, qui, de nouveau et sur un autre plan, entreprendrait de composer la Vie du fondateur et patron de la maison, du vivant de Lifris ou dès la génération suivante. Quelle explication fournir de ce fait ? Elle est peut-être fort simple. Les documents sur lesquels avait travaillé Lifris subsistaient toujours. Son œuvre, d'une emphase de grand effet, mais affectée au point d'en devenir presque illisible, formait un ensemble très composite : Vie précédée de préface et de prologue, suivie de la translation de l'abbé gallois au siège de Bénévent et de son martyre (sous forme de Passion séparée), enfin des Miracles, des bribes de coutumier et de chartes diverses, des généalogies. Est-il incroyable qu'on ait désiré posséder une biographie plus brève

¹ TATLOCK, *Caradoc of Lllancarfan*, p. 144-45.

² Id., *The Dates of the Arthurian Saints' Legends*, dans *Speculum*, t. XIV (1939), p. 348-49.

et qui fût simplement une Vie de saint? Dans cette tâche, Caradoc, qui s'en chargea ou en fut chargé, n'a, en somme, pas trop mal réussi. Négligeant l'œuvre de son prédécesseur, qu'il n'avait ni à suivre ni à imiter, il se reporta directement aux sources utilisées déjà par lui, en y faisant de larges coupures.

Quelle date exacte assigner au travail de Caradoc? Nous savons seulement que l'auteur, qui vraisemblablement avait habité à Lllancarfan avant la suppression, vivait encore vers 1136. Faut-il placer la Vie de S. Cadoc avant la date où Caradoc quitta Lllancarfan¹, ou supposer que l'auteur, déjà expulsé de son domicile monastique, n'avait point pourtant perdu l'espoir d'y rentrer? On voit de ces exilés qui ne se résignent point à croire leur malheur définitif et qui parlent toujours comme si le passé n'était pas mort, mais ne faisait que sommeiller. Enfin, il est permis encore d'imaginer que Caradoc n'a rien modifié au ton d'un document original, antérieur à la suppression.

Nous ne suivrons pas Robinson quand il croit démontrer que Lifris avait sous les yeux la Vie de S. Cyngar et probablement aussi celle de S. Gildas². Les dates s'accordent assez mal avec cette hypothèse, car Lifris appartient plutôt à la génération précédant celle de Caradoc. A la lumière du texte nouveau, les ressemblances entre Lifris et les Vies de S. Cyngar et de S. Gildas s'expliqueraient mieux par le fait que Lifris et Caradoc avaient accès aux mêmes documents anciens concernant S. Cadoc.

Un mot maintenant à propos de l'Index capitulorum du manuscrit de Gotha et de ses annotations marginales. Une autre division du texte, différente de celle de l'Index, est marquée par des majuscules en rubrique, ou du moins par l'indication, laissée par le copiste, pour le

¹ M. Tatlock (*Caradoc of Lllancarfan*, p. 142) écrit, à propos des vers placés en signature à la fin des Vies de S. Gildas et de S. Cadoc (voir ci-dessus, p. 36) : « The very fact that he calls himself ' of Lllancarfan ' shows that when he did so he was no longer there ; a local designation is adopted by a man himself only when he is no longer at the place. » Inférence très faiblement motivée, quand il s'agit, comme au terme de la Vie de S. Cadoc, d'un membre de la fondation même. On conçoit que celui-ci revendique comme un titre d'honneur d'appartenir à la communauté établie par le saint. Et les deux vers, composés sans doute à l'occasion de la Vie de S. Cadoc, ont été utilisés de nouveau tels quels pour la Vie de S. Gildas.

² *The Lives of St. Cyngar and St. Gildas*, p. 20.

rubricateur, qui l'a sautée de temps en temps par inadvertance. Entre ces deux façons de diviser le texte, rien ne justifiait une préférence. Toutes deux paraissent introduites après coup avec le même arbitraire. Quant à la rédaction, les titres diffèrent notablement de ceux de Lifris. Nous avons cru préférable de suivre l'*Index capitulorum*, et nous avons ainsi découpé le texte en chapitres, numérotés pour faciliter les références.

Le titre donné à la Vie en tête de l'*Index capitulorum*¹ ne vient certes pas non plus de Caradoc. Il insiste sur la mention du roi Arthur, d'un ton qui reflète l'intérêt porté à ce personnage par des générations un peu plus récentes, après le succès littéraire de Geoffroi de Monmouth. Il donne au père de Cadoc, Gwynllyw, le nom de Guthlac, erreur qui ne se rencontre que dans le *Gothanus*, et encore à un seul endroit². Enfin, il rapporte que, selon une autre tradition, S. Cadoc ne reposait point à Bénévent, mais à Saint David's. De ceci, il n'y a point trace dans le texte même, mais seulement dans la marge.

Mais les titres repris dans l'*Index capitulorum* ne constituent qu'une petite moitié du contenu des marges. Celles-ci donnent parfois comme un résumé du chapitre. On lira ces annotations au bas des pages de notre édition. Nous y relevons une confusion qui ne saurait remonter à l'auteur : au § 12, ce qui se rapporte en réalité à S. Iltyd est attribué à S. Cadoc lui-même. Mais on y trouve aussi des précisions topographiques qui supposent une bonne connaissance du pays, quoique d'époque plus tardive.

Discerne-t-on, à travers Lifris et Caradoc, les traits véritables de la physionomie de S. Cadoc, dont les sépare un intervalle de six siècles environ ? Il ne semble guère. Après que l'œuvre de Lifris aura été convenablement éditée, il sera intéressant de recueillir ce qu'ont pu contenir les sources, d'âge encore incertain, qui paraissent avoir été utilisées séparément par les deux hagiographes. On en tirera surtout quelques synchronismes et des indications topographiques sur les fondations, réelles ou prétendues, de l'abbé de Llancarfan. En tout cas, l'étude que nous venons de faire de Lifris montre que l'on ne

¹ Ci-dessous, p. 45-46.

² § 4 ; ci-dessous, p. 47, § 4, note 1. L'erreur s'explique aisément chez un scribe d'origine anglaise à qui le nom peu familier de Gwynllyw devait suggérer celui, bien plus connu, de l'ermite S. Guthlac de Croyland,

saurait admettre sans de graves réserves son témoignage, considéré jusqu'ici, tant pour sa date qu'à cause de son étendue, comme l'un des plus importants de l'hagiographie galloise.

P. G.

Incipiunt capitula in Vita sancti Cadoci filii regis Guthlaci, et qui fuit tempore regis Arthuri, et qui iacet humatus ad civitatem Beneventanam, ut quidam dicunt. Alii dicunt ipsum sepeliri apud Sanctum David in Wallia.

I. De visione quatuor columpnarum ignearum in quatuor angulis palatii.

II. De cellariis plenis copia mellis et lactis nutu divino.

III. De augmentacione bonorum.

IIII. De adventu angeli ad regem Guthlacum.

V. De ortu fontis ad baptizandum infantem.

VI. De saltu infantis in fontem et de conversione fontane aque in nectareum gust[at]um et lacteum.

VII. De pia religione pueri et sua amonicionem in patris familiam.

VIII. De igne posito in gremio nec magis comburente mantellum.

IX. De pia conversacione, et de obcecitate subulci et eiusdem visus restauracione.

X. De ostensione edificiorum.

XI. De cervo subiugato.

XII. De familia regis Poulenti, quam terra deglutivit, et de conversione sancti Iltuti confessoris per sanctum Cadocum, et de migratione sancti Cadoci ad Gulad Morgan ¹.

XIII. De conversacione ² sancti Cadoci apud Ned, et de tribus donis datis.

XIIII. De Lyuri artifice interfecto redivivo, et de salubri saxo.

XV. De fonte manante per oracionem sancti Cadoci, et retentione Thamii fluminis et de resolucione. Et de congerie immensa lapidum pro fluminis impetu.

XVI. De remansione sancti Cadoci per quadragesimale tempus in insula.

XVII. De libelli invencione in unda positi.

- XVIII. De duobus lupis mutatis in saxa.
 XIX. De fonte saluber<r>imo apud Cornubiam.
 XX. De mixtura Iordanice aque in predictum fontem.
 XXI. De gigante ad vitam recuperato.
 XXII. De vaccis mutatis in silicea (1) honera.
 XXIII. De inimico nequam qui evanuit.
 XXIII. De tribus votivis saxis Ierosolime.
 XXV. De sterilitate regine expulsa.
 XXVI. De duobus cervis subiugatis.
 XXVII. De ultima peregrinacione et de exitu anime in Beneventana ³ urbe.

Incipit Vita sancti Cadoci confessoris.

1. Deus, videns diversa hominum merita, secundum fidei mensuram singulorum animabus distribuit premia. Unde et Dominus ait : « Mansiones multe sunt in domo Patris mei, qui in celis est (2). » Alia enim loca preparata sunt martiribus, alia virginibus, alia confessoribus, quorum dulcedine beatissimus confessor Cadocus fruitur et gloria. Mercedem etenim recipit martiris, quia martir fuit, non effusione sanguinis sed observancia virginитatis. Mercedem quoque recipit confessoris quia confessor fuit, non quod fecisset scelera ¹ sed sancte confitendo fidem Trinitatis. Et ut sanctitas illius nascituri omnibus innotesceret, honestissima indicia sanctitatis et gracie a Deo premissa sunt. Nam ab hora conceptionis ² usque ad nativitatem pueri, quatuor ignee columpne in quatuor angulis palacii singulis noctibus apparebant et intrantibus domum quasi clarissimus sol illustrabant. Familie ³, nullo alio egentes lumine, toti curie necessaria administrabant. Unde iure magnificatus est ab universo populo, cum talia fierent antequam processisset de matris utero.

2. Appropinquante autem tempore pariendi ¹, sancta mater

³ Beneventano *cod.*

1. — ¹ *celeris cod.* — ² De visione quatuor col<umpnarum> ignearum in quatuor <an>gulis palacii *add. in marg.* — ³ *an leg. famuli? famule?*

2. — ¹ De cellariis plenis mellis et lactis *add. in marg.*

(1) Lire : *filicea*. Voir ci-dessous, p. 64, note 1.

(2) Cf. *Ioh.* 14, 2.

sanctum peperit filium. In nativitate cellaria lacte plena et melle inventa sunt, quasi ad opus epularum preparata ante regio sumptu, cum triduo penitus essent evacuata. Quare sancti sancta mater Gladewyse nomine, Brachani ² regis filia (1), gracias Deo agens de suis muneribus, dona Christi iussit dari pauperibus.

3. Cui miraculo ¹ successit aliud mirabilius. Nam in quantum plus evacuabantur cellaria, maiorum pollebant bonorum habundancia, Deo autem nobis innuente quod in regeneratione aque et Sancti Spiritus tocus humane fidei plenitudo consistit.

4. Quadam nocte ¹ in sompnis regi ab angelo premonitum est ut infans sacri baptismatis reciperet gratiam a quodam religioso viro, quem illuc venturum esse dicebat in crastinum. Et ut angeli non evacuaretur promissio et illuc veniendi servo Dei non deesset occasio, beatus heremita Meucius (2) unicam vaccam suam, que sibi suisque fratribus prebebat alimenta, eadem nocte amisit. Mane autem facto, illius indagando vestigia, ante regiam portam stantem invenit, quasi sancti prenunciaret adventum suoque domino testaretur esse illesam ab omni incursu bestiarum. Illo viso a rege, iuxta qualitatem descriptam sibi ab angelo, agnovit eum rex Guthlacus (3) dicens : « Gracias ago Deo meo, qui per angelum suum mihi nunciavit futura que modo video presencia. Ite, et adducite mihi filium meum, ut ab hoc iusto homine baptismi suscipiat sacramentum. »

² Brachana *cod.*

3. — ¹ <De> augmentacione bonorum *add. in marg.*

4. — ¹ <De> adventu angeli ad <r>egem Guthlacum pro <C>adoco baptizando *add. in marg.*

(1) Sur S^{te} Gwladys, fille de Brychan, voir BARING-GOULD et FISHER, op. c., t. III, pp. 202, 204.

(2) Dans ce latin de fantaisie, c'est le nom gallois Meuthi qu'il faut reconnaître. S. Meuthi ou Meuthin, autrement dit Tathan, en latin Tatheus, est rangé parmi les confesseurs et souvent considéré comme abbé. Voir BHL. 7987-7988 ; BARING-GOULD et FISHER, op. c., t. I, p. 15-16, t. IV, p. 211-14, ainsi que l'introduction de H. Idris BELL à sa nouvelle édition de la Vie BHL. 7987, *Vita Sancti Tatheï and Buched Seint y Katrin* (Bangor, 1909), p. vii-xi. L'église de Llanfeithin, qui tire son nom de S. Meuthin, se trouve à un kilomètre environ au nord de Llancarfan.

(3) Erreur de copiste pour *Gundleius* ou *Gundlius* ; elle se répète dans l'*Index capitulorum*. Voir ci-dessus, p. 44, note 2. Sur S. Gwynllyw, père de S. Cadoc, voir BHL. 3701-3702, et BARING-GOULD et FISHER, op. c., t. III, p. 234-41.

5. Suscepit itaque ¹ servus Dei puerum in ulnas suas et, tota ei comitante curia, secundum veterum consuetudinem (1) ad currencia perrexerunt fluentia. Sed fa[s]tigati longo itinere, requieverunt in via, ibique propter in[an]fantis teneritatem de longinquitate fluvii conquerentes, ostendit eis Deus virtutem. E medio enim omnium suavissimus aque succrescit ² rivulus ubi, nisi viderent, pro loci ariditate posse oriri vix credere possent.

6. Cumque ¹ itaque obstupefacti pro facti novitate Deum laudarent, a manibus senioris, qui eum suis fovebat amplexibus, sanctus Cadocus adhuc puerulus divino nutu saltum fecit in aqua<m> et ter in Trinitatis nomine in sacra unda sanctum submersit corpusculum, super quem beatus presbiter et heremita Meucius manum erexit et benedixit fontem et puerum in illius nomine qui hominem sanctificare voluit per aquam et Spiritum (2). Sanctificatus autem fons per baptizati in eo gratiam primo anno in saporem dulcissimi nec<t>aris colorem mutavit et gustum, secundo autem anno dulcissimo lacte manavit. Sed illius loci incolis a transeuntibus peregrinis pro Dei munere iniuste tributa exigentibus, offensus Creator bonum in commune datum abstulit heredibus, sacrum fontem in pristinam vertendo naturam.

7. Interea ¹ benedictus ille infans etate crescebat et sapiencia, ita quod quicquid boni sibi veniebat ad manus totum erogabat pauperibus et, quamvis regia proles, regii cultus despiciebat pompam, sub vili habitu singulis horis frequentando ecclesiam. Qui dum invitaretur ad prandium vel ad cenam dicebat : « Christus mihi

5. — ¹ De ortu fontis ad baptizandum Cadocum *add. in marg.* — ² successit *cod.*

6. — ¹ De saltu infantis in fontem et de conversione fontane (foctane *cod.*) aque in nectarium gustum et lacteum *add. in marg.*

7. — ¹ De pia religione pueri sancti Cadoci et sui ammonicione[m] in patris familiam *add. in marg.*

(1) Observation remarquable de Caradoc : à son époque, semble-t-il, le souvenir n'était pas perdu de l'ancienne coutume celtique, et, si l'on ne baptisait plus les enfants dans les rivières ou aux sources sacrées, à la suite de mesures conciliaires rigoureuses, encore récentes (cf. *Anal. Boll.*, t. LIX, p. 226-227), du moins savait-on que telle avait été la pratique du temps des saints.

(2) Cf. *Ioh.* 3, 5. Baptême fantaisiste et, tel qu'il est décrit, certainement invalide. Lifrís, qui s'en est aperçu, ajoute, au passage correspondant, que l'ermite baptise ensuite S. Cadoc selon les règles canoniques.

cibus est, ille mihi sicienti potum dat. » Sumebat sub nocte modicum panis et aquam, omnem abiciens dulcem gustum. Hiis contentus alimoniis, quasi diversorum ciborum reficeretur epulis, vultum habebat hillarem, pinguem et iocundum (1). Dumque eum ad ludendum in alea vel venatum ad nemora patris sui familia ² provocaret, festino cursu ad ecclesiam semper confugiebat. Quibus instigantibus benigna mente dicebat : « O ceca mens hominum, que semper transitoria appetit et terrena respicit ³ ! Videte quid sitis et ad quid facti estis. Homo enim de celo descendit ut celum ascenderemus. Sed vos ascendere volentem retrahitis ad interitum. Nescitis quia dies Domini veniet, quando luctus vertetur in gaudium et risus vertetur in luctum (2) ? » Et dum hic ⁴ predicaret, magna pars audiencium, secularem ⁵ respuentes miliciam, secuti sunt eum. Unde parentes eius, eo quod pr<im>ogenitus eorum esset, condolebant ad invicem dicentes : « Quid vult hic nati nostri religio ? Ab eo enim expectabamus augmentum, qui sua predicatione familie nostre diminuit numerum. Cogamus eum ad miliciam et faciamus eum heredem, quia melius nobis novit regere populum. » Quod cum diceretur infanti, levatis in celum manibus, dixit : « Libera me, Domine Iesu Christe, ab hoc periculo. Iam non dominari sed servire desidero. Mitte me quo vis. Iam non ⁶ amplius visitabo limina patris. » Misit ⁷ itaque Deus illum ad predictum heremitam, ut sicut ab eo acceperat baptismi gratiam, eodem magistrante legis et prophetarum acciperet noticiam. Et quia Deus eum Ecclesie previderat esse rectorem, dedit ei Deus scienciam scripturarum, quod iam ei non inveniebat magistrum. Et quod plures facit inolescere, non illum extollebat sciencia, sed in quantum plus aliis sapiebat, magis se in omnibus humiliabat. Nec mirum, cum nichil ab eo fieret unde reprehendi poterat. Omnes enim diligebat, nullum offendebat. Omnes honorabat et ab omnibus honorabatur. Omnibus benedicebat et ab omnibus benedicebatur.

8. Quadam vero die ¹, magistro suo conquerente quod ignem

² corr. ex familiam. — ³ respuat cod. — ⁴ huc cod.; an leg. sic? — ⁵ seculares cod. — ⁶ nos cod. — ⁷ Quomodo sanctus Cadocus reliquit domum patris sui et adhesit heremite qui eum baptizavit add. in marg.

8. — ¹ De igne per rusticum in gremio sancti Cadoci posito et non comburente, et de vindicta pro eo sequente add. in marg.

(1) Cf. Dan. 1, 15.

(2) Cf. Iac. 4, 9.

haberet extinctum, beatus Cadocus, eo quod promcior erat ceteris ad obediendum, egreditur ut ignem deferret ad magistri habitaculum. Qui dum pervenisset ad inepti cuiusdam rustici domum, stans procul in hostio petivit quod venerat quesitum. Insanus vero rusticus, infantis videns simplicitatem, ridiculosis eum detinuit sermonibus, dicens : « O bone infans, scias prius domus nostre consuetudinem, quod nemini ignem damus nisi qui in gremio portare fuerit ausus. » Beatus autem infans, nichil hesitans, secundum inportunam rustici condicionem in gremio ignem accepit, magis volens suum comburi ² mantellum quam igne carere magistrum. Unde Deus offensus non prolongavit vindictam, sed stultus sicut irriserat sanctum sic eundem fecit omnibus fieri ridiculum. Nam, sancto vix egrediente, ipsius domus subitus torrens inrefrenato cursu proruit, et domum et rusticum precipitando evertit. Ad quos sanctus infans minime intendens, festinabat reverti et ante magistri sui pedem ignem pallio tum excussit. Quo viso, omnes qui aderant stupefacti sunt, videntes ignem ignis a[d]mittentem naturam (1). « Deus omnipotens, universe ³ nature conditor, tibi laus et gloria, ad cuius nutum, natura inhihente, obediunt elementa ! » Hac oratione finita, direxit ad illum sermonem dicens : « O serve Dei Cadoce, quem sua exaltavit humilitas, cuius manifesta est sanctitas, alium tibi quaere magistrum, quia non sum dignus tantum habere discipulum. » Predictumque ignem posuit in quendam sacratum locum, ut, ibi servatus, illius facti omnibus faceret memoriam. Ex quo si quis tangebatur, ab omni suo langore curabatur. Set quidam iniquus illius loci heres et dominus, indignatus ex frequentia languencium hominum, locum destruxit, ignem abscondit. Unde tota illius prosapia maledicta permansit.

9. Interea ¹ beatus Christi confessor Cadocus, magistri sui benedictione habita, perambulabat deserta heremi ut, sicubi invenisset habi<tabi>lem locum, ibidem construeret oracionis domum. Tandem pervenit ad quandam silvam que a sinu Sabrine non multo plus

² comburens *cod.* — ³ universi *cod.*

9. — ¹ Quomodo sanctus Cadocus querebat iuxta silvam Sabrinam locum habitabilem, ubi subulcus regis Poulenti ipsum occidisse voluisset, quem cecatum sanavit *add. in marg.*

(1) Il semble manquer ici quelques mots, pour introduire cette exclamation de l'ermite.

uno stadio distat (1), ibique sub quadam arbore, inedia fatigatus et itinere, consedit et paululum obdormivit. Quem Poulenti (2) regis subulcus superveniens sanctum iacentem sub arbore perspexit et, estimans illum esse aliquem malivolum et insidiari volentem suis pecoribus, lancea sua versus illum porrecta, cum impetu eum perimere parabat, nisi Deus impediret illius infortunati pravam voluntatem. Nam oculi qui in sanctum peccaverunt visum amiserunt, et ad sanguinem iusti effundendum brachia prompta riguerunt, quod ad se reflectere non valeret neque in antea ullo modo extendere posset. Sanctus vero Cadocus, postmodum a sompno excitatus, respexit illum per tribulos et spinas deviantem. Unde pius homo, misericordia commotus, vocavit eum ad se, inquirens ab eo quis esset et quid ei accidisset. Cui servus : « O vir Deo acceptabilis, si tu es ille qui sub arbore iam iacebas, te innocentem, falsa opinione deceptus, perditum ire volui. Quare hoc opprobrium contigit mihi. » Cui sanctus, quasi pro penitencia reatus, clementer tantum iniunxit ut, quoquo modo procedere posset, hec ² domino suo nunciatum iret, ut erubesceret ex vindicta quem sic dedecoraverat sua nequicia. Discessit igitur, nondum videns, Deo tamen duce pervenit ad regem Poultum et, enarratis singulis quae et qualiter et ubi talia infortunia sibi acciderant, discretus ille rex, non pomposo in equo sed pedibus incedendo in pauper <r>ima veste, subulco ceco dominum videntem ducente, pervenit ubi erat sanctus orans sub arbore. Et procidens ad pedes sancti, ut impetraret veniam servo, cognovit eum (consobrini enim erant) et dixit : « Nunquid tu, dilecte consobrino, eras, cui nequam ausus est moliri ³ insidias, et ego nesciebam (3) ? » Et volens servum flagellari, prohibuit eum sanctus Ca-

² hic cod. — ³ maliri cod. ; moliri in marg. alia man.

(1) Le site décrit, comme on le voit par la suite, est celui de Llancarfan. Que valait le « stade » chez Caradoc ? Serait-ce une mesure à peu près égale à la double lieue gauloise de 4444 mètres ? Llancarfan est distant de la côte actuelle d'un peu moins de 5 kilomètres à vol d'oiseau. Mais ci-dessous « un stade » ne vaut que 1600 mètres (voir p. 53, note 4).

(2) Poulentus est une latinisation du gallois Poul, formé lui-même du latin Paulus. D'après la préface de Lifris (REES, p. 22), ce roi serait un frère de Gwynllyw, père de S. Cadoc, et aurait hérité, dans le partage des biens paternels, du cantref de Penychen, entre les rivières Thaw et Taff (J. E. LLOYD, *A History of Wales*, London, 1912, t. I, p. 276).

(3) Cf. *Gen.* 28, 16.

docus dicens : « Deum meum habui vindicem, non quero hominis vindictam. » Et cum hoc dixisset, sanctis precibus illius subulcus ⁴ recuperavit visum, et rigiditas brachiorum emollita est. Quo miraculo rex non mediocriter gavisus, levatis in celum oculis et manibus dixit : « Tu, summe Deus, super omnia adorandus es, qui sanctorum precibus videntes cecas ⁵, et eorundem oracionibus cecatis misericorditer visum das. » Hiis dictis, concessit ei ubi vellet in regno suo ut locum eligeret cenobii, multaque ter<r>itoria largitus est, que sibi suisque discipulis necessaria administrarent.

10. Rege ¹ cum benedictione sancti domum reverso, ascendit sanctus Cadocus in quendam collem et circum aspiciens vidit deorsum amenissimam convallem ab omni hominum strepitu remotam, que super omnia loca que peragraverat sibi complacuit. Sollicitabatur tamen quam partem amene convallis inhabitaret, donec angelus Dei quadam nocte in sompnis monuit ei dicens : « Serve Dei Cadoce, cras mane descende ad complacitam tibi convallem, a principio temporum in tui usum preparatam, et ubi videris cignum nidificantem, ibi construas tibi basilicam, et ubi videris aprum, ibi claustrum. » Manifesta omnia que predicta sunt ab angelo evenerunt ². Nam ubi olor sibi assurrexit, ibidem oratorium fundavit, et preeunte apro facta est claustrum descriptio. Sed sancto admiranti quare secundum invencionem talium animalium discrecionem faceret edificiorum, angelus secundo apparuit dicens : « Ne quid improvisè in hac re fieri intelligas, missus sum ad te ut scias per aprum tibi figurari hic fore patrie defensores ; per volucrem vero canoram et pullos generantem, doctores et discipulos. » Unde in vulgari proverbio dicitur, quod sic interpretatur :

Tercius iste locus quem philosophia Cadocus
In nostri cultum profugis sacravit asilum.

11. Deliberatis ¹ ab eo tandem singulis locis conversacionis sue, discipulos misit ad silvam ut edificiorum adducerent materiam. Quibus euntibus occurrit ² cervus, super quem lenissime ab eis

⁴ Nota quod subulcus est custos porcorum *add. in marg. alia man.* — ⁵ cecos *cod.*

10. — ¹ De ostensione edificiorum sancti Cadoci per animalia in loco Carbana *add. in marg.* — ² evenerant *cod.*

11. — ¹ De cervo subiugato servis sancti Cadoci *add. in marg. ; et paulo inferius ;* De loco Carbana. — ² bis *in cod.*

subiugatum omnia que necessaria erant in componendis edibus allata sunt. Unde fluvius qui supradictam interluit convallem Carbana a cervo sumpsit vocabulum, ut in fluvii nominacione hoc factum posteris traderetur memorie (1).

12. Supradictus ¹ vero Poulentus, de venacione rediens, dum a<p>propinquaret Carbanice valli, prave voluntatis instinctu legatos direxit ad sanctum Cadocum, ut mitteret ei prandium. Sin aliter, dicerent regem, sancto invito, cum illo pransurum. Elegit igitur mittere prandium tyranno, quam ex adventu regalis familie eius inter<r>umperetur oracio, et in promontorio quodam non longe ab op<p>ido, illis discumbentibus ut missum sibi cibum consumerent, cibi terre facti sunt. Nam sicut Datan et Abiron universi a terra absor<p>ti sunt. Ilutus ² (2) solus ex tanta turba familie evasit, quia eorum nequicie non consensit ³. Deinde festinus adiit sanctum Cadocum, et prostratus ad illius pedes veniam impetravit delictorum, et ab eodem accipiens coronam, secularem dereliquit ⁴ miliciam. Post hec ⁵ autem suo consilio ⁶ migravit ultra fluvium Nadangan (3) et circuivit multas partes. Tandem pervenit ad amen[t]issimam vallem a Sabrino uno stadio distantem (4). Ibi heremitariam vitam coluit, et cimiterium et ecclesiam fossa profunda ambivit (5), et territorium sibi libere a rege Morganensium (6) datum inhabitavit, ubi multis miraculis choruscans, orando, ieiunando et propriis manibus laborando, perman-
sit.

12. — ¹ De familia regis Poulenti, quam terra deglutivit *add. in marg.* —

² De sancto Iluto per beatum Cadocum converso *add. in marg.* — ³ concensit *cod.* — ⁴ dereliquit *cod.* — ⁵ De migracione sancti Cadoci ab Carbana usque ad Glwat (*sic*) Morgān, id est Patriam Morgani *add. in marg.* — ⁶ concilio *cod.*

(1) Étymologie exposée plus au long de nouveau au § 26, ci-dessous, p. 66.

(2) Un des grands saints gallois, Illyd, sur lequel on peut voir BARING-GOULD et FISHER, *op. c.*, t. III, p. 303-317.

(3) L'ancien nom de la rivière Thaw était Naddawan. Le site de Llanilltud Fawr n'est guère éloigné de Llancafnan.

(4) Sur la valeur du stade, voir ci-dessus, p. 51, note 1.

(5) Détail archaïque, qui trahit sans doute l'âge de la source, car la coutume d'entourer d'un fossé le futur oratoire et le futur cimetière appartient aux très anciens rites celtiques de fondation.

(6) Le roi du Morgannwg, région située au nord de la baie de Bristol, ou embouchure de la Severn. Sur les anciennes divisions du pays, voir J. E. LLOYD, *t. c.*, p. 273-80.

13. Post intervallum temporis ¹, audiens sanctus Cadocus circa flumen Ned (1) multa loca solitaria et heremitis conveniencia, visitavit ut prospiceret et in eis per tempus maneret et post recessionem suos clericos ibi relinqueret. Quodam die ², dum circuiret ultra ripam Ned, vidit aprum sub arbore iacentem, quem interfecerunt socii. Secundo respexit apes venientes et intrantes in cavam arborem, tercio visu, ancipitris nidum in arboris culmine. Deinde hec tria dona misit regi Archirnaylo ³ (2). Hiis receptis, dedit sancto Cadoco licentiam habitandi et possidendi terram illam, cum aqua et saltu et ancipitre.

14. Postquam ¹ datus fuit illi locus habitabilis a supradicto rege, misit operarios suos ad saltum ut materiam edificiorum prepararent. Missi numero duodecim preparaverunt et impleverunt preceptum. Interea venit quidam Hibernensis, artifex legitimus, egenus, cum nomine Lyuri (3), filiis suis comitantibus. Adventantem recepit pro artificio et receptum remisit ad alios operarios, ut operaretur cum ceteris. Operatus est legitime, donec ceperunt alii ei invidere meliori opere. Invidentes interfecerunt decollando, unanimiter coniurantes. Decollatum portarunt ad stagnum profundissimum et in illud posuerunt, saxo superligato circa collum absconsum. Post <h>omicidium perpetratum, redierunt domum. Illis redeuntibus occurrerunt filii artificis interfecti, volentes genitori loqui et consolari, quem non viderunt. Ut autem ibi cognoverunt non esse, condoluerunt flendo et in fletibus clamando. Clamantes

13. — ¹ De migracione sancti Cadoci ab Glwat (*sic*) Morgan usque ad flumen vocatum Ned, quod egreditur de montibus Glwat (*sic*) Morgan et in mare Sabrino currit per castrum de Neth *add. in marg.* — ² De tribus donis datis *add. in marg.* — ³ *an leg. Arthirnaylo? melius Arthmaylo in BHL. 1491.*

14. — ¹ De Lyury artifice sancti Cadoci interfecto et per sanctum Cadocum mirabiliter ad vitam restituto *add. in marg.*

(1) Le biographe a certainement en tête ici la fondation de Cadoxton, qui porte encore le nom de S. Cadoc, près de l'embouchure de la rivière appelée en gallois Nedd, en anglais Neath.

(2) On ne connaît aucun personnage historique du nom d'Arthmail, contemporain de S. Cadoc. C'est peut-être un anachronisme qui introduit ici un prince Arthmail, oncle de Morcant le Vieux (BARING-GOULD et FISHER, op. c., t. II, p. 31), du début du x^e siècle. Cette erreur, qui se trouve également dans Lifris, pourrait servir à dater la source où puisent ici les deux hagiographes.

(3) Lifris écrit ce nom : *Liuguri* (REES, p. 47). C'est le gaélique Laegaire, plus anciennement Lôegaire.

miserabiliter audivit sanctus Cadocus in oratorio, et exiens inquisivit ² ab artificibus nequissimis quare clamabant pueri. Responderunt : « Nescimus. » Postea in puerilibus lamentacionibus intellexit causam lamentacionum. Interrogati homicide de alieno artifice, negabant se scire quo devenerat. Sanctus vero Cadocus, diffidens in illis maleficis et multum condolens, ieiunavit orando cum suis clericis ut Deus, revelator omnium secretorum, revelaret illi quod erat ambiguum. Die crastino, summo mane, post finitas oraciones et vigiliis, ecce subito veniebat decollatus artifex, deferens caput in gremio et saxum grande super dorsum sanguinolentum, et dixit : « Serve Dei Cadoce, caput meum fige super collum, et appositum divino nutu copulabitur ³. Et dum coniunctum fuerit, revelabo tibi qualiter de me actum est. » Fecitque sanctus Cadocus sicut preceperat illi. Capite appposito et coniuncto, revelavit illi omnia que a sociis per invidiam acciderant. Hiis dictis, precepit illi sanctus Cadocus eligere aut remanere in hac vita aut remeare. Elegit autem ille remeare ad celestem et eternam requiem. Post hec expiravit, et post expiracionem sepultus ⁴ est iuxta lapidem ⁵, qui multos morbos expulit et expellit, et maxime curat illos qui urine patiuntur passionem. Lapis abluatur et aqua abluens sanat dum bibitur. Inde sanctus Cadocus malefactores, confitentes suum facinus, ad satisfaccionem recepit ⁶. Noluit tamen retinere, sed misit eos ad Landavensem episcopum ut iniungeret eis penitentiam (1). <In>iuncta penitencia, redierunt ad sanctum Cadocum, servientes illi usque ad vite sue terminum.

15. Cum egrotaret ¹ graviter sanctus Gunlyn, misit propter filium suum Cadocum, ut visitaret eum et admoneret illum in periculo supereminentis ² mortis. Cum venisset legatus, nomine Istam (2), ad ripam fluminis Thamii (3), clamavit ad sanctum Tyliawy (4) ad aliam ripam, discipulum sancti Cadoci et heremitam,

² inquesivit *cod.* — ³ copilabitur *cod.* — ⁴ sepultum *cod.* — ⁵ De salubri saxo pro urina *add. in marg.* — ⁶ recipit *cod.*

15. — ¹ Quomodo pater sancti Cadoci misit post illum, et de sancto Telao confessore *add. in marg.* — ² supereminentes *cod.*

(1) Voir ci-dessus, p. 39.

(2) Lifris présente une forme plus acceptable : *Istan*.

(3) Aujourd'hui en gallois Taf, en anglais Taff.

(4) Il semble bien que ce soit le grand patron, peut-être le fondateur, de

precipiens ei ut iret ad sanctum Cadocum nunciare illi de genitore egrotante. Non ³ poterat enim legatus transire flumen Thamii ⁴, quia tunc temporis nimie latitudinis erat et intransmeabile sine ratibus, et tunc rates deerant. Incipiebat a lato vado Bouual (1) usque ad proclivum Morganti regis quod vocatur Riu Morcant. Hiis auditis, sanctus Tyliay festinans tetendit Nanscarvan et nunciavit sancto Cadoco que audierat. Sanctus vero Cadocus, viginti quatuor clericis comitantibus et totidem militibus, incepit celeriter iter tenere et, dum pervenisset ad ripam Thamii fluminis, deerant rates, nec potuit transire. In proxima nocte hospitatus est cum discipulo suo Tylyay apud villam Aradur, inter Landaviam et saltus. Ivit sanctus Tyliay ⁵ cum rete ad flumen, ut piscaretur causa hospitum ex maiori causa. Solebat tamen omni nocte unum olum modo piscem capere. In illa vero nocte cepit viginti quatuor, Deo amplificante propter Cadoci sancti gratiam. Cum sitiret ⁶ sanctus Cadocus in nocte illa, vocavit discipulum Tyliay, ut daret ei potum. Respondit ille : « Nullus liquor adest ad potandum, nec eciam aqua. » Hiis auditis, precepit Cadocus illi dicens : « Vade et defer tecum meum baculum, et ubicunque volueris, cum cuspidе baculi terram fi[n]ge, et illico fons manabit. » Et sanctus Tyliay surrexit et exivit cum baculo et implevit sancti Cadoci preceptum, donec fons effluxit. Et adhuc effluit in honorem et virtutem quam fecit Deus amore sancti Cadoci. Inde venit Tyliay, aquam mirabilem deferens in utre, quam dedit sancto Cadoco ad bibendum. Cum sopiret sanctus Cadocus, allocutus est eum angelus dicens : « Valde tristarіs, quia transire non potes, et ideo veni de celo ut te adiuvem et consilium dem. Forti animo esto et confide in Deum et nunquam desperes, et cras, postquam surrexeris, vade ad flumen hucusque periculosum et defer tecum virgam, ex qua percucias undam flumineam in nomine sancte et <in>dividue Trinitatis tribus percussionebus. » Cum sur-

³ nam *cod.* — ⁴ De fluvio Tewy, quod est in Wallia, quod separat Canter Maur et Canter Boban per castrum de Lan an Ereri, retento et resoluta per sanctum Cadocum, et de congerie immensa lapidum fluminis impetu *add. in marg.* — ⁵ De piscacione sancti Tylawy *add. in marg.* — ⁶ De fonte sancti Cadoci per sanctum Telawy facto *add. in marg.*

Llandaff, S. Teilo, dont l'hagiographe fait ainsi un disciple de S. Cadoc ; cf. BARING-GOULD et FISHER, *op. c.*, t. IV, p. 226-42.

(1) Forme sans doute corrompue ; REES, p. 61, porte : *Ponugual*.

rexisset sanctus Cadocus, traxit sompnum ad memoriam. Precepit sociis venire ad ripam. Cum venissent, fecit sicut preceperat illi angelus. Ut flumen fuit ex virga percussum, superior pars versa est ad saltum et ad montes, inferior vero ad mare. Ingressus est igitur sanctus Cadocus per medium, sociis comitantibus et sequentibus, ad alium marginem. Dum ita pervenissent, inquit sanctus Tyliay ad sanctum Cadocum : « Serve Dei Cadoce, hanc aquam post te in huiusmodi statu permanere non sinas, set eam in pristinum cursum, ut in illa homines piscari possint, antequam hinc discedas, pro Dei amore et nostri, clementer resolves. Set, si fieri potest, hec in eternum minor permaneant, suaque profunditas et latitudo minuat⁷, ut per eam pedites transire valeant. » Rogavit igitur sanctus Cadocus omnesque clerici sibi tunc comitantes, ut Deus restitueret⁸ situm fluminis sicut Tyliay dixerat. Oracionibus exauditis a Deo, protinus inmensus fluvi⁹, quasi fortissimus torrens post inensos imbres per abrupta erumpens, usque in oceanum in solitum alv⁹um defluit. Sed illius latitudo et profunditas ab illo impetu usque in hodiernum diem minor extitit, et rupem maximam cumulavit ad instar montis, et apparet [s]ibi altissima congeries lapidum usque in hodiernum diem et vocatur « Karn Tyliay », scilicet⁹ « Rupes Tyliay ». Post hec miracula peracta, visitavit sanctus genitorem suum egrotantem, et in hac egrotacione deseruit vitam terrestrem et pervenit ad eternam requiem. Et sepultus est honorifice a filio suo et clero in ecclesie pavimento, iuxta muri parietem, ad introitum, in dextrali parte (1).

16. In quadragesimalibus diebus¹ consuetus erat sanctus Cadocus manere in duabus insulis, scilicet Barren et Enthli (2), et ad diem Palmarum veniebat Nanskarvan, ibi expectans et faciens

⁷ minuetur *cod.* — ⁸ restituerat *cod.* — ⁹ id est *add. in marg., deleta voce scilicet.*

16. — ¹ De insula beati Barroci et de insula Enthli, id est anglie Bardeseye, ubi sanctus Cadocus in quadragesima solebat perhendinare *add. in marg.*

(1) Il s'agit de l'église du saint : Eglwys Wynllyw, aujourd'hui St. Woollos, paroisse du comté de Monmouth, qui constitue une partie du bourg de Newport.

(2) Les noms modernes sont Barry, flot dans la paroisse de ce nom, relié à la terre ferme à marée basse, et Flat Holm, à une dizaine de kilomètres vers l'est, tous deux dans l'estuaire de la Severn.

paschale servitium, pascens cotidie centum clericos et centum milites et centum operarios et centum pauperes et centum viduas. Hic numerus erat familie, exceptis servantibus, ministris et armigeris et adven[t]is hospitibus, quorum numerus incertus erat, quorum multitudo ad illum crebro veniebat. Nec mirum² quod locuples³ multos alebat. Abbas enim erat et princeps super Gunluniat⁴ (1) post genitorem, a Faintenn Hen, scilicet a Fonte Antiquo, usque hostium Rimi fluminis, et totum territorium possidebat in suum servitium ab ampne Gunluniac usque ad Vadagnan (2) flumen, a Pen Tirich directe usque Nanscarbanicam vallem, a valle usque ampnem Gurimi, scilicet Parvam Rimi, versus mare (3).

17. Quodam die¹, <cum> navigaret sanctus Cadocus de insula Enthli equorali ad insulam Barenam, voluit suum libellum manuum a clericis comitantibus, scilicet Barruch et Gualehs (4), quibus com<m>endaverat ad servandum. Illi responderunt tradidisse oblivioni ad ripam Enthli insule. Iratus est sanctus Cadocus et dolens in libri perdicione. Discipuli itaque navigando reversi sunt ad insulam et invenerunt librum incolumem super litus. Hoc invento, ascenderunt navem, gaudentes propter libri invencionem. Cum na-

² De possessionibus sancti Cadoci *add. in marg.* — ³ locuplex *cod.* — ⁴ *elementa uni correctâ (ex ion?) ; an leg. Gunluniac?*

17. — ¹ De libro sancti Cadoci invento in unda perduto *add. in marg.*

(1) Ce toponyme, qui reparaît fréquemment dans la suite, sous des formes diversement corrompues, est originairement un dérivé du nom de Gwynllyw, père de S. Cadoc, et signifie : « le territoire de Gwynllyw ».

(2) Le rivière Naddawan ; voir ci-dessus, p. 53, note 3.

(3) Renseignements topographiques à peu près identiques chez Lifris. Ils répondent vraisemblablement à l'extension prise par les domaines, ou du moins par la juridiction, de Llancarfan, à une époque que seule pourrait déterminer une étude de la toponymie locale jointe à celle des documents qui subsistent, c'est-à-dire principalement, pour la période ancienne, du Livre de Llandaff et des appendices de Lifris.

(4) Voir sur ces deux personnages BARING-GOULD et FISHER, t. I, p. 194-96, et t. III, p. 163. Le second est appelé par Lifris : *Gualehes*, *Gualéés* et *Waléés*. Quant au nom du premier, il ne peut guère être qu'irlandais : c'est Barr-óc, diminutif bien connu de Barrfhind. Findbharr etc. Cela s'accorde avec le témoignage de John LELAND. *The Itinerary* (in England), ed. L. T. SMITH, t. III, p. 24), qui mentionne dans l'île, au milieu du xvi^e siècle, « a fair litle Chapel of S. Barrok ». S. Cadoc, d'après ses Vies, comptait d'ailleurs d'autres Irlandais dans son entourage.

vigarent, periclitati sunt valde in medio mari ex ventorum adversitate. Cum laborarent remigando in periculo, libellus lapsus fuit a gremio extra navem in undam et cum unda evanuit. Inde vix evaserunt ad optatam ripam, nec ausi venire ante conspectum magistri sui pro tanta amissione. Ante horam nonam precepit sanctus Cadocus servientibus ut piscarentur, et ex precepto dominico ceperunt piscari, et ceperunt unum piscem mire magnitudinis, et cum gaudio detulerunt domino Cadoco. Hoc allato, parata est mensa. Cum aperiretur piscis ad intima, inventus fuit libellus in medio incorruptus. Hoc viso, gavisus est sanctus Cadocus valde et dixit : « Bonum est confidere in Domino quam confidere in homine (1). » Et iterum gratias agens Deo dixit : « Omnia possibilia sunt apud Deum (2). »

18. Cum oves ¹ sancti Cadoci pascerentur in insula[m] Enthli, venerunt duo lupi natando de Anglia ad insulam predictam, ut eas dilaniarent, et dilaniaverunt quasdam. Saturati rapina et dilanatione ceperunt natere versus Barrenam, quia brevior transitus erat. In media natatione versi sunt in duo saxa, et mari ² revertente apparent ³, et vocantur britannice « Cun Bleyd », id est « Lupina Saxa » (3).

19. Postquam ¹ visitasset sanctus Cadocus ecclesiam montanam Sancti Michaelis archangeli apud Cornubiam (4), in reversione, quo-

18. — ¹ De lupis in saxis mutatis *add. in marg.* — ² mare *cod.* — ³ appareant *cod.*

19. — ¹ Sanctus Cadocus visitavit ecclesiam Sancti Michaelis in Cornubia. et fontem cum baculo suo invenit in reversione sua *add. in marg.*

(1) *Psalm.* 117, 8.

(2) *Marc.* 10, 27 ; *Luc.* 18, 27.

(3) Les cartes modernes appellent encore *The Wolves* un récif situé entre Barry et Flat Holm, à 1500 mètres environ de ce dernier îlot (voir ci-dessus. p. 57, note 2).

(4) Les érudits cornouaillais ont longuement disserté sur le pèlerinage de S. Cadoc au Mont-Saint-Michel britannique (Lifris. *RELS.* §§ 27 et 30, p. 64-67). On a voulu en déduire la date d'origine du sanctuaire et l'on a épilogué sur le toponyme *Dinso!* Mais ces textes de basse époque méritent-ils tant de créance, et ne convient-il pas plutôt de se souvenir que le pèlerinage de S. Cadoc à Saint-André d'Écosse, qui est raconté peu après avec force détails, est certainement une invention d'hagiographe ? Ici, en effet, nous connaissons la date de fondation (741), et elle est de deux siècles postérieure à celle de S. Cadoc.

dam die, fatigatus ex itinere, estuali (1) estu fervente, sitivit ultra modum. Locus in quo tunc stabat, aridus erat. Sanctus vir, hoc videns, cum baculo terram pupugit. Illico fons largiter manavit, unde sanctus bibit ad velle et omnes consociantes, ad imitationem Israelitici populi sicientis in deserto, cum Moyses petram virga percussit. Hoc factum est miraculum ad suffragium sancti Cadoci. Igitur ² ob delectacionem quam a Deo habebat, oravit affectuose, omnibus cum illo orantibus, sanctam et individuum Trinitatem ut omnes languentes diversis langoribus, de sacrato hoc fonte bibentes, sanitatem percipiant integram. Oracionibus exauditis a Deo, innumerales infirmi sanati sunt, vomentes ³ vermes vivos et multa alia humanis interioribus nocencia. Indigene, videntes tanta remedia et miracula inde fieri, construxerunt ecclesiam in honorem Dei et sancti Cadoci iuxta sacratum fontem.

20. Cupiens ¹ sanctus Cadocus peregrinari, post intervallum temporis velle complevit in opus. Limina sancti Petri visitavit, inde Iordanica fluentia, ex quibus implevit unum vasculum, deferens ad Britanniam. Allatam aquam posuit in supradictum fontem sacratum ², et per hanc posicionem et mixturam sacratior fuit. Valde ante hoc factum curabat, et post illud amplius millesies.

21. Interea ¹ inquit sanctus Cadocus ad discipulos quodam die in capitulo apud Nanskarbanicam vallem : « Vos scitis, fratres mei dilectissimi, ter adivi hactenus dominicum sepulcrum et sepcies sancti Petri principatum, ut possem absolvi ab omni labe criminum. Modo cupio visitare ecclesiam Sancti Andree apostoli in Scotia, et discipulum meum Elly (2), prudentem et modestum, statuam ves-

² De sancto fonte sancti Cadoci, et distat a Petrokestowe parum *add. in marg.*
— ³ vomentes *cod.*

20. — ¹ Quomodo sanctus Cadocus ivit ad Romam et ad Terram Sanctam, et de salubri aqua Iordanis fluminis mixta in fontis sui (sue *cod.*) in Cornubia *add. in marg.* — ² sacratum *cod.*

21. — ¹ Quomodo sanctus Cadocus allocutus est suos discipulos, et quomodo visitavit ecclesiam Sancti Andree in Scotia *add. in marg.*

(1) On est tenté de corriger et de lire : *estivali*. Mais, outre que la *figura etymologica* est une particularité du style de Caradoc, bien mise en lumière par J. A. Robinson, le mot rare *estualis* appartient à son vocabulaire. Il se retrouve dans la Vie de S. Cyngar, éd. ROBINSON, p. 102, l. 32.

(2) On ne trouve rien sur ce personnage que dans les Vies de S. Cadoc, dans des traditions populaires et dans la toponymie (BARING-GOULD et FISHER,

trum rectorem donec revertar. » Hiis auditis, consenciente² communi concilio, iter tenuit, donec pervenit ad destinatum locum. Post visitacionem et oratum, revertere cepit. In reversione, dum sopiret quadam nocte in civitate quadam que est ultra montem Bannauc (1), venit angelus ad illum sopientem dicens : « Dominus Deus tuus per me tibi precepit ne³ hinc cito discedas, sed ad convertendum populum istum et ad seminandum verbum divinum hic per septem annos perman eas. » Remansit igitur sanctus Cadocus, obediens angelice legacioni, usque ad prefinitum tempus, convertens rebellem populum ad catholicam credulitatem. Interea⁴ quodam die, dum foderent⁵ operarii sancti Cadoci circa cimiterium quoddam sibi datum, invenerunt in fossura (2) os heroicum maximum et mirabile. Hoc reperto, admirans sanctus Cadocus ait : « Non manducabo⁶ neque bibam, sed triduanum ieiunium faciam, donec Sanctus revelet mihi et resuscitet hominem illum, cuius istud os fuit. » Finito triduo ieiunio et oracionibus assiduis ab illo et a discipulis, vox angelica inquit sapienti dicens : « Oracio tua exaudita est et acceptabilis a Deo, et crastina die corrobora clerum et populum, et ne timeant resuscitatum, et resuscitatus serviet tibi. » Cumque surrexisset, ostendit sompnium clero et populo et plebi, et am<m>onuit ne formidarent pro futuro⁷ visu. Illis loquentibus talia, apparuit illis monstruosus gigans, mirabilis et magne statu[e]re. Hoc viso, omnes timuerunt, volentes fugere. Sed sanctus

² consentire *cod.* — ³ ut *cod.* — ⁴ De gigante resuscitato *add. in marg.* — ⁵ foderant *cod.* — ⁶ manducam *cod.* — ⁷ futura *cod.*

op. c., t. II, p. 447-49). Caradoc, par suite de quelque interversion, rapporte plus loin, au § 25, la naissance de S. Elli.

(1) La meilleure notice sur ce toponyme est celle de W. J. WATSON, *The History of the Celtic Place-Names of Scotland* (Edinburgh, 1926), pp. 195-96, 293. Ce serait, dans le comté de Stirling, le bassin de la rivière Carron, près du Bannock Burn.

(2) Fait digne de remarque et qui le serait davantage si l'attestation n'en était si tardive. Il s'agirait d'un cimetière monastique établi sur l'emplacement même d'un cimetière païen. On sait de quelle conséquence était, chez les Celtes, le choix d'un cimetière. L'fris, il est vrai, ne parle pas de cimetière, mais d'un monastère, dont on creusait les fondations ou le fossé d'enceinte. Cependant, le *cimiterium* de Caradoc a bien l'air d'un trait archaïque conservé par lui, de même que le jeûne de trois jours, au moment d'une fondation (BÈDE, *Hist. eccl.*, III, 24 ; C. PLUMMER, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. I, p. 170 ; Id., *Bethad na Nám nÉrenn*, t. I, p. 17).

Cadocus prohibebat ne fugerent. Accessit gigans tandem et dixit sancto Cadoco : « Benedictus sis a Deo et ab omnibus hominibus, et mereris benedici. Puniebar enim in infernalibus tartaris, et propterea quamdiu in hoc seculo fuero, tibi serviam, quia ad hoc resuscitatus sum. » Sanctus Cadocus respondit et interrogavit dicens : « De qua cognacione es tu natus et qualiter passus es[t] mortem ? » Ait ille : « Ultra montem Bannauc quondam regnavi, et dum vastarem quadam vice, in die vastacionis interfectus fui ab alio rege, cuius regio a me sepiissime fuerat vastata, et post interfeccionem intravi in infernum. » Item sanctus Cadocus ait : « Quo nomine uteris ? » — « Cau Pritin (1) vocor. » Post hoc sanctus Cadocus ait : « Sis alacris. A Domino Deo mihi concessum per angelum est ut vivas per spacium quoddam in hoc seculo, et Deo et mihi servias absque impedimento. » Ab illo igitur die usque ad diem mortis sue servivit Deo et sancto Cadoco in illo loco. Hoc audito miraculo, Scotigene sanctum Cadocum magnificaverunt et duodecim ecclesias cum suis territoriis libere illi dederunt. Hiis peractis⁸, reversus est in septimo anno, complens angelicum preceptum, cum honore ad dilectam suam vallem Nanskarbanicam.

22. Luggosang¹ (2) quidam, dives et potens et nobilis, tenens terram a sancto Cadoco in Gunlinnauc, lite inmixta, interfecit quatuor viros de familia Arthuri regis, et post interfeccionem venit ad refugium sancti Cadoci, qui recepit eum ad tutandum. Hiis auditis, surrexit rex Arthurus, furore plenus, cum inmenso exercitu, et venit ad ripam fluminis Nyst (3), volens transire et interficere inimicum suum Luggesang et vastare totam terram sancti

⁸ Sanctus Cadocus redit in insulam suam *add. in marg.*

22. — ¹ De ira pacificata inter sanctum Cadocum et regem Arthurum per duodecim vaccas albas *add. in marg.*

(1) Le nom de Caw se rencontre ailleurs dans les généalogies ; quant à l'épithète *Pritin*, elle est à rapprocher de l'ancienne désignation des Pictes. Le personnage ici ressuscité figure largement dans la légende galloise de la Chasse de Twrch Trwyth, conservée parmi les *Mabinogion*.

(2) L'original portait sans doute : Luggesaug ; forme moderne : Llyngesog. Ce serait, d'après Lifris, un certain Llyngesog Lawhir (« Longue-main »), fils d'Eliman, dont nous ne savons rien de plus.

(3) Lifris : *ad annem Oscam* (REES, p. 48), et plus bas : *ad ripam pregrandis fluminis Osce*. C'est bien l'Usk, en gallois moderne Wysg. *Nyst* est donc un double lapsus pour : *Uysc*.

Cadoci. Sanctus vero Cadocus, ut audivit minas et fere regem adventantem, egressus est ad ripam, sanctis viris comitantibus, Veny scilicet, Tyliau, Iltut, Tudy, Maydog et Cauuori (1), et optulit emendacionem regi Arthuro de interfectis, secundum iudicium sanctorum virorum et secundum consuetudinem regionis Gunlynnaug. Arthurus refutavit sanctorum iudicium. Mallet enim crudeliter vindicari. Nocte proxima, in sompno, ammonuit illum Arthurum angelus ut acciperet iudicium. Paruit angelice monicioni. Convenierunt in crastino ex duabus ripis. Iudicaverunt illi sancti reddere tres vaccas pro unoquoque interfecto secundum consuetudinem Gunlinnaug. At ille indignatus tamen ² dixit quod acciperet, sed nollet aliter, nisi redderentur in illa hora, et vacce essent candide et capita essent rubea (2). Hiis dictis, sanctus Cadocus, volens mitigare furorem regis furiosi, com<m>endavit servientibus ut reducerent illi duodecim vaccas, cuiuscumque essent aut cuiuscumque coloris. Impleverunt servientes preceptum et venerunt cum vaccis. Arthurus vidit eas albas cum rubeis capitibus, per Dei virtutem et oracionem sanctorum. Hiis visis, inquit sanctus Cadocus : « Nolo mittere vaccas ad vestram ripam, nec concedo ut ministri regis Arthuri intrent in meam ripam. Sed sic concilior †ut laudo†. Ducantur vacce ad medium alveum, quia mea terra pervenit ad alveum, et tunc veniant ministri regis, ut recipiant. » Placuit sermo Cadoci omnibus, et ducte sunt vacce ad alveum, et occurrerunt illi<s> ministri regis de alia ripa. Cum vellent recipere, non vide-

² tantum add.

(1) *Veny* est certainement une erreur pour : *Deuy*, c'est-à-dire S. Dewi ou David, le patron principal de Sud-Galles, nommé *David* chez Lifris. Viennent ensuite S. Teilo et S. Illyd, déjà cités. S. Tudy est vraisemblablement celui que les deux Cornouailles, la britannique et l'armoricaine, honorent comme abbé et confesseur (BARING-GOULD et FISHER, op. c., t. IV, p. 276-79 ; G. H. DOBLE, *Saint Tudy, Abbot and Confessor*, Exeter, 1929, dans *Cornish Saints Series*, n° 23). Maydog est l'irlandais Áed, évêque de Ferns, le plus souvent appelé M-Áed-6c. Il était populaire dans le Pays de Galles (BARING-GOULD et FISHER, op. c., t. I, p. 116-26, t. III, p. 394-95). Le nom de *Cauuori*, sans doute corrompu, ne suggère aucune identification. C'est assurément le même personnage que Lifris, en un autre endroit, appelle *Cannou* (REES, p. 56).

(2) Une condition semblable aurait été imposée à S. Cláran de Clúain Moccu Nóis, mais dans son cas il s'agissait de bétail sans cornes, au pelage roux et à la tête blanche (*Anal. Boll.*, t. LIX, p. 233).

runt vaccas, sed evanuerunt, et in loco vaccarum viderunt omnes astantes ex utraque <ripa> duodecim onera silicum (1) mota a fluviali inundacione ad mare. Hoc viso manifestissimo miraculo, rex valde iratus <est>. Tamen, gracia sanctorum et oracionibus ira mitigata est, et venit ad sanctum Cadocum, genua inclinando, postulans misericordiam et veniam de predictis criminibus. Respondit sanctus Cadocus : « Nunquam intercedam pro te, nisi tali pacto, scilicet ut nunquam violes ecclesiastica iura et nunquam frangas refugium hereditatis mee in Gunlynnaug, sed confirma nostra refugia absque violacione, sicuti confirmavit Malgun, rex Guynodocie (2), et ceteri antecessores, Britannie reges. » Hiis relatis, confirmavit Arthurus refugium sancti Cadoci in Gunlynnaug per septem dies et septem menses et totidem annos. Post hos finitos sermones, recesserunt cum amicitia firma, et iniuncta regi penitencia de preteritis illecebris. Cum rediret sanctus Cadocus vidit easdem vaccas sanas et incolumes in pascuis, que antea ostense fuerant regi, ut illi redderentur. Hiis visis, gracias immensas egit Deo dicens : « Mirabilis Deus in sanctis suis et sanctus in omnibus operibus suis (3). »

23. Quidam ¹ vir malivulus et maleficus fuit in regione Gunlynnaug et, dum sanctus Cadocus esset in peregrinacione, interfecit suum patruelem, nomine Cenbelin (4), per invidiam, quia ipso melior erat et potencior. Cum repatriasset sanctus Cadocus, fugit ille inimicus a facie eius, fugientem nolens corrigere et ad emendacionem et penitenciam cogere. Tandem pro sua nequicia et nimio tremore, tanquam pulvis aut fumus, ante conspectum eius evanuit.

24. Dum esset Ierosolime, vidit tria saxa marmorea pulcher <r>ima iuxta murum. Desideravit illa habere in Nanskarbanica valle, ut sacra altaria possint inde formari. Cum remeasset ad vallem dilectam, quodam die, post missarum celebracionem, respexit illa

23. — ¹ De inimico nequam, qui evanuit *add. in mārġ*.

(1) Lire, avec Lifris : *filieum*, « de fougères ».

(2) Lifris rapporte tout au long (REES, p. 50-52) le différend entre S. Cadoc et Maelgwn, roi de Gwynedd, le *Maglocunus* de Gildas, sur lequel on verra J. E. LLOYD, *op. c.*, t. I, p. 128-31.

(3) *Psalm.* 67, 36.

(4) Cynfelin ou Cynfelyn en gallois moderne ; *Cimbelinus* chez Lifris ; à la période classique *Cunobelinus*. Ce personnage, inconnu d'ailleurs, est un simple homonyme du Cymbeline emprunté par Shakespeare à Hollinshed.

eadem nutu Dei delata ante hostium templi. Videndo et habendo suum desiderium, hilarescit dicens : « Omnia possibilia sunt apud Deum (1). » Ornavit inde tria altaria. Unum dedit sancto Elly, discipulo suo et priori, aliud Magmoyl (2), tertium retinuit ad opus suum.

25. Quedam ¹ regina erat sterilis in insula quadam Tirreni maris ², maxime dolens de sterilitate, et dum sanctus Cadocus peregrinaretur, tendens Ierosolimam, hospitatus est in curia regine. Videns illum religiosum virum, rogavit eximiis rogatibus ut rogaret Deum intimo corde, quatinus summus Deus largifluus expelleret suam sterilitatem, et posset generare prolem, qui succederet regi in regendam hereditatem. Sanctus Cadocus paruit roganti, orans assidue largitorem universorum ut compleret regine desiderium. Exauditis precibus a Deo, concepit regina et peperit filium, et post nativitatem venerunt Deo com<m>endare ad ecclesiasticum servicium. Post spacium trium annorum, reversus est sanctus Cadocus per eandem viam et receptus est honorifice apud regem et reginam. Revelaverunt illi de sterilitate expulsa et infantulo nato, et gracias agentes Deo et sancto Cadoco dixerunt : « Per Deum et vestras oraciones genuimus filium. Iccirco Deo et vobis com<m>endamus nostrum progenitum. » Recepit Cadocus infantem, promittens nutrire et erudire ut fratrem carissimum, cui nomen erat Elly impositum. Puero delato a sociis, reversus est sanctus Cadocus ad Nanskarbanicam vallem, ubi nutrit et erudit sanctum Elly et multos alios. Et post erudicionem vir disciplinarum fuit, successor sancti Cadoci in valle Nanscarbanica, regens ³ clerum et plebem et multa per Gulat Morcancia territoria.

26. Misit ¹ sanctus Cadocus quodam die operarios suos ad proxi-

25. — ¹ Quadam *cod.* ; De sterilitate cuiusdam regine ultra mare expulsa, que peperit filium Elly, quem sanctus Cadocus ducebat in Britanniam, et postmodum fuit ipsius sancti successor *add. in marg.* — ² mare *cod.* — ³ regem *cod.*

26. — ¹ De cervis subiugatis in valle britonice Nanskarban *add. in marg.*

(1) *Marc.* 10, 27 ; *Luc.* 18, 27.

(2) Ce disciple de Cadoc (*Mac Moil* chez Lifris, REES, p. 42) reparait un peu plus bas, § 26, ainsi que dans un document reproduit en annexe par Lifris (*Macmoillus*, REES, p. 88). Son église semble avoir été située à Gefn Mamuel, paroisse de Bedwellty, comté de Monmouth. BARING-GOULD et FISHER, t. III, p. 393-94, le considèrent, sans preuve suffisante, comme identique à S. Gaiennech d'Achad Bó, en Irlande.

mam silvam suo monasterio principali, et ipse eciam visitavit illos ut melius et fiducialius operarentur in virgis incidendis et in tabulariis formandis, postquam docuisset suos discipulos. Illo discedente et visitante operarios, recordabantur suarum leccionum in campestri planicie intra cimiterium. Et post recordaciones, cuncti scolares secuti sunt magistrum ad silvam, ut cum illo remanerent et inquirerent ² de suis dubitationibus, preter duos, Finnianum (1) et Magmoyl, qui nondum finierant suas recordaciones. Interea affuit quidam de familia qui reprehendit illos remanere post magistrum et suos colleccionarios (2), et imperavit illos deridendo ut irent ad silvam et portarent virgea onera ad edificandum. At illi responderunt dicentes : « Non sumus plaustrales boves et digni oneribus, nec onerarii erimus ut servi. Quare inconveniencia loqueris ? » Et ille rebellis iterum inquit ridiculose : « Ecce stant duo boves robustissimi. In proclivi est illos subiugare. » Hiis auditis, surrexerunt, tradentes suum librum oblivioni pre nimia festinacione. Illi migrantes viderunt duos cervos stantes iuxta illos, sicut dixerat familiaris unus superius. Tunc in nomine sancte Trinitatis incipientes, subiugaverunt cervos et super illos portaverunt ligna edificiorum. Interea ³ pluit ymber horrissonus per totam regionem, quando sanctus Cadocus et sui clerici et operarii erant in silva. Dum plueret, [et] gravissime interrogavit sanctus Cadocus discipulos suos predictos, ubi dimiserant librum suum post recordacionem. At illi dixerunt dolentes : « Ubi recordabamur lecciones, ibi dimisimus apertum, et modo est extinctus, nisi Deus defendat illum. » Hiis auditis, festinauerunt de silva ad locum ubi liber erat, et invenerunt librum illesum et immunem per divinam virtutem. Ideo liber nominatur usque in hodiernum diem « Memoria sancti Cadoci ». Et propter hoc miraculum de cervis duobus factum, locus solitarius nomen accepit, scilicet Nanskarvan. « Nans » britannice, « vallis » latine ; « carob », « cervus ⁴ ». Inde « Nanscarban », videlicet « Nanscarbannica vallis ».

² inquererent *cod.* — ³ De libro in pluvia illeso *add. in marg.* — ⁴ cervos *cod.*

(1) C'est l'Irlandais Finnian, abbé de Clúain Eraird, que les hagiographes mettent en rapport avec S. Cadoc.

(2) Synonyme de *condiscipulos*, inconnu d'ailleurs.

27. Missus est ¹ de celo ad sanctum Cadocum angelus, cum ipse fuerit graviter sopori deditus in nocte diei dominici Palmarum, hec verba dicens illi : « Deus predestinavit te de Britannorum terra fore discessurum, quia inter illos ut habites non libet. Peregrinari te oportet, visitando limina sancti Petri, apostolorum principis. Postea tendens ad Beneventanam civitatem, ibi requiesces, et post requiem egrotabis, et in hac egrotacione solutus a corporali sarcina procul dubio eris. Et post crastinam summe festivitatis predicacionem, constitue sanctum Elly, tuum discipulum carissimum, principem super clerum et possessiones tuas universas, et sine dilacione iter teneas. » Sanctus Cadocus, sicut preceperat ei angelus, post predicacionem et celebracionem festivam et constitutionem principis successoris, ac licencia habita parochianorum, tenuit viam donec pervenit Romam, deinde ad civitatem Beneventanam, proponens affectuose adire Ierosolimam. Postquam illuc pervenerat, requievit et, dumungeretur requie, infirmari cepit et in hac infirmitate, velut ² angelus predixerat, vitam finivit et in eternam requiem cum electis Dei intravit. In transitu chuscata est domus in qua manebat angelico splendore, clero et populo eximiam chuscacionem admirante. Videntes itaque tantum miraculum, [et] venerabile corpus sepelierunt honorifice, immensa civium multitudine comitante, cum ymnis et canticis et lampadibus. Ibi plurima insignia peracta sunt, Deo cooperante, super sepulcrum sancti Cadoci ³. Ceci illuminantur, leprosi a lepr[os]a curantur, claudi sanantur, demonia fugantur et diversorum langorum species expelluntur.

Nanskarbane<n>sis dictamina sunt Caradoci.

Qui legat, emendet : placet illud compositor.

27. — ¹ Angelica admonicione pergit sanctus Cadocus ad Romam et post ad civitatem Beneventanam, ubi ipse requiescit *add. in marg.* — ² velud *cod.* —

³ Dicitur quod iste sanctus Cadocus requiescit in Wallia apud Sanctum David *add. in marg.*

LA TRANSLATION DE SAINT ANTOINE EN DAUPHINÉ

Avant de mourir, le patriarche des moines d'Orient avait recommandé à ses disciples de cacher soigneusement l'endroit de sa sépulture. Il voulait échapper ainsi aux honneurs superstitieux que beaucoup d'Égyptiens rendaient à leurs morts¹. Ses reliques furent pourtant, dès le XI^e ou le XII^e siècle, l'objet d'un culte très populaire à Saint-Antoine-de-Viennois. Comment étaient-elles parvenues en ce coin perdu de la Gaule méridionale? C'est ce que prétend expliquer la Translatio sanctissimi Antonii a Constantinopoli in Viennam², dont nous publions ci-après un texte plus sûr que celui de l'unique édition existante, vieille de trois siècles.

A l'époque imprécise où commence le récit, le corps du saint ermite n'était déjà plus en Thébàïde : il reposait dans une châsse, à Constantinople³. L'auteur anonyme suppose donc connue une légende de l'invention des reliques et de leur transfert dans la capitale byzantine⁴.

Ne disposant d'autre source que de la tradition orale — servata veritate qua id audivimus⁵ — il attribue le mérite de la nouvelle translation à un certain Jacelin, fils d'un comte Guillaume qu'on croyait s'être distingué d'abord dans la carrière militaire et qui, devenu

¹ S. ATHANASE, *Vie de S. Antoine* (BHG. 140), § 91. Cf. H. DELEHAYE, *Les origines du culte des martyrs*², p. 97-98.

² BHL. 613.

³ Lectio VI ; ci-dessous, p. 78.

⁴ Sans doute, la narration BHL. 612, fabuleuse au dernier degré, d'après laquelle la dépouille mortelle de S. Antoine fut découverte miraculeusement et transportée du désert à Constantinople. D'autres auteurs distinguent une première translation de la Thébàïde à Alexandrie, une deuxième d'Alexandrie à Byzance, enfin une troisième — celle qui nous occupe — d'Orient en Dauphiné. Cf. BHL. 613 b ; *Act. SS.*, Ian. t. II, p. 148-50.

⁵ Lectio V.

moine, aurait mérité d'être appelé « saint Guillaume ». Ces indications pourraient convenir à Guillaume d'Aquitaine, paladin de Charlemagne, puis fondateur de Gellone et vénéré sous le nom de « saint Guilhem ¹ ». Mais il faut avouer que notre hagiographe ne le désigne ni très clairement ni avec beaucoup d'assurance ².

Jacelin donc, revenant d'un pèlerinage aux lieux saints, s'arrête à Constantinople. Il y gagne les bonnes grâces du souverain, qui lui accorde, à son départ, un présent inestimable : la châsse de S. Antoine. Rentré au pays sain et sauf, il ne veut plus se séparer d'un si puissant protecteur, et ses descendants après lui continuent à faire porter devant eux les précieuses reliques dans toutes leurs expéditions. Mais cette pratique inconvenante est condamnée par le pape, qui oblige l'héritier de Jacelin, Guigues, fils de Didier, à confier son trésor à la garde d'une abbaye de son choix ³.

Docilement, Guigues s'exécute et remet le corps de S. Antoine aux bénédictins de Montmajour, près d'Arles. Cependant, pour qu'ils ne l'emportent pas loin de ses terres, il leur fait don d'un endroit boisé, nommé La Motte, où ils construiront un monastère et conserveront les reliques. Après avoir assuré à la nouvelle fondation des revenus suffisants ⁴, Guigues met le comble à ses pieuses largesses en élevant non loin de là une « maison de l'aumône », où les pauvres et les malades atteints du feu sacré ⁵ seront accueillis gratuitement ⁶.

On voit tout de suite que l'historien n'a pas grand'chose à retenir de cette maigre narration. A part le comte Guillaume, dont l'identité reste problématique, deux personnages seulement y sont désignés par leur nom : Jacelin, fils de Guillaume, le pèlerin de Terre Sainte qui ramène de Constantinople la dépouille vénérée du grand ermite copte ⁷,

¹ Cf. BHL. 8916-18 ; Anal. Boll., t. LIV, p. 277-78 ; P. TISSET, *L'abbaye de Gellone* (Paris, 1933), p. 7-38. Le nom de Jocelin ou Gaucelin est précisément donné par certains auteurs à un des fils de S. Guilhem, le comte de Roussillon Gaucelme, décapité en 834. Cf. H. DIXON, *L'église abbatiale de Saint-Antoine en Dauphiné* (Grenoble, 1902), p. III-VII ; TISSET, op. c., p. 31.

² Lectio V : *qui unus de pugnatoribus fuisse creditur, qui etiam nunc, pro merito bonae vitae suae quam in monasterio diu duxisse refertur, sanctus Guillelmus appellatur.*

³ Lectio VII.

⁴ Lectio VIII.

⁵ Cf. J. GUIART, *Le feu Saint-Antoine et les Antonins*, dans *O Instituto*, t. XCIV (Coimbra, 1939), p. 484-92 ; J. MORAWSKI, *La légende de S. Antoine ermite* (Poznań, 1939), p. 172-75.

⁶ Lectio IX.

⁷ Lectio V.

et Guigues Didier, son descendant, qui la confie aux moines de Montmajour et fonde Saint-Antoine-de-Viennois ¹.

Un vétéran des études antoniennes, M. l'abbé Luc Maillet-Guy ², avait cru reconnaître en Jacelin le comte de Valence Geilin II, attesté en 1039, 1058 et 1077 ³. Mais il a renoncé à cette hypothèse ⁴ pour des raisons qu'il exposera bientôt, espérons-le, dans le grand ouvrage qu'il prépare ⁵.

Guigues Didier semble bien être un personnage historique. Vers 1083, on le trouve mentionné dans le testament par lequel son père, le seigneur Didier Mallen, aurait légué au monastère de Montmajour l'église de Saint-Antoine et quelques autres ⁶. Les moines du prieuré avaient sans doute gardé le souvenir reconnaissant de ce généreux fondateur, et telle est, peut-être, l'unique donnée traditionnelle sur laquelle notre auteur a travaillé pour élaborer péniblement toute sa *Translatio*.

¹ Lectio VII.

² Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVIII (1909), p. 229 ; t. LVI (1938), p. 156-57.

³ *Les origines de Saint-Antoine* (Valence, 1908), p. 15-18 ; *Saint-Antoine et Montmajour au concile de Bâle* (Valence, 1928), p. 55-58 ; *Les Reliques de saint Antoine en Dauphiné et non en Provence* (Voiteur-Grenoble, 1937), p. 5.

⁴ Lettre du 4 novembre 1937, citée par le destinataire, M. Joseph MORAWSKI, *La légende de saint Antoine, ermite* (Poznań, 1939), p. 17-18 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LIX, p. 312-13.

⁵ *L'Ordre et l'Abbaye de Saint-Antoine en Dauphiné. Légendes et Histoire, des origines à l'année 1316*, volume in-8° en 18 chapitres (environ 400 pages), mis en souscription à la fin de 1936.

⁶ Voici le texte inédit de ce testament, conservé en copie du XIV^e ou du XV^e siècle dans le recueil manuscrit appelé très improprement *Cartulaire de Montmajour* (Marseille, Archives départementales, H, non coté ; cf. L. MAILLET-GUY, *Saint-Antoine et Montmajour au concile de Bâle, 1434-1438* [Valence, 1928], p. 3-4) : *Sanctum est a sanctis patribus ac constitutum a regibus ut si quis aliquid sue hereditatis Deo sanctisque suis donare voluerit, per pagine testamentum firmetur. Nunc vero ego Desiderius Mallen, meoque filio Guigone firmante ac simul suis militibus laudantibus, dono Deo et sancte Marie sanctoque Petro sancte Romane <Ecclesie> patrono et ad monasterium quod Maior Mons nuncupatur iuxta civitatem Arelatis situm aliquid de mea hereditate pro emendatione peccatorum meorum, videlicet ecclesias in archiepiscopatu Viennensi consitas, scilicet ecclesiam sancti Anthonii et ecclesiam sancti Desiderii et ecclesiam sancte Marie de Montanie et ecclesiam sancti Marcellini cum decimis et primiciis et cunctis appendiciis, hoc quod ego Desiderius et filius meus Guigo habemus et alii tenent pro nobis, insuper mansuum Giberti in Portum et locum in quo monasterium construat cum villa et officinis et vinea que Plantata vocatur ; et dono pastharium de porcis dominicis et pastium cunctorum pecudum sicuti et alii milites habent* (fol. 226^v). Cf. MAILLET-GUY, *ibid.*, pp. 53-55, 62.

A quelle époque peut remonter la rédaction de ce texte légendaire ? Parce qu'il ne s'y trouve aucune mention expresse des antonins, Bollandus estimait qu'il avait dû être écrit avant la création de cet institut hospitalier¹. Mais les origines de l'ordre de Saint-Antoine sont encore enveloppées d'obscurité. D'après M. Maillet-Guy, le meilleur connaisseur de cette difficile matière, la « maison de l'aumône » aurait été fondée vers 1150² et serait restée longtemps sous l'entière dépendance des bénédictins du prieuré. En 1209, pourtant, les frères obtiennent un oratoire à eux : c'est le début de leur émancipation³. Mais il faut attendre les toutes dernières années du XIII^e siècle pour voir les moines définitivement évincés par les antonins triomphants⁴. On peut donc admettre, semble-t-il, que la Translation a été composée aux environs de l'an 1200 ou un peu avant cette date.

Ce qu'on ne peut plus admettre, avec l'Histoire littéraire de la France⁵ et M. Maillet-Guy lui-même⁶, c'est que l'auteur était un hospitalier. Il est bien vrai qu'il décerne des éloges flatteurs à l'hôpital de Saint-Antoine⁷ ; mais d'autre part, en racontant que Guigues Didier confia aux moines de Montmajour le corps du grand thaumaturge⁸, il fournit aux bénédictins du prieuré l'argument le plus sérieux contre les revendications des antonins.

Un critique, ordinairement mieux inspiré, a écrit que la Translation « paraît être un sermon prononcé dans le chapitre de l'abbaye de S. Antoine en Dauphiné » et que « l'intention de l'auteur, en le prononçant, était de disposer ses frères à écouter attentivement la Vie de S. Antoine par S. Athanase dont on allait leur faire la lecture⁹ ». Nous ne voyons aucun indice qui justifie cette double hypothèse. Au

¹ Act. SS., Ian. t. II, p. 150, n° 6.

² Prospectus de l'ouvrage d'ensemble annoncé en 1936, ch. VIII. En 1928, M. Maillet-Guy fixait aux environs de l'année 1100, donc un demi-siècle plus tôt, la fondation de l'hospice (*Saint-Antoine et Montmajour...*, p. 62).

³ *Gallia christiana*, t. XVI (par B. HAURÉAU, 1865), instr., col. 39-41. Cf. MAILLET-GUY, *Les origines...* (1908), p. 40-41.

⁴ Bulle du 10 juin 1297 : Boniface VIII enlève à Montmajour le prieuré de Saint-Antoine qu'il érige en abbaye et auquel il réunit l'hôpital (*Gallia christiana*, t. c., col. 59-63 ; POTTHAST, 24525).

⁵ T. XII (1763), p. 432-33. Notice rédigée par Dom J.-Fr. Clément.

⁶ *Saint-Antoine et Montmajour...* (1928), p. 58-59.

⁷ Lectio IX.

⁸ Lectio VIII.

⁹ *Histoire littéraire de la France*, l. cit.

contraire, le récit, divisé en leçons, semble avoir servi de légende à l'office de la Translation, qui se célébrait le 17 mars ¹.

Le texte qu'on va lire n'est pas inédit. Bollandus l'a publié, en 1643, au tome II des *Acta SS. de Janvier* ². Malheureusement l'unique témoin dont il disposait, un manuscrit aujourd'hui perdu de la bibliothèque des hiéronymites d'Utrecht, présentait des lacunes et aussi des retouches, dont une au moins mérite d'être signalée et soulignée : la mention des moines de Montmajour est tout simplement omise. Seul un antonin ou un partisan des antonins avait intérêt à défigurer ainsi le passage essentiel du document. Par là il a induit en erreur des historiens aussi sérieux que Dom Clément et M. Mailliet-Guy ³.

Nous avons collationné les cinq manuscrits suivants :

A. Paris, Bibliothèque nationale, latin 5579, du XIII^e siècle ⁴, fol. 26-31.

B. Vatican, ms. Palatin latin 300, du XIII^e siècle ⁵, fol. 109^v-112^v.

D. Cologne, Archives historiques de la ville, ms. Wallraf 168, du XIV^e siècle ⁶, fol. 31-32.

E. Londres, Musée britannique, ms. Addit. 30972, du XV^e siècle ⁷, fol. 62-65. Originaire de Strasbourg ⁸.

¹ Le ms. G marque expressément cette date dans le titre même de la pièce : *XVI kal. aprilis*. Cf. *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 628 ; *Act. SS.*, Ian. t. II, p. 150 ; *Mart. t. II*, p. 506. Une autre Translation de S. Antoine est marquée dans certains calendriers au 9 juin (*Catal. Lat. Paris.*, t. c., p. 656 ; V. LEROQUAIS, *Les bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France*, 1934, t. I, p. cxv ; t. III, p. 473, et t. IV, p. 177) : il s'agit de la translation au monastère de Lézat dans le comté de Foix (cf. *Act. SS.*, Iun. t. II, p. 147 ; *Anal. Boll.*, t. LIX, 1941, p. 312). Les antonins célébraient l'Invention des reliques le 11 juin (MAILLET-GUY, *Les reliques...* [1937], p. 52 ; LEROQUAIS, op. c., t. II, pp. 31-32, 178-79, 274-75).

² M. Mailliet-Guy en a reproduit des extraits dans ses *Origines de Saint-Antoine* (1908). Cf. *BHL.*, Suppl. ² (1911), n° 613.

³ Voir ci-dessus, p. 71, notes 5 et 6.

⁴ *Catal. Lat. Paris.*, t. II, p. 488.

⁵ *Catal. Lat. Vatic.*, p. 256.

⁶ Dans ce ms., dans le suivant (E) et dans le n° 8077-82 de Bruxelles, indiqué plus loin, le récit de la Translation est suivi de l'oraison liturgique de la fête de la Translation (sans date).

⁷ *Catalogue of Additions to the Manuscripts in the British Museum, 1876-1881* (London, 1882), p. 135.

⁸ R. GRAHAM, *A Picture Book of the Life of Saint Anthony the Abbot* (Oxford, 1937), p. 18.

G. Paris, *Bibliothèque nationale, Nouvelles acquisitions lat.* 1569, du xv^e siècle ¹, fol. 59^v-61^v. Provient de Crémone.

Comme on le verra par l'appareil critique, les variantes sont en général de fort peu d'importance. Elles permettent tout au plus de choisir A comme texte de base, bien qu'il faille le corriger de-ci de-là, et de reconnaître l'étroite parenté des deux manuscrits d'origine rhénane, D et E (celui-ci n'ayant guère en propre que des fautes de copie).

Il est à présumer que l'établissement du texte n'eût pas gagné grand'chose si nous avions pu atteindre encore d'autres manuscrits, par exemple : 1) celui de Padoue, *Bibliothèque universitaire*, 1690. II (xv^e s.), fol. 110-112^v ; 2) un second *Palatinus* ², le n^o 853 (xiv^e-xv^e s.), fol. 28^v-30 ; 3) le *Cartulaire* de Montmajour, déjà cité ³, fol. 227^v-228 (*excerpta*) ; 4) le n^o 810 (= *theol. fol.* 280) des *Codices electorales* de Berlin (xv^e s. ⁴), fol. 69-73 ; 5) les trois mss. suivants de la *Bibliothèque royale de Bruxelles*, tous trois du xv^e siècle : 8877-82, fol. 260^v-261^v ; 8272-82, fol. 229^v-231 ; II. 1045, fol. 69-71⁵ ; ou encore 6) la copie incomplète insérée dans le *bréviaire des antonins*, ms. Paris, *Bibliothèque nationale, Nouv. acq. lat.* 386 (xiv^e s.), fol. 185-186^v, comme leçons pour l'office de la *Translation*, au 17 mars ⁶.

Une autre rédaction de la même histoire, conservée dans l'article 37 de l'*Inventaire des titres* de l'abbaye de Saint-Antoine ⁷, a été publiée, en 1908, par M. Maillet-Guy (BHL. 613 b). C'est une recension légèrement amplifiée. Jacelin y est appelé Jocelinus, et Guigues Didier nous est présenté comme son successeur (immédiat?).

¹ *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 471.

² *Catal. Lat. Vatic.*, p. 279.

³ P. 70, note 6.

⁴ V. ROSE, *Verzeichniss der lateinischen Handschriften der Kön. Bibliothek zu Berlin*, t. II, 2 (Berlin, 1903), p. 869-70.

⁵ J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des mss. de la Biblioth. royale de Belgique*, t. V (Bruxelles, 1905), n^{os} 3584, 3195 et 3297. Les trois recueils proviennent respectivement de Wickrath, en Rhénanie, de Nizelles, près de Nivelles, et de Rochefort en Famenne.

⁶ Nous devons ce renseignement à l'obligeance de M. le chanoine Leroquais.

⁷ Manuscrit de la bibliothèque du Grand séminaire de Grenoble, disparu naguère sans laisser de trace. Il en existe heureusement une copie aux archives de l'église abbatiale de Saint-Antoine.

Le prieuré de Saint-Antoine est censé déjà existant à La Motte-au-Bois (*Mota nemorosa*) avant que les reliques n'aient été confiées aux moines. Enfin, deux détails nouveaux : la consécration solennelle de l'église par le pape Calixte II, en 1119, et le titre de maître ou dom (magister sive dominus), donné au chef de l'hôpital et reconnu par l'archevêque de Vienne. Le dernier paragraphe rappelle brièvement le conflit qui avait éclaté entre Montmajour et les antonins et qui menaçait de prendre des proportions désastreuses, nisi pax et concordia per amicos tractaretur¹. Ceci nous mène apparemment au XIII^e siècle.

La recension insérée vers 1330-1340 par Pierre Calo dans son grand légendier² n'est qu'un abrégé sans intérêt spécial. Nous avons d'abord songé à en publier le texte. A y regarder de plus près, nous avons même renoncé à en relever les variantes.

Par contre, les transformations que l'historien de l'ordre de Saint-Antoine, Aymar Falco, a fait subir à notre récit sont tellement profondes et radicales, parfois même tellement arbitraires, que l'histoire de la Translation en devient presque méconnaissable. Pour la critique de sa tendancieuse Antoniane³ nous renvoyons une dernière fois le lecteur aux travaux de M. Maillet-Guy⁴.

Nous avons adopté la division du texte en neuf leçons, telle qu'elle est indiquée dans le ms. A. Cependant nous avons marqué dans le texte par des chiffres entre crochets les huit paragraphes de l'édition princeps, et dans l'appareil critique les huit « chapitres » du ms. de Cologne (D) avec leurs titres respectifs. Dans le ms. E, les huit

¹ Ces mots semblent faire écho à une phrase où l'archevêque de Vienne, Humbert, rappelle, en 1209, son intervention conciliatrice : *ad locum (Motam) accessimus, eos (fratres et monachos) ad pacem et concordiam invitantes* (*Gallia christiana*, t. c., col. 39).

² Cf. A. PONCELET, *Le légendier de Pierre Calo*, dans *Anal. Boll.*, t. XXIX, pp. 30-34, 44-116. La Translation de S. Antoine à Vienne, mentionnée sous le n° 386 (p. 74), se lit dans le ms. IX, 18 de la Marciana, à Venise, fol. 265-266, au 3 ou 4 juin. Le nom de l'abbaye de Montmajour ne s'y rencontre pas plus que dans le ms. d'Utrecht utilisé par Bollandus.

³ *Antoniana Historia compendium...* (Lugduni, 1534).

⁴ Aymar Falco, *historien de Saint-Antoine* (Valence, 1910 ; extrait du *Bulletin de la Société d'archéologie de la Drôme*) ; *Saint-Antoine et Montmajour...* (1928), p. 51-52, etc. Il est à remarquer qu'avec les années M. Maillet-Guy semble avoir de moins en moins de confiance en la véracité de Falco. Le prospectus du grand ouvrage annoncé en 1936 porte en exergue la formule significative : « Histoire entièrement refondue : amicus Falco, magis amica Veritas ».

leçons commencent exactement aux mêmes endroits qu'en D, mais la place laissée libre pour l'inscription des en-tête n'a pas été employée par le rubricateur (1).

Grootebroek (Hollande septentrionale).

P. NOORDELOOS.

Incipit Translacio sanctissimi confessoris Anthonii abbatis et heremite a Constantinopoli in Viennam¹.

<Lectio I^a.> Quia, favente Deo, beati Anthonii Vitam, a beate memorie Athanasio¹ Alexandrie² ecclesie³ archiepiscopo ad eruditionem fidelium luculento sermone digestam (2), fratres karissimi, legendam habemus, opere precium est, ut⁴ et⁵ id scripto⁶ nichilominus inseratur, quemadmodum venerandum⁷ corpus illius de Thebaide finibus ad nostras devenit⁸ oras, vel a⁹ cuiusmodi personis¹⁰ tantus thesaurus de tam longinquis provinciis¹¹ deferri potuerit¹².

Lectio II^a. Impossibile enim forsitan quibusdam videtur¹ ut id² quod infra³ prefate regionis heremum in⁴ ignoto loco a duobus tantum discipulis humatum⁵ fuisse legitur et cunctis aliis quamdiu ipsi⁶ vixerunt⁷ incognitum (3), inde postmodum sit⁸ effossum et ad hanc Viennensem provinciam, quam tot inauditis et insolitis

Lemma. — ¹ *Inscriptionem non habent* B, E; inc. translacio beatissimi Anthonii ab. de sepulto loco in ignoto premissoque sed Christi reperto, Capitulo primo D; inc. translacio corporis pretiosi Antonii Vienensis edita a beato Athanasio sancte Alexandrine ecclesie archiepiscopo, xvi kal. aprilis G.

1. — ¹ episcopo add. A, sed del. — ² Alexandrine G. — ³ om. DE. — ⁴ om. E. — ⁵ om. D. — ⁶ scripcio DE. — ⁷ om. B. — ⁸ devenit DE. — ⁹ corr., prius ad A. — ¹⁰ (a. c. p.) ad c. personas B. — ¹¹ de tam l. pr. om. E. — ¹² potuit D.

2. — ¹ apparet G. — ² add. sub lin. A. — ³ in//fra B. — ⁴ om. G. — ⁵ om. E. — ⁶ om. A. — ⁷ vixerint G. — ⁸ sic DE.

(1) Nous avons délibérément négligé les variantes orthographiques (*ae-e*, *u-v*, *in-im*; redoublements de consonnes, comme dans *Allexandriae*; etc.), ainsi que les inversions de mots (par exemple *apparens ei* pour *ei apparens*).

(2) La Vie de S. Antoine par S. Athanase (*BHG.* 140) fut traduite en latin dès avant 375 par Évagre d'Antioche (*BHL.* 609). Une autre traduction, encore plus ancienne, a été publiée naguère par M. G. Garitte (cf. *Anal. Boll.*, t. LIX, 1941, p. 310-11).

(3) *Vita Antonii*, § 91-92 (*P. G.*, t. XXVI, col. 970-71; *Act. SS.*, Ian. t. II, p. 140, § 114-15),

frequenter illustret ⁹ miraculis ¹⁰, delatum. Sed non impossibile hoc ¹¹ [2] idcirco estimari debet, quia Dominus Iesus, sicut in textu Vite ¹² beati viri legitur, superato demonum conflictu visibiliter ei apparens et quam suavis sit ¹³ ostendens, inter cetera ¹⁴ repromisit asserens quod per totum ¹⁵ orbem ¹⁶ terrarum faceret eum nominari (1). Et ¹⁷ re vera pius Dominus, sicut tunc ei paucis spopondit verbis, ita nunc multipliciter ¹⁸ adimplere dignatur factis.

Lectio tertia ¹. Crescentibus enim ² per singulos dies illius miraculis, volitando ³ crescit et fama in ⁴ populis. Sed ⁵ hec tua, Domine ⁶, dona sunt, Christe. Quia, sicut ⁷ ipse dixisti in evangelio, non permittis ⁸ ut lucerna ardens et lucens, id est famulus tuus beatus Anthonius, recondatur in latibulo ⁹, sed reponatur super candelabrum, hoc ¹⁰ est in eminentiori loco, ut luceat omnibus (2) qui in tua sunt, piissime ¹¹, domo ¹². [3] Ita ¹³ eum, Domine, de die in diem mirificas ¹⁴, ut de remotissimis terris ac regionibus infirmantes nonnullos ¹⁵ ad eum transmittas, qui non prius de incendio gehennalis ignis liberari possunt quam ante sacras reliquias ¹⁶ eius ¹⁷ decubuerint et auxilium eius ¹⁸ devota mente poposcerint ¹⁹ ac se ipsos servos ²⁰ eiusdem fore semper devoverint : mox vel usque ad nonum diem liberari perpenduntur ²¹ vel quieta pace ab hac ²² laboriosa vita transmigrantes in Domino moriuntur.

Lectio quarta ¹. Nonnullos quoque alios diversis infirmitatibus prepeditos multociens sanasse visus est, et defunctis eciam quibusdam ² vitam restituisse presentem. E contrario autem nonnullos qui in possessionibus famulorum eius quippiam sibi vindicare

⁹ (et ins. fr. ill.) insolitisque illustravit B. — ¹⁰ sit *add.* B. — ¹¹ *om.* B. — ¹² *om.* G. — ¹³ se D, sicut se E, *om.* G. — ¹⁴ ceteros ADE. — ¹⁵ *om.* DE. — ¹⁶ *om.* G. — ¹⁷ *om.* B. — ¹⁸ multiplicibus B.

3. — ¹ De Anthonii fama in populis crescenteque propter curam ignis, Capitulo II^o D. — ² itaque G. — ³ nobilitando DE. — ⁴ *om.* G. — ⁵ et *add.* DE. — ⁶ sunt *add.* A, *sed del.* — ⁷ tu *add.* DE. — ⁸ permittitur A. — ⁹ patibulo G. — ¹⁰ hec E. — ¹¹ piissima B. — ¹² (p. d.) promissione G. — ¹³ enim *add.* DEG. — ¹⁴ vivificas B. — ¹⁵ nonnullus E. — ¹⁶ ante sanctam corporis glebam DE. — ¹⁷ *om.* B. — ¹⁸ *om.* DE. — ¹⁹ poposserunt E. — ²⁰ servus E. — ²¹ perpenditur B. — ²² labiora *add.* B, *sed del.*

4. — ¹ De curandis infirmitatibus et vindicta malefactoribus, Capitulo III^o D. — ² (d. e. q.) q. d. B.

(1) *Vita Antonii*, § 10 (*Act. SS.*, t. c., § 20).

(2) *Matth.* 5, 15.

temptabant aut votum aliquod, quod ³ sponte ei ⁴ fecissent, rescindere moliebantur, prefato ardore gehennalis ignis vel ipsos vel peccora eorum plerumque visus est incendisse. Quia ⁵ scilicet sanctis eius meritis exigentibus ultio divina hoc modo aliis ⁶ inferitur, quicumque fraudem ⁷ vel iniuriam in hiis ⁸ que ad eum pertinent ⁹ inferre ¹⁰ presumpserint ¹¹. Quod quia ¹² tociens contingere videtur ¹³ ut ¹⁴ non sit ¹⁵ mee facultatis evomere ¹⁶ posse, hiis omissis ¹⁷, ad ea que de eo ¹⁸ proposuimus ¹⁹ enarrare stilum ²⁰ vertamus.

Lectio V^a. Servata igitur veritate qua id audivimus, pro modulo nostro in medium ¹ proferamus. [4 ²] Comes Guillelmus ³, qui unus de pugnatoribus fuisse creditur, qui eciam ⁴ nunc, pro merito bone ⁵ vite sue quam in monasterio ⁶ diu duxisse refertur, sanctus Guillelmus ⁷ appellatur (1), filium quendam Iacelinum nomine (2), probitatis sue non degenerem, habuit, qui, cum ad virilem etatem pervenisset, causa oracionis Iherosolimam peciit. Qua fideliter peraecta peregrinatione, ad curiam Constantinopolitani ⁸ imperatoris (3) divertens, gratiam plurimam apud ipsum ⁹ et ¹⁰ omnes amicos ¹¹ eius invenit. Cumque ibi ¹² per dies plurimos moratus ¹³ fuisset et omnibus carus esset, tandem inde ¹⁴ repatriare desiderans suosque invisere, ante ipsum imperatorem redeundi licenciam postulaturus ¹⁵ accessit. Verum ille presencia ¹⁶ bone indolis illius plurimum delectatus, dare ei ¹⁷ hanc, quam postulabat, recedendi licenciam differebat ¹⁸, sed ut diucius secum inmorari non ¹⁹ asperna-

³ om. BG. — ⁴ eius E. — ⁵ quis B. — ⁶ illis DE. — ⁷ vel invidiam add. B. — ⁸ in hiis om. E. — ⁹ pertinet E. — ¹⁰ om. G. — ¹¹ presumpserit ABDE. — ¹² qui AG, quidem B. — ¹³ audetur AG. — ¹⁴ om. G. — ¹⁵ sic E. — ¹⁶ enumerare G. — ¹⁷ emiseric DE. — ¹⁸ de eo om. BG. — ¹⁹ de ipso add. B. — ²⁰ solum E.

5. — ¹ in m. om. DE. — ² De eius sacro corpore dato ab imperatore, Capitulo quarto D. — ³ Guillerinus B, Guillus E, Guilielmus G. — ⁴ et DE. — ⁵ om. B, bono DE. — ⁶ suo add. B. — ⁷ Guillerinus B, Willerinus DE, Guilielmus G. — ⁸ Constantinopolitanam B. — ⁹ imperatorem add. BDEG. — ¹⁰ ad add. G. — ¹¹ alites D, aulites E, alitos G; lege aulicos. — ¹² ibidem E. — ¹³ immoratus DEG. — ¹⁴ om. DE. — ¹⁵ postulatinus E. — ¹⁶ presenciam G. — ¹⁷ om. B. — ¹⁸ r. l. d. om. E. — ¹⁹ om. DE.

(1) S'agirait-il de S. Guilhem de Gellone? Voir ci-dessus, p. 68-69.

(2) Personnage non identifié. Cf. p. 69, note 1, et p. 70.

(3) Notez que notre hagiographe ignore le nom de l'empereur. Le pape dont il est question plus bas (*lectio VII*) restera, lui aussi, anonyme.

retur, amicabilem obsecrabat. Sed, cum non amplius eum²⁰ secum detinere valeret²¹, de thesauris suis quidquid sibi placeret accipere precepit.

<Lectio VI.> Ceterum ille, non concupiscens aurum vel argentum, nec aliquid huiusmodi, casulam¹ tantummodo in qua corpus beati Anthonii continebatur² expecit et accepit (1), licet quodlibet³ ei munus aliud⁴ imperator largiri mallet, eo videlicet⁵ quod plurimam in beato Anthonio fiduciam haberet⁶ et plurimum illum veneretur et diligeret et multas ante eum cotidie⁷ preces funderet⁸. Verumptamen illud denegare noluit ei, quia cuncta alia⁹ donativa a se¹⁰ accipere¹¹ recusabat¹². [5¹³] Illud¹⁴ autem gratanter suscipiens pro summo munere, valedicens omnibus, festinanter cum suo cuneo cepit redire, confidens in tantum de¹⁵ sacrosancti¹⁶ corporis, quod ferebat¹⁷, munimine, ut estimaret nichil adversi¹⁸ sibi prorsus posse nocere¹⁹. Et revera, sicut Dominus dicit quod²⁰ omnia suntabilia credenti (2), nichil triste sibi, licet²¹ inter barbaras gentes transierit, in eodem contigit²² itinere, sed tuti et alacres ad sua redire. Ex quo nimirum factum est ut tam ipse quam posterius eius post eum per multa annorum curricula secum quousque²³ pergerent deferri facerent²⁴ et nusquam²⁵ post se relinquere vellent.

Lectio VII^a. Adeo enim de eius tutamine confidebant ut nichil sinistri¹ sibi posse subripere suspicarentur, sed prospere cuncta quecumque² aggredierentur evenire sperarent³, quamdiu videlicet⁴ illud in presencia⁵ haberent. Et ideo, ut dixi, ubicumque profecturi forent⁶, coram se⁷ deferri semper faciebant et sine illo etiam in expeditionibus ire volebant. Quod licet non sit ambigendum quin

²⁰ om. A. — ²¹ (sed cum - valeret) om. G.

6. — ¹ capsulam DEG. — ² detinebatur B. — ³ quolibet E. — ⁴ alius A. — ⁵ (eo v.) et hoc ideo D, et hec ideo E. — ⁶ om. D. — ⁷ om. G. — ⁸ (et plurimum - funderet) om. E. — ⁹ dona add. BDEG. — ¹⁰ ab eo B. — ¹¹ recipere D. — ¹² recusavit G. — ¹³ De data prosperitate eius pervento corpore, Capitulo V^o D. — ¹⁴ illico G. — ¹⁵ thesauro add. G. — ¹⁶ sancti G. — ¹⁷ ferebant A. — ¹⁸ om. B. — ¹⁹ nocesse A, surripere G. — ²⁰ quia G. — ²¹ om. G. — ²² contingit DE. — ²³ quocumque BG. — ²⁴ fecerunt E. — ²⁵ nunquam DE.

7. — ¹ sinistrum E. — ² que DE. — ³ ev. sp. om. DE. — ⁴ om. B. — ⁵ (illud in pr.) in pr. eum DE. — ⁶ essent D. — ⁷ om. B.

(1) Cette « histoire édifiante » ressemble étrangement au récit de la translation du Bras de S. Mammès, BHL. 5199 (Act. SS., Aug. t. III, p. 443).

(2) Marc. 9, 22.

ex devocione facerent, indecens tamen et temerarium dominus papa, cum ad eius noticiam pervenisset, fore adiudicavit ⁸, quia ⁹ huiusmodi ¹⁰ persone tanti confessoris sacrosanctas reliquias sub custodia sua haberent et inter armatos exercitus ad bella ¹¹ deferrent. [6¹²] Ea-propter cuidam illorum ¹³, qui Guigo ¹⁴ Desiderii vocabatur (1) quique ¹⁵ quasi ¹⁶ hereditario iure easdem reliquias ¹⁷ vendicarat ¹⁸ et ¹⁹ exemplo ²⁰ patrum ²¹ suorum ubicumque pergeret deferebat ²², idem summus pontifex mandare curavit ut ²³ nequaquam deinceps ita secum deferre ²⁴ presumeret, sed cuicumque mallet de abbatiis religiosorum virorum ²⁵ timencium Deum conservandas traderet.

Lectio octava. Quo percepto ¹ mandato vir egregius obaudire non ² distulit, sed ³ communicato ⁴ consilio cum amicis suis ⁵, monachis Montis Maioris (2), qui bone ⁶ conversacionis et nominis habebantur viri ⁷, conservandas eas ⁸ commisit. Qui ut ⁹ haberent ¹⁰ in territorio eius ubi ¹¹ monasterium construerent ¹² in quo honorifice conservari possent, locum eis ¹³ quendam ¹⁴ nemorosum, qui ex naturali ¹⁵ situ Mota ¹⁶ nuncupatur ¹⁷, ad excolendum et construendum ¹⁸ monasterium tradidit (3); in quo eis ¹⁹ tantam opem impendit quousque ad effectum res ipsa pervenit ²⁰. Terras quoque alias cum septem ecclesiis decimisque ad eas pertinentibus iure perpetuo obtinendas tradidit, ex quibus eiusdem monasterii habitatores victum et vestitum sufficienter habere possent.

Lectio nona ¹. Denique et locum alium haut ² procul inde positum contulit, in quo ³ domus helemosinaria construeretur, infra ⁴ quam Christi pauperes et universi, qui ex predicto gehennalis ignis

⁸ iudicavit B. — ⁹ quod BDE. — ¹⁰ om. G. — ¹¹ bello E. — ¹² De iussu apostolico confertur monasterio, Capitulo VI^o D. — ¹³ eorum DE. — ¹⁴ Gwigo B. — ¹⁵ qui G. — ¹⁶ om. E. — ¹⁷ sibi add. G. — ¹⁸ vendicaverat DEG. — ¹⁹ qui G. — ²⁰ exemplum E. — ²¹ fratrum B. — ²² conferebat A. — ²³ ne G. — ²⁴ deferri B. — ²⁵ monachorum add. DE.

8. — ¹ precepto G. — ² om. G. — ³ cum add. B. — ⁴ convocato DE. — ⁵ et add. G. — ⁶ bene E. — ⁷ om. B. — ⁸ reliquias G. — ⁹ non B. — ¹⁰ haberet D. — ¹¹ ut AB. — ¹² esset DE. — ¹³ eius DEG. — ¹⁴ quoddam B. — ¹⁵ natura DE. — ¹⁶ (s. M.) motu B. — ¹⁷ vocabatur DE; ex add. B. — ¹⁸ et c. om. DE. — ¹⁹ eius E, om. G. — ²⁰ perveniret BDE, perveniat G.

9. — ¹ De domo infirmaria atque elemosinaria, Capitulo VII^o D. — ² non B. — ³ (in q.) ubi DE. — ⁴ intra B.

(1) Sur Guigues Didier, voir p. 70.

(2) L'abbaye bénédictine de Montmajour près d'Arles.

(3) La Motte-au-Bois, auj. Saint-Antoine-de-Viennois (Isère).

incendio perurerentur⁵ et ad implorandum suffragium⁶ beati Anthonii⁷ confugerent⁸, gratuito⁹ susciperentur (1). Preterea ne quisquam eorum qui sibi hereditario iure successuri forent aliquid sibi¹⁰ in predictis donationibus vendicare vellent¹¹ aut aliquam calumpniam movere possent¹², libere cuncta semper obtinenda concessit. [7] Quam devotus igitur¹³ erga beatum Anthonium et universos servitores illius semper extiterit¹⁴ dum in hoc seculo vixerit, nulla, ut arbitror, lingua¹⁵ humana¹⁶ reserare¹⁷ poterit. Nec¹⁸ immerito : ipse (2) enim vere verus fuit et sine dolo Israe-lita (3), qui dum adhuc¹⁹ adolescens esset tenerrimus et²⁰ ex²¹ nobilissima stirpe oriundus, cunctas tamen mundi huius²² illecebras, cunctas²³ divitias et honores fugiendo sprexit, et pauperibus cuncta que habere poterat²⁴ distribuit in hac terra moriencium, ut bona Domini videre mereretur²⁵ in terra vivencium (4).²⁶ Qui primus eciam²⁷ post²⁸ Paulum²⁹ cognomento heremitam, quem ipse sepelivit (5), anachoriticam aggressus est ducere vitam et cenobitarum omnium propositum primitus in Egypto instituit monachorum. Cum quo quidem versupellex³⁰ dyabolus multociens insultando confligit³¹, sed non³² nunquam³³ ab eo superatus, quasi fumus inter auras disparuit fedaque³⁴ sue³⁵ presencie³⁶ indicia dereliqu[er]it³⁷ (6). Quid plura ? Tantam³⁸ denique gratiam idem vir

⁵ perurgerentur ADE, purgarentur G. — ⁶ om. BG. — ⁷ adiutorium add. B. — ⁸ consurgerent DE. — ⁹ gratuite DE. — ¹⁰ om. DE. — ¹¹ (v. v.) usurparet B. — ¹² possit B. — ¹³ est A, fuerit B, fuit G. — ¹⁴ om. ABG. — ¹⁵ (ut a. l.) aut l. a. G. — ¹⁶ om. B. — ¹⁷ reserari B. — ¹⁸ non BDE. — ¹⁹ om. BDEG. — ²⁰ om. G. — ²¹ om. DE. — ²² om. BDE. — ²³ ill. c. om. DE. — ²⁴ potuit G. — ²⁵ (v. m.) videretur D. — ²⁶ De incepto monasterio primitus ab Anthonio, Capitulo VIII^o D. — ²⁷ extat B, om. DE, extra G. — ²⁸ om. G. — ²⁹ paululum A. — ³⁰ non supellex A, versupelles B, versipelex G ; *lege* versipellis. — ³¹ infligit B. — ³² om. G. — ³³ (sed non n.) tanquam DE. — ³⁴ fedas D, fedes E. — ³⁵ sub G. — ³⁶ et add. E. — ³⁷ derelinquerit AG. — ³⁸ tandem E.

(1) Cette « maison de l'aumône », distincte du prieuré bénédictin, était à la fois un hospice pour les pauvres et un hôpital pour les malades. C'est le berceau de l'ordre des antonins.

(2) Il ne s'agit plus de Guigues Didier, mais de S. Antoine.

(3) *Ioh.* 1, 47.

(4) *Ps.* 26, 13.

(5) Voir la Vie de S. Paul par S. Jérôme, *BHL.* 6596, § 16 (*P. L.*, t. XXIII, col. 27).

(6) Cf. *Vita Antonii*, § 11 et 63 (*P. G.*, t. c., col. 859-60 et 933-34 ; *Act. SS.*, t. c., pp. 124 et 134, §§ 21 et 83).

beatus in curandis inherguminis ³⁹ et universis languencium infirmitatibus habebat, ut ⁴⁰ nemo fere ad eum male habens accederet, quin fusa pro eo ad Dominum oracione ⁴¹ incolumem restitueret.

Felix est igitur locus hic, quem ⁴² constat habere
Hunc ⁴³ tantumque ⁴⁴ virum, cui tot ⁴⁵ sunt totque fuere
Culmina virtutum simul et preconia laudum (1).

[8] Veneremur itaque eum ⁴⁶, dilectissimi, ut ⁴⁷ pium ⁴⁸ patrum nostrum, imitantes pro modulo nostro vite eius ⁴⁹ exempla ⁵⁰, quatinus ⁵¹ sanctis ipsius suffragantibus meritis et gehennalis ignis incendia in presenti et in futuro evitare mereamur et ad extremum quo ⁵² ipse pervenit pervenientes, vitam et beatitudinem obtineamus eternam, prestante Domino nostro ⁵³ Ihesu Christo, qui cum ⁵⁴ Patre ⁵⁵ et Spiritu sancto vivit et regnat, Deus ⁵⁶, per ⁵⁷ omnia ⁵⁸ secula seculorum. Amen ⁵⁹.

³⁹ inhergumine B, inergumine DE. — ⁴⁰ eis *add.* DE. — ⁴¹ prece G. — ⁴² quam E. — ⁴³ talem *add.* ADE. — ⁴⁴ talemque B. — ⁴⁵ totque DE. — ⁴⁶ ipsum G. — ⁴⁷ et B. — ⁴⁸ *om.* E. — ⁴⁹ ipsius DE. — ⁵⁰ exemplum DE. — ⁵¹ quidquid DE. — ⁵² quoquo B, ad quod DE. — ⁵³ *om.* A. — ⁵⁴ eodem *add.* DE. — ⁵⁵ et Filio *add.* G. — ⁵⁶ *om.* B. — ⁵⁷ in BDE. — ⁵⁸ *om.* BDE, infinita G. — ⁵⁹ Anthoine Rebours *add. al. manu* A ; in G *sequuntur versiculi quattuor* :

Abbas Antonius, decus et speculum monachorum,
Qui favente Deo requiescit in arce polorum,
Cum Pauli tunica lacet hic intus tumulatus,
Subveniens populis quos cernit flere beatus.

Deinde post explicit, recentiore manu additi sunt et hi versus :

Dena dies surgit et iam septima, qua hic
Antoni plebs tota canit, ruit omnis ad aras :
Ne nos ledat atrox et turbidus ignis, anhelat,
Quaeso, veni et miseris succurre precantibus, abbas.

(1) Ces trois vers, ainsi que les quatre premiers qui suivent le texte dans le ms. G (inc. *Abbas Antonius*), se lisaient sur « une table en parchemin écrite à l'antique et attachée à un ais au bas de la châsse dudit glorieux corps », selon un document cité par L. MAILLET-GUY, *Les origines...* (1908), p. 14, note B.

TROIS LÉGENDES DE SAINT SIGFRID

I

Manuscrit Additional 40,146, du British Museum, du XIII^e siècle, sur parchemin. Reliure moderne, portant, en caractères d'imprimerie, le titre : Breviarium Stregnese¹.

L'origine du manuscrit est incontestablement suédoise. Est-il possible de la préciser davantage? Au XIII^e siècle, les divergences liturgiques de détail ne fournissent pas encore un critère distinguant nettement les différents usages diocésains en Suède. Du moins peut-on affirmer que le corps de ce bréviaire ne fut pas destiné spécialement au diocèse de Strängnäs : les deux principaux saints locaux, Eskil et Botvid, dont le culte est plus ancien, n'y figurent point. On ne les trouve qu'au calendrier, parmi des additions qui évoquent plutôt le monastère de Vadstena et l'Ordre de S^{te} Brigitte (Ordo Sanctissimi Salvatoris). Dans le corps du bréviaire, deux saints suédois seulement : Éric et Sigfrid. Comme l'avait supposé Ellen Jørgensen, l'office assigné pour S. Éric est celui, plus bref, que Toivo Haapanen place au second stade du développement liturgique². Pour S. Sigfrid, son office est le plus ancien document écrit en Suède qui lui donne le titre de saint. Il comprend une collecte et la Légende imprimée ci-dessous. La même collecte fut plus tard en usage dans les diocèses de Linköping, Strängnäs et Västerås. On la rencontre parfois aussi dans le diocèse d'Uppsala et même en dehors de la Suède. Quant au fond de la Légende, Adam de Brême rapporte déjà que Sigfridus, évêque missionnaire anglais, prêcha en Suède, du vivant du roi Olof (Eriksson) et dans les temps qui suivirent³. Les sources antérieures au présent

¹ Ellen JØRGENSEN, *Bidrag til ældre Nordisk Kirke- og Litteraturhistorie*, II, dans *Nordisk Tidskrift för Bok- och Biblioteksväsen*, t. XX (1933), p. 190-93.

² Toivo HAAPANEN, *Olika skikt i St Eriks metrisk officium*, même revue, t. XIV (1927), p. 53-83.

³ ADAMI *Gesta Hammaburgensis Ecclesiae Pontificum*, ed. B. SCHMEIDLER (Hannover, 1917), pp. 63, 117-18, 124-25, 155-56, 268-69.

office ne nous en apprennent pas davantage. La Légende, apparemment, ne résume pas une pièce plus ancienne. C'est moins une Vie de saint qu'une sorte de chronique. Elle semblerait compilée d'après deux notices, la première sur le baptême du premier roi chrétien de Suède, la seconde touchant le martyre des trois saints de Värjö et l'invention de leurs chefs. A l'origine de celle-là, on peut supposer quelque intention politique, tandis que celle-ci paraît relater simplement un fait historique. Dès la fin du XIII^e siècle, le sceau du chapitre cathédral de Värjö porte gravés les chefs des trois martyrs¹. Ni calendriers ni litanies plus anciens que le présent manuscrit n'ont été signalés jusqu'à présent comme renfermant le nom de S. Sigfrid.

Legenda. Tempore illo erat rex quidam in Suecia, Olavus nomine, qui, licet gentilis, devotum tamen gerebat animum. Hic rogavit regem Anglorum ut sibi aliquis in fide catholica plena instructus mitteretur. Beatus igitur Sigfridus ex rogatu regis Anglorum regem Swecie adiit. Letificatus est autem rex in occursum eius et suscepit eum cum honore. Post non multos dies, predicante viro Dei verbum salutis populo, credidit rex et baptizatus est, omnesque familiares eius et domestici, cum toto eius exercitu. Cum autem populus, errores dyaboli deserens, ad baptismum convolaret, ceperunt ydola destrui et dyabolo infinita detrimenta irrogari. Dyabolus autem, tocus boni invidus emulator, adversus nepotes¹ sancti Sigfridi XII viros concitavit, qui nocte domum eorum intrantes, trucidabant eos, precipitantes capita eorum. Patrato itaque tam nefandissimo scelere, colligentes capita eorum, [et] urne admodum magne inposuerunt, <et> adnectentes saxo ingenti, in medium amnem iuxta ecclesiam eorundem dimiserunt. Que postmodum vir sanctus reperiens, in ecclesia collocavit. Corpora autem eorum in deserto, peccatis populi exigentibus, usque hodie occultantur².

¹ nepotes *cod.* — ² *Initio legitur collecta*: Omnipotens sempiternus Deus; *in fine*: Ewangeliū Homo quidam nobilis.

¹ Toni SCHMID, *Den helige Sigfrid* (Lund, 1931), p. 83-88; *Sveriges Kristnande* (Stockholm, 1934), passim; *Till Sigfrids officiets utveckling*, dans *Nordisk Tidskrift för Bok- och Biblioteksväsen*, t. XX (1933), p. 34-35.

II

Manuscrit latin C 416 de la Bibliothèque de l'université d'Uppsala, du XIV^e siècle, sur papier.

Ce bréviaire fit partie de la bibliothèque du monastère brigittin de Vadstena. Ainsi que l'a montré Aarno Maliniemi, il est de la main de Iohannes Svenonis. Celui-ci, après des études faites probablement à l'université de Prague, devint chanoine de Strängnäs et, en 1387, moine à Vadstena. Il mourut en 1390. Le manuscrit est actuellement dépourvu de calendrier. On y remarque des traces de l'usus Strengnensis¹, non sans quelques particularités assez énigmatiques, parmi lesquelles se range l'office de Sigfrid. A la fête de ce saint, on lit l'office propre et développé Celebremus, carissimi. La collecte est identique à celle du manuscrit Additional 40,146. Contrairement à l'usage des bréviaires suédois d'époque tardive, six leçons seulement, au lieu de neuf, sont tirées des gestes du saint, celles du troisième nocturne constituant l'homélie². Le texte des leçons s'écarte de toutes les Légendes connues, même de celles que renferment des bréviaires du même diocèse. Elles se rattachent certainement, pour les faits principaux et les indications topographiques et chronologiques, au groupe le plus répandu, celui de la recension Tempore illo. Ainsi, après un concile convoqué par le roi des Anglais, Sigfrid aborde premièrement au Danemark, où il est accueilli par le roi et par un saint homme. Il se rend ensuite à Växjö, et de là auprès du roi de Suède, qui est converti et baptisé. Pendant son séjour chez ce roi, ses neveux sont tués à Växjö. Sigfrid y retourne, y trouve leurs têtes et y meurt³. Notre bréviaire est notablement plus concis que la plupart des textes du groupe Tempore illo. Le langage en est différent. A l'encontre des autres versions, il ne rapporte pas les noms des deux rois anglais et danois.

¹ Aarno MALIN, *Studier i Vadstena klostets bibliotek*, même revue, t. XIII (1926), p. 145-150.

² L'ancien *Ordinarius Lincopensis*, contemporain de notre manuscrit, puisqu'il est daté de 1384, indique déjà neuf leçons tirées des Gestes (Ms. 2 in-4°, Skoklosterbiblioteket, Riksarkivet, Stockholm).

³ Sur le concile et les autres détails mentionnés, voir T. SCHMID, *Den helige Sigfrid*, p. 80-88. On trouve une mention tardive de la pierre tombale de Sigfrid dans la cathédrale de Växjö chez J. BAAZIUS, *Inventarium Ecclesiae Sveo-Gothorum* (Lincopiae, 1642), p. 102.

Ce point est d'importance, car l'existence du premier est une pure fiction et le rôle attribué au second n'est rien moins que vraisemblable. Le style, dans les portions qui rapportent le baptême du roi de Suède et dans la dernière partie de la Légende, paraît relativement ancien.

Illo tempore erat rex quidam in regno Suecie, Olavus nomine, vir magne liber<ali>tatis et prudencie et in rebus bellicis strenuus, devotum animum gerens, sed non secundum fidei scienciam, quia paganus erat et ydola colebat, nec aliud noverat. Audierat tamen christianorum nomen forte nuncupari, sed ad quid vel quare, penitus ignorabat, quia numquam per alicuius predicationem Christi ¹ fuerat in fide ² roboratus. Regi quidem Anglorum in tantum erat confederatus, ut exenniis regalibus mutuo sepius donatis, regnum utriusque pacto pacis firmiter foret stabilitum. Unde accidit ut, inter secreciora que inter eos mittebantur, rex Olavus, divine pietatis consilio ductus, a rege Anglorum petit ut sibi aliquis in fide catholica instructus mitteretur, dicens, si certum quid de eadem discere posset, se fieri velle christianum. Quod audiens rex Anglie, intellexit cor eius visitatum a Domino, plurimumque eius visitationi congratulans et congaudens, petitionem eius benigne suscepit seque cooperatorem anime illius spopondit. Tu autem Domine.

Explicit lectio prima.

Igitur rex Anglie, congregato consilio communi clericorum ac sacerdotum ac insinuata regie petitionis voluntate[m], cuius propositum in hoc persisteret, ut Regi celorum deinceps militaret iugoque fidei christiane collum submitteret, cum multi iam exhortacionis ac pietatis sermones habiti essent de ipsius fidei ydoneo instructore Sweorum regi transmittendo, per triduum eciam eodem consilio celebrato, [et] ob ferocitatem Swevicane gentis, cuius formido aures perculerat plurimorum, de tanta Christi sacerdotum turba nullus inventus est, qui huius peregrinacionis labori se subdere vellet. Venerabilis Dei cultor, sanctus Sigfridus, Eboracensis archiepiscopus, quem omnipotens Dominus ad prefate gentis depellendum errorem ante secula previdit destinandum, in medio exurgens et ut divine satisfaceret ³ voluntati devota ammonicione instancius persuadens, post longum peractum sermonem, huiusmodi per se finaliter decrevit subeundum. Tu autem. **Explicit lectio secunda.**

¹ Christum cod. — ² (in f.) in marg. add. cod. — ³ satisfierat cod.

Omnibus itaque ob iter necessariis paratis, quasi exul, Sigfridus navim con<s>cendens, patriam, parentes ac natale solum relinquens, oppansis velis, per medium pelagi iter arripuit, et ventis prosperis leta sulcantes ethera, tandem, paucis evolutis diebus, in Daciam applicuerunt, ubi pro tunc satis novelle plantacionis christianitas erat, quia necdum plene colla submiserat fidei catholice seva gentilitas. Rumor itaque de eius adventu circumquaque spargitur, eo quod lux in tenebris diu latere non potuit, quam divina pietas in salutem populorum destinavit. Rex siquidem Dacie, audito ⁴ eius adventu, magno repletur gaudio. Et cum ad regis regni-que nobilium... ⁵ pervenisset, immenso repleti gaudio, in eius occursum properantes, cum magno ipsum honore, ut decuit, [eum] exceperunt, dicentes : « Benedictus qui venit in nomine Domini ⁶. » Tu autem, Domine. **Explicit lectio tertia.**

Transacto igitur aliquanto temporis spacio, sub quo cum rege Dacie et suis hominibus in devotis et saluberrimis exhortacionibus moram continue perduxerat, obtentoque demum conductu ob securioris accessus eventum in Swevicanam, iter illac veniendi arripens, vias satis difficiles est agressus. Pervenit igitur que vocatur Werendia, que prima est terrarum Swecie versus meridiem, piscosis fluminibus, apibus et melle repleta, agris fertilibus et pratis decorata, silvis et nemoribus circumsepta, ac diversorum generum feris opulenta, ad locum qui nunc dicitur Vexyo, in quo edificium constructum est lapideum in honorem eiusdem sancti et in memoriam beati Iohannis Baptiste. Que videlicet ecclesia episcopali veneratur sede usque in hodiernum diem. **Explicit lectio quarta.**

Pre magnitudine autem laboris continui fatigatus, vir sanctus in loco ubi primo tentorium fixit solotenus se ponens, modicam sibi pausam indulsit. Quod cernens unus de tribus nepotibus suis, qui secum erant, secus eum in tentorio resedit. Illico in sompno sanctus Domini vidit angelum sibi assistere, seque taliter alloquentem : « Surge cicius, Deo dilecte, et sequere me. » Illo autem in spiritu sequente, duxit ad locum procul, quem certis terminis edificande ecclesie prefixum ostendit, sicque disparuit. Expergefactus itaque vir Dei et solum penes se nepotem ⁷ suum intuens, dixit : « Patuitne ingressus alicuius cum dormiens iacerem ? » Cui, cum respondisset : « Nullius, domine », adiecit sanctus et dixit : « Apparuit

⁴ auditu cod. — ⁵ desideratur aliquid. — ⁶ Psalm, 117, 26. — ⁷ nepotum cod,

mihi per visum vir quidam venusto aspectu decoraque facie, et sic me affatus est : « Domum hic Domino construes, in qua reis condonabitur venia, iustis conferetur gracia. » Veni ergo, consideremus si sompnii huius visio, veritatis valeat testimonio comprobari. » Surgentes continuo, citi ad locum properant. Invenerunt signa indiciiis certis prefixa, que viro Dei ab angelo fuerant ostensa. **Explicit lectio quinta.**

Post hec de ipsius adventu ad regem perveniente fama, nedum per honoratos sibi obviam mittens legatos, sed in ipsius occursum rex personaliter accelerans, condigno eum suscepit honore. Non post multos ergo dies, verbi divini predicatione audita, credidit rex et baptizatus est ipse et omnes domestici eius, cum magna tocius regni populi multitudine. Cum igitur populus, errores dyaboli deserens, ad baptismum convolaret, ceperunt ydola destrui et dyabolo infinita detrimenta irrogari. Unde ipse, tocius boni invidus emulador, adversus nepotes sancti Sigfridi XII viros concitavit, qui, nocte in eos irruentes, trucidabant, precidentes capita eorum, et urne admodum magne imposuerunt, et alligato ingenti saxo, in medium flumen iuxta ecclesiam eorundem submerserunt. Que post longum tempus vir sanctus reperiens, in ecclesia collocavit. Corpora autem eorum, peccatis populi exigentibus, usque hodie occultantur. **Explicit lectio sexta.**

III

Manuscrit latin 54 in-8°, Ny kgl. S., de la Bibliothèque royale, à Copenhague, du xv^e siècle, sur papier.

C'est un légendier d'origine danoise¹. Comme toutes les légendes de S. Sigfrid provenant de ce pays, notre texte dérive d'une recension du type *Tempore illo*, à laquelle s'ajoute un trait de la légende upsaliennne *Erat olim* : la fondation par Sigfrid de centres diocésains jusqu'en Haute-Suède. Parmi ceux-ci, les textes danois mentionnent également Våsterås, addition bien naturelle chez un compilateur médiéval qui avait lu assurément la Légende de S. David de Munktorp. Ainsi tous les diocèses de la Suède proprement dite (à l'exclusion

¹ Ellen JØRGENSEN, *Catalogus codicum latinorum medii aevi Bibliothecae Regiae Hafnensis* (Hafniae, 1933), p. 218.

donc de la Finlande) sont présentés comme remontant finalement à S. Sigfrid. Dans notre Légende, cependant, un détail est nouveau : le saint homme, jusqu'alors anonyme, résidant auprès du roi de Danemark, est identifié avec S. Anschaire (mort en réalité près de deux siècles auparavant, en 865) ; celui-ci porte simplement le titre d'évêque, ce qui est significatif.

Erat rex quidam in regno Suecie, Olavus nomine, vir ad omnia mundane probitatis opera naturaliter industrius, sed paganus. Hic a Mildredo, rege Anglie christiano, cui speciali erat amicitia copulatus, virum aliquem in fide catholica eruditum instanter petivit sibi mitti, per quem ille fidei lucide posset addiscere veritatem. **Explicit lectio prima.**

Tunc sanctus Sigfridus, archiepiscopus Eboracensis, vir Spiritu sancto plenus, petite predicationis negocium motu proprio sibi assumpsit pro viribus persequendum. Derelictis igitur omnibus propter Deum, vir sanctus, viam arripiens recedendi, infra paucos dies in Daciam navigio pervenit noviter baptizatam. Ubi a Suenone, illius provincie rege, honorifice susceptus, modico duxit se tempore quiescendum. **Explicit lectio secunda.**

Eo tempore conversabatur cum rege vir quidam magne sanctitatis et religionis, fidei catholice propugnator, Ansgarius episcopus, qui assiduis monitis et predicatione populum eius in timore Domini roborabat. Erantque simul cum rege hec lucerne super candelabrum posite, quas divina pietas ex longinquis partibus in salutem congregavit populorum. Quorum ferventi eloquio rex ipse doctus et directus, de ipsorum mora sollicitè cepit delectari. **Explicit lectio tertia.**

Transacto itaque aliquanto spacio, vir Dei Sigfridus sue peregrinationis insinuat voluntatem. Accepta itaque ab eo licencia, non modicas graciaram acciones pro beneficiis regia celsitudine sibi suisque collatis exsolvit. Hiis auditis, rex satis doluit quod tanti consilii consolacionem retinere non potuit. Difficile tamen videbatur eum ab incepto itinere retardare. Profectus namque post hoc de Dacia, tandem in partibus Suecie Ostboo Verendie pervenit, ubi divina providencia locum sibi castrorum providerat metandorum. **Explicit lectio quarta.**

Erant autem in comitatu suo, inter ceteros viros religiosos, tres nepotes eius, videlicet Unamannus sacerdos, Sunamannus dyaconus et Vynamannus subdyaconus. In monte quodam, ubi mora-

batur, primo fixit tentorium. Deinde monitu angeli iuxta stagnum quod Wexió vulgariter nuncupatur remansit, ibidem tabernaculum Dei, sicut monstratum fuerat, erigendo. Ubi cepit divina sedulo celebrare, quotidieque confluenti ad se populo terre verbum Dei cum fiducia predicabat. Verendenses igitur, cognita eius predicacionis veritate, viros duodecim egregios sibi primitus obtulerunt, qui fidei iussores existerent reliquorum pro fide catholica communiter recipienda. Confluebat igitur quotidie populus terre ad virum Dei sedulo predicantem, sacro subiiciens se baptismo, donec fere pars prima baptizata, abiectis ydolis, Christum cognosceret verum Deum.

Explicit lectio quinta.

Tandem rex Suecie, missis pro eo nunciis sollemnibus, se per eius visitacionem devote peciit consolari. Tunc sanctus Sigfridus neophitos Værendenses cum ecclesia Vexióensi dictis nepotibus suis commisit omni diligencia confovendos. Ipse vero personaliter ad regem se obtulit continuo visitandum, quem, in partibus Wescocie inventum, expositis sibi primitus articulis fidei christiane granteque receptis, cum suorum plurimis baptizavit. Renatisque in fonte baptismatis pluribus paganorum, duas basilicas in Gotia, tres vero in Swecia, videlicet Upsalensem, Arosiensem et Strengensensem, constituit cathedrales. **Explicit lectio sexta.**

Interea quidam Værendensium, filii Belial, instinctu dyabolico concitati, nepotes predictos beati patris nocturno tempore apprehendentes, in stagni medium quod cimiterio Vexióensi contiguum adiacet deduxerunt. Ubi amputatis eorum capitibus et cum saxo pregrandi submersis, corpora sanctorum ad loca detulerunt remota. Audiens vero pater venerabilis suorum necem taliter extinctorum et grave periculum remanentium, non distulit in Værendiam remeare. Ipse vero sub intempeste noctis silencio ferventi desiderio Deum suum deprecabatur pro dictorum martirum reliquiis celitus revelandis. Vidit in stagni medio tria luminaria ad modum stellarum micancia, que ad littus orientalis plage paulatim tendere videbantur. Unde exhilaratus spiritu, pia devocione presumpsit se divinitus exauditum et ad littus predictum in occursum eorum concitus festinavit. Tu <autem, Domine>. **Explicit lectio septima.**

Vidit itaque pater venerabilis vas sanctorum capitum contentivum ad ripam natando propinquare, lapide pregrandi ac contra naturam gravium leviter prenatante[m]. Que capita vir Dei in sinum suum non sine lachrimis colligens reverenter, conspiciens ea, dixit : « Vindicet Deus. » Et respondit primum caput : « Vindicatum erit. »

Et secundum caput addidit : « Quomodo erit ? » Et tercium subiunxit : « In filios filiorum. » Reverenter eadem postea transtulit ad locum eorum congruum sanctitati decencius recondenda. **Explicit lectio octava.**

Cumque Sigfridus totum undique regnum Suecie ad Dominum penitus convertisset, ordinatis per loca episcopis et clericis ecclesias Dei cum grege dominico sollicite commendavit. Ipse vero ad peculiarem sibi ecclesiam rediens, videlicet Vexióensem, quam propter visionem angelicam sibi ibidem alias demonstratam ceteris regni ecclesiis pretulit in honore pariter et amore, ibique per totum vite sue residuum, ieiuniis et oracionibus Deo serviens die ac nocte, tandem consum<m>atus senectute bona, provec-teque etatis et plenus dierum, in Domino feliciter obdormivit. **Explicit lectio nona.**

Stockholm.

Toni SCHMID.

S. GRÉGOIRE L'ILLUMINATEUR

DANS LE CALENDRIER LAPIDAIRE DE NAPLES

Après tant de savantes recherches, de controverses et de polémiques auxquelles il a donné lieu, le célèbre calendrier lapidaire de Naples est encore loin d'être élucidé dans tous ses détails¹. Plusieurs particularités de sa composition demeurent problématiques ou n'ont reçu que des explications dilatoires, acceptées de guerre lasse, pour couper court à une recherche présumée sans issue, avec le sentiment plus ou moins avoué que le jeu, comme on dit, n'en vaudrait pas la chandelle.

Nous ne croyons pourtant pas qu'il faille tenir pour une bizarrerie énigmatique la commémoration de S. Grégoire d'Arménie, aux 2 et 3 décembre. Cette mention n'a de surprenant que la date où elle est insérée. Le personnage qu'elle concerne est connu et même célèbre ; mais il appartient à une histoire et à un milieu ethnique, auxquels Sabbatini et ses doctes successeurs ne prenaient que fort peu d'intérêt. Quand on replace ce S. Grégoire dans son cadre naturel et qu'on remonte aux sources de sa légende, on croit entrevoir plusieurs raisons pour lesquelles un martyrologiste napolitain du VIII^e siècle finissant a pu, autrement que par un caprice arbitraire ou une simple négligence, enregistrer son anniversaire à une date qui nous paraît aujourd'hui extravagante.

Ces raisons ne se prêtent pas à être simplifiées au delà d'une certaine mesure. Pour leur garder leur valeur probante, il faut nécessairement les reprendre d'un peu haut. Mais en retour de cet effort, peut-être aussi donnent-elles ouverture à des observations dont l'intérêt dépasse celui du détail assez mince autour duquel

¹ Des nombreux travaux qui ont été publiés sur ce sujet, ceux qui restent utiles à lire sont mentionnés par H. DELEHAYE, *Hagiographie napolitaine*, I, dans *Anal. Boll.*, t. LVII (1939), p. 44-59, et par D. MALLARDO, *Il calendario Lotteriano del sec. XIII*, Naples, 1940.

tournera la présente recherche. On nous pardonnera d'avoir pensé que la question pouvait être rouverte sans irrévérence pour les illustres érudits qui l'ont expédiée beaucoup plus lestement.

I

Comme chacun sait, S. Grégoire d'Arménie est mentionné en deux endroits du calendrier de Naples. Une première fois, au 30 septembre, on lit :

*Ieronimi et Gregorii episcopi de Armenia*¹.

Le calendrier est ici d'accord avec le synaxaire grec, qui, au 30 septembre, annonce : "Αθλησις τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Γρηγορίου, ἐπισκόπου γενομένου τῆς Μεγάλης Ἀρμενίας². A S. Grégoire le synaxaire associe les saintes Γαλανή καὶ Πιψιμί et leurs compagnes, vierges martyres : les mêmes, évidemment, qui apparaissent dans notre calendrier au 28 septembre, sous les noms défigurés : *Ripsimi Gaini*. Ces deux annonces, qui se complètent et qui s'accordent solidairement avec le synaxaire byzantin, ont créé l'impression qu'en inscrivant S. Grégoire au 30 septembre, le rédacteur du calendrier napolitain s'est conformé à un usage anciennement établi. En regard de cet anniversaire, dont l'échéance paraît légitimée par la coutume, le rappel géminé du même S. Grégoire aux 2 et 3 décembre a pris la figure d'une innovation bizarre, sinon d'une pure et simple bévue.

Il est hors de doute qu'au 30 septembre, la commémoration du patron de l'Arménie se trouve, pour ainsi dire, en possession d'état. On pourrait lui en laisser le bénéfice, aussi longtemps qu'elle n'est pas en contradiction avec une autre date plus fortement appuyée. Mais on s'est un peu trop pressé de passer outre et de tabler sur ce point de fait comme sur une position acquise. Il y avait pourtant lieu de vérifier si et dans quelle mesure le témoignage des livres liturgiques byzantins engage l'autorité de la tradition.

Avant que d'ouvrir la bouche, la dite tradition a commencé par se taire pendant un laps de temps dont la durée donne à réfléchir.

¹ DELEHAYE, l. c., pp. 33, 42.

² *Synax. Eccl. CP.*, col. 89-94.

Notons d'abord, comme une particularité digne d'attention, qu'en Occident, le premier document où soit mentionnée la fête de S. Grégoire d'Arménie est précisément notre calendrier lapidaire. Elle reparait ensuite plusieurs siècles plus tard, dans d'autres calendriers napolitains¹, et, chose curieuse, à cette même date du 2 décembre, qui est mise en suspicion par la critique. En dehors de Naples, il faut descendre jusqu'en 1573, pour retrouver S. Grégoire chez Molanus, qui l'a introduit au 30 septembre, dans sa seconde édition, sur l'autorité de Métaphraste (*BHG.* 713), d'après la traduction latine de Lipomano². Chez les Grecs non plus, on ne découvre pas sans peine une trace de son culte dans les fastes ecclésiastiques avant ce même Métaphraste. Tels sont les faits qui interdisent d'opposer la question préalable à la recherche que nous voudrions entreprendre. Ils demandent à être établis et précisés en liaison avec les circonstances historiques qui leur enlèvent leur apparence paradoxale. Nous y reviendrons dans les pages qui vont suivre, à mesure que les éléments de la démonstration se présenteront en rang utile.

Il existe cependant une littérature en langue grecque qui a donné lieu de supposer que S. Grégoire a été anciennement honoré dans l'Église de Constantinople. Elle ne doit pas faire illusion. Le récit épique *BHG.* 712, qui en est la pièce capitale, n'est pas un produit original de l'hagiographie byzantine, comme il serait aisé de l'établir si la démonstration n'en était déjà faite de main de maître par Gutschmid³, P. de Lagarde⁴, Gelzer⁵, Meillet⁶ et d'autres encore. Il dérive d'un prototype arménien, d'où l'*Agathange* actuel, *BHO.* 328-331, est sorti par plusieurs remaniements. Nous en aurons tout à l'heure une nouvelle preuve, quand il nous faudra comparer la rédaction arménienne et la recension grecque pour en déduire

¹ Voir ci-dessous, p. 129.

² Du Sollier, dans ses *auctaria* à Usuard (*Martyrologium Usuardi*, p. 568, au 30 septembre), ne cite pas d'autre témoin que cette réédition de Molanus.

³ *Agathangelos*, dans *Kleine Schriften*, ed. Fr. Rühl, t. III (1892), p. 339-420.

⁴ *Agathangelus neu herausgegeben*, dans *Abhandlungen der kgl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, t. XXXV (1888), p. 127-34.

⁵ *Die Anfänge der armenischen Kirche*, dans *Berichte über die Verhandlungen der kgl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, t. XLVII (1894), p. 126 et suiv.

⁶ *Remarques sur le texte de l'historien arménien Agathange*, dans *Journal asiatique*, 10^e sér., t. XVI (1910), p. 460-81.

ce qu'elles nous apprennent sur la date originaire de la fête de S. Grégoire en Arménie. Ce sera le moment de rappeler quelques-unes des énigmes posées par ce litigieux *Agathange*, autour duquel des champions de causes perdues continueront de batailler par habitude, quand l'inanité de leurs disputes sera devenue claire aux yeux du monde entier.

Pour le moment, nous pouvons nous borner à une observation préliminaire. La version grecque d'*Agathange* est sans valeur comme témoin de la tradition byzantine. Elle n'est pas l'œuvre d'un Hellène. Gauche sinon incorrecte pour la langue, avec sa phrase traînante et son vocabulaire impropre, elle est d'autre part librement modelée sur le sens de l'original, avec un discernement à peu près impeccable, et contient même des variantes qui ont le caractère d'une retouche heureuse au texte arménien. On y reconnaît la main d'un lettré polyglotte, comme l'Arménie en a produit en foule avant et depuis le temps où elle a appris à écrire en sa langue. Elle porte donc la marque d'une époque et d'un milieu où les Arméniens ont cherché à répandre chez leurs coreligionnaires de l'empire grec le culte de leur saint national : époque et milieu, sur lesquels l'histoire politique pourra peut-être projeter quelques lueurs.

On s'attendrait à trouver S. Grégoire plus anciennement naturalisé chez les Syriens jacobites, à raison des liens confessionnels qui, d'assez bonne heure, se sont noués entre eux et les Arméniens grégoriens¹. Mais en fait, pour eux comme pour les Grecs, le convertisseur de l'Arménie est demeuré un inconnu jusqu'au début du VIII^e siècle.

Si l'on veut savoir à quoi s'en tenir, il suffit de lire attentivement la notice biographique qui remplit le chapitre VII du traité en forme de lettre, adressé en 714 par Georges, évêque des Arabes, au reclus Josué d'Anab². Elle répond à une question que Georges n'a pas jugé nécessaire de rappeler, mais qui ressort clairement de la conclusion polémique qu'il ne perd pas de vue. Josué le reclus avait appris par oui-dire ou constaté par observation personnelle que des Arméniens, monophysites comme lui, s'abstenaient de mêler

¹ ERW. TER-MINASSIANTZ, *Die armenische Kirche in ihren Beziehungen zu den syrischen Kirchen*, dans *Texte und Untersuchungen*, t. XXVI (1904).

² BHO. 334, éd. P. DE LAGARDE, *Analecta syriaca*, p. 122-28 ; cf. V. RYSSSEL, *Georgs des Araberbischofs Gedichte und Briefe* (Leipzig, 1891), p. 54-59.

de l'eau au vin du sacrifice eucharistique. A ses protestations hor-
 rifiées ces Arméniens ont répondu qu'ils se conformaient au rite que
 leur maître Grégoire leur avait enseigné. Qui était ce Grégoire, de
 qui s'autorisait une telle perversion du culte chrétien? L'évêque
 Georges, interrogé à ce propos, paraît avoir dû lui-même se ren-
 seigner avant de répondre. Il se borne à résumer les dires d'une
 histoire qui parle de cet évangéliste des Arméniens : Եւրպի
 Եւրպի Եւրպի Եւրպի Եւրպի Եւրպի Եւրպի Եւրպի Եւրպի Եւրպի
 , sicut rescis-
 sci potest ex narratis in eius historia. Mais à la manière dont il
 allègue ce témoignage et aux commentaires dont il l'entoure, il
 est visible qu'il l'a tiré tout nouvellement de sa bibliothèque.

On s'est demandé quelle était cette histoire. Question oiseuse. Georges, dont l'information est manifestement de fraîche date, répète à sa façon ce qu'il vient de lire dans *Agathange*, plus exactement dans une recension grecque de ce livre protéiforme. Cette source est identifiée avec toute la précision souhaitable, grâce à quelques emprunts à peu près littéraux qui ont été relevés par le P. Dashian ¹.

[illegible]

Hic Roma genus ducebat. In terram Armeniae venit puer admodum, sive propter insectationem quam in christianos moverat Diocle-

¹ Ագաթանգեղոս առ Գէորգի ասորի եպիսկոպոսի, dans *Handes Amso-rya*, t. IV (1890), pp. 1-4, 36-39, 48-53, 85-87, 97-100, 129-34, 145-50.

² LAGARDE, l. c., p. 122-23.

tianus, sive propter aliam causam nobis ignoratam. Itaque in terra Armenia educatus eiusque litteras et linguam doctus profecit et inclauit nomen eius.

Dans ces quelques lignes, la tradition arménienne reçoit au moins deux démentis inacceptables. Chez aucun auteur qualifié pour la représenter, Georges n'a pu lire que Grégoire était de race romaine, c'est-à-dire grecque, et que, dans son enfance, il avait appris les lettres arméniennes, plus d'un siècle avant Mesrop. L'histoire arménienne, ou une légende qui en tient lieu, a constamment prétendu que Grégoire était Parthe. Son père Anak, chef du lignage héréditaire de Bahl, avait assassiné, pour le compte de Sapor II, le roi Khosrov d'Arménie, qui, avant de mourir, donna l'ordre de le massacrer avec toute sa famille. Grégoire et Souren, son jeune frère, tous deux en bas âge, échappèrent seuls à cette tuerie et furent emmenés clandestinement, Souren chez les Perses, Grégoire à Césarée, où il fut élevé dans la religion chrétienne. Tel est le fond des récits que tous les historiens et hagiographes arméniens ont répétés sur la foi d'Agathange¹. Ils sont vrais ou faux : là n'est pas présentement la question. Ce qu'il importe de noter, c'est que l'évêque Georges est seul à y contredire. Les critiques qui se sont, comme de juste, emparés de son assertion, n'ont pas songé à rechercher de qui il pouvait la tenir. Étrange caprice du hasard : Georges serait tombé justement sur un témoignage discordant, dont il ne reste ailleurs aucune trace. Et puisqu'il ne souffle mot de la tradition unanime à le démentir, il faudrait bien en conclure que celle-ci lui est demeurée inconnue. Ce serait une preuve par trop claire qu'en 714, la renommée de S. Grégoire n'avait pas franchi les frontières de l'Arménie. Mais cette preuve dépasse le but.

Une explication beaucoup moins dure à comprendre, c'est que l'évêque Georges, ou son informateur, effrayé par l'intempérante prolixité d'Agathange, se sera contenté de parcourir en diagonale cette narration interminable et aura amalgamé le récit de la jeunesse de S. Grégoire avec le début de la Passion de S^{te} Hripsimé, dont nous aurons à reparler tout à l'heure. Une telle méprise, si

¹ Voir *Comm. mart. rom.*, p.426-27. Certains critiques naturellement se sont récriés contre cette tradition. Feu N. Adontz aussi a voulu la volatiliser par des manipulations qu'il n'aurait pas manqué de rembarquer vertement si un autre se les était permises (*Grégoire l'Illuminateur et Anak le Parthe*, dans *Revue des études arméniennes*, t. VIII, 1928, p. 233-45).

lourde soit-elle, n'a rien que de vraisemblable. Que Georges ait lu très superficiellement l'auteur dont il se réclame, on en a la preuve évidente en essayant de trouver un sens raisonnable aux réflexions dont il fait suivre sa notice biographique sur la vie et l'apostolat de S. Grégoire. Partant des données qui lui semblaient répondre à la question de son correspondant, il se met en devoir de lui démontrer *ex professo* que le Grégoire qui a évangélisé les Arméniens ne peut être identifié avec aucun de ses trois homonymes honorés dans l'Église grecque, S. Grégoire le Thaumaturge, S. Grégoire de Nazianze et S. Grégoire de Nysse ¹. Imagine-t-on une pareille naïveté chez un érudit qui aurait sérieusement essayé de tirer au clair le rôle historique de l'illustre inconnu dont on le priaît de vérifier les titres et qualités?

Ce qui est mis dans la lumière la plus crue par ce déploiement d'évidences élémentaires, c'est que, pour l'évêque Georges, le S. Grégoire des Arméniens était une personnalité indécise et même suspecte. C'est seulement par déduction qu'il réussit à lui trouver une individualité exempte d'équivoque. Quelle autre preuve voudrait-on pour être sûr qu'autour de lui on n'était pas habitué à rencontrer l'apôtre de l'Arménie dans les fastes liturgiques, où un quiproquo était pratiquement impossible? Du reste, cette preuve directe, si on l'estime nécessaire, nous pouvons dire que nous la tenons. L'évêque Georges avait été le disciple du célèbre Jacques d'Édesse. Son maître a certainement eu entre les mains, s'il ne l'a procurée ou du moins copiée lui-même, la recension du calendrier de Qennešré conservée dans le manuscrit du British Museum Add. 17314, fol. 84-85^v ². S. Grégoire le Thaumaturge et ses deux illustres homonymes cappadociens y sont nommés comme il se devait. Mais de notre S. Grégoire, nulle trace. Absence positivement inexplicable, si à cette date l'évangélisateur des Arméniens était déjà honoré chez les Syriens jacobites.

Pour son propre compte, Georges ne paraît pas estimer qu'il y ait lieu de réparer cette omission. Quand il cite ou résume *Agathange* (ou l'auteur, quel qu'il soit, qu'il a pris pour guide), il maintient à Grégoire les titres de « saint » (ܣܘܪܝܝܐ) ou de « bienheureux » (ܕܡܪܝܬܐ). Mais là où il parle de lui en son nom personnel, il

¹ LAGARDE, p. 125-26.

² Voir *Anal. Boll.*, t. XLII (1924), p. 78-80.

s'abstient soigneusement de lui donner ces épithètes ou une marque de vénération équivalente. Bien au contraire, tout son exposé tend à réduire l'autorité dont les Arméniens prétendaient couvrir la singularité abusive de leur liturgie eucharistique.

Des faits qui viennent d'être constatés, il ressort avec une probabilité voisine de la certitude que les Églises étrangères, grecque, syrienne et occidentale, ne se sont guère empressées d'accueillir S. Grégoire l'Arménien. Leurs livres liturgiques ne nous apportent aucun témoignage direct, ni sur les originés de son culte, ni sur la date de sa commémoration, puisque c'est de cette date qu'il est question présentement. A la condition de bien s'entendre sur le sens des mots, il est permis d'appeler traditionnel l'anniversaire que les Byzantins ont assigné à sa fête quand ils l'ont instituée. Mais la tradition grecque ainsi comprise n'a de valeur historique que dans la mesure où elle reflète la tradition arménienne. Il faut en prendre son parti : la présence de S. Grégoire l'Illuminateur en deux endroits du calendrier de Naples pose un problème dont la solution se cache dans des documents qu'on est libre de négliger comme des grimoires illisibles et insignifiants, mais qu'il est imprudent de faire parler sans les avoir lus.

II

En Arménie même, S. Grégoire ne fut mis au nombre des saints qu'après plusieurs générations. Il n'y a là rien de paradoxal et il faudrait plutôt s'étonner qu'on ait communément admis ou supposé que son peuple se soit empressé de donner à sa mémoire cette suprême consécration. Au début du iv^e siècle, les martyrs étaient encore seuls à la recevoir de plein droit¹. Grégoire ne justifiait pas de ce titre glorieux, bien qu'à tort ou à raison la légende lui ait attribué l'honneur d'avoir confessé la foi devant le roi Tiridate. On ne sait rien des circonstances de sa mort, et par cela même qu'on en ignore tout, il est suffisamment prouvé qu'elle ne fut marquée d'aucun caractère susceptible de motiver un entraînement exceptionnel de la piété populaire. Sur ce point, l'aveu de son panégyriste

¹ H. DELEHAYE, *Sanctus* (Bruxelles, 1927), ch. II, § 3, p. 109-121 : *Du martyr au confesseur*.

officiel ne saurait être plus clair. Au moment où *Agathange* en vient aux derniers actes du pontificat de S. Grégoire, sa faconde l'abandonne tout à coup, et il étrangle en quelques phrases toute la fin de son récit. Le saint, son œuvre achevée, remet le gouvernement de son Église à son fils Rštakes (Arostaces ou Aristaces) et se retire dans la solitude, où il continue de servir Dieu dans la pratique d'un rigoureux ascétisme :

Արդ՝ այսու օրինակաւ զամենայն աւուրս կենաց իւրոց առաքելարան առաքելագործ վարեալ, զհետ երթեալ հրամանացն ընկալելոց մինչև ի վախճան կատարածին զայս առնէր ամ յամէ, <և> թաղեալ ի սէրն Քրիստոսի լուսաւորէր ¹ :

Hoc igitur modo se gerens omnibus diebus aetatis suae (vir) apostolicus apostolico operi deditus iniuncta sibi mandata exsequens, labentibus annis, ad extremum usque finem hoc egit, (et) sepultus in Christi caritate lucebat.

Toutes les autres recensions d'*Agathange*, à commencer par la version grecque, s'en tiennent à ces incolores banalités.

Ces lignes flottantes et vides reproduisent-elles en propres termes le texte primitif d'*Agathange* ou bien ont-elles été réécrites par un remanieur? Peu importe. Il est de toute évidence que, si le culte de S. Grégoire s'était établi sur son tombeau, au lendemain de sa mort, la narration officielle de sa vie contiendrait obligatoirement les détails précis qui sont de style en pareil sujet, parce qu'ils sont essentiels à la légitimation des honneurs liturgiques rendus à la mémoire du saint. Où Grégoire était-il mort? Où avait-il reçu la sépulture? Et à quelle date se célébrait son anniversaire? Si *Agathange* élude ces questions, c'est qu'il n'avait rien de positif à y répondre.

Quelle que fût la vénération dont l'apôtre de l'Arménie avait été entouré de son vivant, il ne reçut pas immédiatement après sa mort la glorification qui, à cette époque, était encore réservée aux seuls martyrs. Quand plus tard on songea à la lui décerner, pour des raisons auxquelles la politique ecclésiastique et même la politique tout court ne furent pas étrangères, l'oubli avait fait son œuvre.

¹ Ագաթանգեղայ պատմութիւն Հայոց, éd. G. ԴԵՐ-ՄԿՐՇԵԱՆ et St. ԿԱՆՋԵԱՆ (Tiflis, 1909), § 891, p. 468.

Agathange devait être sobre de détails précis et susceptibles de contrôle sur des faits qui, de notoriété publique, étaient demeurés jusque-là enveloppés de mystère. Il ne lui en aurait rien coûté de broder sur ce thème un épisode merveilleux, assorti au reste de son livre. S'il s'en est abstenu, c'est que trop de ses lecteurs se seraient rappelé que, la veille encore, personne ne savait où reposait la dépouille de S. Grégoire et à quel jour aurait dû se célébrer son anniversaire.

Mais un moment vint où ce souvenir avait pris assez de recul pour ne plus gêner beaucoup l'imagination des hagiographes. La fable que l'un d'eux inventa et qui fut plusieurs fois embellie et complétée¹ revient à ceci. Grégoire, ayant remis le soin de son Église à son fils Arostakès, acheva sa vie en anachorète sur le mont Sepouh, en Daranalik⁴. Personne ne fut présent à ses derniers moments. Son corps fut découvert, dans la caverne de Maneay aïrk², par des bergers, qui l'enterrèrent sur place, sans l'avoir reconnu, et marquèrent sa tombe d'un simple tas de pierres. Plus tard, un ermite nommé Gaïruk, averti par une révélation, transféra les ossements du saint au bourg de Thordan, dans ce même canton de Daranalik⁴. Ils furent déposés dans un jardin de plaisance, planté, disait-on, par S. Grégoire lui-même, où ses premiers successeurs avaient été inhumés³.

Sous cette forme encore simple où elle est rapportée dans la relation insérée au synaxaire arménien, l'invention de S. Grégoire par Gaïruk l'anachorète y sert de préambule au récit de sa translation à Constantinople par ordre de l'empereur Zénon. Cette translation à son tour ouvre un nouveau chapitre de la longue histoire des reliques de S. Grégoire l'Illumineur. Elle nous réserve plusieurs sujets de réflexion, auxquels il faudra bien revenir. Mais

¹ Յայտնաւորք, recension de « TÈR-ISRAËL », au 10 trè (18 novembre), édit. de Constantinople, t. II, p. 66-67; recension de GRÉGOIRE DSERENÇ, au 21 hoři (30 septembre), t. I, p. 90-91; Vie de S. Nersès le Parthe, BHO. 795, Սոփերք Հայկականք, t. VI, p. 10-11. Ceux qui en auraient la curiosité trouveront d'autres formes plus fantaisistes de la légende dans l'*Histoire d'Arménie*, de Mich. ČAMİÇ, t. I, p. 653-60.

² Sur ces noms de lieu voir H. HÜBSCHMANN, *Die altarmenischen Ortsnamen*, p. 284.

³ Thordan fut aussi d'abord la nécropole des premiers rois chrétiens d'Arménie (voir FAUSTE DE BYZANCE, *Histoire d'Arménie*, l. III, ch. 14).

pour ne pas tout embrouiller, tenons-nous-en ici à cette première invention, qui nous est expressément donnée comme le fait initial du culte rendu à l'apôtre des Arméniens. Il est significatif que la Vie de S. Nersès le Grand, en rappelant la vision de Gaṛnuk et ce qui s'ensuivit, s'abstient de dire que le corps du saint ait été transféré à Thordan. Elle omet, au moins en deux occasions, de rapporter que les restes de S. Grégoire avaient été réunis à ceux de son fils Verthanès¹, son deuxième successeur : preuve que la légende s'y est reprise à plusieurs fois, avant de savoir comment la gloire posthume de l'Illuminateur avait commencé de rayonner. Mais ces tâtonnements mêmes sont l'aveu, d'ailleurs superflu, que cette glorification succédait à un oubli qui avait duré pendant plusieurs générations.

III

Puisque le culte de S. Grégoire n'a pas été inauguré au jour de ses funérailles ni sur son véritable tombeau, dont aucun souvenir direct ne s'était conservé, il s'ensuit que la date de sa fête n'a pu être choisie que d'après des vraisemblances réelles ou illusoire, mais nécessairement conjecturales. Le quantième mensuel où elle a été fixée remonte originairement à une décision arbitraire de ceux qui l'ont instituée. Si l'on ne préfère les accuser de l'avoir pris au hasard, il faut bien supposer qu'ils se sont réglés sur une circonstance historique ou prétendue telle, remarquée dans la vie ou dans la légende du héros. A quel document l'auraient-ils demandée sinon au livre d'*Agathange*, source unique de tous les auteurs qui ont parlé de S. Grégoire l'Illuminateur ? C'est donc là que nous devons essayer de la retrouver.

Disons tout de suite que la recherche d'un élément historique dans *Agathange* serait une entreprise d'une bien naïve témérité, si, pour se guider dans cette rhapsodie, il fallait posséder le secret de sa genèse et de ses remaniements successifs. Dans tout le domaine de l'hagiographie, il est peu d'ouvrages sur lesquels la noise se soit donné carrière avec une passion plus enragée². Par son plan d'en-

¹ Սոփիէր Հայկազանք, t. c., pp. 11, 14. Rappelons à ce propos que les Pauliciens prétendaient montrer à Aştişat le tombeau de S. Grégoire (F. CONYBEARE, *The Key of the Truth*, Oxford, 1898, p. cxix).

² Un savant géorgien, M. Iv. Ġavahişvili a fait un historique de cette contro-

semble et par tout le détail de sa composition, le livre d'*Agathange* soulève d'innombrables et souvent inextricables problèmes, autour desquels les susceptibilités religieuses et nationales, les rivalités ethniques, l'esprit de système ou de chicane, le pédantisme et l'érudition, la vraie comme la fausse, se sont abattus pour les embrouiller à frais communs. Nous essaierons de ne pas dépasser les parages qu'on peut regarder comme relativement sûrs.

A moins de fermer les yeux sur les signes de développement légendaire dont le livre d'*Agathange* est marqué d'un bout à l'autre, il faut reconnaître que la biographie de S. Grégoire y est artificiellement enlacée aux Actes des vierges martyres Hripsimé et Gaïané et de leurs compagnes. Alfred von Gutschmid, à qui revient l'honneur d'avoir posé ce problème en termes méthodiques, a conduit sa démonstration comme à l'effet d'établir que le rédacteur de cette épopée hagiographique y a combiné au moins trois pièces distinctes : la geste du roi Tiridate, une Passion des martyres Hripsimiennes, une Passion et une Apocalypse de S. Grégoire, sans compter d'autres textes qui auraient existé à l'état isolé¹.

Ainsi ramenée à un cas de manipulation littéraire, l'explication ne va pas sans quelque difficulté, au moins quant à la partie qui nous intéresse présentement. On serait peut-être assez empêché de préciser par qui et à quel moment la Passion des Vierges d'Artaxata et le « martyr » de S. Grégoire, postulés par le système de Gutschmid, auraient pu être rédigés, entre les faits historiques qu'ils supposent et le moment où *Agathange* les aurait englobés dans sa compilation épique. Mais fort heureusement, au point de vue de la recherche où nous sommes engagés, les deux hypothèses possibles sont pratiquement indifférentes au fait qui seul nous importe. Que le rédacteur d'*Agathange* ait opéré sur des récits préexistants, ou qu'il ait fabriqué lui-même à coup de plagats, de contrefaçons ou autrement, les pièces assemblées dans sa rhapsodie, ces pièces : la geste de Tiridate, les Actes de S. Grégoire et le roman de S^{te} Hripsimé ont été façonnés pour s'emboîter les uns dans les autres et créer ainsi l'illusion qu'ils appartiennent au même cycle et for-

verse, où l'on voit surtout pourquoi elle menace de ne jamais finir (*Dzveli som-huri saišlorio mdserloba*, Tiflis, 1935, p. 71-149 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LIV, 1936, p. 399-400).

¹ Voir notamment le tableau synoptique des sources qui remplit les pp. 379-80 de sa docte étude.

ment comme les péripéties d'un drame marchant vers le même dénouement.

L'interminable poème en prose issu de cette combinaison peut se résumer en peu de mots ¹.

Grégoire, fils d'Anak, après son retour de Césarée en Arménie, se signale par ses exploits à l'attention du roi. Apprenant de lui qu'il est chrétien, Tiridate veut le ramener au culte de la déesse Anahid. Sur son refus, la lutte s'engage entre lui et le tyran, selon toutes les rubriques des Passions du plus haut ramage. Le persécuteur essaie sur lui des tourments d'une sauvagerie défiant toute description et, pour finir, le fait jeter dans une basse-fosse remplie de reptiles hideux, où il devait trouver une mort prompte et certaine. On l'y oublie pendant treize ou quinze ans : il y a désaccord sur le chiffre. Sur ces entrefaites, l'empereur Dioclétien s'éprend éperdument d'une vierge chrétienne nommée Hripsimé, qui vivait dans un monastère « de la ville des Romains ». Elle y fut découverte, grâce à quelque ruse diabolique, il faut le croire, par des peintres chargés d'une enquête, en avance de plusieurs siècles sur les fameux concours de beauté qui, à Byzance, préparaient le choix des futures impératrices ². Sur le seul vu de son portrait, Dioclétien s'enflamme d'une passion prête à toutes les violences. Pour soustraire Hripsimé à cette poursuite, sa supérieure Gaiané l'emmène avec trente-cinq de ses religieuses. Toute cette caravane réussit à s'échapper sans encombre et, voyageant par terre et par mer, ne s'arrête qu'à Nor K'alak' (*Νεάπολις*), c'est-à-dire Valaršapaṭ, en Aīraraṭ.

Dioclétien, averti, on ne nous dit pas non plus comment, que sa proie se cache en Arménie, demande à Tiridate de la lui retrouver. Un délateur trahit le secret de la retraite où s'abritaient les fugitives. Hripsimé est amenée devant le roi, qui, aussitôt qu'il l'aperçoit, perd la tête à son tour. La suite de l'histoire est, en gros, celle qu'on pourrait raconter d'avance, sans avoir lu une seule ligne du récit. A toutes ses flatteries et à toutes ses menaces, Hripsimé op-

¹ Le lecteur soucieux de couper au plus court à travers ces longueurs pourra s'en rapporter aux notices des synaxaires, en se rappelant toutefois que ces abrégés ont subi des retouches.

² On notera que cette pratique est devenue un lieu commun dans l'hagiographie grecque. Elle est surtout connue par des Vies de saintes (F. DVORNIK, *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, Prague, 1933, p. 19-22).

pose une fermeté inflexible. En punition de sa résistance, elle meurt avec 33 de ses compagnes dans des tourments de la cruauté la plus raffinée. Gaiané, coupable de l'avoir encouragée dans sa résistance, est massacrée le lendemain avec les deux dernières de ses religieuses, après avoir enduré des tourments dont l'atrocité malsaine renchérit encore sur le supplice de S^{te} Hripsimé.

En plus des banalités hagiographiques qui suffiraient à dénoncer ici une imagination peu inventive, V. Langlois a reconnu dans le thème fondamental de cet épisode, une analogie suspecte avec l'histoire de Valéria, fille de Dioclétien et veuve de Galère, dont la destinée tragique a été racontée par Lactance¹. Nous n'avons pas à discuter cette fiction, mais on verra qu'il était nécessaire d'en rappeler les traits principaux, pour établir le repère chronologique duquel dépend toute la suite de notre recherche.

D'après l'*Agathange* arménien, S^{te} Hripsimé et ses compagnes furent mises à mort le 26 et le 27 du mois de hori. (Nous reviendrons en temps opportun à l'*Agathange* grec.)

Արդ ի քսան և ի վեց ամսոյն հոռի կատարեցաւ սուրբն Հռիփսիմէ՝ դասուն սրբով, երեսուն և երեք նահատակակից ընկերօքն հանդերձ. և ի քսան և ևօթն ամսոյն հոռի՝ սուրբն Գայանէ երկու իւրովք ընկերօքն. որք ընդ նմա պատերազմեալք պսակեցան, և առին զպսակն յաղթուածեան² :

Itaque die vicesimo sexto mensis hori absumpta est sancta Hripsime cum sancto manipulo triginta trium sociarum cum ea in certamine coniunctarum; die autem vicesimo septimo mensis hori sancta Gaiane, cum duabus eius sociis, quae una cum ea depugnato proelio coronatae sunt, et victoriae coronam acceperunt.

IV

Pour savoir à quel jour le martyrologe grec, ancêtre du martyrologe hiéronymien, aurait dû enregistrer S^{te} Hripsimé et ses com-

¹ *De mortibus persecutorum*, cc. 15, 39-41, 50-51; cf. V. LANGLOIS, *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, t. I, p. 137, note.

² ԴԵՐ-ՄԿՐՏԵԱՆ et KANAJEANÇ, § 210, p. 112. Ces mêmes dates ont passé du livre d'Agathange dans le synaxaire arménien.

pagnes, s'il les avait connues, il faudrait tout d'abord déterminer en quelle année elles ont subi le martyre. Que le lecteur se rassure ! Il ne saurait être question de reprendre ici, sur nouveaux frais, cette recherche mainte et mainte fois essayée, et toujours en vain, d'après le livre d'*Agathange*. On a pu voir plus haut comment leurs Actes y sont présentés. Par ce simple résumé chacun aura dû se convaincre qu'ils ne méritent aucune créance. La chronologie notamment est l'une des parties les plus inacceptables de ce roman où rien ne s'accorde de bonne grâce avec la raison. Tout ce que l'on sait des vierges martyres de Vałaršapał, c'est que leur culte était déjà établi à la fin du iv^e siècle¹. La chapelle de Sainte-Hripsimé, qui se voit encore aujourd'hui, un peu à l'est d'Eğmiadsin, fut construite en 618, par le catholicos Comitas², pour remplacer l'ancienne basilique, qui avait été déjà reconstruite une première fois par S. Sahak le Grand avant le milieu du v^e siècle³. Le sanctuaire primitif était, selon toute apparence, l'une des trois chapelles qu'« Agathange » avait pu voir de ses yeux.

C'est là qu'à l'époque où il écrivait, la fête des saintes Hripsimiennes devait se célébrer annuellement, à une date qu'il n'était pas libre de modifier, s'il lui en avait pris la fantaisie. Ainsi, sur ces deux points essentiels, lieu de sépulture et anniversaire, le culte des martyres de Vałaršapał était solidement ancré dans la tradition locale, et on ne pourrait que le compromettre en essayant de lui trouver une légitimation dans le livre d'*Agathange*. A moins de s'en laisser imposer par cette pièce de littérature ou par les affirmations sonores de ses commentateurs, on préférera s'en tenir aux données vagues mais certaines qui sont impliquées dans la situation historique : Hripsimé, Gaiané et leurs 35 compagnes sont ou représentent sous d'autres noms des martyres mises à mort par Maximin Daïa, au cours de son expédition répressive contre les Arméniens, en 311-312⁴. Leur histoire vraie, si elle nous avait été

¹ FAUSTE DE BYZANCE, *Histoire d'Arménie*, I. III, ch. 14.

² JEAN VI LE CATHOLICOS, *Պատմութիւն Հայոց*, ed. Mkrtič EMIN (Moscou, 1853), p. 43.

³ SÉBÉOS, *Histoire d'Héraclius*, trad. Fr. MACLER (Paris, 1904), p. 76-77 ; cf. Jos. STRZYGOWSKI, *Die Baukunst der Armenier und Europa* (Wien, 1918), p. 676.

⁴ *Comm. mart. rom.*, p. 425. Cette campagne de Maximin Daïa contre les Arméniens et la persécution qui s'y rattache sont brièvement notées par Gut-

conservée, ressemblerait probablement à celle de tant d'autres héros ou héroïnes obscurs, connus de Dieu seul. Mais ce n'est pas nécessairement parce qu'elle était tombée en oubli qu'on l'a remplacée par une légende romanesque, à prétentions merveilleuses.

Pour entrer dans le plan d'*Agathange*, les Actes de ces vierges martyres devaient se rattacher à la geste du roi Tiridate et à la mission providentielle de S. Grégoire. Même s'il avait trouvé un artifice littéraire pour adapter au cadre et à l'inspiration générale de sa trilogie une histoire de martyres mises à mort par Maximin Daïa, Agathange avait une autre raison encore plus décisive de ne pas renoncer à la préparation épique à laquelle il l'a soumise.

L'historiographie arménienne, depuis ses plus lointains débuts, s'est constamment refusée à reconnaître le fait de la domination romaine et même l'organisation militaire et administrative qui en était le signe matériel. A qui en douterait, il suffit de voir à quels jeux de perspective Fauste de Byzance, par exemple, a recours pour masquer ou dissimuler le vasselage où les rois de l'Arménie romaine étaient tenus à l'époque de S. Grégoire¹. Un empereur romain qui aurait, par droit de conquête, envoyé des chrétiens au supplice dans la capitale même du roi Tiridate III, était un personnage impossible à montrer, surtout en un récit qui, au fond, tendait à revendiquer pour l'Église arménienne la prérogative de n'obéir à personne. Plutôt que de froisser ainsi les aspirations nationales qu'on s'appliquait à exalter, mieux valait mettre le roi Tiridate lui-même dans le rôle de persécuteur. On le laverait ensuite de cette honte en ajoutant quelques prodiges édifiants au récit de sa conversion.

Les violences de Maximin Daïa contre les chrétiens d'Arménie durent se produire au cours des années 311-312. En 311, le 26 hōri est tombé le 5 novembre ; en 312 et les trois années suivantes, le 4 du même mois. L'un de ces deux jours serait donc la date historique du martyre de S^{te} Hiipsimé. Ni l'un ni l'autre n'est noté

schmid, qui n'en souligne pas la portée (*Agathangelos*, l. c., p. 412). Sur le fait lui-même, voir les observations de M. E. STEIN, *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. XVII (1938), p. 1030, note 1.

¹ Cf. P. PEETERS, *L'intervention politique de Constance II dans la Grande Arménie en 338*, dans *Bulletins de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques* de l'Académie Royale de Belgique, 5^e sér., t. XVII (1931), p. 30-37.

comme tel dans aucun monument de la tradition martyrologique grecque ou occidentale : ce qui achèverait de montrer, si un fait aussi clair avait encore besoin de preuve, que le culte des martyres de Valaršapaṭ a d'abord été purement local et que c'est en Arménie seulement que la date de leur mort a pu laisser un souvenir. Il nous reste à voir par quels méandres et sous quelle forme cette date a passé dans le martyrologe d'autres Églises. Ce dernier détour nous ramènera à notre S. Grégoire.

Dans l'*Agathange* grec, le 26 hōri est compté comme équivalent au 26 septembre : *Τῇ εἰκάδι οὖν καὶ ἔκτῃ τοῦ μηνὸς σεπτεμβρίου ἐτελειώθη ἡ ἀγία Ῥιψίμη ἅμα τοῖς σὺν αὐτῇ ἀθληταῖς · εἰκάδι δὲ καὶ ἐβδόμῃ τοῦ αὐτοῦ μηνὸς ἡ ἀγία Γαϊανὴ σὺν ταῖς δούσιν ἔλαβαν τὸν στέφανον τῆς νίκης*¹.

Ces deux quantitièmes mensuels (qui se ramènent à un seul) n'ont pas été pris au hasard, à l'usage de lecteurs grecs qui n'y verraient que du feu. Ils sont corroborés plus loin par un second synchronisme calculé sur la même base. Vers la fin de son récit, *Agathange* raconte la fondation de l'église de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Athénogène, dans le canton de Tāraun, à l'endroit où s'éleva plus tard le monastère du Saint-Précurseur. Et en conclusion de cet épisode, il rappelle un autre anniversaire institué par S. Grégoire :

*Եւ հրամայեաց կատարել անդ ամ յամէ, ի նմին տեղոյ ժողովեալ ամենեցուն, զյիշատակ սրբոցն, որ օր եօթն էր ամսոյն սահմի, զի խնդութեամբ ժողովեալ՝ զօր տօնին խմբեցեն. զի նախ անտի սկիզբն արար շինելոյ զեկեղեցիս*² :...

Atque edixit ut ibidem, in singulos annos, convenientibus omnibus in hunc locum, memoria sanctorum ageretur, die septimo mensis sahmi, ut cum gaudio congregati diem festum celebrarent, quoniam illic olim initium fecisset aedificandi ecclesias...

L'*Agathange* grec rend ce passage à peu près mot pour mot, en y introduisant une glose qu'il faut rapporter en propres termes :

Καὶ προσέταξεν ἐπιτελέσαι κατ' ἔτος ἐν τῷ τόπῳ ἐκεῖνῳ τὴν τῶν μαρτύρων μνήμην ἐβδόμῃ τοῦ μηνὸς σαομὶ κατὰ χώραν λεγο-

¹ LAGARDE, *Agathangelos*, § 88, p. 45.

² TĒR-MKRTĈĖAN et KANAJEANQ, § 815, p. 425.

μένον, κατὰ δὲ Ῥωμαίους ὀκτωβρίον, ὅπως μετὰ πλείστης χάρας συναχθέντες τὴν πανήγυριν ἐορτάσωσιν, ἐπειδὴ ἐνταῦθα ἐκκλησίαν ἐν ἀρχῇ ᾠκοδόμησεν ... ¹.

Le 7 du mois de sahmi est tombé le 7 octobre, pendant les années 464-468 : ces mêmes années où le 26 hori coïncidait avec le 26 septembre. Le rédacteur est donc resté conséquent avec lui-même, parce que dans un cas comme dans l'autre, il se réglait sur la table de concordance qui avait cours à son époque. Il ne s'ensuit pas de là qu'il écrivait dans l'intervalle précis où les quantités mensuels se correspondaient exactement pour les deux mois arméniens de hori et de sahmi d'une part et les deux mois byzantins de septembre et d'octobre d'autre part. Gutschmid, qui en a fait la remarque, avec raison, s'est arrêté un peu longuement à retrouver la formule de réduction que le rédacteur aurait appliquée, et se voit ainsi amené à conjecturer que l'*Agathange* grec doit avoir été écrit entre 555 et 591 ². Nous n'avons pas à le suivre dans ses déductions un peu trop subtiles. De l'ensemble des faits qui intéressent la présente recherche, semble se dégager une explication beaucoup plus simple. Les Arméniens qui se servaient concurremment de leur calendrier et du calendrier byzantin passaient de l'un à l'autre par un mode de repérage sommaire, analogue à celui qui servait chez les chrétiens de Perse à juxtaposer les mois lunaires à ceux de l'année julienne. Selon la règle constante, pratiquée par les computistes, la lunaïson ou le mois lunaire prenait le nom du mois solaire pendant lequel il se terminait. C'était là une homonymie conventionnelle qui n'impliquait pas une équivalence proprement dite de signification. Mais elle prêtait à un abus, qui n'a pas manqué de se produire. Des hagiographes, par exemple, et des historiens modernes à leur suite, ont substitué l'âge de la lune au quantième du mois solaire, sans rectifier le synchronisme ³. On soupçonne une fiction analogue dans le cas qui nous occupe. L'*Agathange* grec a tout bonnement traduit hori et sahmi par les noms des deux mois grecs dans le cours desquels, à son époque ces deux mois arméniens se terminaient respectivement. L'écart qui résultait de là entre les dates réelles lui a paru quantité négligeable.

¹ LAGARDE, op. c., § 142, p. 72.

² GUTSCHMID, *Agathangelos*, p. 343 48.

³ Cf. *Anal. Boll.*, t. LVI (1938), p. 141-42.

Il est de fait que cette inexactitude est fort vénielle au prix d'une autre sur laquelle il a glissé sans sourciller. L'équivalence qu'il a établie entre les mois grecs et arméniens n'est pas seulement une impropriété de langage : elle introduit un anachronisme et une contradiction dans une histoire qui se rapporte au règne de Constantin. Il faut en effet descendre jusqu'à l'année 352 avant que les mois de *hori* et de *sahmi* aient eu un seul jour de commun avec les mois juliens de septembre et d'octobre. C'est beaucoup plus tard encore que le 26 *hori* et le 26 septembre se sont rapprochés sensiblement.

Sur ce non-sens chronologique, on pourrait essayer par amour de l'art toutes les hypothèses qui sont classiques en pareil cas. Puisqu'il y a un traducteur impliqué dans l'affaire, il est là pour s'entendre reprocher d'avoir trahi son auteur, faute de l'avoir bien lu ou bien compris, ou par quelque déformation audacieuse de sa pensée. Mais toute cette dépense de rigueur critique serait à côté de la question. Le traducteur n'a commis aucune méprise. Il a rendu *hori* par septembre et *sahmi* par octobre parce que cette équivalence était seule valable à l'époque où il écrivait. S'il l'avait soumise à la réduction exigée par le calcul, il se serait mis dans la nécessité d'expliquer à ses lecteurs pourquoi les deux fêtes dont parlait *Aga-thange* s'étaient déplacées depuis les temps de S. Grégoire. Comment rendre cela suffisamment clair pour des Grecs qui n'y pouvaient rien comprendre ? Car, n'en doutons pas : pour lui comme pour ses compatriotes d'alors, c'était l'année byzantine qui s'en allait à la dérive, tandis que l'année arménienne demeurait fixe, mesurée qu'elle était par les phases lunaires, dont la périodicité et les divisions étaient plus faciles à observer que la ronde annuelle du soleil à travers les douze signes du zodiaque. Entre une traduction exacte qui dérouterait ses lecteurs et un décalage anachronique dont ils ne s'apercevraient pas, il a pris le parti où il voyait le moindre inconvénient.

Cet expédient porte la marque d'un temps qui pourrait être assez voisin des années 464-468, pendant lesquelles, ainsi qu'on l'a vu, le 26 *hori* coïncidait avec le 26 septembre. L'Arménie repassait alors par une des crises périodiques de sa destinée. Après l'échec du soulèvement national de 454, les rois de Perse la tenaient à leur merci. L'unique espoir des Arméniens était dans l'aide qui pouvait leur venir de l'empire grec. Elle se faisait attendre. Marcien, fidèle aux conditions de la paix renouvelée en 442 entre Théodose II

et Iazdkert, s'était refusé à porter secours aux insurgés qui avaient pris les armes pour la défense de leur foi¹. Il fit même construire ou relever à ses frais la forteresse qui barrait la passe de Ĵor, entre le Caucase et la mer Caspienne, par où les peuplades du Nord menaçaient la frontière perse². Son successeur Léon I^{er} observa la même réserve. Il laissa tomber les avances que lui firent les patriotes arméniens, comme il se déroba aux appels de ses vassaux de Lazique attaqués par Péroze³. On conçoit que les Arméniens, déçus et inquiets, aient cherché tous les moyens de raviver les sympathies de leurs coreligionnaires grecs. C'est à quoi s'employaient l'école et le parti hellénophile, dont Lazare de P'arp fut le chef intellectuel durant la seconde moitié du v^e siècle. L'idée de traduire en grec le livre d'*Agathange* s'apparentait assez naturellement, au moins par l'intention, au plan de cette propagande. Elle a donc pu germer dans la tête d'un Arménien hellénisant, qui a cru conquérir des amitiés utiles à sa nation en répandant chez les Grecs l'épopée merveilleuse de cette race élue de Dieu. La foi patriotique a de ces dévots qui ne doutent de rien. Mais les illusions de celui-ci n'ont pu aller jusqu'à se flatter qu'il trouverait beaucoup de lecteurs en dehors des régions où l'on s'intéressait à l'Arménie, comme Césarée ou Constantinople. Là, on était en mesure d'observer à quelles dates les Arméniens fêtaient leurs patrons nationaux. C'était une raison suffisante pour ne pas dérouter les curiosités sympathiques par un souci intempestif de la chronologie.

Assez longtemps plus tard cependant, la contradiction sur laquelle le rédacteur de l'*Agathange* grec a fermé les yeux a été corrigée dans la recension, grecque pareillement, de laquelle procède l'*Agathange* arabe. Dans le paragraphe final de la Passion de S^{te} Hripsimé et de ses compagnes⁴, le texte arabe porte cette variante digne de remarque :

وقت شهادة ربسية واصحاباتها الطوبانيات الثلاثة وثلاثين في ستة

¹ LAZARE DE P'ARP, *Histoire d'Arménie*, ch. 41 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LIII (1935), p. 283.

² J. MARQUART (MARKWART), *Erân'ahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i*, p. 100 ; cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 283, note 1.

³ LAZARE DE P'ARP, ch. 61 ; cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 283-85.

⁴ Ed. MARR, *Krešćenie armjan gruzin, abhazov i alanov svjatym Gregorijem, dans Zapiski vostočnago otdělenija I. R. arheologičeskago obščestva*, t. XVI, 1904-1905, p. 90.

وعشرين يوما من شهر اقطمبس والطوبانية غياني مع الثلاثة عذارى في
ثمانية وعشرين من ذلك الشهر

Et absolutum est martyrium Ribsinae et sociarum eius beatarum triginta trium die vicesima sexta mensis octobris, beatae autem Gaianae cum tribus¹ illis virginibus (die) vicesima octava eiusdem mensis.

Il paraît assez bien établi par les observations de feu N. Marr, que l'*Agathange* arabe représente un remaniement du texte officiel, qui aurait eu cours parmi les Arméniens demeurés fidèles à l'orthodoxie chalcédonienne². Dans ces milieux, l'attachement au calendrier national arménien avait été fort ébranlé à la suite de l'essai de réforme tenté, entre 671 et 677, par Ananie de Širak, qui en avait reçu mandat du catholicos Anastase³. Il est fort possible qu'ayant eu l'attention attirée sur les bévues auxquelles donnait lieu leur année « vague », les Arméniens aient tenu à effacer du livre d'*Agathange* une erreur matérielle et tangible, où un astronome grec pouvait trouver une occasion de crier au scandale. Toujours est-il que le synchronisme impossible a disparu : septembre a été remplacé par octobre, auquel le mois de hori était sensiblement parallèle vers le début du IV^e siècle. On observera à ce propos que le correcteur n'a pas essayé un calcul de réduction : il s'est borné à remonter de 120 ans l'intervalle chronologique pendant lequel les dates du récit devaient se concilier.

Il n'y a aucun compte à tenir d'une autre correction introduite plus tard dans le synaxaire arménien de « T̄ēr-Israēl », où S^{te} Hiip-simé est dite avoir été mise à mort *յամսեան հոռի Իջ և հոկտեմբերի Ե*, « le 26 hori, 5 octobre », et S^{te} Gaïané le 27 hori, 6 octobre⁴. Ce rapport est celui qui est devenu constant dans

¹ Ce chiffre est une incorrection, parmi plusieurs autres, qu'il n'y a pas lieu de relever.

² Op. c., p. 181 et suiv.

³ Les paragraphes insuffisants de Dulaurier sur Ananie et son calendrier (*Recherches sur la chronologie arménienne*, p. 111-18) sont maintenant remplacés par une excellente étude de Markwart. *Hippolytos Chronik*, appendice au t. XXXVI (1929) des *Griechische christliche Schriftsteller* : HIPPOLYTUS, t. IV, p. 413-35. Cf. P. PEETERS, *A propos de la version arménienne de l'historien Socrate*, dans *Mélanges Bidez* (1933-1934), p. 655-57.

⁴ Édit. de Constantinople, t. II, pp. 178, 179 ; *Patrologia Orientalis*, t. VI, pp. 339, 341.

le nouveau style arménien après l'introduction du calendrier fixe de Jean Diacre ¹.

V

Il nous a fallu tout ce long effort pour dégager le fait qui doit nous donner la clef du problème que nous avons à résoudre. La fête des saintes vierges martyres de Vałaršapał, arménienne par son origine et son institution, est restée purement arménienne aussi par sa date liturgique. Son échéance, invariable selon le style arménien, s'est déplacée d'un jour tous les quatre ans par rapport à l'année julienne. En ce sens, mais en ce sens seulement, on peut parler d'un anniversaire traditionnel des S^{tes} Hripsimé et Gałané. D'une mention qui les concerne dans les anciens martyrologes grecs et occidentaux, il n'existe, croyons-nous, aucune trace antérieure au calendrier de Naples.

C'est en liaison avec l'anniversaire des saintes martyres que fut institué, assez longtemps plus tard, celui de S. Grégoire. Après avoir longuement raconté leur supplice, Agathange reprend le fil de son récit ².

En apprenant l'exécution de Hripsimé, Tiridate, qui en était pourtant l'auteur responsable, fut jeté dans un accès de violent désespoir. Après six jours passés dans l'abattement le plus sombre, il veut faire trêve à sa douleur et ordonne à la garde royale de se préparer pour la chasse. Mais au moment où il va monter sur son char, il est tout à coup terrassé et comme foudroyé par la colère divine. Livré à une possession diabolique, il perd toute forme humaine et prend, tel Nabuchodonosor, l'apparence extérieure d'une bête sauvage, tout en conservant l'usage de la raison. Sa cour et sa maison, associées au châtement de leur chef, se remplissent d'une faune assortie à son image. Dans cette épouvante universelle, Khosrovidukht, la sœur du roi, est, par trois fois avertie en songe que la colère divine ne peut être détournée qu'à la prière de ce même Gré-

¹ DULAURIER, l. c., p. 112-15. Le calendrier de Jean Diacre fut introduit sous le catholicos de l'Arméno-Cilicie Grégoire III Pahlavouni (1105-1166); mais par une sorte de fiction rétroactive, il est censé avoir pris cours en 1084.

² TĒR-MKRTČĒAN et KANAJEAN, § 211-22, p. 113-16.

goire qu'on a jeté quinze années auparavant dans les oubliettes du château d'Artaxata. Tout le monde l'y croyait mort depuis longtemps. Mais le prisonnier a été conservé en vie par un miracle plus étonnant que celui qui avait protégé Daniel dans la fosse aux lions de Babylone. On le retire et on l'amène en présence de Tiridate. Son premier acte est de procurer une sépulture honorable aux saintes martyres, dont les corps gisaient à l'abandon depuis neuf jours et neuf nuits : զի այն ինն տիւ էր և ինն գիշեր՝ զի արտաքոյ ընկեցեալ կային մարմինք նոցա ¹: *novem quippe dies erant et novem noctes, ex quo foras proiecta iacebant illarum corpora*. Puis il impose au roi et à son entourage une pénitence rigoureuse, en même temps qu'il les instruit de la religion chrétienne.

Au 65^e jour de cette catéchèse, Grégoire est favorisé d'une apparition merveilleuse. Le Christ en personne lui donne l'ordre de bâtir trois chapelles en l'honneur des S^{tes} Hripsimé, Gaiané et de leurs compagnes. Puis il lui découvre, dans une vision allégorique, la mission dont il l'investit et qui assurera les glorieuses destinées de la future Église arménienne.

Le lendemain, le saint achève son œuvre de conversion. Par ses prières, il rend la forme humaine au roi et à la ménagerie qui l'entoure. Alors, devant toute l'assemblée, il raconte la révélation prophétique dont le Christ l'a fait dépositaire. En suite de quoi, Tiridate ordonne la construction immédiate des trois chapelles en l'honneur des saintes martyres.

Les 66 jours de la pénitence royale, ajoutés aux neuf jours dont il vient d'être parlé, se montent à un total de 75 jours, à compter du 26 hori, date du martyre de S^{te} Hripsimé.

Or c'est à la date du 11 k'aloç, 75 jours exactement après le 26 hori, que la Vision de S. Grégoire est commémorée dans le synaxaire arménien ². Certains exemplaires l'avancent au jour précédent, 10 k'aloç, ce qui paraît tenir à une simple hésitation dans la manière de compter.

Si l'on objecte que la suite des faits racontés par *Agathange* est un peu à l'étroit dans le laps de temps ainsi mesuré jour par jour, nous répondrons qu'*Agathange* est un hagiographe, affranchi des

¹ Ibid., § 223, p. 117.

² TÈR-ISRAËL, éd. de Constantinople, t. II, p. 296-97 (10 k'aloç); *Patrologia Orientalis*, t. XXVIII, p. 71-73; GRÉGOIRE D'SERENÇ, p. 256-58.

lois ordinaires de la vraisemblance, et qu'il est peu logique de s'attendre à trouver chez lui la précision qui serait de mise dans le journal d'un caissier. Ce n'est évidemment point par hasard que le total des jours dénombrés par *Agathange* correspond quasi mathématiquement à l'intervalle qui, dans le calendrier arménien, sépare la fête des vierges martyres de Vałaršapał et l'anniversaire de la vision de S. Grégoire. La différence, s'il en est une, se réduit au flottement laissé par le narrateur à la jointure des séries de jours qu'il aligne bout à bout sans les raccorder. Mais pour qui est habitué aux à peu près du style hagiographique, aucun doute n'est possible : la commémoration de l'extase prophétique de S. Grégoire a été fixée au 10-11 k'aloç en fonction de l'anniversaire de S^{te} Hripsimé et de ses compagnes, qui le précède des 75 jours dont le compte se retrouve chez *Agathange*.

VI

Il est pratiquement certain que cette commémoration fut d'abord la principale sinon la seule fête de S. Grégoire l'Illuminateur. Elle tenait lieu du *natale* liturgique auquel personne ne paraît avoir songé — et pour cause — au moment où l'Arménie institua le culte de son patron national.

Pour s'expliquer l'importance que cette solennité a prise dans la conscience religieuse et dans le sentiment ethnique du peuple arménien, il est indispensable de préciser certains souvenirs que le vocable de la fête ne rappelle que très confusément. Et peut-être convient-il d'en souligner quelques autres qu'il cherche plutôt à dissimuler. C'est au titre posthume seulement que S. Grégoire est devenu l'évangélisateur de l'Arménie unitaire. Son action apostolique, si considérable qu'elle ait pu être, s'est limitée à l'Arménie romaine¹. Celle-ci, même augmentée des provinces transtigritaines, temporairement réunies à l'empire par la victoire de Galère sur

¹ Avec le penchant à l'hyperbole et l'esprit de système qui ont souvent forcé la portée de ses géniales intuitions, le regretté N. Marr a soutenu que l'action évangélisatrice de S. Grégoire ne s'exerça que sur un territoire fort limité. Plus tard, le parti hellénophile, en haine des Syriens, l'aurait transformé en apôtre national de toute l'Arménie (*Krešenie armjan...*, I. c., p. 150-56). Il serait plus juste d'imputer cette métamorphose aux rêves politiques de l'Arménie unitaire.

Narsès en 293 ¹, ne comprenait que la moindre partie du royaume, dont les tronçons cherchaient à se réunir, au moins dans les rêves du patriotisme arménien.

L'Église fondée par Grégoire formait ce qu'on appellerait aujourd'hui un vicariat de mission dépendant de Césarée. Au delà de la frontière romaine, dans les provinces soumises à l'empire perse, l'Évangile avait été introduit, une génération tout au moins avant Grégoire, par des prédicateurs syriens. Ils avaient réussi à former des communautés chrétiennes, assez clairsemées probablement ², dont on ne sait rien de précis sauf qu'elles avaient pour centre religieux le sanctuaire d'Aštišaṭ en Ṭaraun, dans la province de Ṭourouberan. Leur organisation ecclésiastique, encore rudimentaire, les tenait dans la dépendance de Nisibe ³. Cette dualité, où se dessinait nécessairement une diversité de tendances doctrinales, fut d'abord assez marquée pour exclure au moins toute relation active ⁴. Cette ligne de séparation commença de se brouiller quand, vers le milieu du iv^e siècle, la frontière perse fut reportée vers l'ouest par les victoires de Sapor II. Elle tendit à s'effacer totalement après l'arrêt

¹ Voir *L'intervention politique de Constance II dans la Grande Arménie*, I. c., p. 20-29.

² Les faits qui en sont la preuve ont été suffisamment mis en lumière par N. Marr, dans le mémoire cité plus haut. On hésite à recommander sans réserve le livre posthume du regretté J. MARKWART : *Die Entstehung der armenischen Bistümer. Kritische Untersuchung der armenischen Ueberlieferung* (publié par J. Messina S.I., dans *Orientalia christiana*, t. XXVII, 2 ; 1932). Malgré l'érudition prodigieuse dont elle est remplie, cette dissertation sans ordre et coupée de digressions polémiques peut devenir décevante par les conjectures fantasques, qui l'emportent à tout moment dans d'inextricables fondrières (cf. *Anal. Boll.*, t. LI, 1933, p. 149-51).

³ Au témoignage de Fauste (I. III, ch. 6-7), S. Jacques de Nisibe lui-même aurait évangélisé la région de l'Arménie limitrophe de la Cordyène. La tradition nationale arménienne s'est tirée d'affaire en rattachant le saint à la famille de S. Grégoire et en annexant son diocèse au territoire arménien (cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, 1920, p. 345 ; t. LVI, 1938, p. 243). Par un artifice du même genre, Fauste a voulu faire de Daniel, l'évêque syrien de Ṭaraun, un chorévêque dépendant de S. Grégoire (liv. III, ch. 14). Ce n'est pas le moment d'ouvrir ici une longue digression pour montrer les impossibilités historiques et les anachronismes impliqués dans cette fiction rétrospective.

⁴ La guerre qui sévissait presque sans trêve entre Rome et la Perse aurait suffi pour creuser un fossé de séparation entre les chrétiens des deux pays. On se rappellera qu'au début du viii^e, S. Grégoire était à peine connu chez les Syriens (voir ci-dessus, p. 94-98).

définitif de l'expansion romaine dans le monde iranien. Contre cette menace qui pouvait renaître, les Sassanides entreprirent pour tout de bon en Arménie une politique d'assimilation. Conscients du danger qui menaçait leur nationalité, les Arméniens se défendirent avec une énergie et une intelligence, qui est l'une des plus étonnantes leçons de leur histoire. En même temps qu'ils créaient de toutes pièces une langue écrite et une littérature qui devaient tenir en échec la culture mazdéenne¹, ils voulurent se garantir contre une ingérence possible du catholicos de Séleucie-Ctésiphon, sujet de la Perse, dans leur politique ecclésiastique. Le siège primatial d'Arménie fut transféré d'Aštīšať à Vałaršapať, dans la province d'Aïra-rať, et par là l'unité religieuse du pays, pierre angulaire de son unité ethnique, se trouva centrée, en terre romaine, autour du siège fondé par S. Grégoire.

Mais à cette nouvelle métropole, il fallait assurer un rang de dignité qui la préservât de tomber dans la mouvance d'un patriarcat étranger. Les hagiographes arméniens furent à la hauteur de cette tâche. Ils ne pouvaient pas découvrir une origine apostolique à une Église qui se disait elle-même instituée sous Dioclétien et organisée avec l'appui de l'empereur Constantin². Ils s'avisèrent donc d'assurer à ses prérogatives une origine céleste. Grégoire, comme un autre S. Paul, aurait reçu son mandat du Christ lui-même, descendu en personne pour l'investir d'une mission providentielle³. C'est la croyance qu'*Agathange*, ou son inspirateur, a voulu accréditer au moyen de cette vision, qu'il s'est ingénié à entourer du merveilleux le plus fantastique. Afin d'atténuer en quelque manière la nouveauté un peu trop criante de ces peintures apocalyptiques, où il entasse Ossa sur Pélion, il présente l'extase de S. Grégoire comme un épilogue du martyre des saintes vierges anciennement révérees à Va-

¹ Nous sommes revenus plusieurs fois sur ce sujet ; voir notamment *Anal. Boll.*, t. LI (1933), p. 17-33.

² On l'essaya pourtant, mais seulement plus tard. Au synode du catholicos Babgen (voir ci-dessous), la cathédrale métropolitaine prend le titre d'église apostolique. Markwart a retrouvé un écho de cette prétention chez Jean de Biclar (éd. MOMMSEN, *Chronica Minora*, t. II, p. 266) : *Armeniorum gens et Hiberorum, qui a praedicatione apostolorum Christi susceperunt fidem* (*Untersuchungen zur Geschichte von Eran*, t. II, p. 231 ; HIPPOLYTUS, *Chronik*, l. c., p. 414).

³ GELZER, *Die Anfänge der armenischen Kirche*, l. c., p. 126-27.

Իարժաթ. Pour le saint lui-même cette révélation prodigieuse marque le terme d'une longue et cruelle captivité précédée de tourments affreux, qui le nimrent de l'auréole des confesseurs de la foi. Elle forme le couronnement de la section du livre d'*Agathange* qui est intitulée la Passion de S. Grégoire (*BHO.* 329).

Tout cela, si peu que la bonne foi et la raison gardent de leur empire, apparaît comme une fiction épique de la plus désolante inconsistance. Mais il s'agissait de sauvegarder l'autonomie et l'existence même de la race. Le sentiment national accepta sans sourciller cette légende posée sur le vide et finit par la mettre à peu près sur le même rang que les théophanies de l'Ancien Testament. Aujourd'hui encore, en souvenir de la vision de S. Grégoire et pour en attester la signification historique, la cathédrale du monastère patriarcal de Vaharժաթ, siège du catholicos arménien et métropole de toutes les Églises de sa juridiction, continue de s'appeler *Էջմիածին*, *Eğmiadsin*, « *κατέβη ὁ Μονογένης* ». Et c'est proprement la fondation de cette cathédrale, gage et symbole de l'élection divine du peuple arménien, qui est commémorée par la fête annuelle de S. Grégoire au 11 (ou 10) k'aloç¹.

VII

Ainsi se trouve résolue, pour ne pas dire supprimée, la question qui est proprement l'objet de la présente recherche. Cette question, nous nous excusons d'avoir à le rappeler, c'est de savoir à quoi peut répondre une mention de S. Grégoire l'Illuminateur à la date des 2 et 3 décembre, dans un calendrier latin du VIII^e siècle finissant. Pour la solution de ce problème, la fête de la Vision d'Eğmiadsin est la seule donnée de la tradition arménienne qui puisse être prise en considération. Or, cette solennité a été jusqu'au XII^e siècle un terme mobile qui se déplaçait d'un jour tous les quatre ans par rapport à l'année julienne. S'il s'agissait de déterminer à quelle date du calendrier romain elle a d'abord correspondu, il faudrait savoir en quelle année elle fut instituée. Mais cette incidence initiale

¹ Plus tard, d'autres fêtes de S. Grégoire se sont ajoutées à cette première commémoration. Elles en ont dans une certaine mesure rétréci la signification originelle. Mais le motif profond qui l'a fait instituer ne laisse place à aucun doute.

n'a ici qu'une importance fictive. La fête que les Arméniens ont été longtemps seuls à célébrer s'en est éloignée progressivement à mesure que leur année « vague » continuait d'avancer sur l'année grécolatine. Par l'effet mécanique de ce glissement, le 10 (ou le 11) k'aloç en arrivèrent à coïncider avec le 3 (ou le 2) décembre vers les années 496-500 (ou 500-504).

Or, c'est précisément aux environs de cet intervalle que se place un événement, qui, réel ou fictif, n'a pu manquer de donner un nouveau cours à la propagation du culte de S. Grégoire l'Illuminateur. Au dire d'une légende, qui porte sa date en elle-même, l'empereur Zénon (474-491) aurait fait enlever et transporter à Constantinople les reliques nouvellement découvertes de l'évangéliste de l'Arménie. On ne dit pas si le duc de Mésopotamie, chargé d'exécuter ses ordres s'était heurté à une résistance de la population ; mais, de gré ou de force, il s'était emparé du trésor convoité par l'empereur et n'avait laissé aux Arméniens que le bras droit de leur premier apôtre. Ainsi le raconte la version la plus simple de cette translation¹, dont la forme primitive ne se laisserait pas rétablir sans peine, car les remanieurs y ont travaillé des quatre doigts et du pouce. Mais ce problème littéraire offre peu d'intérêt, et il n'est pas indispensable d'y voir clair pour tirer de cette histoire le témoignage qu'il faut en retenir. Le fait qu'on l'a mise en circulation et qu'elle a trouvé créance a presque autant d'importance qu'en aurait eu la translation elle-même.

Sur le fond des choses racontées, tous les doutes sont permis. Longtemps après la fin du v^e siècle, les Grecs, ainsi qu'on l'a vu, sont demeurés fort indifférents au culte de S. Grégoire. Il y a donc lieu de se demander tout d'abord à quoi se serait allumée tout à coup la dévotion de Zénon pour ce saint étranger, ignoré de tous les hagiographes byzantins. La piété de ce vieux soudard isaurien ne passait pourtant pas pour être particulièrement inflammable². Secondement et surtout, on ne peut se dispenser d'expliquer pourquoi et comment il s'est fait qu'après son intronisation à Constantinople par l'empereur lui-même, S. Grégoire d'Arménie y est demeuré dans une obscurité si profonde que, deux siècles plus tard,

¹ Voir ci-dessus, p. 100-101.

² Duchesne l'a caractérisé en deux coups de plume, qui valent un long portrait (*L'Église au VI^e siècle*, p. 4),

un évêque, syrien, il est vrai, mais familier avec l'hagiographie byzantine, devait se livrer à une enquête pour l'identifier vaille que vaille¹. La translation elle-même ne pouvait pourtant pas avoir passé complètement inaperçue de tous les annalistes. On connaîtrait au moins le nom du sanctuaire qui se serait enrichi de ces reliques, objet de la vénération impériale. Leur déposition y aurait été solennisée par un anniversaire que les synaxaires auraient enregistré. Il devrait même en rester quelque trace dans le cérémonial des visites de l'empereur aux lieux sacrés de la capitale et de la banlieue². Or tous ces témoins, qui auraient dû se donner le mot pour observer le même mutisme, se taisent avec un ensemble qui ne saurait être un effet du hasard.

La conclusion s'impose : la translation de S. Grégoire à Constantinople, sous Zénon, qui n'est racontée que dans des récits arméniens et dont les Grecs n'ont jamais entendu parler, est une fiction imaginée par un Arménien, pour l'édification de ses compatriotes.

En Arménie pourtant, les gens du pays n'avaient aucun intérêt à mettre en lumière cet enlèvement, qui, de leur point de vue, était une spoliation quasi-sacrilège de leur sanctuaire le plus vénéré. On le voit bien aux ruses qu'ils ont mises en œuvre pour pallier cet amoindrissement de leur patrimoine religieux. Un récit arménien, dont une version est conservée dans les *ճառընտիրք* (*libri eclogarii*), raconte comment le patrice Grégoire, neveu par son père de Vahan le Mamikonien, profita d'une ambassade dont il fut chargé à Constantinople pour enlever les reliques de S. Grégoire et les ramena par mer en Arménie³. D'autres font honneur de ce bon tour à un contemporain du catholicos Nersès le Bâtitteur, Grégoire Magistros⁴. Le panégyrique de S. Grégoire, BHO. 345, attribué sans preuves valables à Vardan le Docteur, fait, en passant, une allusion confuse à ce même incident, d'après une version qui paraît différemment tournée⁵. Le vrai Vardan dans son *Histoire*

¹ Cf. dessus, p. 94-98.

² D.-Th. BÉLJAEV, *Byzantina III. Bogomol'nye vyhody vizantijskikh carej v gorodskie i prigorodnye hramy Konstantinopolja*, dans *Zapiski klassičeskago otdělenija I. R. arheologičeskago obščestva*, t. IV (1907), p. 1-188.

³ ČAMIČ, *Histoire d'Arménie*, t. I, p. 655.

⁴ Ibid. Cf. Mkrč'ič AUCHER, *Լիկականոսար վարք և վկայաբանութիւն սրբոց*, t. III, p. 355-61.

⁵ Սոփերք Հայկականք, t. V, p. 76.

universelle, s'en tient à une tradition qui laisse encore mieux voir combien l'enlèvement de S. Grégoire l'Illuminateur par Zénon pesait sur le cœur des Arméniens : les envoyés de l'empereur se seraient laissé jouer, et au lieu du trésor qu'ils avaient ordre de ramener, ils n'auraient emporté que le corps de Grégoire évêque des Aršarounik¹. D'autres disent celui de S. Grégoire archevêque des Albans².

Comme on le voit, ces récits et ceux qu'ils permettent de supposer laissent paraître sans retenue la moralité spéciale à la littérature des Inventions. Mais ce qu'ils montrent plus clairement encore, c'est que les Arméniens n'ont pas songé à nier le fait même de la translation de S. Grégoire à Constantinople par ordre de Zénon.

La créance à cette même histoire est encore supposée dans le récit d'une seconde invention des ossements de S. Grégoire, qui aurait eu lieu, à Constantinople même, en 842, pendant la minorité de l'empereur Michel III (842-867)³. Un jeune Esclavon, au service du chef des eunuques Nicodème, *praepositus sacri cubiculi*, en proie à une possession diabolique, fut soudainement guéri de son mal dans l'église de la Sainte-Trinité au palais de Daphné⁴. Ce miracle fit découvrir la présence de reliques insignes, qui se trouvèrent être celles de S. Grégoire, des S^{tes} Hripsimé et Gaïané et des SS. Sergius et Bacchus, tombées en oubli, on ne dit pas à la suite de quelle négligence. Le patriarche Photius en personne vint en faire la reconnaissance, entouré d'un nombreux cortège escortant l'impératrice régente Théodora et son fils Michel. En dépit de ce pompeux appareil, la seconde invention de S. Grégoire passa inaperçue des hagiographes grecs, exactement comme la première. Les Arméniens eux-mêmes en ignorèrent tout, au moins pendant une bonne vingtaine d'années. Le roi Ašot I^{er}, fondateur de la dynastie des Bagratides, en reçut la nouvelle, en 876, de la bouche de l'eunu-

¹ Հաւաքումն պատմութեան վարդանայ վարդապետի (Venise, 1862), p. 41 ; Voir ci-dessous, p. 130.

² ČAMİČ, *Histoire d'Arménie*, t. I, p. 653.

³ BHO. 339-340.

⁴ Sur les églises et sanctuaires du palais de Daphné, voir BÈLJAEV, *Ežednevnye priemy vizantijskikh carej i prazdničnye vyhody ih v' hram sv. Cofii, v' IX-X vv.*, dans *Zapiski I. R. russkago arheologičeskago obščestva*, t. VI (1893). Voir en particulier ce qui est dit de l'église de la Sainte-Trinité, p. 49. Notons, pour n'y pas revenir, qu'à l'époque où Grégoire fut effectivement adopté parmi les saints honorés à Constantinople, sa fête annuelle se célébrait dans l'église Saint-Théodore *πλησίον τοῦ Χαλκοῦ τετραπύλου* (*Synax. Eccl. CP.*, col. 94).

que Nicodème, qui vint le trouver à Zarehavan en Aršarounik¹, comme ambassadeur de l'empereur Basile I^{er}.

On devine sous cette mirifique histoire quelque dessein d'avancer les pourparlers engagés par Photius avec l'Église arménienne. Le récit ne promet pas d'autre révélation curieuse à celui qui essaiera de l'éclaircir. Mais, soit qu'il ait eu ou paru avoir un fondement quelconque dans la réalité, soit qu'il flotte dans le vide absolu, il prouve qu'au moment où il fut mis en circulation, les Arméniens consentaient encore à reconnaître que les ossements de leur apôtre national avaient été réellement transférés à Constantinople, à une époque très ancienne. Pour qu'ils se soient inclinés de la sorte devant cette tradition, tout en faisant les plus visibles efforts pour en atténuer la portée, il faut bien qu'elle se soit imposée à leur créance, avec le prestige de la chose écrite dans les vieux livres et attestée par leur littérature sacrée.

Qui donc leur avait jeté à la face ce témoignage mortifiant ? L'un des leurs évidemment, puisque les Grecs n'y sont pour rien. Mais où chercher cet hagiographe qui plaidait en arménien une revendication déplaisante pour sa patrie, au profit des Grecs qui n'en ont jamais soufflé mot ? Nous ne voyons qu'un seul moyen de résoudre cette antinomie : la translation de S. Grégoire à Constantinople est une supercherie concertée parmi des émigrés arméniens, qui avaient seuls intérêt à l'accréditer. On croit même entrevoir le calcul duquel ils ont dû s'inspirer.

Vers la fin du v^e siècle, le mouvement qui portait l'Église arménienne vers le monophysisme s'était accentué. A la faveur de la pression officielle, qui était obstinée à imposer les formules ambiguës de l'*Hénotique*, les adversaires du concile de Chalcédoine avaient gagné du terrain. Ils prirent nettement le dessus, en 505-506, au synode du catholicos Babgen².

¹ BHO. 339 ; éd. L. ALISHAN, *Հայապատմութիւն*, t. II, p. 42-48. Cette invention a donné origine à une fête annuelle, qui se célébrait le cinquième samedi du carême.

² TER-MINASSIANTZ, *Die armenische Kirche in ihren Beziehungen zu den syrischen Kirchen*, I. c., p. 32 et suiv. Le synode se tint en la 18^e année du règne de Qawadh. Il y a contestation sur le lieu où il se rassembla. Le R. P. Akinian veut qu'il se soit réuni à Valarsapaṭ (Վալարսաթ կաթողիկոս վրաց, Vienne, 1910, p. 93, note ; cf. *Handès Amsorya*, 1912, p. 212). Dvin est pourtant nommé expressément dans la synodique de Babgen, TER-MINASSIANTZ, I. c., p. 153.

Ce triomphe, moins complet qu'on ne l'a prétendu dans la suite, n'avait pas été obtenu sans des luttes intestines, où la foi religieuse n'était pas seule en jeu. A mesure que le peuple arménien inclinait vers le schisme monophysite, il tendait à quitter l'orbite de la civilisation byzantine. Quelques années encore, et son Église, ayant rompu la communion avec Constantinople, aura fait alliance avec l'Église syrienne jacobite. De ce conflit, où la politique avait presque autant de part que la théologie, l'hellénisme sortait vaincu en même temps que l'orthodoxie. Pour les nombreux tenants de l'école hellénophile, comme pour l'élite demeurée fidèle aux leçons que l'Arménie avait reçues de ses plus anciens docteurs ¹, le cas de conscience se doublait d'une mise en demeure de renoncer à toutes les traditions de leur culture. Beaucoup n'acceptèrent pas d'en passer par la loi de la faction religieuse qui dressait leur pays contre la masse de l'Église œcuménique. Dans la marche arméno-géorgienne du Tao-Clargethi et en Arménie même, il resta une minorité orthodoxe, qui refusa de suivre l'Église nationale dans son évolution vers le monophysisme radical. Quant aux Arméniens établis en pays grec et latin, leur dénombrement confessionnel, si on parvenait à l'établir, donnerait probablement lieu à des surprises. Mais tout ce que l'on sait du rôle joué par les Arméniens, à Byzance et en Occident, prouve qu'un bon nombre de ces émigrés, la plupart peut-être, tinrent pour non-avenus les anathèmes et les imprécations du catholicos Babgen. Ils continuèrent de vivre en communion avec les orthodoxes et les catholiques latins, fréquentaient leurs églises et reconnaissaient l'autorité de leur hiérarchie.

Aux yeux de leurs compatriotes inféodés au régime politico-religieux de l'Église grégorienne, ces Arméniens chalcédoniens étaient des renégats de leur nationalité, identifiée avec son organisation confessionnelle, des *Dsathes*, ժսյԹք, ժսյդք, ժսդք, en grec Τζᾱ-τοι ², comme on appellera leurs descendants sous la domination arabe ³. Ceux que visait cette dénomination injurieuse s'en défendaient

¹ *Anal. Boll.*, t. LI (1933), p. 17-23.

² Voir à leur sujet le *Taktikon* de Nicon de la Montagne Noire, ed. V. N. BÉ-NÉCHÉVITCH, *Opisanie grečeskih rukopisej monastyrja sv. Ekateriny na Sinaě*, t. I, p. 584-96.

³ *Anal. Boll.*, t. LIV (1935), p. 255-58. Aux témoignages invoqués l.c., joindre le synaxaire de « Tèr-Israël », au 11 meheki (17 février), dans l'éloge de S. Gré-

énergiquement. Alors, de même qu'aujourd'hui, les Arméniens de la diaspora obéissaient à ce sentiment de solidarité ethnique que leur race possède au suprême degré. Partout où ils se rencontraient, même en petit nombre, ils se groupaient en une communauté organisée, qui savait élargir sa place dans la population environnante et ne se laissait pas entamer. Avec leur langue et leur caractère national, ils se targuaient de conserver intacte la foi religieuse qu'ils tenaient de leurs premiers apôtres. C'est probablement à l'appui de leurs revendications patriotiques que fut imaginée cette impossible translation de S. Grégoire à Constantinople : réponse à ceux qui les accusaient de désertion. Infidèles à l'Arménie, ils l'étaient si peu que leur patron national les avait rejoints dans leur émigration et continuait de les couvrir de sa puissance tutélaire. Ainsi les anciens Israélites, forcés de s'expatrier, emportaient dans l'exil l'ephod et les teraphim, qui, en terre étrangère, restaient pour eux le gage de l'élection divine. Le stratagème était si bien dans l'esprit de la race qu'il fut renouvelé au x^e siècle, lors de la transmigration en masse qui se produisit à la suite des invasions tatares. L'Église grégorienne se trouvait alors scindée en deux obédiences. Celle qui continuait de végéter sur les ruines du royaume d'Ani, reconnaissait pour chefs les catholicos d'Aghthamar, qui se prétendaient les continuateurs exclusifs de la succession patriarcale et montraient comme l'un des signes authentiques de leur juridiction, le bras de S. Grégoire, demeuré en leur possession¹. A ce titre de légitimité, la nouvelle Église nationale reconstituée dans le jeune royaume Roupénide voulut en opposer un autre, et le bras droit (ou la main droite) de S. Grégoire reparut tout à coup, dans la forteresse de Roum Qal'at, sur l'Euphrate occidental²; nous n'avons pas à expliquer par quelle opportune rencontre.

Il n'y a donc rien de téméraire dans le soupçon qu'au début du

goire de Narek, où il est dit que ses détracteurs l'appelaient *dsalth* et hérétique (édit. de Constantinople, t. I, p. 99).

¹ Fr. TOURNEBIZE, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, t. I, p. 235-36.

² *Panegyrique de S. Grégoire par le pseudo-Vardan*, BHO. 345, Մովսէս Զայֆաւանք, t. V, p. 76; cf. L. ALISHAN, *Sissouan ou l'Arméno-Cilicie* (Venise, 1899), p. 250. En 1852, V. Langlois s'est encore laissé montrer à Cis, en Cilicie, le bras (gauche) de S. Grégoire, enfermé dans une châsse d'argent en forme de bras (*Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, t. I, p. 191, note 2).

vi^e siècle, au fort de la crise qui changea le destin religieux et politique de leur patrie, les Arméniens établis dans l'empire grec se soient avisés d'une manœuvre, qui renversait les rôles. Comment pouvait-on les accuser d'avoir trahi la foi de S. Grégoire ? S. Grégoire résidait parmi eux : c'était comme s'il leur avait montré la route ou comme si eux-mêmes ils eussent emporté avec eux le sanctuaire vénéré où battait le cœur de leur nation. La riposte était sans réplique ; il ne s'agissait que de payer d'audace, en parlant haut sur le point de fait. Prétendre que des Arméniens orthodoxes avaient dérobé les ossements de S. Grégoire, eût été se mettre dans un mauvais cas. Essayer de faire croire que les possesseurs et gardiens traditionnels de ce trésor sacré le leur avaient cédé volontairement était encore plus impossible. Restait le moyen commode d'imputer cet enlèvement à un autocrate en situation d'imposer toutes ses volontés ; mais encore fallait-il procéder avec discernement. Le basileus régnant aurait pu apprendre qu'on racontait derrière son dos une histoire où on le faisait plus Arménien que nature. Zénon se présenta fort à propos pour jouer ce rôle. Le père de l'*Hénotique* avait laissé en Arménie la réputation d'un maître à la main lourde et qui n'était pas d'humeur à se laisser demander des comptes¹. On n'en exigea pas des hagiographes qui lui prêtèrent un caprice de dévotion tout à fait étranger à son caractère.

A ceux qui objecteraient que notre hypothèse est une construction faite de beaucoup de pièces, dont plusieurs sont cherchées assez loin, nous répondrons en les priant de nous dire s'ils voient une manière plus simple d'expliquer le fait dont il s'agit de rendre raison. Ce fait, ce n'est pas l'enlèvement des reliques de S. Grégoire par ordre de l'empereur Zénon, qui, selon toute apparence, n'y a jamais songé : c'est l'existence d'une légende arménienne qui raconte cet enlèvement et qui a réussi à se faire accepter. Véridique ou mensonger, ce récit a eu cours ; il est en soi une pièce à conviction, qui, pour avoir été ignorée des Grecs, n'en est que plus décisive. Elle prouve clair comme le jour que, peu après le règne de Zénon, des Arméniens orthodoxes, habitant en pays grec, croyaient et, s'ils ne le croyaient pas, étaient intéressés à faire croire que les reliques

¹ Mécontent de la conduite des cinq « satrapes » héréditaires de la IV^e Arménie lors de la révolte d'Illus, Zénon supprima d'un trait ce qui leur avait été laissé d'autonomie (PROCOPE, *De aedificiis*, I, III, 1).

de S. Grégoire l'Illuminateur reposaient dans une église de Constantinople. C'est tout ce que, pour notre part, nous tenons à constater.

Il y avait donc une église de la capitale, où la colonie arménienne vénérât le tombeau de son apôtre national. Cela revient à dire qu'elle y solennisait son anniversaire, avec plus de dévotion peut-être que certains de ces étrangers n'en auraient éprouvé dans leur pays natal, selon l'habitude de toutes les émigrations.

A l'époque où la fête de l'Illuminateur fut ainsi introduite en territoire grec, le 11 (ou le 10) k'aloç devait tomber bien près du 3 ou du 2 décembre. Le synchronisme, qu'il convient sans doute de ne pas chercher à délimiter trop étroitement, est vérifié avec une approximation très suffisante, pour les années 496-504. Il est, d'autre part, entièrement conforme à la nature des choses que, chez les Arméniens de la dispersion, passés à la communion byzantine, la commémoration annuelle de S. Grégoire se soit immobilisée à cette date. Pourquoi? Parce que l'usage d'un calendrier en désaccord variable avec l'almanach officiel est la première des coutumes nationales qu'il faut laisser tomber à l'étranger. Eussent-ils voulu y rester fidèles, les Arméniens établis en pays grec ou latin n'auraient pu continuer à suivre leur calendrier vague sans le concours d'un bureau de computistes, dont les calculs auraient été authentiquement promulgués, comme la date de Pâques était officiellement annoncée une année à l'avance par le patriarche d'Alexandrie aux églises d'Égypte. On ne voit rien qui ressemble à une organisation de ce genre dans tout ce que nous connaissons de la vie et des institutions des colonies arméniennes. Et voilà pourquoi nous pouvons admettre, en toute vraisemblance, qu'à partir de leur rupture avec leur Église nationale, les émigrés arméniens en communion avec l'Église grecque ou latine se sont rangés au calendrier julien, qui bon gré mal gré s'imposait à eux dans l'usage quotidien.

VIII

Il y eut de très bonne heure des Arméniens dans toute l'Italie méridionale. Naples ne pouvait manquer de leur offrir un champ approprié à leur activité industrielle. Pour ne pas encourir le reproche d'aller trop vite en besogne, nous ne dirons pas que le calendrier de marbre, auquel nous voici enfin revenus, suffisait à

prouver que ces Arméniens étaient nombreux parmi la population napolitaine et que, de longue date, leur caractère national s'y était affirmé. Mais la chose deviendra claire de soi quand nous aurons fini de dégager les derniers fils de l'écheveau que nous avons entrepris de débrouiller.

Depuis 1574, Naples possède une belle église de S. Grégoire l'Arménien. Elle fut élevée près d'un monastère de religieuses bénédictines, qui, en 930, était déjà placé sous le patronage des SS. Sébastien et Grégoire. Ce vocable subit plusieurs modifications et finalement, en 1021, fut remplacé par celui de *Sancti Gregorii Maioris*. Dans la prononciation locale *Gregorius* est devenu *Legorius*, dont le parler populaire a fait *Liguoro*¹ ; mais l'identité du saint honoré sous ce nom ne laisse place à aucun doute. L'église de S. Legorius se flattait de posséder la tête et d'autres reliques insignes de S. Grégoire l'Illuminateur, dont la translation se célébrait le 13 juin². Baronius et d'autres graves auteurs, longuement colligés et confrontés par Stillingh³, se sont arrêtés à l'idée que ces ossements avaient été apportés de Constantinople par des religieuses fuyant une persécution, peut-être celle de Constantin Copronyme — sur quoi pourtant Stillingh croit devoir faire une réserve⁴. D'autres églises italiennes auraient eu leur part de ce trésor ; et c'est ainsi que la cathédrale de Nardò en Apulie crut aussi posséder un bras de S. Grégoire⁵ — le troisième connu. Devant un tel épanouissement de crédulité sereine, la critique aurait grand tort de se gendarmer. Ce qui ne laisse pas de surprendre, c'est que des érudits arméniens comme Čamič⁶ et Mkrtič Aucher⁷ n'aient pas été médusés par la totale invraisemblance de ces racontars.

Une histoire aussi impossible et, par surcroît, sans aucune attache avec les traditions du pays, n'a pu prendre racine que dans un milieu préparé d'avance à l'accepter. La renommée de S. Grégoire avait donc à Naples des zélateurs dont l'influence datait de loin.

¹ MALLARDO, *Il calendario Lotteriano*, p. 198-99.

² Act. SS., Iunii t. II, p. 666, in *praetermissis*.

³ De S. Gregorio episcopo Armeniae, item de SS. virginibus Ripsime, Gaiana et sociis mun., Comment. praev., §§ 20-31, Act. SS., Sept. t. VIII, p. 299-301.

⁴ Loc. c., § 26, p. 300.

⁵ Ibid., § 20, p. 299.

⁶ Histoire d'Arménie, t. I, p. 659-60.

⁷ Լիակատար վարք և վկայաբանութիւն սրբոց, t. III, pp. 366-70, 373-74.

Personne ne s'arrêtera un seul instant à la supposition plus que naïve qu'un culte si prospère ait commencé de fleurir grâce à notre calendrier lapidaire. Comment le seul nom d'un saint étranger, gravé parmi quelques centaines d'autres sur une plaque de marbre, aurait-il ainsi allumé et porté à ce degré d'incandescence la dévotion d'un peuple à qui ce nom ne disait rien ? C'est donc nécessairement le contraire qui s'est produit. Jusqu'au dernier quart du VIII^e siècle, aucun martyrologe ni grec, ni latin, ni même arménien n'avait encore mentionné S. Grégoire. Si le clergé d'une église de Naples a pris l'initiative de l'inscrire au nombre des patrons à invoquer à un jour déterminé, c'est que ce saint, à peine connu dans le reste de la catholicité, comptait des dévots parmi les fidèles de la paroisse. Le libellé même de la double mention mérite d'être remarqué : *P[assio] S. Gregorii epi[scopi]* ; *P[assio] Gregorii de Arme[nia]*. Ceux qui ont dicté ou inspiré ces énoncés devaient avoir lu le livre d'*Agathange* ¹.

Et ceci, nous semble-t-il, pourrait être pris en considération par les savants que la destination du calendrier lapidaire continuera d'intriguer. Il est maintenant établi avec une évidence irréfragable, qu'en dépit de sa forme définitive et solennelle, ce monument est dépourvu de tout caractère officiel. Il ne répond à aucun usage liturgique. Ceux qui l'ont érigé ne lui ont pas même concilié la petite autorité dont leur savoir aurait pu le doter. Avec tous les défauts et inconséquences qu'on y remarque, ces éphémérides hagiologiques ont pourtant été placées en évidence dans une église et mises à portée de tous les regards. A quelle fin, sinon pour être consultées au jour le jour par le peuple chrétien ? Ce document unique en son genre serait donc dû à une innovation, en somme bien imaginée, à l'effet d'intéresser et de stimuler la piété des croyants zélés, en leur indiquant le patron à invoquer à tel jour ou l'anniversaire recommandé à leur souvenir. Ainsi s'explique tout naturellement le caractère hybride dont les critiques se sont scandalisés. Les rédacteurs du calendrier ont voulu satisfaire à la dévotion et aux préférences de tous les groupes de fidèles, indigènes ou étrangers, que comprenait la population cosmopolite de leur cité.

La colonie arménienne tenait plus que probablement à Naples une place avec laquelle il fallait compter. N'oublions pas qu'à la fin

¹ Voir ci-dessus, p. 117.

du siècle précédent, après l'assassinat de Constantin IV à Syracuse (685), un usurpateur arménien, appelé Mizezios, Mžèž de son vrai nom¹, avait été malgré lui revêtu de la pourpre impériale par l'armée de Sicile². De tels choix ne se portent en général que sur les favoris d'une faction ou d'un parti qui se reconnaît dans leur espèce. Il y avait, on n'en saurait douter, beaucoup de compatriotes de Mžèž parmi les mutins qui s'agitèrent autour de lui pendant les sept mois de son règne. Et tout porte à croire que cette graine a continué de lever pendant la fin du VII^e siècle et pendant le suivant, qui virent plus d'un Arménien sur le trône impérial.

On peut sans crainte faire encore un pas de plus. La date sous laquelle S. Grégoire l'Illuminateur est inscrit dans le calendrier de Naples est nécessairement celle où il était fêté annuellement par la colonie arménienne. C'est pour donner satisfaction à ces étrangers que le rédacteur du calendrier a pris sur lui d'y inscrire leur saint national. Et c'est par eux uniquement qu'il a pu connaître la date de sa commémoration annuelle, comme toute l'histoire du culte de S. Grégoire le montre avec la dernière évidence. Voudrait-on qu'il se soit mis arbitrairement en désaccord avec eux? ou qu'il se soit donné l'air de vouloir changer leur usage? ou qu'il en ait tenu assez peu de compte pour le brouiller par simple distraction? Autant d'imprudences, dont la plus excusable pouvait être fort mal prise par la gent peu flexible qu'il s'agissait de satisfaire.

La date assignée à S. Grégoire par le calendrier lapidaire y a donc été inscrite à bon escient. Nous avons vu que le saint y reparait à deux reprises : au 30 septembre et au 2-3 décembre³. De ces deux échéances, c'est la seconde qui doit être présumée celle de la solennité principale. Nous avons dit pourquoi, et il serait bien inutile de le répéter en bref pour le lecteur qui aurait perdu patience sur nos trop arides explications. En voici une dernière raison, plus simple à exposer.

¹ Les historiens arméniens le rattachent à la famille d'un premier Mžèž, l'un des généraux d'Héraclius, qui appartenait au lignage des Gnouni.

² J. KULAKOVSKIJ, *Istoria Vizantii*, t. III : (602-717), p. 226-27.

³ Le redoublement de cette seconde mention, qui se répète deux jours consécutifs, a aussi été attribué à une anticipation fautive. Nous croirions plus volontiers que les Arméniens de Naples faisaient à leur saint une solennité avec vigile, qui se prolongeait deux jours durant. Plus tard, comme on le voit par tous les Յայտնուորք (synaxaires), les fêtes de S. Grégoire se sont multipliées tout au long de l'année.

Tous les calendriers napolitains postérieurs au calendrier lapidaire, jusqu'au xvi^e siècle, ont inscrit S. Grégoire non au 30 septembre mais au 2 décembre seulement¹. Ce n'est assurément pas le calendrier de marbre qui les aurait induits à omettre la première date, puisqu'il la mentionne. S'ils lui ont emprunté la seconde, ou plutôt s'ils l'ont enregistrée d'accord avec lui, c'est bien qu'il ne l'a pas introduite abusivement, par une erreur imputable au lapicide ou au rédacteur qui aurait préparé la copie. Sinon, il faudrait expliquer pourquoi cette bévue a fait loi pendant sept siècles, au mépris de l'usage régnant, et ensuite pourquoi, des deux dates gravées sur l'inscription, on aurait précisément retenu celle qui n'a de fondement ni dans la liturgie ni dans la pratique populaire et laissé tomber celle qui aurait seule une attache traditionnelle.

Mais au vrai, qu'est-ce que cette date du 30 septembre? Tout simplement le quantième mobile du 11 k'aloç qui dans le calendrier vague des Arméniens grégoriens a continué son glissement ascensionnel le long de l'année julienne. Il est arrivé à coïncider avec le 30 septembre vers le milieu du viii^e siècle. C'est vers cette date, fort probablement, que l'*Agathange* grec a été incorporé dans le prototype des ménologes byzantins, mss. Paris 1485 et 1506, tous deux antérieurs à Métaphraste². Il y est précédé d'un lemme qui le range sous la date du 30 septembre. Mais cette indication n'a pas le moindre fondement dans le texte lui-même. Elle appartient exclusivement au compilateur de la collection, qui se sera réglé sur l'incidence du 11 (ou 10) k'aloç, pendant les années 752-750³. De la rubrique du ménologe, elle a passé dans la recension de Métaphraste⁴, et par celle-ci dans les synaxaires byzantins, où les Ar-

¹ MALLARDO, *Il calendario Lotteriano*, p. 198-99.

² G. GARITTE, *La tradition manuscrite de « l'Agathange » grec*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXXVII (1941), p. 198-201.

³ C'est au viii^e siècle que N. Marr rapporte la recension d'*Agathange*, qu'il appelle « nationale », la seule qui aurait survécu en arménien et d'où dériverait la version grecque actuelle. La recension chalcédonienne, de laquelle procède la version arabe, remonterait au vii^e-viii^e siècle (*Kreščenje armjan...*, l. c., p. 182). Il y a dans ces vues un peu plus de système qu'on ne voudrait ; mais la convergence des indications chronologiques mérite tout de même d'être signalée.

⁴ L'épitomé géorgienne dépend aussi de Métaphraste, en cela comme dans tout le reste (L. MELIKSET-BEK, *Vita S. Gregorii Parthianensis*, dans *Monumenta Georgica*, I. Scriptores ecclesiastici, n° 2, Tiflis, 1920, p. 3).

méniens eux-mêmes l'ont reprise, comme celle des S^{tes} Hripsimé et Gaïané, avec le reste des matériaux d'emprunt dont ils ont fabriqué leur *Haïsmavourk*¹.

Et voilà comment le 30 septembre est devenu l'anniversaire de S. Grégoire l'Illuminateur. Cette tradition compte aujourd'hui quelque douze siècles de durée. Mais ce qui importe pour une tradition, ce n'est pas l'ancienneté dont elle justifie ; c'est l'âge qu'elle devrait avoir. Celle-ci était encore toute jeune et n'avait rien de vénérable à la fin du VIII^e siècle ; en sorte qu'on pourrait se demander si les calendriers napolitains postérieurs au nôtre ont laissé tomber la date du 30 septembre ou si elle n'aurait pas plutôt été ajoutée sur le calendrier de marbre, à une époque où les Arméniens de la paroisse l'ont jugée de bonne prise. L'examen de la pierre permettrait peut-être de trancher la question dans un sens ou dans l'autre. Mais quoi qu'il en soit, entre les deux dates qui sont ici en balance, les églises de Naples ont bien jugé.

Ainsi, tout compte fait, notre examen tourne plutôt à l'avantage du calendrier lapidaire et atténue sur un point les justes sévérités de la critique. Ce qu'on a pris pour une bévue est en réalité un vestige authentique de la plus ancienne tradition et le premier témoignage martyrologique du culte rendu à S. Grégoire l'Illuminateur. Il donne un sens plausible à des récits qui semblaient peu dignes d'attention et projette même quelques lueurs nouvelles sur l'histoire de l'émigration arménienne.

P. P.

¹ Un calendrier latin de l'Arméno-Cilicie (Vatic. armen. 3), publié par F. C. Conybeare, annonce au 30 septembre, l'invention des reliques de S. Grégoire, catholicos des Albans (*Rituale Armenorum*, Oxford, 1905, p. 331 ; à rapprocher du texte mentionné ci-dessus, p. 120). On croit entrevoir, dans cet exemple, comment les fêtes de S. Grégoire l'Illuminateur se sont multipliées au cours de l'année et à quelles interprétations on a eu recours pour les diversifier.

LE BRÉVIAIRE D'EVORA DE 1548

ET

L'HAGIOGRAPHIE IBÉRIQUE

En parcourant les commentaires des *Acta Sanctorum* consacrés aux saints de la péninsule ibérique, on constate que les Bollandistes ont fréquemment signalé parmi les recueils liturgiques le *Breviarium Eborense*, imprimé à Lisbonne en 1548 ¹.

Nous voudrions réunir ici quelques indications concernant l'origine de ce bréviaire et l'influence qu'il a exercée sur la diffusion du culte et de la légende de plusieurs saints.

D'après la préface et le colophon ², le *Breviarium Eborense* a été composé « iussu et auctoritate reverendissimi in Christo patris illustrissimique principis ac domini D. Henrici ³, S. R. E. cardinalis

¹ Bollandus le cite dans la *Praefatio generalis* du t. I de janvier, p. LIII : « E Lusitania breviarium Eborense 1548 ». Voici quelques passages des *Acta Sanctorum* où le bréviaire d'Evora est mentionné : Mart. t. I, p. 228 : SS. Emetherius et Celedonius ; April. t. II, p. 78 : Victor m. Bracarenensis ; p. 430 : Fructuosus ep. Bracarenensis ; t. III, p. 1001 : Petrus ep. Bracarenensis ; Maii t. V, p. 34 : Mantius m. in Lusitania ; Iul. t. IV, pp. 583, 586 : SS. Iusta et Rufina ; Oct. t. VI, p. 187 : SS. Faustus, Ianuarius, Martialis ; t. X, p. 26 : SS. Servandus et Germanus ; t. XIII, pp. 278, 287 : SS. Claudius, Lupercus et Victoricus.

² Nous nous servons de l'exemplaire de la bibliothèque des Bollandistes, qui provient de l'ancien *Museum Bollandianum*, ainsi qu'en fait foi la marque X, 79. Après la suppression du Musée bollandien, il entra dans la bibliothèque du chanoine Zénon de Viron († 1856), qui fit don de ses livres liturgiques à la Société des Bollandistes, reconstituée en 1837.

³ Frère du roi Jean III de Portugal, il naquit en 1512. Il fut archevêque de Braga, d'Evora et de Lisbonne. En 1578, après la mort du jeune roi Sébastien, il monta sur le trône de Portugal. Il mourut en 1580. Cf. J. A. FERREIRA, *Fastos episcopales da Igreja primacial de Braga*, t. II (Braga, 1931), p. 406-25 ; F. DE ALMEIDA, *Historia da Igreja em Portugal*, t. III, 2 (Coimbra, 1917), pp. 689-91, 702.

tit. sanctorum quattuor Coronatorum, Portugalliae Infantis ac primi ¹ eiusdem ecclesiae archiepiscopi ». Le nom du compilateur n'est mentionné nulle part, mais il est aisé d'établir que le bréviaire a été composé par le célèbre humaniste portugais André Resende (1498-1573) ², de l'Ordre de S. Dominique. Quelques passages, tirés de sa lettre du 4 mai 1567 au chanoine de Tolède, Barthélemy de Quevedo ³, suffiront à le montrer.

Dans cette longue épître, qui est un véritable mémoire relatif à de nombreux sujets d'histoire ecclésiastique, Resende raconte entre autres un voyage archéologique qu'il entreprit afin de vérifier l'authenticité d'un S. Viar, qui attirait de nombreux fidèles à son sanctuaire : « Mihi, quum divorum historias ad Eborensis ecclesiae breviarium concinnarem, contigit illuc ire, indagandae antiquitatis causa ⁴ ». Le curé de Turegia lui montra une inscription, de laquelle il ressortait avec évidence qu'il ne s'agissait pas d'un S. Viar, mais d'un *curator viarum* ⁵. Aussi Resende s'abstint-il de placer S. Viar dans le bréviaire.

¹ C'est en 1544 que le diocèse d'Evora, qui dépendait depuis 1394 de Lisbonne, fut élevé au rang d'archevêché. Cf. C. ERDMANN, *Papsturkunden in Portugal* (Berlin, 1927), p. 125 (= *Abhandlungen der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, N. F., t. XX, 3).

² On trouvera une brève biographie de Resende dans le t. II de l'*Hispania illustrata* d'A. SCHOTT (Francfort, 1603), p. 893-94 : *Vita L. Andreae Resendi Lusitani collecta ex ea quam Iacobus Menoetius Vasconcellus I. C. conscripsit*. Les œuvres de Resende sont mentionnées dans *Hispaniae Bibliotheca* d'A. SCHOTT (Francfort, 1608), p. 480-83 ; QUÉTIF et ECHARD, *Scriptores Ordinis Praedicatorum*, t. II (Paris, 1721), p. 221-27. Les travaux récents consacrés à A. Resende sont indiqués par A. ROERSCH, *Correspondance de Nicolas Clénard*, t. II (Bruxelles, 1940), p. 44.

³ Barthélemy de Quevedo était chanoine de Tolède. Ambrosio de Morales, qui était son contemporain, l'appelle : « hombre docto y diligente », *Cronica general de España*, l. X, c. VIII, § 23 (éd. de Madrid, 1791, t. V, p. 46). Cf. N. ANTONIO, *Bibliotheca hispana nova*, t. I (Madrid, 1783) p. 201.

⁴ *Hispania illustrata*, t. II, p. 1007.

⁵ L'histoire est piquante et vaut la peine d'être transcrite : « Fani eius parocus, reverendus admodum sacerdos ac loquutuleius, non invenuste ad vocem gestum adcommodans, ut qui Romae plusculos fuisset annos, quum me perhumane excepisset et, cognita itineris causa, martyrum sive historiam hanc sive fabulam denarrasset, « Oro te, inquam, vir egregie, extatne scriptura quaequam quae id attestetur? » « Eccam, inquit ille, et quidem luculentam ». Duxitque me ad aram. Et ablatis mappis quibus tegebatur, inscriptionem ostendit istiusmodi. » Suit le texte de l'inscription (*C.I.L.*, t. II, p. 15, n° 112), dans laquelle à deux

Resende revient, dans la même lettre, sur le bréviaire d'Evora. Quevedo lui avait demandé quel était le saint Valentin de Barcelone inséré dans le calendrier du bréviaire à la date du 14 février : *Valentini presbyteri et martyris Barcinonensis*. Avec humour, Resende lui répond : « Miraris in calendario breviarii Eborensis a me facti, quarta decima februarii die Valentinum presbyterum et martyrem Barcinonensem reperiri et ignotum vobis esse ais Valentinum hunc Barcinonensem. Mihi quoque ignotus aequè est. Sed quibusnam tu oculis hoc in meo breviario legisti ? Hyalinisne an tuis ? Si hyalinis, fefellerunt plane. Si tuis, festinabas. Dictio enim Barcinonensis non additur Valentino presbytero et martyri XVI cal. martii, sed Eulaliae virgini et martyri pridie idus februarii ¹. »

Dans l'avis au lecteur, placé en tête du bréviaire, Resende laisse

reprises revient la formule : *Viarum curandarum*. « Protenso itaque digito ad verba illa : *Viarum curandarum*, « Ecce, ait, nomen proprium Viarli. Illud autem *curandarum* perinde est quasi diceret *curam curarum*. Cura vero curarum episcopus est. Caetera, inquit, nomina, opinor aliorum martyrum esse peculiariora. » Continui erumpentem risum, atque ut vere dicam, stomachum pudore motum cohibui, ne hospitii viderer parum civilis. Rem tamen ad Alphonsum S. R. E. cardinalem, principem meum, tunc Eborensem pontificem, detuli et interpretis bellissimi narrationem, ac unde *Viarii* nomen effectum esset, exposui. Is imperavit obcludi sepulchrum, ne pervium esset. Mihi vero, qui auctor fuerim, non semel vulgus non tam adfectos lumbos, quam lumbifragium est imprecatum » (l.c.). Ainsi que le rappelle Mabillon dans son *Iter italicum* (*Museum italicum*, t. I, 1, Paris, 1687, p. 144), une autre inscription, mal interprétée, donna également naissance au culte d'un pseudo-Viar. Sous le pontificat d'Urbain VIII (1623-1644), une supplique, venue d'Espagne, demandait des indulgences pour la fête d'un S. Viar, dont le corps reposait dans un bourg de la péninsule. Le nom du bourg n'est pas donné. Devant les hésitations de Rome, le clergé envoya la preuve de l'authenticité de ce martyr ; c'était un fragment de pierre sur lequel on lisait les cinq lettres : S. VIAR, restes de l'inscription : *praefectus viarum*. Cf. Ch. DE SMEDT, *Principes de la critique historique* (Paris, 1883), p. 192-93 ; J. GESSLER, *Nihilistenwerk op historisch-philologisch gebied*, dans *Philologische Studien*, t. XI-XII (Louvain 1941), p. 202.

¹ *Hispania illustrata*, t. c., p. 1017. Cette erreur typographique mortifia sans doute Resende plus qu'il ne veut le laisser paraître. Plus loin il ajoute : « Redeo ad kalendarium breviarii. Contuli data opera supra centum volumina heic apud bibliopolam reperta, et totidem fere per sacerdotum manus, mire consentientibus exemplaribus. Fieri tamen potuit, ut atramenti viscositate correpti laxius haerentes typi evulsi fuerint et ab ignavis operis loco non suo repositi, in pauca aliquot exemplaria. Credo te non ignorare typographorum, praesertim indoctorum, oscitantiam, cui neque tres Argi sufficiant. Sed arbitror satis me de hoc capite apud te esse purgatum, » Ibid.

entrevoir comment il a compris son travail de compilateur. « *Divorum autem historiae, consultis veterum scriptorum quae quidem extent monumentis, ita in epitomen redactae sunt, ut nihilominus integrae manere, non truncatae dissipataeque, ut antea* ¹, *esse videantur. Officia nonnulla, propter sermonis barbariem, vel reiecta sunt, vel ut multo inoffensius legi possent, curatum. Quin ubi res postulabat, nova etiam edita.* » Resende a donc rédigé des leçons abrégées et remanié le style. Mais s'est-il strictement limité à cette tâche et s'est-il contenté de modifier la forme des récits, sans en modifier également le fond ? Afin de nous en rendre compte, nous avons fait quelques sondages qui nous ont révélé qu'il ne fallait se servir des leçons historiques du bréviaire qu'avec grande circonspection. Voici quelques exemples, pris un peu au hasard.

Dans un opuscle consacré aux origines chrétiennes d'Evora : *De antiquitatibus Eborae* ², Resende relate la légende de S. Mantius, à laquelle il accorde la plus grande autorité : « *Qui enim plura scire avet, is legat horarum canonicarum breviarium Eborense, quod olim iussu cardinalis amplissimi Henrici, principis Lusitaniae, concinnavi* ³. » Si l'on compare ces leçons du bréviaire d'Evora avec les Actes antérieurs de S. Mantius, on constate qu'elles en diffèrent notablement. Déjà Papebroch faisait remarquer cette différence : « *Apparent deinde etiam latine in breviario Eborensi anni MDXLVIII cum augmento fabulositatis non minimo* ⁴. » Resende a retouché sur plusieurs points le contenu de la *Passio BHL. 5219* ⁵. S'il fallait l'en croire, Mantius aurait été l'un des soixante-douze disciples ; il aurait assisté à l'entrée du Christ à Jérusalem, puis à la Cène et serait ensuite venu évangéliser le Portugal. Où notre humaniste a-t-il trouvé ces traits légendaires ? Nous ne saurions le

¹ Resende fait allusion à l'usage, si répandu à la fin du moyen âge, de ne transcrire dans les bréviaires que les premières lignes des légendes.

² Cet opuscle, rédigé en portugais, a été traduit en latin par André Schott, S.I., qui l'a inséré au t. II de l'*Hispania illustrata*, p. 971-84.

³ *Hispania illustrata*, t. c., p. 978.

⁴ *Acta SS.*, Mai t. V, p. 34-35. Une erreur de rédaction s'est glissée dans la notice du *Comm. martyr. rom.* (1940), p. 190. Le texte *BHL. 5219* n'affirme pas que Mantius a vécu au premier siècle et a été le premier évêque d'Evora. Ces traits légendaires apparaissent dans les leçons du bréviaire d'Evora et les *Antiquitates Eborae*.

⁵ D'après celle-ci, Mantius, Romain d'origine, fut emmené comme esclave au Portugal par des Juifs, qui le mirent à mort par haine de la religion chrétienne.

dire, mais il ne faut pas oublier que l'amour du pays natal a souvent mal inspiré Resende. Pour rehausser le prestige d'Evora, il n'a pas hésité à fabriquer de fausses inscriptions¹. Lui qui poursuivait de ses railleries l'inexpérience épigraphique d'un pauvre curé de campagne, il a recouru sans vergogne aux tristes procédés des faussaires.

C'est cet esprit de clocher qui a poussé Resende à revendiquer pour Evora les SS. Vincent, Sabine et Christète². Sa lettre à Barthélemy de Quevedo a surtout pour but de réfuter les auteurs qui attribuaient ces trois martyrs à Talavera de la Reina³, dont le nom ancien serait Evora ou Elvora. Faute d'une édition critique de la *Passio SS. Vincentii, Sabinae et Christetae* (BHL. 8619-8620), on ne peut trancher avec certitude ce problème hagiographique⁴. Resende n'a pas eu ces scrupules. Dans son ardent plaidoyer, il ne voit que les arguments qui semblent favorables à sa thèse et dont,

¹ Cf. C.I.L., t. II, p. 14 ; J. P. WALTZING, *Le recueil général des inscriptions latines* (Louvain, 1892), pp. 27, 87, 90. E. Hübner dit de Resende : « Mendaciorum autem causa Resendio ut tot aliis falsariis cum patriae amor fuit, quo ductus Q. Sertorium praesertim Caesaremque Eborae diutius moratos oppidum operibus publicis exornasse finxit, tum vana novarum rerum a se inventarum gloriola. » C.I.L., l. c. Voir G. CIROT, *Les histoires générales d'Espagne* (Paris, 1904 ; = *Bibliothèque des universités du Midi*, fasc. IX), p. 160 ; E. HÜBNER dans PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie*, t. V, 2, col. 1897.

² Rappelons aussi que plusieurs villes réclament l'honneur d'être la patrie de S. Damase. Resende a lu que ce pape, d'après Onofrio Panvinio, serait portugais : « Tametsi nondum decennium est, quum prodiit Onuphrii Veronensis, viri diligentissimi, de Pontificibus Romanis liber ... Is penitus Lusitanum ac Igaeditanum eum facit. Sanctus, inquit, Damasus, Antonii filius, Egitanensis, Lusitanus hispanus. Sed ego Eborensis ecclesiae vetustum codicem sum sequutus, quum eius vitam breviario inserui » (*Hispania illustrata*, t. c., p. 1004). Comme nous ne disposons pas encore d'une étude critique des Vies de S. Damase, il est difficile de contrôler ce que Resende avance ici au sujet du manuscrit d'Evora et de son contenu. Quoi qu'il en soit, voici les premières lignes des leçons du bréviaire : « Beatus Damasus, huius nominis primus, natione hispanus, patria Vimaraniensis ex Bracarensi provincia ... » (col. 837). Cf. *España sagrada*, t. XLII (1801), p. 265.

³ *Hispania illustrata*, t. c., pp. 1003, 1021. Sur les noms anciens de Talavera, voir *España sagrada*, t. XIV, p. 100.

⁴ Cf. *España sagrada*, t. c., p. 27 ; *Acta SS.*, Oct. t. XII, p. 193-206. Le P. Van Hecke concluait son commentaire en ces termes : « Quamvis igitur argumenta, ab aliis allata, aequilibria sint, quae afferimus eius sunt ponderis, ut in sententiam eorum propendamus, qui stant pro Eborae Carpatana » (Talavera), p. 196.

en fait, aucun n'est décisif. Il a introduit habilement dans les leçons du bréviaire les correctifs voulus pour que l'appartenance portugaise ne parût pas douteuse : « Datianus praeses, quum per Lusitaniam provinciam descendens, Eboram, eius provinciae municipium, esset ingressus ... » (col. 1617). D'après la tradition, S. Vincent et ses deux sœurs, arrêtés à Evora, parvinrent à s'échapper et gagnèrent Avila, où ils furent découverts et mis à mort. Les hagiographes, qui avaient pris parti pour Talavera, faisaient remarquer que la distance entre Evora et Avila était considérable et que le contexte de la Passion était plus compréhensible si les saints n'avaient eu à parcourir que le chemin qui sépare Talavera d'Avila. Resende glisse dans les leçons les mots suivants : « et nocturno silentio pariter fugientes, magnis itineribus veloci equorum gradu Abulam usque pervenerunt... » (col. 1621). Il suffit de relire le passage de la lettre à Quevedo relatif à cet épisode de la Passion pour se rendre compte que les mots : *magnis itineribus veloci equorum gradu* ont été employés intentionnellement ¹.

Resende traitait également, dans sa missive à Quevedo, la question si embrouillée des reliques de S. Vincent de Saragosse. D'après une tradition sans valeur, le corps du martyr aurait été transféré au Portugal dans le courant du VIII^e siècle et aurait été caché dans un terrain situé près du cap Saint-Vincent, le *Promontorium sacrum*. En 1173, le roi de Portugal Alphonse-Henri I^{er} découvrit le corps et le fit transporter dans la cathédrale de Lisbonne ². Ici également Resende n'a pas résisté à la tentation de rappeler les prétentions de la ville de Lisbonne. Il le fait non pas dans l'office de S. Vincent, mais dans l'office de S. Antoine de Padoue. Parmi les différentes légendes du saint thaumaturge, il résume celle où se rencontre la phrase suivante : *In Hispania urbe Ulixbona, quae ad occidentalem regni Portugaliae plagam in extremis terrae finibus sita est, quaedam praegrandis ecclesia fabricata extat, in qua pretiosum beati Vincentii martyris corpus honorifice quiescit* (BHL. 593) ³.

¹ *Hispania illustrata*, t. c., p. 1013 ; cf. *Acta SS.*, t. c., p. 195, § 9 : « Sed unum superest argumentum, quod apud disputantes non inveni, et quod aliquousque quaestionem dissolvere mihi videtur. » Cet argument est précisément celui que nous venons de relever ; le P. Van Hecke ne semble pas s'être aperçu qu'il avait déjà été invoqué au cours des discussions du XVI^e siècle.

² BHL. 8653, 8654, 8655 ; cf. L. DE LACGER, *Saint Vincent de Saragosse*, dans *Revue d'Histoire de l'Eglise de France*, t. XIII (1927), p. 345-56.

³ Resende fait allusion à ce passage dans sa lettre à Quevedo : « Tu vero.

Ces quelques exemples montrent suffisamment, croyons-nous, que Resende, en compilant les leçons du bréviaire d'Evora, cédait déjà à la préoccupation qui sera celle des auteurs des *Falsos Cronicones*¹ : exalter une ville, un sanctuaire, une abbaye, quitte à manipuler les textes et même à en forger de toutes pièces².

Son œuvre n'aurait sans doute pas eu un grand retentissement, si elle n'avait été exploitée par un de ses amis, le belge Jean Vassée (env. 1510-1561)³. Celui-ci termina en 1551 son *Chronicon rerum Hispaniae*⁴. Ainsi qu'on l'a remarqué, son livre se présente comme « une sorte de manuel » d'histoire et eut une assez large diffusion⁵. Dans la seconde partie, qui contient le *Chronicon* proprement dit et s'étend depuis la naissance du Christ jusqu'à l'année 1015, Vassée revient fréquemment sur l'hagiographie hispanique,

non pluris facies divum Bonaventuram in beati Antonii Olisiponensis historia, quam omnia Romana praeferunt breviarum, ita adferente : *In Hispania, civitate Ulyxbona...* ». *Hispania illustrata*, t. c., p. 1008, cf. *Acta SS.*, Ian. t. II, p. 406.

¹ Récemment M. Fr. Cumont avait signalé l'intérêt des leçons de l'office des S^{tes} Iusta et Rufina du bréviaire d'Evora à propos du culte de la déesse phénicienne Salambo (*Les Syriens en Espagne et les Adonies à Séville*, dans *Syria*, t. VIII, 1927, p. 330-41). Vu les méthodes de travail de Resende, on se demande si celui-ci a trouvé le texte de ces leçons dans un manuscrit. Jusqu'ici nous n'avons rencontré la recension de Resende dans aucun passionnaire ni dans aucun livre liturgique. Nous remercions M. le chanoine Victor Leroquais, qui a bien voulu examiner, à notre demande, plusieurs bréviaires manuscrits.

² Pour être juste, il faut ajouter que Resende, là où les susceptibilités nationales ne sont pas en jeu, juge avec pertinence les difficultés hagiographiques. Ce qu'il dit de S^{te} Marine ou Marguerite (cf. *Anal. Boll.*, t. LVIII, p. 85), de S^{te} Eulalie de Barcelone et de S. Eugène de Tolède manifeste un esprit vraiment critique (*Hispania illustrata*, t. c., pp. 1010, 1017, 1019). Dans son *Historia critica de los falsos cronicones* (Madrid, 1868), J. GODOY ALCANTARA a tâché de pénétrer l'étrange état d'esprit des auteurs des fausses chroniques. Il y a là un vrai problème psychologique, qui se pose aussi à propos de Resende.

³ L'étude la plus complète sur Vassée a été publiée par A. ROERSCH, *Un historien belge oublié : Iohannes Vasaëus*, dans *Bulletins de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques* de l'Académie royale de Belgique, t. XV (1929), p. 164-85. Cet article a été réimprimé par l'auteur dans *L'Humanisme belge à l'époque de la Renaissance. Études et portraits*, 2^e série (Louvain, 1933), p. 79-96 (= *Humanistica Lovaniensia*, 3). On trouvera dans la *Correspondance de Nicolas Clénard*, publiée par A. ROERSCH, de nombreuses lettres adressées à Vassée. Voir plus spécialement t. II, pp. 35, 73-74.

⁴ La liste des œuvres de Iohannes Vasaëus a été dressée par A. ROERSCH dans la *Bibliotheca Belgica*, 3^e série. 202^e livraison (1931), fiches V, 317-22

⁵ G. CIROT, op. c., p. 163.

plus spécialement dans le chapitre où il passe en revue les principales villes espagnoles, indiquant pour chacune les noms des saints qui y subirent le martyre. A plusieurs reprises, il signale parmi ses sources le bréviaire d'Evora : « ex breviario Eborensi ». Dans le catalogue des auteurs, dont il s'est servi, il accorde à ce livre une mention toute spéciale : « Breviarium Eborense, quod nuper L. Andreas Resendius, reverendissimi S. R. E. Cardinalis et serenissimi Principis Infantis Portugalliae Henrici Eborensis archiepiscopi auspiciis, ita nitori suo restituit, ut non arbitrer aliud reperiri exactioni iudicio concinnatum. Certe sanctorum historias Hispanorum non alibi meliori fide descriptas reperias, quas ille ante annos multos, perlustrata fere tota Hispania, tanquam, quod futurum erat, praesagiens et summo studio perquisivit et ex ecclesiarum cathedralium libris, ubi quam emendatissimae reperiri poterant, accuratissime descripsit. De hoc intelligi volo, quotiescunque breviarium Eborense cito ¹ ».

Ces paroles révèlent en quelle estime Vassée tenait Resende. Plus loin, il remercie spécialement l'humaniste portugais. Il le fait en des termes chaleureux : « Duo restant qui bonam huius lucubrationis partem suo sibi iure vendicare possunt, adeo mihi summam operam suam navaverunt. Prior est L. Andreas Resendius Lusitanus, theologus, orator et poeta insignis et reverendissimi ac serenissimi Cardinalis et principis D. Henrici a concionibus, vir antiqua mihi benevolentia eaque olim Lovanii incepta coniunctus et mei in Hispaniam adventus quodammodo autor, certe incitator. Is me in hoc opere libris antiquis manu scriptis, schedis suis, iudicio copiose iuvit, neque quicquam habuit antiquitatis, cuius ipse non solum est curiosissimus, sed etiam scientissimus, quod mihi pro candore suo non benignissime communicavit ². »

Vassée ne semble pas avoir mis en doute l'honnêteté scientifique de Resende. Il acceptait sans méfiance les informations qu'il recevait de son ami. Le mot *candor* suffirait à le prouver. Parler de simplicité, de sincérité candide à propos d'un faussaire serait d'une froide ironie, si le mot avait été choisi intentionnellement. Ailleurs, précisément à propos d'une inscription fausse, qui lui a été communiquée par le savant d'Evora, Vassée écrit : « Quod se vi-

¹ *Hispania illustrata*, t. I, p. 581.

² *Ibid.*, t. I, p. 585.

disse ac optima fide transcripsisse affirmat Resendus noster, mihi-que pro suo singulari candore in hanc formam transcriptum dedit ¹. »

Mais quelques leçons historiques du bréviaire d'Evora, pour avoir été résumées par Vassée, devaient connaître une diffusion plus large encore. En effet Baronius ² se servit du *Chronicon rerum Hispaniae* pour rédiger ses annotations au Martyrologe Romain, en 1586. Chaque fois qu'il cite cet ouvrage de Vassée ³, il est prudent de vérifier si l'information ne provient pas, en dernière analyse, des leçons liturgiques compilées par Resende.

Le nom de Baronius a ainsi contribué à conférer de l'autorité à des traits légendaires sans consistance. Ils seraient sans doute restés dans l'ombre, s'ils n'avaient été insérés, en 1548, dans le sanctoral du bréviaire d'Evora ⁴. Nous aurons l'occasion de le montrer prochainement à propos de la Passion de S. Marcel de Tanger et des textes qui sont apparentés à ce document hagiographique.

B. G.

¹ Ibid., p. 610 ; cf. *C.I.L.*, t. II, p. 4*, n° 14* ; G. CIROT, t. c., p. 160, n° 6.

² Avant Baronius, Pierre Galesini s'était servi des œuvres de Resende pour composer son martyrologe. Voici ce qu'il dit dans sa préface : « Accessit quoque industria, quae profuit plurimum, duorum, omni doctrinarum antiquarum laude praestantium virorum, Ambrosii Moralii ... et Andreae Resendii, hominis Lusitani, qui perlustratis omnis Hispaniae basilicis cathedralibus, compertisque antiquis tabulis, sanctorumque Hispanorum historiam diserta oratione contexit. » (*Martyrologium S. Romanae ecclesiae*, Venise, 1578).

³ Voir par exemple aux dates suivantes : 12 avril : S. Victor m. Bracarenis ; 26 avril : S. Petrus ep. Bracarenis ; 15 mai : S. Mantius ; 18 juin : SS. Cyriacus et Paula ; 13 octobre : SS. Faustus, Ianuarius, Martialis ; 23 octobre : SS. Servandus et Germanus ; 30 octobre : S. Marcellus centurio ; 13 novembre : S. Eugenius ep. Toletanus ; 15 novembre : S. Eugenius ep. et m. Toletanus ; 27 novembre : SS. Facundus et Primitivus.

⁴ Manuel Risco, le successeur de Florez, non seulement ne semble pas se servir avec circonspection du bréviaire d'Evora, mais loue le travail de Resende : « Andres Resende, que recogió por las iglesias de España las mejores noticias, que se tenían de los Santos de estas provincias, y las insertó en el citado breviario... » *Espa a sagrada*, t. XXIV (1784), p. 316. Nicolas Antonio lui aussi parle en termes élogieux de Resende dans sa *Censura de historias fabulosas* (Valencia, 1742), p. 287 : « el doctissimo Andres de Resende » ; cf. pp. 295, 486.

UNE CONSULTATION HAGIOGRAPHIQUE DE BOSSUET

Au nombre des plus fidèles et des plus zélés correspondants de Papebroch, il faut compter le liturgiste Claude Chastelain¹, chanoine de Notre-Dame à Paris et auteur du *Martyrologe universel*². La majeure partie de ses lettres, contenant une infinité de « petites notes » sur les cinq premiers mois des *Acta Sanctorum*, se trouve réunie aujourd'hui dans le manuscrit 8998-9000 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, originaire des anciennes archives bollandiennes.

En feuilletant cette correspondance, nous avons rencontré, au fol. 15v, les lignes suivantes, qui pourront intéresser, croyons-nous, les historiens de Bossuet :

« M^r l'Évêque de Meaux a besoin de savoir si Baronius a eu un fondement suffisant de mettre Grégoire VII au Martyrologe, outre ce qu'il en a écrit dans ses Notes : ce qui ne paroist pas suffisant ; d'autant plus qu'ayant esté moine de Cluny, on n'en a jamais fait aucune mémoire dans le Bréviaire de Cluny. Ce qui décideroit, seroit d'avoir quelque Église ancienne de son nom vers Salerne. C'est ce que je n'ay pu découvrir jusqu'à présent. M^r de Meaux n'est pas toutefois si pressé qu'il ne puisse attendre vostre commodité toute entière. Si mesme on avoit bientost les derniers tomes de May, on n'auroit pas besoin d'autre réponse³. »

¹ Son nom, sous la forme latinisée Claudius Castellanus, est familier à quiconque s'est quelque peu servi des *Acta Sanctorum*. C'est à Chastelain que Papebroch adressa la préface de ses *Paralipomena addendorum, mutandorum aut corrigendorum in conatu chronico-historico ad catalogum Romanorum Pontificum*, annexé au t. VII de mai. Chastelain mourut à Paris le 20 mars 1712, deux ans avant Papebroch.

² Paru en 1709. L'exemplaire dont nous nous servons aujourd'hui porte la marque de l'ancienne bibliothèque des bollandistes, avec la mention : *Musei SS. Societatis Iesu Antverpiæ, dono auctoris*.

³ Après avoir touché d'un mot la querelle que Papebroch soutenait alors

Cette lettre de Chastelain est datée de Paris, « le mardy d'après la Trinité », 30 mai 1684. Bossuet était évêque de Meaux depuis trois ans.

En 1682, il avait rédigé, dans les circonstances que l'on connaît, la *Declaratio cleri gallicani de ecclesiastica potestate*, et s'appliquait, dès lors, à justifier la doctrine des fameux Quatre articles dans un vaste travail d'érudition, la *Defensio declarationis*, qui, maintes fois remaniée par lui en manuscrit, ne fut publiée qu'après sa mort en des éditions plus ou moins sûres. A plusieurs reprises, l'auteur y traite, non sans quelques vivacités de plume, du tempérament bouillant, novateur et, à son sens, excessif, de Grégoire VII¹. On s'explique pourquoi la note de Baronius², conçue en termes assez pompeux et qui sent trop le panégyrique, ne put satisfaire Bossuet, lorsqu'il y chercha un « fondement suffisant » au culte du célèbre Hildebrand.

Ce n'est pas ici le lieu de nous étendre sur les origines et les premiers témoignages de ce culte. Papebroch a traité de S. Grégoire VII, fort largement et avec une sympathie manifeste, au tome VI de mai³. Par son commentaire, qui était alors en préparation, on peut se faire une idée des renseignements qu'il dut transmettre à Bossuet par l'entremise de Chastelain.

En juillet 1684, celui-ci remercie de la réponse reçue : « Je vous ay une sensible obligation de l'exactitude avec laquelle vous avez bien voulu répondre à toutes mes demandes, que je craignois vous être importunes... Deuz que M^r de Meaux sera à Paris, je lui feray

contre les Carmes, Chastelain ajoute : « Tous nos prélats savans ont une estime pour vous que je ne puis exprimer, et disent que vostre grande érudition et l'exactitude de vos recherches font un très grand honneur à toute la société des Jésuites. » Cet éloge méritait d'être retenu.

¹ *Œuvres complètes de Bossuet*, éd. F. LACHAT, t. XXI, p. 149 et suiv. ; t. XXII, p. 280-81.

² Dans les éditions du Martyrologe Romain annoté par lui, au 25 mai. Il convient de remarquer ici que Grégoire VII figurait déjà dans l'*editio princeps* de 1583, avec un éloge quelque peu différent. Cf. *Comm. marty. rom.* (1940), p. 206-207. Une élévation de ses reliques avait eu lieu en 1577, à Salerne, par l'archevêque Marc-Antoine Marsile Colonna.

³ Paru en 1688 ; voir p. 102-159, et notamment, p. 104-107 : « De translatione corporis et cultu. » Lire aussi la dissertation consacrée en 1734 à Grégoire VII par Benoît XIV dans le *De servorum Dei beatificatione et beatorum canonizatione*, lib. I, c. XLI, § 10.

voir votre sentiment et la manière pleine d'honnestetez dont vous parlez de luy » (fol. 41).

Nous ignorons quelle fut la réaction de l'auteur de la *Defensio*. Quoi qu'il en soit, Bossuet tempéra l'âpreté de son exposé par des déclarations comme celles-ci : « Neque vero haec dicentes, Gregorii VII pietati obloquimur; imo eius commendatam Martyrologio romano laudamus memoriam, et bono animo egisse omnia, quibusvis petentibus haud inviti largiemur... Neque his obliterari volumus, quae pro ecclesiastica disciplina magna ac praeclara gessit, ac ne miracula quidem, quae a quibusdam auctoribus ipsi tribuuntur. Sed in sanctis viris non omnia imitanda... Omnino Gregorium admiramur magno et erecto animo insurgentem in reges simoniacos et scelerum defensores; sed interim dolemus eum, incitato semel animo, ad extrema et nimia devenisse ¹. »

D'où l'on peut conclure qu'à défaut d'une église ancienne dans la région de Salerne et d'une inscription au calendrier de Cluny, la légitimité du culte de S. Grégoire parut à Bossuet suffisamment garantie par les arguments reçus de Papebroch.

M. C.

¹ *Œuvres complètes*, t. XXI, p. 160. — Bossuet mourut en 1704, près d'un quart de siècle avant l'orage qui s'éleva en France contre la mémoire de Grégoire VII, lorsque, par décret du 25 septembre 1728, Benoît XIII eut ordonné d'insérer la fête de S. Grégoire au missel et au bréviaire de l'Église universelle. Les leçons historiques du II^e nocturne enflammèrent vivement les passions gallicanes. A cette occasion, Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Troyes, fit paraître contre la décision romaine un copieux mandement, dont plusieurs pages étaient empruntées à la *Defensio*, encore inédite, de son défunt oncle. Sur cette levée de boucliers, qui devait s'étendre à d'autres États, on peut lire Dom Prosper GUÉRANGER, *Institutions liturgiques*, t. II, ch. XXI.

LA LÉGENDE DE SAINT ANTOINE

TRADUITE DE L'ARABE

PAR ALPHONSE BONHOME, O. P.

Un manuscrit de Malte et un de Florence nous ont conservé une « Vie en images » de S. Antoine, dont M^{lle} R. Graham a publié naguère une reproduction intégrale¹. L'intérêt de cette série de 200 miniatures n'est pas seulement d'ordre artistique ; les notices placées au bas de chaque tableau indiquent les sources où le peintre a puisé son inspiration. Or, à côté d'Athanasius, auteur de la biographie classique de S. Antoine, à côté de la Vie de S. Paul par S. Jérôme, des Vitae Patrum et d'une Legenda breviarii, inédite mais facile à identifier², le miniaturiste mentionne fréquemment et sans autre précision un certain Alphonsus, à qui il se déclare redevable de 50 sujets sur 200. Qui pouvait bien être cet énigmatique personnage ? La question ne laissait pas d'être embarrassante, car ni les Acta Sanctorum, ni la BHL., ni les répertoires d'écrivains médiévaux ne connaissent un hagiographe latin du nom d'Alphonse qui se soit occupé du « Père des moines »³.

Le prologue d'une « Tentation de S. Antoine », qualifiée dans le titre de Legenda mirabilis et découverte par M^{lle} Graham dans un manuscrit de Londres⁴, jeta bientôt quelque lumière sur le mysté-

¹ *A Picture Book of the Life of Saint Anthony the Abbot reproduced from a MS. of the year 1426 in the Malta Public Library at Valletta* (Oxford, 1937, in-fol.) ; cf. *Anal. Boll.*, t. LVI, p. 154-56.

² *BHL.* 609 g. M. P. Noordeloos prépare une édition de ce texte. C'est plutôt une *Narratio* qu'une *Vita*, bien que le manuscrit A 2 des Archives de Saint-Pierre, à Rome, et plusieurs autres lui donnent ce titre.

³ Pas un Alphonse dans la longue liste d'écrits relatifs à S. Antoine dressée par U. CHEVALIER, *Répertoire des sources hist. du moyen âge*, Bio-bibliogr., t. I^{er} (1905), col. 282-84, ni dans A. PORTHAST, *Bibliotheca historica medii aevi*² (Berlin, 1896), p. 1175. Quant à J. A. FABRICIUS, *Bibliotheca latina mediae et infimae aetatis*, ed. J. D. MANSI, t. I (Padoue, 1754), p. 71-75, il énumère une quinzaine d'Alphonse, entre autres *Alphonsus Bonihominis*, mais il n'attribue à aucun d'eux une Vie de S. Antoine.

⁴ British Museum, Add. 30972, du xv^e siècle, fol. 65-78. Cf. *Catalogue of*

rieux Alphonse. Dédiant ce récit à un prélat qu'il appelle « Votre Béatitude » et « Votre Sainteté » et dont il se dit le devotus cappellanus, l'auteur se nomme lui-même frater Alphonsus et déclare appartenir à l'ordre des Prêcheurs ; il raconte ensuite dans quelles circonstances il a traduit, en 1341, des extraits d'une longue légende arabe de S. Antoine, qu'il avait trouvée chez des moines égyptiens¹.

Le dépouillement méthodique des catalogues de bibliothèques et l'examen direct des manuscrits hagiographiques de Westphalie nous permirent alors de repérer toute une série d'autres exemplaires de la « Tentation » : recensions abrégées, sans titre, à Munster² et à Osna-bruck³, sous le titre de Vita, à Dantzig⁴, et sous la curieuse appellation de « Souricière ou piège de S. Antoine », à Trèves⁵ et à Kloster-neuburg⁶ ; textes complets de la Legenda mirabilis à Bruxelles⁷, à Cologne⁸, à Trèves⁹ et à Berlin¹⁰. L'analyse de ce dernier exem-

Additions to the MSS. in the British Museum in the years 1876-1881 (London, 1882), p. 135. Ce ms. provient de Strasbourg (R. GRAHAM, op. c., p. 18).

¹ Voir ci-après, p. 161-62, le texte de ce prologue (Inc. *Significat...*) et du lemme qui y fait suite.

² Bibliothèque de l'Université, ms. 432, du xv^e-xvi^e s., fol. 142-144. Décrit très sommairement par J. STAENDER, *Chirographorum in R. Bibliotheca Paulina Monasteriensi Catalogus* (Breslau, 1889), p. 107, n° 486 (notre légende de S. Antoine n'est pas mentionnée). Provient du couvent dominicain de Soest.

³ Gymnasium Carolinum, ms. 11, du xv^e s., fol. 298-302v. Cf. *Anal. Boll.*, t. LV, p. 239. Appartint jadis aux bénédictines de Malgarten.

⁴ Stadtbibliothek, ms. Mar. F 42, du xv^e s., fol. 12v-13v. Cf. O. GÜNTHER, *Die Handschriften der Kirchenbibliothek von St. Marien in Danzig* (1921), p. 83.

⁵ Stadtbibliothek, ms. 1143 (ancien 722), du xiv^e-xv^e s., fol. 116-126v. Cf. *Anal. Boll.*, t. LII, p. 187. Provient de la chartreuse de Coblenz. Notre légende est intitulée *Muscipula S. Anthonii*.

⁶ Stiftsbibliothek, ms. 411, du xv^e s., fol. 321-324. Cf. H. PFEIFFER et B. ČERNÍK, *Catalogus codicum mss. qui in bibliotheca canonicorum regularium S. Augustini Claustro-neoburgi asservantur*, t. II (1931), p. 179. Le titre de la légende n'est indiqué que dans l'explicit : *muscipula vel potius decipula S. Antonii*.

⁷ Bibliothèque royale, ms. 8077-82, du xv^e s., fol. 255v-260v. Cf. J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des mss. de la Bibl. royale de Belgique*, t. V (1905), p. 693, n° 3584. Le recueil a été écrit en partie par son premier possesseur, Paul Nikkels, de Wickrath, en Rhénanie, prêtre et maître ès arts.

⁸ Historisches Stadtarchiv, ms. Wallraf 168, du xiv^e s., fol. 32v-38v.

⁹ Stadtbibliothek, ms. 1735 b, du xv^e s., fol. 1-11. Cf. M. KEUFFER et G. KENTENICH, *Verzeichnis der Handschriften des historischen Archivs* (Trier, 1914), p. 83, n° 179.

¹⁰ Staatsbibliothek, ms. Theol. Fol. 280, du xv^e s., fol. 74-91. Cf. V. ROSE,

plaire, publiée par V. Rose en 1903, nous mit sur la piste des deux copies de Munich, dont l'une ¹ est dépourvue de tout prologue, tandis que l'autre ² présente, à la place du prologue habituel, une lettre-dédicace du plus haut intérêt. Nous y apprenons que notre traducteur s'appelait Alphonsus Bonihominis ³, qu'il était Galicien d'origine ⁴, qu'il remplissait à Chypre les fonctions de clericus et orator du cardinal espagnol Pierre de Sotomayor ⁵, enfin qu'il avait mis en latin une partie seulement des merveilleuses histoires arabes sur S. Antoine et S. Macaire ⁶.

La suite du Monacensis 5681 n'est pas moins riche en renseignements nouveaux. Elle contient, en effet, cinq autres récits traduits de l'arabe par Alphonsus Hispanus et précédés chacun d'une courte

Verzeichniss der lateinischen Handschriften der königlichen Bibliothek zu Berlin, t. II, 2 (1903), p. 870-71, n° 810. Provient du couvent des franciscains de Brühl, en Rhénanie.

¹ Clm. 8395, du xv^e s., fol. 1-6^v. Provient du couvent munichoï des ermites de Saint-Augustin. Cf. C. HALM et G. MEYER, *Catalogus codicum latinorum bibliothecae regiae Monacensis*, t. II, 1 (1874), p. 24, n° 186.

² Clm. 5681, du xv^e s., fol. 51^v-81^v. Provient du monastère des chanoines réguliers de Saint-Augustin de Diessen. Cf. C. HALM, G. THOMAS et G. MEYER, *Catalogus...*, t. I, 3 (1873), p. 37, n° 271. Les fol. 49-51^v contiennent deux sermons sur S. Antoine, l'un en allemand, l'autre en latin. A la fin du premier se trouve une liste des couvents et hôpitaux de l'ordre de Saint-Antoine en terre germanique (cf. S. REICKE, *Das deutsche Spital und sein Recht im Mittelalter*, t. I, 1932, p. 156-66). Dans le second on relèvera une allusion à la « légende de Patras » BHL. 609 g, ainsi qu'une description de la manière dont les reliques du saint, conservées en Dauphiné, étaient censées communiquer une fois l'an leur vertu miraculeuse au vin versé sur elles et recueilli ensuite pour être donné en boisson aux malades : *de vino quod mittitur per corpus et ossa ipsius S. Anthonii multi infirmi curati sunt, sicut evidenter apparet in monasterio ipsius beati Anthonii, ubi singulis annis talis consuetudo inolevit quod vinum ad feretrum beati Anthonii <mittitur>, et post hoc illud vinum datur multis hominibus qui venerant multis moribus* (lisez : *multis morbis vexati*), *et etiam per merita ipsius beati Anthonii curantur*. On appelait ce remède le « saint vinage ». Cf. H. DÍJON, *L'église abbatiale de Saint-Antoine en Dauphiné* (Grenoble, 1902), pp. 21-22, 140.

³ A ce nom latin devait correspondre en langue vulgaire une des deux formes *Bonhome* ou *Buenhombre*. Avec le P. A. López (voir ci-dessous, p. 148, note 1) nous écrivons *Bonhome*, tandis que les PP. Van den Oudenrijn et Meersseman préférèrent *Buenhombre* (cf. p. 148, notes 3 et 4).

⁴ Voir ci-dessous, p. 160, note 1.

⁵ Voir p. 156, note 2.

⁶ De ces histoires de S. Macaire traduites de l'arabe par Alphonse Bonhome nous n'avons jusqu'à présent trouvé aucune trace.

préface¹. Il en ressort que le dominicain A. Bonhome n'a pas trouvé la grande légende de S. Antoine en Égypte, mais chez les moines coptes de Famagouste, en Chypre ; qu'il n'en a traduit d'abord que le dialogue ou dispute avec le diable déguisé en reine, puis la guérison et la conversion du roi de Barcelone, enfin d'autres épisodes, sans respecter l'ordre de l'original ; qu'il fut pour ce motif obligé d'insérer parfois dans sa version des explications, indispensables au lecteur qui n'avait pas sous les yeux le début de l'histoire ; qu'enfin les moines égyptiens attribuaient à leur habit une origine céleste et divine².

Par malheur, le manuscrit de Munich, seul témoin connu, est resté inachevé ; le texte s'arrête au beau milieu d'une phrase³. Mais la partie manquante ne devait pas être bien considérable. Nous en avons un premier indice dans le fait que deux ou trois seulement sur les 50 miniatures de la Vie en images où Alphonse est indiqué comme source correspondent à cette lacune⁴. On peut ensuite établir d'une manière plus précise l'étendue de la perte en comparant notre copie avec l'analyse d'un manuscrit maintenant disparu de Baden-Baden⁵, envoyée par le P. J. Gamans, S. I. († 1684), à Bollandus ou à l'un de ses successeurs⁶. D'après cet érudit correspondant — et diligent

¹ Ces courtes préfaces, ainsi que la lettre-dédicace dont il vient d'être question, ont été publiées — ou plutôt enfouies — par V. Rose dans un appendice au Catalogue des mss. latins de Berlin, t. II, 3 (1905), p. 1339-41. Le P. G. Meersseman en a donné une seconde édition dans l'*Archivum Fratrum Praedicatorum*, t. X (1940), p. 101-105.

² Voir ci-dessous, p. 156-60, l'*Epistula interpretis*, puis les §§ 27, 47, 54 (fin), 57 (début) et 59 (fin).

³ Au bas du fol. 81^v (ci-dessous, § 61, note 4). Il semble qu'aucune feuille écrite n'a été perdue. Le scribe a interrompu sa copie et laissé en blanc tout un sesternion (fol. 82-87), sans doute dans l'intention d'achever plus tard sa transcription. Peut-être aura-t-il remarqué que la dernière phrase du fol. 81^v (*Venit usque punctum mortis...*) ne pouvait logiquement faire suite au passage précédent et se sera-t-il mis en quête d'un autre modèle pour corriger cette incohérence.

⁴ R. GRAHAM, op. c., p. 74-76. Il s'agit de la résurrection d'un jeune homme dont la mère a déposé le cadavre devant la cellule du saint.

⁵ Le collège et la bibliothèque des jésuites de Baden-Baden furent anéantis dans l'incendie de la ville en 1689.

⁶ Feuille autographe inséré dans les *Collectanea bollandiana* de janvier : Bibliothèque des Bollandistes, ms. 106, fol. 9-10.

collaborateur — des premiers bollandistes, le codex en question, un in-folio écrit sur parchemin, provenait de la chartreuse de Strasbourg et ne contenait que des écrits relatifs à S. Antoine : Vie de S. Athanase traduite par Évagre, récits d'Alphonse Bonhome et une Vita beatissimi Antonii abbreviata.

Au lieu de la dédicace au cardinal de Sotomayor, l'exemplaire de Baden-Baden s'ouvrait sur le prologue Significat, comme les copies de la « Tentation » conservées à Londres, Bruxelles, Cologne, Trèves et Berlin. Il se divisait exactement comme le Clm. 5681 en trois parties, qui se suivaient tout juste dans le même ordre et commençaient par les mêmes mots. La longueur respective des trois sections est indiquée par les chiffres suivants : 1) dispute avec la reine tentatrice, 13 feuilles ; 2) voyage à Barcelone, 7 feuilles, avec un appendice d'une feuille¹ ; 3) autres épisodes, 9 feuilles. La dernière partie était donc à peine plus longue que la deuxième. Or, dans le manuscrit de Munich, la conversion de la Catalogne remplit neuf feuilles et ce qui reste de la suite en couvre huit. Il ne doit donc guère manquer plus que l'équivalent de deux feuilles.

La copie analysée par Gamans semble bien avoir été complète. Après le desinit : omnes bestiae erant domesticae sancto Antonio, elle se terminait par le colophon que voici : Et haec sunt transcripta de arabico in latinum per fratrem Alfonsum Boni Hominis, ordinis Praedicatorum, anno Domini M CCC XLI^o, xx die mensis maii.

Le manuscrit 89 du Musée diocésain de Haarlem², qui ne contient pas la Tentation, mais les deux autres parties du texte (fol. 7-12^v), aurait dû nous livrer la fin de la traduction d'Alphonse. Mais, sans parler d'une énorme lacune, qui correspond à nos §§ 40-57, la malchance veut que cette copie néerlandaise ait été exécutée sur un modèle où le récit s'interrompait à peu près au même endroit que dans notre Monacensis. Ce qui a été ajouté, peut-être par une autre main³, n'est qu'un supplément improvisé et malhabile.

¹ Cet appendice correspond aux §§ 45-46 de notre édition (p. 198-99).

² B. KRUITWAGEN, *Catalogus van de handschriften en boeken van het Bischoppelijk Museum te Haarlem* (Amsterdam, 1913), p. 71 : « begin 16^e eeuw ». Le R. P. Kruitwagen, O. F. M., à l'obligeance de qui nous sommes redevable d'une transcription très soignée de cette copie (ou plutôt de cette recension, car le texte a été retouché presque à chaque phrase), nous écrivait en 1936 qu'elle lui paraissait remonter aux années 1450-1460.

³ Soit les dernières lignes, en haut du fol. 12^v, depuis *noluit ut talis fama divulgaretur*. Voir cependant le texte français cité p. 211, note 1.

Si la *Legenda mirabilis de S. Antoine* semble avoir échappé jusque tout récemment à l'attention des bibliographes comme à celle des hagiographes¹, d'autres traductions d'Alphonse Bonhombre sont connues depuis plus ou moins longtemps². Les PP. M. A. van den Oudenrijn, en 1920³, et G. Meersseman, en 1940⁴, leur ont consacré deux intéressantes monographies, qui nous dispensent de revenir sur ce sujet. Nous nous bornerons à esquisser, d'après les sources où ils ont puisé, la carrière très mouvementée de leur confrère arabisant.

C'est en 1336 que le dominicain espagnol apparaît pour la première fois dans un document daté. Il était alors prisonnier du « soudan de Babylone », qu'il qualifie d'horrendus princeps⁵. Actif jusque dans son cachot, il mit à profit ses loisirs forcés pour traduire en latin une histoire arabe du patriarche Joseph, que les chrétiens

¹ Seul, à notre connaissance, le P. Atanasio LÓPEZ, O. F. M., l'a mentionnée avant M¹⁰ Graham. Dans son importante étude sur *Los obispos de Marruecos desde el siglo XIII*, il retrace la carrière et énumère les œuvres de notre Alphonse ; en note, il signale la légende de S. Antoine contenue dans le ms. 8395 de Munich (*Archivo ibero-americano*, t. XIV, 1920, p. 454, note 1).

² P. COLOMIÈS, *Italia et Hispania orientalis*, ed. Jo. Chr. WOLF (Hambourg, 1730), p. 209, FABRICIUS, l. c., et même B. ALTANER, *Zur Kenntnis des Arabischen im 13. und 14. Jahrhundert*, dans *Orientalia christiana periodica*, t. II (1936), pp. 438 et 447, ne mentionnent que la Lettre de rabbi Samuel. QUÉTIF et ÉCHARD, *Scriptores Ordinis Praedicatorum*, t. I (1719), p. 594-95, N. ANTONIO, *Bibliotheca hispanica vetus*, t. II² (1788), p. 157-58, F. WÜSTENFELD, *Die Uebersetzungen arabischer Werke in das Lateinische seit dem XI. Jahrhundert*, dans les *Abhandlungen* de Göttingue, t. XXII (1877), p. 119-20, et M. STEINSCHNEIDER, *Die europäischen Uebersetzungen aus dem Arabischen bis Mitte des 17. Jahrhunderts*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, t. CXLIX, 4 (1905), p. 4, ne connaissent que deux opuscules traduits par Alphonse : la Lettre de rabbi Samuel et la Dispute d'Abutalib.

³ *De opusculis arabicis quae latine vertit fr. Alphonsus Buenhombre O. P. Textus aliquot e codd. mss. Bibliothecae R. Med. Laurent. Florentiae cum introductione et notis*, dans *Analecta sacri ordinis Fratrum Praedicatorum*, t. XIV, 2 (1920), pp. 32-44, 85-93, 163-68.

⁴ *La chronologie des voyages et des œuvres de frère Alphonse Buenhombre O. P.*, dans *Archivum Fratrum Praedicatorum*, t. X (1940), p. 77-108.

⁵ L'Égypte était gouvernée depuis 1293 (1310) par le sultan al-Nāṣir Muḥammad. Cf. *Encyclopédie de l'Islam*, t. III (1936), p. 924-26 ; S. LANE-POOLE, *The Mohammedan Dynasties* (Paris, 1925), p. 81 ; L. LEMMENS, *Die Franziskaner auf dem Sion* (Münster, 1919), p. 37-39 ; Fr. BAETHGEN, *Die Chronik Johannis von Winterthur* (Berlin, 1924), p. 159-61.

d'Égypte tenaient pour « authentique, très célèbre et ancienne¹ ». Il acheva son travail le 31 octobre 1336 et le fit remettre à ses trois protecteurs : le patriarche latin de Jérusalem, Pierre de la Palu, O. P., le maître de l'ordre des Prêcheurs, Hugues de Vaucemain, et l'archevêque de Rouen, Pierre Roger (le futur pape Clément VI). Dans la dédicace de cet opusculé, Alphonse indique nettement la méthode qu'il a suivie et qu'il suivra encore en d'autres traductions : visant à la brièveté, il omet les passages qui concordent parfaitement avec les récits déjà connus en Occident, à moins qu'il ne soit nécessaire de les reproduire pour faire saisir le contexte².

En 1339, de Paris, A. Bonhome dédie au maître général de son ordre, « frère Hugues », la plus fameuse de ses traductions, qui fut imprimée maintes fois dès le xv^e siècle³ : la lettre de rabbi Samuel, juif de Fez, à un autre juif du Maroc, sur l'accomplissement des prophéties messianiques en Jésus de Nazareth.

Quelque temps après, il met en latin un autre opusculé arabe du même Samuel : la *Disputatio Abutalib saraceni et Samuelis iudaei*, qui lui est tombée sous la main récemment (nuper), tandis qu'il était captif des Maures apud Marrochium⁴. La mission d'Alphonse au Maroc doit donc se placer entre son retour du Caire et son séjour à Paris, soit en 1337-1338.

La dédicace de la légende de S. Antoine au cardinal Pierre de Sotomayor est datée de Famagouste, le 15 février 1341 (c'est-à-dire sans doute 1342, dans notre style). D'après le colophon du manuscrit de Baden-Baden, la traduction avait été achevée le 20 mai 1341. Dans quatre des copies conservées, le lemma ou titre développé, qui précède la Tentation, indique l'année 1342 ; mais ce doit être une erreur pour 1341, date qui est correctement marquée dans le ms. de Trèves⁵.

¹ Cette histoire arabe était sans doute une traduction de la légende syriaque publiée par M. WEINBERG, *Die Geschichte Josefs...* (Diss., Halle, 1893), d'après un ms. de Berlin (syr. Sachau 9), incomplet de la fin.

² La dédicace et le colophon ont été publiés par le P. Meersseman, t. c., p. 98-99, d'après le ms. 1882 (1439) de la Bibliothèque municipale de Trèves. Nous en avons copié le texte dans le ms. 2146-54 de la Bibliothèque royale de Bruxelles (*Catalogue*, n° 2060), fol. 143-167 : *Hystoria de Ioseph secundum summam Arabum*.

³ HAIN, 14260-76 (en latin, en allemand, en italien).

⁴ Voir la dédicace de ces deux opusculés de Samuel dans MEERSSEMAN, t. c., p. 100-101.

⁵ Voir ci-après, p. 162, avec la note 6,

Alphonse n'était donc pas resté longtemps à Paris. Il ne demeura pas davantage en Chypre ¹. Dès 1343 il était en Avignon ; il y reçut, le 5 janvier 1344, la bulle de Clément VI qui le nommait évêque du Maroc ². Il mourut avant le mois d'août 1353 ³.

Serait-il possible de retrouver l'original arabe dont Alphonse était fier d'avoir révélé au monde latin les parties les plus intéressantes ? Aucune Vie ancienne de S. Antoine, rédigée en arabe, n'a été imprimée jusqu'à ce jour. Force nous a donc été d'interroger les manuscrits. Mais comme notre ignorance de cette langue est aussi complète que celle de S. Jérôme, qui linguam et litteras arabicas penitus ignoravit ⁴, nous avons eu recours aux lumières d'arabisants avertis et serviables.

Le Catalogue des manuscrits arabes chrétiens conservés au Caire, dressé par M. Georg Graf ⁵, ne mentionne pas moins de six numéros relatifs à S. Antoine. Trois d'entre eux sont intitulés « Vie de S. Antoine, étoile du désert et père de tous les moines ⁶ ». Cette appellation évoque aussitôt le souvenir de la première phrase de la légende arabe traduite par Alphonse : B. Anthonius, stella matutina et lucifer deserti... fecit desertum habitabile monachis, quia ipse fuit principium habitationis illius ⁷. Y aurait-il donc dans la bibliothèque du patriarcat copte trois copies du texte que nous cherchons ? Il nous a été impossible d'obtenir les renseignements nécessaires pour contrôler cette hypothèse.

Dans un opuscule rarissime : Sapientissimi Patris nostri Anto-

¹ La dernière traduction d'Alphonse qui nous soit parvenue est datée de 1342 dans l'unique manuscrit connu : Ambros. I 128 inf. Il s'agit d'un petit traité *Contra malos medicos*, dont le texte arabe a pu lui être communiqué en Orient ou en Espagne (comme le suppose le P. Meersseman, t. c., p. 93-94) ou même en France.

² Publiée par le P. A. LÓPEZ, t. c., p. 455-56 ; cf. MEERSSEMAN, p. 96.

³ Son successeur fut nommé le 12 août 1353. C. EUBEL, *Hierarchia catholica medii aevi*, t. I^o (1913), p. 327.

⁴ Ainsi s'exprime Alphonse Bonhome dans la dédicace au cardinal de Sotomayor, ci-dessous, p. 159.

⁵ Città del Vaticano, 1934 (= *Studi e Testi*, 63).

⁶ Ce sont les n^{os} 498, 545 et 614 du *Catalogue*. Ils appartiennent tous les trois au Patriarcat copte et datent respectivement du xvii^e siècle, du xviii^e et de l'année 1693.

⁷ Ci-dessous, § 48, p. 200. Le saint est maintes fois qualifié de *lucifer deserti* et aussi de *stella matutina* (§§ 37, 40, 45, 46).

nii... regulae... et vita duplex (Paris, 1646), le savant maronite Abraham Ecchellensis a mis en latin une Vie arabe de S. Antoine (p. 108-118), qui ressemble en bien des points à la légende qui nous occupe. Il déclare l'avoir tirée « ex libro inscripto Clavis ianuae paradisi », expression qui en rappelle une autre de notre Alphonse : merito vocatur beatus Anthonius clavis portae gratiae¹. Dans la préface, il précise qu'il s'agissait d'un « pervetustus codex » apporté naguère à Rome par l'ancien gardien de Terre sainte, le R. P. André d'Arco². Où est passé cet antique manuscrit ? Un de nos confrères orientalistes n'a pas réussi à en retrouver la trace dans les bibliothèques romaines.

Par contre, le P. J. Mecerian, S. I., professeur à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, a bien voulu examiner pour nous les manuscrits 619 (1147) et 482 (912) de la Bibliothèque orientale de Beyrouth³. Le premier, qui est aussi le plus récent (xix^e siècle), contient, aux pages 168 et suivantes, un récit de la Tentation identique à la *Legenda mirabilis* traduite par Alphonse Bonhome.

Quant au ms. 482, qui remonte au xvii^e siècle, l'analyse détaillée que nous en a fournie le P. Mecerian⁴ nous permet d'affirmer que la longue Vie de S. Antoine qu'il renferme (p. 281-382) répond assez exactement à la description que le dominicain du xiv^e siècle nous a laissée de la magna et longa legenda arabe de Famagouste. Seule une comparaison minutieuse pourrait justifier cette assertion ; si nous renonçons à l'instituer ici⁵, c'est que nous espérons voir paraître un jour le texte même du manuscrit de Beyrouth. L'orientaliste qui en procurera l'édition ne manquera pas de contrôler la fi-

¹ Ibid. (§ 48, p. 200). Alphonse doit avoir confondu deux mots arabes de même racine : il a lu *n'imat*, « grâce », au lieu de *na'im*, « paradis ».

² Ce franciscain, rappelé à Rome, quitta Jérusalem le 13 décembre 1642. Cf. G. GOLUBOVICH, *Croniche o Annali di Terra Santa del P. Pietro Verniero di Montepeloso*, t. I (Quaracchi, 1930), p. LXIII, note 3 ; T. CAVALLON, *Croniche... del P. Francesco da Serino*, t. II (ibid., 1939), p. 285.

³ Cf. L. CHEIKHO, *Catalogue raisonné des manuscrits historiques de la Bibliothèque Orientale de l'Université Saint-Joseph*, pp. 369 et 295 (*Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, t. XI, 1926, pp. 275 et 201).

⁴ Analyse complétée en quelques points par le R. P. Paul Peeters lors de son dernier séjour à Beyrouth, en octobre-décembre 1935.

⁵ Notons seulement que le patriarche d'Alexandrie qui s'intéresse au petit Antoine et lui impose les mains est identifié à S. Athanase dans le manuscrit de Beyrouth, tandis qu'il est appelé Théophile dans la légende ci-dessous, § 50, p. 202,

délité des traductions d'Alphonse ; il s'efforcera de déterminer la provenance et l'ancienneté de son modèle arabe et d'en rechercher les sources.

Sources littéraires évidemment¹ ; car, en fait de sources documentaires, ces naïves histoires d'interventions diaboliques et de miracles surprenants ne supposent absolument rien. La pieuse imagination d'un hagiographe égyptien en a fait tous les frais.

Est-ce à dire que la légende dont nous publions le texte ci-dessous ne peut rien apprendre aux historiens ? Tant s'en faut. Les dédicaces et les prologues du traducteur nous ont déjà livré plusieurs détails qui complètent sa biographie. Ils nous montrent, en ce missionnaire remuant, un admirateur enthousiaste de la langue arabe : Est enim, écrit-il, ita fecunda in doctrina sicut ad loquendum scientibus lingua gratissima et suavis². Ils témoignent d'un esprit suffisamment large pour comprendre que les Latins gagneraient à mieux connaître l'Orient, tout comme les Orientaux auraient profit à se familiariser avec l'histoire de nos saints et les écrits de nos docteurs. S'ils trahissent une étonnante crédulité, on y découvre pourtant des indices d'une attitude critique à l'égard de certaines légendes : Alphonse ne doit-il pas recourir à l'autorité d'Aristote pour apaiser les doutes qu'éveille en lui le récit incroyable de la conversion de la Catalogne par S. Antoine³ ?

Les dédicaces et les prologues nous apportent aussi un témoignage autorisé et daté sur l'existence d'un monastère égyptien à Famagouste⁴, en 1341, sur l'ignorance générale de l'arabe parmi les occidentaux, y compris, semble-t-il, les dominicains, confrères de Bonhome, enfin sur la profondeur du fossé qui séparait les deux Églises, au point que, plus d'un siècle après la mort des SS. Dominique et François, les chrétiens de langue arabe connaissaient à peine leurs noms, tandis que d'autre part l'Église romaine ne possédait encore, après un millier d'années, aucun des innombrables traités de S. Éphrem le Syrien⁵.

Moins curieux que les prologues d'Alphonse, les textes eux-mêmes

¹ Parmi ces sources, il faudra faire une place à part aux apocryphes coptes, éthiopiens, syriaques et arabes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Voir ci-dessous, p. 180, notes 1 et 4 ; p. 207, note 2.

² Lettre-dédicace au cardinal de Sotomayor, ci-après, p. 160.

³ § 27, vers la fin (p. 187).

⁴ § 47, p. 199-200.

⁵ Lettre-dédicace, p. 157-58.

qu'il a traduits ne sont cependant pas dépourvus de tout intérêt. Des six extraits de la légende arabe qu'on va lire, le premier et le plus long mérite assurément de retenir l'attention des historiens de la spiritualité. Ils y trouveront, sur les lèvres de la royale séductrice, un plaidoyer pour le mariage et contre la virginité, où l'Ancien et le Nouveau Testament sont constamment cités. Ils remarqueront avec quelle habileté la tentatrice procède pour masquer son jeu et surprendre la simplicité du vieux moine¹. Les arguments invoqués en faveur de la vie active et des œuvres de charité, auxquelles les solitaires sont accusés de renoncer à la légère, pourraient être insérés à leur place dans la série sans cesse renouvelée des plaintes de Marthe contre Marie ou des clercs voués à l'apostolat contre les contemplatifs².

Plus un saint est populaire, et moins les récits qui le concernent méritent de créance. De cet axiome hagiographique, si souvent vérifié, les textes antoniens d'Alphonse fournissent une nouvelle et irrécusable illustration. Le troisième fragment, en particulier³, nous fait toucher du doigt les procédés habituels de l'hagiographe que n'embarrasse point la pénurie des sources : pour satisfaire la curiosité des dévots, qui ne peuvent se résigner à tout ignorer de l'enfance et de la jeunesse de leur patron, il invente, il emprunte et il amplifie⁴. Il invente, par exemple, le nom des parents d'Antoine ; il emprunte aux apocryphes du Nouveau Testament l'éloge de leurs vertus, et il amplifie tel paragraphe de S. Athanase sur les premières luttes de l'anachorète avec le diable.

De leur côté, les spécialistes du latin médiéval ne s'intéresseront pas sans profit à la langue souvent malhabile et incorrecte du missionnaire dominicain. Dans ses traductions, comme dans les dédicaces et les prologues dont il est lui-même l'auteur, ils trouveront à glaner, avec quelques mots directement empruntés à l'arabe⁵, une série de « vulgarismes » qu'un Du Cange n'eût pas manqué de relever⁶.

¹ Comparez, dans *La Tentation de saint Antoine*, de G. FLAUBERT, la fin du ch. II : *La Reine de Saba*.

² Voir surtout les §§ 16 et 18-22. ³ §§ 48-54 (*De pueritia S. Antonii*).

⁴ Sur ces procédés cf. H. DELEHAYE, *Les légendes hagiographiques*³, p. 85-99.

⁵ Citons : *calecuc* ou *calezeut* (§§ 23, 27, 40, 56, 59), « scapulaire, cuculle » ; *esary* (§ 56), « ceinture, partie inférieure du vêtement monastique » ; *exequin* (§ 27), « habit monastique » ; *mocamet* (§ 51), « prostrations ».

⁶ Par exemple : *hortalia* et *horticillae* (§ 1) ; *diuturna*, « journée, salaire quotidien » (§ 7) ; *gardarauba* (§ 10) ; *sculpibus ornari* (§ 11) ; *danus* et *damus*, « daim » (§§ 2, 26) ; *falcia* (§ 27) ; *mirificus*, « thaumaturge » (§§ 31, 44, 45) ;

Mentionnons en dernier lieu — last but not least — le parti que les historiens de l'art pourraient tirer de nos textes, même après la publication si importante et si neuve de M^{lle} Graham¹. En dehors de la Vie en images du manuscrit de Malte qu'elle a reproduite et commentée, en dehors des peintures isolées et des séries de peintures qu'elle en a rapprochées, il reste encore bien des miniatures, des fresques et des tableaux relatifs à S. Antoine, dont l'interprétation demeurera incertaine et pratiquement impossible aussi longtemps qu'on n'aura pas interrogé les récits d'Alphonse². Ici comme en maint autre cas d'œuvres d'art apparemment inintelligibles, c'est l'hagiographie qui fournira la clef de l'énigme³.

Trop de légendes orientales ou latines du grand ermite de la Thébaïde sont encore inédites pour qu'il soit possible dès à présent d'assigner à celle de Famagouste la place qui lui revient dans le dossier hagiographique de S. Antoine. En attendant, le lecteur bienveillant estimera peut-être que nous n'avons pas fait œuvre tout à fait inutile en lui mettant sous les yeux cette collection d'épisodes légendaires, qui n'a jamais été imprimée malgré la vogue dont elle jouit au x^v^e et au xvi^e siècle⁴ et dont voici enfin le texte latin, avec la dédicace, le prologue et les courtes préfaces d'Alphonse Bonhome.

sanguineus, « parent, proche » (§ 51); *adamita*, « fils d'Adam, homme » (§§ 55, 57); *barrator*, « imposteur » (§ 60).

¹ Voir ci-dessus, p. 143, note 1.

² Ainsi le tableau du xvi^e siècle, copie d'un original néerlandais du début du x^v^e, publié avec de bonnes planches et un commentaire insuffisant par W. SCHÖNE, *Die Versuchungen des hl. Antonius: ein wenig bekanntes Bild im Escorial*, dans le *Jahrbuch der Preussischen Kunstsammlungen*, t. LVII (1936), p. 57-64. Ainsi encore les « storie di S. Antonio abate », de Vital de Bologne (xiv^e siècle), conservées au musée de Saint-Étienne à Bologne (cf. R. SALVINI, dans la *Rivista del R. Istituto di archeologia e storia dell' arte*, t. VIII, 1941, p. 249-50, fig. 29-30).

³ Cf. G. DE Tervarent, *Les énigmes de l'art du moyen âge*, t. I et II (Paris, 1938, 1941); *Anal. Boll.*, t. LIX, p. 346-47.

⁴ Le récit de la Tentation fut traduit (ou du moins abrégé) en néerlandais, en allemand, en français. Voir entre autres les mss. flamands de Bruxelles, 10765-66 (*Catalogue*, n° 2403), fol. 193-224, et de La Haye, 73. E. 19 (*Catalogus*, t. I, 1922, n° 430), f. 164^v-173^v. La traduction allemande, insérée dans certaines éditions incunables du *Buch der Altväter* (Augsbourg, 1482: HAIN, 8605; etc.), fut retraduite en latin et publiée dans les deux éditions colonaises des *Vitae Patrum* (*Prototypon veteris Ecclesiae...*, 1547, et *Vitae sanctorum Patrum veteris catholicae atque apostolicae Ecclesiae...*, 1548), fol. C 5 - D 1, sous le

Faute de mieux, nous suivons d'ordinaire le manuscrit de Munich 5681 (= C), qui contient seul la dédicace et l'ensemble des six extraits¹. Pour la Tentation, nous avons collationné, en outre, les mss. de Londres, British Museum, Add. 30972 (= L)², et de Bruxelles, Bibliothèque royale, 8077-82 (= B)³. Les quatre autres témoins connus⁴: Cologne Wallraf 168 (= W), Trèves 1735 b (= S), Berlin theol. fol. 280 (= F) et Munich 8395 (= A), auraient sans doute pu nous fournir quelques leçons intéressantes. Mais au prix de quel interminable et fastidieux travail? Il nous a semblé raisonnable de nous borner à mentionner leurs variantes, à titre de spécimen, dans le prologue Significat et l'en-tête de la Legenda mirabilis.

Quant aux recensions abrégées (Muscipula S. Antonii, etc.), il eût fallu pour en tenir compte faire une édition en colonnes parallèles. Nous ne serons pas seul à estimer qu'une telle dépense de temps et de papier aurait été hors de proportion avec l'intérêt de ces remaniements plus ou moins tardifs.

Du manuscrit de Haarlem (= H), dont la valeur vient de la « queue » qu'il donne au dernier extrait⁵, nous avons noté toutes les variantes à partir du § 57; au contraire, dans l'appareil critique

titre d'*Exemplum de divi Antonii insuperabili castitate, ex quodam germanico libro exceptum*. Rosweyde en fait mention à deux endroits au moins de ses *Vitae Patrum* (Anvers, 1615), p. LXVII, § VI, et p. 74, annot. 143 [reproduit dans P. L., t. LXXIII, col. 77c et 194b]. Quant à *La Vie de Monseigneur Saint Anthoine abbé*, publiée à Lyon en 1555, elle suit pas à pas la « Vie en images » étudiée par M^{lle} Graham (cf. *A Picture Book...*, 1937, p. 25-27).

Le célèbre historiographe de Saint-Antoine-de-Viennois, Aymar Falco, n'a évidemment pas ignoré les merveilleux récits de notre Alphonse; il les cite ou y fait allusion à différentes reprises, mais n'ose leur accorder pleine confiance (*Antoniana historiae compendium*, Lyon, 1534, fol. 6, 10^v, 12, 27, etc.). Plusieurs auteurs n'ont connu les récits d'Alphonse qu'à travers l'*Antoniane* d'Aymar Falco; ainsi, par exemple, l'érudit polygraphe Théophile RAYNAUD, S.I., *Symbola Antoniana* (Romae, 1648), p. 91-92 [= *Opera*, t. VIII (1665), p. 389].

¹ Voir ci-dessus, p. 145, note 2.

² Voir p. 143, note 4.

³ P. 144, note 7. Les deux mss. B et L sont étroitement apparentés; ils dérivent d'un même archétype, dont les leçons paraissent en bien des cas préférables à celles de C. Ce dernier écrit, par exemple, *vicum* pour *virum* (§ 4), *interitu* pour *introitu* (§ 9), *aperta* pour *apportata* (§ 13), *inobediatis* pour *mihi obediatis* (§ 15). Mais à côté de ces énormités il a plusieurs bonnes leçons en des passages défigurés par l'ancêtre de BL.

⁴ Ci-dessus, p. 144, notes 8-10; p. 145, note 1.

⁵ Voir plus haut, p. 147, et ci-après, § 61.

de l'Iter Barcinonense (§§ 27-46), nous n'en avons relevé que les leçons principales.

Enfin, par souci de ne négliger aucun élément de la tradition, nous avons également collationné le manuscrit Inc. Hafn. 2510, fol. 11-11^o, de Copenhague (= K) (1), qui contient une copie incomplète du troisième extrait (§§ 48-51).

Pour plus de clarté, les prologues et explications d'Alphonse Bonhome sont imprimés en sommaire. Seul le texte en lignes pleines appartient à la légende arabe traduite par lui en latin.

F. H.

EPISTULA ALFONSI BONIHOMINIS INTERPRETIS

e codice unico Monacensi 5681 (= C).

In nomine domini Dei nostri Iesu Christi. Reverendissimo patri ac domino, domino Petro de Saltu maiori (2), sancte romane Ecclesie cardinali Hyspano, eius humilis clericus¹ et orator, frater² Alfonsus³ Bonihominis, ordinis Predicatorum, degens in Cipro. Flecto genua cordis mei, quia corpore sum remotus, qui naturali et devoto affectu, si adessem, pedes humiliter oscularer dominacioni vestre. Ne⁴ de sequentibus amiretur, duxi necessario intimandum quod, sicut sancta [sacra] Ecclesia romana habet, habuit et habebit semper et usque ad finem mundi magnos sanctos et doctores precipuos, quos in suo gremio enutrivit in partibus occidentis, ut sunt (3) doctores quatuor principales et post eos beatissimos

Epistula. — ¹ clericus C. — ² super C. — ³ Alfensus C. — ⁴ nec C.

(1) Recueil écrit au xv^e siècle, en Allemagne. Cf. E. JØRGENSEN, *Catalogus codicum latinorum mediæ ævi Bibliothecae Regiæ Hafniensis* (Copenhague, 1926), p. 202.

(2) Pierre Gomez de Barroso, cardinal depuis 1327, mort en 1348. Cf. EUBEL, t. c., pp. 16, 168 ; F. BAIX, *Dictionnaire d'hist. et de géogr. eccl.*, t. VI (1932), col. 934-36. Si Alphonse le désigne par le nom de sa mère, *Memsia Garsia de Sotomaiori*, c'est apparemment pour lui rappeler leur commune origine galicienne : Sotomayor, en effet, se trouve en Galice, au diocèse de Tuy. Cf. R. GRAHAM, op. c., p. 19, note 4.

(3) Pour justifier les accusatifs qui suivent (*beatissimos...*) il faudrait remplacer *ut sunt* par *utputa* ou une expression analogue.

Ysedorum Hyspalensem⁵, Leandrum Toletanum (1), Bernhardum, Thomam de Aquino et ceteros quos melius ipse scitis, et sicut habuit etiam in eysdem partibus clarissimos vita et miraculis alios confessores — ut de infinitis taceam, nomino tres tantum, scilicet beatos [beatum] Benedictum, Dominicum et Franciscum — quorum doctrina et facta non pervenerunt hactenus vel quid permodicum ad Arabes christianos nec alios christianos orientales, qui sunt in numero non merito⁶ plures quam omnes quicumque⁷ hodie sancte romane Ecclesie obediunt a finibus Ungarie <et> Teutonie usque ad Sanctum Iacobum (2) de Gallicia usquequaque, eodem modo si<c> etiam ipsi christiani orientales et specialiter in Egypto, ubi in deserto Citi (3) floruerunt anachorite, ante scisma sanctos clarissimos vita, miraculis et doctrina in numero sine numero habuerunt : et de pluribus eorum nec etiam pervenerunt nomina ad Latinos, de quibus ipsi orientales sollemniter sollemnissant et de quorum⁸ vita et doctrina sunt aput eos in arabica et vulgari volumina librorum et libri diversorum doctorum ad ea valde multa, quod vix de Latinis crederet aliquis si audiret.

Et ut de aliis taceam, exempli gratia sanctum Efren Sorianum in medio profero, cuius sanctitati⁹ et infuse scientie in Vitis Patrum beatus Ieronimus attestatur (4) : de quo

⁵ hyspalem C. — ⁶ numerato ? C. — ⁷ omnis quique C. — ⁸ quarum C. — ⁹ sanctitate C.

(1) En nommant les SS. Isidore de Séville et Léandre de Tolède immédiatement après les quatre grands docteurs, Alphonse trahit manifestement son origine espagnole. A vrai dire, Léandre fut évêque de Séville comme son frère Isidore ; mais il présida, en 589, le fameux concile de Tolède où le roi des Wisigoths, Reccarède, fut reçu dans l'Eglise. C'est sans doute pour ce motif qu'Alphonse l'appelle *Toletanus*.

(2) Cette mention de Saint-Jacques de Compostelle pour indiquer une des extrémités de l'Eglise d'Occident est toute naturelle sous la plume du Galicien Alphonse.

(3) Le désert de Scété, célèbre dans l'histoire des origines monastiques à l'égal du mont de Nitrie et de la Thébaïde, est situé à 80 km. environ au sud d'Alexandrie. Cf. H. G. Evelyn White, *The Monasteries of the Wadi 'n Natrân*, t. II (New-York, 1932), p. 27-36.

(4) Le passage des *Vitae Patrum* où il est question de S. Éphrem le Syrien

sancto testantur Egipcii et Suriani quod in libris suis duodecim milia tractatus edidit (1), quorum sunt libri aliqui valde magni, sicut et ¹⁰ nos de beato Augustino asserimus quod mille triginta libros edidit seu tractatus (2) : de cuius sancti Efren doctrina sancta romana Ecclesia nichil habet (3). De sancto etiam Crisostino ¹¹, de cuius expositionibus et sermonibus sunt in littera arabica super epistolas Petri et Pauli et super quatuor ewangelia et super pentateuchum ¹², et sermones [et] per omnia festa Christi et in ieiuniis, libri plurimi (4) : de quibus non habet sancta mater ^{12*} Ecclesia nisi paucas omilias et expositionem super Matheum, que etiam rarissime invenitur (5).

De sanctis etiam confessoribus anachoritis, quorum nomina sunt in honore apud nos et quorum ymages in nostris ecclesiis depinguntur, respective ad illa que habent Egipcii monachi habuimus valde pauca ; et ut de pluribus taceam de quibus non est modo dicendum per singula, de beatissimis Antonio [et Enefrio ¹³] et Machario preter illa que nobis

¹ enim C. — ¹¹ ita C pro Chrysostomo. — ¹² pentacentum C. — ^{12*} an nostra? (lectio dubia) C. — ¹³ lectio dubia (euuacrio ROSE, emicorio MEERSSEMAN).

n'est pas de S. Jérôme, mais du pseudo-Amphiloque dans la Vie de S. Basile. Voir BHL. 2564 ss.

(1) Au temps de Photius on attribuait à Éphrem plus de mille λόγοι (*Bibliotheca*, cod. 196 : P. G., t. CIII, col. 661). Sozomène parle de trois millions de lignes (ἐπη : *Hist. eccl.*, III, 16).

(2) C'est le chiffre donné par Possidius tout à la fin de l'*Indiculum* (BHL. 786) : *fecit libros, tractatus, epistolas numero mille triginta* (éd. A. WILMART, dans *Miscellanea agostiniana*, t. II [Rome, 1931], p. 208).

(3) Le culte de S. Éphrem n'a été introduit dans l'Église latine que sous Benoît XV en 1920. Cf. *Comm. marty. rom.* (1940), p. 45.

(4) Voir dans le recueil *Χρυσόστομικά, Studi e ricerche...* (Rome, 1908), p. 175-86, l'*Inventaire des traductions arabes des œuvres de S. Jean Chrysostome* dressé par C. BACHA.

(5) La première traduction latine d'œuvres de S. Jean Chrysostome, faite vers 415-420 par le diacre Anien de Celeda, comportait précisément vingt-cinq homélies sur l'évangile de S. Matthieu et une série d'autres sermons ou panégyriques. Cf. C. BAUR, *L'entrée littéraire de S. Chrysostome dans le monde latin*, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. VIII (1907), p. 253-57 ; id., *S. Jean Chrysostome et ses œuvres dans l'histoire littéraire* (Louvain, 1907), p. 61-66.

Ieronimus contulit (1) sunt apud dictos monachos facta et dicta alia in libris eorum magnifica et preclara ; de quibus libris immediate de duobus sanctis predictis hec ¹⁴ transtuli in latinum que in hoc parvo volumine continentur (2). Vere non transtuli hystoriam totam eorum prout in arabico continetur, sed solum illa que existimavi quod nondum pervenerunt ad Latinos.

Et si aliquis lector curiosus admiratus fuerit quomodo et qualiter tam antiqua quam magnalia que ¹⁵ in hoc opusculo ¹⁶ enarrantur, maxime de beato Anthonio, tam tarde pervenerunt ad audientiam Latinorum, existimo respondendum quod pauci grammatici valde fuerunt [super] interpretes de lingua arabica in latinam, maxime qui sicut ego se ad partes contulerunt orientis, ubi sancti floruerunt predicti et ubi eorum facta habentur in recenti memoria ¹⁷ et in libris, sicut [enim] apud nos facta ¹⁸ mirabilia sancti Francisci et beati Domini, de quibus ipsi propter eandem causam, scilicet propter defectum interpretum, nichil habent. Beatus eciam Ieronimus, qui grecam lingwam scivit et caldeam et hebream et litteras earundem, cum esset philosophus in latino ¹⁹, lingwam et litteras arabicas penitus ignoravit — in Arabia autem est Egyptus, ubi beatus Anthonius et anachorite alii floruerunt — et ea que nobis dedit in Vitaspatrum, de auditu habuit per interpretes, non legendo (3).

Ego autem in fine huius litere peto duo humiliter toto corde : primo, oro ²⁰ Deum ut exaudiat ²¹ orationes illorum qui

¹⁴ hoc C. — ¹⁵ sunt C. — ¹⁶ postulo C. — ¹⁷ incontra C. — ¹⁸ sancta et C. — ¹⁹ lectu difficile, lictoris MEERSEMAN ; forsitan legendum lectione, vel corrigendum sic ; peritus in litteris. — ²⁰ orando C. — ²¹ exaudeat C.

(1) Le premier livre des *Vitae Patrum*, qui étaient attribuées en bloc à S. Jérôme, contenait entre autres les Vies de S. Antoine, de S. Onuphre et de Macaire le Romain. Cf. *BHL.*, p. 943. La mention de S. Onuphre nous paraît due à une interpolation du copiste ; car, dès la phrase suivante, Alphonse parle des deux (et non trois) saints qu'il vient de nommer.

(2) Seules les légendes relatives à S. Antoine nous sont connues. Celles de S. Macaire sortiront peut-être aussi, un jour, de l'oubli.

(3) Alphonse se figure que l'arabe était déjà la langue de l'Égypte au temps de S. Antoine. Il en conclut que S. Jérôme, qui ignorait l'arabe, n'a pu connaître que par interprète l'histoire des premiers moines et anachorètes.

vos in caritate diligunt et pro robore spiritus vestri et conservacione anime vestre fundunt Domino preces suas ; secundo, supplico quod de multa loquacitate, cum sim Gallicus (1), habeat me vestra benignitas excusatum (2), presertim quia, postquam arabicum didici, habeo loquendi materiam duplicatam : est enim ita fecunda in doctrina sicut ad loquendum scientibus lingua gratissima et suavis. Et addo ²² tertium, videlicet quod hunc libellum, eximium exenium ²³ vestrae devocioni aptum, vestra magnificentia recipere non recuset, affectum pensantes recongnicionis et amoris potius quam effectum.

Datum Famaguste quinta decima die februarij, anno Domini millesimo trecentesimo quadragesimo primo (3).

²² ad C. — ²³ aicenium C.

(1) Il ne faut pas corriger ce mot en *garrulus*, « bavard », comme le suggère le P. Meersseman (*Archivum Fratrum Praedicatorum*, t. c., p. 103, note 17). *Gallicus* ou *Gallaecus* signifie « Galicien », tout comme plus haut *ad Sanctum Iacobum de Galicia* désignait Saint-Jacques de Compostelle, en Galice. C'est donc à tort que les villes castillanes de Cuenca et de Tolède revendiquent l'honneur d'avoir donné le jour à notre Alphonse (cf. MEERSSEMAN, t. c., p. 78).

(2) D'après ce passage les Galiciens étaient réputés pour leur faconde. Un auteur français du XII^e siècle, qui les dépeint comme enclins à la colère et très chicaniers, ne semble pas avoir été frappé par leur *loquacitas* (J. VIELLIARD, *Le Guide du Pèlerin... de Compostelle*, Mâcon, 1938, p. 32). Sans doute, la confusion entre *Gallecus* et *Gallicus* aura-t-elle facilité l'attribution aux Galiciens de la *loquacitas*, *garrulitas* ou *facundia* communément attribuée aux Gaulois par les anciens (par exemple JUVÉNAL, 14, 111).

(3) Si, comme c'est probable, la date est marquée dans le style de l'Incarnation, il faut la transposer dans notre style : 15 février 1342. Voir ci-dessus, p. 149.

I. DISPUTATIO S. ANTONII CUM TENTATORE
IPSUM SUB SPECIE REGINAE AD MATRIMONIUM ALLICIENTE.

PROLOGUS BREVIOR ET LEMMA (1)

e codicibus ABFLSW (2).

Significat ¹ beatitudini vestre ² devotus cappellanus ³ magno affectu ³ frater ⁵ Alfonssus ⁶ quia ⁷ in deserto Scithi ⁸ (3), que ⁹ est in Egypto ¹⁰, distans ab Alexandria per dietam ¹¹, ubi flores anachoritice ¹² (4) crescunt ¹³, sunt adhuc ibi monachi ¹⁴ de regula Anthonii vel Macharii, id est ¹⁵ multa monasteria populosa ; inter quos monachos ¹⁶ (5) dic-

Prologus. — ¹ *integrum prologum om.* A ; in nomine Domini amen epistola Alfoncii *praemittit* W ; de sancto Anthonio B *in marg. sup.* — ² (b. v.) *om.* F, sanctitati v. S. — ³ *om.* S. — ⁴ magno cum aff. S, m. effectu B. — ⁵ super L. — ⁶ Alphonsius B, Alfonsus F, Alfonsius S, Alfontius W. — ⁷ qui BLFW, quod S. — ⁸ *ita* F ; Citi WS, Cirici BL. — ⁹ qui F, quod S. — ¹⁰ deserto W. — ¹¹ (p.d.) una dieta F. — ¹² anachoritice BL. — ¹³ ubi floruerunt anachorite S. — ¹⁴ (ibi m.) monachorum S. — ¹⁵ (id est) idem BL, habentes F, *om.* S. — ¹⁶ monachus B.

(1) Tandis que la lettre-dédicace qu'on vient de lire se rapportait à l'ensemble des traductions d'Alphonse relatives à S. Antoine (et à S. Macaire), le prologue qui suit ne concerne manifestement que le premier extrait de la légende arabe : le récit de la tentation. D'après le P. Meersseman, ce « prologue spécial ne fait que résumer, très imparfaitement d'ailleurs, la dédicace authentique » (t. c., p. 93, note 48 ; cf. R. GRAHAM, op. c., p. 20). Nous croirions plutôt à l'authenticité des deux lettres : l'une, composée dès que le premier récit eut été traduit (avril 1341 ?), en accompagnait l'envoi à un dignitaire ecclésiastique qui n'est pas nommé ; l'autre, rédigée en février 1342, quelques mois après l'achèvement de tout le travail, présentait au cardinal de Sotomayor les six extraits de la légende de S. Antoine, en même temps qu'une histoire de S. Macaire.

(2) Cf. p. 155. Nous ne tenons pas compte des variantes orthographiques comme (*h*)ortus, *sicud*, *dyabulus*, *hystoria*, *thezaurus*, *temptator*, *pungna*, *commedit*, *apotecarios*, *langworem*, *mihi*, etc.

(3) Voir ci-dessus, p. 157, note 3. La distance entre Scété et Alexandrie était bien supérieure à une journée de marche. Si Alphonse avait fait lui-même le voyage, pareille erreur ne lui eût pas échappé. Il s'est sans doute fié aux explications imprécises des moines égyptiens de Famagouste.

(4) Le mot *flos* est apparemment considéré comme féminin.

(5) Alphonse a-t-il vraiment voulu dire (et faire croire) qu'il avait trouvé la légende de S. Antoine dans un monastère de Scété ? Cette affirmation semble in-

tus¹⁷ frater invenit legendas sanctorum Patrum in multis et diversis voluminibus magnis valde, in quibus libris continentur multa¹⁸ miraculosa¹⁹ de vita et doctrina sanctorum parcium illarum²⁰, que hactenus in latinum²¹ non²² venerunt²³; de²⁴ quibus exscripsit²⁵ multa, et transtulit in latinum²⁶ libellum qui continet hystoriam de pugna mirabili et²⁷ inusitata²⁸, qualiter²⁹ beatus Anthonius contra diabolum pugnavit ipsum vincendo³⁰ (1). Continentur eciam in presenti libello disputationes³¹ et argumenta dyaboli matrimonium virginitati preferentis³², ut ad matrimonium beatum Anthonium³³ inclinaret. Que³⁴ omnia vobis³⁵ ad solacium mittit³⁶, orans humiliter ut sanctitatem vestram³⁷ Deus³⁸ inter laboriosas³⁹ occupationes consoletur, corroboret⁴⁰ et⁴¹ conservet per tempora multa⁴² sue Ecclesie et amicis⁴³.

Ad¹ honorem Domini² nostri Iesu Christi Incipit legenda mirabilis³, quam frater Alfonsus⁴, ordinis Predicatorum, de arabico⁵ transtulit in latinum anno Domini M^o CCC^o quadragesimo primo⁶, excerpta de magna et longa legenda sua⁷.

¹⁷ dictos L. — ¹⁸ permulta S; (c. m.) m. c. B. — ¹⁹ om. S. — ²⁰ (p. i.) patrum BLFW. — ²¹ (h. in l.) ad latinos h. S. — ²² om. L. — ²³ invenerunt B. — ²⁴ ex F. — ²⁵ collegit F, excerpsit S. — ²⁶ inter que presentem add. S. — ²⁷ a sanctis aliis S. — ²⁸ invisitata L. — ²⁹ qua S. — ³⁰ (i. v.) et i. vicit F; (contra -v.) p. cum dyabolo vel contra d. et vicit S. — ³¹ continetur et simul disputacio S. — ³² preferencia F. — ³³ ut Anth. ad matr. S. — ³⁴ quem L. — ³⁵ nobis LW. — ³⁶ (que-mittit) invenit et transtulit et ad s. nobis misit S. — ³⁷ nostram LSW. — ³⁸ deos L. — ³⁹ laboriosos L. — ⁴⁰ corroboretur BL; et confortet add. S. — ⁴¹ om. BL. — ⁴² per m. t. B. — ⁴³ et cetera add. B; in nomine Domini amen ut incipiam legendam beati Anthonii add. W.

Lemma. — ¹ *integrum lemma* om. F; de sancto Anthonio abbate *praemittit* A. — ² Dei add. S. — ³ miserabilis B. — ⁴ Alfonsius BS, Alphonsus W. — ⁵ de ar. om. W. — ⁶ secundo ABLW. — ⁷ (exc.-sua) om. S.

conciliable avec ce qu'il raconte lui-même au § 47. D'ailleurs *inter quos monachos* peut signifier tout simplement : *inter monachos de regula Anthonii vel Macharii*; ce qui convient aux moines coptes de Chypre comme à ceux d'Égypte.

(1) Serait-il ici question du combat livré par S. Antoine à une armée de diables en présence du roi de Barcelone (ci-dessous, §§ 40-41)? Dans ce cas, la conversion de la Catalogne aurait sûrement été mentionnée. La « bataille admirable et inusitée » dans laquelle Antoine remporta la victoire sur le démon, c'est précisément la longue tentation dont on va lire le récit.

TENTATIO S. ANTONII

*e codicibus Bruxellensi 8077-82 (= B), Monacensi 5681 (= C)
et Londiniensi 30972 (= L).*

1. Sanctus Anthonius cum iam vixisset sexaginta et ¹ quinque annos in deserto solitariam vitam ducens, visum est ei ² bonum facere unum parvum ortum ante cellam suam (1), unde posset aliquando recreari ³ non solum ipsum, sed magis alios ⁴ homines ipsum pro sua doctrina visitantes etiam holeribus reficeret. Aliquanto ⁵ ortum plantavit, in quo caules et alia ortalia seminavit ⁶. Cumque orticille ⁷ crevissent ⁸, descenderunt de nemore fere diverse, ut sepius instinctu demonum caules et alias herbas viri sancti comederent ⁹, non in hoc tunc contente, sed residuum pedibus conculcaverunt. Cumque sanctus Anthonius exiret de cella sua, videns ortum suum sic penitus dissipatum et devastatum, admiratus est valde. Et cepit nichilominus incedere per desertum et ambulare, intentus suis meditacionibus; habebatque in manibus suis folia palmarum, de quibus cophinum ¹⁰ plectebat ¹¹. Nam tempore isto coffinos ¹² seu sportas ¹³ quas ¹⁴ faciebat mittebat ad vendendum, quia de labore manuum suarum vivebat iuxta illud theologicum ¹⁵: Qui non laborat, nec ¹⁶ manducet ¹⁷ (2).

2. Dum igitur longius processisset, invenit dyabolum in forma humana sedentem ¹ in deserto; et non cognovit quod dyabolus esset, sed estimavit eum esse unum ² de Arabicis venatoribus ³ ibi venare feras: nam operabatur ⁴ recia et laqueos preparabat; qui, sicuti ⁵ videbatur, solitus erat ⁶ ad capiendum feras ⁷ et decipulam ⁸ deponere. Et dixit Anthonius ei ⁹: «Facias mihi, rogo te, decipulam ¹⁰ unam ad capiendum danos ¹¹ et feras qui demoliti sunt ortum meum.» Respondit ei dyabolus et dixit: «Libenter parabō tibi

1. — ¹ om. C. — ² illi C. — ³ recreare C. — ⁴ alienos L. — ⁵ igitur add. C. — ⁶ firmavit B. — ⁷ ortille B. — ⁸ crevissent L. — ⁹ commederant BCL. — ¹⁰ confinium C, officium L. — ¹¹ plectebatur corr. B, flectebat CL. — ¹² coffinos CL. — ¹³ spurtos C. — ¹⁴ que C. — ¹⁵ theoloycum C. — ¹⁶ non BL. — ¹⁷ manducat B.

2. — ¹ sedende C. — ² (e. u.) u. e. C. — ³ viatoribus L; volentem add. corrector in marg. B; supple, si mavis, solitis vel venientibus. — ⁴ approbatur B, sed del. corr. — ⁵ secuti L. — ⁶ om. L. — ⁷ (nam-feras) om. C. — ⁸ deciplam B, discipulas C, descipula L. — ⁹ om. B. — ¹⁰ discip. CL. — ¹¹ ita BL; in C vacat spatium.

(1) Cf. *Vita Antonii*, § 50 (*Act. SS.*, § 67-68).

(2) Cf. *2 Thessalonic.* 3, 10.

decipulam¹² (1). Vade quo vadis et non dubites; nam ego faciam tibi posse meum¹³, et tibi faciam¹⁴ decipulam¹⁵ valde aptam, et spero quod bene conveniet¹⁶ tibi. » Et sanctus Anthonius inde progressus est ultra per desertum deambulan¹⁷. Dyabolus vero, ut¹⁸ promiserat ei¹⁹, diu excogitaverat sancto Anthonio laqueos et recia parare ad capiendum eum; et fecit ei laqueos et recia²⁰ talia qualia non sunt²¹ visa²² a principio seculi usque ad illam horam ac omnibus hominibus inaudita.

3. Cumque sic¹ Anthonius² deambulet, invenit ante se in ripa currentis fluminis³ unam dominam magne⁴, ut apparebat⁵, reverencie et honestatis. Erat enim aspectu graciosa, et erant cum ea decem puelle ancille⁶ pedisseque, que se in flumine balneabant⁷; ipsaque domina videbatur exisse de flumine balneata⁸ eratque semiinduta et in parte nuda⁹ apparuit. Quam cum vidisset Anthonius, avertit vultum suum et cepit fugere redeundo viam quam venerat. Et domina illa clamavit post illum dicens: « O homo solitarie, incola deserti huius, propter Hominem Deum cui servis¹⁰ sta¹¹, non fugias¹², quia multo tempore te quesivi, et spero quod me docebis viam salutis et lucrabis animam meam. Et nescis quantum acceptabile est¹³ Deo dirigere animas in salutem? » Quo audito, sanctus Anthonius ad eam¹⁴ rediit, ut audiret quid volebat dicere mulier illa. Et illa dixit ei: « Recte fecisti quod debuisti, pater benedicte, redeundo ad nos. Quia bonus homo¹⁵ animam suam exponit¹⁶ pro fratre suo (2). Hic gradus perfectionis tue¹⁷ convenit sanctitati. Nam ego multa et magna audivi de te et scio qualiter demones superbos superasti. Quare te rogo, pater sancte, quod apponas curam tuam ut¹⁸ salves¹⁹ animam meam, antequam vadat²⁰ in perdicionem. »

¹² discip. C, descip. L. — ¹³ (p. m.) pro posse meo B; (nam-m.) posse meum nam ego scico (?) C. — ¹⁴ (t. f.) ego f. t. B. — ¹⁵ descip. C, discip. L. — ¹⁶ conveniat B, convenit C. — ¹⁷ ambulans C. — ¹⁸ om. L. — ¹⁹ om. B. — ²⁰ (parare-recia) om. C. — ²¹ om. BC. — ²² sunt add. corr. B.

3. — ¹ ac sanctus L. — ² (s. a.) a. s. B. — ³ fluvii B, flumina C. — ⁴ om. B. — ⁵ magnam et apparebit L. — ⁶ om. B. — ⁷ balniabant C. — ⁸ balniata C; (ipsaque-b.) om. B. — ⁹ nude L. — ¹⁰ servies C. — ¹¹ ista B. — ¹² fuges C. — ¹³ sit B. — ¹⁴ ad e. om. C. — ¹⁵ om. BL, pastor add. corr. B. — ¹⁶ ponit C. — ¹⁷ hec causa tue perf. C. — ¹⁸ et L. — ¹⁹ salvas B. — ²⁰ vadam L.

(1) C'est à cause de ce passage que la légende est intitulée, dans les abrégés de Trèves et de Klosterneuburg, *Decipula* ou *Muscipula S. Antonii*.

(2) Cf. *Ioh.* 10, 11; 15, 13.

4. Et dum illa loqueretur, ancille eius stabant nude in flumine, quasi ¹ attente ² audirent verba domine sue. Postquam ³ clamans contra illas dixit increpando eas : « Nonne ⁴ verecundamini ? Cooperite vos ⁵. Erubescere debetis quod sic statis nude coram homine isto sancto, quem Dominus misit ad nos ⁶ ut anime nostre ⁷ salventur per eum ⁸. » Et ad mandatum domine puella exierunt de flumine et induerunt se vestibus suis. Tunc sanctus Anthonius ⁹ dixit domine : « O tu, mulier, eciam cooperias ¹⁰ te. » Et illa visa est ¹¹ quasi erubescere, et conversa ad sanctum Anthonium dixit : « O sancte et amice Dei, tu times de me misera peccatrice ? Ignosce mihi ¹². Ego simplex sum mulier. Nesciebam quod tu cogitasses de mea nuditate et videres carnem meam et adverteres me fore nudam, cum tamen sum clamide cooperta. Sed faciam sicuti ¹³ mandat sanctitas tua. » Et statim affuerunt ¹⁴ ille decem puella et induere ¹⁵ ceperunt dominam suam vestibus suis ¹⁶ preciosis et ¹⁷ odoriferis. Et dum illa induebatur, dixit sancto Anthonio : « Pater, ne respicias me, nec tamen mireris ¹⁸ si ego respicio te. Quia sicuti nosti, Deus creavit mulierem de latere viri et virum ¹⁹ creavit de terra ; et ergo vir debet respicere terram sicut matrem suam, et mulier virum ²⁰ de quo formata est. » Quibus auditis, sanctus Anthonius expavit de eloquencia illius mulieris ²¹ multum et oculos in terram deiecit ²².

5. Tunc illa induta et ¹ ornata, pariter sederunt. Et vera ² dimissa ³ proposita ⁴ (1) propter quod sanctum attraxerat ⁵ precibus, incepit alloqui sancto ⁶ verbis dulcibus et honestis, ut non adverteret ⁷ S. Anthonius nec intelligeret de proposita ⁸ malicie illius. Et quasi devota ex quadam ⁹ familiaritate et affectu passionis di-

4. — ¹ quod B, quia L. — ² corr. BL, prius attentite (?). — ³ ita CL et, ni fallor, B ante corr. ; post quas corr. B. — ⁴ non B. — ⁵ vos coopertite C. — ⁶ vos B. — ⁷ vestre B. — ⁸ ipsum B. — ⁹ om. C. — ¹⁰ cooperiaris B. — ¹¹ om. C. — ¹² om. C. — ¹³ secuti L hic et saepius. — ¹⁴ offerunt C. — ¹⁵ indute C. — ¹⁶ om. L. — ¹⁷ om. C. — ¹⁸ miratur C. — ¹⁹ vicum C. — ²⁰ vicum C ; (creavit de terra-v.) bis in C. — ²¹ (i. m.) sua B. — ²² direxit B.

5. — ¹ ne add. C. — ² verba BL. — ³ demissa B. — ⁴ proposito L. — ⁵ adtaxerat L. — ⁶ (a. s.) sanctum alloqui C. — ⁷ adverteretur C. — ⁸ proposito BL. — ⁹ de add. L.

(1) Ce mot semble employé ici et à la fin de la phrase comme substantif féminin, dans le sens de *propositum*, « dessein ». DU CANGE, i. v., cite des exemples de *proposita* = « proposition à discuter en conseil » ; cf. italien « *proposta* ».

xit ei : « O pater mi, quot anni sunt quod ¹⁰ incepisti Deo servire in isto deserto ? » Qui respondit : « Sexaginta quinque anni sunt. » Tunc illa suspexit et appropinquavit ; et stans ante sanctum ¹¹ cepit quasi pre ¹² passione lacrimare ¹³, et dixit flendo : « O pater, scio quod frequenter demones verberaverunt te ¹⁴ graviter, nec adhuc est finis laboris tui. Nam demones superbi sunt et contumaces ¹⁵ resistentibus illis. » Et dixit ille ¹⁶ : « O soror, passus fui ¹⁷ omnia que dixisti et multa alia que non dicis ; et ita fui ab eis frequenter tribulatus et afflictus quod omnino subcubui. Sed ¹⁸ Dominus Iesus Christus ¹⁹ per suam misericordiam venit ²⁰ michi in adiutorium et confortavit me. » Tunc illa subridens ait : « Magnus est Dominus Deus. Sed intelligencius fuit michi revelatum quod demones impugnantes ²¹ in tantum prevaluerunt contra te quod pluries cum furore et ²² cum impetu extraxerunt te per pedes et per ²³ capillos de monte ad vallem (1) et dilaniaverunt ²⁴ corpus tuum, quod non remansit in te caro integra, et adhuc apparent cicatrices lesionis. »

6. Respondit sanctus et dixit ei : « Tu ¹ dicis ², ita fuit. Sed Dominus Iesus Christus venit consolare me. Et ego vidi quod habebat Dominus ³ in manu sua librum, quem aperuit ⁴ et ostendit mihi, in quo erant scripte omnes tribulaciones et impugnaciones ⁵ et eciam verbera ⁶ demonum que ⁷ ab illis passus sum. In illis tribulacionibus semper Dominus ⁸ affuit michi et fugavit demones et consolatus est me. Et cum vidi librum istum in manu Domini, permansi in serenitate ⁹ longo tempore. Iterum apparuit michi Dominus Iesus Christus et ostendit eundem librum quem prius ¹⁰ vidi ¹¹ : et nec amplius scriptum in eo ¹² fuerat postea. Et dixit mihi Dominus : O Anthoni, negociacio tua et lucrum tuum est in bello. Advertas in libro quoniam nullam utilitatem tuam fecisti ista vice, ex quo bellum non habuisti et advixisti ¹³. » Et Anthonius

¹⁰ quando B. — ¹¹ et add. L. — ¹² correxi, pura C, puer BL. — ¹³ lacrimari B. — ¹⁴ (f. d. v. te) v. f. te d. B. — ¹⁵ contrariantes BL. — ¹⁶ illi B. — ¹⁷ sum B. — ¹⁸ om. C. — ¹⁹ om. C. — ²⁰ pervenit L. — ²¹ pugnantes te BL. — ²² quod pl. c. f. et om. L. — ²³ om. C. — ²⁴ dilanierunt B.

6. — ¹ ita add. B. — ² scis C. — ³ om. C ; (h. d.) d. h. B. — ⁴ apparuit C. — ⁵ et i. om. C. — ⁶ verba B. — ⁷ quas BL. — ⁸ Deus C. — ⁹ sevenitate B, severitate senceritate ante corr. L. — ¹⁰ pius L. — ¹¹ om. B. — ¹² in eo scr. B. — ¹³ adnixisti L, adiuxisti C.

ait : « Et propter hoc ¹⁴ consolor ¹⁵, si labores mei secundum verba ¹⁶ <Domini> non habent ¹⁷ finem, et gaudeo ¹⁸ si demones non ¹⁹ cessant ²⁰ impugnare me, nec volo quod cessent ²¹ una hora, quia certus sum quod per ²² hoc recipiam maiora a Domino meo Iesu Christo graciaram ²³ et mercedem : nam ipse dixit michi ore sancto suo et benedicto (1) : O Anthoni ²⁴, secundum quantitatem laboris habebis et premium. »

7. Et illa respondit : « Verum dixisti, pater, nam sic ¹ tibi ille. Sed si ita ² est, qualiter intelligemus ³ illud verbum ewangelii ubi ostenditur quod Dominus non ⁴ reddit premium ⁵ secundum quantitatem laboris, ut patet ⁶ in ewangelio (2) de patre familias qui ⁷ fecit diurnam parum ⁸ laborantibus in vinea, sicut et primis qui ⁹ portaverunt pondus diei et estus ¹⁰, cuilibet denarium ? Unde enim multi vocati, pauci vero electi ? » Et dixit ei ¹¹ S. Anthonius : « Ista sunt verba Dei ¹². Quid vis ¹³ inducere per illa ? » Et illa ¹⁴ dixit : « Ut melius advertas que sit misericordia Dei, quia dat novissimis sicut et primis et parum laborantibus sicuti et multum ¹⁵ laborantibus ¹⁶. Et hoc quod dico tibi, pater mi, in me consideres, et cognoscas ¹⁷ misericordiam Dei et veritatem promissorum eius et ¹⁸ quanta nos diligit caritate. Nam et ¹⁹ ego sum regina, et habeo hoc regnum et istud ²⁰ dominium magnum valde ²¹, et habeo nobilitatem et honorem et pulchritudinem quantam vides, et habeo a Deo quod prevaleat omnibus istis, scilicet graciaram faciendi miracula. »

8. Et dixit ad S. Anthonium : « Respice. » Et indicavit sibi manu. Sanctus ¹ allevavit ² oculos suos et vidit ultra flumen duas civitates ³ ad ⁴ invicem parum distantes, magnas et gloriosas valde ⁵. Et dixit : « Suntne tue civitates ille ⁶ ? » Illa respondit : « Dominus contulit michi hec et quamplurima alia et insuper dona gracie que

¹⁴ om. C. — ¹⁵ (et-c.) et semper consolor B. — ¹⁶ verbum C. — ¹⁷ habet L. — ¹⁸ gaudio L. — ¹⁹ om. C. — ²⁰ si non c. d. B. — ²¹ cessant C. — ²² propter B. — ²³ recipiam a D. m. I. C. maiora graciaram B. — ²⁴ Anthonii L.

7. — ¹ (n. s.) niram B. — ² ista C. — ³ intelligimus B. — ⁴ add. corr. in marg. B, om. CL. — ⁵ mercedem B. — ⁶ (ut p.) utrumque C. — ⁷ que L. — ⁸ parvam C. — ⁹ om. L. — ¹⁰ esus C. — ¹¹ om. C. — ¹² om. BL. — ¹³ om. C. — ¹⁴ ista C. — ¹⁵ multi C. — ¹⁶ (sicuti-lab.) om. L. — ¹⁷ cogn. et cons. C. — ¹⁸ om. C. — ¹⁹ om. L. — ²⁰ om. B. — ²¹ (m. v.) v. m. C.

8. — ¹ Anthonius add. B. — ² elevavit B. — ³ pulchras valde add. B. — ⁴ ab B. — ⁵ m. et gl. v. om. B. — ⁶ civ. ille tue B.

tu receperisti a Deo post multum tamen et spaciosum tempus⁷ et post tot agones et labores; ista vero⁸ michi collata erant a Deo in spacio paucorum annorum. » Dixit ei sanctus⁹: « Et quid¹⁰ est illud quod tibi donavit Dominus¹¹ Iesus Christus? » Respondit illa¹²: « Michi collatum^{12*} est a Deo quod ego consolido¹³ paraliticos, egros, contractos et claudos¹⁴, aperio oculos cecorum, mundo leprosos, sano omnem languorem¹⁵ et infirmitatem, nisi unum quod non est michi collatum, scilicet non possum mortuos suscitare. » Cumque audisset S. Anthonius verba, ammiratus¹⁶ est valde et nesciebat quid diceret. Tunc illa dixit: « Miraris¹⁷ super hec que dixi tibi. Omnia videbis oculis tuis antequam discedas¹⁸ a me. Surge et sta super pedes tuos. » Surrexit S. Anthonius¹⁹ et stetit. Et ipsa domina et puelle acceperunt se per manus et transierunt cum illo flumen, ambulantes sicco pede super aquas. Obstupuit sanctus pre miraculi multitudine et magnitudine²⁰, pensata maxime²¹ condicione domine illius et ancillarum eius. Erant enim immense pulchritudinis et ambiciosi²² ornatus.

9. Erant autem speculatores super turres proxime civitatis¹: qui cum vidissent² dominam suam flumen transivisse, insonuerunt tubis et bucinis³ contra civitatem. Quibus auditis, statim omnes exierunt de civitate currentes domine sue obviam, principes et magnates et plures domicelle⁴ in apparatu⁵ mirabili, insuper exercitus magnus militum⁶ armatorum⁷, quorum lorice et arma splendore miro⁸ refulgebant, quos precedebant iuvenes⁹ in equis levissimis¹⁰ precurrentes; et venit hinc inde populus infinitus laudantes dominam suam et letantes musicis instrumentis diversis modis. Et facta est reverencia ab omnibus domine sue¹¹. Insuper fuit ei presentatus currus mirabiliter adornatus, et ascendit ipsa¹² et puelle eius, et S. Anthonium secum ascendere fecerunt cum magna reverencia super currum. Et¹³ sic omnes cum magna gloria et gaudio¹⁴ pervenerunt ad civitatem. In introitu¹⁵ civitatis invene-

⁷ temporis B; in C post spacio relictus est locus septem vel octo litterarum vacuus. — ⁸ om. C. — ⁹ Anthonius add. C. — ¹⁰ quod C. — ¹¹ om. L. — ¹² ille L. — ^{12*} collata L. — ¹³ consulo C. — ¹⁴ cl. egr. contr. B; et add. G. — ¹⁵ languorum L. — ¹⁶ miratus B. — ¹⁷ miratus C. — ¹⁸ discedas L. — ¹⁹ (S. A.) ipse C. — ²⁰ et m. om. B. — ²¹ maxima B. — ²² ambisiosi B.

9. — ¹ civitates L. — ² audissent C. — ³ *correx*; tybicinis B, buccis C, bucces L. — ⁴ domicille L. — ⁵ apertu C. — ⁶ multorum B, multum C. — ⁷ armorum BL. — ⁸ m. spl. B. — ⁹ precedebant iuvenis B. — ¹⁰ laussimis (*corr. et caus.*) C. — ¹¹ dominis suis B. — ¹² ipse L. — ¹³ om. L. — ¹⁴ cum magno gaudio et gl. B. — ¹⁵ interitu C.

runt campsores, ante quos annuli erant ¹⁶ aurei, argentei † omnis ¹⁷ preciosi et diversa localia ¹⁸. Et transeuntes invenerunt apothecarios, quorum ¹⁹ vicus (1) ille plenus ²⁰ erat, habentes diversa et preciosa aromata odorifera, et reliqua ²¹ (2). Postea venerunt in vicum mercatorum, ubi panni preciosi erant colorum omnium ²². Postea venerunt in vicum armorum, ubi erat vulgus arma fabricancium et purgantium infinitus ²³.

10. Et cum sic ostense ¹ sunt Anthonio omnes divicie et potencie civitatis, dixit in corde suo quod non erat tam pulchra et tam gracios a civitas sicuti illa super faciem orbis. Nam preter divicias et copias gencium, erat civitas tota aquis currentibus ² limphidissimis ³ fecundata, statutique erant ⁴ per diversa loca civitatis fontes miri ⁵; aque ductus ⁶ per marmores diversi coloris ubique derivabatur ⁷ per vicos et plateas ad placitum et solacium omnium habitantium et intrancium ⁸ civitatem. Muri civitatis erant fortissimi et sculpibus ⁹ diversarum figurarum ornati in parte extrema. In vertice eminentis loci erat positum castrum admirabilis pulchritudinis et decoris; et erat ante castrum platea, ubi tot misteria (3) et tot artes erant et tantus populus ¹⁰ apparebat quod non videbatur posse scire (4) numerus ¹¹ euncium et redeuncium ¹² ante ¹³ castrum. Erant enim valve et porte castri alte et ample ¹⁴, in quibus pendebant clipea multa et diverse armature. Que omnia cum ¹⁵ fuissent S. Anthonio demonstrata, regina ipsum deducente et ipsum continue alloquente ¹⁶, sanctus ¹⁷ fuit ¹⁸ ob stupore<m> mentis alteratus, et non cognoscebat ¹⁹ quod per operacionem dyaboli omnia hec ²⁰ fantastice ²¹ apparebant, et mirabatur valde.

¹⁶ om. C; (a. e.) e. a. B. — ¹⁷ a. a. o. om. B; videtur aliquid excidisse in C et L. — ¹⁸ localia C. — ¹⁹ quos BL. — ²⁰ planus L. — ²¹ (et r.) om. B, etc. C. — ²² calorum o. C, o. col. B. — ²³ misunitus L.

10. — ¹ ostensa CL. — ² currentis L. — ³ limpidissimis B, lyphidissimis L. — ⁴ statuti erantque L. — ⁵ miti C. — ⁶ ductos L. — ⁷ dirivabantur B, dirnabantur L. — ⁸ intr. et hab. B. — ⁹ sculpti B. — ¹⁰ tantis populis L; ubi add. B. — ¹¹ et add. del. L. — ¹² (e. et r.) eum et credencium L. — ¹³ ad B. — ¹⁴ ample et alte B. — ¹⁵ que L. — ¹⁶ colloquente L. — ¹⁷ Anthonius add. B. — ¹⁸ om. C. — ¹⁹ cognovit C. — ²⁰ om. C. — ²¹ fantastase B.

(1) Traduction inexacte de l'arabe *sūg*, « marché ».

(2) Alphonse abrège sa traduction. Voir de même §§ 28, 46, 50, 52, 54, 55, 56.

(3) Forme vulgaire pour *ministeria*, « métiers ».

(4) Lisez : *sciri*. Notre texte confond fréquemment les formes actives et passives de l'infinitif.

11. Tunc illa dixit ei : « Adhuc ostendam tibi maiora et meliora. » Tunc ingressa est cum illo in atrium castris sui interiorius, ubi ¹ aula regia ² eminebat ³. Et ascendentes intraverunt palacium admirabilis pulchritudinis et ornatus ; et euntes de domo in domum, regina S. Anthonium in cameram propriam introduxit, que erat magna pulchritudine regaliter decorata ; et duxit ipsum ⁴ in locum qui dicitur gardarauba ⁵, ubi erant pelles rubricate ⁶ diversis coloribus, omnem mittentes molliciem ⁷, et alia ornamenta que mirabilia ⁸ videbantur. Post hec introduxit regina S. Anthonium ad thesaurum suum et ostendit ei multitudinem diviciarum suarum, quarum non erat numerus, lapides preciosos ⁹ diversi generis et coloris. Et sanctus non cessabat admirari ¹⁰ super misericordiam Dei et super beneficiis que illi concesserat et cui dederat tot et tanta. Nec tamen cor sancti movebatur ad concupiscendum de omnibus illis quidquam.

12. Tunc ait illa sancto : « Vidisti, o pater, quanta est misericordia Dei super illos quos fecit dignos suo amore. Nam in thesauris et beneficiis non gloriamur, cum sint corruptibilia ¹ ; sed gloria nostra est in graciis Dei, qui ² contulit hominibus artes divinas, et gloriamur in operibus ³ divinis. » Dixit ei S. Anthonius : « De quibus artibus loqueris ? » Tunc illa respondit ⁴ : « De omnibus artibus loquor tibi ⁵ (1). Nam omnes artes disserendi ⁶ humanitus invente ⁷ mechanice possunt nominari, quia a Deo collatus homini intellectus indidit quomodo artes ab hominibus sunt invente, ut sunt artes disserendi ⁸ speculative ⁹, practice, et artes mechanice, † quorum latemorum ¹⁰, sartorum, sutorum ¹¹ et argentum fabricancium atque ferrum ¹² et reliqua ¹³ † musice ; que omnia habemus vel alii qui nobis serviunt in diversis. Sunt et alie artes quas enu-

11. — ¹ bis in L. — ² apparebat et *add.* C. — ³ imminebat B. — ⁴ eum B. — ⁵ gardaranba B. — ⁶ cubriate C. — ⁷ malliciem C. — ⁸ mirabiliter B. — ⁹ (l. p.) p. l. C. — ¹⁰ mirari L.

12. — ¹ corruptibilia L. — ² (cum sint-qui) *om.* C. — ³ suis *add.* C. — ⁴ t. i. r. *om.* C. — ⁵ respondit illa *add.* C. — ⁶ deserendi B. — ⁷ iuventute C. — ⁸ deserendi BC. — ⁹ speculate L. — ¹⁰ latheniorum B, lathaniorum C ; *legendum videtur* latemorum. — ¹¹ scutorum B. — ¹² a. f. *om.* C. — ¹³ ceterum C ; (f. et r.) fetura mentis B.

(1) Sous les phrases embrouillées des copistes ou du traducteur, on croit deviner ce que l'auteur arabe voulait dire : les sciences spéculatives sont des métiers d'invention humaine tout comme les arts mécaniques.

merare longum esset. Sed preter ista (1), que non sunt humana et non fiunt nisi virtute divina, sicut subito ¹⁴ febrem curare ¹⁵ et languores curare insanabiles ¹⁶ per naturam (etsi interdum curantur infirmitates ¹⁷ per naturam ¹⁸, tamen subito non curantur). Sed alia opera sunt ad que ¹⁹ nunquam natura ²⁰ potest attingere, sicut mortuos suscitare, cursum mutare ²¹ (2) et solem ²² arte arrestare et retrocedere facere ²³ (3), speciem aliquam in naturam aliam transmutare ut aquam in vinum, virgas in aurum : quorum Deus dilectis suis potestatem dedit (4). De quibus operibus nos gloriamur ²⁴, non in mundana potencia nec in rebus transitoriis huius mundi. »

13. Dicit ei S. Anthonius : « Pulchre et gracieuse ¹ locuta es ². » Respondit illa : « Ego sum ingrata, sed regracior Domino ³ Iesu Christo quod me fecit participem cum perfectis, et sicuti ⁴ fecit aliis sanctis suis, dedit michi potestatem artis divine faciendi ⁵ opera supra dicta, que facultatem excedunt nature. » Dixit ei S. Anthonius : « Diu est quod memorata ⁶ es de dono isto quod a Deo acceperas ⁷, quando eramus ultra flumen aquarum. » Respondit illa : « Quid est michi transire flumen sicco pede ? Habe fiduciam et esto fortis ⁸ et constans : modo ostendam tibi. Considera pulchritudinem artis divine et habundanciam potestatis eius super electos suos. » Tunc illa mandavit ministris suis dicens : « Cito currite, et omnem ⁹ infirmum et langwidum quem ¹⁰ inveneritis ¹¹ in civitate deportate. » Hiique currentes adduxerunt claudos et ¹² cecos, leprosos, ydropicos, impotentes alios in grabbato ¹³, paraliticos et omnia genera infirmorum, et presentaverunt eos omnes

¹⁴ *correx*i, sabbon B, sabbato CL. — ¹⁵ (f. c.) c. f. C. — ¹⁶ (c. i.) que sunt sanabiles B. — ¹⁷ *om.* C. — ¹⁸ (et si-nat.) *om.* B. — ¹⁹ (ad que) atque L. — ²⁰ nat. nunq. B. — ²¹ *y*mutare B. — ²² (et s.) solemque B. — ²³ (r. f.) retrocedere C. — ²⁴ gloriamur C.

13. — ¹ gloriose C. — ² est L. — ³ nostro *add.* B. — ⁴ securi L. — ⁵ faciendo B. — ⁶ (q. m.) me mota C. — ⁷ acciperas C. — ⁸ foris L. — ⁹ hominem C. — ¹⁰ quid L. — ¹¹ langwidos quos invenietis B. — ¹² *om.* B. — ¹³ (imp. a. in gr.) *om.* L, et imp. a. in gravatis C.

(1) Suppléez *venio ad ea* ou quelque chose d'analogue.

(2) Cf. Ps. 113, 3.

(3) Cf. Iosue 10, 12-13 ; Is. 38, 8.

(4) L'eau fut changée en vin à Cana (Ioh. 2, 7-10). Mais où donc des verges furent-elles transformées en or ? Alphonse doit avoir confondu les deux mots arabes qui signifient l'un « or », l'autre « fleur ». Son modèle faisait sans doute allusion à la verge d'Aaron qui fleurit par miracle (Num. 17, 8).

coram dominam suam et coram S. Anthonium¹⁴. Tunc surrexit illa et coram omnibus stans¹⁵ elevavit manus in altum et assimulabat orare labia movendo; nulla tamen vox in ore eius audiebatur. Et ipsa annuente oculis, fuit aqua apportata¹⁶ quasi ad benedicendum; que quasi legendo dixit super <aquam> aliqua verba et flevit aliquantulum, et de aqua illa super quam oraverat aspersit super multitudinem populorum¹⁷ infirmorum. Et statim omnes infirmi quos aqua illa¹⁸ tetigerat curati sunt unusquisque de infirmitate sua, et ceperunt currere ad pedes domine sue. Et ipsa dedit omnibus licenciam, et recesserunt omnes cum gaudio et leticia magna magnificantes¹⁹ Deum, qui potestatem talem²⁰ dedit domine sue (1). Tunc S. Anthonius laudavit Deum et dixit illi: « Domina, de operibus multum miror, non de thesauris et divitiis²¹ tuis. » Suspirans²² illa dixit: « Si vidisses virum meum, qui mortuus est²³, qui erat rex²⁴ civitatis²⁵ huius et tocius terre²⁶, tunc fuisses amplius et merito ammiratus²⁷. Ille enim solo verbo resuscitabat mortuos. »

14. Tunc dixit ad eam S. Anthonius: « Rogo te ut dicas michi conversacionis tue decursum et qualiter vivis¹ ante² Deum et per³ quas virtutes pervenisti ad recipiendam⁴ tantam virtutem et⁵ gloriam a Domino Iesu Christo. Nam forsitan ego debilis et imperfectus homo exemplo tuo proficiam⁶. » Respondit illa: « Conversacio mea⁷ est admirabilis⁸ et composita. Sed vobis⁹ solitariis¹⁰, qui estis pauperes nec videtis homines, forsitan non conveniet¹¹. Tamen tibi¹² non celabo¹³ veritatem. O pater sancte, ignosce michi. Dico tibi quod ego bene scio quod habitantes desertum monachi non habent requiem in hac vita et multum laborant, et parum proficiunt et parva¹⁴ dona recipiunt a Deo, et illa dona¹⁵ que recipiunt¹⁶, ea post multos¹⁷ agones et dolores recipiunt. Et ego dico¹⁸

¹⁴ (eos-Anth.) omnes eos coram domina sua et coram sancto Anthonio B. — ¹⁵ sanctis B. — ¹⁶ aperta C. — ¹⁷ peccatorum B. — ¹⁸ om. B. — ¹⁹ magnificanti L. — ²⁰ (p. t.) t. p. B. — ²¹ div. et th. B. — ²² sopirans C. — ²³ et add. L. — ²⁴ bis in C. — ²⁵ et add. L. — ²⁶ et add. L. — ²⁷ miratus B.

14. — ¹ unus C. — ² om. C, sed add. al. man. sup. lin. — ³ om. B, sed add. corr. in marg. — ⁴ recipiendum C. — ⁵ v. et om. B. — ⁶ perficiam L. — ⁷ unica L. — ⁸ mirabilis C. — ⁹ nobis L. — ¹⁰ salitariis C. — ¹¹ convenit L. — ¹² om. B. — ¹³ celebra L. — ¹⁴ prona L. — ¹⁵ om. L. — ¹⁶ (a Deo-rec.) om. B. — ¹⁷ multas B. — ¹⁸ dicam C.

tibi causam, et est hec quia modicum habent¹⁹ de caritate Dei et proximi. » Et dicit sanctus²⁰ : « Non iudices alios, rogo²¹ te, sed dic michi aliquid de conversacione vite tue. » Respondit illa : « Dicam tibi, ex quo²² placet tibi audire. Ego distribuo in necessitatibus pauperum omnes proventus et fructus²³ regni mei, et ego personaliter infirmos visito ubi sunt sub dominio²⁴ meo, et illis ministro et habundanter satisfacio²⁵ providere. Omnes viduas cognosco et omnibus benefacio, tribulatos consolor²⁶, incarceratos²⁷ qui mortem non²⁸ merentur cito facio expedire. Mitto auxilium indigenti, assisto²⁹ omnibus me petentibus, benefacio³⁰ secundum statum³¹ uniuscuiusque³². Construo³³ ecclesias, edifico monasteria, provideo servitoribus Dei, sollicita sum quod faciant³⁴ residenciam quilibet in loco suo. De mea abstinentia dico tibi : ad mensam meam veniunt magnifica fercula et delicatissime preparata³⁵ secundum magnificenciam regalem³⁶, et ego non cognosco quidquam de illis, sed abstineo propter Deum et illa pauperibus facio distribui, sicuti decet ; nec sumo³⁷ nisi de tercio in tercium³⁸ diem, et tunc una sola vice commedo panem et aquam tantum. Et in toto regno meo iusticiam tenere facio. » Respondit S. Anthonius et dixit ei³⁹ : « Opera hec iusta⁴⁰ sunt. » Ait⁴¹ illa : « Rogo te, pater mi sancte, dicas michi si in hiis que dixi tibi cognoscis peccatum⁴². » Respondit sanctus et ait : « Hec que connumerasti bona sunt et rationabilia, si perseveraveris in eis⁴³ usque in⁴⁴ finem. »

15. Ait illa : « Ego nunc audaciter¹ loquor tibi et familiariter. Pater sancte, attende in me : ego sum mulier excellentis pulchritudinis et perfecti decoris (1). Nam in toto corde^{1*} meo non est una macula (2) intus, et in² extremitatibus³ meis foris excedo omnem pulchritudinem mulierum. Et scias, pater sancte, quod ego et regnum istud, quod vides tam opulentum et gloriosum et quod sub

¹⁹ habens L. — ²⁰ Anthonius *add.* B. — ²¹ roga L. — ²² (ex quo) si B. — ²³ facultates B. — ²⁴ sub domino C, subsidium L. — ²⁵ satisfactio L. — ²⁶ consolor C. — ²⁷ incaceratos L. — ²⁸ (m. n.) n. m. B. — ²⁹ osisto C. — ³⁰ facio B. — ³¹ *om.* C. — ³² uniuscuiuscumque B, unius cuius est C. — ³³ conservo L. — ³⁴ faciunt B. — ³⁵ parata C. — ³⁶ regialem BL. — ³⁷ summo CL ; cibum *add.* B. — ³⁸ terciam CL. — ³⁹ et d. ei *om.* C. — ⁴⁰ (h. i.) illa bona C. — ⁴¹ at B. — ⁴² (c. p.) p. sit B. — ⁴³ ea B ; (si p. in eis) qui perseverabit eis C. — ⁴⁴ ad B.

15. — ¹ audaciter B. — ^{1*} *expectes* corpore. — ² *om.* B. — ³ extremibus C.

se habet quas ⁴ non vidisti multas et magnas civitates, omnes sumus, inquam ⁵, parati unanimiter et uno consilio ad obediendum tibi in omnibus et ⁶ per omnia. » Dixit ⁷ ei S. Anthonius : « Que necessitas est et quare michi obediat ⁸ et in quo vultis michi obedire ⁹ ? » Respondit illa : « Propter sapienciam tuam et ut ¹⁰ regas nos consilio tuo : nam prope nos est unus rex infestus michi et regno meo ; et non celabo tibi tamen qualiter infestat. Noveris, pater sancte ¹¹, quod quando fuit ¹² mortuus vir meus ¹³, multi reges hic nuncios miserunt sollemnes, pecierunt me in uxorem, et promittebant ¹⁴ dotem ¹⁵ et ¹⁶ offerebant munera magna valde et preciosa ; et ego omnia respui ¹⁷ et dedi omnibus neganciam. Inter illos reges qui pecierunt, iste qui ¹⁸ impugnat nos plura expendidit ¹⁹ et plus laboravit ut haberet ²⁰ me. Et ²¹ dico tibi, pater, peccatum meum ²², quod fui multum inclinata ad consenciendum eis multociens, quia portare non possum tanto tempore continenciam a viro, sed tamen feci vim michi ipsi et redii ad me ipsam, et consideravi gracias quas a Deo ²³ recepi et quas vidisti oculis tuis, reduxique ad memoriam sanctitatem viri mei defuncti, et omnino iudicavi inconueniens quod ego, propter res temporales que sunt transitorie, virum reciperem hominem peccatorem. Que ²⁴ iam confortata ²⁵ per Deum firmavi propositum meum quod nunquam reciperem virum nisi tam sanctum hominem et perfectum sicut fuit vir meus, qui faciebat miracula et prodigia super terram et sanabat omnem infirmitatem et omnem langworem (1), insuper et mortuos resuscitabat. Et ego probavi quod omnes reges sunt peccatores, nec aliquis eorum habet gratiam sanandi infirmos vel resuscitare mortuos, sicuti habuit vir meus. Ideo ²⁶ me elongavi ab eis, et licet michi sit difficile servare castitatem ²⁷ et pena, quia multas habeo, pater ²⁸, temptationes in carne mea, tamen nolui ²⁹ consentire. Sed video quod Deus est misertus ³⁰ mei, quia misit te ad me. Sed et Deus

⁴ quos B. — ⁵ om. C. — ⁶ ut L. — ⁷ autem add. L. — ⁸ (m. o.) inobediatis C. — ⁹ (v. m. o.) inobedire v. C. — ¹⁰ om. L. — ¹¹ (p. s.) s. p. B. — ¹² fuerit B. — ¹³ (m. v. m.) vir meus mortuus B. — ¹⁴ promittere B, promiserunt C. — ¹⁵ dotes B, om. L. — ¹⁶ om. B. — ¹⁷ (o. r.) respuo o. B. — ¹⁸ i. q. bis in L. — ¹⁹ expendit L. — ²⁰ habere C. — ²¹ om. C. — ²² (p. m.) m. p. B ; (p. p. m.) pecc. m. pater C. — ²³ accepi vel add. L. — ²⁴ ita codd. ; an quare ? — ²⁵ confortatata C. — ²⁶ inde B. — ²⁷ servire castitatem L, servire castitati B. — ²⁸ om. C. — ²⁹ volui L. — ³⁰ (e. m.) m. e. B.

misit te huc, ut ³¹ recipias ³² gratiam ³³ et gradum et hereditatem mei viri; et etiam Deus compassus est ³⁴ tui et vult quod corpus tuum, quod ³⁵ tantis laboribus afflixisti, requiescat amodo in hac consolacione post tam longam miseriam. Vult etiam Deus quod de cetero cor tuum habeat pacem a pugna demonum, quibus tam longo ³⁶ et tantis periculis et vexacionibus decertasti, et quod recipias delicias ³⁷ et gloriam in regno ³⁸ isto mecum et ego tecum. »

16. Et perpendens dyabolus quod S. Anthonius non movebatur, transtulit se in aliam materiam, antequam ¹ sanctus ² responderet ³ quidquam. Et ait illa: « Rogo te, que utilitas est ⁴ habitare solum in deserto, dic michi, ubi ⁵ non invenies afflictum cui miserearis ⁶, nec ⁷ esurientem ⁸ quem pascas, non incarceratum quem visites ⁹ et absolvas, non tribulatum quem consoleris ¹⁰, non iniuriatum ¹¹ quem in suis dampnis et periculis defendas; non iniuriantem videbis ut ¹² de illo vindictam facias ¹³, non tristem cum quo contristeris ¹⁴; non ¹⁵ invenies ¹⁶ ecclesiam quam ¹⁷ frequentes, nec habes unde bene facias claustris et monasteriis et alios ¹⁸ pauperes possis ¹⁹ sustentare? De quibus omnibus Dominus in ewangelio non facientes redarguit ²⁰ (1). » Respondit ²¹ S. Anthonius et ait: « Quid est quod vis concludere ²² ex verbis istis ²³? » Respondit ²⁴ illa: « Volo quod recipias regnum istud ²⁵ et desponsas ²⁶ me et accipias ²⁷ me in legitimam uxorem. Vides ²⁸ quod ²⁹ ego refutavi ³⁰ reges et magnates qui pecierunt me, sed erant peccatores nec ³¹ erant me digni. Sed ego venio ad te et ³² peto te ³³ propter sanctitatem, quia vir meus debet esse sanctus ³⁴, sicut erat ille qui mortuus est; et ideo volo quod vir meus sis et quod ³⁵ ego sim uxor ³⁶ tua legitima, sicut narraui tibi. Sed non vis intelligere que clare et aperte dicuntur

³¹ et L. — ³² corr. prius recipiam L. — ³³ gracias B. — ³⁴ (d. c. e.) c. e. d. B. —

³⁵ quando B. — ³⁶ longum B. — ³⁷ de cilicio B. — ³⁸ meo add. dein del. L.

16. — ¹ nunquam BL. — ² Anthonius add. B. — ³ respondit BL. — ⁴ om. L. — ⁵ ibi B. — ⁶ miserearis BC. — ⁷ om. B. — ⁸ esurrentem C. — ⁹ visitas B. — ¹⁰ consolaris BC, consoleris L. — ¹¹ iniuratum B, iniuriam C. — ¹² et L. — ¹³ facies CL. — ¹⁴ contristes B; cum quibus tristeris C. — ¹⁵ et L. — ¹⁶ invenis B. — ¹⁷ quem L. — ¹⁸ alias L. — ¹⁹ posses L. — ²⁰ redarguet B. — ²¹ respondet C. — ²² excludere BL. — ²³ (ex v. i.) hiis v. C. — ²⁴ sanctus add. del. C. — ²⁵ (r. i.) C, i. BL; in L post istud relictum est vacuum spatium sex litt. — ²⁶ desponsas B. — ²⁷ accipies C. — ²⁸ videsque L. — ²⁹ quia C. — ³⁰ refutam C. — ³¹ et non B. — ³² ego add. C. — ³³ om. B. — ³⁴ (e. s.) s. e. B. — ³⁵ vir m. s. et q. om. C. — ³⁶ sis vir m. et ego ux. B.

tibi. » Respondit S. Anthonius et dixit : « Ego sum antiquus homo et confractus, et nec corpus habeo nec cor ad talia [habeo] sicut commemoraris michi, nec ad illa ullo modo inclinare possum³⁷. Nam dico tibi quod ista magnifica et preciosa apud me vilia sunt, et nulla est michi cura³⁸ de talibus cogitare. » Respondit illa : « O Deus, quomodo loquitur³⁹ homo iste ! Certa sum quod tu nunquam probasti delectacionem que est in matrimonio, et ideo loqueris sic. Quia si solum gustasses una vice quanta est delectacio homini cum muliere, nunquam postea contempneres⁴⁰. »

17. Dixit S. Anthonius : « Et quomodo possem¹ talibus consentire, postquam deveni ad tantam² senectutem et complexio mea refriguit³ et corpus meum confractum <est> ? Fortitudo mea abiit et carnes mee consumpte sunt et infirmata est virtus mea (1), nec et capillus remansit michi, et tota carnalis concupiscencia in me enervata⁴ est. » Et cum sanctus⁵ hec diceret, illa appropinquavit magis ad eum, et sanctus respexit⁶ eam. Et⁷ apparebat ita pulchra mulier sicut nunquam viderat super terram ; visa fuit ei graciosissima ut⁸ luna quando lucet in decore suo. Et illa commovit odorem vestium suarum flagrantium⁹, et magis appropinquavit sancto et aptavit se illi¹⁰. Et dixit ei S. Anthonius : « Elonga te a me, o mulier. Credis me sic perdidisse discrecionem meam quod illud quod acquisivi magnis laboribus sexaginta quinque annis, hodie velim perdere una hora ? Exivi de domo mea ut mercarer¹¹, et multis annis laborans lucratus <sum> (2), et per te perdam¹² omnia in momento¹³ ? Sexaginta annis congregavi et amplius, et¹⁴ ero ita¹⁵ fatuus et¹⁶ insensatus quod in ictu oculi fiam pauper et privatus¹⁷ omnibus bonis meis ? Fuit michi Christus¹⁸ dilectus et propicius in omni vita mea, et non faciam illum iratum. Deus fuit michi per suam misericordiam benignus et familiaris, et modo in una hora faciam quod sit michi¹⁹ semper extraneus ? Ego sum pro-

³⁷ possem L. — ³⁸ om. L. — ³⁹ deus add. del. L. — ⁴⁰ contempners C.

17. — ¹ possum B. — ² totam C. — ³ confrigit L. — ⁴ ervata C. — ⁵ Anthonius add. C. — ⁶ aspexit B. — ⁷ ipsa add. B. — ⁸ et L. — ⁹ ita codd.; lege fragrantium. — ¹⁰ illa C. — ¹¹ mercator B. — ¹² perdeam C. — ¹³ memento C. — ¹⁴ in C. — ¹⁵ iam B. — ¹⁶ ita add. B. — ¹⁷ prefatus C. — ¹⁸ meus add. L. — ¹⁹ (s. m.) m. s. C.

(1) *Thren.* 1, 14.

(2) Il s'agit évidemment d'un négoce métonymique et de bénéfices spirituels. Cf. *Matth.* 25, 16 ss.

pinquus regno celorum per castitatem, et modo elongabor ab illo per corrupcionem? Bene recolo quod dyabolus comminatus est michi pluries dicens: Ego vindicabor de ²⁰ te per feminam, quia alios qui fuerunt in alto gradu ego deieci ²¹ per amorem feminarum. Et modo video quod dyabolus conatur ducere me de gradu meo per unam feminam. »

18. Cumque audisset mulier verba ista et videret S. Anthonium torvo ¹ vultu talia proferentem ², apparuit afflicta et amaricata. Surrexit et prostravit se ad pedes eius et adoravit eum dicens: « O domine, rogo te ut caveas ne ³ de cetero, homo tante reputacionis, loquaris talia, tam ⁴ adversa fidei et ⁵ legi et veritati ⁶. Peccasti hodie in animam tuam contra statum altissimum et sanctissimum matrimonium, et locutus ⁷ es que non decent. Et propter hoc caveas ne de cetero talia loquaris: multum enim peccasti in verbis hiis. Vis namque in verbis tuis quod caste mulieres ⁸ coniugate elongent hominem a Deo. Non enim caste mulieres ⁹ et sancte, que sancte ¹⁰ sunt in matrimonio coniuncte, elongant ¹¹ hominem ¹² a Deo, sicut tu errans locutus es. Non enim ut vir sapiens advertisti ¹³ que dixisti. Vis enim excludere de Christi gracia et gloria celesti ¹⁴ coniugatos. Absit a sanctitate tua ut ¹⁵ amplius ¹⁶ sic loquaris. Nec mirum tamen quod sic locutus es ¹⁷. Vos enim, solitarii, tempus vestrum perdidistis in deserto, nec studuistis scripturas Dei nec audivistis docentes et dicentes ¹⁸ homines sapientes. Non dico quin eciam ¹⁹ tu scias; sed tamen non habeas pro malo nec recipias ²⁰ ad presumptionem, si ego dico veritatem. Ego enim scio ²¹ libros scripture sacre et didici omnem scienciam, et recitabo totum antiquum testamentum cordetenus de verbo ad verbum. Incipiam enim, o pater sancte ²², a lege Moysi sancta et mirabili ²³, cui Deus contulit auctoritatem inmensam, quia Deus locutus est Moysi facie ad faciem. »

19. In hiis dictis illa sedit ante sanctum ¹ et incepit sic exordium

²⁰ om. B. — ²¹ eieci B.

18. — ¹ curvo C. — ² perferentem L. — ³ nec CL. — ⁴ om. B. — ⁵ om. B. — ⁶ lege et veritate CL. — ⁷ locus C. — ⁸ mulieres L. — ⁹ (coniugate -m.) om. L. — ¹⁰ (q. s.) oneste C. — ¹¹ elongent B. — ¹² homines L. — ¹³ avertisti CL et ante corr. B. — ¹⁴ de Christo gratiam et gloriam celestem (celeste L) codd.; circa add. corr. in marg. B. — ¹⁵ et L. — ¹⁶ non add. in marg. L. — ¹⁷ est L. — ¹⁸ et d. om. B. — ¹⁹ (quin e.) quoniam BL. — ²⁰ precipias BL. — ²¹ (e. s.) s. e. L. — ²² o s. p. B. — ²³ ammirabili B.

19. — ¹ Anthonium add. B.

sermonis : « Sicut ait scriptura ² : Frater qui iuvatur ³ a fratre ⁴ quasi felicitas firma ⁵ (1) ; et ideo peccatum est magnum illi qui novit doctrinam et ⁶ non docuit proximum suum. Et ideo in ewangelio sancto, ubi loquitur Christus de dono ⁷ sciencie, ait : Gratis accepistis ⁸, gratis date (2), quasi diceret : Doceatis fratres vestros gratis ⁹, sicut ego docui vos. Nichilominus tamen, pater sancte, cum omni reverencia ¹⁰ loquor tibi, et ¹¹ exponam in illis que doctrine ¹² sunt, non per modum erudicionis sed recordacionis ¹³. » Respondit sanctus ¹⁴ : « Que ¹⁵ necessitas est ut gratis ¹⁶ dicas michi ? » Respondit illa, tota pravitas ¹⁷ et acuta : « Caveas, pater, quid dicas, ne forte sis de ¹⁸ numero illorum qui repulerunt ¹⁹ divinam scienciam et dixerunt ²⁰ Deo : Recede a nobis, scienciam ²¹ viarum tuarum nolumus ²² (3). Absit hoc a te. » Et iam ²³ non permisit sanctum ²⁴ respondere, sed continuavit verba sua dicens ²⁵ : « Nonne ²⁶ Dominus ²⁷ Deus statim ²⁸, quando creavit Adam de lymo terre, in eadem creavit ²⁹ Evam ? Nam scriptum est : Inmisit Deus ³⁰ soporem ³¹ in Adam et tulit unam de costis ³² eius et creavit Evam, atque : Hec caro de carne mea et os de ossibus meis (4). Hoc testimonium Ade patris mei. Et si Deus scivisset ³³ quod mulier <Adam> a Deo ³⁴ elongasset ³⁵, non creasset Evam vel mulierem, sed ³⁶ creasset Adam solum ; vel saltem ³⁷ si voluisset Evam ³⁸ creasse et prescivisset ³⁹ quod illa esset eum ⁴⁰ elongatura, si ⁴¹ est bonus ⁴² Dominus et providus, premonuisset ⁴³ Adam et dixisset ei ⁴⁴ : Attende et cave ⁴⁵ a muliere ; et similiter mulierem : Cave ⁴⁶ tibi ⁴⁷ a

² et *add.* L. — ³ innatus CL, illuminatus est B. — ⁴ sancto C, Spiritu sancto B. — ⁵ (q. f. f.) que est fel. summa B. — ⁶ docuit *add. del.* L. — ⁷ domo C. — ⁸ accipistis C. — ⁹ *om.* B. — ¹⁰ referencia C. — ¹¹ *om.* C. — ¹² (q. d.) quia doctrina L. — ¹³ sed r. *om.* BL. — ¹⁴ Anthonius *add.* B. — ¹⁵ quia C. — ¹⁶ ut g. *om.* C. — ¹⁷ pravita L, pravitate B. — ¹⁸ *om.* L. — ¹⁹ repellerunt C. — ²⁰ domino *add.* B. — ²¹ (et dix.-sc.) *om.* C. — ²² nolimus BL. — ²³ nunc BL. — ²⁴ Anthonium *add.* B. — ²⁵ dominus C. — ²⁶ in me L, immo *corr.* B. — ²⁷ domine L. — ²⁸ statuit BL. — ²⁹ (Adam-cr.) *om.* C. — ³⁰ dominus C. — ³¹ saporem C. — ³² costibus C. — ³³ civisset C. — ³⁴ a d. *om.* C. — ³⁵ (a d. e.) e. [Adam *add. corr.*] a d. B. — ³⁶ et L. — ³⁷ v. s. *bis in* C. — ³⁸ eam B. — ³⁹ precivisset C. — ⁴⁰ illum B. — ⁴¹ sed BL. — ⁴² unus B. — ⁴³ premonuisset B, premonuisset C, preminuisset L. — ⁴⁴ et *add.* L. — ⁴⁵ caveas C. — ⁴⁶ cav C ; (a mul.-c.) *om.* L. — ⁴⁷ te B.

(1) Prov. 18, 19 : *Frater qui adiuvatur a fratre, quasi civitas firma.* Alphonse aura lu *meimana* « bonheur », pour *medina* « cité ».

(2) Matth. 10, 8.

(3) Iob 21, 14.

(4) Gen. 2, 21, 23.

viro. Et bene scimus quod Deus bonus est et nichil odit ⁴⁸ eorum que fecit (1), sed omnia diligit ⁴⁹. Ergo non est dicendum quod mulier elonget hominem ⁵⁰ a Deo. »

20. « Et declaro tibi amplius istud. Dictum enim constat scienti ¹ scripturas quod Adam non fuit elongatus a Deo per actum matrimonialem (2), sed propter inobedienciam suam, quia ambo de ligno ² vetito commederunt (3). Et Deus precepit Noe ³ ut faceret archam, et dilexit eum ⁴ et letatus est in illo et custodivit illum, et mandavit bestiis et avibus et reptilibus cunctisque animantibus quod ⁵ intrarent cum illo in archam, et signavit eum dextra sancta : et erat cum eo uxor sua ⁶ et uxores filiorum suorum (4). Si igitur uxores elongarent hominem ⁷ a Deo, non introduxisset ⁸ eas Deus in archam cum illis. Et aliud de David propheta magno : dedit ei ⁹ Deus nomen magnum <magis> quam aliis prophetis ; de quo ipse testatur ¹⁰ dicens quod [David] inveni hominem secundum cor meum, David filium Isaii (5). Cui ¹¹ David non fuit satis cum una uxore vel duabus, sed plures habuit. Qui eciam uxorem ¹² fidelis militis sui rapuit et fecit ipsum mori ; et non fecit ¹³ solum contra Deum, ymmo contra homines ¹⁴ et leges hominum. Et illi tamen Deus fuit iratus ¹⁵ non propter uxorem, sed quod interfecit virum eius. Tali modo in signum huius non delevit Deus ¹⁶ nomen eius de cathalogo ¹⁷ sanctorum eius ¹⁸ ; ymmo Deus post hec dilexit eum in tantum quod eum vocavit filium suum : et ista mulier genuit ei Salomonem ¹⁹ (6). Qui Salomon ²⁰ non fuit contentus de una muliere, sed habuit mille mulieres (7) ; insuper corrumpit magna et ²¹

⁴⁸ adit C. — ⁴⁹ s. o. d. om. C. — ⁵⁰ (e. h.) homines e. L.

20. — ¹ conscienci B. — ² suo add. C. — ³ quod add. L. — ⁴ om. B ante corr. — ⁵ ut B. — ⁶ sancta B. — ⁷ homines L. — ⁸ introduxit L. — ⁹ eis B. — ¹⁰ (i. t.) t. i. B. — ¹¹ (dicens-cui) Ysaïas quod BL. — ¹² uxores L, B ante corr. — ¹³ (n. f.) f. n. B. — ¹⁴ sed homines add. C, sed secundum homines add. L. — ¹⁵ (d. f. i.) f. i. d. C, f. d. i. L. — ¹⁶ om. L. — ¹⁷ chatologo C. — ¹⁸ eciam B. — ¹⁹ Salomon C. — ²⁰ Salamon B. — ²¹ (insuper-et) in BL.

(1) Cf. Sap. 11, 25.

(2) Philon interprétait déjà le passage de la Genèse où est rapportée la faute de nos premiers parents comme le récit symbolique d'une faute charnelle. De opificio mundi, § 157-67 (éd. L. COHN, t. I, Berlin, 1896, p. 54-59).

(3) Cf. Gen. 3, 17.

(4) Cf. Gen. 6, 14-20 ; 7, 7.

(5) Cf. Act. 13, 22.

(6) Cf. Ps. 2, 7 ; 2 Reg. 11-12.

(7) Cf. 3 Reg. 11, 3.

subtili astutia ²² reginam ²³ Austri (1), cui testimonium perhibuit ewangelium ²⁴ quod est iustum et dicit quod consurget in iudicio ²⁵ et iudicabit contra gentem istam ²⁶ (2). Et Deus non imputavit Salomoni ²⁷ omnia ista, ymmo ²⁸ adamavit eum tantum quod fecit ²⁹ eum dignum incipere et perficere Dei templum, et insuper dedit ei tantam sapienciam quod per illum hodie tota edificatur Dei universalis Ecclesia ³⁰ (3). »

21. « Et quid dicis ¹ de Moyse ², capitaneo ³ prophetarum, cui locutus est Deus lxxii (4) vicibus, sicut loquitur homo cum amico suo vel cum fratre suo, qui et uxorem habuit et filios? Et quid dicis ⁴ de Melchisedech, in cuius conspectu descendit ignis de celo et excitavit aquam coram illo? Et quid dicis de patre patrum Abraham, qui habuit tres uxores (5) et amicus Dei appellatus est ⁵ (6),

²² astante L, circumstante B. — ²³ regina BL. — ²⁴ perhibet in ewangelio C. — ²⁵ iudicem C. — ²⁶ istum B. — ²⁷ Solomoni L; (i. S.) impugnavit Salomonem C. — ²⁸ eciam B. — ²⁹ fecerat B. — ³⁰ eccl. ed. Dei u. BL.

21. — ¹ dices B. — ² Moysi C. — ³ capitano C, captivo L. — ⁴ dices B. — ⁵ om. C.

(1) Cf. 3 Reg. 10, 1-13. L'historiette des noces de Salomon avec la reine de Saba ne se lit pas seulement dans certains commentaires du Coran (cf. J. HALÉVY, *La légende de la reine de Saba*, dans *Annuaire de l'École pratique des Hautes Études*, Sciences hist. et philol., 1905 [Paris, 1904], p. 14-16); elle forme la donnée fondamentale de l'apocryphe éthiopien *Kebra Nagast*, qui prétend expliquer ainsi les origines mystérieuses de la dynastie nationale (trad. C. BEZOLD, dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Bavière, 1^e cl., t. XXIII, 1, 1905, p. 120-21; trad. E. A. W. BUDGE, *The Queen of Sheba*, London, 1922, p. 33-37). Cf. *Anal. Boll.*, t. XLII (1924), p. 418-20; E. LITTMANN, *Bibliotheca Abessinica*, I: *The Legend of the Queen of Sheba in the Tradition of Azum* (Leyde et Princeton, 1904), p. 14-16. Mentionnons, à titre de curiosité, l'étonnante dissertation dans laquelle l'archimandrite Arsène KAKOGIANNÈS entreprit naguère de démontrer le bien-fondé des traditions éthiopiennes: *Ἡ βασίλισσα Σαβὰ ἡ βασίλισσα Νότου ἐν τῇ ἀγιογραφίᾳ καὶ Μακεδα ἐν ταῖς ἐθνικαῖς τῶν Αἰθιοπῶν Ἀβησσωνῶν παραδόσεσι καὶ χρονικοῖς* (série d'articles parus dans l'*Ἑκκλησιαστικὸς Φάρος* d'Alexandrie, t. XXVI-XXVIII, 1927-1929).

(2) Cf. *Matth.* 12, 42.

(3) Les livres sapientiaux de la Bible, et particulièrement le *Cantique*, les *Proverbes* et la *Sagesse*, étaient attribués à Salomon.

(4) Nous ne savons de quel apocryphe, sans doute arabe ou copte, provient ce chiffre. Même remarque pour la phrase suivante, relative à Melchisédech, pour les *tres uxores* d'Isaac (ci-dessous, p. 181, note 2) et pour deux détails du § 58 (p. 207, notes 3 et 5).

(5) Sara, Agar et Cetura (*Gen.* 16, 1-3; 25, 1).

(6) *Iudith* 8, 22.

et invitavit Deum, et Deus recepit eius convivium et commedit Deus cum illo, et cum eo ad mensam Abrahe Michahel et Gabriel, et presentavit eis vitulum coctum et modium ⁶ simile (1)? Postquam ⁷ comederunt, annuntiaverunt ei ⁸ nova desiderata scire, scilicet quod haberet filium Ysaac. Et hic Ysaac ⁹, annuntius per Deum et promissus, habuit tres uxores; et fuit iste Ysaac quem Deus redemit de morte et providit in locum eius arietem ad sacrificium (2). Et quid dicis ¹⁰ de ¹¹ Iacob, qui meruit luctari cum Deo et in lucta prevaluit contra Deum et benedixit illi Deus dicens: Non vocaberis ultra Iacob, sed Israel erit ¹² nomen tuum? Et hic habuit quatuor uxores (3). Et si uxores separarent ¹³ a Deo homines, Deus non fuisset cum illis ita familiariter locutus nec ostendisset se ipsum illis. Ioseph eciam habuit filios et filias; fecit eum Dominus potentem in Egypto, et fuit causa vite patri suo et fratribus suis, quando prevaluit fames ¹⁴ in universa terra, et ¹⁵ in sola ¹⁶ Egypto prudencia Ioseph non erat fames (4). Et quid dicis de principe apostolorum, qui fuit uxoratus, et vocavit eum Dominus ¹⁷ Cephas ¹⁸, et dedit illi Dominus claves regni celorum et commisit ei curam ovium ¹⁹ suarum ²⁰ et dixit ei: Tu es Petrus, et super hanc ²¹, etc. (5). Eciam preter illos qui enumerati ²² sunt, plures fuerunt coniugati, de quorum ²³ multitudine nimis prolixum esset. »

22. « Sed videamus ¹ ad auctoritates. Nonne audisti ^{1*} in ewangelio

⁶ nudum B, medium L. — ⁷ sederunt *add. del.* L. — ⁸ a C. — ⁹ om. B; et h. Y. om. C. — ¹⁰ dicit L. — ¹¹ om. C. — ¹² om. C. — ¹³ separant B. — ¹⁴ fama B. — ¹⁵ om. B. — ¹⁶ in *add.* L. — ¹⁷ om. C. — ¹⁸ Ephas C. — ¹⁹ omnium BL. — ²⁰ suorum L. — ²¹ om. C; petram *add.* B. — ²² numerati L. — ²³ quibus C.

22. — ¹ *ita codd.*; an veniamus? — ^{1*} audistis L.

(1) *Gen.* 18, 1-15. L'identification des *tres viri* avec les archanges Michel et Gabriel et le Seigneur lui-même se rencontre dans un panégyrique copte de S. Michel, *BHO.* 762 (éd. BUDGE, 1894, p. 13-14), et dans une homélie copte éditée par le P. J. SIMON dans la revue romaine *Orientalia*, N. S., t. III (1934), p. 217-42, avec une traduction en français, *ibid.*, t. IV (1935), p. 222-34. Le passage relatif à l'arbre de Mambré est traduit au t. IV, p. 225. Cette « première apparition de S. Michel sur la terre » était commémorée le 12 paôni (6 juin).

(2) La Genèse raconte le sacrifice d'Isaac au chap. 22 et son mariage avec Rebecca au chap. 24. Mais elle ne fait pas mention des deux autres épouses qu'il aurait eues.

(3) *Gen.* 32, 24-28; 29, 16 - 30, 9.

(4) *Gen.* 41-45.

(5) Cf. *Matth.* 8, 14; *Ioh.* 1, 42; *Matth.* 16, 18-19; *Ioh.* 21, 17.

sancto, quod est flumen vite, quod homo relinquet² patrem et matrem et adhaerebit uxori sue (1)? Si uxor elongaret hominem a Deo, Deus non coniunxisset illos³, sed separasset. Et alibi non audisti⁴, pater sancte, ewangelium dicens: Venient nati ab oriente et⁵ occidente, et recumbent cum Abraham⁶, Ysaac et⁷ Iacob (2)? Non dixit: In sinu Anthonii domini deserti; non dixit: In sinu filiorum eius, incolarum⁸ deserti et heremi, monachorum videlicet, qui paciuntur ardorem estatis sine defensione et frigores heremi⁹. Sed dixit: In sinu Abrahe (3), et habuit uxorem et filios¹⁰. Intellexisti, o pater sancte¹¹, verba mea? Quare affligis temetipsum? Appropinquare ad me sine mora et age viriliter et gusta¹² delectaciones¹³ meas, quibus¹⁴ non sunt maiores nec erunt ultra. Confortare et esto robustus (4), et suscita vigorem tuum et vivifica animam tuam: et redibit¹⁵ iuventus tua, quam laboribus et afflictionibus destruxisti, et habebis utramque vitam in mundo isto.»

23. Sanctus Anthonius¹ in efficacia vultus eius et perswasione verborum eius² incepit emolescere³. Nam preter hec verba que dicta sunt, talia dicebat illa et tali modo quod montes caderent et liquefierent, si intelligerent eam et⁴ audirent eam proloquentem. Cum illa vidisset sanctum in illo statu trepidantem et quasi inclinatum, appropinquavit ad eum aliquid, et procaciter obtulit odores ad vultum eius; et⁵ estimans eum propinquum ad casum, extendit manum suam et apprehendit calecuer⁶ (5), id est scapulare⁷ eius sumebat, ut exspoliaret illum. Et sanctus in⁸ utraque manu iniecta⁹ tenuit habitum suum et dixit mulieri illi: «Dimitte me, quia dico tibi¹⁰ quod non dimitterem habitum istum si dares michi cum civitate ista regna tua¹¹ et¹² omnia regna mundi. Plus enim consolatus sum in isto habitu et confortatus per istum habitum quod nec celum nec terra valeret michi¹³ tantum sicut¹⁴ ha-

² reliquit C. — ³ eos B. — ⁴ audistis L. — ⁵ ab *add.* L. — ⁶ et *add.* L. — ⁷ *om.* C. — ⁸ *bis in B*; (deserti-inc.) *om.* C. — ⁹ (sine-h.) sine frigoris h. d. B. — ¹⁰ (et f.) etc. C. — ¹¹ o s. p. B. — ¹² gustas B. — ¹³ sicut *add.* C. — ¹⁴ (m. q.) sic quibus in ea L. — ¹⁵ ridebit B, reddidit L.

23. — ¹ *om.* L. — ² *om.* B. — ³ molescere B. — ⁴ ut L. — ⁵ *om.* B. — ⁶ cale-tuor B, calaverum C. — ⁷ scapularem B, scapulere L. — ⁸ *om.* B. — ⁹ necta CL. — ¹⁰ *om.* C. — ¹¹ regnum tuum B. — ¹² (r. t. et) et regno tuo L. — ¹³ in *add.* BL. — ¹⁴ sic L.

(1) *Matth.* 19, 5.

(2) *Matth.* 8, 11.

(3) *Cf. Luc.* 16, 23.

(4) *Deut.* 31, 7 etc.

(5) Voir ci-après, § 27 et la note 1, p. 186.

bitus iste, quo induit me¹⁵ Dominus noster Iesus Christus manu sua propria¹⁶, postquam demones verberaverunt me; et quando induit¹⁷ me¹⁸, dixit michi: Iste habitus confringet virtutes inimici universas et¹⁹ nequicias²⁰ voluntatis²¹ eius, dissipabit²² ossa demonis et conteret exercitum eius totum (1). Si ego depone-rem²³ habitum, que arma remanerent michi adversum²⁴ dyabolum? Nunquam erit hoc. »

24. Tunc sanctus Anthonius¹ signavit se signo sancte crucis, et illa tremefacta² est³. Tamen incepit⁴ iterum temptare eum et⁵ inquirere⁶ scapulare ac auferre⁷ ab eo: et⁸ non poterat manu tremula eum continere sicut prius. Tunc S. Anthonius cognovit ipsam esse dyabolum, et perterritus est valde⁹, et dixit ei: « Nunc congnoſco quod tu es inimicus. » Et clamavit vociferando tota virtute qua potuit dicens: « O Domine Iesu Christe, adiuva me; succurre michi cito, ne derelinquas me. » Ad hanc vocem facta est mulier ante oculos eius sicut mons niger¹⁰ et grossus, et de lateribus eius erumperunt¹¹ ignes et evaporaverunt¹² fumi terribiles. Et convenerunt contra sanctum ad bellum omnes demones qui ante visi fuerunt in civitate ad similitudinem hominum et mulierum, et clamaverunt simul universi terribiliter: « O senex inique, pulvis¹³ nequam, terra infima, ecce viribus tuis conturbasti funditus¹⁴ mentes¹⁵ nostras¹⁶; laqueos nostros¹⁷ et recia confregisti, ~~†~~adumasti¹⁸ captelam (2). » Et statim¹⁹ cum²⁰ ululatibus validis²¹ tumultum impetuosum fecerunt et irruerunt super eum et verberaverunt ipsum²² graviter, et per pedes traxerunt²³ per desertum²⁴ sine verecundia, non cessantes a²⁵ tormentis eius ab hora nona illius diei usque ad horam nonam alterius diei.

¹⁵ quem ind. michi BL. — ¹⁶ sua pr. m. B. — ¹⁷ viderunt B. — ¹⁸ om. B; (et q. i. me) q. i. me et BL. — ¹⁹ om. B. — ²⁰ nequissimas C. — ²¹ voluntates CL. — ²² dissipabit B, dissipavit L. — ²³ disponerem B. — ²⁴ contra add. B.

24. — ¹ om. L. — ² tremafacta L. — ³ om. B. — ⁴ cepit C. — ⁵ om. C. — ⁶ inquerere L. — ⁷ (ac a.) et auferret B. — ⁸ om. L. — ⁹ om. BL. — ¹⁰ om. BL. — ¹¹ eruperunt L. — ¹² evoparaverunt L; i. et e. om. B. — ¹³ populus BL. — ¹⁴ funditos L. — ¹⁵ motas C. — ¹⁶ nostros L. — ¹⁷ om. C. — ¹⁸ adunnasti L. — ¹⁹ (et st.) te L, om. B. — ²⁰ tamen L. — ²¹ et add. BL. — ²² sanctum BL. — ²³ eum add. B. — ²⁴ p. d. om. C. — ²⁵ om. B.

(1) Voir ci-dessous, § 56.

(2) Un lecteur nous suggère la correction: *adhumasti captatelam*, et la traduction: « tu as jeté à terre notre piège »,

25. Et in ortu solis tercii ¹ diei iacebat sanctus prostratus et non poterat surgere de terra. Et clamavit ² ad Dominum et ait ³: « O Domine Iesu Christe, succurre michi ⁴, adiuva me, quia non remansit virtus ⁵ in corde meo, nec possum stare supra ⁶ pedes meos. » Tunc apparuit ei Dominus Iesus ⁷ et dixit ⁸ ei ⁹: « Salveris, pugil fortis laudis singularis, o Anthoni. Superasti machinamenta fortitudinis inimici, contrivisti omnia arma in quibus erat tota ¹⁰ fiducia eius. Beatus es et multi bene erunt propter te. Ammodo enim dignus es ¹¹ ut ¹² sis dispensator gratie thesauri mei et ¹³ revelentur tibi secreta. Sicut cogitasti semper de me in temptationibus demonis, sic cogitabo bonum et pacem super te. Scias, Anthoni, quod ego coronavi te corona angelorum et cinxi ¹⁴ te zona lucis, et dedi tibi ¹⁵ potestatem super omnes habitantes terram et ¹⁶ super omnes bestias terre et super omnia volatilia celi et reptilia que moventur in terra. Et ¹⁷ cognoscent ¹⁸ omnes quod virtus tua magna sit. Qui invocaverit ¹⁹ nomen tuum et quicumque in tribulatione sua habuerit ²⁰ fiduciam in te, ego liberabo eos propter te. Ammodo precepi igni ²¹ (1) quod sit ²² servitor et custos ²³ ecclesie tue ²⁴, et posui etiam custodes legiones angelorum, qui comburent igne derisores et iniuriatores ²⁵ tuos ²⁶. » Respondit S. Anthonius et ait ²⁷: « Sit mecum misericordia tua ²⁸ et non elongaveris a me, Domine Deus meus. » Et Dominus Iesus Christus manu sua apprehendit manum beati ²⁹ Anthonii, et statim sanatus ³⁰ est de omni plaga quam ei intulerat inimicus; et surrexit de terra fortis et plenus Spiritu sancto, et ait: « Sit nomen Domini benedictum in eternum (2). »

26. Et respiciens, neminem iuxta se invenit in deserto solitudinis preterquam sportam suam quam prius operabatur, quam invenit super terram iacentem. Et resumpsit illam et cepit ¹ redire ad monasterium suum. Et invenit in via unum ^{1*} de discipulis suis, qui

25. — ¹ tercie BL. — ² corr., prius clamabat C. — ³ (et a.) dicens B. — ⁴ et add. B. — ⁵ mihi C. — ⁶ super B. — ⁷ Christus add. C. — ⁸ ayt B. — ⁹ om. C. — ¹⁰ omnis B. — ¹¹ est L. — ¹² ac CL. — ¹³ om. L. — ¹⁴ cingsi C, zlnxi L. — ¹⁵ om. B. — ¹⁶ (super-et) om. C. — ¹⁷ ut L. — ¹⁸ cognoscent C, cognoscant L. — ¹⁹ invocaverunt C. — ²⁰ habuerint C. — ²¹ igitur BL. — ²² sis BL. — ²³ et c. om. BL. — ²⁴ mee BL. — ²⁵ incantatores B, irritatores L. — ²⁶ (et i. t.) t. et i. C. — ²⁷ (resp. - ait) dixit Anth. B. — ²⁸ domine add. C. — ²⁹ sancti C. — ³⁰ sanctus C.
26. — ¹ recepit L. — ^{1*} virum BL.

consueverat vendere cophinos et sportas monachorum; et dedit illi sportam illam ut venderet: nam ille ibat ad populatum, id est ad loca habitata. Et mandavit illi de illis que voluit, et abiit. Et sanctus, dum ambularet in via sua, invenit illum venatorem damorum². Et dixit ei sanctus³: « Homo⁴, fecisti michi tendiculum⁵ pro qua te petivi? » Et dixit ille: « Et feci tibi, o⁶ perturbator et cruciator⁷ demonum, tendiculum⁸ illam scilicet⁹ et laqueos; et¹⁰ recia¹¹ que tibi insidiando posueram fregisti totaliter et dirumpisti¹². Recede a me, ait tentator ille¹³, noli me cruciare. » Et hiis dictis ille, qui videbatur homo, factus est coram eo¹⁴ columpna seu statua grossa et magna valde. Et sanctus cognoscens quod esset dyabolus, sputam iecit¹⁵ contra figuram Sathane et signavit se¹⁶ signo sancte crucis; et facta est hec columpna quasi ignea, apparens totum desertum esse plenum igne gehennali¹⁷ et succensum. Postea evanuit, et sanctus solus remansit incolumis¹⁸ sine omni lesione; et laudavit Deum et magnificavit sanctum nomen eius. Et rediens post hoc in cellam suam, in servitutem¹⁹ Dei permansit firmus²⁰, et omnes²¹ fratres et²² alios²³ homines ipsum visitantes verbo et opere confortavit et docuit quod continue essent in servitute²⁴ Christi et firmam haberent in omnibus suis tribulacionibus confidenciam²⁵, quia nunquam in eum sperantes sine spe misericordie derelinquit. Tu autem, Domine, miserere nobis²⁶.

II. S. ANTONII ITER BARCINONENSE

e codice Monacensi 5681 (= C)

annotatis e codice Harlemensi 89 (= H) praecipuis lectionibus.

27. <Praefatio¹>. Hanc hystoriam ego frater Alfoncius Hispanus, ordinis Predicatorum, transtuli in latinum non

² (de discip.-d.) om. BL. — ³ Anthonius vel add. L. — ⁴ et add. L. — ⁵ tendiculum BL; (m. t.) intendiculum C. — ⁶ om. BL. — ⁷ perturbatur et cruciatur L. — ⁸ tenticulum BL. — ⁹ simul B, similiter C. — ¹⁰ ac BL. — ¹¹ reciam B. — ¹² dirupisti L. — ¹³ ne incendas me add. C. — ¹⁴ om. C. — ¹⁵ sputum fecit L. — ¹⁶ se sign. BL. — ¹⁷ iehennali BC. — ¹⁸ incolimis BL, incolemis C. — ¹⁹ ita codd. — ²⁰ firmos L. — ²¹ alios add. B. — ²² fr. et om. L. — ²³ alias C. — ²⁴ servitutum L. — ²⁵ confiduciam BL. — ²⁶ mei C; nostri Deo gratias B.

27. — ¹ sequitur sermo eiusdem C; totam praefationem om. H (cf. p. 147).

mutata sententia, sed tamen in locis aliquibus declarata ex eiusdem² hystorie factis, prout erat necessarium. Nam si aliquis a principio seu a capite non interpretetur librum, multa essent obscura et non intellecta, nisi interpres per precedentia declararet.

Declaretur³ quod habitus quem Dominus Iesus Christus dedit beato Anthonio, hodie a suis monachis portatur in forma eadem et ^{3*} simili figura in Egipto, et voca[ba]tur in arabico calecuc (1) : et est unum capucium quod habet retro caudam longam, sicut scapulare Predicatorum, et nullam suturam habet a parte ante. Et capucium est semper in capite monachi ita breve quod est sicut almucia, nisi quod habet superius brevem angulum. Et cingunt istum habitum cingulo communi et etiam alia zona facta de longis et subtilibus corrigiis valde subtiliter⁴, que pendent ab humeris⁵ in modum crucis et <in> modum stole ante pectus et calecuer; et in ista zona sunt due parve cruces de eodem opere. Et tali zona cinxit Dominus Iesus Christus manu sua beatum Anthonium; et hec zona vocatur⁶ in arabico exequin (2). Et iste est habitus monachorum beati Anthonii, quem⁷ portant

² cuiusdem C. — ³ lectio dubia; forsitan legendum: declaro eciam. — ^{3*} (ead. et) et ead. C. — ⁴ subtilem C. — ⁵ umbris C. — ⁶ notatur C. — ⁷ quam C.

(1) Voir ci-dessus, § 23, et ci-après, §§ 40, 56, 59. Le P. Meersseman, t. c., p. 103, note 19, rapproche ce mot du grec *καλόγηρος*, « caloyer, moine », et de l'adjectif *καλογηρικός*, « monacal ». M. S. G. Mercati, de son côté, estime qu'il dérive plutôt de *καμελαύκιον* ou *καλυμαύκιον* (Byzant. Zeitschrift, 1941, p. 259). A propos du latin *camelaucum*, Du Cange cite un passage d'Allatius qui appelle de ce nom la coiffe des hiéromoines orientaux. Mais on aurait tort de chercher une origine grecque ou latine à ce terme qu'Alphonse transcrit littéralement de l'arabe. Sous les formes *calecuc* (ou *calecuel*), *calecuer*, *caletuor*, *caletuel*, *calauet*, ou mieux *calezeut* (§ 56), il faut reconnaître le mot arabe *kalan-suat* ou *qalansiat*, correspondant au copte *klaft* (en grec: *κονκούλιον*). [Nous sommes redevable de ces indications — et de plusieurs autres — à notre confrère et senior, le P. P. Peeters]. Dans l'ouvrage déjà cité d'Abraham Ecchellensis, *S. P. N. Antonii... regulæ et Vita duplex* (Paris, 1646), on lit: « dedit ei venerabilem cucullum... ».

(2) Déformation du mot arabe *askim* (= grec *σχῆμα*), fréquemment employé pour désigner l'habit monastique. Ainsi l'ont compris, semble-t-il, le ms. arabe de Beyrouth (p. 299v) et Abraham Ecchellensis; celui-ci traduit: « dedit habitum magnum, nempe stolam coelestem... ».

super tunicam superiorem, sicut Predicatores portant scapulare; sed quando exeunt de monasterio, induunt unam flaciata⁸ (1) sine aliqua sutura, sicut Predicatores non exeunt monasterium sine cappa.

Post narrationem predictam in eodem libro arabico sequebatur hystoria qualiter Deus misit beatum Anthonium ad partes occidentales et qualiter convertit ad fidem Christi regem Brachionensem⁹ (2) et occidentales in circuitu nationes. Sed quia ego non audiveram hec et non videbatur mihi bene certum, ex hoc quod non tam solempnis conversio et tam gratiosa hystoria latuisse potuisse<t> Latinos, transferre non proposui. Sed tamen occurrit mihi illud verbum philosophi in fine secundi Elencorum¹⁰ (3): « Infinites scientie perditae sunt et iterum adinvente ». Sic possibile est quod per guerras Sarracenorum in partibus illis hystoria illa fuit perditae, et reservata apud monachos beati Anthonii Egiptios, et iterum¹¹ adinventae. Igitur immediate post temptationem prefatam, de qua exivit beatus Anthonius gloriosus, hec hystoria libro sequitur in predicto.

⁸ ita cod.; legendum videtur: flaciata. — ⁹ Brathionensem C. — ¹⁰ an elementorum? (lectio dubia). — ¹¹ (et it.) isto C.

(1) Voici la note du P. Meersseman, t. c., p. 104, note 23, à propos de ce mot : « Flaciata, en marseillais : flansade, veut dire couverture de laine (Du Cange). »

(2) Dans le ms. de Beyrouth, le personnage converti est appelé « Cassios, roi d'Occident »; Abraham Ecchellensis le désigne sous le nom de « rex Longobardorum » et le synaxaire éthiopien (trad. E. A. W. BUDGE, t. II, Cambridge, 1928, p. 535) en fait « un roi franc de la région de Baïrknôn ». Il n'est cependant pas certain que le texte arabe original ait mentionné *Barchiona* (§§ 31, 34, etc.) Les auteurs arabes appellent Barcelone *Baršālīāna* (JACUT, *Geographisches Wörterbuch*, ed. F. WÜSTENFELD, t. I, Leipzig, 1866, p. 566), ou *Baršāluna* (Ibn al-ATHIR, éd. du Caire, 1883, t. VI, p. 67; Ibn KHALDŪN, éd. de Boulaq, 1867, t. IV, p. 125, etc.), ou encore *Barġelona* (A. S. ATIYA, *Egypt and Aragon. Embassies and Diplomatic Correspondence between 1300 and 1330 A. D.*, Leipzig, 1938, pp. 29, 36, etc.). Le mot arabe dans lequel Alphonse — ou son modèle — et le synaxaire éthiopien ont cru reconnaître le nom de Barcelone pourrait correspondre à Wārīkôn, cité légendaire que S. Paul aurait évangélisée (BHO. 896 : *The Contendings of the Apostles*, trad. E. A. W. BUDGE, London, 1901, p. 691).

(3) Nous n'avons retrouvé ni à la fin des *Sophistici elenchi* ni dans les *Analytica posteriora* d'Aristote ce passage qu'Alphonse cite apparemment de mémoire.

28. Cum ¹ fama et nomen beati Anthonii essent per orbem divulgata, de illo ubique sermo erat, et hoc referebat quilibet fratri ² suo dicens ³: « Apparuit in deserto Egipti unus sanctus solitarius a mundo separatus, qui pervenit ad tantam gratiam in servitio Dei quod solo nomine imperando expellit demonia, curat omnem infirmitatem, extendit contractos, erigit illos qui non poterant super pedes stare, aperit oculos cecorum ⁴, etc. In tantum exaltavit illum Deus quod sola umbra vestimentorum eius curat infirmos supra quos cadit (1). Nichil est ei difficile curare. » Et iste rumor, ipso vivente, erat per quatuor mundi climata divulgatus.

29. In illo ergo tempore demones, non ferentes sanctitatem sancti Anthonii nec potentes audire nomen eius, fugierunt ¹ de deserto Egipti (2), ubi fuerat conventus eorum; et transtulerunt se ad partes occidentales et specialiter in Catholoniam ², <et> multos vexare ceperunt. Tunc omnes de regno illo principes et patres familias conveniebant ad regem et rogabant eum dicentes: « Domine rex, rogamus te quod mittas nuncios cum precibus et muneribus illi sancto benedicto ³ qui apparuit in Egipto, quod dignetur venire ad terram tuam visitare nos. Sublevet Deus pestem de regno tuo per suam presenciam. Quod si noluerit venire, omnes transibimus ⁴ mare et ibimus ad ipsum, etiam si deberent multi in via mori. » Rex vero <erat> occupatus in multis et habebat guerram et non erat bene credulus dictis populi; nec etiam credebat adhuc bene Christum, licet esset iam nomen Christi ubique celebre etiam in terra sua. Populus vero totus, omnes rogabant Deum quod dignaretur eis ostendere sanctum suum Anthonium, ut curaret infirmos eorum ⁵.

30. Videns autem Deus devotionem populi, exaudivit preces eius. Et dedit potestatem demonibus super domum regis, et vexare ceperunt demones filium regis et filiam et uxorem. Que cum vidisset rex, turbatus est valde. Et territus adeo fuit quod vix erat ausus intrare cameram suam. Et incurrit tristitiam maximam propter filium suum, filiam et uxorem. Congregavitque omnes sapientes

28. — ¹ de sancto Anthonio *praemittit* H. — ² *correx*i, facti C. — ³ (et hoc d.) dicebant enim H. — ⁴ (illos-c.) elisos curat paraliticos H.

29. — ¹ *sic* C. — ² (occid.-Cat.) orientales H. — ³ Anthonio H. — ⁴ *correx*i, transibunt C. — ⁵ et doceret eos viam salutis *add.* H.

regni sui medicos et astrologos, incantatores ¹ et magos, et non potuerunt curare aliquem de domo sua; immo quanto plus laborabant ² secundum artes suas ³ ut expellerent demones, tanto magis multiplicabantur, et passi vexabantur crudelius. Quod cum vidisset rex, pre dolore cogitavit dimittere terram suam et fugere ad aliquam ubi viveret ⁴ extraneus et peregrinus. Et incepit disponere de domo sua et de regno suo.

31. Et vocabat ad consilium unumquemque de prudentibus regni sui, inter quos fuit unus nobilis valde, homo magni consilii, nomine Andreas ¹ (1). Hic introivit ad regem, et erat prepositus ² regni sui, et dixit ei: « Domine rex, humiliare ³ Deo et audi consilium meum, et domus tua recipiet ⁴ sanitatem et illi qui rebellant tibi redibunt ad obedienciam tuam. » Et ait rex: « Qualiter et hoc posset mihi evenire, o amice karissime? » Dixit ei prepositus: « Domine rex, mitte nuncios ad mirificum ⁵, <et ipse veni>et ⁶ ad te ⁷. » Et statim rex acquievit sermonibus prepositi, et elegit homines prudentes et timentes Deum, et misit eos ⁸ in Egyptum nuncios sine aliquibus mercibus, sed specialiter et simpliciter propter sanctum Anthonium cum muneribus. Qui pervenerunt Alexandriam. Et presentaverunt patriarche qui tunc erat, nomine Cosesus (2), exenium honorabile ⁹ et litteras quas mittebat ei dominus rex Barchione ¹⁰. Qui recepit eos cum magno honore. Cumque audisset ab eis causam adventus eorum, gavisus est valde. Et misit cum eis de familia sua homines qui eos dirigerent per desertum, et dedit eis interpretem suum, qui

30. — ¹ H, mercatores C. — ² H, laborant C. — ³ suos C. — ⁴ *correx*i, uniret C.

31. — ¹ (n. A.) et devotus n. Arsenius H. — ² et dapifer *add.* H. — ³ humilia te H. — ⁴ H, recipiat C. — ⁵ Anthonium *add.* H. — ⁶ (et i. v.) et humiliter supplica sibi quatenus dignetur venire H. — ⁷ et si preceperis ego vadam sperans in Deo quod ego adducam eum ad te *add.* H. — ⁸ cum preposito supradicto *add.* H. — ⁹ (patr.-hon.) se patr. H. — ¹⁰ Barrochie H.

(1) Le ms. arabe de Beyrouth nomme ce personnage « le vizir Arsani (= Arsène) ». La copie de Haarlem (H), qui porte *Arsenius*, est donc en ce point plus proche de l'original que C, qui écrit *Andreas*, comme aux §§ 36-38, 42-43.

(2) Aucun patriarche d'Alexandrie n'a porté ce nom étrange. Théophile, qui est nommé dans le ms. arabe de Beyrouth, ne convient pas davantage, puisque les débuts de son épiscopat se placent une trentaine d'années après la mort de S. Antoine. *Cosesus* est plus que probablement dû à une faute de lecture d'Alphonse: son modèle arabe devait porter *Athanasius*.

siebat lingwam ¹¹ arabicam ¹² et Francorum. Et accepta benedictione a patriarcha, profecti sunt.

32. Et pervenerunt ad desertum sancti et mirifici Anthonii. Cumque invenissent illum extra cellam in deserto, salutaverunt eum reverenter ¹ et per interpretem salutaverunt eum ex parte regis Brachione. Et exposuerunt humiliter desiderium regis videndi eum et audiendi ab eo verba salutis, nichil manifestantes [ea] de causa quare rex adibat ² eum principaliter, sed solum quod dominus ³ eorum optabat informari ⁴ per eum in fide Iesu Christi et quod benediceret ei et terre ⁵ eius. Fuerant enim ⁶ informati nuncii per patriarcham quod nichil loquerentur ei de infirmis qui erant in domo regis, quia, si audiret, nuncquam acquiesceret precibus eorum; fugiebat enim ⁷ gloriam quantum erat ei possibile. Respondit eis sanctus multum benigne et ait: « Faciam libenter quod petit dominus vester rex. Ite in pace et significate illi quod ego veniam ad eum. » Et antequam recederent ab illo, viderunt feras ⁸ venientes de deserto et intrantes monasterium eius cum fetibus suis tamquam mansuetas ⁹. Nam et hoc erat ei commune et familiare quod iam non pro miraculo sed ¹⁰ ex consuetudine etiam bestie saltus indomite, ut leones et lupi et alie bestie, veniebant ad cellam eius ita secure ¹¹ sicut ad locum proprium; et ipse curabat infirmitates eorum ¹² quando indigebant (1).

33. Et preter hoc miraculum nichil aliud viderunt nuncii supradicti, quamvis multum desiderassent videre signum aliquod fieri ab eo (2); sed sanctus fugiebat oculos hominum quando signa faciebat, et maxime ¹ cavebat ne coram extraneis aliquid faceret, timens ne diffamarent eum ². Et licet illi audivissent de eo, non fuerunt ausi interrogare, sed humiliter petiverunt benedictionem suam, et ipse benedixit eis. Et profecti sunt redeuntes, ut non du-

¹¹ ligwam *passim* C. — ¹² H, arabiam C.

32. — ¹ H, refanter C. — ² adebat C, videre desiderabat H. — ³ domus C, rex H. — ⁴ H, reformari C. — ⁵ uxori H. — ⁶ H, autem C. — ⁷ vanam *add.* H. — ⁸ foras C, feras silvestres H. — ⁹ manswete C, domesticas et mansuetas H. — ¹⁰ *correxi*, iam C. — ¹¹ H, *om.* C. — ¹² *ita* CH.

33. — ¹ *corr. ex* maximum C. — ² (sed sanctus-eum) *om.* H.

(1) Voir un autre exemple de familiarité avec les fauves dans la légende récemment publiée de S. Mammès, *Anal. Boll.*, t. LVIII, p. 131-32.

(2) Cf. *Luc.* 23, 8.

bitarent de promissione sua. Et ipse intravit in cellam suam. Et pervenerunt nuncii Alexandriam et narraverunt domino patriarche qualiter contigerat illis cum sancto. Et gavisus est vehementer et dixit eis: « Cuncta que dixit vobis sanctus adimplebit. Nam suum dicere est facere. » Et accepta licentia a domino patriarcha, intraverunt mare. Et cum magna difficultate applicaverunt Sici-liam³; nec potuerunt exire de insula per dies multos propter tem-pus contrarium.

34. Beatus vero Anthonius congregavit¹ illa die ad se omnes discipulos suos qui erant dispersi per heremum, et dixit eis qualiter venerunt ad eum nuncii regis Barchione² et qualiter promiserat eis quod iret ut potuerat³. Et discipuli responderunt: « Tu scis, pater, quid debes facere, et potes, quamvis nobis non videtur bo-num nec placet. Et scias, pater, quod hic vocaris Anthonius et illic vocaberis Anthon (1), »

quod in arabico est nomen parvuli seu pueri⁴, sed Antho-nius est nomen magnum.

Et sanctus solum risit et ait: « Et ego Anthon volo esse. » Et exivit de cella cum discipulis suis. Et praecepit illis dicens: « Non dicatis alicui ubi ego sum⁵, sed si aliqui quesierint me, audacter promittatis eis quod ego veniam pro tempore. » Et benedixit disci-pulis et cepit ire per desertum solus.

35. Et quando fuit longe ab eis, quod non videbant eum, misit ei Dominus nubem lucidam, et ascendit super eam. Que sustulit eum et¹ in tertia^{1*} hora eiusdem noctis² posuit in orto^{2*} domus regis Barchione³ (et erat sero quando recessit a discipulis suis). Et ac-cessit et pulsavit ad ostium castri regis. Et exierunt aliqui de cus-todibus et dixerunt: « Quid vis, o homo? » Qui respondit eis et ait: « Ego volo dicere regi vestro aliqua pauca graciosae et utilitatis magne sibi. » Qui audientes hoc nunciaverunt regi. Et rex, nichil

³ Siliciam C, Ceciliam H.

34. — ¹ H, aggregavit C. — ² Barrochie (corr. ex Barrachie?) H. — ³ ita C. — ⁴ puerile H. — ⁵ H, om. C.

35. — ¹ om. C. — ^{1*} om. H. — ² et add. C. — ^{2*} atrio H. — ³ Barrachie hic et deinceps H.

(1) *Antoun* étant la forme syriaque du nom d'Antoine, on peut soupçonner ici un coup de griffe des Coptes à l'adresse des Syriens. A noter qu'Abraham Ecchellensis remplace *Anthon* ou *Antoun* par le diminutif *Antoninus*.

cogitans de sancto Anthonio, quia nuncii sui non redierant, respondit custodibus : « Dicatis curialiter illi viro quod habeat patientiam usque mane, quia ego pro nunc non possum attendere, quia sum nimis occupatus. »

36. Sanctus autem ivit ad unum de curialibus, qui erat in officio regis magnus, et pulsavit ad ostium ; et statim apperuerunt ei, et petivit loqui principali ¹ domus, et statim habuit ingressum. Et cum inciperent loqui ambo, [et] ecce venit una sus, que in illa nocte ² pepererat filios cecos et sine pedibus anterioribus ; et portabat illa [porcos] in ore suo unum filium suum, et cum stridore vocis sue ³ pervenit usque coram sancto Anthonio. Ut enim audivit sanctum loquentem, cucurrit ad eum, emittens quasi plangens vocem. Et dominus hospitii vocabatur Andreas. Qui cum furore magno expulit suem, et illa nolebat recedere pro verberibus nec pro verbis. Et dixit ei sanctus : « Dimitte illam, ita vult et desiderat quelibet salutem pro filio suo, sicut dominus tuus rex desiderat ⁴. » Tunc sanctus accepit manum prepositi et inpressit illi signum crucis et posuit eam super oculos porcelli, et statim illuminatus est ; et iterum posuit eam super locum defectuosum ⁵, et nate sunt ⁶ ei manus ⁷.

37. Et expavit Andreas prepositus vehementer et cepit respicere sanctum. Et sanctus, doctus a Spiritu sancto lingua frangica (1), dixit ei : « Quid habes, o Andrea ¹, quod tantum miraris de magnificentia Domini nostri Iesu, qui fecit misericordiam in ista bestia debili et infirma, que non habet linguam ad loquendum ? » Dixit Andreas : « Domine mi, quis es tu, ut annunciem regi meo ? » Et sanctus Anthonius ait : « Vocavit me rex per nuncios ². » Dixit ei prepositus : « O domine mi sancte, et qua de re fecit te venire ? » Dixit

36. — ¹ principalis C, cum principe H. — ² (in i. n.) H, in domo erat et C. — ³ (str. v. s.) grunnitu H. — ⁴ (ita vult-d.) desiderat enim aliquid filio suo quem portat in ore H. — ⁵ vehementer et cepit respicere *add. sed del.* C. — ⁶ *bis* in C. — ⁷ pedes H.

37. — ¹ Andree C. — ² (dixit Andreas-n.) *om.* C, *supplevit ex* H.

(1) Miracle fréquent dans la littérature hagiographique. D'après la légende *BHL.* 6482, § 7, par exemple, S. Patient, disciple de S. Jean et apôtre de Metz, se mit à parler le gaulois sans l'avoir jamais appris (*Act. SS.*, Ian. t. I, p. 470). De même, le pseudo-Amphiloque prétend que, sur la prière de S. Basile, S. Éphrem reçut miraculeusement la connaissance du grec (*BHG.* 255 ; *COMBEFIS*, p. 205-206 ; *BHL.* 1022 ; *P. L.*, t. LXXXIII, col. 310-12).

ei sanctus : « Propter salutem suam et domus sue. » Dixit ei prepositus, quando audivit verba hec : « Forsitan tu es ille magnus Anthon, lucifer deserti ? » Dixit ei sanctus : « Idcirco commemora-vi³ tibi hec verba que dixi, ut scias quod ipsi miserunt pro me. Et ego sum homo Egiptius, qui magis debito diligo mundum ; et edificabam ibi monasterium pro filiis meis, quibus desiderabam preesse. Sed videtur michi quod esset indecens quod tu intrares ad regem, qui forte nunc est in lecto suo⁴. » Dixit ei prepositus : « Non dicas hoc, domine mi, quia dominus meus ad te misit nuncios cum navigationis⁵ expensis, solempnes et venerabiles viros, et inposuit eis multum diligenter quod rogarent te : et modo non erit sibi grave scire quod tu es hic ; ymmo ego possem argui de negligentia, si non dicerem illi statim. » Dixit ei sanctus : « Ex quo tibi videtur faciendum, vade et dicas ei. Et tu ipse ora super filium regis cum advocatione Domini Iesu Christi, et exhibit ab illo demon. »

38. Et exivit prepositus, et statim habuit aditum ad regem et nunciavit ei omnia verba hec. Et oravit super¹ filium regis², et³ curatus est. Et contingerunt hec ante mediam noctem. Statim rex surrexit et venit ad sanctum et salutavit eum reverenter, et sanctus benedixit illi. Et eadem hora sanctus venit cum rege ad palatium suum et oravit pro uxore eius et filia, et statim exiverunt ab eis demonia clamancia et dicentia : « Ve nobis de te, o Anthon. » Et antequam perficerent nomen sancti, dixit eis sanctus : « Ob-mutescite in nomine Domini Iesu Christi. » Et statim exivit <demon> cum satellitibus⁴ suis⁵ ; et non poterat⁶ nominare sanctum. Et dixit ei rex : « De qua patria es tu, domine mi, sancte Dei ? » Respondit beatus Anthonius (1) : « Patriam meam Deus novit [eam], sed terram de qua queris⁷, potes cognoscere per lingwam de qua loquor tibi. » Dixit ei rex : « Vox tua et verba et modus tuus lo-quendi sunt hominis nutriti Barchione et in ista patria. Sed rogo te quod sanes bene filios meos et domum meam et quod ores Deum

³ corr. ex communioni ? C. — ⁴ (ad regem-s.) H, monasterium super hominem qui est multo suo C. — ⁵ nugacionis C, magnis H.

38. — ¹ (o. s.) tangens H. — ² cum advocatione domini Iesu Christi add. sed del. C. — ³ om. H ; exhibit ab illo demon add. sed del. C. — ⁴ satellibus C. —

⁶ (et statim-s.) om. H. — ⁶ potuerunt H. — ⁷ ita H ; novit (del.) loqueris C.

(1) A partir d'ici le ms. C écrit d'ordinaire le nom d'Antoine en abrégé : An.

quod non redeat ultra hec tribulatio ad domum istam. » Dixit ei sanctus : « Non erunt curati perfecte nec securi, nisi tu fueris bene firmus in fide Domini Iesu Christi. » Et rex procidit ad pedes eius et ait : « Credo ego, o sancte benedice, quod tu es perfecte servus Dei et credo toto corde in Dominum. » Tunc inpressit crucem in fronte regis et dixit ei sanctus : « Accipe virtutem ad curandum omnem morsum serpentis in nomine Domini nostri Iesu Christi. » Et habuit ille rex virtutem istam usque ad mortem suam, et filii eius post⁸ eum. Tunc rediit sanctus ad hospiciu domini Andree. Et insonuit rumor per omnem locum in circuitu quod surrexit unus sanctus oriundus de Barchiona, qui in fide Domini Iesu Christi faciebat signa et prodigia magna. Et vocabatur An(thon), et nomen illius divulgabatur ubique, et crescebat vehementer fama eius.

39. In diebus illis apparuit inimicus visibiliter in terra illa in forma religiosi hominis, et incepit coram omnibus facere mirabilia, que, ut postea apparuit, non erant vera, sed delusiones. Nullus tamen advertebat, sed credebant eum¹ sanctum virum. Quod cum fuisset nunciatum beato Anthonio, laudavit Deum. Et venit² sanctus ad visitandum eum. Et dixit sanctus : « Unde es tu, o homo Dei ? » Respondit ille : « Ego sum infirmus homo, et contulit mihi Deus munus istud magnificum, quod etiam, ut³ intellexi, tu habes sicut ego⁴. » Et sanctus subrisit. Et tunc convenerunt multi demones in forma mulierum cum parvulis suis et multi homines infirmi et alii demoniaci et alii ceci, et incepit ille monachus curare eos verbo suo. Et admiratus est sanctus. Tunc presentaverunt monacho illi servitores sui multum de terra et pulvere, et oravit ille monachus, et surrexerunt mortui de terra illa et de pulvere multi⁵. Et sanctus amplius admiratus dixit : « Gratias tibi ago, Domine Iesu Christe, in eternum. Sed ex quo⁶ tu sciebas quod in terra ista erat homo qui manifestaret nomen tuum sanctum istis gentibus, quare permisisti me avelli a monasterio meo ? »

40. Et apparuit ei Dominus Iesus Christus et dixit ei : « Confortare, lucifer deserti splendide. Iste est inimicus homicida ab initio (1). Aggredere ipsum, quia dedi tibi virtutem super ipsum. »

⁸ mortem add. sed del. C.

39. — ¹ H, enim C. — ² corr. ex evenit C. — ³ H, om. C. — ⁴ (s. e.) H, e. s. tu C. — ⁵ (et admiratus-m.) om. H. — ⁶ (sed ex q.) H, et postquam C.

Et disparuit [eum] Dominus Iesus Christus. Et hoc dyabolus ignorabat. Tunc audacter sanctus Anthonius appropinquavit ad monachum illum et dixit ei: « O tu qui facis mirabilia et virtutes multas istas, sanas infirmos, illuminas cecos, resuscitas mortuos ¹, in conspectu istius multitudinis civitatis huius accede ad me et tange caput meum, quia invasit in me dolor capitis, et ora, et sanor. » Et dyabolus non fuit ausus appropinquare ad eum. Et dixit ei sanctus: « In veritate scio quod tu es inimicus. » Et muniens se signo crucis iniecit manus in monachum illum et tenuit eum dicens: « Adiuro te per nomen Domini Iesu Christi quod non possis mutare figuram istam quousque ego dimittam te. » Tunc insufflavit sanctus in faciem eius, et ignis combussit frontem et supercilia et barbam et calecuc (id est scapulare) monachi illius (scilicet demonis), et combussit insuper ignis quicquid erat in capite eius et omnes vestes eius. Tunc sufflavit iterum in eum sanctus et excecavit eum. Et tunc ullulatu teterrimo ² exclamavit dyabolus. Et venerunt omnes milites infernales cum armis visibiliter in forma humana et steterunt ad pugnam contra sanctum, et impetum faciebant in sanctum. Et ipse opponebat eis signum crucis et dicebat: « Prevalebo contra vos in nomine Domini Iesu Christi, o gentes adverse et barbare. » Et nitebantur ledere illum et non valebant. Et duravit bellum inter illos tribus diebus et tribus noctibus, videntibus cunctis. Et clamabant demones terribiliter et dicebant: « Egrederet et recede a nobis, non est hic locus tuus, o nequam Anthon. Egrederet, inique senex. » Et fatigatus est senex multum et lassatus in bello, defendendo se signo crucis et clamando super eos.

41. Tunc descendit ad eum archangelus Michael, in quo sanctus habebat specialem devocionem (1). Et dixit ei: « Salveris, o plene gratie. Confide: Dominus Iesus veniet ad te in hac hora et con-

40. — ¹ *omissis non paucis statim transit H ad aliam partem huius legendae; vide infra, § 57, annot.* — ² *lectio dubia.*

(1) Le culte de S. Michel est particulièrement ancien et populaire dans l'Église copte, qui avait établi douze fêtes annuelles en son honneur, une chaque mois. Cf. V. BOLOTOV, *Mihailov den'* (Saint-Petersbourg, 1892. Extr. de *Hrislianskoe Čtenie*, 1892, t. II, p. 593-644). Voir aussi A. M. KROPP, *Ausgewählte koptische Zaubertexte*, t. III (Bruxelles, 1930), p. 78-81, et l'article du P. Simon, cité plus haut, p. 181, note 1. L'archange Michel intervient plus d'une fois dans notre texte; cf. §§ 21, 49.

fortabit te. » Et tunc archangelus dedit ei unum ensem igneum et dixit ei : « O immaculate Anthoni, accipe gladium istum ignis, quia ignis est datus tibi a Domino ut urat inimicos tuos. » Cumque sanctus accepisset ¹ gladium, fugierunt ² ab eo demones vociferantes : « O senex inique, dirupuisti ² edificia nostra, debilitasti fortitudinem nostram. Dimisimus tibi Egiptum, et huc venisti fatigare nos. Si redeamus in Egiptum, inveniemus Paulum, discipulum tuum (1), ita nequam sicut tu ; et omnes discipuli tui sunt nobis infesti ³. Et hic invenimus te ad afflictionem nostram ⁴, o senex perverse. » Et rex et tota turba audiebant hoc et territi admirabantur valde.

42. Tunc apparuit Dominus Iesus sancto, stans super nubem adeo claram et lucidam quod illuminabat totam civitatem. Et fuerunt omnes perterriti et ceperunt fugere. Aliqui dicebant : « Fulgur est. » Alii dicebant : « Ignis de celo descendit (2). » Et erat tempus tonitruorum et lampadarum et pluviarum. Et dedit ei Dominus Iesus pacem dicens : « Beatus es tu, pugil fortis, in confessione nominis mei, in omni tribulacione et in omni loco. Scias te fuisse sanctificatum per Spiritum sanctum ab utero matris tue (3). Et in tertio anno a nativitate tua apparuit cunctis virtus tua (4). Et quia per te gentes iste salvate sunt, nomen tuum numquam delebitur in partibus Latinorum, et habebis ibi filios sine numero, et dabunt tibi gentes partem in bestiis et in peccoribus suis. Et non prevalebit inimicus super ¹ bona eorum qui fecerint pacem tibi, et inimicus non appropinquabit locum ubi ² fuerit nomen tuum. Et quicumque abstulerit quidquam de rebus oblatis tibi, ignis destruet eum et substantiam eius. Et quicumque furatus fuerit etiam rem modicam

41. — ¹ accepisset C. — ² sic C. — ³ investi C. — ⁴ lectio dubia.

42. — ¹ (l. s.) inimici sunt C. — ² aut C.

(1) D'après la *Vita Pauli* de S. Jérôme, Paul de Thèbes n'était pas un disciple d'Antoine, mais plutôt son précurseur. Notre hagiographe arabe penserait-il à Paul le Simple, ce mari trompé, qui vint se mettre sous la direction d'Antoine (PALLADIUS, *Hist. Laus.*, c. 22 ; éd. C. BUTLER, p. 69-74) ? C'est assez probable, car le ms. de Beyrouth (p. 313-16) et la Vie d'Antoine résumée par Abraham Ecchellensis (ci-dessus, p. 150-51) contiennent plusieurs épisodes relatifs à Paul le Simple.

(2) Cf. 2 Macc, 2, 10.

(3) Cf. *Luc.* 1, 15. L'hagiographe arabe n'hésite pas à mettre S. Antoine sur le même pied que S. Jean Baptiste.

(4) Cf. ci-après, § 49.

de tuis, ego dimittam currere ignem super eum, dilecte mi (1). » Et hiis dictis et aliis, ascendit in celum Dominus Iesus Christus. Et sanctus accepit tunc virtutem et fortitudinem magnam valde. Et rediit in domum hospitis sui domini Andree prepositi, [qui dederat regi consilium ut pro eo mitteret in Egiptum] (2).

43. Cumque demoraretur sanctus Anthonius Barchione, pervenit usque in Siciliam ¹ nomen eius. Et in hunc modum dicebant omnes ad invicem : « Apparuit in civitate Barchionensi unus sanctus de civitate oriundus, et curavit et liberavit a demonio filios regis, et omnes infirmos domus eius curavit, et sanavit omnem langworem, ita quod etiam presentaverit ² filium Lucii qui fuerat mortuus, non ipse sanctus personaliter, sed hospes eius Andreas posuit baculum sancti super filium Luci, et surrexit vivus ³ qui fuerat mortuus (3). » Cumque audissent nova hec nuncii regis, quos miserat in Egiptum ad beatum Anthonium, contristati sunt valde. Et dicebant ad invicem : « Quid faciemus ? Quid dicemus domino nostro regi, qui dedit nobis magnas expensas ut duceremus sibi sanctum Anthonium, et nos veniemus vacui ? Et dicetur nobis quod expendimus pecunias regis gratis. Saltem si sanctus fuisset nobiscum, bene fuisset ; sed modo filius regis curatus est sine sancto Anthonio. Nec nos habemus aliquem colorem sufficientem nisi ⁴ quia dixit quod veniret. Dato vero quod veniat, quid valebit nobis ? Nam ille alius sanctus qui apparuit Barchione curavit omnes. » Et sic cum magna tristitia intraverunt navem.

44. Et venerunt Barchionem et intraverunt coram rege, et rex non multum curavit de eis nec respexit eos muneribus nec promissis ; et contristati sunt valde. Tunc familiares regis accesserunt ad eum et dixerunt ei quod non fecerat quod debuit circa illos nuncios nec receperat eos ut moris est nec remuneraverat eos, et quod recedebant tristes et turbati, et merito, quia sustinuerant ¹ magnos labores. Quod cum audisset rex acquievit, et misit, et fecit eos redire ad

43. — ¹ Cilicia C. — ² an suscitaverit ? — ³ unus C. — ⁴ non C.

44. — ¹ sustineram C.

(1) Cf. supra, §§ 25 et 41. Dans ces trois passages le feu est indiqué comme le vengeur d'Antoine et des siens.

(2) Interpolation de copiste. Cf. p. 189, note 1.

(3) Cette résurrection du fils de Lucius n'a pas été racontée plus haut, mais bien la guérison d'un porcelet, opérée également par l'hôte de S. Antoine (§ 36).

se, et recepit eos cum gaudio et honore, et excusavit se quod erat occupatus quando venerant prima <vi>ce. Et dum sederent coram rege et loquerentur, ecce diabolus arripuit in conspectu omnium unum militem nobilem, amicum regis, virum magni consilii et prudencie, cuius industria totum regnum disponebatur et qui erat regi fidelissimus in secretis. Et cepit eum dyabolus vexare vehementer et quasi strangulare eum. Et rex contristatus est valde. Et ait rex : « Cito ite ad sanctum et rogate illum quod veniat. » Et dum irent nuncii ad sanctum, dixerunt illi nuncii qui venerant de Egipto : « O domine rex, si vidisses sanctum Anthonium mirificum ! Tante virtutis est quod a presencia² eius fugiant demones. Et audivimus ibi quod sanat omnem infirmitatem et resuscitat mortuos. Et nisi³ quod supervenerit nobis tribulacio istius militis, narravissemus tibi mirabilia que audivimus et vidimus de sancto Anthonio. »

Iterum rubrica. Nota quod nuncii regis decipiebantur in nomine sancti ; nam in Egipto vocabatur Anthonius ultima producta in declinacione⁴, et Franci vocabant eum Anthon indeclinabile.

45. Cumque nuncii hec dicerent, intravit beatus Anthonius. Quem cum vidissent prefati nuncii, qui eum viderant in deserto Egipti, statim cognoverunt eum et vocibus magnis dixerunt : « Ha, domine rex, ha, domine rex, [et] iste est sanctus Anthonius mirificus, qui ultra mare vocatur lucifer deserti, et vere est stella matutina et corona monachorum. » Et repleti sunt nuncii gaudio inefabili ; et currentes, procidentes oscula <ba>ntur pedes eius : sanctus vero prohibebat. Et stantes coram eo dicebant : « O domine rex, iste est pro quo misisti nos ; sed nos decipiebamur in isto nomine quo vocatur apud vos, Anthon. Nam nomen illius est Anthonius. » Cumque loquerentur et gauderent, clamavit demon in obsessio corpore prefati nobilis et ait voce magna : « O Anthonios, inposuisti mihi silencium et me fecisti obmutescere, quod non valerem nomen tuum revelare. Modo revelatum est, omnes sciunt iam quod tu es Anthonius iustus et sanctus, et ego non possum tacere quin dicam. Ego sum ille quem tu superasti et destruxisti et insuper combusisti¹ me et afflixisti. Quo fugiam a te ? Si rediero² ad civitatem

² principio C. — ³ non C. — ⁴ lectio dubia,

45. — ¹ sic C. — ² redigero C.

tuam, inde fugant me ; si vero in deserto, ibi sunt filii tui, qui persecuntur me. Et si appropinquavero ad aliquem illorum, ignis exurit me. Ibi etiam Paulus, discipulus tuus, depinxit ymaginem tuam (1), quam ego non sum ausus respicere. Dimiseram tibi totam Egiptum et terminos eius, et fugeram huc : et secutus es me. Clauisisti mihi vias, et nescio quo fugiam <a> te. Certe non restat mihi nisi abissus terre. » Et increpavit eum sanctus : et exivit spiritus, et liberatus est nobilis ille. Et facta est letitia magna in domo regis, et nuncii flebant pre gaudio.

46. Et cum audiebant eum loqui lingwam frangicam, dicebant : « Cum vidimus istum sanctum, per interpretem locutus est nobis. » Et divulgatum est per totam civitatem quod ille sanctus est ¹ ille magnus Anthonius, lucifer deserti Egipti et corona monachorum. Et mansit sanctus Anthonius in civitate illa triginta mensibus et fecit ibi mirabilia quorum non est numerus : que si vellemus per singula describere, multa oporteret impleri volumina (2). Et dicebant discipuli eius quod non omnes sciebant de filiis suis quod ipse iverat in terram Francorum ; et asserebant quod in illis triginta mensibus quibus fuit in terra Francorum ², omni die sabbati in nocte ascendebat super nubem et veniebat ad monasterium suum et erat cum discipulis suis in laudibus divinis ; et summo diluculo recedebat super nubem et restituebatur Barchione in loco ubi manebat. Completis vero triginta mensibus, restitutus est totaliter monasterio suo cum filiis suis. Et complebat tunc annum septuagesimum, etc.

III. DE PUERITIA S. ANTONII

e codicibus Monacensi 5681 (= C) et Hafniensi 2510 (= K).

47. <Prologus ¹.> Ad honorem Domini nostri Iesu Christi,

46. — ¹ quod C. — ² Fraccorum C.

47. — ¹ totum prologum om. K, ubi narratio inscribitur sic : Incipit historia beati Anthonii abbatis inventa in arabico et transumpta in latinum ; cf. p. 156.

(1) Un portrait de S. Antoine peint par Paul le Simple ? Alphonse doit avoir mal compris son modèle arabe, qui disait sans doute que le disciple était comme une image de son maître, tant il avait mis de soin à l'imiter.

(2) Cf. Ioh. 21, 25.

qui in sanctis suis semper est mirabilis, ego exscripsi hoc de legenda sancti Anthonii quam inveni in arabico apud monachos Egipcios qui morantur Famaguste in ecclesia beati Anthonii, que est in eminenciori loco civitatis illius (1). Sed quia ad presens vacat mihi, ad Dei eiusdemque sancti Anthonii laudem et ut maiorem ad ipsum devocionem concipiat <is>, qui fuit tanti meriti apud Deum, et ad declaracionem aliquorum que in dictis hystoriis tacta sunt, volo a capite (2) incipere legendam prefatam et aliqua addere de legenda illa huic exscriptioni; que licet hic sint posteriora in ² ordine istius libelli, tamen in ordine legende sue in arabico sunt priora. Sed non proposui primo transferre nisi dyalogum seu disputacionem quam habuit dyabulus contra eum. Sed postea addidi hystoriam Barchinonensis civitatis, et tunc de eodem libro exscripsi hec pauca que secuntur.

48. Beatus Anthonius, stella matutina et lucifer deserti, aperuit ¹ portam heremi et fecit ² desertum habitabile monachis, quia ipse ¹ fuit principium habitacionis illius, antequam essent in deserto monasteria et ¹ ecclesie sicut modo. Et prebuit exemplum constancie et paciencie universis, in solis ardoribus in estate et in frigoribus in hyeme ³ solitarius perseverans. Et cum infiniti, sequentes eius ⁴ exemplum, in deserto Titi (quod ⁵ in arabico vocatur statera cordium (3), quia in eo corda probantur) <eum> secuti fuissent, merito vocatur ¹ beatus ⁶ Anthonius clavis ⁷ porte ⁸ gratie (4),

² (p. in) in p. C.

48. — ¹ om. C. — ² (et f.) f. et C. — ³ hienne C. — ⁴ (s. e.) e. s. K. — ⁵ quid K. — ⁶ sanctus K. — ⁷ claruit C. — ⁸ porta C.

(1) On sait qu'il y avait un quartier copte à Nicosia et un monastère copte près du village de Platani (J. HACKETT, *A History of the Orthodox Church of Cyprus*, London, 1901, p. 526). A Famagouste, on mentionne bien un hôpital et une église Saint-Antoine, mais d'origine latine (G. JEFFERY, *A Description of the Historic Monuments of Cyprus*, Nicosia, 1918, p. 156).

(2) C'est donc le début de la légende arabe qu'on va lire.

(3) *Titi* ou *Citi*, déformation du nom de Scété; voir ci-dessus, p. 157, note 3. S. Antoine n'a pas vécu dans ce désert-là; mais S. Macaire, qui y fit fleurir la vie monastique, peut être appelé en un certain sens le disciple d'Antoine. Cf. Ev. WHITE, t. c., p. 65-68. Ce n'est pas en arabe, mais en copte, que *Shihēt* (d'où le grec Σκῆτις) signifie « balance des cœurs » (WHITE, t. c., p. 27-28).

(4) Voir p. 151, note 1.

quia quam plurimi in illo deserto per ipsum in thesaurum gracie intraverunt.

49. Pater eius vocatus fuit ¹ Behabex ² et mater eius vocabatur Giux (1). Et erant ambo iusti ante Deum (2) et erant valde divites in peccuniis et pecoribus. Et habebant ambo magnam devocionem ad sanctum Michaellem archangelum (3). Et dabant terciam partem bonorum scilicet ³ reddituum suorum in elimosinam ⁴ annuatim ⁵ (4). Et fuerunt ⁶ de Egipto, de ⁷ parte illa que vocatur Zaide ⁸ (5), de villa que dicitur Zaituna ⁹ arabice, id est oliva ¹⁰ latine (6). Parentes eius, cum essent steriles, a Domina matre Dei istum filium precibus ¹¹ impetraverunt. Qui cum esset trium annorum, incepit ire ad ecclesiam solus ambulans firmus et ¹¹ rectus; et non implicabat se in ¹¹ ludis puerorum, sed tota cura eius erat ¹² circa ecclesiam, ita ut parentes mirarentur vehementer. Et ¹³ quando erat quinque annorum, que audiebat de ewangelio in ecclesia ¹⁴, retinebat et ¹⁵ aliis pueris exponebat, ita quod totus populus admirabatur. Et venit una die sacerdos ecclesie ad audiendum Anthonium, et ¹¹

49. — ¹ om. K. — ² Beabex K. — ³ suorum K. — ⁴ elimosinas K. — ⁵ animati C. — ⁶ erudi (an oriundi?) add. C. — ⁷ et C. — ⁸ Tayde K. — ⁹ Zercuni K. — ¹⁰ olive K. — ¹¹ om. C. — ¹² fuit K. — ¹³ (p. m. v. et) suis orbus parentibus K. — ¹⁴ (que-e.) ecclesiam visitabat verbum Dei audiebat et evangelium memoriter K.

(1) Dans le ms. arabe de Beyrouth, le père s'appelle Jean et la mère Ghiouche. Une légende ligure, née sans doute tout à la fin du moyen âge, a emprunté à notre texte les noms des parents de S. Antoine : son père s'appelait *Beabessio* et était Égyptien, tandis que sa mère, fille d'un comte de Vintimille (!), s'appelait *Guita* et avait été emmenée d'Italie en Égypte par des corsaires (FALCO, op. c., fol. 6^v-7; RAYNAUD, *Symbola antoniana*, p. 184-89 [= *Opera*, t. VIII, p. 412-13]; G. A. LUCENTI, *Vita di S. Antonio abate*, Roma, 1697, p. 99; Gir. Rossi, *Storia... di Ventimiglia* ², 1886, p. 36-38).

(2) *Luc.* 1, 6.

(3) Voir ci-dessus, p. 195, note 1.

(4) Ainsi faisaient les parents de la Sainte Vierge, d'après l'évangile du pseudo-Matthieu, *BHL.* 5335, c. 1.

(5) *Ša'id*, nom arabe de la Thébaidé; d'où l'adjectif *saïdique*.

(6) Le village natal de S. Antoine est appelé *Kóμα* dans Sozomène, *Hist. eccl.*, I, 13, et Qiman dans le Synaxaire alexandrin, au 22 tubeh (trad. J. FORGET, t. I, 1921, p. 387). Cf. J. MASPERO et G. WIET, *Matériaux pour servir à la géographie de l'Égypte*, I (Le Caire, 1914-1919), p. 152-53; F. ZUCKER, dans *Aegyptus*, t. XI (Milano, 1931), p. 491; id., dans *Symbolae Osloenses*, t. XVII (1937), p. 54-55.

admirans verba eius dixit ¹⁵, imponens manus super caput eius ¹⁶ : « Magnus erit iste puer in regno celorum (1). »

50. Et fama istius pueri et verborum eius pervenit usque ad sanctum Theophilum ¹, patriarcham Alexandrie (2); et non credidit narrantibus sibi. Et ² fuit ductus ad patriarcham, cum iam puer esset sex annorum. Et audiens eum et videns conposicionem pueri admirabilem, expavit de tanta eloquencia et ingenio ³ pueri. Et dixit episcopis et prelati qui secum erant : « Magnus erit iste puer ⁴ in regno celorum. » Et conversus ad puerum posuit manus super caput eius (3), et benedixit illi et ait : « Benedictus sis, o Anthoni; in eternum erit nomen tuum ⁵ in omnibus congregationibus ⁶ terre notum ⁷, preveniens in gradu et fama patriarchas ⁸ universos; et eris propinquior Christo quam nunc es propinquus ⁹ michi. Et ⁷ ego rogo te quod benedicas michi ¹⁰, o Anthoni, quia ex quo vidi personam tuam, sensi in me virtutem et gratiam Dei ⁷ magnam. » Respondit puer Anthonius : « Ego sum, o pater reverende ¹¹, infirmus et debilis, qui ¹² a discipulis tuis indigeo benedici. » Et hec dicens ¹³ osculatus est manus domini patriarche et pedes ¹⁴. Et omnes episcopi dederunt benedictionem puero. Et rediit ad domum parentum suorum. Et quando attingit ¹⁵ decimum annum etatis sue, sciebat omnem scientiam. Et in undecimo ¹⁶ anno interpretabatur et exponebat omnes libros qui in ecclesia legebantur.

Et defuncti sunt parentes eius etc. sicut continetur hystoria in Vitaspatrium ¹⁷ (4).

51. Et erat puer magne oracionis, et in secreto noctis silencio faciebat in oracione mille quingentas ¹ mocamet, id est prostra-

¹⁵ om. K. — ¹⁶ et dixit add. K.

50. — ¹ Thophilum C. — ² sed K. — ³ et i. om. K. — ⁴ (p. i.) i. p. omnino K. — ⁵ (e. n. t.) n. t. e. notum K. — ⁶ cognacionibus K. — ⁷ om. K. — ⁸ patriarchos C. — ⁹ (n. es p.) es n. propinquius C. — ¹⁰ (b. m.) tu m. b. K. — ¹¹ o p. r. ego sum K. — ¹² quia K. — ¹³ dominus C. — ¹⁴ et p. dom. patr. K. — ¹⁵ ita CK. — ¹⁶ decimo C. — ¹⁷ (et def.-v.) om. K.

51. — ¹ quingentos K.

(1) Cf. *Matth.* 5, 19.

(2) Théophile ne devint patriarche d'Alexandrie qu'en 385, soit plus d'un siècle après l'enfance d'Antoine.

(3) Dans le ms. de Beyrouth, le patriarche, qui est appelé Athanase, confère à l'enfant le diaconat.

(4) *Vita Antonii*, § 2 (*Act. SS.*, § 4),

ciones ² (1). Et dedit partem patrimonii sui, que ascendebat usque ad quinquaginta milia bisanciorum (2), amore Dei. Et multiplicavit ieiunia et oraciones in tantum quod non erat vivens sanctus ³ qui attingeret eum in reverencia Dei. Et ardebat dimittere seculum et dicebat : « Vel ego dimittam seculum voluntarie, vel dimittam per violenciam sicut et pater meus. » Tunc commendavit sororem suam uni sangwineorum suorum et fugit ab eis; nec curavit claudere portam domus sue, sed dimisit eam apertam. Et abiit, et transivit flumen Nili, et invenit unum sepulchrum apertum et habitavit in eo (3). Et faciebat in sepulchro illo opera eius qui ⁴ portabat ei necessaria, et residuum erogabat. Et erat nunc, cum habitare cepit sepulchrum, quatuordecim annorum.

52. Et displicuit inimico ¹ omnium bonorum et principi ² omnium malorum dyabolo, qui apparuit ei in forma unius nobilis militis et cum eo familia in circuitu eius. Et dixit ei dyabolus : « O tu, homo vivens, qui habitas cum mortuis, quis es tu? etc. » Respondit beatus Anthonius : « Ego sum, o homo, unus infirmus servus Iesu Christi. » Quod cum audisset ille dyabolus, indignatus est valde et ait : « Ymmo fuisti ausus coram me nominare illum malificum? » Et incepit dyabolus et satellites sui percutere sanctum graviter et acerbe, quousque non remaneret in eo anhelitus. Cumque dimisissent eum semimortuum, venit ille secularis qui ministrabat ei, et invenit eum taliter verberatum; et portavit illum ad villam suam, que prope erat. Et congregati sunt ad eum rustici, compacientes ei, quia non poterat se movere ullo modo. Cumque loqui potuit, vocavit servitorem suum et ait illi : « Rogo te, duc me illuc ubi fui verberatus. Spero enim in Domino Iesu Christo quod ibi habeo gratiam et ibi curabor. » Et duxit eum rusticus illuc et dimisit eum.

53. Quod videns dyabolus admiratus est et dixit amicis suis,

² quae sequuntur in K huc non pertinent; excerpta sunt enim ex athanasiana Vita S. Antonii, c. 1 extr. et c. 2. — ³ sunt C. — ⁴ et C.

52. — ¹ inimicorum C. — ² lectio incerta.

(1) *Moqām* signifie « action de se tenir debout ou de se relever ». Le ms. de Beyrouth porte à cet endroit : *mantanijet*, transcription du grec *μετάνοια*, « métanie, prostration ».

(2) *Byzantius*, pièce d'or.

(3) Comparez à ce passage et aux deux §§ suivants les §§ 8 et 9 de la *Vita Antonii* (Act. SS., § 16-20).

audiente sancto : « Venite et videte novum quid ¹ et mirabile, quod modo apparet, et non fuit simile a die quo fuit creatus Adam. Scitis qualiter terrivimus ² istum et tam dure flagellavimus corpus eius : et non timuit venire ad locum istum. Ego expave[n]sco quid significat. » Et dyabolus cum suis incepit furere in sanctum ; et ab occasu solis non cessaverunt percutere eum demones et affligere et terrere. Et beatus Anthonius dicebat ³ : « Gracias tibi ago, Domine Iesu Christe, quod me fecisti dignum pati propter nomen tuum (1) et propter amorem tuum. » Et clamabat contra demones dicens : « O voluntarie iniuriosi, ego non sum latro, non homicida, non fornicator ; nec habetis contra me causam, nisi quod amo Dominum Iesum Christum, et propter hoc verberatis me. » Et istud est secundum martirium quod sustinuit in corpore suo beatus Anthonius, antequam dimitteret terras populas, scilicet antequam iret ad desertum, quando habitavit inter sepulchra mortuorum.

54. Post hoc dimisit illum locum et habitavit iuxta flumen Nili prope unam villam in principio deserti. Et mansit in illo loco anno cum dimidio, et multum profecit et fortis effectus est in servicio Dei. Et una die exivit una femina de villa et balneavit se coram domunculam ¹ sancti. Et dixit ei sanctus : « O soror, non decet te balneare coram me. Non erubescis de me, qui solitarius heremita sum ? » Respondit illa : « Si esses solitarius, non morareris in loco isto. » Et compunctus de verbo isto, eadem hora recessit et intravit in interiorum desertum,

(**Rubrica**) ubi contingerunt ¹ illi omnia que in nostris libris scripta sunt et multa alia que ego dimisi in arabico nec transuli, nisi ² solum hec pauca que secuntur, quia faciunt ad declarationem aliquorum que in precedentibus narrationibus continentur, etc.

53. — ¹ quod C. — ² *legendumne* trivimus *an* terruimus ? — ³ dicens C.

54. — ¹ *ita* C. — ² non C.

(1) Cf. Act. 5, 41.

IV. DE HABITU QUEM CHRISTUS ANTONIUM INDUIT

e codice Monacensi 5681 (= C).

55. Videns dyabolus beatum Anthonium ad perfectionem tendere, convocavit cohortem demonum et querendo ait illis: « En ille adamita, qui habitavit inter sepulchra, intravit interiora deserti habitaturus ibi. Veniamus ad eum et conturbemus illum et taliter terreamus illum quod fugiat, ne forte fiat nobis in scandalum maximum. Nam exemplo eius convenient¹ adamite alii <et> habitabunt desertum; et, si multiplicati fuerint, erunt nobis in decrementum [et] irrecuperabile, et non² poterimus eos repellere. Perdidimus celum; si modo perdamus desertum, quid faciemus? Tota ergo pugna nostra est in isto [loco] solo et primo adamita: quem si excuserimus³ de loco isto, nullus alius [adamita] filius Ade temptabit ingredi fines istos. [Et] ergo pugnate et fortiter agite, quia videtis quantum iam perdidistis de mundo, et hoc esset nobis causa maxime ruine. » Responderunt demones: « Parati sumus facere quidquid mandaveris. » Et tunc, etc.

56. Et peracta illa tribulacione demonum, apparuit ei Dominus Iesus Christus et dixit ei: « Non vocaberis de cetero Anthonie, sed Anthonius erit nomen tuum (1). » Et dixit ei Anthonius: « O Domine Iesu, ubi eras (2)? » etc. Et tunc induit eum Dominus Iesus Christus manu sua habitum qui vocatur in arabico calezeut (3), et cinxit illum manu sua zona¹ que² vocatur esary (4). Et dixit illi: « In hoc erit tibi victoria contra inimicum et in hoc confringes exercitum eius et adnichilabis astucias eius et dissolves robur eius et humiliabis³ eum sub pedibus tuis (5). Et antequam exeas de mundo isto, habebis multos filios in deserto; et eris pater monachorum qui in desertis istis exemplo tuo servient michi. » Et clamavit Anthonius ad Dominum et ait: « O Domine, oro te, adiuva me et

55. — ¹ conveniunt C. — ² nos C. — ³ ita C.

56. — ¹ zona C. — ² qua C. — ³ humialiabus C.

(1) Nous ne voyons pas ce que peut signifier ce changement de nom.

(2) Cf. *Vita Antonii*, § 10 (*Act. SS.*, § 20).

(3) Ci-dessus, p. 186, § 27 et note 1.

(4) Le mot arabe *izar* signifie « vêtement qui couvre la partie inférieure du corps, depuis la ceinture jusqu'à mi-jambes ».

(5) Cf. § 23, p. 183.

pone veritatem in corde meo. Ne derelinquas me nec elongeris a me. » Respondit ei Dominus Iesus : « O Anthoni, ego semper tecum sum, sed tamen scias quod secundum quantitatem laboris erit tibi et quantitas premii (1). » Et benedixit ei Dominus et dedit ei pacem, et ascendit in celum, intuente beato Anthonio. Et fuit ex tunc nimis confortatus beatus Anthonius in gracia magna valde.

V. DE ARTIFICIIS DAEMONUM

e codicibus Monacensi 5681 (= C) et Harlemensi 89 (= H).

57. Rubrica. Et infra, post multas pugnas et agones cum demonibus, antequam beatus Anthonius haberet discipulos in deserto.

Tunc congregati sunt demones et consiliati sunt quomodo posent decipere sanctum Anthonium per aliquam viam et modum honestatis fecte. Et unus magnus pater malicie et commentor omnis fraudis venit et appropinquavit ad sanctum una die cum esset extra cellam suam, et apparuit dyabolus ille in similitudine monachi accincti fexquando (2), ut ¹ qui iam pervenerit ad magnam perfectionem : et videbatur homo magne reverencie et maturitatis. Et ostendit quasi non esset assuetus videre adamitas ², et divertit a beato Anthonio quasi anachorita solitarius ^{2*}, qui nullius hominis volebat consorcium. Cumque videret beatus Anthonius hominem tante reverencie et honestatis et tante solitudinis quod nolebat videri ab eo, admiratus est valde et dixit in corde suo : « Forsitan aliquis filiorum hominum prevenit me habitare desertum istum ad serviendum Deo, cum demones ideo persecuntur me quia timent quod homines venient ad serviendum in locis istis, et dicunt mihi quod nunquam hoc desertum fuit habitacio hominum. » Et tunc dyabolus intravit cellam suam quam fecerat ibi prope, ut apparebat. Et amplius admiratus est sanctus et ait ³ : « Ego tot annis permansi ⁴ in deserto isto et tociens ⁵ transivi per ⁶ locum istum, et ⁷

57. — ¹ et C. — ² adamites C. — ^{2*} solitario C. — ³ hinc denuo H : et ait illi (cf. supra, § 40, annot.). — ⁴ ego per tantum tempus steti H. — ⁵ sepius H. — ⁶ om. H. — ⁷ tamen add. H.

(1) Cf. § 6, in fine, p. 167.

(2) Il faut peut-être lire *exequin* (cf. p. 186, note 2) et se rappeler qu'en Orient le grand σχῆμα est réservé aux moines « parfaits » ou μεγαλόσχημοι.

nunquam vidi hic cellam nec ⁸ hominem. » Et cepit sanctus cogitare super hoc, et stetit, et non appropinquavit ad cellam dyabuli sicut dyabulus voluisset. Tunc sanctus non mutatus ⁹ nec territus elevavit ¹⁰ manus ad celum et oravit ¹¹ dicens : « Domine mi ¹² et ¹² Deus meus, Iesu ¹² Christe ¹², tu nosti cor meum et ¹² desiderium ¹² meum ¹². Precor misericordiam tuam ¹³ ut ¹⁴ doceas ¹⁵ me si iste ¹⁶ est filius Ade <et> servitor tuus. »

58. Et ¹ cum hoc dixisset ², dyabolus clamavit ³ de antro : « Discede ⁴ a me nec appropinques mihi ⁵, o ¹ Anthoni, quia facis me vexari ⁶. Et si ⁷ non ¹ nosti ⁸ me ¹, ego ¹ dicam tibi quis ego ¹ sum. » Et ait dyabolus ⁹ : « Ego sum (1) qui subplantavi Adam, patrem ¹ tuum ¹, qui tantum ¹⁰ dilexit uxorem suam ¹ quod ¹, ut ¹¹ non contristaret eam ¹², obedivit ei ¹³ et cecidit de gradu suo. Ego supplentavi ¹⁴ Kain et feci quod diligeret pulcherrimam uxorem fratris sui Abel et propter hanc odiret fratrem suum, et interfecit eum (2). Ego feci quod Abraham, qui amicus Dei appellatus est, accepit secundam uxorem. Et feci quod Ysaac, quem Deus liberavit et dedit pro eo arietem in sacrificium, accepit terciam uxorem. Ego feci quod Iacob, qui luctatus est cum Deo et inposuit sibi nomen Israel, habuit quatuor uxores et accepit quintam (3). Ego sum qui amore feminarum supplentavi ¹⁵ multos et magnos, sicut David, de quo Deus dixit : Inveni virum secundum cor meum ; et tamen interfecit Uriam propter uxorem suam, que genuit ei Salomonem (4). Qui Salomon lapsus est postea, me procurante, per

⁶ (h. c. n.) c. h. neque H. — ⁹ mutans C. — ¹⁰ (et cepit-el.) et ivit cum eo ad cellam eius nec territus nec mutatus sed levavit H. — ¹¹ sic add. H. — ¹² om. H. — ¹³ (m. t.) t. m. H. — ¹⁴ et C, om. H. — ¹⁵ doce H. — ¹⁶ homo add. H.

58. — ¹ om. H. — ² sanctus add. H. — ³ (d. c.) c. d. H. — ⁴ dicens recede H. — ⁵ me C. — ⁶ facias me vexare C. — ⁷ sicu C. — ⁸ nostis C, nescis H. — ⁹ et a. d. om. H. — ¹⁰ in terra H. — ¹¹ om. C. — ¹² fregit mandatum Dei et add. H. — ¹³ michi H. — ¹⁴ sic C ; vide annot. 17. — ¹⁵ sic C.

(1) Tout le passage qui suit est à la fois une amplification du § 6 de la *Vita Antonii* et un abrégé des §§ 20 et 21 de notre légende.

(2) Dans l'apocryphe syriaque intitulé *La Caverne aux Trésors*, Caïn aime celle de ses sœurs qui est destinée à Abel et c'est pour ce motif qu'il tue son frère. C. BEZOLD, *Die Schatzhöhle*, I (Leipzig, 1883,) p. 8 ; E. A. W. BUDGE, *The Book of the Cave of Treasures* (Londres, 1927), p. 69-70. Même histoire de jalousie dans le *Panarion* de S. Épiphanes, *Haer.* 40, v, 4 (éd. HOLL, t. II, 1922, p. 85).

(3) Voir ci-dessus, § 21, avec les notes 4-6 (p. 180) et 2 (p. 181). La cinquième femme de Jacob a sans doute été inventée par un apocryphe copte ou arabe.

(4) Cf. § 20, p. 179-80.

amorem unius mulieris, et tam graviter erravit quod deletum est nomen eius de kathalogo ¹⁶ prophetarum (1). Ego sum ille qui fecit eum exardescere in concupiscenciam mulierum, nec valuit sibi sapientia sua ¹⁷. Et ego ¹⁸ corrupe in ¹⁸ gentibus ¹⁸ tot magnos et tantos ^{18*} quod longum esset enarrare. Et feci ultimum posse ¹⁹ meum contra te, sed non potero ²⁰ quidquam ²¹. » Et ait dyabolus : « Audi ²² confessionem meam, Anthoni ²³. Ego sum ille ²³ qui mitto odium inter fratres ut discordent inter se. Ego excito iurgia ²⁴. Ego ²⁵ commoveo gentes ad bella et dirigo eas ad prelia ²⁵. Ego incendo ignes ²⁶ avaricie et invenio vias astucie ad congregandum divicias ²⁷. Ego facio delectari ²⁸ in pulchritudine mulierum ²³ et incendo ad ²³ concupiscentiam. Ego sum ²³ actor ²⁹ malorum desideriorum ^{29*} et augeo delectationes hominibus in peccatis. Ego spargo invidiam in cordibus hominum. Ego sum qui subverto honores multorum ³⁰. Ego sum ²³ qui ²³ impleo infernum et impedio ne paradisus ³¹ impleatur. Ego sum qui odio omne bonum et vias eius, et diligo omne malum ³² et semitas eius. Ego sum qui facio homini videri ³³ difficile viam gracie ambulare, et viam perdicionis facio ³⁴ ei latam ³⁵. Ego sum ²³ ille ²³ qui ²³ precipitavi Salomonem de gloria sua ²³ et tronos regum everti magnorum ³⁶. Et ³⁷ tu, o ²³ Anthoni ²³, vilis pulvis, superasti me. »

59. Tunc clamavit super eum sanctus et ait ¹ : « Discede a me, maledicte. » Tunc dyabolus de antro fecit sicut furiosus impetum in sanctum et vulneravit eum cum lancea quam portabat in manu sua, et clamavit terribiliter ². Et ³ apparuerunt cum illo ⁴ demones diversarum figurarum horribilium, habentes pugiones acutos et

¹⁶ kathalogo C. — ¹⁷ (ego supplemavi Kain-sua) om. H. — ¹⁸ om. H. — ^{18*} (m. et t.) et tam m. viros H. — ¹⁹ (f. u. p.) nunc ad u. f. possum H. — ²⁰ s. n. p. om. C. — ²¹ contra te add. H. — ²² modo add. H. — ²³ om. H. — ²⁴ ego scito virgia C, om. H. — ²⁵ et dir. eas ad p. om. H. — ²⁶ igne H. — ²⁷ (et invenio-d.) om. H. — ²⁸ delectare C. — ²⁹ ita CH; an auctor? — ^{29*} (m. d.) d. m. H. — ³⁰ (et augeo-m.) om. H. — ³¹ locus sanctorum H. — ³² ego omne bonum odio et omne malum diligo H. — ³³ videre C. — ³⁴ faciam C. — ³⁵ (et semitas-l.) om. H. — ³⁶ (e. m.) m. subverti H. — ³⁷ sed H.

59. — ¹ (cl.-a.) beatus Anthonius clamabat H. — ² (tunc dyabolus-terr.) qui exiens de antro clamabat faciens furiosum impetum et vuln. sanctum Anthonium cum lancea terr. clamando H. — ³ om. H. — ⁴ eo H.

(1) Allusion à une histoire apocryphe? ou à l'épisode de la reine de Saba? (cf. ci-dessus, p. 180, note 1).

enses et baculos et macias et instrumenta belli; et non cessaverunt ⁵ verberare sanctum ⁶ usque in secundum diem in ortu solis ⁷. Et non propter hoc eum verberatum dimiserunt, sed tamquam mortuum supinum ^{7*} extensum super faciem terre traxerunt a summitate montis usque ad vallem et a valle sursum. Et fluebat sanguis eius super rupes deserti sicut aqua; et accipiebant demones sanguinem eius et deturpabant [demones] faciem eius et cruentabant, et dicebant ⁸: « Egrederet et ⁹ exi ⁹ de terra nostra, o pulvis, alioquin destruemus te et ⁹ extrahemus ⁹ animam tuam ¹⁰. » Et sanctus utraque manu tenebat calauet suum et dicebat ¹¹: « Non auferatur a me, Domine ⁹, habitus ¹² quem dedisti mihi (1), quia in te speravi, et ⁹ miserere mei. » Et cum hoc dixisset ¹³, accessit dyabolus ad ⁹ eum ⁹ et percussit eum cum manu ¹⁴ ad maxillam. Et sanctus vertit ¹⁵ faciem suam, exhibuit ¹⁶ aliam maxillam et dixit ¹⁷: « Comple mandatum Christi (2), o miser, in malignitate voluntatis tue ¹⁸. » Cumque vidisset ¹⁹ dyabolus magnitudinem paciencie sue ²⁰, et <quod> ipse ⁹ sanctus non cessabat ²¹ dicere: « Adiuva me, Domine, et ²² da mihi fortitudinem ut sustineam propter amorem ²³ tuum; scio ²⁴ quod non feci aliquid dignum ²⁵ coram te, sed in misericordia tua confido quod ²⁶ dabis michi gratiam et fortitudinem faciendi voluntatem ²⁷ tuam, » tunc dyabolus non potuit plus expectare nec stare coram sancto, sed factus est in figura in qua erat sicut flamma ignis ardentis vehementer, et cum clamore fugit. Et dicebat ²⁸ aliis demonibus: « Fugiamus ab eo ²⁹; nam pulvis

⁵ (acutos-cess.) et gladios ac. etc. non cessantes H. — ⁶ Anthonium *add.* H. — ⁷ u. ad secundum diem ad ortum s. H. — ^{7*} supprimum C. — ⁸ (et non propter d.) tandem ipsum tanquam mortuum supinum dimiserunt, sed statim redibant et traxerunt eum de summ. montis usque ad vallem et iterum de valle ad mortem (*sic*) sursum ita quod sanguis eius fluxerat sicut aqua super terram, atque cum sanguine eius linebant faciem suam deturpantes eum, et clamabant H. — ⁹ *om.* H. — ¹⁰ de corpore extrahentes *add.* H. — ¹¹ (et sanctus-d.) s. autem Anthonius ambabus manibus tenuit habitum suum quem conabantur sibi auferre et dixit ad Dominum H. — ¹² iste o Domine *add.* H. — ¹³ (et c. h. d.) hec dicens H, *sed corr. in marg.*: hec illo dicente. — ¹⁴ (e. c. m.) sanctum H. — ¹⁵ (et s. v.) qui vertens H. — ¹⁶ prebuit ei H. — ¹⁷ (et d.) dicens H. — ¹⁸ (v. t.) t. perverse v. H. — ¹⁹ hoc *add.* H. — ²⁰ (m. p. s.) et pacienciam eius H. — ²¹ cessavit H. — ²² Deus meus H. — ²³ nomen H. — ²⁴ enim *add.* H. — ²⁵ indignum C. — ²⁶ quia H. — ²⁷ et f. f. v. *om.* H. — ²⁸ (tunc-d.) non potuit dyab. diucius stare coram s. *sed versus in fugam cum magno clamore dicens* H. — ²⁹ (ab eo) hinc ab isto H.

(1) Cl-dessus, §§ 27 et 56.

(2) *Matth.* 5, 39.

iste destruxit fortitudinem nostram. » Et ³⁰ recessit dyabolus ³¹ confusus ³¹. Et virtus Dei sanavit sanctum. Fuit autem sanctus Anthonius in bellis acerrimis contra demones [quo]usque ad quadagesimum septimum etatis sue annum, nec usque tempus illud vidit mortalem hominem, sed nocte die<que> inpu gnabant eum inimici ³².

VI. QUOMODO ANTONIUS SE IPSE DIFFAMABAT

e codicibus Monacensi 5681 (= C) et Harlemensi 89 (= H).

60. Rubrica. Et post multa in eadem historia sequebatur hoc exemplum ¹.

Cum fama beati Anthonii iam esset divulgata per occidentales partes et orientales et usque in Indiam et Ethyopiam et in Nubiam, et cum iam multos haberet discipulos ², una dierum exivit ³ multitudo magna ³ hominum et ⁴ mulierum, et intraverunt desertum, querentes monasterium beati Anthonii. Et habebant ⁵ cecos et ³ claudos ac eciam langwidos, pro quibus volebant eum rogare ut inponeret manus super eos et curaret eos ⁶. Et contigit quod invenerunt sanctum longe ex monasterio suo perambulantem solitarium in deserto ⁷. Et dixerunt ei : « Ubi est monasterium sancti Anthonii mirifici ³, o senex ⁸ ? » Et respondit sanctus ³ et ³ ait ³ : « Quid est quod vultis habere de illo trufatore, barratore, deceptore hominum ⁹ ? » Dicunt illi : « Caveas ¹⁰ ne loquaris ita, o ³ senex ³. Nam totus mundus est plenus de fama ¹¹ sanctitatis eius. » Respondit sanctus ¹² : « Ego veritatem dico vobis. Et si non crederitis ¹³ michi, ducatis me ad puerum ¹⁴ cecum quem habetis in comitiva vestra ¹⁵. » Et presentaverunt illum puerum sancto, et imposuit manus ei, et statim aperti sunt oculi eius. Et expavescentes cuncti

³⁰ sic add. H. — ³¹ om. H. — ³² (fuit autem-l.) om. H.

60. — ¹ (Rubrica-ex.) item de sancto Anthonio aliud H. — ² (occid.-d.) mundum H. — ³ om. H. — ⁴ (h. et) virorum ac H. — ⁵ (et intrav.-h.) quesierunt beatum Anthonium habentes secum H. — ⁶ (ac etiam-eos) et languentes plurimos ut sanctus eos curaret H. — ⁷ (quod-d.) ut sanctum longe a mon. in des. ambulantem invenirent H. — ⁸ o s. ubi est m. s. a. H. — ⁹ quid vultis illi trufatori et hom. deceptori H. — ¹⁰ (d. i. c.) at ipsi cave H. — ¹¹ (e. pl. de f.) iam pl. e. f. H. — ¹² (r. s.) et senex H. — ¹³ creditis H. — ¹⁴ (d. me ad p.) adducite michi H. — ¹⁵ in comitiva v. C, vobiscum H.

considerabant personam sancti admirantes ¹⁶. Dixitque eis ¹⁷ sanctus : « Videte virtutem Christi et admiramini eam. Presentetis ¹⁸ mihi omnes infirmos ¹⁹ quos habetis vobiscum, quorum obtatis salutem. » Et cum factum fuisset, inposuit cuilibet istorum manum et curavit omnes. Et ait sanctus : « Modo potestis credere mihi de verbo quod vobis dixi ²⁰ de Anthonio quem querebatis, quod ipse decipit gentes et diligit gloriam, nec est ita secundum quod est fama de illo. Quare redeatis ad propria in pace ²¹, et credatis verbis meis que dixi vobis de illo : quia ego ²² sum unus de anachoritis qui habitant ²³ desertum, et Deus misit me ad vos. » Cumque audissent eum, accepta benedictione ab eo ²⁴, redierunt.

61. Et cum pervenissent ad populatum habitabile, in prima villa ¹ habuerunt obviam sanctum episcopum civitatis illius ² et sacerdotes. Et incepit episcopus et alii interrogare ³ eos de novis deserti ⁴ (1) et si vidissent beatum Anthonium. Qui ceperunt ei detrahere, sicut fuerunt informati. Et dixerunt : « Nos in veritate invenimus sanctum Dei, qui fecit nobis hec et hec miracula. Et sic nobis dixerat de Anthonio. » Audiens hec episcopus conturbatus est valde. Et cogitans secum dixit : « Rogo vos, dicatis michi, cuius figure et stature erat homo ille qui locutus est vobis ? » Responderunt : « Senex erat magnus, debilis facie et valde attenuatus et exilis corpore. » Respondit episcopus : « In veritate, fratres, ille fuit beatus ⁵

¹⁶ (et present.-a.) et sanctus Anthonius locum signavit oculorum et statim visum recepit ; expaverunt illi hoc videntes et mirati sunt H. — ¹⁷ (d. e.) dixit H. — ¹⁸ (videte-pr.) videtis veritatem, et ait : presentate H. — ¹⁹ vestros add. H. — ²⁰ (vobiscum-d.) quo facto sanavit omnes dicens : modo pot. cr. que dixi vobis H. — ²¹ (ad pr. in p.) *correx*i, in pr. p. C. — ²² (quem querebatis-ego) qui querit gloriam mundi decipiens homines sicut dixi nec est fama vera quam putatis de eo ; quare michi credite quod H. — ²³ inhab. H. — ²⁴ (eum-eo) hoc H.

61. — ¹ (pop. h. in pr. v.) primam civitatem H. — ² om. H. — ³ (et inc.-i.) qui interrogaverunt H. — ⁴ Venit usque punctum mortis et non est medicina que valet sicut dixit ei monachus add. C, qui ita desinit. — ⁵ add. sub lin. H.

(1) La fin de cet épisode manque dans le ms. de Munich. De celle qu'on va lire, d'après le ms. de Haarlem, les dernières lignes du moins ne semblent pas originales (cf. p. 147, note 3). Elles ne diffèrent pourtant guère de la rédaction française imprimée dans la *Vie de Monseigneur S. Anthoine abbé* (Lyon, 1555), fol. civ^r : « ... C'estoit ung homme assez eagé, de grande reverence, le visaige long et bien proportionné, la barbe entremeslée et assez longue, les yeulx inclinez en terre, et apparoissoit homme de grande sainteté. — En vérité, dit l'evesque, celuy que vous avez trouvé est la lumière du desert, S. Antoine ; mais pour ce qu'il veult fuyr la gloire mondaine, il vouldroit bien que la renommée de luy

Anthionius. Sed noluit ut talis fama divulgaretur de eo per multum. Sed divina clementia vult quod mundus sciat ipsum et adiuvetur precibus eius. » — Mira res: sanctus Anthionius vocavit seipsum deceptorem hominum. Vere bene decepti istos supradictos.

fut telle qu'il vous a donné entendre. Mais Dieu le créateur veult qu'il soit congneu par tout le monde et que par ses mérites et prières nous soyons par luy consolez ; par quoi allez vous en en paix. — A bien considerer ce mistere, S. Anthoine s'appelloit decepveur de gens, et a la vérité dire il estoit, car il deceut tresbien ceulx icy en leur faisant entendre que ce n'estoit il pas. »

INDEX NOMINUM

- | | |
|---|-------------------------------------|
| Abraham 180, 182, 207. | Hieronymus presb. 157, 159. |
| Adam 178-79, 207. | Iacob patr. 181, 207. |
| Aegyptus, Aegyptii 157-59, 161, 181, 186-89, 196-201. | India 210. |
| Aethiopia 210. | Iohannes Chrysostomus 158. |
| Alexandria 161, 189, 191, 202. | Ioseph filius Iacob 181. |
| Alfonsus Bonihominis 156, 162, 185. | Isaac patr. 181, 207. |
| Andreas praepositus 189, 192, 197. | Isidorus ep. Hispal. 157. |
| Arabes, Arabia 157, 159, 163. | Leander Toletanus 157. |
| Arsenius praepositus 189 n. | Lucius 197. |
| Augustinus ep. Hippon. 158. | Macarius anach. 158, 161. |
| Barchiona, Brachiona, Barchino 187, 189-91, 193-94, 197, 199-200. | Melchisedech 180. |
| Barrachia, Barrochia 189 n., 191 n. | Michael arch. 181, 195, 201. |
| Beabex, Behabex pater S. Antonii 201. | Moyses 177, 180. |
| Benedictus ab. Casin. 157. | Nilus 203, 204. |
| Bernhardus ab. Claravall. 157. | Noe 179. |
| Brachiona 187, 190. <i>Vid.</i> Barchiona. | Nubia 210. |
| Cain, Kain 207. | Onufrius anach. 158. |
| Catholonia 188. | Paulus (Simplex) 196, 199. |
| Cirici, Citi. <i>Vid.</i> Scithis. | Petrus ap. 181. |
| Cosesus patr. Alex. 189. | Petrus de Saltu maiori card. 156. |
| Cyprus 156. <i>Vid.</i> Famagusta. | Regina Austri 180. |
| David 179, 207. | Salomon 179-80, 207-208. |
| Dominicus fund. O. P. 157, 159. | Sarraceni 187. |
| Efren, Ephrem Syrus 157-58. | Scithis (Citi, Titl) 157, 161, 200. |
| Eva 178. | Sicilia 191, 197. |
| Famagusta 160, 200. | Suriani = Syri 158. |
| Franci 190, 198-99. | Tayde = Thebais 201 n. |
| Franciscus Assis. 157, 159. | Teutonia 157. |
| Gabriel arch. 181. | Theophilus patr. Alex. 202. |
| Gallaecia (S. Iacobus de) 157. | Thomas de Aquino 157. |
| Gallicus (l. e. Gallaecus) 160. | Ungaria 157. |
| Giux mater S. Antonii 201. | Urias 207. |
| | Zaide = Thebais 201. |
| | Zaituna, al. Zercuni 201. |

APPENDICE

AU CATALOGUE DES MANUSCRITS HAGIOGRAPHIQUES DE TRÈVES

Une récente publication sur les *scriptoria* de l'Allemagne méridionale aux temps carolingiens ¹ nous permet de donner un complément, assez bref mais nullement négligeable, au *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae civitatis Treverensis*, paru ici même en 1934 ². Au cours de ses recherches à la bibliothèque municipale de Trèves et aux archives de l'État à Coblençe, M. Bischoff a identifié et regroupé une série de feuillets, tous d'une même main, qui ont été employés au x^v^e siècle dans la reliure de

¹ Bernhard BISCHOFF, *Die südostdeutschen Schreibschulen und Bibliotheken in der Karolingerzeit*, t. I: *Die bayerischen Diözesen*, Leipzig, Harrassowitz, 1940, vi-272 pp., 8 pl. (= *Sammlung bibliothekswissenschaftlicher Arbeiten*, Heft 49). Cet ouvrage, dédié par l'auteur à son ancien maître Paul Lehmann, renferme une ample moisson de résultats scientifiques solidement acquis et qui permettront de corriger mainte erreur soit dans l'identification, soit dans la datation de nombreux manuscrits. L'aire d'investigation a été judicieusement limitée à l'ancienne province ecclésiastique de Bavière, c'est-à-dire à la métropole de Salzbourg, avec les diocèses suffragants de Freising, Ratisbonne, Passau, Säben-Brixen, et, en outre, Augsbourg et Eichstätt, lesquels, tout en dépendant de Mayence, appartiennent par leurs traditions culturelles au pays bavarois. Le premier volume comprend les *scriptoria* des diocèses d'Augsbourg, Eichstätt, Freising et Ratisbonne. A un tome second ont été réservés les diocèses autrichiens. Pour le temps, cette étude embrasse deux siècles : du viii^e aux premières années du x^e, marquées par les invasions hongroises. Son objet est avant tout l'écriture, avec ses détails typiques et, par là-même, les groupements qui s'établissent entre les manuscrits qui ont survécu. En fait, on nous fournit un chapitre, copieusement documenté, de l'histoire de la minuscule carolingienne. Nous aurons maintes fois l'occasion d'en tirer profit, notamment lorsqu'il deviendra possible de mettre sous presse notre catalogue des manuscrits hagiographiques de Munich, depuis longtemps en préparation.

² T. LII, p. 157-285,

divers recueils, originaires du couvent d'Eberhardsklausen. Une analyse minutieuse de l'écriture et du texte amène à conclure que ces fragments dispersés ont fait partie d'un passionnaire du début du ix^e siècle. Celui-ci, selon M. Bischoff, a été exécuté probablement à Freising par un scribe du nom de Cundpato, lequel nous est connu par le manuscrit latin 6250 de Munich. Les fragments sont à 24 lignes et mesurent pour la plupart 0^m, 284 × 0, 213.

Voici, d'après les indications communiquées obligeamment par M. Bischoff ou recueillies dans son ouvrage¹, la liste des extraits qui survivent :

1. Trèves, cod. 190 (1246)² : Anastasius Persa et soc. mm., ex *BHL*. 408. (Ian. 22).
2. Trèves, cod. 55 (1000)³ : Nereus et Achilleus et soc. mm., ex *BHL*. 6060, 6061. (Mai. 12).
3. Coblenz, sect. 701-759, fol. 1 : (XXI). Iohannes et Paulus mm., ex *BHL*. 3238. (Jun. 26).
4. Coblenz, ibid. fol. 1-1^v : XXII. Symphorosa cum septem filiis mm., ex *BHL*. 7971. Jun. 27.
5. Coblenz, ibid. fol. 2-2^v : (XXIV). Rufina et Secunda vv. mm., ex *BHL*. 7359. (Jul. 10).
6. Coblenz, ibid., fol. 2^v : XXV. Felicitas cum septem filiis mm., ex *BHL*. 2853. Jul. 10.
7. Trèves, cod. 1881 (1508)⁴ : (XXXVIII). Cyprianus et Iustina mm., ex *BHL*. 2050. (Sept. 26).
8. Trèves, cod. 1881 (1508) : XXXVIII. Lucia et Geminianus mm., ex *BHL*. 4987. (Sept. 16).
9. Trèves, cod. 648 (1573)⁵ : Callistus p. et soc. mm., ex *BHL*. 1523. (Oct. 14).
10. Trèves, cod. 648 (1573) : Claudius, Nicostratus et soc. mm., ex *BHL*. 1837. (Nov. 8).

¹ P. 98, n° 36.

² M. KEUFFER G. KENTENICH, *Beschreibendes Verzeichnis der Handschriften der Stadtbibliothek zu Trier*, fasc. II, p. 109. M. Keuffer n'a pas discerné la proche parenté des fragments ni la nature du recueil d'où ils proviennent.

³ Ibid., fasc. I, p. 50.

⁴ Ibid., fasc. X, p. 94. G. Kentenich, qui a poursuivi le travail de M. Keuffer, note ici correctement : « Bruchstück eines Passionales des 9. Jahrh. ».

⁵ Ibid., fasc. V, p. 108.

11. Trèves, cod. 232 (1402)¹ : (XLVII). Nicolaus ep. Myrensis, ex *BHL*. 6119. (Dec. 6).

12. Trèves, cod. 232 (1402) : XLVIII. Sabinus ep. et soc. mm. Spoleti, ex *BHL*. 7451. (Dec. 7).

13. Trèves, cod. 232 (1402) : Gregorius presb. Spoleti, ex *BHL*. 3677. (Dec. 24).

L'étude de ces débris pourrait, croyons-nous, conduire à des résultats appréciables au point de vue de la critique des textes et de la formation des légendiers de l'Occident². Peut-être y reviendrons-nous un jour, lorsque, la paix rétablie, les dépôts de manuscrits seront à nouveau accessibles.

M. C.

¹ Ibid., fasc. III, p. 25.

² M. Bischoff a pu établir déjà certaines concordances avec le passionnaire du manuscrit de Karlsruhe, Augiensis XXXII, qui date de la même époque. Ce recueil a été décrit en détail par Alfred HOLDER dans *Die Handschriften des Grossherzoglich Badischen Hof- und Landesbibliothek in Karlsruhe*, V : *Die Reichenauer Handschriften*, t. I, p. 118-31.

LE MÉNOLOGIE GREC DE GOTHENBOURG

A l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation, la Bibliothèque municipale de Gothenbourg (Göteborg), en Suède, a inauguré une série d'*Acta Bibliothecae Gotoburgensis* par la publication d'un volume jubilaire : *Göteborgs Stadsbibliotek, 1891-1941, Minnesskrift* (Göteborg, 1941, gr. in-8°). Des sept mémoires qui constituent ce recueil, le cinquième, dû à M. Tönnies KLEBERG, est intitulé : *Catalogus codicum graecorum et latinorum Bibliothecae Gotoburgensis* (48 pp., 6 fac-similés hors texte). Il contient une description très soignée des 4 mss. grecs et des 30 mss. latins dont le fonds, constitué naguère par feu V. Lundström, peut à bon droit s'enorgueillir.

Sans nous arrêter aux *codices latini*, parmi lesquels l'hagiographe ne trouvera guère à glaner qu'un exemplaire des *Gesta et translationes trium regum* du carme Jean de Hildesheim (*BHL.* 5137 ; ms. 23, copié en 1465 pour les prémontrés d'Arnstein en Nassau)¹, nous voudrions signaler à nos lecteurs un ménologe grec, attribué au XII^e siècle² et composé de Vies de saintes femmes.

Le *codex Gotoburgensis graecus* 4, écrit sur parchemin de grand format (cm. 35 × 25), ne comporte plus que 276 folios. Il en a perdu 38 au début³ et un nombre indéterminé à la fin. Tel qu'il est, il comprend encore les textes suivants :

1. Vie de S^{te} Théodora d'Alexandrie, *BHG.* 1730 (fragment).
2. Vie de S^{te} Euphrosyne, *BHG.* 626 (le commencement fait défaut).

¹ Signalons cependant aussi, dans le ms. 21, du XIII^e s., fol. 63-66^v, trois apocryphes du Nouveau Testament, relatifs à Pilate, à Sénèque et à Judas, et qui ont été utilisés par le compilateur de la *Légende dorée* (cf. E. v. STEINMEYER, dans *Münchener Museum für Philologie des Mittelalters und der Renaissance*, t. III, 1915-23, p. 155-66).

² Voir toutefois ci-dessous, p. 220.

³ Des cinq premiers quaternions il ne subsiste que les folios 1 et 2.

3. Extrait de la Vie de S. Cyriaque, *BHG.* 464, relatif à « notre sainte mère Marie la *ψάλτρια* ».

4. Extrait de la Vie de S. Grégoire l'Illuminateur, *BHG.* 713, sur les saintes Rhipsimé, Gaiané et leurs compagnes.

5. Passion de Cyprien et Justine, *BHG.* 456.

6. Extrait du discours de Grégoire de Nazianze en l'honneur des mêmes saints, *BHG.* 457.

7. Éloge des saintes Bernicé, Prosdocé et Domnina par S. Jean Chrysostome, *BHG.* 274.

8. Passion de S^{te} Charitine, *BHG.* 300.

9. Vie de « notre sainte mère » Pélagie d'Antioche, *BHG.* 1479.

10. Éloge de S^{te} Pélagie, vierge et martyre, par S. Jean Chrysostome, *BHG.* 1477.

11. Vie et Miracles de S^{te} Parascévė d'Épibates. *Inc. Καλὰ μὲν καὶ τὰ τῶν φιλοθέων.* Pièce inédite ¹.

12. Extrait de la Passion de S. Aréthas, *BHG.* 167, concernant ses compagnes de martyre.

13. Extrait de la Vie de S. Abraham et de sa nièce Marie, *BHG.* 8.

14. Vie et martyre de S^{te} Anastasie la Romaine, *BHG.* 77.

15. Vie et Miracles de S^{te} Euphrosyne la Jeune par Nicéphore Calliste Xanthopoulos, *BHG.* 627.

16. Vie de S^{te} Matrone de Pergé, *BHG.* 1222.

17. Vie de S^{te} Théoctiste de Lesbos, *BHG.* 1726.

18. Miracle extrait de la Vie de S. Jean l'Aumônier, *BHG.* 888, § 76-78 (à propos de la confession écrite d'une grande pécheresse).

19. Passion de S^{te} Catherine d'Alexandrie, *BHG.* 32.

20. Extrait de la Vie inédite de S. Étienne le Jeune, *BHG.* 1667 : *Περὶ γυναικὸς τινος Ἀννης καλουμένης.*

21. Passion de S^{te} Barbe, *BHG.* 216.

22. Vie de l'impératrice Théophano, *BHG.* 1794.

23. Passion de S^{te} Julienne de Nicomédie, *BHG.* 963.

24. Passion de S^{te} Anastasie et de ses compagnes, *BHG.* 82.

25. Vie et martyre de S^{te} Eugénie, *BHG.* 608.

26. Extraits de la Passion des 20.000 martyrs de Nicomédie, *BHG.* 823, concernant les SS. Indes et Domna.

¹ Nous n'en connaissons qu'un autre exemplaire : ms. de Florence, Bibliothèque nationale, *Conventi* B 1, du xiv^e s., fol. 2-12 (cf. *Anal. Boll.*, t. XV, p. 406).

27. Vie de S^{te} Mélanie la Jeune, *BHG.* 1242.
28. Vie de S^{te} Thomaïs, éditée en 1925 au t. IV des *Acta SS.* de Novembre, p. 234-42.
29. Vie de S^{te} Synclétique, *BHG.* 1694.
30. Vie et Miracles de S^{te} Domnica, *BHG.* 562.
31. Passion de S^{te} Tatiana, inédite, mais déjà signalée dans plusieurs manuscrits ¹.
32. Vie de S^{te} Eusébie, *alias* Xéné, *BHG.* 634.
33. Extraits de la Vie de l'impératrice Théodora et du récit de l'absolution posthume accordée à l'empereur Théophile, *BHG.* 1731 et 1733.
34. Oraison funèbre de S^{te} Gorgone par son frère Grégoire de Nazianze, *BHG.* 704 (texte incomplet).

Pour mettre en pleine lumière l'intérêt du ms. de Gothenbourg, il faudrait que fût déjà sortie de presse la huitième et dernière section du monumental ouvrage de feu Mgr A. Ehrhard sur « la tradition de la littérature hagiographique grecque ² ». Un chapitre spécial doit y être consacré aux collections de textes pour les fêtes de saintes femmes : *Die Textsammlungen für Feste heiliger Frauen* (Achter Abschnitt, § 2, III). Comme la publication de ce chapitre risque, hélas ! de se faire attendre longtemps encore, nous présenterons dès maintenant les remarques suivantes ³.

Tandis que le ms. *Convenit* B 1 de la Bibliothèque nationale de

¹ Paris 1449, xi^e s. (*Catal. Graec. Paris.*, p. 114) ; Venise VII. 25, xii^e-xiii^e s. (*Anal. Boll.*, t. XXIV, p. 225) ; Florence, Bibliothèque nationale, *Conv.* B 1, xiv^e s. (*Anal. Boll.*, t. XV, p. 407) ; Thessalonique, Gymnase 35, xiv^e s. (D. SERRUYS, dans *Revue des Bibliothèques*, t. XIII, 1903, p. 52). Il ne faut pas confondre cette Passion avec une autre, *BHG.* 1699, également inédite et qui commence par le même mot *Βασιλεύοντος* (ms. Vatic. 1638). Une légende abrégée de S^{te} Tatiana a été insérée dans le « ménologe impérial » du ms. Baltime, Walters Art Gallery 521 (cf. *Anal. Boll.*, t. LVII, p. 234).

² *Ueberlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche*, Erster Teil : *Die Ueberlieferung*, deux volumes parus (1937-38) et quatre fascicules du t. III (1939-41). Cf. *Anal. Boll.*, t. LIV, p. 382-85 ; t. LVII, p. 403-404 ; ci-dessous, p. 242-43.

³ Le P. Peeters nous signale un important ms. géorgien du xi^e siècle, le n° 95 du Musée d'archéologie ecclésiastique de Tiflis, qui contient, avec d'autres pièces hagiographiques, deux fragments d'un grand corpus de Vies de saintes femmes. Cf. *Anal. Boll.*, t. LIII (1935), p. 6, note 1, et p. 304.

Florence, écrit au xiv^e siècle et analysé autrefois par le P. Delehaye¹, ne réunissait que vingt légendes de saintes femmes pour tout le cycle de l'année liturgique, notre recueil, si incomplet qu'il soit du début et de la fin, n'en compte pas moins de 34 pour cinq mois et demi (du 11 septembre au 23 février). Il est vrai que 9 de ces numéros ne sont pas des textes complets, mais des extraits plus ou moins longs (le n^o 6 ne remplit pas deux colonnes ; les quatre *excerpta* qui forment le n^o 26 couvrent 7 folios).

Bien que la plupart des Vies ou Passions soient empruntées au ménologe de Syméon Métaphraste, on aurait tort de dédaigner le ms. de Gothenbourg. Il contient, en effet, deux légendes inédites : celle de S^{te} Parascévè la Jeune (n^o 11) et celle de S^{te} Tatiana (n^o 31), ainsi qu'un extrait de la Passion inédite de S. Étienne le Jeune (n^o 20). De plus, son témoignage est important pour contrôler le texte des Vies de S^{te} Euphrosyne de Constantinople (n^o 15) et de S^{te} Thomaïs de Lesbos, éditées l'une et l'autre par le P. Delehaye d'après le seul ms. de Florence, qui est plein de fautes².

Composé uniquement de Vies de saintes femmes, le recueil était évidemment destiné à un couvent de religieuses. M. Kleberg n'a relevé aucune indication qui permette de déterminer ce premier possesseur. La note qu'il a transcrite du folio 276^v ne remonte pas au-delà du xvii^e siècle ; elle nous apprend qu'à cette époque le ménologe appartenait à un monastère de Saint-Gérasime, sans doute celui qui fut fondé à Céphalonie, dans les îles Ioniennes, par S. Gérasime le Jeune († 1579)³. Grâce à ce renseignement, nous avons pu identifier le manuscrit avec le troisième des *Τρεῖς κώδικες ἐν Κεφαλληνίᾳ* que Spyridon Lampros avait vus, en juillet 1909, à Argostoli (Céphalonie), et qu'il a décrits sommairement au tome VI de son *Νέος Ἑλληνομνήμων*⁴. Il était alors aux mains de M. Nicolas Blachoulès, directeur de l'hospice des étrangers. Plus tard, Mgr

¹ *Anal. Boll.*, t. XV (1896), p. 406-408. M. Kleberg a eu le mérite de rapprocher ce ms. de celui de Gothenbourg et de signaler les 8 textes qui se lisent dans l'un et dans l'autre recueil. Ce sont les n^{os} 11, 15, 22, 28-31, 34.

² *Act. SS.*, Nov. t. III, p. 858 : « Codex tam indiligerter quam eleganter scriptus est, mendisque scatet, et nonnulla hinc inde omissa esse patet. »

³ Cf. L. PETIT, *Bibliographie des acolouthies grecques* (Bruxelles, 1926), p. 92-98.

⁴ T. VI (1909), p. 322-27.

Ehrhard apprit de Lampros qu'il avait passé la frontière ¹. Le professeur V. Lundström l'acquit vers 1920 et l'offrit en 1940 à la bibliothèque de Gothenbourg. Tous ceux qu'intéresse l'hagiographie byzantine sauront gré à M. Kleberg de nous en avoir fourni une analyse détaillée qui ne laisse rien à désirer.

La datation, cependant, doit être révisée. Comme l'a fait remarquer M. F. Dölger ², un manuscrit qui contient une œuvre de Nicéphore Calliste Xanthopoulos ³ ne saurait être antérieur au xiv^e siècle. Si, indépendamment l'un de l'autre, Lampros ⁴ et M. Kleberg l'ont daté du xii^e, la faute en est sans doute à une calligraphie particulièrement archaïsante. Exemple bon à méditer par certains paléographes trop sûrs d'eux-mêmes.

F. H.

¹ Op. c., t. I, p. xxi, i. v. *Argostolion*.

² *Byzantinische Zeitschrift*, t. XLI (1941), p. 514.

³ La Vie de S^{te} Euphrosyne la Jeune (n^o 15).

⁴ T. c., p. 324.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

V. L. KENNEDY. *The Saints of the Canon of the Mass*. Roma, P. Istituto di archeologia cristiana, 1938, in-8°, viii-215 pp. (= *Studi di antichità cristiana*, XIV).

Les circonstances ont empêché le P. Delehaye († 1941) de rédiger le compte rendu de cet ouvrage. On voudra bien nous excuser d'en parler avec un certain retard et brièvement.

M. Kennedy a attaqué résolument un sujet bien vaste et bien difficile pour un débutant. Même en laissant de côté toute la première partie de sa dissertation, consacrée à l'histoire du canon de la messe et de l'insertion des deux listes de saints avant et après la consécration (cf. B. BORRÉ, dans *Recherches de Théologie ancienne et médiévale*, t. XII, 1940, p. 177-78), il reste encore une série de plus de vingt monographies sur l'origine et les premiers développements du culte rendu à Rome à chacun de ces patrons : apôtres, papes, martyrs des deux sexes. A elle seule, cette seconde partie du travail, intitulée *A Hagiographical Study*, eût facilement fourni matière à plusieurs « thèses », dont les auteurs auraient peut-être réussi à faire avancer d'un pas nos connaissances. M. K. a préféré passer en revue les nombreux problèmes qui se posent au sujet des saints du *Communicantes* et du *Nobis quoque peccatoribus*. On ne peut lui demander d'avoir découvert partout des solutions nouvelles. Il a été bien inspiré de réunir en tête de chaque monographie les textes anciens. Dans le commentaire qui suit ces textes il expose, d'ordinaire avec objectivité, les opinions de ses devanciers ; le choix qu'il fait parmi ces dernières est habituellement judicieux. Inutile de souligner que la date à laquelle le nom d'un saint a été inséré au canon de la messe romaine ne peut être fixée que d'une manière approximative, voire hypothétique. On s'étonne qu'ayant lu les *Cinq leçons sur la méthode hagiographique* du P. Delehaye, M. K. range le Martyrologe hiéronymien au nombre des sources liturgiques (p. 82). L'édition de ce texte informe par J.-B. De Rossi et L. Duchesne, en 1894, n'est pas à proprement parler une édition critique, mais diplomatique, puisqu'elle se borne à reproduire exactement les leçons des différents témoins, sans choisir entre elles. Les notices du *Liber pontificalis* sur les papes du iv^e siècle, notamment celle de S. Silvestre, ne devraient pas être considérées comme des témoignages contemporains. La note sur Mombricitus (p. 85) aurait pu disparaître sans inconvénient.

F. H.

Franz Joseph DÖLGER. *IXΘΥΣ*. T. V: *Die Fisch-Denkmäler in der frühchristlichen Plastik, Malerei und Kleinkunst*. Fasc. 2-8. Münster, Aschendorff, 1937-1940, pp. 81-640, pl. 294-333.

Dix années se sont écoulées depuis l'apparition du premier fascicule de ce tome V du monumental ouvrage de M. Dölger (cf. *Anal. Boll.*, LI, 137-39). Entre temps le laborieux auteur est décédé, le 17 octobre 1940, et nous ne savons pas encore s'il se trouvera un successeur pour mettre la dernière main à la publication. Sans attendre davantage, nous présenterons brièvement à nos lecteurs les fascicules 2-8, sortis de presse entre 1937 et 1940.

Des §§ 15-54 qui achèvent la première section (p. 81-326), un bon nombre sont consacrés à l'énumération, description et interprétation d'une multitude de lampes en forme de poisson ou portant l'image d'un poisson. Au § 30, intitulé « Der Fisch im Zauber und in der Dämonenbeschwörung », M. D. reproduit un curieux Miracle de l'Évangile de l'Enfance, du pseudo-Matthieu (*BHL*. 5335 ss.), d'après le ms. de Naples édité en 1913 par R. Massigli (*Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. XXXIII, p. 108-109); il en rapproche, entre autres passages glanés un peu partout, un texte du Testament de Salomon et le chapitre I^{er} de la Vie de S. Finán, abbé de Cenn Etigh (*BHL*. 2980 b). A propos du seul poisson suspendu, sculpté sur la face antérieure de la « lipsanothèque » de Brescia, il trouve le moyen d'écrire tout un commentaire de plus de vingt pages (205-225), où il invoque, avec cent autres témoignages, celui des Actes de S. Jean l'évangéliste (*BHG*. 909). Dans les *Gesta episcoporum Mellensium* (cf. *BHL*. 694), Paul Diacre prétend tenir de Charlemagne lui-même un récit relatif à son trisaïeul, S. Arnoul de Metz (*Act. SS.*, Iul. IV, 446; cf. 434-35). Ce Miracle du poisson dans le ventre duquel on retrouve l'anneau de l'évêque forme l'objet du § 42, rédigé avec la collaboration de M. R.-S. Bour, chanoine de la cathédrale messine. A noter qu'un prodige identique est raconté dans les Actes de S. Attilanus de Zamora (*BHL*. 745) et que d'autres décalques de la légende fameuse de l'anneau de Polycrate se rencontrent ailleurs dans la littérature hagiographique.

La 2^e et la 3^e section (pp. 327-540 et 541-610) étudient, non sans digressions savantes (ou pédantes), les repas de poisson dans l'art de l'antiquité et du haut moyen âge. On y remarquera notamment des dissertations érudites sur l'usage du poisson comme aliment de fête à Pâques et à Noël, sur l'abstinence de poisson durant le carême, sur les sarcophages chrétiens et les peintures des catacombes représentant des « Fischmahlszenen », etc. Dans la 4^e section (p. 611-638), M. D. examine d'autres figurations du poisson sur les monuments funéraires des premiers siècles chrétiens. Les scènes de pêche ont été réservées pour une 5^e section, qui n'a pas encore vu le jour.

F. H.

Hugo RAHNER, S.I. *Die Märtyrerakten des zweiten Jahrhunderts*. Freiburg i. Br., Herder, 1941, in-12, 90 pp. (= *Zeugen des Wortes*, 32).

Il convenait assurément que la collection des « Témoins du Verbe », dirigée par M. K. Schmidhüs, réservât une place aux témoins par excellence, à ceux dont le témoignage a été scellé de leur sang. Les Actes des martyrs rempliront trois petits volumes, dont voici le premier. Le P. Rahner y a réuni, en une traduction qui veut être à la fois fidèle et littéraire, sept récits relatifs à S.

Polycarpe de Smyrne, aux SS. Ptolémée et Lucius, aux trois martyrs de Pergame, à Justin le philosophe, aux martyrs de Lyon et à ceux de Scilli, enfin à Apollonius de Rome. Cette courte liste épuise la série des chrétiens martyrisés au second siècle — plus exactement entre 156 et la mort de l'empereur Commode (192) — et dont la Passion mérite d'être rangée parmi les documents authentiques. A vrai dire, l'historicité des sept pièces est loin d'être égale, et le P. R. reconnaît loyalement que les deux rédactions des Actes d'Apollonius, la grecque et l'arménienne, ne reproduisent pas fidèlement la relation primitive. Par contre, l'appréciation de Bardenhewer, qu'il fait sienne (p. 8), nous paraît trop flatteuse pour les Actes de Carpus, Papylus et Agathonice, surtout pour le texte grec, moins bon que le latin, qui est déjà lui-même un remaniement. Le « suicide » de S^{te} Agathonice aurait dû être écarté, comme une addition montaniste, puisqu'il contredit la version du ms. de Bergame (cf. H. DELEHAYE, *Les Actes des martyrs de Pergame*, dans *Anal. Boll.*, LVIII, 1940, 142-176). Ce détail mis à part, on ne peut que louer l'introduction du recueil ; malgré son extrême concision (une vingtaine de petites pages), elle dit tout l'essentiel, non seulement avec une rare sûreté d'information, mais avec une émotion aussi sobre que sincère. Après avoir présenté les sept documents, le P. R. expose en quelques points la « théologie du martyre », telle qu'il croit pouvoir la dégager des réponses, sublimes dans leur simplicité, que les héros chrétiens du second siècle opposaient aux questions et sommations des juges, aux brutalités des bourreaux et aux insultes de la foule païenne. F. H.

Desiderius FRANCES, O. F. M. *Mariavereering in de eerste eeuwen der Kerk.* 's Hertogenbosch, Teulings, 1941, in-4°, 83 pp. (= *Collectanea Franciscana Neerlandica*, deel V, 3).

Daniël VAN WELY, O. F. M. *Het Kransje der Twaalf Sterren in de Geschiedenis van de Rozenkrans.* Ibid., 1941, 71 pp. (même collection, deel VI, 1).

Fatigué d'entendre ressasser certaines opinions mal fondées que les professionnels de l'apologétique se transmettent de génération en génération sur l'antiquité du culte de la Vierge, le regretté P. Frances, professeur à l'université catholique de Nimègue, s'était décidé à examiner de près les témoignages habituellement invoqués, à les dater soigneusement, à les peser. Travail nécessaire de critique, qu'ont rendu possible, en débayant largement le terrain, les études sur le culte des saints et les recherches archéologiques faites depuis un demi-siècle. Les principes de la méthode du P. F. et ses conclusions générales, clairement exposés dans cette belle publication, étaient déjà implicitement contenus dans les meilleurs travaux antérieurs. On peut affirmer, en effet, que les honneurs du culte furent, au début, l'apanage exclusif des martyrs dont on possédait les reliques et dont on connaissait le *dies natalis*. Plus tard seulement, vers le IV^e siècle, nous les voyons s'étendre de proche en proche aux apôtres dont on n'avait point de reliques, à d'autres martyrs anciens, aux confesseurs, à la Mère de Jésus. Les signes caractéristiques de l'établissement d'un vrai culte marial, que le P. F. détermine dans une définition préalable, sont les suivants : des églises dédiées à Marie ; des fêtes en son honneur ; enfin, des sermons à sa louange, le plus souvent à l'occasion de ses fêtes. et dont il convient d'exclure les simples mentions dans des prédications dogmatiques

sur les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. Concernant chacun de ces points, le P. F. se livre à une enquête approfondie. Ses conclusions sont nettes et se vérifient pour les documents littéraires avec autant de précision que pour les trouvailles archéologiques : dans les trois premiers siècles, aucune trace de culte ; au iv^e et jusqu'au concile d'Éphèse (431), les témoignages se font de plus en plus clairs et de plus en plus pressés ; enfin, ce concile est le début du triomphe terrestre de Marie, célébrée désormais par les Pères de l'Église, honorée au cours de l'année liturgique en plusieurs fêtes et dans des sanctuaires de plus en plus nombreux.

A la même collection, le P. van Wely donne une étude historique fort complète du chapelet des Douze étoiles, forme de dévotion inspirée d'un passage de l'Apocalypse (12, 1), que l'on voit apparaître, en même temps qu'une légende démontrant son efficacité, vers la fin du xv^e siècle. Encore en usage, elle a connu, au cours des temps, de nombreuses variantes. Sur ce chapelet, sur une autre série de prières ou d'invocations, appelée « Couronne des Douze étoiles », et sur l'histoire des divers rosaires et chapelets, que pour la plupart l'influence dominicaine réussit à supprimer, l'information de l'auteur est abondante et claire. Relevons en passant que S. Jean Berchmans se fit à Rome le propagateur du chapelet des Douze étoiles, qu'il avait peut-être appris à réciter en Belgique (p. 43-44).

P. G.

Joseph VERGOTE. *Le texte sous-jacent du Palimpseste Berlin n° 9755. S. Colluthus - S. Philothée*. Extrait du *Muséon*, t. XLVIII (1935), p. 275-96.

ID. *Eculeus, Rad- und Pressefoler in den ägyptischen Märtyrerakten*. Dans *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, t. XXXVII (1938), p. 239-50, 1 pl.

ID. *Les principaux modes de supplice chez les Anciens et dans les textes chrétiens*. Dans *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, fasc. XX (1939), p. 141-63, 2 pl.

On avait déjà signalé que le texte sous-jacent des quelques feuillets dont se compose le palimpseste Berlin n° 9755 avait trait au martyr de S. Colluthus. M. Vergote, qui l'a examiné de plus près, y a reconnu également des fragments d'un panégyrique de S. Philothée, attribué à Démétrius, archevêque d'Antioche. Après avoir rétabli l'ordre des feuillets, il en a édité et traduit le contenu. Les quelques lignes touchant S. Colluthus nous montrent ce dernier livré par ordre du gouverneur Arianos au supplice du feu, pour son éternique refus de sacrifier. Le second morceau, qui annonce une série de miracles et de prodiges accomplis dans le sanctuaire de S. Philothée, relate, non sans d'importantes lacunes, l'aventure d'un diacre, en butte à une odieuse calomnie, et à qui le saint donne l'ordre de guérir une femme hydropique ; après quoi vient le début de l'histoire d'une démoniaque. Plusieurs des nombreux vides de la seconde pièce ont pu être comblés à l'aide d'un passage parallèle dans un panégyrique sur S. Colluthus par Isaac d'Antinoé (ms. copte Pierpont Morgan, t. XXVIII, p. 228 et ss.). Colluthus était diacre (cf. *Comm. marty. hieron.*, p. 150). Il n'est donc pas impossible que ce miracle le concerne. Mais rien ne permet de l'affirmer, bien que M. V. ait fait un relevé complet des sources orientales, éditées ou inédites, relatives à nos deux saints.

Notons au sujet de S. Colluthus que les fragments de Miracles BHO. 207-208 furent publiés par Giorgi non point à deux, mais à trois reprises : en 1781, en 1783 (*Anecdota litteraria, ex manuscriptis codicibus eruta*, t. IV) et en 1793. Quant au panégyrique sur S. Philothée attribué à Démétrius d'Antioche, son grand intérêt, aux yeux de M. V., réside en ce que, rapproché du palimpseste édité par Balestri (BHO., p. 216) et d'un recueil éthiopien inédit de 18 miracles de S. Victor, il confirme que S. Philothée est un personnage du cycle de S. Victor, comme on l'a conjecturé ici même (*Anal. Boll.*, XXIV, 1905, 396 ; XLIV, 1926, 165). Signalons en passant que la phrase du fragment de Balestri qui avait mis le critique en éveil se retrouve en termes à peu près identiques dans la Passion de S. Macaire d'Antioche, BHO. 578 (cf. H. HYVERNAT, *Les Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 54).

Dans un compte rendu de la *Revue d'histoire ecclésiastique* (t. XXXIV, 1938, p. 99-102), M. V. amorçait une discussion sur la roue de S. Georges. A la suite de cette ébauche parut, dans la *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, un premier article où l'auteur tentait de dresser le tableau des principaux supplices et instruments de supplice, tel qu'il se dégage des Actes des martyrs égyptiens. La peine à laquelle on y a le plus souvent recours est celle de l'*eculeus*, ce qui est tout naturel, étant donné l'usage romain bien connu et attesté par de nombreuses autorités. Ce qui reste plus difficile à déterminer, c'est la forme et le maniement de cet appareil, car son emploi universellement répandu parmi les Romains est cause que les écrivains contemporains s'abstiennent d'en tracer une description précise, au grand dam des historiens modernes, réduits à des conjectures. A l'encontre de l'opinion qui voit dans le chevalet un poteau dressé verticalement, M. V. propose d'y reconnaître une traverse montée sur quatre pieds, à peu près à hauteur d'homme. Quant aux expressions qui semblent indiquer une véritable suspension, M. V. les croit suffisamment justifiées même dans sa théorie. Ne pourrait-on cependant imaginer des cas où le supplicié restait suspendu entre deux poulies, le corps ne reposant sur aucun support ?

De l'étude du chevalet, l'auteur passe à celle de la roue. Celle-ci, pas plus que l'*eculeus*, n'a donné lieu à des descriptions de détail. M. V. attribue ce phénomène à la même cause, l'usage universel de la roue dans le monde grec. Le modèle le plus répandu n'aurait pas eu une fonction très différente de celle de l'*eculeus*, ce qui explique qu'on a pu confondre les deux instruments ; d'autres indices encore font croire qu'à la longue, la roue a été remplacée par le chevalet. Les idées de M. V. en cette matière ne rallieront pas tous les suffrages : certains continueront à estimer que la roue a tout l'air de n'être qu'un thème hagiographique (cf. *Anal. Boll.*, XXIX, 161) et qu'on eût fortement embarrassé les auteurs ou traducteurs de Passions en leur demandant de tracer un dessin précis de cet objet d'après les indications qu'ils en donnent.

Le dernier examen de M. V. porte sur la représentation qu'il faut se faire de la fameuse roue de S. Georges. La comparaison des textes grecs et coptes et la confrontation de plusieurs martyres coptes amènent l'auteur aux conclusions suivantes : la roue en question ne serait qu'un pressoir, lequel, à son tour, se serait substitué à la dichotomie par la scie, qui était l'élément originel. Un point particulièrement délicat reste le sens à attribuer au mot *μάγανον*, employé dans la Passion de S. Georges. *Μάγανον*, proprement le treuil d'une

baliste, désignerait en l'occurrence une roue, et celle-ci, on vient de le voir, est en réalité un pressoir. C'est dire que nous avons affaire à des mots devenus singulièrement élastiques. On admettra que cet exemple constitue un avertissement utile pour tous ceux qui seraient tentés de prendre trop au sérieux des interprètes de basse époque ; ceux-ci visaient avant tout, et sans y mettre beaucoup de logique, à frapper l'imagination des lecteurs.

Une seconde « étude d'approche », comme l'appelle l'auteur, plus générale et plus complète, encore que d'une ordonnance assez lâche, cherche dans les citations antiques et les textes chrétiens des matériaux propres à enrichir notre connaissance des principaux modes de torture. Plusieurs conclusions de l'article précédent, celles par exemple qui concernent l'*eculeus* et les poulies, sont reprises et légèrement développées. D'autres points sont éclaircis : telle l'identité entre les *ungulae* et les *fidiculae*, admise en pratique par M. V. ; tels également les deux modes de flagellation en usage ou les diverses catégories de détenus dans les prisons grecques. La roue de S. Georges a les honneurs d'un nouvel examen. L'évolution de cet instrument au cours des recensions de la légende est présentée comme suit. Au début, nous nous trouvons devant une dichotomie par la scie ; mais bientôt, le pressoir, simple accessoire en cette opération, occupe toute l'attention ; enfin, c'est la roue, servant à la manœuvre, qui devient le centre de l'intérêt et que l'imagination des auteurs se plaît à garnir de clous ou à faire tourner sur un sol planté de couteaux.

P. DEVOS.

L.-Th. LEFORT. *Les manuscrits coptes de l'Université de Louvain. I : Textes littéraires*. Louvain, Bibliothèque de l'Université, 1940, in-8°, 152 pp., 11 pl.

Id. *Le Pasteur d'Hermas. Un nouveau codex sahidique*. Extrait du *Muséon*, t. LII (1939), p. 223-28.

Id. *Le Pasteur d'Hermas en copte sahidique*. Ibid., t. LI (1938), p. 239-76.

Peu avant l'incendie qui allait détruire pour la seconde fois la bibliothèque de l'Université de Louvain, M. le professeur Lefort achevait de cataloguer le fonds de manuscrits coptes. Cette description faite avec un soin exemplaire est aujourd'hui tout ce qui reste de cette collection, que M. L. avait lui-même constituée. Le plus important de ses achats, négocié à Berlin, le rendit acquéreur d'un lot composé tant de pièces d'archives que de textes littéraires. Laissant à un jeune collègue le soin de publier les premières, M. L. s'est chargé de la présentation des textes littéraires de tout le fonds copte. Ces textes, au nombre de 66, dont 57 en sahidique, proviennent de fragments de codices, sur parchemin ou sur papyrus, presque tous lamentablement mutilés, quelques-uns même réduits à des bribes informes et illisibles qui eussent découragé tout autre que le chanoine L. C'est merveille de voir les renseignements qu'il en extrait sur l'âge du manuscrit, son origine, sa provenance, ses dimensions originelles approximatives. On peut en croire l'auteur sur parole quand il se rend témoignage d'avoir tiré de ces pauvres débris tout ce qu'on en pouvait espérer ; on le comprend mieux après avoir suivi de près la description paléographique si minutieuse, illustrée d'un certain nombre de fac-similés photographiques.

Plus de la moitié des fragments sont des textes bibliques, canoniques ou apocryphes, appartenant à l'un et à l'autre Testament, et d'une étendue fort diverse.

Ils ont tous été reproduits in extenso, à raison soit de leur apport d'inédit, soit de l'ancienneté du manuscrit, soit de la difficulté du déchiffrement. L'auteur a pris la peine d'ajouter un essai de « rétroversion » grecque à un fragment du Lévitique de type très ancien, ainsi qu'une traduction française à des passages de l'Ascension d'Isaïe et à la fin de l'Apocalypse de Sophonie. Aux *Biblica* font suite les *Liturgica* : cinq pièces (des fragments de la Consécration, du *Diplyque* et de l'*Intercession*, la Liturgie de S. Basile, etc.), accompagnées de quatre transcriptions et de deux essais de rétroversion grecque. Puis viennent dix pièces d'*Hagiographica* et autant d'*Homiletica*, suivies les unes et les autres de sept transcriptions et de cinq versions françaises ; pour clore le volume, quelques *Varia*.

Les textes hagiographiques sont d'un intérêt fort mélangé. Un premier feuillet reproduit quelques phrases de la Passion de S. Georges, en dialecte fayoumique. Un deuxième contient un passage du martyre de S. Olympios (compagnon d'un certain Sergios), personnage que dans l'état présent du manuscrit il n'est pas facile d'identifier, non plus d'ailleurs que les Timothée et Théôna d'un troisième texte. En ce qui concerne Olympios, qu'un fragment allégué en note par M. L. fait mourir le 23 juillet, rappelons, à titre de curiosité, la S^e Olympiade, inscrite au synaxaire grec à la date du 24 juillet (cf. *BHG.* 1374-1376). A part un feuillet relatif aux circonstances qui entourèrent « l'apostasie de Dioclétien », thème d'un cycle copte bien connu, et quelques autres textes, qui ne sont plus tous inédits, de la Vie de S. Onuphre et de celle de Samuel de Kalamon, le reste des pièces hagiographiques — passages de Martyres ou de Miracles — n'offre plus guère que des énigmes insolubles. Signalons une petite erreur qui s'est glissée à la p. 150, n° 34 (*Théodore* à la place de *Timothée*) et l'identification par M. G. Garitte d'un fragment relatif à S. Grégoire l'Illuminateur (*Le Muséon*, t. LIV, 1941, p. 221).

Rencontrant au cours de ce relevé un fragment du *Pasteur* d'Hermas, M. L. se borne à renvoyer le lecteur à un article du t. LII du *Muséon*, où ce codex est décrit et publié. Il s'agit d'un double feuillet, datant probablement du v^e-vi^e siècle, et renfermant un bref passage de la 8^e *Similitude*. Un premier examen pourrait sembler donner raison à ceux qui voient dans les deux dernières *Similitudes* (la 9^e et la 10^e) un simple supplément. L'auteur démontre qu'en réalité le manuscrit ne comprend qu'un texte incomplet, ce qui enlève toute force au raisonnement qui prétendrait s'y appuyer.

Dans un article précédent, M. L. notait déjà l'importance que présentent les anciennes versions coptes, en particulier la version sahidique dont il s'attache à regrouper les débris, pour la question de la teneur primitive du *Pasteur*. Une discussion très serrée l'autorise à formuler les trois conclusions suivantes : 1° le *Pasteur* de la version sahidique commence avec les *Mandata*, que précède tout au plus la 5^e *Vision* ; 2° la division qu'il offre des *Similitudes* diffère de la division actuelle ; 3° la 8^e *Similitude* clôturait les *Similitudes* proprement dites. Une traduction française accompagne la transcription du texte. P. DEVOS.

L.-Th. LEFORT. *Les premiers monastères pachômiens (Exploration topographique)*. Louvain, 1939, 27 pp., 4 pl. hors texte. Extr. du *Muséon*, t. LII.

Après avoir reconstitué le dossier copte de S. Pachôme au prix d'un travail digne à tous égards d'être cité en exemple (cf. *Anal. Boll.*, LII, 1934, 287-320),

il restait à M. le professeur Lefort à rechercher sur place les vestiges archéologiques auxquels demeure attaché le souvenir du premier fondateur de l'institution cénobitique. C'est aujourd'hui chose, non pas terminée, mais commencée avec un succès plein de très engageantes promesses. Au cours d'un voyage de quelques semaines, accompli au printemps de 1939, en compagnie du P. Jean Simon, M. L. est arrivé à déterminer de façon à peu près certaine la position exacte de cinq au moins des monastères fondés par S. Pachôme : Šenését (Χηνοβόσκιον), Pboou, Tabennèse, Pesterposen, Tbëoue. Pour les quatre autres, qui nous sont connus par des attestations dignes de foi, Tmoušons, Tsē, Tsmīne et Phnoum, la détermination topographique n'a pu être conduite à une conclusion définitive, mais la direction dans laquelle devront se continuer les recherches ne laisse place à aucun doute. La parole est maintenant aux archéologues disposant des moyens nécessaires pour entreprendre les sondages et les fouilles méthodiques qui donneront toute leur valeur aux découvertes de M. L. La Société des Amis de l'art copte a là un programme de travaux qu'on ne saurait trop recommander à son intelligente initiative. Il peut conduire à la résurrection d'un site historique, qu'on est en droit de compter parmi les plus importants de l'antiquité ecclésiastique. Un fait acquis dès à présent, c'est la remarquable précision des récits coptes, dont les indications et les mesures topographiques se trouvent confirmées de point en point. Jugée d'après la somme d'éléments nouveaux et de résultats utiles qu'elle a mise en lumière, la modeste expédition de M. L. égale ou dépasse bien des voyages archéologiques équipés à grands frais, sous d'imposants patronages, et qui ont donné lieu à de somptueuses publications. C'est le triomphe du savoir merveilleusement sûr qui l'avait préparée et qui l'a conduite, d'étape en étape, sur le terrain. Pour aller ainsi droit à son but, sans perdre un seul pas sur une fausse piste et sans avoir à compter avec les caprices de la chance, il fallait connaître dans le plus exact détail ce qu'il s'agissait de retrouver et avoir présent à l'esprit tout l'ensemble des témoignages susceptibles d'éclairer la recherche. Le court mémoire de M. L., en plus de tous les précieux renseignements qu'il nous apporte, contient une opportune leçon de méthode, qui mérite d'être signalée aux organisateurs de missions scientifiques.

P. P.

GÉRARD GARITTE. *A propos des lettres de S. Antoine l'Ermite*. Extrait du *Muséon*, t. LII (1939), p. 11-31.

Id. *Un fragment grec attribué à S. Antoine l'Ermite*. Extrait du *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, fasc. XX (1939), p. 165-70.

Tout au début de sa Vie de S. Antoine premier ermite, S. Athanase raconte que, dans son enfance, le futur anachorète ne consentit pas à apprendre les lettres, pour éviter de se mêler à la gent écolière. D'autres affirmations de même portée se rencontrent incidemment dans la suite de la biographie. S. Augustin, et la plupart des historiens avec lui, ont déduit de là qu'Antoine est demeuré, sa vie durant, un illettré dépourvu de toute instruction. De nos jours, M. le prof. Lefort, reprenant le problème d'un point de vue moins étroit, a montré par des arguments fort plausibles qu'il y a beaucoup à rabattre de ces exagérations. Partant de ces conclusions, qui peuvent être considérées comme acquises, M. G. Garitte a entrepris de les élargir. Il y va de si bon cœur

qu'on est tenté de lui dire qu'il est déjà en train de les compromettre, en passant à un excès contraire. S. Jérôme, personne ne l'ignore, paraît avoir lu en traduction grecque sept lettres de S. Antoine. Or, il a existé, en effet, une collection grecque de sept lettres attribuées à S. Antoine et dont il reste une version latine publiée en 1515 par Symphorien Champier (*P. G.*, t. XL, col. 977-1000). Mais en dépit de la présomption créée par le témoignage de S. Jérôme, ce recueil épistolaire est resté l'objet d'une juste méfiance. Moins rassurante encore est la collection arabe en vingt lettres, mise en latin, comme l'on sait, par Abraham Ecchellensis (Paris, 1641). Elle correspond plus que probablement à la collection « en plus de vingt » lettres (*natjifaⁿ wa 'ašrin*), qui, au temps d'Abū 'l-Barakāt, se conservait en copte au monastère de Saint-Antoine et n'avait pas encore été traduite en arabe (W. RIEDEL, dans *Nachrichten von der Kgl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, Phil.-hist. Klasse, 1902, p. 647). Cette seconde série est un développement de la première, qui s'y trouve reproduite dans un ordre un peu différent. C'est l'ensemble de cette correspondance que M. G. s'attache à réhabiliter avec un zèle dont les circonlocutions prudentes semblent recouvrir une conviction déjà formée. Nous n'en sommes pourtant pas encore là. Ce qui ressort le plus clairement de sa démonstration, c'est le fait matériel, conforme d'ailleurs à toutes les vraisemblances, que les traducteurs, copistes, compilateurs etc. ont pris de singulières libertés avec les textes qu'ils mettent sous le nom du grand S. Antoine. Les citations parallèles, relevées dans Šnouti et son biographe Bēsa, si intéressantes soient-elles, restent tout de même un peu loin de l'autorité décisive que M. G. leur attribue généreusement. Tout cela, pour ne pas dépasser la portée que nous voudrions attacher à ces réserves, demanderait des explications où nous ne pouvons entrer ici. Nous y reviendrons ailleurs, s'il y a lieu de motiver le conseil de prudence qui nous paraît commandé par les termes où la question se trouve posée.

En plus de la vingtaine de lettres comprises dans la collection arabe, les Vies de S. Pachôme en citent encore une, adressée par S. Antoine à Théodore le Sanctifié — deux même, si, comme le veut M. G. (p. 15, note 14), la lettre contenue dans un fragment sa'idique n'a « rien de commun » avec celle dont l'évêque Ammon cite un extrait (ch. 29, éd. HALKIN, p. 116). « Rien », c'est peu de chose. Les deux lettres ont pourtant même auteur, même destinataire, même âge ; et toutes deux ont été pareillement remises à des moines de S. Pachôme qui, se rendant à Alexandrie, après la mort du fondateur (346), ont fait un détour pour aller au passage saluer S. Antoine à Pispir. Si le fond de l'anecdote est historique, comme il semble, croit-on que ces mêmes circonstances se soient répétées par deux fois, coup sur coup ou peu s'en faut ? Les deux lettres, il est vrai, se ressemblent fort peu pour le reste ; mais qu'y faire ? Cela prouve uniquement que les abrégiateurs, traducteurs et autres intermédiaires peu regardants ont pris avec l'original de la pièce les mêmes libertés qu'avec tant d'autres. Il n'y a pas de quoi tomber en arrêt devant un fait tellement naturel qu'il en est presque inévitable.

Si l'on prend tout cet épisode dans sa réalité concrète, on y trouvera plusieurs indices qui jettent un jour assez plausible sur le point central de la question. S. Antoine est mort en 356 à l'âge de 105 ans. A la date à laquelle le récit nous reporte, il était donc dans sa 96^e année. A cet âge, même depuis l'invention des besicles, on n'écrit plus guère que par les yeux et la main d'au-

trui. Les paroles mises par Ammon dans la bouche des messagers qui abordent Théodore : *Ἐγραψέν σοι δι' ἡμῶν*, signifient donc, dans le contexte comme au sens propre : « Il nous a dicté une lettre pour toi. » Ainsi entendues, elles donnent une explication aussi simple que vraisemblable à d'autres faits sur lesquels on a épilogué pour en écarter une contradiction qui ne s'y trouve pas. Au ch. 81 de la Vie de S. Antoine, on lit que le saint, recevant une lettre de l'empereur Constantin et de ses fils, refuse de la recevoir, par la raison qu'il est incapable d'y répondre. Puis, sur les représentations de ses moines, il se ravise, se fait lire la lettre (*ἐπέτρηπεν ἀναγινώσκεισθαι*) et finalement y répond, c'est-à-dire, si l'on ne veut pas déraisonner à plaisir, qu'un des assistants, celui qui lui a donné lecture de la lettre impériale, ou quelque autre, rédige en grec une lettre dont Antoine lui indique la teneur. Ainsi, un siècle plus tard, S. Syméon Stylite l'ancien, un illettré bien authentique celui-là, pourra répondre du haut de sa colonne aux lettres de Constance II et de Léon I^{er}. Il n'y a là rien que de très simple, à la condition qu'on n'embrouille pas tout en subtilisant de gaité de cœur. S. Antoine, qui (M. G. nous en fait la preuve) n'a eu que trop de secrétaires après sa mort, a dû en avoir aussi quelques-uns de son vivant. Et des faits tels qu'ils nous sont racontés on déduirait fort logiquement que, par lui-même ou par la main de ses disciples, le vieil anachorète écrivait en copte à S. Athanase ; ce qui ne pourrait que réjouir M. le professeur Lefort. Mais pourquoi dépasser le but en affirmant triomphalement que S. Antoine, à qui S. Athanase lui-même a fait une réputation d'illettré, « eut une activité épistolaire intense » (GARITTE, p. 15) ?

Du fragment grec que M. G. a retrouvé dans le ms. Vatic. gr. 1579 et qu'il est porté à regarder comme traduit d'une exhortation de S. Antoine, recueillie par ses disciples immédiats, nous préférons ne rien dire, tant le cas nous paraît inviter au scepticisme. Si la propriété littéraire de ces apophtegmes pouvait être regardée comme revenant à S. Antoine, ce serait tout au plus dans le même sens et au même titre que les solitaires de Nitrie sont auteurs des discours que le Postumien de Sulpice Sévère leur fait tenir en son latin. Mais pour expliquer ceci, il faudrait entrer dans des détails qui nous entraîneraient trop loin de M. G. et des éloges que nous avons le plaisir de donner à son entreprenante activité.

P. P.

G. GARITTE. *La Vie prémétaphrastique de S. Chariton*. Extrait du *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, fasc. XXI (1941), p. 5-50, un fac-similé.

Id. *La tradition manuscrite de l'« Agathange » grec*. Extrait de la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXXVII (1941), p. 190-209.

En mettant à profit une indication précise, comme toujours, de Mgr Ehrhard, M. G. Garitte a reconnu que le ms. Vatic. gr. 1589 contient en effet une Vie de S. Chariton antérieure à la recension métaphrastique BHG. 301. Une seconde copie, un peu plus ancienne mais malheureusement incomplète, du même texte se lit dans un autre manuscrit de la Bibliothèque vaticane, Ottob. gr. 373. M. G. a rendu le bon service de publier cette rédaction « prémétaphrastique ». L'édition est faite avec le soin le plus louable. On l'améliorerait encore en allégeant l'appareil critique de quelques minuties encombrantes (par ex., p. 20, note à la l. 15, près d'une ligne et demie pour expliquer que le

mot ζῶντα à la fin d'une ligne a d'abord été coupé en ζῶν-τα, puis corrigé en ζῶν-τα Ι). Il y a du superflu aussi dans l'annotation ; ainsi, par ex., p. 33, à propos du vocable de la laure de Σουκᾶς, une glose trop voyante et peu exacte sur le syriaque šuqā, l'arabe sūq et le « français » souk, « marché arabe ». Ce qui était peut-être à dire en cet endroit, c'est que chez les Arabes de Palestine le nom de šuqā était communément devenu as-siq, pour lequel Sachau et d'autres érudits ont proposé l'équivalent Σηκός (cf. *Anal. Boll.*, XXIV, 1905, 514-15). Ceci n'est qu'un détail sans importance. D'aucuns regretteront davantage que, p. 18, note, M. G. se soit autorisé de M. Schiwietz pour chercher querelle au P. Vailhé. S'il y avait lieu de rappeler que le R. P. Siméon Vailhé, un vétéran des études palestiniennes universellement respecté, avait d'abord cru se souvenir que Cyrille de Scythopolis rattachait S. Chariton au monachisme égyptien, il s'imposait d'ajouter que cette réminiscence trompeuse a été mise au point par le P. Vailhé lui-même, précisément dans les pages qui ont fourni à M. G. le meilleur de la note où il lui fait la leçon.

Le texte tiré de l'oubli par M. G. laisse pendantes toutes les questions relatives à la personnalité historique de S. Chariton et à l'autorité de son biographe. On pouvait présumer que Métaphraste, pour l'embellir, n'en aurait pas retranché justement ce qui le rendrait instructif. Ceux qui en ont la curiosité peuvent maintenant lire les longueurs et les pauvretés dont il l'a amputé sans grand profit pour la littérature et sans aucun détriment pour l'histoire. Le résultat net de la publication, c'est qu'il est dorénavant établi que la rédaction BHG. 301 n'est qu'un texte remanié. C'est la confirmation positive d'une vue clairvoyante de Stiltingh, à qui M. G., mieux inspiré cette fois, n'a pas manqué de rendre hommage.

Une découverte en amène une autre. Dans les mêmes manuscrits, où M. G., en cherchant, si je ne me trompe, une Vie de S. Antoine, a remarqué celle de S. Chariton, il est tombé aussi sur une Vie de S. Grégoire d'Arménie, qui a mis en éveil son instinct de fureteur. Cette découverte a été le point de départ d'une minutieuse enquête, qui a porté sur tous les éléments accessibles de la tradition manuscrite. La conclusion obtenue au prix de ces diligentes recherches, c'est qu'en plus du manuscrit de la bibliothèque Laurentienne, sur lequel seul ont été établies les deux éditions de l'*Agathange* grec (BHG. 721), celle des *Acta SS.* et celle de Lagarde, il a existé une famille de manuscrits où ne se lit pas le fameux prologue contre lequel s'est déchainée avec tant de brio la sagacité critique d'Alfred von Gutschmid. M. G. nous en donne un échantillon de 16 lignes, d'après trois manuscrits (Vatic. Ottobon. 373, Paris 1485 et 1506), tous trois antérieurs au codex Laurentianus, et dont il reprend la description sur nouveaux frais, avec un luxe de détails poussé aux dernières limites.

La conclusion de ce grand effort, c'est que l'*Agathange* grec « gagnerait... à être revisé d'après l'ensemble de la tradition manuscrite » (p. 209). Assurément. Mais M. G., emporté par son élan, va jusqu'à déclarer que les éditeurs arméniens de l'*Agathange* de Tiflis ont peut-être été bien inspirés d'avoir laissé de côté le texte grec actuellement connu, « car, ajoute-t-il, le moins qu'on puisse dire est qu'il ne présente pas le minimum de garanties nécessaire pour être considéré comme un texte sûr jusque dans ses détails » (ibid.). Gardons notre calme ! Après la revision souhaitée par M. G., le texte de l'*Agathange* grec restera loin, très loin, d'être sûr dans tous ses détails. Et quant aux amé-

liorations qu'il pourra recevoir, le spécimen qu'on nous donne n'est pas si prometteur. Ce qu'il apporte de nouvelles leçons est à peu près insignifiant, et encore faudrait-il en défalquer trois cas où les variantes s'écartent, non du manuscrit de Florence, mais des corrections introduites par Lagarde. Il y a bien les noms propres que les nouveaux témoins livrent à l'état brut, tandis que le Laurentianus les décline. Mais de là à dire que celui-ci hellénise fortement le texte (GARITTE, p. 208), il y a de la marge : est-ce que traduire un écrit de l'arménien en grec ce n'est pas déjà, par définition, l'helléniser ? N'importe quel copiste peut avoir ainsi régularisé les noms propres selon ses libres préférences, parfois très inconséquentes. *Օճաղգրոյ*, sur lequel M. G. épilogue (l. c.), était écrit *Օճաղգսոյ*, quelques pages plus haut, comme chez les « nouveaux témoins » appelés à déposer (et la même orthographe reparaît dans Métaphraste, l'hellénisateur par excellence ; voir à ce sujet LAGARDE, *Abhandlungen der hist.-phil. Kl. der Kgl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, t. XXXV, 1, p. 147). Des faits, tels qu'ils nous sont connus jusqu'à présent, rien n'autorise à conclure que l'*Agathange* arménien aurait été deux fois traduit en grec, à des époques différentes, ou que la traduction primitive aurait été révisée plus tard soit sur le même original soit sur une rédaction différente. Il resterait donc à supposer que les manuscrits de M. G. représentent un état plus ancien du texte dont le Laurentianus contiendrait un exemplaire interpolé. C'est possible, mais cette question de fait demande à être décidée par des preuves en harmonie avec l'ensemble de la tradition. L'absence du prologue ne crée point par elle-même, comme M. G. paraît le croire, une présomption d'ancienneté. Tant s'en faut. Il convient tout d'abord de prendre en considération le fait, assez fréquemment observé en hagiographie, que les prologues sont des pièces interchangeables, qu'on remplace ou qu'on supprime sans toucher au reste de l'ouvrage. En tête de l'*Agathange* arménien, il y a aussi dans une classe de manuscrits un long préambule, duquel on peut se demander s'il a été ajouté par les uns ou supprimé par les autres. Le prologue grec, dit-on, fait une disparité avec la suite du récit. D'accord ; mais c'est peut-être pour cela même qu'un correcteur l'aura biffé. Puis, que subsistera-t-il de l'*Agathange* si l'on se met à en raturer toutes les incohérences ? On fait valoir en outre que le prologue doit être postiche, puisque tant d'autres témoins ne le connaissent pas. Encore une raison peu convaincante. Écartons en bloc, pour commencer, Métaphraste et toute sa postérité. Restent Lazare de P'arp et Moïse de Khoren, qui, nous assure-t-on, n'ont pas connu le prologue grec. Pour Lazare, il faudrait y regarder de plus près, attendu qu'il affirme expressément qu'*Agathange* a raconté en détail le déclin de la dynastie arsacide et la montée victorieuse de la puissance sassanide, ce qui n'a aucun sens plausible pour un texte amputé du prologue litigieux. Gutschmid était un peu moins mal fondé à invoquer le silence de Moïse de Khoren, puisque de son temps on le prenait encore pour un écrivain du v^e siècle. Mais aujourd'hui qu'il est définitivement abaissé au viii^e, sinon au ix^e siècle, on a perdu toute raison de prétendre qu'il n'a pas connu ou pu connaître soit le prologue grec soit son original, même s'il est vrai qu'il n'en dise rien. Car on n'a pas le droit d'oublier qu'entre le texte pehli du *Karnamak Ardašir-i Papakan* et notre prologue, il doit avoir existé un intermédiaire arménien, probablement contemporain de la domination perse et qui, en aucun cas, ne saurait être de beaucoup postérieur à la conquête arabe. Les éditeurs

de Tiflis l'ont si bien senti qu'ils ont traité le prologue grec comme représentant une section disparue de la rédaction arménienne et qu'ils en ont inséré une traduction intégrale dans leurs prolégomènes (p. LX-LXIII; cf. GARITTE, p. 196, note 3). Cette traduction, pour le dire en passant, n'a pas été faite sur nouveaux frais d'après l'édition de Lagarde; elle a été reprise de Kar. Zarbhanalian, qui l'avait arrangée sur le texte des *Acta SS.* (*Histoire littéraire de l'Arménie ancienne*, 3^e éd., p. 206-212); et il ne faut pas des yeux de lynx pour y découvrir des traces du latin de Stiltingh.

Ces observations s'allongent plus que de raison, parce que le sujet est inextricablement enlacé à des questions épineuses, et qu'en essayant de motiver les réserves qui s'imposent, on se voit entraîné bon gré mal gré à des explications incidentes. Ces digressions prennent, quoi qu'on fasse, un air de chicane, qui est loin de notre pensée. Restons-en donc là. Ce que nous avons à dire, c'est que M. G. a fait une jolie trouvaille, récompense d'un labeur sagace et persévérant. Mais pour en tirer tout ce qu'elle semble lui promettre, il faudra un supplément d'effort qu'on peut qualifier d'exorbitant. Celui qui voudra s'y engager à fond fera bien de calculer à l'avance le profit réel dont il pourrait être réduit à se contenter.

P. P.

Ejnar DYGGVE et Rudolf EGGER. *Der altchristliche Friedhof Marusinac*. Vienne, Rohrer, 1939, in-fol., 157 pp., 152 ill., 9 pl. (= *Forschungen in Salona*, t. III).

Inaugurée en pleine guerre mondiale (1917), la publication des *Forschungen in Salona* fut continuée, en 1926, par un volume de M. R. Egger sur le cimetière de Manastirine (cf. *Anal. Boll.*, XLIV, 400). Puis vinrent, en 1928 et 1933, deux tomes de *Recherches à Salone*, dus aux membres de la mission archéologique danoise et notamment à M. E. Dyggve (cf. H. DELEHAYE, *Nouvelles fouilles à Salone*, dans *Anal. Boll.*, XLVII, 77-88; id., *ibid.*, LII, 85-86). Enfin, voici paraître, à la veille d'un nouveau et plus effroyable cataclysme, le tome III des *Forschungen in Salona*, édité par l'Institut archéologique autrichien, d'accord avec la direction du musée de Split (Spalato). Il est consacré tout entier au cimetière de Marusinac, découvert à un demi-kilomètre environ au nord des murs de Salone. Les deux collaborateurs se sont partagé la besogne de telle façon que tout ce qui concerne l'architecture, la reconstruction des monuments et le relevé des mosaïques a été traité par le savant archéologue danois, tandis que l'introduction, la description des ruines, la chronologie, l'examen des sources littéraires et des inscriptions ont été réservés à M. Egger. Le nom des auteurs suffit à garantir le sérieux avec lequel les fouilles ont été menées; et il n'est que de parcourir le luxueux in-folio qu'ils nous présentent pour se rendre compte de l'importance des résultats acquis.

D'après MM. Dyggve et Egger, l'édifice en ruine que Jelić et tant d'autres après lui ont pris pour un château d'eau serait en réalité un splendide mausolée à deux étages, élevé dès le début du IV^e siècle pour abriter les reliques de S. Anastase. Le tombeau du martyr devint bientôt le centre d'un cimetière chrétien. Après l'incursion des Germains, qui ravagèrent Salone en 395, le mausolée fut englobé dans l'enceinte d'un sanctuaire monumental, comprenant église, cimetière, portiques, etc. Les reliques, transportées dans la nouvelle basilique, y restèrent jusqu'aux invasions des Avars (VII^e siècle). Elles prirent alors, peut-être après un bref séjour à Manastirine (cf. *Forschungen in Salona*,

t. II, p. 48), le chemin de Rome, où elles sont encore vénérées, avec celles d'autres martyrs dalmates, dans la chapelle Saint-Venant au Latran.

Die « Passio S. Anastasii » und ihr Fortleben, tel est le titre donné par M. E. à un chapitre qui remplit près de vingt pages in-folio (p. 131-48) et dont l'intérêt est capital pour nos études. Si l'on excepte la notice du 26 août dans le martyrologe hiéronymien (*Comm. marty. hieron.*, p. 467), l'építaphe du prêtre Jean, enterré vers l'an 600 à Marusinac, à proximité du saint martyr (*Anastasii servans reverenda limina sancti*), et le passage du *Liber pontificalis* qui mentionne la translation à Rome sous Jean IV (640-642) et qu'illustre la mosaïque de Saint-Venant, avec l'inscription scs ANASTASIVS, tous les témoignages anciens relatifs à S. Anastase se réduisent à la très courte Passion BHL. 414. On ne peut que féliciter M. E. d'avoir compris l'importance de ce document et de ne s'être pas contenté de le republier d'après une des éditions existantes. Pour établir un texte aussi sûr que possible, l'archéologue de Vienne s'est mué en philologue. Il a collationné avec un soin minutieux les quatre mss. dont il a eu connaissance : deux de Bruxelles (les n^{os} 7984 et 9290, provenant l'un de Wissembourg, l'autre de Saint-Laurent à Liège) et deux du Vatican (le n^o 8565, originaire de Malmédy, et le n^o 1190, écrit à Ravenne). Deux autres copies, au moins, lui ont malheureusement échappé : celle d'Avranches, ms. 167, du xiii^e siècle, jadis conservé au Mont-Saint-Michel en Normandie, et celle du Bruxellensis 858-61, un légendier de Korssendonck de la fin du xv^e siècle. Le ms. du Mont-Saint-Michel, mentionné par Ruinart et Tillemont, a servi de base à l'édition de Farlati, mais non à celle des bollandistes. Notre prédécesseur, J. Stiltingh, n'a utilisé que l'actuel n^o 7984 de Bruxelles et une copie récente d'un « codex Augustanus » qui semble avoir disparu. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner (comme le fait M. E., p. 135-36) si les éditions de l'*Illyricum sacrum* et des *Acta Sanctorum* présentent un certain nombre de divergences : elles reproduisent des mss. différents. Quant à l'exemplaire de Korssendonck, c'est une recension légèrement abrégée, mais très proche de celle de Saint-Laurent.

Le commentaire qui suit le texte de la Passion aboutit à un jugement très favorable sur la valeur du document : nous aurions affaire à un récit historique, rédigé par un clerc d'Aquilée au début du v^e siècle. Il est incontestable que la loyauté avec laquelle l'auteur avoue l'absence de sources écrites et renonce à y suppléer par des lieux communs inspire confiance. Mais la tradition orale qu'il allègue avec insistance (*refertur, narrant, dicunt, refertur, dicuntur*), notamment dans la conclusion (*Haec quantum a ceteris et fidelissimis viris addiscere potuimus*), mérite-t-elle tant de crédit ? En dehors des « coordonnées hagiographiques » attestées par l'hiéronymien, une seule chose nous paraît assurée : l'existence d'un sanctuaire de S. Anastase à Aquilée, à l'époque imprécise (v^e-vi^e siècle ?) où le narrateur écrivait. Tout le reste a pu être tiré de là par l'imagination inventive des dévots. Si, par exemple, la chapelle s'élevait dans le quartier des foulons ou sur les ruines d'une ancienne *fullonica*, on en aura conclu que le martyr de Salone était originaire d'Aquilée, qu'il exerçait le métier de foulon et que son atelier avait été converti en maison de prière. Nous n'insistons pas sur cette hypothèse, incontrôlable d'ailleurs ; nous voulons seulement indiquer pourquoi nous hésitons à partager l'appréciation optimiste de M. E.

Il existe une seconde Passion de S. Anastase, *BHL*. 415, publiée jadis par Farlati et republiée cette fois (p. 143-44) d'après un ms. du *xvi^e* siècle, le Marcanus lat. XVI. 181. Il n'eût pas été sans intérêt de collationner un manuscrit plus ancien (*xv^e* siècle), le n° 1622 de la Bibliothèque universitaire de Padoue. S'il avait connu l'existence de ce second témoin, M. E. n'aurait sans doute pas maintenu sa conjecture sur l'attribution de l'opuscule à l'humaniste dalmate Marko Marulić (Marcus Marulus, † 1524). Quoi qu'il en soit du nom de l'auteur — en tout cas un citoyen de Split, très fier des gloires de Salone —, le texte qu'il a rédigé ne se distingue guère de la Passion antique que par des amplifications oratoires, l'insertion de deux petites pièces de vers et le récit d'une contestation entre les gens d'Aquilée et ceux de Salone à propos des reliques du martyr.

Sur Pierre de Natalibus, dont M. E. reproduit la notice de S. Anastase, en la comparant à celle des Ménéas grecs au 5 décembre (cf. *Synax. Eccl. CP.*, col. 281-82), il y avait lieu de citer, plutôt que Fabricius, l'étude du P. Poncelet sur *Le Légendier de Pierre Calo* (*Anal. Boll.*, XXIX, 34-36). F. H.

Ernest HONIGMANN. *Le Synekdomos d'Hiéroklès et l'opuscule géographique de Georges de Chypre*. Texte, introduction, commentaire et cartes. Bruxelles, Éditions de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves, 1939, in-fol., 80 pp., 4 grandes cartes hors texte et 3 cartes dans le texte (= *Corpus Bruzellense Historiae Byzantinae. Forma Imperii Byzantini*, fasc. 1).

Le « guide » d'Hiéroklès ne ressemble vraiment en rien à un Baedeker. C'est une simple liste des neuf cents et quelques villes de l'empire byzantin, groupées suivant l'ordre des soixante-quatre provinces. Pareille nomenclature, d'une sécheresse désespérante, n'a évidemment aucun mérite littéraire. Mais il suffit de réfléchir à l'âge du document pour se rendre compte de son exceptionnelle importance. Rédigé sous Justinien — M. Honigmann, d'accord avec M. E. Stein, en place la composition aux toutes premières années du règne, en 527 ou 528 — il « fixe seul pour nous le cadre politique de l'État byzantin, tel qu'il existait avant l'invasion musulmane... (II) est aussi le fondement le plus solide de toute étude sur la géographie du Bas-Empire ». Ces deux phrases, que nous empruntons à la préface de M. Franz Cumont, indiquent très nettement le double intérêt capital qui s'attache à l'opuscule d'Hiéroklès. Il ne fallait pas moins qu'un spécialiste aussi éminent que M. H. pour tirer de ce texte du *vi^e* siècle, dont la tradition manuscrite laisse beaucoup à désirer, tous les renseignements qu'il peut encore nous fournir. Non content de reproduire (dans la 2^e colonne de chaque page) l'édition critique de Burckhardt (1893) — la meilleure, en attendant celle que prépare le P. Vitalien Laurent, A. A., directeur des *Échos d'Orient* — le savant collaborateur du *Corpus Bruzellense* s'est appliqué à rétablir, en regard des formes reçues, celles qui ont dû figurer dans l'écrit original (1^{re} colonne). Vient ensuite le nom moderne des villes mentionnées par Hiéroklès (3^e colonne). Enfin, la moitié droite de la page est occupée par un commentaire succinct, qui remplace avantageusement celui de P. Wesseling (1735). M. H. se borne, en principe, à renvoyer à l'article correspondant de la *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, quand il y en a un. Mais il ne se fait pas faute d'ajouter éventuellement des références aux travaux plus récents ou à d'autres études qui justifient soit

la restitution du toponyme dans la première colonne, soit sa localisation sur les cartes. La prodigieuse masse de documentation, ainsi décantée par un expert et mise à la disposition des chercheurs, fait de ce premier fascicule de la *Forma Imperii Byzantini* un instrument de travail des plus précieux.

Non moins utiles que les sobres notations bibliographiques et critiques du commentaire, les quatre cartes de grand format qui sont jointes au volume seront dorénavant indispensables à consulter pour les historiens comme pour les géographes. Dressées par M. H. en collaboration avec l'Institut cartographique militaire de Bruxelles, elles représentent, la première l'empire tout entier au 1/4.000.000, les trois autres, les provinces d'Orient à une échelle deux fois plus grande, ce qui a permis d'y placer toutes les villes dont le site est ou semble fixé avec quelque certitude.

En appendice (p. 49-70), M. H. consacre à la *Descriptio orbis romani* de Georges de Chypre, publiée en 1890 par H. Gelzer, les mêmes soins qu'à l'opuscule d'Hiéroclès. Contre E. Caspar et A. H. M. Jones, il maintient que cette liste a été composée vers 600 et qu'elle forme pour ainsi dire une seconde édition du Synecdèmos. Le commentaire et les cartes insérées dans le texte illustrent particulièrement les « diocèses » d'Italie et d'Afrique qui manquent dans Hiéroclès, ainsi que celles des notices relatives à l'Égypte et à l'Orient qui ne coïncident pas exactement avec celles d'Hiéroclès.

L'index, qui remplit sept pages in-folio, ne contient que les toponymes restitués par M. H. Il rendra les plus grands services et compensera, dans une certaine mesure, l'absence de titres courants.

Relevons, en terminant, que le *κάστρον Ἐδορίας*, *ἐνθα ὁ ἅγιος Λουκιανός*, mentionné par Georges de Chypre (n° 542, entre Civitavecchia et Amalfi), n'a pas encore été identifié de façon satisfaisante. F. H.

Gustave BARDY. *Saint Augustin. L'homme et l'œuvre*. Paris, Desclée, De Brouwer et C^{ie}, 1940, in-8°, vii-528 pp. (= *Bibliothèque augustinienne*).

Enfin, voici une Vie de S. Augustin qui soit plus et mieux qu'une paraphrase ou une série de variations à effet sur le récit des Confessions, allongée d'un épilogue biographique sur la carrière de S. Augustin à partir de son retour en Afrique (cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 1931, 426-27). M. le chanoine Bardy a surtout voulu montrer l'homme, c'est-à-dire l'évêque, et son œuvre. L'enfance, la jeunesse d'Augustin et les désordres où il se laissa entraîner sont brièvement et délicatement touchés. On s'arrête un peu plus à loisir sur la crise morale de sa conversion, qui est racontée en trois chapitres : « Vers le port » (p. 55-73), « Les dernières tempêtes » (p. 75-88), « La vie nouvelle » (p. 89-115), écrits plus largement, mais encore sans étalage intempestif d'analyses psychologiques. C'est à partir du moment où commence l'action apostolique d'Augustin devenu prêtre que l'auteur entre dans son véritable sujet et s'y donne carrière. Le meilleur de ce que l'on peut connaître de l'âme et de la personnalité de l'évêque d'Hippone doit être tiré de ses œuvres et de sa correspondance, ou des écrits contemporains qui s'y rattachent. M. B. se meut à l'aise dans cette littérature, qu'il a bien étudiée dans son cadre historique. Sa narration se déploie sans effort, donnant au lecteur une impression de sécurité qu'un lourd appareil de références bibliographiques ne lui procurerait pas au même degré. L'auteur n'a du reste pas négligé de consulter aussi les meilleurs travaux parus sur S.

Augustin et même d'y faire de judicieux emprunts. On a un piquant exemple de ce sage éclectisme dans l'épisode du prêtre Antoine de Fussala, que l'évêque d'Hippone, imprudent cette fois, fit élever à l'épiscopat. Les fâcheux comportements de cet Antoine sont résumés en un court récit (p. 388-90), dont M. B. emprunte le commencement à Mgr Duchesne et la fin à Mgr Battifol : le même choix, en ordre inverse, aurait permis au lecteur de comparer la qualité des deux encres. Nous ne commettrons pas l'inconvenance de relever les quelques menues imperfections qui ont pu se glisser dans ce bon livre (par exemple, le nom du pape Zosime, Ζώσιμος, écrit partout Zozime, jusque dans la table onomastique). Mais puisque M. B. exprime le souhait que son travail serve d'introduction à l'étude de S. Augustin, nous nous permettrons d'indiquer un des points où son exposé laisse ou même éveille le désir d'en apprendre plus long. Depuis les étonnantes découvertes qui ont renouvelé de fond en comble notre connaissance du manichéisme et notamment l'histoire de sa pénétration en Égypte, il doit être devenu possible de préciser et de coordonner le peu que les écrits d'Augustin nous révèlent sur ses relations avec la secte. Les pages où M. B. touche à ce sujet sont trop rapides. Il y aurait profit à les reprendre, d'autant plus que l'on sait, par Augustin lui-même, que Julien d'Éclanum, son adversaire, dénonçait des traces de manichéisme dans sa doctrine sur la transmission du péché originel (cf. BARDY, p. 393-94).

P. P.

Iohannes Maria Lambertus DE LEPPER. *De Rebus gestis Bonifatii, comitis Africae et Magistri militum*. Tilburg et Breda, W. Bergmans, 1941, in-8°, xi-121 pp.

C'est un sujet intéressant et habilement circonscrit que M. de Lepper a choisi pour sa thèse de doctorat ès lettres, à Nimègue. Il touche de près à l'hagiographie, car la grande figure de S. Augustin ne disparaît presque jamais de l'arrière-plan. Une étude fouillée de tous les témoignages contemporains sur le comte Boniface conduit l'auteur, en plus d'un point, à des conclusions soit entièrement neuves, soit plus exactement nuancées que les affirmations un peu rapides dont on s'était jusqu'ici contenté. Soulignons les passages (surtout p. 75-86) où M. de L. se demande si vraiment Boniface a appelé les Vandales en Afrique et doit être tenu pour responsable des affreuses conséquences de cette occupation. Son verdict est négatif, et les pièces du dossier semblent bien lui donner raison. Mais ici, comme en d'autres points, l'information manque brusquement sur des questions capitales, par le fait des invasions barbares, ou encore des réticences dans les sources arrêtent l'historien. L'auteur a su pourtant en tirer un parti remarquable, et les portraits d'Aétius et de Boniface sont tracés d'une main ferme. Au terme de l'enquête, l'éloge et le blâme sont équitablement distribués aux deux protagonistes. D'après M. de L., la postérité s'est montrée trop sévère pour Boniface, trop indulgente pour Aétius. Boniface, sans être irréprochable, loin de là, fut presque un grand homme et se montra à la hauteur d'événements imprévus et de tâches ardues. Qu'aurait-il pu accomplir s'il n'avait été rappelé si tôt de la scène? On se le demande, mais, ici encore, l'homme et la situation sont trop mal connus pour autoriser une réponse nette. Boniface paraît avoir reçu en partage la valeur militaire plutôt que le coup d'œil de l'homme d'État. A part quelques lapsus, le style latin de M. de L. se soutient, et atteint même, en plus d'un passage, à une sobre

élégance. Excellent début, qui fait bien augurer de la carrière future de l'auteur. P. G.

VICTOR KRAEHLING. *Saint Sébastien dans l'art*. Paris, Alsatia, 1938, grand in-4°, 50 pp., 91 planches.

L'iconographie de S. Sébastien a déjà fait l'objet d'études estimables et le livre écrit jadis par D. von Hadeln, *Die wichtigsten Darstellungsformen des h. Sebastian in der italienischen Malerei bis zum Ausgang des Quattrocento* (Strasbourg, 1906), est toujours utile à consulter. Nous ne possédons cependant pas encore au sujet de S. Sébastien un travail comparable à ceux qui ont été publiés dans les *Forschungen zur Volkskunde*, par exemple, sur S. Nicolas par K. Meisen (cf. *Anal. Boll.*, L, 176-81) ou sur S^{te} Kummernis par G. Schnürer (cf. *Anal. Boll.*, LII, 451-54). Le volume de M. V. Kraehling ne peut malheureusement pas prétendre à combler cette lacune. L'introduction, qui contient de bonnes choses, reste imprécise et ne fait guère qu'effleurer le sujet. Dans le chapitre intitulé : *Saint Sébastien dans l'histoire et dans la légende*, on ne distingue pas ce que peut revendiquer l'histoire et ce qui doit être laissé à la légende. Comment l'auteur, qui rend hommage aux travaux du P. Delehaye, n'a-t-il pas songé à résumer ce que celui-ci a écrit à propos de S. Sébastien dans les *Cinq leçons sur la méthode hagiographique* (p. 33-37) et en plusieurs endroits de son *Étude sur le légendier romain*?

Les causes de la diffusion du culte et de l'évolution du type iconographique ne sont pas nettement mises en évidence. Pourquoi S. Sébastien est-il devenu un des protecteurs les plus populaires contre la peste? M. K. répond : « Les pestiférés couverts de plaies devaient voir dans le corps du saint le symbole de leur propre corps meurtri... Plus qu'aucun autre, Sébastien devait compatir aux souffrances de ceux que les flèches de la peste allaient frapper » (p. 13). Cette seconde explication est certainement la bonne. L'auteur ne laisse pas soupçonner l'importance du symbolisme de la flèche (p. 28). Paul Perdrizet, dans son livre *La Vierge de Miséricorde* (Paris, 1908), a attiré l'attention sur les « Flèches de la colère divine » (p. 107-24) et aussi sur le « Thème des trois flèches » (p. 128-36), à savoir la guerre, la famine et la peste. Sans remonter aux textes bibliques ou païens, il eût été intéressant de montrer comment les prières liturgiques suggéraient au peuple de recourir à S. Sébastien. Voici, par exemple, une oraison de la messe du saint d'après le sacramentaire mozarabe : *Salvator noster ac Dominus, pro cuius amore Sabastianus martyr confixus est vulneribus sagittarum, procul a nobis efficiat omnes sagittas aerium potestatum* (M. FÉROTIN, *Le Liber mozarabicus sacramentorum*, Paris, 1912, col. 104). De plus, on bénissait de petites flèches que les fidèles portaient sur eux afin d'éviter les malheurs. Une formule contenant cette bénédiction a été publiée par A. FRANZ, *Die kirchlichen Benediktionen im Mittelalter* (t. II, 1909, p. 299). On y lit notamment : *presta... ut quicumque eas ob memoriam sue passionis super se portaverint, tela nequissimi hostis non sentiant neque inimicorum metuant incursus*. Cette idée que le martyr arrête les traits invisibles de la contagion est rendue d'une manière touchante dans le tableau de Benozzo Gozzoli que M. K. a mis en tête de la série des illustrations. Perdrizet, qui a commenté cette peinture (op. c., p. 113), pense que le thème date du x^{ve} siècle et se rattacherait à la prédication de S. Bernardin de Sienne.

Dans de nombreuses œuvres d'art, S. Sébastien est représenté en compagnie de S. Antoine ermite et aussi de S. Roch, c'est-à-dire avec les principaux saints « antipesteux ». Parlant de l'origine des religieux antonites, l'auteur écrit sans sourciller : « Ainsi l'Ordre des Antonites, fondé au quatrième siècle par les disciples de S. Antoine l'Ermite dans les déserts d'Égypte, prit en Europe le caractère d'un ordre hospitalier » (p. 14). C'est vieillir de quelques siècles une institution qui ne date que du XII^e siècle, ainsi que l'expose ici même M. Noordeloos (voir plus haut, p. 68-75). S. Sébastien est également représenté avec d'autres saints. Les indications fournies par M. K. ne suffisent pas toujours à en donner la raison. Rappelons qu'à côté des quatorze « saints auxiliauteurs », si fréquemment invoqués en temps de calamités, il y a aussi les « saints maréchaux ». De ceux-ci le « quatuor » composé des SS. Antoine, ermite, Corneille, pape, Hubert, évêque de Liège, et Quirin, martyr, est le plus connu et le mieux étudié (cf. W. FELTEN, *Zur Geschichte der Verehrung der hl. vier Marschälle*, dans *Annalen des hist. Vereins für den Niederrhein*, t. 104, 1920, p. 120-49 ; M. HÜFFER, *Iets over de HH. vier Maarschalken*, dans *Studiën*, t. 130, 1938, pp. 439-48, 498-505). Mais le titre de « maréchal » a été donné à d'autres saints, et au XVII^e siècle le jésuite G. De Pretère, dans son livre *Remedien teghen de haestighe sieckle tot hulpe ende troost van alle benauwde christenen ende ter eeren van de HH. Marschalcken oft behoeders der selver* (Anvers, 1625), dresse la liste des saints maréchaux invoqués contre la peste. Après la Vierge, vient S. Sébastien, le premier maréchal de la peste : « St Sebastianus den eersten Marchalk der Peste » (cf. J. DE BEER, *Les saints dits maréchaux et auxiliaires contre la peste*, dans *Le Folklore brabançon*, t. XIV, 1935, p. 380). S. Sébastien appartient aussi au groupe des *Quinque famosiores sancti contra pestem titulares*, à savoir S. Antoine, S. Roch, S. Sébastien, S. Adrien et S. Christophe, dont les vertus ont été exaltées par le prémontré Augustin Wichmans dans son *Apotheca spiritualium pharmacorum contra luem contagiosam aliosque morbos* (Anvers, 1626), p. 90. M. K. signale précisément un relief de l'église de Saint-Riquier où le groupe est sculpté (p. 35).

Si nous comprenons bien, l'auteur laisse entendre qu'à l'époque de la Renaissance, l'Apollon ἀρρηγότοφος aurait inspiré les artistes qui ont représenté S. Sébastien. Mais il y a lieu de préciser, car la matière prête à confusion. S. Sébastien arrête les dards envenimés, tandis qu'Apollon décoche les traits qui répandent l'épidémie. La légende du dieu n'a probablement eu aucune influence sur l'iconographie de S. Sébastien, mais le type artistique de l'Apollon porteur de l'arc et du carquois a peut-être parfois servi de modèle au peintre qui a voulu reproduire le patron des archers. Sur les rapports du culte et de la représentation d'Apollon et de S. Sébastien, on peut lire : Henry E. SINGER, *Sebastian-Apollo*, dans *Archiv für Geschichte der Medizin*, t. XIX (1927), p. 301-17, article qui, à côté de remarques intéressantes, contient quelques affirmations discutables.

L'introduction comprend aussi une brève analyse des peintures reproduites dans le luxueux ouvrage de M. K. Le lecteur saura gré à celui-ci d'avoir réuni cette riche galerie de tableaux où se retrouvent les plus belles œuvres qui ont glorifié S. Sébastien. La description de la mystérieuse « Allégorie religieuse » de Giovanni Bellini n'éclaire pas complètement cette énigme iconographique, et il valait la peine de signaler l'étude que G. Ludwig a jadis consacrée à cette

toile : *Giovanni Bellinis sogenannte Madonna am See in den Uffizien, eine religiöse Allegorie*, dans *Jahrbuch der k. preussischen Kunstsammlungen*, t. XXIII (1902), p. 163-86. B. G.

C. VAN DEN EYNDE, O. P. *La version syriaque du commentaire de Grégoire de Nysse sur le Cantique des Cantiques. Ses origines, ses témoins, son influence.* Louvain, Bureaux du Muséon, 1939, in-8°, xi-135 pp. (= *Bibliothèque du Muséon*, vol. 10).

Le commentaire inachevé de S. Grégoire de Nysse sur le Cantique des Cantiques a passé dans une traduction syriaque, dont le P. Van den Eynde s'est proposé de faire ressortir l'intérêt. Une grande part de cet intérêt, disons-le tout de suite, est due aux autres pièces dont la version est entourée dans les manuscrits. Ce sont : le texte du Cantique dans la Peschitto, ensuite deux lettres échangées entre l'interprète et celui qui lui commanda son ouvrage, enfin, un fragment du commentaire d'un certain Symmaque, reprenant la glose de Grégoire au point où celle-ci s'interrompait, et resté inédit jusqu'à présent. L'examen de la tradition manuscrite, par où l'auteur entre en matière, lui a réservé quelques heureuses surprises. Il observe tout d'abord que la copie du Vaticanus Syr. 106, un manuscrit mutilé qu'il croit pouvoir dater du ^{vi}^e siècle, s'ajuste en perfection à un autre fragment, conservé au British Museum, le cod. Add. 14635. Il en est de même de deux autres manuscrits : l'Am-brosianus Syr. 39 et le cod. Or. 76 de Zurich, qui se raccordent exactement. Le P. V. d. E. émet l'opinion que ces deux pièces, et peut-être une troisième, le cod. Or. 1078 de Leipzig, pourraient avoir appartenu primitivement au Sinaiticus Syr. 19, dont il n'a pas eu communication. Il a obtenu une copie partielle du cod. Djarb. 20 de la Bibliothèque épiscopale de Mossoul, le seul qui fournisse le texte intégral de la version syriaque du commentaire de S. Grégoire.

Tandis que les Assemani ne voyaient dans les deux lettres d'introduction qu'un artifice du traducteur, qu'ils croyaient être Jacques d'Édesse, le P. V. d. E. estime qu'elles sont authentiques, et il s'appuie sur les données de la critique interne pour les attribuer, la première à quelque personnage revêtu d'autorité, très probablement un clerc, la seconde à un clerc syrien de la fin du ^v^e ou du début du ^{vi}^e siècle, dont il faut se résigner à ne point lever l'anonymat. Ce dernier expose dans sa lettre ses scrupules de traducteur et rend compte du soin qu'il a eu de faire précéder du texte de la Peschitto la version à laquelle il s'est essayé : tant il craignait que le lecteur ne fût heurté par l'aspect étrange que prenait le texte sacré traduit d'après le grec. Appréhension et précaution que lui, ou le scribe, rendra d'ailleurs souvent superflues, en revenant tout naturellement à la lettre de la Peschitto.

Le P. V. d. E. ne reproduit pas *in extenso* la version du commentaire de Grégoire, mais il en analyse la composition, le caractère littéraire et doctrinal. La traduction est fidèle sans être servile, et certains indices très ténus font soupçonner la confession jacobite de son auteur. A partir du chapitre VI, v. 10, Grégoire est relayé par un nommé Symmaque. Voici ce qui est démontré au sujet de ce dernier : le texte que nous avons sous les yeux constitue la traduction du fragment final de son commentaire, due sans doute au même interprète et entreprise dans les mêmes conditions. Le P. V. d. E. met en relief l'inspiration religieuse et les tendances littéraires de l'ouvrage ; son esprit

allégorique, sa concision, son ton polémique. Enfin, il souligne l'influence exercée par la version des deux commentaires sur les écrivains syriaques. Celle-ci se fait sentir presque exclusivement chez les monophysites, principalement chez les auteurs de chaînes exégétiques. Le P. V. d. E. examine deux de ces chaînes, dont l'une figure dans la compilation du moine Sévère, et il prouve par le menu qu'elles se composent en entier de scolies empruntées aux deux versions syriaques.

Les textes édités et traduits dans ce volume sont : les deux lettres ; le commentaire de Symmaque sur le Cantique, VI, 10-VIII, 14, précédé d'une courte préface du traducteur ; enfin la chaîne du British Museum, cod. Syr. DCCCLII, Add. 12168, sur Cant. VI, 10-VIII, 14. Les scolies de Sévère sur le même passage du Cantique ne sont représentées que par une traduction. P. DEVOS.

AUGUST SCHUCHERT. *S. Maria Maggiore zu Rom. I: Die Gründungsgeschichte der Basilika und die ursprüngliche Apsisanlage*. Roma, P. Istituto di archeologia cristiana, 1939, gr. in-8°, xviii-151 pp., 47 ill. (= *Studi di antichità cristiana*, XV).

M. l'abbé Schuchert, du diocèse de Mayence, se propose d'illustrer la basilique romaine de Sainte-Marie-Majeure dans un grand ouvrage en trois volumes. Il a réservé le second de ceux-ci à l'étude des fameuses mosaïques de la nef et de l'arc de triomphe, et le troisième à l'histoire architecturale de l'édifice et à la description des monuments qu'il renferme. Le premier volume, seul paru à notre connaissance, comprend deux parties nettement différentes : l'une est consacrée à l'analyse littéraire des « Quellen-Texte » et tout particulièrement des inscriptions dédicatoires de Xyste III ; l'autre (p. 79-146) vise à reconstituer l'abside primitive. Mettant à profit les travaux de restauration et les fouilles, qui ont duré plus de dix ans, M. S. a pu établir que ni la basilique du iv^e siècle ni celle du v^e n'avaient de transept ; toutes deux se terminaient par une abside dont on a retrouvé les fondations. Nous accueillons volontiers ce résultat de recherches archéologiques conduites par des professionnels expérimentés (cf. *Revue d'histoire ecclésiastique*, 1940, p. 413-15 ; *Deutsche Literaturzeitung*, 1941, col. 1177-80).

Mais la partie historique du volume nous paraît moins satisfaisante. S'il est très louable de présenter les textes avant de les interpréter, encore faut-il les prendre aux meilleures éditions, au lieu de se contenter de les transcrire de la première venue. Dans le passage d'Ammien Marcellin, par exemple, le mot *inventus*, qui est une faute pour *Viventius*, rend la phrase inintelligible. Le témoignage du martyrologe hiéronymien, au 5 août, est relégué dans une note (p. 32), avec le récit légendaire de la fondation de Sainte-Marie *ad Nives* (BHL. 5403) : n'avait-il pas sa place marquée parmi les sources ? La discussion sur l'identité des trois basiliques du *Sicininum*, du pape Libère (352-366) et de Xyste III (432-440) est assez embrouillée, l'auteur mêlant à son exposé la réfutation des opinions divergentes. Si nous avons bien compris, voici les conclusions de M. S. : la *basilica Sicinini* n'est autre qu'une des deux basiliques du pape Jules († 352), celle qui devint plus tard Sainte-Marie au Trans-tévère (cf. A. FERRUA, *S. Maria Maggiore e la « Basilica Sicinini »*, dans *La Civiltà cattolica*, 1938, t. III, p. 53-61) ; au contraire, la *basilica Liberii* était située sur l'Esquilin, à l'emplacement même où Xyste III devait élever, au

lendemain du concile d'Éphèse (431), la première *basilica sanctae Mariae* de Rome, appelée dans la suite Sainte-Marie-Majeure. Les plans reproduits aux pages 49, 135 et 140 ne sont pas d'une netteté parfaite. Souhaitons que les tomes II et III puissent recevoir une illustration hors texte digne de l'importance du sujet.

F. H.

Silvio Giuseppe MERCATI. *Vita di S. Nifone riconosciuta nel papiro greco Fitz Roy Fenwick a Cheltenham, già Lambruschini a Firenze*. Extr. de *Aegyptus*, t. XXI (Milan, 1941), p. 55-92.

Le plus récent des papyrus étudiés jusqu'à présent est un fragment hagiographique, écrit au XI^e-XII^e siècle et dont l'identification avait résisté tant aux efforts d'A. Deissmann et de P. Maas, qui l'ont publié en 1933 (*Aegyptus*, t. XIII, p. 11-20), qu'à ceux de feu Mgr Ehrhard (*Ueberlieferung und Bestand der hagiogr. Literatur*, t. I, 1937, p. 702). Or, voici que M. S. G. Mercati a reconnu dans ces deux pages du papyrus FitzRoy Fenwick, de Cheltenham, le précieux document qui fut édité et illustré, dès 1812, par Francesco Del Furia, au tome XVII de la *Collezione d'Opuscoli scientifici e letterari* de Florence, p. 65-102. Il reproduit les parties les plus intéressantes de cette *Illustrazione di un papiro greco* ; puis, s'aidant de la transcription de son devancier, il réussit à découvrir dans la quatrième colonne du texte le nom de S. Niphon. La clef de l'énigme était trouvée. Restait à s'en bien servir. M. M., qui semble avoir tout lu, eut tôt fait de choisir parmi les homonymes le mystérieux S. Niphon, évêque de Constantiana (cf. *BHG*. 1372), et de repérer dans sa légende le passage qui correspond au fragment de papyrus. Un détail seulement a échappé au savant byzantiniste de l'université de Rome, et personne ne peut lui en faire un reproche : c'est que la très longue Vie de S. Niphon, qu'il a consultée dans les Vaticani gr. 2086 et 1119 et dans le Messanensis gr. 60 et dont il énumère sept autres témoins (p. 75), n'est plus inédite ; elle a été publiée, à Odessa, en 1928, par A. V. Rystenko, d'après le ms. 79 du Rossicon, avec les variantes du Mosquensis Vlad. 401 et des deux Parisini gr. 1195 et Coisl. 301 (cf. *Anal. Boll.*, LIX, 1941, 300, fin de la note 3).

F. H.

Albert EHRHARD. *Ueberlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche von den Anfängen bis zum Ende des 16. Jahrhunderts*. Erster Teil : *Die Ueberlieferung*. T. III, fasc. 1-4. Leipzig, Hinrichs, 1939-1941, in-8°, 608 pp. (= *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, t. LII, 1-4).

En rendant compte ici même (*Anal. Boll.*, LVII, 403-404) du tome II de cet ouvrage « d'une importance capitale pour les études hagiographiques », le P. Delehaye exprimait l'espoir d'en voir paraître bientôt la suite et la fin. Moins d'un an et demi plus tard, le 1^{er} avril 1941, il avait cessé de vivre, et Mgr Ehrhard lui-même l'avait précédé de six mois dans la tombe (13 septembre 1940). Ainsi ont disparu presque en même temps les deux savants qui connaissaient le mieux tout le domaine de l'hagiographie byzantine, à laquelle ils avaient consacré l'un et l'autre plus de quarante années de travail.

Avant de mourir, Mgr E. avait encore eu la consolation de pouvoir publier, malgré la guerre, les trois premiers fascicules du tome III. Du quatrième fas-

écule il n'a pas eu le loisir de corriger les épreuves jusqu'au bout. C'est un de ses collaborateurs et amis, M. l'abbé Pierre Heseler, de Bonn, qui a accepté le rôle ingrat d'éditeur posthume. Nous lui souhaitons très sincèrement de mener à bien sa tâche.

Dans les quatre livraisons annoncées ci-dessus, Mgr E. étudie la « tradition postmétaphrastique », c'est-à-dire d'abord le Métaphraste abrégé (p. 3-42), puis le Métaphraste développé (p. 42-90), ensuite le Métaphraste mélangé, tel qu'on le trouve dans un grand nombre de recueils annuels ou semestriels, de ménologes, de « panégyriques » et d'homiliaires (p. 90-341). En lieu viennent les deux « ménologes impériaux », qui dépendent du Métaphraste (p. 341-442 ; cf. *Anal. Boll.*, LVII, 225-36) ; ensuite les ménologes et panégyriques tardifs qui ne dépendent pas du Métaphraste (p. 442-519) ; enfin les panégyriques et homiliaires « spéciaux » (p. 520-608). Cette dernière section, qui n'est pas encore achevée, comprend jusqu'ici : 1° les panégyriques pour les fêtes du Seigneur et de la Vierge ; 2° l'homiliaire du moine Jean Xiphilin ; 3° l'homiliaire « patriarcal » de Constantinople, attribué par une série de manuscrits à l'un des cinq patriarches suivants : Jean IX de Chalcédoine (xii^e s.), Germain II (xiii^e s.), Jean XIII Glykys, Jean XIV Kalekas et Philothée (xiv^e s.).

Aux lecteurs quelque peu familiarisés avec la méthode de Mgr E. (cf. *Anal. Boll.*, LIV, 382), cette sèche table des matières des quatre derniers fascicules parus suffira sans doute pour entrevoir l'abondance et l'intérêt de la documentation qu'ils contiennent. Cependant l'utilisation pratique de ces richesses classées dans un ordre systématique ne sera vraiment facile qu'après la publication de l'index des manuscrits analysés et surtout après l'achèvement de la seconde partie de tout l'ouvrage, intitulée : *Der Bestand*. Ce répertoire alphabétique constituera, en effet, une sorte de *Bibliotheca hagiographica graeca manuscripta*, précieux complément de l'instrument de travail créé par le P. Delehaye en 1895 et perfectionné par lui en 1909.

F. H.

Georg OSTROGORSKY. *Geschichte des byzantinischen Staates*. Munich, C. H. Beck, 1940, in-8°, xx-448 pp., 8 cartes, dont 2 dans le texte (= *Byzantinisches Handbuch*, t. II).

Quand il accepta, en 1920, de reprendre la direction du célèbre *Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft*, fondé en 1886 par Iwan von Müller, M. Walter Otto, professeur à l'université de Munich, décida d'en élargir le cadre et de manifester ce changement par une modification du titre général de la collection : dorénavant on ne parlerait plus du *Manuel de l'antiquité classique*, mais du *Manuel de l'antiquité*, sans épithète restrictive. En conséquence, la place, si chichement mesurée jusqu'alors au monde byzantin, se trouva d'un coup étendue au point de former toute une section, la douzième et dernière du nouveau *Handbuch der Altertumswissenschaft*. Au lieu de l'Histoire de la littérature byzantine de Krumbacher, admise par von Müller il y a cinquante ans comme une sorte d'appendice à l'histoire de la littérature grecque, le *Byzantinisches Handbuch* comprendra cinq volumes consacrés respectivement à la géographie-ethnographie, à l'histoire politique, à l'Église (histoire et littérature), à la littérature profane et à l'art de Byzance.

Le tome I^{er} n'étant pas encore prêt pour l'impression, c'est le tome II, achevé dès 1937, qui paraît d'abord. La rédaction en a été confiée à M. Ostrogorsky,

professeur à l'université de Belgrade, dont la compétence s'est affirmée depuis plus de dix ans par toute une série d'études publiées (partiellement en russe) à Breslau, à Prague et ailleurs. Après une brève introduction sur l'évolution de la byzantinologie, la matière, qui embrasse onze siècles d'histoire, est répartie en huit sections, suivant l'ordre chronologique : 1° les débuts de l'État byzantin (324-610) ; 2° la lutte pour l'existence et la rénovation de l'empire (610-711) ; 3° l'époque de la crise iconoclaste (711-843) ; 4° l'apogée (843-1025) ; 5° la prépondérance de la noblesse administrative (« Beamtenadel ») de la capitale (1025-1081) ; 6° le règne de la caste militaire (1081-1204) ; 7° la domination latine et la restauration de l'empire byzantin (1204-1282) ; 8° décadence et disparition (1282-1453). Chaque section est précédée d'un aperçu en petit texte sur les sources, au nombre desquelles figurent aussi quelques documents hagiographiques, et divisée en chapitres, munis d'une courte bibliographie, que complètent de-ci de-là des références plus précises, au bas des pages. Les huit cartes (dont six en pochette, sur feuilles détachées) aideront, mieux que tous les commentaires, à se faire une idée exacte des conquêtes de Justinien, de l'organisation des « thèmes » en Asie Mineure, du premier empire bulgare, de l'empire de Basile II, de celui des Commènes, de l'extension de l'empire serbe des Némánides, du morcellement de l'empire byzantin au XIII^e siècle, enfin des conquêtes turques au XIV^e. Le copieux index qui termine le volume (p. 419-48) achève d'en rendre la consultation facile et rapide.

M. O. ne se contente pas de raconter les événements dans leur succession historique. Il les présente d'une manière si vivante, il en éclaire si bien les causes et les répercussions qu'on le suit sans peine, même dans l'exposé des questions les plus embrouillées, et que l'intérêt ne languit jamais. Le souci constant d'examiner, pour chaque règne ou chaque période, l'ensemble des problèmes de tout ordre — intérieur, social, politique, économique, religieux, militaire et diplomatique — au lieu de les envisager séparément, suivant une conception systématique des points de vue, contribue beaucoup à faire saisir d'une part la complexité des situations et d'autre part l'interdépendance des éléments qui les composent. En pas mal de points, l'auteur s'en tient à des vues personnelles, sans entrer toutefois dans des discussions qui l'auraient entraîné trop loin. Il va de soi que les spécialistes ne seront pas toujours d'accord avec lui. C'est, ainsi, par exemple, qu'après lui avoir décerné des éloges peu banals, M. F. Dölger a marqué des réserves au sujet de la réforme fiscale à la fin du VII^e siècle (*Deutsche Literaturzeitung*, t. LXII, 1941, col. 201) et le P. E. Herman à propos de Photius (*Orientalia christiana periodica*, t. VII, 1941, p. 309).

Puisque l'histoire ecclésiastique et la littérature religieuse seront traitées ex professo dans un autre tome du *Byzantinisches Handbuch*, nous aurions mauvaise grâce à relever dans celui-ci de menues erreurs ou des lacunes dans l'information concernant l'hagiographie. Bornons-nous à regretter que M. O. n'ait pas connu la Vie grecque du pape S. Martin, publiée et commentée par le P. Peeters en 1933 (*Anal. Boll.*, LI, 225-62). S'il avait lu ce mémoire, il se serait défié des *Collectanea* d'Anastase le Bibliothécaire (*BHL*. 5592-94) et aurait fixé au 13 avril 656 (au lieu du 16 septembre 655) la mort du vaillant pontife, exilé en Chersonèse (cf. *Comm. marty. rom.* [1940], p. 513-14).

F. H.

Catalogue of Irish Manuscripts in the Royal Irish Academy. Fasc. XXIV, by Elizabeth FITZPATRICK. Fasc. XXV by Gerard MURPHY and Elizabeth FITZPATRICK. Dublin, Royal Irish Academy, 1938 et 1940, in-8°, pp. 2963-3220.

La vaste et utile entreprise de l'Académie Royale d'Irlande, dont nous avons retracé les progrès au fur et à mesure (voir en dernier lieu *Anal. Boll.*, LVII, 151-55), serait-elle déjà achevée? Les difficultés actuelles ne nous permettent pas de répondre à cette question; mais si nous ne nous trompons, le terme doit être maintenant bien proche, et l'on s'occupe sans doute, à Dublin, de la confection des index, qui sera très ardue. Les deux derniers fascicules qui nous soient parvenus portent à 1191 le chiffre des manuscrits analysés. On sait que le plan arrêté par M. T. F. O'Rahilly impose aux collaborateurs une précision exemplaire. Ils enregistrent des détails que laissent généralement dans l'ombre les catalogues de fonds modernes sur papier. L'état très particulier de la tradition manuscrite irlandaise, en un pays où le bénéfice de l'imprimerie ne s'étendit que fort tard à la langue nationale, explique ce respect presque religieux, entourant les débris d'une littérature dont on commence seulement à apprécier l'étendue et la grandeur.

Chargé du Livre de Fermoy (n° 1134 du Catalogue), M. G. Murphy a dépassé encore le niveau habituel, déjà si élevé. Ce recueil de textes, transcrit presque tout entier au xv^e siècle, n'était connu que par la description, méritoire pour l'époque, que J. H. Todd avait publiée en 1873, et par le dépouillement de Charles Plummer, qui a relevé les différentes pièces concernant des saints dans son Catalogue hagiographique (*Miscellanea hagiographica hibernica*, Bruxelles, 1925). On avait aussi les mentions éparses dans le grand ouvrage de M. J. F. Kenney, *The Sources for the Early History of Ireland*, tome I^{er} (New York, 1929). M. M. s'est assuré, une fois de plus, la reconnaissance des celtisants, non seulement par le soin qu'il apporte à la description proprement dite, mais surtout parce qu'il indique exactement quels morceaux ont été déjà imprimés, soit d'après le Livre de Fermoy, soit d'après d'autres témoins. Dans une littérature aussi fluide que l'irlandaise, c'est la seule façon d'identifier certainement les pièces. Nous n'avons constaté, sur ce chapitre, qu'une seule omission: l'historiette concernant le roi David et le mendiant a été publiée par Kuno Meyer, d'après le Livre de Fermoy, au tome III de l'*Archiv für celtische Lexicographie*, p. 321-22. Un point est à noter, car il intéresse la tradition littéraire d'un texte hagiographique. Pour la Passion de S. Georges, décrite aux pages 3099-3101, M. M. semble avoir prouvé que la recension marquée par Plummer de la lettre B (op. c., n° 319) se rapproche tellement de C qu'elle doit être considérée comme identique pour le fond. Elle vaudrait d'être éditée.

Dans la description proprement dite des manuscrits, et surtout des collections de poèmes, M^{lle} FitzPatrick fait preuve d'une excellente connaissance de l'irlandais moderne. Il est regrettable qu'elle laisse trop souvent apercevoir que la littérature ancienne et surtout religieuse lui est moins familière. Un manque de coordination dans l'établissement du Catalogue n'a suppléé à ces déficiences par aucun recours à des collaborateurs. Voici à ce propos quelques corrections et additions. L'auteur se demande à tort si la pièce qui se lit dans le manuscrit 1074, p. 262, ne serait pas la suite du morceau précédent.

C'est la Vie de S. Patrice, en vers, par Pilip Ó Dúbháill, de Donegal, dont un autre exemplaire figure dans le ms. 3. B. 38, du même fonds, p. 141-55. Le quatrième extrait analysé sous le n° 1099 est pauvrement décrit, et M¹¹⁰ F. ne l'identifie pas. C'est un fragment de la Vie irlandaise de S. Cellach, correspondant à O'GRADY, *Silva Gadelica*, t. I, p. 53, ligne 5 = MULCHRONE, *Caithréim Cellai*, ligne 221, dans une recension qui se rapproche du *Lebor Brecc* plutôt que du Livre Jaune de Lecán (fragment conservé à la Bibliothèque nationale de Dublin, ms. Gaelic 4, autrefois Phillipps 8214). Le texte sur S. Cainnech du ms. 1087, p. 465, semble fait simplement d'extraits de la Vie *BHL*. 1519, publiée en 1853 par le Marquis d'Ormonde; s'il en était autrement, ce serait un témoin important. A propos des documents sur les généalogies des saints dans la recension d'Ó Cléirigh (n° 1073, p. 177, et n° 1076, pp. 43-61 et 215), ces deux manuscrits ont été utilisés par le regretté Paul Walsh dans son édition des *Genealogiae Regum et Sanctorum Hiberniae*. Ce travail de grande valeur résoud un certain nombre de difficultés que M¹¹⁰ F. laisse pendantes; elle ne le mentionne pas, et pour toute description du second passage, elle se borne à ces mots: « some words in Latin ». Le ms. 1185, p. 144, renferme des généalogies, dont le début manque. D'après le peu que M¹¹⁰ F. nous en apprend, cette recension diffère de celle qu'a publiée Walsh, op. c., et semble dériver plutôt de la collection formée par Dubhaltach Mac Fir Bhisigh. Le même manuscrit renfermerait, si nous voyons bien, la Note sur les noms originaux des saints irlandais, que nous avons publiée d'après trois manuscrits déjà, dans les *Irish Texts*, t. III, p. 81-82; t. IV, p. 94, n°s 199-205, et p. 99-100. On a négligé de marquer l'incipit de la pièce qui se lit dans le ms. 1071, p. 249, et la description ne saurait en être considérée comme suffisante; toute une série de textes existent en irlandais au sujet des bois dont fut charpentée la Sainte Croix. Dans le ms. 1080, p. 138, l'auteur aurait dû reconnaître l'hymne de Mael Ísu Ua Brocháin, décrit par J. F. Kenney, t. c., n° 585 (v). La « liste des papes », signalée, mais non décrite, sous le n° 1096, XI, est très vraisemblablement un exemplaire de la prophétie sur les papes attribuée à S. Malachie d'Armagh. Il semble bien qu'il existe un rapport de commune origine entre la partie du ms. 1074 écrite en 1789 et le manuscrit gaélique LXXX de la Bibliothèque nationale d'Écosse, à Édimbourg, collection de poèmes recueillis en Irlande en 1798. Tous deux contiennent, en des recensions qui paraissent semblables, deux poèmes relativement rares, attribués à S. Columba d'Iona, *Eineach uaisle ná gach dán* et *M'aonarán dam isan sláb*. On voudrait savoir ce qui se cache sous ces « some words in Latin », concernant S. Áed, évêque de Sléhte, ms. 1185, p. 264, à condition qu'ils ne soient pas aussi piètrement transcrits que les vers de l'Énéide du ms. 1173, p. 52. Qu'est-ce encore que ce poème sur un évêque nommé Áed (il y en a beaucoup de ce nom), ms. 1080, p. 142? Ou ce fragment de Vie du Christ, très insuffisamment décrit, sous le n° 1074, p. 239? Ou le morceau intitulé dans le *Catalogue*: « Notes in Irish on Beacan », n° 1171, p. 34 (1)? Ce dernier concerne-t-il S. Becán mac Cula? Une série d'*exempla*, qui contient peut-être des fragments hagiographiques, n'est pas décrite du tout, ms. 1063, pp. iv-xxx, 215-46. L'auteur n'a pas non plus reconnu le texte célèbre sur S. Patrice, *BHL*. 6495, dans le manuscrit 1121, 2^e partie, fol. 233.

A noter particulièrement que le n° 1080 (Stowe B. IV. 2), recueil de pièces diverses, surtout en vers, est de la main du Frère Michel Ó Cléirigh, célèbre par les nombreux textes hagiographiques qu'il nous a conservés et qui subsistent principalement dans des manuscrits de Bruxelles. Le ms. Stowe a-t-il jamais fait partie de la collection, surtout hagiographique, rassemblée à Louvain par les Franciscains irlandais, ou est-il resté en Irlande, où travailla Michel Ó Cléirigh ? La chose n'est pas établie.

P. G.

Paul LEHMANN-Otto GLAUNING. *Mittelalterliche Handschriftenbruchstücke der Universitätsbibliothek und des Georgianum zu München*. Leipzig, Harrassowitz, 1940, in-8°, xii-187 pp. (= *Zentralblatt für Bibliothekswesen*, Beiheft 72).

En retraçant, dans la préface, l'histoire de ce livre, M. Paul Lehmann nous révèle quelques traits de sa propre histoire. Peu d'érudits ont, croyons-nous, exploré avec une curiosité plus éveillée et un sens plus averti des mœurs littéraires du moyen âge les dépôts tant publics que privés accessibles à leurs recherches. Fixé à Munich depuis bientôt quarante ans, il y a fréquenté assidûment la bibliothèque de l'Université. M. Georg Wolff, qui fut longtemps le conservateur de ce fonds, attira maintes fois son attention sur la masse considérable de feuillets détachés, pour la plupart non identifiés et laissés dans l'oubli sur quelque rayon du magasin des manuscrits. De là naquit le projet de les décrire méthodiquement, M. Wolff prenant à sa charge les feuillets de texte allemand. Plus tard, on comprit dans l'inventaire les nombreux fragments engagés encore dans des reliures anciennes et ceux du Georgianum. Cette institution, fondée autrefois à Ingolstadt en vue de former de jeunes clercs, avait passé ensuite à Landshut, puis à Munich ; elle a été fermée en 1939. MM. J. Gabler et B. Bischoff, anciens élèves du professeur L., prêtèrent fréquemment leur concours ; et M. Otto Glauning continua la tâche de M. Wolff.

Colligite fragmenta ne pereant. Tout en s'inspirant de ce conseil, M. L., bien entendu, ne le prit pas à la lettre : il n'a pas catalogué indistinctement tous les fragments, mais seulement ceux qui présentent quelque intérêt. C'est ainsi que les feuillets liturgiques, les plus nombreux, ont subi un tri sévère. Le travail accompli est néanmoins considérable : cent cinquante-six pièces, dont cent vingt-quatre latines. Le traitement de chacune d'elles a exigé des soins minutieux : indication du volume d'où le fragment a été détaché ; identification du texte ainsi recueilli ; recherche du codex d'origine ; valeur, portée scientifique des débris ; et, le cas échéant, regroupement de certains feuillets. Voici la distribution des matières. Pour les textes latins : Bibles et commentaires ; homiliaires, hagiographie, liturgie ; théologie ; droit ; histoire et chronologie ; médecine ; sciences naturelles et astronomie. Pour les textes allemands : poésie ; prose ; pièces d'archives. Le contenu de nombreux feuillets a été intégralement reproduit.

Nous croyons utile de relever ici quelques numéros. Parmi les martyrologes, le n° 29, un fragment de martyrologe historique (2 juin), en minuscule bavaoise du début du XI^e siècle, présentant la fin de la Passion des SS. Marcellin et Pierre, dans un texte assez proche d'Adon, et une partie de la Passion des martyrs de Lyon, d'après Notker. Les calendriers nos 33-36 intéresseront plutôt par leurs insertions nécrologiques locales. Au point de vue proprement ha-

giographique, notons les fragments n° 37, fin du x^e siècle (*Vita Martini* de Sulpice Sévère); n° 38, x^e siècle (Grégoire de Tours, *De Gloria S. Iuliani et de Virtutibus S. Martini*); n° 39, ix^e siècle (Grégoire de Tours, *In Gloria confessorum*); n° 40, xii^e siècle (*Passio SS. Iuliani et Basilissae*); n° 41, xiii^e siècle, débris d'un grand passionnaire d'origine italienne (Passions des Quatre Couronnés, de S. Théodore et Vie de S. Martin de Sulpice Sévère); le n° 126, xii^e-xiii^e siècle, de la région de Maastricht, avec plusieurs extraits de la Légende de S. Servais par Hendrik van Veldeke, de la même main que des extraits du poème retrouvé autrefois par W. Meyer et B. Schulze (cf. A. KEMPENEERS, *Hendrik van Veldeke en de bron van zijn Servatius*, Antwerpen-Leuven, 1913, p. 147 et suiv.); le n° 128, xiv^e siècle, courts extraits, dont le dernier paraît inédit, du « Märterbuch » (cf. l'édition de E. Gierach d'après le manuscrit 713 de Klosterneuburg, Berlin, 1928). En outre, on remarquera le n° 70, ix^e siècle (Chronique de Frédégaire); le n° 74, xi^e siècle, assez long fragment d'une chronique universelle de Reichenau (cf. l'*Epitome Sangallensis* publié à Bâle en 1529 par Joh. Sichardus), avec plusieurs mentions hagiographiques intéressantes, par exemple sur les SS. Oswald, Willibrord, les deux Ewald, Wiborade, Conrad de Constance, Ulric d'Augsbourg, etc.; le n° 76, xiv^e siècle, plusieurs feuillets heureusement regroupés, qui contiennent l'*Itinerarium* de Burchard de Strasbourg. Enfin, il convient de signaler aux médiévistes la découverte de fragments nouveaux du Waltharius (n° 100); c'est là une des meilleures récompenses du labeur minutieux que s'est imposé M. Lehmann.

M. C.

Emma BARTONIEK. *Codices latini medii aevi*. Budapestini, 1940, in-4°, xvii-528 pp. (= *Catalogus Bibliothecae Musei nationalis Hungarici*, XII).

Le fonds des manuscrits latins médiévaux du Musée national hongrois, formé par des accroissements successifs, est riche de 449 volumes. M^{lle} Emma Bartoniek, directrice de la Bibliothèque Széchényienne, en a dressé le catalogue avec un soin et une érudition remarquables. Pour l'identification des Vies notamment, elle recourt régulièrement à la *BHL.*, mais n'en connaît encore le Supplément qu'en première édition. Un index précis et copieux permettra de retrouver sans encombre les pièces hagiographiques. Il faudra s'y reporter aux mots : *Hagiographica*, *Martyrologium*, *Usuardus*, *Carmina*, *Hymni*, *Sequentiae*, *Sermones*, *Versus*. Tout particulièrement nombreuses, comme il fallait s'y attendre, sont les pièces concernant S. Étienne et S. Ladislas, rois de Hongrie, S. Émeric, fils de S. Étienne, S^{te} Élisabeth de Hongrie, S. Adalbert de Prague, S. Gérard de Csanád. Parmi les manuscrits exclusivement hagiographiques, une place spéciale doit être réservée au n° 17, du xii^e-xiii^e siècle, collection de Vies de Saints, qui semblerait d'origine hongroise, si elle ne renfermait aussi un bon nombre de pièces se rapportant à l'Allemagne du Sud, particulièrement à Augsbourg. Ce manuscrit appartient, vers le début du xvi^e siècle, à Saint-Barthélemy de Francfort. Il fut donné par cette ville au Musée national hongrois, en 1814. A propos de la provenance du n° 117, écrit en 1460 par un certain « Wilhelmus de Abiete de Busco prope Lewis in Brabantia », l'identification proposée des toponymes avec Leeuw-Saint-Pierre (province belge de Brabant, à l'ouest de Bruxelles) et Bois-le-Duc (province néerlandaise de Noord-Brabant) ne peut guère être correcte. Il s'agit plutôt de

Heelenbosch, tout proche de Léau (en néerlandais Leeuw ou Zoutleeuw), à l'autre extrémité du Brabant belge. P. G.

Jahrbuch für Liturgiewissenschaft, t. XV. Münster, Aschendorff, 1941, gr. in-8°, iv-566 pp.

Le quinzième tome de cet annuaire, devenu l'indispensable instrument de travail non seulement des liturgistes mais encore de tous ceux qui s'intéressent au passé de l'Église, apporte, comme de coutume, la riche moisson de ses bulletins bibliographiques. Dirigés par le P. Odo Casel, O. S. B., avec l'assistance de M. A. L. Mayer et du P. Odilo Heiming, O. S. B., ses nombreux collaborateurs analysent ici la littérature publiée au cours de l'année 1935. Parmi les articles originaux, deux méritent une mention.

M. Karl Kniewald, sous le titre *Das Sanctoral des ältesten ungarischen Sakramentars* (pp. 1-22, 306), étudie le plus ancien sacramentaire de Zagreb, du XI^e-XII^e siècle, conservé dans cette ville à la Bibliothèque métropolitaine sous la cote MR 126. Reprenant la démonstration fournie par lui, en 1939, dans les *Mélanges Dr. Hoffiler*, il prouve que ce précieux manuscrit, qui a déjà attiré l'attention des érudits, est bien le plus ancien sacramentaire hongrois. Les travaux antérieurs sont dispersés pour la plupart dans des publications peu accessibles. Il est commode d'en trouver ici le résumé. Mais le principal effort de M. K. se porte sur le sanctoral. Il y distingue trois couches : des saints romains, indiquant, parmi les ancêtres de ce sacramentaire, un texte mélangé du Gélasien et du Grégorien ; une série de saints bénédictins et français, où se marque l'influence de Cluny, très prononcée en Hongrie dans les premières années qui suivirent la conversion du pays ; enfin une brève liste de saints proprement hongrois, que nous devons transcrire : S. Adalbert (23 avril), évêque de Prague et fondateur de Břevnov, qui aurait confirmé S. Étienne et dont le culte fut populaire en Hongrie ; pour lui faire place à sa date exacte, S. Georges est célébré le 24 avril ; S. Alexis (17 juillet), particulièrement vénéré de S. Adalbert, qui avait résidé par deux fois dans le monastère de l'Aventin placé sous son patronage ; S. Benoît (16 juillet), martyr dont la passion se place en Hongrie sous S. Étienne, et S. André Zoerard (17 juillet), confesseur, maître de S. Benoît ; et, parmi les messes votives, le roi S. Étienne, son fils S. Émeric, et le premier évêque de Csanád, S. Gérard. M. K. compare ensuite ces listes avec celles de divers livres liturgiques apparentés : deux missels de Zagreb, l'un manuscrit, du XIV^e siècle (dans le même fonds, MR 133), l'autre imprimé en 1511 ; un bréviaire manuscrit, de Zagreb également, de la fin du XIII^e siècle (MR 67) ; le *Missale Strigoniense* de 1370, et le manuscrit Pray, du Musée national de Budapest, qui avait été regardé jusqu'ici comme le plus ancien sacramentaire hongrois.

Poursuivant ses travaux sur les sacrements au moyen âge (voir ci-dessous, p. 283), le P. Peter Browe, S. I., étudie quelques-uns des rites qui accompagnaient la communion (*Mittelalterliche Kommunionriten*, p. 23-66). Ce sont la profession de foi et l'exhortation qui précédaient la communion ; le *Confiteor* et le *Domine, non sum dignus* ; le lieu où elle se distribuait ; les gestes par lesquels se marquaient la révérence due au Saint Sacrement, ainsi que l'attitude dans laquelle on le recevait ; le chant exécuté pendant la communion, et la coutume de prendre ensuite, surtout si l'on ne recevait que l'espèce du pain,

une ablution (*mixtum, purificatio, ablutio, absumptio*); enfin, quelques pratiques superstitieuses: croyance à la valeur spéciale de certaines des parcelles consacrées, lorsque les rubriques en prescrivaient un nombre déterminé; désir de recevoir soit plus d'une hostie, soit une hostie plus grande que les petites parcelles réservées aux fidèles. On ne peut qu'admirer, dans ces pages compactes et bourrées de faits, la sûreté et l'étendue de l'information du P. B. P. G.

Hans Christoph HEINERTH. *Die Heiligen und das Recht*. Freiburg i. Br., Herder, 1939, in-8°, 106 pp. (= *Das Rechtswahrzeichen. Beiträge zur Rechtsgeschichte und rechtlichen Volkskunde, Heft 1*).

Le contenu de ce livre n'est pas clairement indiqué par le titre. En fait, il a pour objet de montrer sous quelles formes et dans quelles circonstances le peuple a introduit le culte des saints dans les actions de la vie juridique. M. Heinerth énumère d'abord les principaux saints qui viennent en aide aux personnes engagées dans un procès: S^{te} Aya, S. Benoît, évêque de Milan au VII^e siècle (cf. F. SAVIO, *Gli antichi vescovi d'Italia*, t. I, Milano, 1913, p. 286-93), S. Expédit, S. Yves. Il passe ensuite en revue les saints qui sont invoqués dans la prestation des serments ou qui tirent vengeance des parjures. Les chapitres III et IV sont consacrés aux patrons des prisonniers, des suppliciés et des condamnés à mort. Le chapitre V, dont le sujet est très vaste, se rapporte aux saints qui protègent le droit de propriété et prennent la défense des victimes de la calomnie. Enfin, le dernier chapitre rappelle le nom de quelques saints qui ont fait des études de droit ou exercé des fonctions juridiques: S. Jean de Capistran, S. François de Sales, S. Fidèle de Sigmaringen, S. Alphonse de Liguori, le Vénérable Contardo Ferrini, et fournit de nombreux détails sur le culte des patrons des juristes: S. Augustin, S^{te} Catherine d'Alexandrie, S. Nicolas de Myre, S. Yves.

Cette sèche énumération suffira à souligner l'intérêt d'un ouvrage qui, on le voit, appartient en grande partie au folklore juridique. Il était difficile dans une matière aussi étendue d'être complet, et l'auteur a conçu son travail plutôt comme un essai, qui pourra servir de point de départ à des études plus détaillées sur telle ou telle question.

Les quelques lignes qui traitent des Mercédales et des Trinitaires ne laissent pas soupçonner combien nous sommes mal renseignés sur les origines de ces deux Ordres. A propos des pendus, miraculeusement sauvés par l'intervention d'un saint, l'auteur aurait pu consulter P. SAINTYVES, qui a étudié ce thème légendaire (*En marge de la Légende dorée*, Paris, 1931, p. 193-217). La liste dressée par ce dernier n'est toutefois pas complète, tant s'en faut. Elle omet, par exemple, S. Nicolas de Tolentino (cf. C. RICCI, *Umbria santa*, Milano, 1926, p. 159-76), S. Antoine l'Ermite (cf. S. SANPERE Y MIQUEL, *Los cuatrocentistas catalanes*, t. II, Barcelone, 1906, p. 156), le saint roi Henri VI (P. GROSJEAN, *Henrici VI Angliae regis Miracula postuma*, Bruxelles, 1935, p. 16-21). Nous espérons pouvoir publier bientôt les résultats de nos recherches sur ce sujet. Les indications que M. H. a groupées dans le chapitre où il traite de la protection accordée par les saints aux biens placés sous leur garde, auraient pu facilement être complétées. Nous avons rappelé naguère ici même que les hagiographes avaient parfois eu recours aux Vies de saints pour faire valoir les

droits de propriété d'un monastère ou d'une église (*Anal. Boll.*, L, 123-38). Plus récemment M. H. RALL est revenu sur ce point dans son livre : *Zeitgeschichtliche Züge im Vergangenheitsbild* (Berlin, 1937), p. 121-46 (cf. *Anal. Boll.*, LVII, 213). Avec raison, M. H. hésite à croire que l'hymne : *Sanctus Ivo erat Brito — Advocatus et non latro — Res miranda populo —* ait pu être chanté pendant l'office liturgique. D'ailleurs, à notre connaissance, ce texte ne comporte que les trois vers cités. Sans doute, U. Chevalier l'a mentionné dans son *Repertorium hymnologicum*, n° 18665, mais il avouait lui-même n'en avoir jamais rencontré d'autre strophe : « Comme je n'ai trouvé, écrivait-il, la suite de ce texte nulle part, j'offre un de mes volumes en récompense de l'indication d'une seule stance de cette prose » (*Bulletin de la Société des Archives historiques. Revue de la Saintonge et de l'Aunis*, t. X, 1890, p. 171).

Incidemment, M. H. parle du *rapax advocatus*. Aux ouvrages cités à ce propos, on peut ajouter de nombreux recueils d'*exempla* où se rencontre la rubrique : *De advocatis*. Parmi beaucoup d'autres, signalons le *Liber exemplorum ad usum praedicatorum* édité par A. G. Little (Aberdeen, 1908), p. 40-43. On y voit que la profession d'avocat inspirait peu de sympathie et qu'elle était en butte à des critiques mordantes.

M. H. s'est étendu d'une manière spéciale sur la vie et le culte de S. Yves, et quiconque s'intéresse à ce sujet consultera avec profit les pages bourrées de références qui clôturent le volume. Une *Vita*, découverte récemment, a échappé à M. H. Elle a été publiée par le P. F.-M. Delorme : *Documents sur S. Yves et S. Elzéar*, dans *Studi Francescani*, t. XXXIII (1936), p. 164-79. Remarquons parmi les ouvrages indiqués en note une plaquette très rare dont un exemplaire est conservé à la bibliothèque de l'Université d'Innsbruck : Anton ROSCHMANN, *Divi patroni Iurisprudentiae, seu sancti tutelares iuridici, quos consultissima facultas iuridica singulis mensibus per festa collegii celebrat, elogiis descripti*. Elle est divisée en deux parties dont l'une (*semestre primum*) a paru en 1728 à Innsbruck et l'autre (*semestre alterum*) en 1734 dans la même ville.

B. G.

Gabriel H. VERBIST, C. J. *Saint Willibrord, apôtre des Pays-Bas et fondateur d'Echternach*. Louvain, Université, et Paris, Desclée, De Brouwer, 1939, in-8°, xxxiv-352 pp., illustré (= Université de Louvain, *Recueil de travaux publiés par les membres des Conférences d'histoire et de philologie*, 2° série, fasc. 49).

M. A. ERENS, O. Praem. *Sint Willibrord, Apostel der Nederlanden*. Tongerlo, St. Norbertus' Drukkerij, 1939, in-8°, 254 pp., illustré.

Ces deux ouvrages ont paru en 1939, l'année même où la dévotion populaire célébra si magnifiquement le douzième centenaire de S. Willibrord. Les appréciations flatteuses dont ils furent alors l'objet dans de nombreux périodiques nous dispensent de donner de bien longs développements à l'analyse que nous leur consacrons à notre tour, avec un sensible retard, que les circonstances soulignent d'un trait particulièrement fâcheux. Si les fêtes organisées en l'honneur du grand apôtre anglo-saxon eurent moins d'éclat en Belgique qu'au Grand-Duché de Luxembourg — surtout à Echternach, autour de la tombe du saint — et aux Pays-Bas, on peut du moins se réjouir que notre pays ait pro-

duit, à cette occasion, deux livres qui occuperont un rang honorable dans la littérature du sujet. Rappelons, au reste, que la plupart des études qui ont paru depuis 1910, chez nous et à l'étranger, sur la vie et le culte de S. Willibrord, sont tributaires directement ou indirectement des travaux du P. Albert Poncelet; ceci soit dit par souci d'équité, car plus d'un auteur, en ces derniers temps, a feint d'ignorer que notre compatriote a, le premier, publié l'édition critique et un savant commentaire du dossier complet de S. Willibrord (*Act. SS.*, Nov. III, 414-500).

Dans quelle mesure les deux livres que nous annonçons prétendent-ils nous donner « la biographie » de S. Willibrord? M. le chanoine Erens a écrit pour le grand public. Après une sérieuse étude des sources, il estime que « la figure de l'apôtre des Pays-Bas se dégage avec une vive clarté » (p. 20) de l'ensemble des documents soumis, en ces dernières années, à l'examen des meilleurs critiques, et qu'il est possible désormais de fixer ce portrait dans son véritable cadre historique. La plume experte de l'auteur a, sans conteste, fort bien servi son dessein. Le récit est instructif et se lit avec agrément. Certaines vues, trop systématiques, sur l'évangélisation et la première organisation chrétienne de nos contrées (p. 103), gagneraient à être traitées un jour plus à fond et exprimées avec plus de nuances par M. E.

Le P. Verbist se défend, non sans raison, d'avoir voulu écrire la « Vie » de S. Willibrord, si l'on entend par là une biographie psychologique, un « portrait d'âme », à la manière du *Saint Boniface* de Kurth, qui pourtant lui avait inspiré de prendre la plume. Les sources n'y suffisent pas ou, en général, ne rendent pas un son assez personnel. Mais l'historien peut du moins « recueillir les faits et les gestes, l'œuvre et le souvenir »; il peut « amasser le matériel pour reconstituer la figure ainsi que le décor du personnage et de son temps » (p. x). De fait, le livre du P. V. se compose d'une suite de dissertations historiques et critiques, auxquelles la carrière féconde et variée du grand missionnaire a fourni les thèmes principaux, mais où sa physionomie est souvent noyée sous les argumentations et les redites inévitables de la discussion savante. Il s'agit, au reste, d'une thèse de doctorat : la description des « milieux » où le saint a vécu, l'examen méthodique de nombreux points de détail, la réfutation des opinions adverses, sans compter une abondante annotation bibliographique, y tiennent la plus large place. Fréquemment, le travail du P. V. a consisté à exposer en français les résultats de l'investigation historique exprimés ailleurs en latin, en allemand ou en anglais, puis à définir vis-à-vis d'eux sa propre position. C'est ce qui explique, sans toujours les justifier, les proportions considérables qu'a prises l'ouvrage, lequel pourtant ne s'étend guère, comme on aurait pu l'espérer au cours d'une année jubilaire, sur le souvenir liturgique, sur l'histoire du culte et sur l'iconographie de S. Willibrord. Le principal mérite de l'auteur est de s'être efforcé, par un contrôle sérieux des documents, à faire la lumière partout où son héros a porté ses pas et laissé quelque trace de son activité apostolique. Il a judicieusement exploité les meilleurs travaux sur les sources diplomatiques (C. Wampach), les découvertes archéologiques et l'architecture (à Utrecht et à Echternach), les problèmes de la colonisation aux Pays-Bas, les méthodes et les progrès de l'évangélisation (F. Flaskamp, J. Jung-Diefenbach, É. de Moreau) etc. Nous ne pouvons entrer dans le détail. Signalons, à cette occasion, deux articles de la main du plus

récent éditeur de la *Vita Willibrordi* d'Alcuin, M. W. Levison, et parus depuis dans des recueils peu répandus : *Die Quellen zur Geschichte des hl. Willibrord* (dans *Willibrordus, Echternacher Festschrift zur 12. Jahrhundertfeier des hl. Willibrord*, herausgegeben von Nikolaus GOETZINGER, Luxemburg, 1940, p. 51-65) et *St. Willibrord and his Place in History* (dans *The Durham University Journal*, N. S. Vol. I, 1940, p. 23-41). Un aide-mémoire particulièrement commode, intitulé *Bronnen en Literatuur betreffende St. Willibrord*, mérite aussi une mention ; il a été publié en annexe au Catalogue de l'exposition commémorative organisée à Utrecht, du 16 juin au 15 septembre 1939, sous les auspices du Comité national néerlandais, et a pour auteurs le R. P. Willibrord Lampen, O. F. M., et M. Bernard Vermaseren.

Parmi les sources, il y a un document d'un prix exceptionnel, le seul auquel nous voudrions rattacher ici quelques observations. Il s'agit du calendrier dit de S. Willibrord, qui fait suite, dans le manuscrit lat. 10837 de la Nationale, au texte du martyrologe hiéronymien (*codex Epternacensis*). Ce calendrier fut, comme on sait, à l'usage de S. Willibrord ; il contient plusieurs indications sur la carrière du saint, et tout spécialement, en marge du mois de novembre (fol. 39^v), une brève notice autobiographique écrite de sa propre main en l'année 728. « Relique autant que source », remarque avec un pieux respect le P. Verbist. Et M. F.-L. Ganshof terminait, en 1939, un article de circonstance par ces mots : « Pour qui a été admis à contempler ce manuscrit à Paris, à la Bibliothèque nationale, ou, cet été, à l'exposition d'Utrecht, il n'est pas d'évocation plus émouvante du grand missionnaire anglo-saxon » (*Un grand missionnaire chrétien : S. Willibrord*, repris dans le volume *Pages d'histoire*, Bruxelles, 1941, p. 23-24). A quelle époque a-t-on reconnu l'intérêt documentaire du Calendrier et la main de Willibrord dans la note marginale de novembre ? Un érudit westphalien, M. F. Flaskamp a fait honneur de la « découverte » à Wilhelm Arndt, qui aurait, le premier, signalé en 1877 (*Neues Archiv*, II, 293) le précieux témoignage à l'attention des historiens ecclésiastiques (cf. *Die Anfänge friesischen und sächsischen Christentums*, Hildesheim, 1929, pp. XII et 17). En quoi M. Flaskamp n'a pas été bien inspiré. S'il s'était rappelé la place qu'occupe dans l'histoire de l'érudition et notamment dans la critique des martyrologes le manuscrit de Paris, il aurait remonté plus haut, tout comme l'avait fait, en 1920, l'éditeur de la Vie de S. Willibrord par Alcuin dans les *Monumenta Germaniae* (Scr. rer. merov., t. VII, p. 91, notes 11 et 12). Instruit par De Rossi et Duchesne qui, en 1894, ont décrit le fameux recueil et brièvement retracé son histoire (*Act. SS.*, Nov. II, 1, p. VIII-IX ; cf. H.-A. Wilson, *The Calendar of St. Willibrord*, London, 1918, p. IX), on ouvrira d'abord le propylée du tome II d'Avril, où se trouve inséré hors texte un des fac-similés de l'hiéronymien d'Echternach qui avaient été gravés, dès 1629, par Balthasar Moretus à la demande d'Héribert Rosweyde. Car l'initiateur de l'œuvre bollandienne avait rencontré le manuscrit sur les bords de la Moselle et en avait obtenu le prêt. Pour ce qui est du Calendrier, qui nous intéresse ici, Bollandus lui-même, dans la préface générale au tome I^{er} de Janvier, lui a consacré les lignes suivantes : « Martyrologio subiungitur vetustissimum kalendarium cui haec in margine adscripta : *In nomine Domini Clemens Willibrordus...* » Suit le texte intégral de la note, redécouverte plus tard par Arndt. Bollandus indique déjà de bons arguments pour l'attribuer à S. Willibrord,

et conclut avec modestie : « Plane suspicor ipsiusmet esse Willibrordi m^{an}-num ».

Le P. V., comme il convenait, s'est surtout servi du Calendrier pour fixer certains points de chronologie : notamment la date de l'*ordinatio* du saint évêque par le pape Serge I^{er}. A bon droit, il se prononce pour l'année 695, marquée en toutes lettres dans la note autobiographique de Willibrord, et rejette celle de 696, indiquée en chiffres romains par les copistes de Bède ; l'erreur, estime le P. V., ne doit pas remonter à Bède lui-même. Pour le jour, comme aussi pour le lieu, il fait confiance au texte de Bède : « en l'église de Sainte-Cécile, le jour de sa fête », c'est-à-dire le 22 novembre. Il écarte avec raison la basilique de Saint-Pierre, indiquée sans doute à la suite d'une conjecture, assez naturelle, et fautive d'information précise, par Alcuin. Mais pour le jour, la chose n'est pas si claire. Aussi le P. V. doit-il argumenter contre la plupart des bons érudits qui s'appuient sur le Calendrier de S. Willibrord pour désigner le 21 novembre. En regard de ce jour, en effet, une main contemporaine a marqué : *Ordinatio domni nostri Clementis*. En 695, le 21 novembre tombait un dimanche. Et le dimanche paraît mieux convenir, selon la coutume romaine, à une consécration épiscopale. Reprenant un raisonnement de M. Flaskamp, le P. V. s'efforce d'abord d'énervier l'argument de fait ; il est d'avis que la courte mention de l'*ordinatio* intéresse en réalité le x et non le xi des calendes de décembre, et il se réfère au manuscrit. Le scribe, de son écriture menue, aurait commencé trop haut sa note et, de la sorte, n'a atteint qu'à peine le 22. Mais c'est bien le 22 qu'il entendait désigner. Preuve : disposant son énoncé sur quatre lignes, il a coupé *Clemen-* (3^e ligne) et *-tis* (4^e ligne), afin que ce dernier élément du moins arrivât à hauteur du *Nat. sanctae Caeciliae*. L'écart d'un demi-centimètre pourrait-il nous autoriser à infirmer le récit de Bède ? En outre, il va de soi (« kaum zweifelhaft », avait écrit Flaskamp) « que, si le pape a officié au Transtévère, ce ne pouvait être que le jour de S^{te} Cécile ». On peut donc « dire sans hésiter, conclut l'auteur, que S. Willibrord fut sacré à Rome le lundi 22 novembre 695 » (p. 97).

Nous ne voulons pas nous inscrire en faux contre cette opinion, qui a paru plausible à plus d'un. Pourtant, nous ne l'adopterions pas « sans hésiter ». Un examen attentif du manuscrit ne permet nullement d'affirmer avec assurance que l'annotateur a visé le 22 novembre : en fait, aucun élément de son énoncé, pas même la syllabe *-tis*, ne se trouve placé en regard de la fête de S^{te} Cécile (comme c'est le cas dans l'édition diplomatique de Wilson, mais pour des raisons purement typographiques, p. 13). Si le scribe avait réellement voulu désigner le 22, il aurait dû descendre nettement plus bas, ce que rien ne l'empêchait de faire ; aussi bien, jusqu'à M. Flaskamp, personne n'a-t-il décelé chez lui pareille intention. La disposition triangulaire de la note peut, au reste, s'expliquer autrement, ne fût-ce que par un souci d'ordre esthétique ; comparez une disposition assez semblable, mais de la première main, en marge de février (fol. 35). Quant à l'argumentation : si le pape a consacré à Sainte-Cécile, c'était donc le jour de S^{te} Cécile, elle n'est pas sans réplique. Il n'est pas absolument exclu que Serge I^{er}, respectueux de la coutume de consacrer un évêque le dimanche, se soit rendu déjà le 21 novembre dans une église où tout devait être apprêté pour qu'il y célébrât pontificalement la fête patronale le lendemain. La tradition liturgique d'Echternach mérite aussi d'être inter-

fogée. A première vue, elle paraît favorable au 21 ; ainsi dans le sacramentaire du XI^e siècle, décrit par LEROQUAIS, t. I, p. 124. Il reste, évidemment, à s'expliquer sur ce point le témoignage de Bède, qui a malgré tout son poids. On remarquera que M. Levison, dans le second des deux articles cités ci-dessus, paraît bien maintenir ses préférences pour le 21 : « Pope Sergius ordained him on the 22nd, or perhaps better, the 21st day of November, 695, in the old church of St. Cecilia in Trastevere, on the day or on the eve of the festival of this patroness of music » (p. 29).

Le problème, heureusement n'est pas d'envergure. Il en est de plus importants et non moins controversés. On ne niera pas qu'un peu de passion partisane se soit mêlé à la discussion qui, fin 1939, eut pour objet, chez nos voisins de Hollande, l'activité apostolique que S. Willibrord exerça respectivement dans le Nord et dans le Sud de leur pays. Pour M. P. C. Boeren, auteur d'un petit ouvrage intitulé *Sint Willibrord, Apostel van Brabant* (Tilburg, 1939) et de plusieurs articles de revue, il est scientifiquement indémontrable que le missionnaire anglo-saxon, qui débarqua sur le continent en 690, ait jamais foulé le sol de la Frise du Nord avant l'année 719. On lira dans le périodique *Brabantia nostra* (t. V, janvier 1940, p. 97-106) ses dernières conclusions, les plus tranchées, défendues notamment contre le P. G. Gorris (voir *Het missiegebied van S. Willibrord vóór zijn komst*, avec, en annexe : *Aanteekening over St. Willibrords werkzaamheid in Noord-Brabant*, dans le numéro consacré au souvenir de S. Willibrord par la revue *Studiën*, t. CXXXII, 1939, p. 295-307). Pour M. Boeren, c'est dans la *Frisia citerior* et en Brabant que l'archevêque de la *gens Fresonum* a rempli sa mission jusqu'à la défaite et la mort de Radbod. Des vues semblables avaient été exprimées par Dom Huyben, O. S. B. (*Sint Willibrord en Noord-Brabant*, dans *Historisch Tijdschrift*, t. XVIII, 1939, p. 185-219), qui n'admet pas d'établissement de Willibrord et de ses moines à Utrecht avant 719. C'est là une conception qui aurait provoqué, de la part du P. V., de nouvelles et intéressantes discussions (lire déjà les p. 98-100). Il y reviendra sans doute ; nous recueillerons alors bien volontiers son avis. En attendant l'accord sur les questions particulières, où l'hypothèse a souvent un rôle à jouer, il est permis, croyons-nous, de concilier dans une large mesure les divers points de vue par cette considération que Willibrord, destiné dès 695 en qualité d'archevêque à l'évangélisation de tout le peuple frison, a exercé surtout ce ministère auprès des Frisons établis en deçà des frontières, mobiles, de la domination franque, et cela sans préjudice d'une action féconde en Brabant septentrional, jusqu'au jour où l'éviction définitive du roi Radbod lui permit de faire réellement d'Utrecht sa cité épiscopale et la base de ses missions vers le Nord.

On corrigera, chez M. le chanoine Erens : p. 17, *Bibliotheca rerum germanicarum* en *Monumenta Germaniae historica* ; p. 50 : *trivirium* en *trivium* ; p. 93, *in 795* en *in 695* ; p. 127 : dernière ligne, *Bede* en *Alcuin*. Chez le P. V., p. 210 : *Calloo* en *Caloes* ; plus haut, p. 72, l'auteur s'est exprimé d'une façon assez malencontreuse et qui trahit certainement sa pensée : « Il faudra supprimer, écrit-il, de l'histoire de l'apôtre de la Belgique (S. Amand), l'évangélisation de Chanelaüs, car cette île, qui a tant intrigué les historiens, n'a jamais existé. » S. Amand a bel et bien porté l'Évangile à Chanelaüs ; mais il convient de chercher ce lieu, une presque île formée sur les rives de l'Escaut par le *terp* de

Caloes, là où s'étendra un jour la ville d'Anvers. Le P. V., du reste, poursuit : « Depuis que M. Floris Prims a identifié Chanelaus avec Anvers, ce passage de la *Vita* de S. Amand se simplifie singulièrement. »

N'omettons pas, en terminant, de louer l'illustration, en partie inédite, des deux ouvrages. M. C.

G. LOZINSKI. *De saint Bon, évêque de Clermont. Miracle versifié par Gautier de Coinci*. Helsinki, 1938, in-4°, 133 pp. (= *Annales Academiae scientiarum Fennicae*, B. XL, 1).

Comme nous l'avons déjà signalé ici même (*Anal. Boll.*, LVI, 418-20), M. A. Långfors prépare une édition critique complète des Miracles de la Vierge composés par Gautier de Coinci. Mais il ne s'avance qu'à pas prudents et a suggéré à des élèves ou à des amis d'étudier séparément quelques-uns des Miracles les plus connus du célèbre recueil. M. Lozinski a choisi le miracle de S. Bon ou Bonnet, évêque de Clermont, dont voici en quelques mots le résumé. S. Bonnet était resté dans l'église Saint-Michel pour y passer la nuit en prières. Après minuit, il vit la Vierge, entourée d'anges et de bienheureux, qui entraient dans le sanctuaire. Un ange, s'étant approché de Marie, celle-ci lui enjoignit de chercher S. Bonnet, car c'était lui qui devait chanter la messe. Les saints s'approchèrent de l'évêque, qui tâchait de se dérober, et le revêtirent d'ornements sacerdotaux apportés des cieux. L'office terminé, la Vierge offrit à S. Bonnet la chasuble avec laquelle il avait célébré. Après sa mort, le peuple conserva comme une relique insigne ce précieux ornement. Le successeur de S. Bonnet, croyant obtenir la même faveur, resta une nuit dans l'église. Mais alourdi par la boisson, il s'endormit. A sa confusion, il se réveilla non dans l'église, mais dans son lit.

L'introduction de M. L. repose dans l'ensemble sur une érudition de bon aloi ; elle présente malheureusement quelques erreurs. M. L. écrit : « Saint Bonet... fut évêque de Clermont de 859 à 892, succédant à son frère saint Avit II. Il renonça à sa charge et mourut à Lyon, le 15 janvier 910 » (p. 7). On se demande où l'auteur, qui s'appuie sur la *Series episcoporum* de Gams, a été chercher ces indications inexactes. Gams n'en est nullement responsable, car il place S. Bonnet à la fin du VII^e siècle, sans préciser la date de sa mort. En général, on admet aujourd'hui que S. Bonnet mourut vers 705. Mais sans doute les dates erronées, citées plus haut, proviennent-elles d'une simple méprise, car M. L. écrit (p. 17) que la dépouille du saint évêque fut transportée de Lyon à Clermont en 722. Pour tout ce qui touche à la valeur de la *Vita Boniti* et aux données chronologiques qu'elle renferme, deux études auraient évité à M. L. bien des recherches inutiles, à savoir l'introduction de B. Krusch à l'édition critique de la *Vita* dans les *Monumenta Germaniae historica* (Scr. rer. merov., t. VI) et l'article de M. L. Bréhier dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* (t. IX, col. 843-47).

Rapprochant la vision de S. Bonnet de celle de S. Hildephonse de Tolède, l'auteur se demande s'il y a dépendance de l'une par rapport à l'autre, et il conclut à la priorité du récit espagnol. Nous ne croyons pas cependant que la preuve soit faite. Le miracle de S. Hildephonse apparaît dans la *Vita Hildephonsi* (BHL. 1319), attribuée à l'évêque de Tolède Cixila, mort vers 783. « La légende, écrit M. L., date de la fin du VIII^e siècle, si elle est vraiment de l'évê-

que de Tolède Cixila » (p. 16). Sans doute, des historiens récents continuent à revendiquer pour Cixila la paternité de ce texte, par exemple Z. García Villada (*Historia eclesiástica de España*, t. III, p. 31 ; cf. *Anal. Boll.*, LVI, 410), et plus récemment B. Sánchez Alonso (*Historia de la historiografía española* t. I, Madrid, 1941, p. 164) ; mais c'est à tort. Sans vouloir ici entrer dans une discussion qui nous entraînerait trop loin, contentons-nous de dire que, selon toutes les apparences, la *Vita* fait partie de cet ensemble de faux qui a été mis en circulation par l'évêque d'Oviedo Pelayo, mort en 1129. Par ailleurs nous savons que dès la fin du XI^e siècle, les fidèles vénéraient la chasuble de S. Bonnet. Le témoignage d'Herbert, évêque de Norwich (1091-1119) ne laisse aucun doute à ce sujet. L'antériorité du récit espagnol n'est donc pas évidente.

Des anciens inventaires du trésor de la cathédrale de Clermont, M. L. ne connaît que celui découvert par Douet d'Arcq en 1853. Depuis, M. L. Bréhier en a retrouvé un second, qui date également du X^e siècle. Il les a publiés tous deux en les illustrant d'un commentaire très érudit (*Études archéologiques*, dans les *Mémoires de la Société des « Amis de l'Université » de Clermont-Ferrand*, fascicule II, 1910, p. 34-48). Parmi les *pallia* signalés dans les deux inventaires on remarque : *alio pali quem Adelaidis donavit sancti Agricoli* ; *pallio I que fuit Adalais*. Il s'agit d'un *pallium* offert par Adélaïde, femme de Hugues Capet, à Gerbert, archevêque de Reims, en 988. Étant entré dans le trésor de la cathédrale de Clermont, il fut identifié, semble-t-il, à la chasuble de S. Bonnet. En 1785, le chanoine Cortigier put lire sur l'ornement qui passait pour être le vêtement miraculeux une inscription en broderie, qui indiquait que le *pallium* était un don d'Adélaïde à Gerbert.

En appendice, M. L. publie plusieurs textes latins, à savoir le n° 1419 de la *BHL.*, la version rythmique (*BHL.* 1420) et sa recension en prose, une version éditée naguère par H. Kjellmann (*La deuxième collection anglo-normande des Miracles de la sainte Vierge*, Paris, 1922, p. 158-60). Enfin, l'auteur fait connaître une pièce inédite, conservée dans un manuscrit du XII^e siècle de la bibliothèque de l'Arsenal (n° 903). C'est un petit poème latin de 93 vers octosyllabiques, dans lequel on raconte une vision très semblable à celle de S. Bonnet, mais le héros n'est pas nommé : *de quodam episcopo*, et la Vierge lui remet non un vêtement liturgique, mais du lait dont elle a nourri l'Enfant Jésus :

Dono tibi lac proprium — Quo pavi Dei filium.

Quant à la partie principale du livre de M. L., à savoir l'édition critique du miracle de S. Bonnet, nous y retrouvons l'excellente tenue scientifique de tous les travaux de philologie romane publiés sous les auspices de l'Académie finlandaise.

B. G.

Lauritz WEIBULL. *Ansgarius*. Dans *Scandia*, t. XIV (1941), p. 186-99.

De sa plume ferme et acérée, le professeur de Lund, éditeur de la revue *Scandia*, dont on connaît la sévère critique et la vaste érudition en matière d'histoire des pays du Nord, a voulu exposer en quelques pages la biographie de S. Anschaire et esquisser son portrait. Se libérant hardiment d'une littérature ancienne, encombrée de faux et de documents pour le moins douteux, ainsi que de l'enchevêtrement prolixe des modernes, il trace brièvement le cadre où se place l'activité du saint. Puis il tire des sources les points essentiels,

marquant nettement ce qui lui paraît à rejeter, ce qu'il estime devoir admettre. Enfin, il s'efforce de dégager, des ombres et des traits de convention qui subsistent dans la biographie que nous a laissée son successeur Rimbart, la physionomie véritable d'Anschaire. Il y a fort bien réussi. Ses pages substantielles seront un guide sûr.

P. G.

A. Z. HUISMAN. *Die Verehrung des heiligen Pancratius in West- und Mitteleuropa*. Haarlem, H. D. Tjeenk Willink, 1939, in-8°, iv-176 pp., carte et planche.

La Passion de S. Pancrace (BHL. 6420-6427, 6423b, 6427b) ne renferme guère que des traits tout à fait légendaires ; mais ce martyr a connu, au cours des siècles, une popularité assez large et assez diverse pour mériter une étude d'ensemble. Le livre de M^{lle} Huisman sur ce sujet est sans doute une dissertation présentée devant quelque jury universitaire, car son nom se pare, sur la couverture, du titre de docteur. Elle examine d'abord (p. 8-34) la Passion et ce qu'elle appelle la Légende, c'est-à-dire quelques détails glanés ailleurs. Elle imprime le texte BHL. 6421 (p. 16-18) d'après le manuscrit Fell 4, tome IV, de la Bodléienne. Celui-ci, à en juger d'après cette édition, n'offrirait aucune leçon douteuse ou différente du texte reçu ; ce qui semble anormal. Quelques phrases sont incompréhensibles ; ainsi, p. 17 : *quod talis infantia perseverare mori vellet* ; et p. 18 : *quantum pictura ista quam videmus et factis non*. Aucune conjecture ne tente de leur donner un sens acceptable. L'auteur note (p. 15) que la recension inédite de la Passion dans le manuscrit Add. D. 106 de la même bibliothèque (n° 29645 du *Summary Catalogue*), est très proche de BHL. 6427, texte connu par le manuscrit 53 de la Ville de Namur. Le point est à noter, car le manuscrit d'Oxford porte des traits indéniables d'une origine belge ; le *Summary Catalogue* suggère pour le manuscrit Add. D. 106 le voisinage de Tongres ; mais celui de Namur, qui n'est pas d'origine namuroise, comme l'écrit M^{lle} H. (il est certainement de Saint-Hubert, *Anal. Boll.*, I, 505), fait penser que celui d'Oxford pourrait provenir aussi de Saint-Hubert. Parmi les hymnes, dont la liste est prise au répertoire d'Ulysse Chevalier, il en est un, *Honoramus hodiernum* (*Repert. hymnol.* 8000), qui rapporte une série de miracles attribués au saint (p. 29-34). Ceux-ci ont dû exister sous forme de récits en prose, car l'hymne n'est guère qu'un tissu d'allusions, mais nous n'en retrouvons la trace nulle part ailleurs. Après quelques notes sur des mentions datant de l'antiquité chrétienne, principalement à propos des reliques de S. Pancrace dans la correspondance de S. Grégoire le Grand, l'auteur passe au corps de son travail : le culte en Angleterre, en France, en Belgique, dans les Pays-Bas, en Autriche, en Allemagne, en Suisse. Dans chacun de ces sept chapitres, indication des sources dépouillées (listes de dédicaces, ouvrages de topographie, etc.) ; relevé des endroits où le culte est signalé par ces sources imprimées, avec une exception en faveur de la Belgique, car ici M^{lle} H. s'est mise en rapport avec le clergé local pour compléter le dossier ; enfin, l'auteur s'efforce de retracer le développement général du culte. Trois chapitres fort sommaires (p. 137-49) traitent de Pancrace dans l'anthroponymie, de ses patronages spéciaux (enfants, parjures, maladies de la peau etc.), de quelques représentations du martyr dans l'art. Cette dissertation n'apporte aucune contribution vraiment utile, et il n'est guère de page où n'apparaissent des marques d'inexpérience.

Admettons que, pour des raisons pratiques de géographie ou de bibliographie, il convienne de diviser la matière selon les frontières politiques de 1935, en négligeant l'appartenance de larges territoires à des sphères d'influence différentes, non seulement au moyen âge, mais jusqu'au concordat napoléonien ; admettons aussi, pour des motifs de commodité, l'exclusion de toute l'Europe méridionale. Encore faudrait-il, dans les bornes ainsi assignées, que le dépouillement fût approfondi et homogène. M^{lle} H. n'y tâche point. Chaque région est traitée plus ou moins complètement selon l'aide qu'apportent des imprimés facilement accessibles. On peut espérer que, pour la plupart des pays, l'auteur relève correctement les paroisses aujourd'hui dédiées à S. Pancrace. Elle y joint parfois quelques chapelles, qui sont les unes anciennes, les autres modernes, mais jamais d'après un plan conséquent pour les différents diocèses d'un pays. Aucune utilisation des anciens pouillés, ni d'ouvrages fondamentaux comme les *Erläuterungen zum geschichtlichen Atlas der Rheinprovinz*, dans les *Publikationen der Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde*, XII. Les traces de confréries, d'anciens autels ne sont pas reprises méthodiquement. Des mentions nombreuses auraient pu être ajoutées si l'auteur avait dépouillé aussi les litanies et les inventaires d'objets d'art. Les publications du chanoine Leroquais, qu'elle ignore, auraient, en tout cas, donné une base solide aux recherches liturgiques. Si quelqu'un des répertoires qu'elle emploie fournit à M^{lle} H. des renseignements sur l'origine de la paroisse ou sur son histoire, elle les transcrit ; dans le cas contraire, elle ne les poursuit pas systématiquement, sauf, nous l'avons indiqué, en Belgique, où, hélas ! elle semble prendre pour argent comptant des rapports hâtifs dus à des prêtres plus obligeants qu'entraînés aux recherches historiques. Bref, il n'est pas possible de se livrer à une vaste étude d'ensemble sur un pareil thème sans se consacrer d'abord à la recherche patiente du nom d'un saint dans tous les documents publiés sur toute l'aire du territoire que l'on veut embrasser. Le moment n'est pas encore venu où quelque jeune universitaire peut à ce sujet rédiger une thèse étendue à la moitié de la chrétienté occidentale depuis les origines jusqu'à nos jours. Il eût fallu conseiller à l'auteur de limiter l'enquête à un seul pays, peut-être à un seul diocèse, et de choisir plutôt un groupe de saints dont le culte semblait digne d'investigation, tel celui des patrons de la chevalerie ou celui des saints de glace, à chacun desquels appartient S. Pancrace. Un point heureusement mis en lumière, c'est que celui-ci, dans certaines régions (Allemagne et pays voisins) a été surtout considéré comme un saint militaire : on le représente en soldat romain, en chevalier, en officier d'époque postérieure ; on lui consacre spécialement des chapelles castrales ; on voit des ordres militaires s'intéresser à son culte. A Mesch (Limbourg hollandais), près de la frontière linguistique, M^{lle} H. omet de noter que le saint porte le nom wallon de Mâcrawe (p. 82-83). A propos de ce saint énigmatique, on a signalé de curieuses coutumes populaires (Rodolphe DE WARSAGE, *Qui est saint Mâcrawe ?*, dans *Bulletin du Vieux-Liège*, 1937, p. 181-83 ; J. HAUST, *Dictionnaire liégeois*, p. 381).

Pour éviter qu'elles ne se perpétuent, relevons maintenant quelques erreurs de détail. Une des plus curieuses, c'est l'importance attachée par l'auteur, en de nombreux endroits (pp. 57, 61, 77, 122 etc.), au sacramentaire gélasien comme à un témoin précieux du culte de S. Pancrace. En réalité, ce vénérable monument de la liturgie romaine ne fait pas au jeune martyr une place à part.

M^{lle} H. s'est persuadé, cependant, que l'indication de la station *ad Sanctum Pancratium*, pour le dimanche *in Albis*, est à la fois une preuve de vénération particulière envers S. Pancrace dans tous les pays où fut en usage le missel romain, et l'un des moyens de sa propagation. Mais la mention des stations romaines, qui n'avait aucune importance pour la célébration liturgique en dehors de la Ville, n'exerça sur le culte aucune influence. L'auteur, à ce propos, fait gravement la leçon à M. Pio Franchi de' Cavalieri (p. 25), dans une discussion de variantes du *Liber Pontificalis*, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elles sont des manières d'exprimer, en bas latin, la même chose. On ne saurait retenir non plus, comme témoignage de culte dans les différents pays, les diverses recensions du martyrologe universel, versifiées ou amplifiées par des auteurs locaux. Il s'agit d'un saint inscrit au calendrier romain et au martyrologe hiéronymien. Une mention de lui dans une copie ou une recension anglaise, française, allemande ne prouve rien pour le culte en Angleterre, en France, en Allemagne. L'auteur accumule les erreurs en invoquant ainsi le « Reimmartyrologium von Anchery » (*sic*), auquel elle assigne pour origine York ou plus probablement Ripon (p. 45). Elle finit par en déduire (p. 123) qu'York constitua un centre du culte de S. Pancrace, qu'Alcuin, autrefois écolâtre d'York, s'en fit le propagateur dans l'empire franc. Rien de tout cela ne tient. Le calendrier en question, certainement anglais, peut-être de Winchester, se lit dans des manuscrits dont le plus ancien ne remonte qu'au début du x^e siècle ; on peut voir à ce sujet E. BISHOP, *Liturgica Historica*, p. 252-56 ; J. F. KENNEY, *The Sources for the Early History of Ireland*, t. I, p. 481 ; F. WORMALD, *English Kalendars before A. D. 1100*, t. I, p. v. Mais M^{lle} H. ne semble avoir jamais entendu parler de Bishop ni de Wormald, ni de ce que les liturgistes anglais ont publié sur les martyrologes et calendriers du moyen âge. Tout ce qui concerne les dédicaces anglaises devrait être repris à la lumière d'une interprétation moins fantaisiste des documents ; dans le paragraphe sur S. Paulin d'York (p. 46), lire 625 au lieu de 652. Pour Pennycross, dans la paroisse de Stoke Damarel, comté de Devon, l'étymologie celtique, suggérée (p. 43) d'après une communication particulière de M. C. W. Bracken, est inadmissible. Le nom apparaît seulement au xvi^e siècle, et pourrait être une déformation de Pancras, car le saint y a une chapelle. En aucune langue celtique Pen-y-cross ne signifie « la croix sur la colline ». C'est probablement une invention de quelque érudit local en mal d'étymologie. Rien n'est moins prouvé que l'attribution à S. Boniface de l'origine du culte de S. Pancrace en Allemagne (p. 122). Le paragraphe consacré à un homonyme, S. Pancrace, évêque de Taormina (au 3 avril, mais date réelle 8 juillet), est notoirement insuffisant et ne comporte aucune référence pouvant éventuellement aider à le distinguer du martyr fêté le 12 mai ; renvoyons au *Comm. marty. hieron.*, p. 359. L'ouvrage de M^{lle} H. est accompagné d'une carte fort bien dessinée, mais où les lieux sont situés arbitrairement pour la commodité du graveur. C'est ainsi que Crainhem est placé en plein Brabant wallon. Une telle manière de représenter les résultats d'une enquête aussi peu homogène ne saurait que tromper le lecteur. Les fautes d'impression sont nombreuses. Des ouvrages du P. Delehaye (dont le nom est régulièrement défiguré), M^{lle} H. ne connaît que la première édition des *Légendes hagiographiques* ; il y avait certainement lieu de citer le *Comm. marty. hieron.*, p. 249-50, et les *Origines du culte des martyrs*, p. 291. Signalons enfin que, du point de vue du

folklore et de celui de la littérature néerlandaise, un compte rendu critique, signé de M. J. Gessler, a paru dans les *Leuvensche Bijdragen*, Bijblad XXX (1939), fascicule 4, p. 99-102. P. G.

Herbert HELBIG. *Untersuchungen über die Kirchenpatrozinien in Sachsen auf siedlungsgeschichtlicher Grundlage*. Berlin, Ebering, 1940, in-8°, 393 pp. (= *Historische Studien*, 361).

L'étude des patronages d'église, longtemps négligée là où prédomine la confession protestante, rencontre en ces pays des difficultés d'un ordre spécial qui rendent l'investigation assez ingrate. C'est ce que faisait observer récemment encore M. Rudolf Irmisch, dans ses *Beiträge zur Patrozinienforschung im Bistum Merseburg* (au t. VI, 1930, de la revue *Sachsen und Anhalt*, p. 44-176), qui prélaient, au moins partiellement, au travail d'ensemble que nous annonçons. Avant tout essai de classement et d'interprétation des données recueillies, la simple liste des patrons est souvent fort malaisée à établir pour les paroisses d'avant la Réforme, et cela en dépit du recours aux sources les plus diverses : documents d'archives, monuments épigraphiques, sceaux, examen du mobilier artistique et des cloches, traditions populaires etc. On pourra constater combien le recensement opéré par M. Irmisch demeure émaillé de points d'interrogation.

Ce qui, nonobstant, a engagé M. H. Helbig à pénétrer dans un vaste domaine encore peu exploré, c'est moins, semble-t-il, le désir d'apporter une contribution nouvelle à l'histoire religieuse de la Saxe que celui d'éclairer, si possible, l'un par l'autre le double problème de la colonisation ancienne et de la christianisation progressive du pays. Fort judicieusement, M. H., avant d'entrer en matière, a fait une enquête sur les principes, la méthode et les sources de la « Patrozinienforschung » (p. 11-46). Parmi les érudits dont le nom revient le plus volontiers sous sa plume, nous relevons Joh. Dorn, H. Fink et le P. Delehaye. De notre regretté confrère, appelé par erreur « der französische Bollandist Delehaye », l'étude qui a pour titre *Loca Sanctorum* (1930) a utilement influé sur la méthode de l'auteur. La tâche que celui-ci a entreprise présente des aspects assez différents de ceux qui caractérisent en général l'étude des régions évangélisées aux temps mérovingiens. L'histoire ecclésiastique de la Saxe, on le sait, ne commence qu'assez tardivement. D'autre part, au point de vue des patronages d'églises, cette histoire se clôt dès l'époque de la Réforme, lorsque le pays saxon fut acquis presque entièrement au protestantisme. Territorialement, M. H. a consacré ses recherches à la Saxe, entité politique moderne (« Land Sachsen »), non à des diocèses médiévaux. Les sièges épiscopaux auxquels ressortissaient autrefois ces territoires sont ceux de Meissen, Mersebourg, Naumbourg, Prague, Bamberg et Ratisbonne. On peut regretter que M. H. n'ait pas joint à son ouvrage une carte géographique figurant les anciennes circonscriptions religieuses de ces régions : le lecteur eût pu de la sorte se faire une idée plus exacte tant du domaine envisagé dans son ensemble, que de ses délimitations intérieures.

Pour le groupement des patronages — cinquante-trois en tout, ce qui peut paraître un chiffre relativement faible — l'auteur s'est rallié à un plan qui se réclame des directives préconisées naguère ici même (*Loca Sanctorum*, p. 36),

compte tenu cependant des conditions assez spéciales du sujet traité. Voici ce groupement : I. *Allgemeine und biblische Heilige* ; II. *Patrozinien der Kreuzzugszeit und des späten Mittelalters* ; III. *Der fränkisch-süddeutsche Patrozinienkreis* ; IV. *Diözesanpatrozinien*. Il ne nous appartient pas de juger du bien-fondé des conclusions que, du point de vue de la « Siedlungsforschung », M. H. a rattachées à son enquête. A maintes reprises, il met en évidence le rôle joué, dans le choix des patrons, par les personnes morales et les collectivités : ainsi, les ordres religieux (notamment pour le patronage de Notre-Dame, le plus répandu) ; les cités épiscopales (exemples : diffusion du culte de S. Laurent, à partir de Mersebourg, et de celui de S. Maurice, à partir de Magdebourg) ; les fondateurs ou les propriétaires d'églises et, parmi eux, les familles régnantes ou de haute noblesse (SS. André, Georges, Michel) ; les marchés (S. Nicolas). La dévotion, relativement récente, envers S^{te} Anne devint rapidement populaire. L'auteur constate que les influences venant du sud dominèrent largement, à partir d'une certaine époque (culte des SS. Gilles, Martin, Léonard, Burchard, Kilian, Otton, Gothard, Afra, Wolfgang, Wenceslas) ; et il s'étonne de l'absence presque totale des patrons diocésains honorés particulièrement en Thuringe, en Hesse et sur le Rhin. Notons de même l'absence de saints locaux. La S^{te} Wandelburg de la p. 308 est sans doute S^{te} Walburge. Pourquoi les patronages des apôtres Philippe et Jacques, Simon et Jude (p. 371) ont-ils été qualifiés d'« alttestamentlich » ?

M. C.

Georges GAILLARD. *Les débuts de la sculpture romane espagnole*. Paris, P. Hartmann, 1938, in-4°, xxxv-270 pp., cxxviii pl.

Id. *Premiers essais de sculpture monumentale en Catalogne aux X^e et XI^e siècles*. Ibid., 1938, in-4°, 112 pp., xvi pl.

Pendant plusieurs années, M. Gaillard a parcouru l'Espagne, étudiant minutieusement les monuments de la sculpture romane. Sa première intention était de présenter un *corpus* de toutes les œuvres qui sont parvenues jusqu'à nous. Ce plan a dû être momentanément restreint ; les deux volumes, qui constituent en même temps la thèse de doctorat de M. G., se bornent à retracer « la formation et la jeunesse de la sculpture romane en Espagne ». Trois monuments font l'objet d'un examen approfondi : Saint-Isidore de Léon, la cathédrale de Jaca, Saint-Jacques de Compostelle. Après un bref aperçu historique de la fondation de chaque église, l'auteur décrit et analyse avec un soin méticuleux les pièces de sculpture et particulièrement les chapiteaux. En général, c'est l'aspect technique et archéologique, de préférence à l'aspect historique et iconographique, qui a retenu l'attention du savant archéologue.

A juste titre, il rend hommage au beau livre de M. M. Gomez Moreno, *El arte románico español* (Madrid, 1934), dans lequel il a trouvé un guide sûr et éclairé, sauf à s'en écarter sur quelques points. Nous laisserons aux spécialistes la tâche de départager les deux archéologues sur les questions litigieuses et nous limiterons notre examen à quelques passages de la thèse de M. G. qui touchent plus directement nos études.

Les notices historiques, consacrées à chaque monument, se contentent le plus souvent de résumer le livre de M. Gomez Moreno. Nous regrettons que l'auteur n'ait pas interrogé les sources écrites et ne se soit pas efforcé à débrouil-

ler lui-même le problème des origines des trois églises qu'il a si admirablement décrites. Souvent les archéologues, se fiant à leurs prédécesseurs, reproduisent les mêmes dates, appuyées sur les mêmes témoignages, mais quand il s'agit de chartes et de chroniques espagnoles, il est prudent d'y regarder de très près. L'histoire de la translation des reliques de S. Isidore de Séville à Léon, en 1063, a frappé vivement les contemporains. Cet événement nous est connu par différents textes dont la filiation n'est pas claire. La Chronique de Silos (*BHL*. 4490) est-elle antérieure au texte *BHL*. 4488, ou celui-ci a-t-il la priorité? On ne sait. Que vaut la charte de fondation de Ferdinand I^{er}? Comment nous a-t-elle été transmise? Peut-on se fier à l'édition de Florez (*España Sagrada*, t. XXXVI, p. CLXXXVIII-CXCII)? Peut-on, sur la foi de la série de signatures qui se lisent à la fin de cette charte, admettre que furent présents à cette cérémonie les saints personnages que voici : Eneco (Iñigo) d'Oña, Garcia de Saint-Pierre d'Arlanza, Sisebut de Cardeña, Dominique de Silos, Fagildus de Antealtares (cf. R. MENENDEZ PIDAL, *La España del Cid*, t. I, p. 150)? Si ce renseignement est exact, plusieurs abbés bâtisseurs auraient assisté à l'acte de fondation d'une des principales églises du XI^e siècle.

Au sujet de la cathédrale de Jaca, M. G. cite comme premier document les actes du concile tenu en cette ville en 1063. La tradition manuscrite de ce texte devrait être soumise à un examen critique. M. G. écrit que le roi Ramire I^{er} réunit à Jaca un concile « pour restaurer et doter sa cathédrale » (p. 88). Ces derniers mots, qui ne se lisent pas dans les actes du concile, ne résument pas exactement le document. Il s'agit plutôt de restaurer la discipline ecclésiastique : *ob restaurandum sancte matris ecclesie statum nostris in partibus*, et de remplacer l'évêché d'Huesca occupé par les infidèles : *ad restauracionem superscripti episcopatus*. Les copies sont hésitantes au sujet de la phrase : *Ranimiro principi, qui curam adhibuit ad restaurandam suam matris ecclesiam* (cf. D. SANGORRIN Y DIEST-GARCÉS, *El libro de la Cadena del concejo de Jaca*, Zaragoza, 1920, p. 50). Quand on parcourt les textes publiés par Sangorrin et ceux dont J. GAVIRA MARTIN a dressé l'inventaire (*Estudios sobre la iglesia española medieval*, Madrid, 1929, p. 29-72 ; cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 405), on souhaite vivement qu'un diplomatiste de profession ait le courage de classer et d'analyser tous ces actes. Il serait intéressant de fixer avec précision les dates de construction de la cathédrale de Jaca ; car, comme l'a déjà montré M. Gomez Moreno (p. 77-89 : *Expansion Jaquesa*), plusieurs églises lui sont étroitement apparentées : Santa Maria de Iguácel, el castillo de Loarre, Santa Cruz de la Seros, San Salvador de Nogal, S. Martin de Fromista. Ce groupe de monuments a été étudié également par M. G. dans le chapitre : *L'œuvre des ateliers de Léon et de Jaca* (p. 121-55).

Du point de vue iconographique, voici quelques remarques en passant. Au portail de Saint-Isidore de Léon sont encadrées deux grandes statues, l'une de S. Isidore, l'autre d'un jeune saint, dont l'identification est douteuse. M. Gomez Moreno pense qu'il s'agit de S. Pélage (op. c., p. 64), tandis que M. G. y voit S. Vincent d'Avila (p. 72). Il est difficile de trancher. On pourrait aussi suggérer une troisième hypothèse : ne serait-ce pas S. Jean-Baptiste, patron primitif de l'église? Quelques chapiteaux du portail occidental de Jaca sont difficiles à déchiffrer et, malgré ses efforts, M. G. n'a pu identifier les scènes (p. 109). Un des chapiteaux du portique méridional porte l'inscription : S. *Sistus*. Le sens

général des scènes est clair, toutefois plusieurs détails restent inexpliqués. Si l'on compare la facture assez grossière de ce morceau de sculpture avec les chapiteaux si gracieux du portail occidental, le contraste est frappant. La traduction espagnole de l'article de A. Kingsley Porter sur la *Tumba de doña Sancho* se trouve au t. LXXXIX (1926), p. 119-33, du *Boletín de la Real Academia de la Historia* et non dans le t. CXIX (p. 88).

La seconde thèse de l'auteur est un modèle de précision et d'exactitude dans la description des monuments. C'est un vrai plaisir que d'étudier, sous sa direction, une pièce de sculpture. M. G. se propose de « décrire les expériences qui, au cours du x^e et du xi^e siècle, ont pu préparer la naissance de la sculpture romane, et particulièrement celles qui ont leur source dans des modèles musulmans ou mozarabes et par l'intermédiaire desquelles l'art roman a pu profiter des expériences antérieures faites par l'art andalou » (p. 7). La Catalogne au x^e siècle a eu de nombreux contacts avec Cordoue et, surtout au point de vue décoratif, « elle a pu jouer un rôle d'intermédiaire et transmettre à l'art roman quelques influences andalouses » (p. 104). Soulignons qu'il s'agit du point de vue *décoratif*, car il y a un problème qui, semble-t-il, mérite de retenir l'attention. Naguère M. R. Menéndez Pidal remarquait que l'Église espagnole eut des « tradiciones anti-iconicas » (*España del Cid*, t. I, p. 152). D'autre part, quand on examine les magnifiques reproductions publiées par M. G., on voit qu'à côté de l'élément décoratif, les sculptures figurées sont nombreuses et riches. L'art roman espagnol à ses débuts a-t-il dû parfois lutter pour faire admettre la représentation humaine dans les édifices du culte, ou bien celle-ci s'est-elle implantée sans rencontrer de résistances dans un pays où le voisinage de l'art arabe aurait pu exercer une influence opposée?

Nous n'avons pas eu la possibilité de prendre connaissance du livre de M. Walter Muir WHITEHILL, *Spanish Romanesque Architecture of the Eleventh Century* (Oxford, 1941). Peut-être traite-t-il de quelques-unes des questions que nous avons effleurées ici.

B. G.

Balint HÓMAN. *König Stephan I. der Heilige. Die Gründung des ungarischen Staates*. Breslau, Korn, 1941, in-8°, 282 pp., ill.

Dessiner le portrait de S. Étienne sans le placer dans le cadre de l'histoire de son pays serait donner de lui une image aussi fautive que si l'on traitait de la sorte S. Édouard le Confesseur ou S. Louis IX. C'est donc à juste titre que M. Hóman, préparé à cette tâche par ses travaux sur le passé hongrois et en particulier par le grand ouvrage dont le tome I^{er} est maintenant accessible en allemand (*Geschichte des ungarischen Mittelalters*. Bd. I: *Von den ältesten Zeiten bis zum Ende des zwölften Jahrhunderts*. Berlin, de Gruyter, 1940), s'est décidé à écrire, à l'occasion du neuvième centenaire de la mort du saint (15 août 1038), une biographie qui met réellement en valeur sa personne et son œuvre. La traductrice a eu raison d'insister sur cet aspect par un changement de titre, car l'original hongrois s'appelle simplement *Szent István*. Partant des origines les plus lointaines, M. H. résume tout ce que les chercheurs ont pu découvrir sur les Hongrois et sur les peuples qui devaient se fondre avec eux dans l'unité nationale. La version allemande ne comporte aucune référence. Le lecteur ne manquera pas d'être intrigué par une multitude de citations entre guillemets, qui, à en juger par leur teneur, dérivent

parfois de sources anciennes, parfois de travaux récents. Mais l'auteur mérite confiance, et le tableau est tracé de main de maître. La grande crise de l'histoire hongroise, nous voulons dire le passage du nomadisme à l'état sédentaire, le choix de la culture occidentale de préférence à l'orientale, enfin l'abandon du paganisme pour la religion chrétienne, est ici admirablement exposée. Cette triple évolution, amorcée peu avant la naissance de S. Étienne, fut pour une bonne part son œuvre personnelle. Il la conduisit à son terme et la fixa. L'auteur, en terminant, jette encore un coup d'œil sur la suite des siècles et les héritiers de la tradition de S. Étienne. Les quelques pages qui concernent S. Émeric comptent parmi les meilleures (p. 245-55). L'ouvrage du distingué professeur de Budapest est, peut-on dire, la première biographie de son héros. Il ramène S. Étienne des brumes de la légende à la réalité de l'histoire. La traductrice, moins au courant des langues anciennes que du hongrois, estropie parfois les mots latins. Il y aura lieu de remédier à ce défaut dans une édition française, qui est à souhaiter. P. 93, lire : 974. P. 227, corriger Namours en Namur ; il n'est cependant pas sûr que l'évêque Liéduin de Byhor fût originaire de cette ville ; certainement lotharingien, il semble appartenir plutôt par sa naissance à Liège ou à Andenne (voir Félix ROUSSEAU, *Actes des comtes de Namur de la première race*, Bruxelles, 1937, p. LIX-LX).

P. G.

Ove MOBERG. *Olav Haraldsson, Knut den Store och Sverige*. Lund, Gleerup, et Copenhagen, Munksgaard, 1941, in-8°, 239 pp., 1 pl.

M. Moberg étudie avec une grande compétence les rapports du roi de Norvège S. Olav Haraldsson avec le roi S. Canut et avec la Suède. Son premier chapitre (p. 7-24) est d'une importance qui dépasse largement le cadre propre de l'essai. Il s'efforce d'y déterminer la valeur des sagas et des poèmes scaldiques comme sources historiques. On remarque, dans la philologie et l'historiographie scandinaves, un heureux retour à des thèses plus modérées, après les excès d'une critique trop sûre de soi et qui abusait quelque peu de l'incompétence forcée d'un public à qui l'on pouvait faire accroire ce que l'on voulait sur le contenu et le sens des anciens poèmes norrois. Ce chapitre de M. M., comme le reste de son ouvrage, est un des meilleurs exemples de ce bon sens. Des travaux récents ont montré à l'évidence qu'on ne pouvait faire fond sur les seules sagas pour reconstituer l'histoire des pays du septentrion aux environs de l'an 1000. Il faut leur préférer, quand c'est possible, les données des poèmes scaldiques contemporains des événements. Mais, dans l'usage de ces sources primordiales, les historiens ont généralement fait une confiance beaucoup trop absolue aux transcriptions, aux arrangements et aux traductions de Finnur Jónsson, qui, partant d'un faux principe, torturait les poèmes pour les accommoder aux sagas. Il convient donc de s'attacher désormais de plus près aux résultats obtenus par M. E. A. Kock, dans ses *Notationes norroenae*, et par les philologues de son école, patients scrutateurs d'une littérature qui, pour la complication, ne le cède qu'à la poésie de cour irlandaise et galloise.

Dans les chapitres suivants, M. M. étudie successivement les relations entre S. Canut et S. Olav au cours du séjour de ce dernier en Angleterre, et les détails que contient, sur les transactions entre la Norvège et la Suède, le poème du scalde Sigvat Thordarson intitulé *Austrfararvisur*. Divisant pour régner, Canut avait d'abord récompensé par des concessions de territoires les chefs qui l'avaient

assisté au début de sa carrière. Ainsi s'était constitué le royaume norvégien d'Olav. Mais le moment vint où Canut se sentit assez sûr de sa position pour tenter de reprendre ce qu'il avait d'abord accordé. C'est le sujet du chapitre IV (p. 148-78). Après avoir essayé des moyens pacifiques, Canut recourut à la force contre Olav, qui s'était assuré l'alliance du roi de Suède Anund Jakob. Les hostilités se terminèrent par la bataille de la rivière Helgo, que la plupart des sources représentent comme une victoire de Canut. Mais une étude diligente décèle que certains textes, des recensions de la Chronique anglo-saxonne notamment, indiquent un résultat différent : les Suédois, après avoir infligé aux Danois de lourdes pertes, seraient « restés sur le terrain ». Des passages parallèles montrent pourtant que cette dernière expression a en réalité un autre sens. Elle veut dire que les Suédois, vaincus, couvrirent le champ de leurs cadavres. Cette phrase ambiguë fut, dès le x^e siècle, l'occasion d'une erreur d'interprétation qui se perpétua chez quelques auteurs. Un dernier chapitre conduit S. Olav de la rivière Helgo à Stiklastad, où il devait trouver la mort en combattant. Canut, pressé de se rendre à Rome en pèlerin et pour assister au couronnement de l'empereur Conrad II, n'avait pas exploité à fond sa première victoire. A son retour dans le Nord, il attaqua Olav et le chassa de Norvège, le remplaçant par un homme sûr, son neveu Håkon Eriksson. Celui-ci mourut bientôt. Olav, qui avait dû s'exiler, crut l'occasion favorable pour reprendre la domination, avec l'aide de la Suède, dont l'intérêt était servi par l'indépendance de la Norvège, diminuant ainsi la pression, pour ne pas dire la menace d'encerclement, que tenait suspendue la puissance sans précédent de Canut, roi d'Angleterre, de Danemark, de Norvège et, selon certains, d'une partie même de la Suède. Malgré ce secours, S. Olav fut défait et tué.

En deux excursus (p. 201-225), M. M. étudie d'abord, avec le même doigté, certains passages de Snorri Sturluson concernant les négociations entre S. Olav et la Suède, et s'attaque enfin, à propos des affirmations de Snorri sur l'état de l'Angleterre après la mort de Canut, à une question que les historiens scandinaves ont trop longtemps négligée : la dépendance des anciennes sources nordiques vis-à-vis de la littérature occidentale en général. Il montre la concordance de forme et de fond entre Snorri, la recension E de la Chronique anglo-saxonne et Guillaume de Malmesbury, dans leur description de la bataille de la rivière Helgo.

Cet essai, ou plutôt cette suite de dissertations, est conduit par l'auteur avec une connaissance vraiment remarquable des sources et de la littérature, aussi bien anglaise que scandinave. La justesse de son jugement et la modération de sa critique font espérer qu'après avoir résolu de la même façon, pour les spécialistes, les énigmes dont est semée l'histoire nordique du x^e et du xi^e siècle, M. M. pourrait donner au grand public soit un aperçu général de cette époque, soit du moins une Vie satisfaisante de S. Olav.

P. G.

Börje SCHLYTTER. *La Vie de Thomas Becket par Beneit*. Lund, Gleerup, et Copenhague, Munksgaard, 1941, in-8°, vii-204 pp. (= *Études romanes de Lund*, IV).

Ce volume est le premier texte hagiographique qui paraisse dans la nouvelle collection dirigée par M. Alfred Lombard, professeur à l'université de Lund. Il sera suivi prochainement d'un autre poème religieux, comme celui-ci an-

glo-normand et du ^{xii}^e siècle, la Vie de S. Nicolas, de Wace, dont M. Einar Ronsjö prépare l'édition. Les divers documents concernant S. Thomas de Cantorbéry forment un ensemble qui depuis longtemps retient l'attention des critiques et des historiens. Le culte et la notoriété du martyr se sont étendus sous l'influence d'une véritable propagande, dirigée par les cercles ecclésiastiques. Dans ce dossier, la Vie islandaise de S. Thomas, *Thómas Saga Erkebyskups*, tenait une place à part. M. E. Walberg (*La tradition hagiographique de saint Thomas Becket*, Paris, 1929; cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 203-205) a montré, entre autres points intéressants, que ce texte, reconnu déjà par son premier éditeur, E. Magnusson, comme la traduction plus ou moins fidèle d'un original latin perdu, l'œuvre de Robert, prieur de Cricklade, avait un frère jumeau dans le poème de Benoît, moine de Saint Albans, achevé très probablement dans l'automne de 1184. L'auteur islandais et le moine anglo-normand ont, l'un et l'autre, voulu rendre accessible à un plus vaste public la biographie très précieuse écrite en latin par Robert de Cricklade. On ne possédait du poème de Benoît que l'édition établie, voici près d'un siècle, par Francisque Michel (en appendice à sa *Chronique des Ducs de Normandie*, tome III, 1844). Celle-ci utilise un manuscrit mutilé, qu'elle complète en ajoutant d'après un autre témoin les portions manquantes. Cette publication très insuffisante est maintenant remplacée, d'une façon que l'on peut croire définitive, par l'excellent travail de M. Börje Schlytter. Le nouveau texte, basé sur un manuscrit de la collection Philipps, encore à Cheltenham, est accompagné de variantes choisies avec une sobriété judicieuse chez les cinq autres témoins connus. Nul excès d'acribie non plus dans le classement des manuscrits. M. S. sait se contenter d'un tableau approximatif, parfaitement suffisant et que, d'ailleurs, on ne saurait comment améliorer dans l'état actuel de nos connaissances; mais il se donne libre carrière dans l'étude des particularités de la versification et de la langue. Comme il s'agit d'une pièce datée à quelques années près, nul doute que ses remarques ne rendent de bons services à ceux qui auront à s'occuper de la littérature anglo-normande. Les historiens lui seront reconnaissants d'avoir dressé une bonne table des noms propres et relevé très exactement les passages où Benoît de Saint Albans s'écarte des autres documents, tout particulièrement de la *Thómas Saga*.

P. G.

Sven TUNBERG. *Erik den helige, Sveriges helgonkonung*. Dans *Fornvänner, Meddelanden från K. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademien* (Stockholm), t. XXXVI (1941), p. 257-78.

• Nous souvenant de la grande pénurie des sources médiévales de l'histoire de Suède, nous avons peur de voir la légende liturgique remplacée par une légende scientifique. • Ainsi concluait ici même (*Anal. Boll.*, XVIII [1899], 436-37) le compte rendu de l'étude de Knut Stjerna, *Erik den helige, en sago-historisk studie*, dont la critique destructrice semblait ne laisser debout presque rien des faits rapportés sur S. Éric, et y substituait des conjectures tirées de la mythologie nordique. Ce scepticisme était justifié. S. Éric, pourtant, a dû attendre plus de quarante ans la réhabilitation que publie un des meilleurs historiens scandinaves, M. Sven Tunberg. De la légende, on n'admettait plus guère que l'existence et le caractère vaguement royal d'un personnage, nommé

Éric, non point un saint, mais un usurpateur impie. Le lieu et la date de sa mort n'avaient rien de certain. On ne s'expliquait point comment, après une longue éclipse, son souvenir reparaisait plus tard, ni comment il devenait, aussi bien pour la littérature officielle que chez le populaire, le saint patron du royaume, *Sankte Erik konung*. M. T. s'attache à tous ces problèmes. Il se voit forcé de reproduire les commentaires de ses prédécesseurs, tour à tour conformistes et dévastateurs, depuis l'ancienne Chronique suédoise en prose jusqu'aux plus récents articles. De telles revues des opinions antérieures, qui sont bien souvent une sorte de promenade parmi des tombes dès longtemps oubliées, semblent de tradition chez les écrivains nordiques. M. T. examine ensuite les difficultés sérieuses que présentent les sources, c'est-à-dire principalement la Vie *BHL*. 2594. La lumière, s'il est permis d'espérer qu'elle filtre de quelque part, doit venir de l'histoire générale de Suède, dans cette seconde moitié du XII^e siècle, toute traversée de conflits dynastiques, de guerres civiles, d'alliances étrangères. Et c'est de là, en effet, que M. T. tire des vues particulièrement intéressantes. La Vie, ou du moins la légende qui dut précéder la Vie, est le manifeste religieux d'un parti politique, celui qui soutenait la légitimité de la race royale issue d'Éric contre celle de Stenkel. Une trace de la propagande adverse a été conservée par un document fameux dans l'histoire des procès de canonisation, mais jusqu'ici mal interprété, la lettre adressée, en septembre 1170, par Alexandre III *karissimo in Christo filio K., illustri Sueorum et Gothorum regi* etc. M. T., acceptant les conclusions de recherches récentes, lit : *Kol*. C'est le nom du roi qui s'opposait alors à la dynastie issue de S. Éric ; on avait lu *Kanuto*, et c'est encore la forme qu'adoptait M. S. Kuttner dans une étude récemment analysée ici même (*Anal. Boll.*, LIX, 336). Dans cette pièce curieuse, le pontife exprime son horreur pour les faits exposés dans un message royal, émanant de Kol : certains, en Suède, déçus par le diable, tiennent pour saint un homme mis à mort en état d'ivresse, alors que l'Église permet à peine de prier pour ceux qui ont rendu l'âme en pareil état ; il faut donc que les Suédois cessent de vénérer cet homme, au péril de leurs âmes ; quand même il accomplirait de nombreux miracles, il ne serait point permis de le vénérer comme saint sans l'autorité de l'Église romaine. On a vu là le premier exemple de la réserve à l'autorité suprême des causes de canonisation (BENOÎT XIV, *De Servorum Dei Beatificatione et Beatorum Canonizatione*, lib. I, cap. 10, num. 3). M. T. montre que le personnage en question n'est autre que S. Éric. La lettre d'Alexandre III est donc la première indication du culte voué au feu roi par ses partisans. Les témoignages qui s'y rapportent se répartissent nettement en deux périodes : dans la plus ancienne, les documents ou bien sont hostiles (comme celui que nous venons de rappeler) ou bien se contentent de la plus sèche mention. Dans la seconde, on voit au contraire s'affirmer et se développer le culte, attesté, entre autres, par la Vie (*BHL*. 2594) et les Miracles (*BHL*. 2595). La tradition hagiographique ne fait ensuite que s'enrichir de témoignages populaires, dans une unanimité religieuse et patriotique qui, malgré la Réforme, persistera jusqu'aujourd'hui. L'explication suggérée par M. T. est fort plausible : renversement de la situation politique par la mort de Sverker le Jeune, fils de Karl (juillet 1210), réconciliation du roi de Suède Éric, fils de Knut, avec le Danemark (par son mariage) et avec le Saint-Siège, celle-ci manifestée par un couronnement so-

ïennel, qui fut le premier dans l'histoire de Suède. Innocent III, en 1216, règle les affaires suédoises selon les désirs du nouveau roi. Le culte de S. Éric, fondateur de la dynastie maintenant considérée comme légitime, n'y est point explicitement autorisé, mais la suite des événements montre assez clairement que la permission en est contenue dans les éloges accordés à la famille. En tout cas, on n'hésita pas à s'en prévaloir. Mais le demi-siècle pendant lequel la mémoire d'Éric avait été officiellement ou honnie ou négligée laissait des traces profondes, qui expliquent les obscurités et les incohérences des renseignements biographiques.

Il est un point de chronologie sur lequel nous eussions voulu entendre plus à loisir l'avis raisonné de M. T. : la date de la mort d'Éric. Nous avons touché déjà brièvement ce petit problème (*Anal. Boll.*, LVII, 163). La Vie (*BHL*. 2594) indique, d'une part, le jour de l'Ascension de la dixième année du règne et, d'autre part, le 18 mai 1160. Sur le jour du mois, sauf erreur, tous les calendriers et martyrologes concordent. L'auteur estime que l'année est correctement marquée, mais, avec tous les critiques, il remarque qu'en ce cas il y a certainement méprise sur le quantième du mois : en 1160, l'Ascension tomba le 5 mai. L'erreur, ajoute M. T., est peut-être intentionnelle. Veut-il dire que l'auteur de la Vie, pour contrebattre la propagande adverse et démentir l'histoire d'un ignoble assassinat au cours d'une orgie, a inventé la scène et l'a placée au jour de l'Ascension, sans vérifier la date, en vue simplement d'en rehausser l'intérêt dramatique? Résumons son récit : Éric assistait à la messe solennelle ; prévenu de l'arrivée de ses ennemis, il refuse de quitter l'église avant que la cérémonie ne soit achevée ; ce retard à se mettre sur la défensive entraîne sa mort.

Un premier point est la date, 18 mai. Jusqu'à preuve du contraire, devant l'unanimité des calendriers, il faut la maintenir. Quant à l'incidence de l'Ascension, indiquée dans la Vie, l'érudit suédois semble négliger un aspect important de la question : la valeur de la tradition manuscrite. Tels qu'ils se présentent dans les *Acta Sanctorum* comme dans les *Scriptores rerum suecicarum*, la Vie et les Miracles forment un tout. L'auteur en est connu. C'est Israël Erlandsson, d'abord dominicain, puis évêque de Västerås, mort en 1332. Mais on aperçoit bien, entre les deux pièces, un point de suture, qui ne correspond pas exactement avec la fin de la première et le début de la seconde. Il se place à la fin du § 3 de la Vie, selon la numérotation des *Acta Sanctorum* (Mai t. IV, p. 189 = *Scriptores*, t. II, p. 276), avant la phrase qui commence par les mots : *Sicque ille*. Israël, qui a jusque là adapté un document perdu, certainement bien antérieur, reprend ici la plume et la garde dorénavant. Plusieurs recensions s'arrêtent avant les mots : *Sicque ille*. Les éditeurs des *Scriptores* (t. c., p. 270, et p. 276, note s) remarquent à ce propos que ce qui suit est d'un autre caractère et ne se trouve point dans l'ancien bréviaire d'Upsala. Or c'est dans le § 4 que se lit l'indication de date, 18 mai 1160. Il est fort possible que ceci soit, non la reproduction du document primitif, mais le résultat des recherches ou des conjectures chronologiques d'Israël. Diverses explications ont été proposées. Henschenius (*Act. SS.*, t. c., p. 190, note k ; cf. p. 187, num. 2) a rencontré, dans une édition des offices propres des saints suédois, approuvée à Rome, la date d'année 1151, où l'Ascension tomba le 17 mai. D'où sa conjecture qu'Éric mourut le 18 mai 1151 des blessures reçues

la veille. Elle n'est pas défendable. La Vie, dans sa partie ancienne, dit expressément qu'Éric mourut le jour même, et le fait a été depuis confirmé par l'examen des reliques. D'ailleurs, la date de 1151 est trop haute, les troubles au milieu desquels le roi fut tué n'ayant débuté qu'après 1155. Il n'y a pas lieu non plus de retenir la suggestion des éditeurs des *Scriptores* (t. c., p. 276, note q) : mal au courant de la liturgie, ils ont supposé qu'il s'agissait du *festum Tempora dictum*, c'est-à-dire, en l'an 1160, du mercredi des Quatre-Temps de Pentecôte, férie à laquelle ne conviennent certes point les expressions de la *Vita*. L'Ascension ne se célébra le 18 mai qu'en 1167, date trop basse. Nous avons suggéré (*Anal. Boll.*, loc. cit.) l'année 1161, où l'Ascension tomba le 15 mai, en conjecturant que la rédaction primitive ou Israël ont confondu avec la fête le dimanche dans l'octave, qui tombait donc le 18. Nous ne trouvons rien de plus plausible. Mais il manque toujours une édition satisfaisante de la Vie et des Miracles de S. Éric, ainsi que des leçons de bréviaires qui le concernent. Est-il permis d'espérer que M. T. se chargera de combler cette lacune?

P. G.

Kr. ISAGER. *Krankenfürsorge des dänischen Zisterzienserklosters Øm*. Copenhague, Munksgaard, 1941, in-8°, 127 pp., ill.

Introduits en Danemark par S. Eskil, évêque de Roskilde et ensuite archevêque de Lund, les Cisterciens ne tardèrent pas à y posséder des monastères relativement nombreux et très florissants. Eskil fonda Esrom (1154), issu directement de Clairvaux. L'abbaye d'Øm, dans le Jutland, (en latin *Cara Insula*), fondée ailleurs en 1166 et transférée en 1172 dans son site définitif, est une fille de *Vitae Schola* (1158), fille d'Esrom. L'histoire de ses origines, *Exordium monasterii Carae Insulae*, a été publiée par M. Cl. GERTZ, dans ses *Scriptores minores historiae danicae medii aevi*, t. II, 1 (Copenhague, 1918-1920), p. 153-264. Øm tomba au pouvoir de la couronne danoise lors de l'introduction de la Réforme, en 1526. Le dernier document qui la concerne est un inventaire préparatoire à la suppression, du début de 1554. Des fouilles se poursuivent sur le site de l'abbaye depuis quelques années déjà. Les archéologues danois sont maintenant en mesure de situer exactement les principaux édifices et notamment l'emplacement de différents cimetières. De ceux-ci, ainsi que du sol de l'église, on a retiré une très riche moisson de squelettes. M. Isager, qui s'intéresse de près à l'histoire de la médecine, s'est livré à un examen minutieux de ces restes et présente, en un volume bien illustré, le résultat de son enquête sur la chirurgie osseuse et sur les déformations encore perceptibles à l'examen ostéologique. Malgré les difficultés de sa tâche, les documents étudiés à l'aide des méthodes les plus précises de la science moderne et notamment par l'écran à fluorescence, permettent à M. I. de relever nombre de cas où les médecins, moines eux-mêmes ou, vers la fin du moyen âge, praticiens attachés à l'infirmerie réservée aux étrangers, ont réussi de façon très satisfaisante des opérations ou des traitements délicats. C'est un chapitre à ajouter au récit de ce que doit aux moines la civilisation médiévale. Cet exposé n'intéressera pas seulement les médecins, mais encore les historiens. Dans un essai final, M. I. retrace en général l'histoire de la médecine au moyen âge dans les pays du Nord.

P. G.

Diplomatarium Danicum. Deuxième série, tome 2, 1266-1280, par Franz BLATT et Gustav HERMANSEN; tome 3, 1281-1290, par Adam AFZELIUS et Franz BLATT; tome 4, 1291-1298, par Franz BLATT et C. A. CHRISTENSEN. Copenhague, 1941, 1939 et 1942, in-4°, xiv-364, xiv-395 et xiv-322 pp. (*Det danske Sprog- og Litteraturselskab*).

La deuxième série du *Diplomatarium Danicum* doit renfermer les actes postérieurs à 1250. Nous en avons signalé le premier volume (*Anal. Boll.*, LVII, 447). Le quatrième tome se clôt à peu près avec le XIII^e siècle. C'est donner une idée de l'abondance des documents recueillis (plus de 1200 pour ces trois volumes). La gravure des caractères employés fait de ces pages spacieuses et bien aérées non seulement une merveille d'érudition, mais un bijou typographique. Les temps difficiles que nous traversons ne semblent pas ralentir la cadence de cette belle publication, ni refroidir le zèle des éditeurs pour les antiquités danoises. Les textes, parmi lesquels s'introduisent, à l'occasion, des références anciennes aux pièces perdues, sont précédés d'un résumé très précis en danois. En outre, les documents dont la tradition manuscrite réclame un examen sont pourvus d'une introduction critique. D'excellents index complètent chaque volume. Nul doute que des tables générales, à publier après achèvement de l'entreprise, ne viennent encore faciliter l'utilisation de ces pièces très diverses, dont un grand nombre concernent l'histoire monastique et religieuse.

P. G.

Kathleen MULCRONE. *The Book of Lecan. Leabhar Mór Mhic Fhir Bhisigh Leacáin*. Reprint of Introduction and Indexes. Dublin, Irish Manuscripts Commission, 1939, in-fol., LXIII pp.

Le Livre de Lecán ou Grand Livre de Lecán ne doit pas être confondu avec un autre manuscrit du même genre et des mêmes vastes dimensions, qui porte le nom de Livre Jaune de Lecán (actuellement à la bibliothèque de Trinity College, à Dublin). Il est formé de 311 feuillets, dont la plus grosse partie est conservée à l'Académie Royale d'Irlande, à Dublin, sous la cote 23. P. 2 (*Catalogue*, n° 535); 9 feuillets (142-150) sont reliés dans le recueil H. 2. 17 de Trinity College, également à Dublin (*Catalogue*, n° 1319). La Commission des manuscrits irlandais l'a fait reproduire, sous la direction de M. R. I. Best, en un fac-similé, que nous n'avons pas vu; seul, le tirage à part des pages d'introduction et des index a pu nous parvenir. Une préface de M. Eoin Mac Neill (p. v-vi) place le volume dans son cadre historique. La transcription en fut commencée par Gilla Ísu Mac Fir Bhisigh et ses élèves sous le règne de Ruaidhri Ua Dubhda, roi des Uí Fiachrach, qui mourut en 1417. Il se classe donc, comme le Livre des Uí Maine (vers 1400) et celui de Ballymote (vers 1407), parmi les témoins de cette renaissance des lettres irlandaises dont le début coïncide avec le séjour en Irlande de Richard II d'Angleterre (1395). Les sources auxquelles se réfère le compilateur lui-même sont nombreuses (voir p. xiii). A noter surtout qu'en un point au moins des collections généalogiques, le Grand Livre de Lecán transcrit le même original que le Livre de Ballymote. C'est un repère assuré et important pour la critique de ces documents, dont on ne possède pas encore d'édition. L'Introduction est l'œuvre de M^{lle} K. Mulchrone. Après l'histoire et la description paléographique du volume, elle en analyse le contenu, comme elle l'a fait déjà plus au long dans le *Cata-*

logue de l'Académie Royale d'Irlande (cf. *Anal. Boll.*, LVII, 151). Les recueils de cette espèce, connus sous le nom gaélique de *Senchus*, c'est-à-dire « Connaissance de l'histoire ou des antiquités », en latin sous celui de *Bibliotheca*, renferment des pièces très diverses, qui, pour la plupart, touchent à l'histoire de l'Irlande. Ce sont ici : le *Lebor Gabála*, ou Livre des Invasions, où nous lisons comment l'on se représentait, au moyen âge, les colonisations successives de l'île par des peuples mythiques venus du continent européen ; les dynasties de l'Irlande et des provinces ou cantons ; une longue série de généalogies des saints, des rois et des familles nobles, où sont introduites des « preuves », sous forme de récits divers puisés à d'anciennes sources ; enfin, le *Dinnshenchus*, ou explication légendaire des principaux toponymes irlandais. De ces pièces, même des plus brèves, M^{lle} M. note les éditions postérieures à 1913, date de publication de la *Bibliography of Irish Philology and of Printed Irish Literature*, de M. R. I. Best. Celles que nous avons données ici même (*Anal. Boll.*, XLV, 75-83) du Colloque de S. Columba d'Iona avec Mongán (fol. 145, col. 2), dans la *Revue celtique* (t. XLIX, p. 185-88) du récit sur S. Columba et Brandub (fol. 193, col. 2), dans les *Irish Texts* (t. III, p. 40-80) des généalogies en vers (fol. 49^v), n'ont pas eu l'honneur d'attirer son attention. Pour la dernière de ces pièces, le Livre de Ballymote et celui de Lecán ne sont pas des copies du même original. A propos du récit sur les quatre saints fils d'Eogan (fol. 51, col. 2), noter que le ms. H. 2. 4 de Trinity College, p. 391-94, contient une transcription du Livre de Ballymote, maintenant mutilé à cet endroit ; peut-être retrouverait-on là ce qui manque aussi dans le Livre de Lecán, au passage qui suit immédiatement.

P. G.

Mediaeval Studies, vol. I. New York, Sheed and Ward, 1939, in-8°, 280 pp.

L'*Institute of Mediaeval Studies* de Toronto a commencé en 1939 la publication d'une collection, dont nous signalons le premier volume. Des sept articles qu'il comprend, voici ceux qui touchent à nos études. 1. V. L. KENNEDY, *The « Summa de Officiis ecclesiae » of Guy d'Orchelles* (p. 23-62). Ce texte du XIII^e siècle mérite de retenir l'attention non seulement des liturgistes mais aussi des hagiographes. A plusieurs reprises, Guy d'Orchelles se pose, au sujet des fêtes de l'année liturgique, des questions qui intéressent le culte des saints. C'est ainsi, par exemple, qu'à propos de S. Sixte il écrit : *Sequitur de beato Sixto, de quo quaeritur quare ecclesia consuevit conficere de novo vino. Ad quod dicimus quod illa die facta est transfiguratio in monte Thabor. Dominus autem dixerat in coena : Non bibam amodo ex hoc genimine vitis donec bibam id in regno Patris mei* (p. 59). Ce passage, comme beaucoup d'autres, résume le *Rationale divinatorum officiorum* de Jean Beleth (P. L., CCII, col. 147). Bien que les explications de ce dernier ne soient pas très cohérentes, on y voit que la bénédiction du vin nouveau, ou plus exactement la consécration avec du vin nouveau, n'a aucun rapport avec la fête de S. Sixte, ainsi que le laisse entendre Guy d'Orchelles. — 2. Le mémoire de M. J. T. MUCKLE : *The De Officiis Ministrorum of Saint Ambrose* (p. 63-80) porte un sous-titre qui explique clairement l'objet de son travail : *An example of the Process of the Christianization of the Latin Language*. L'auteur estime que S. Ambroise a contribué, pour une large part, à lester de sens chrétien les mots latins. — 3. M. A. J.

DENOMY, dont nous signalions naguère le travail sur les Vies de S^{te} Agnès en langue vulgaire (*Anal. Boll.*, LVII, 442-43), édite la Vie de S^{te} Barbe, poème en vers français octosyllabiques, de la fin du XIII^e siècle, d'après l'unique manuscrit connu : Bruxelles, Bibliothèque royale, 10295-304. Ce manuscrit a été écrit par Jean Wag en 1428 ou en 1429, pour Charles de Croy. M. D. n'a pas recherché la source latine du poème, tâche, il est vrai, encore malaisée, car le dossier de toutes les *Vitae* latines de S^{te} Barbe n'a pas été constitué. Mgr P. Paschini a réuni, tant sur le culte que sur la légende latine de S^{te} Barbe, d'utiles renseignements dans son opuscule : *S. Barbara. Note agiografiche (Lateranum, 1927)*, renseignements qui auraient enrichi les quelques paragraphes que M. D. a consacrés à ce sujet. Dans la légende française il est fait mention de S^{te} Julienne, compagne de S^{te} Barbe. M. D. se demande si ce personnage appartient à la légende primitive et, adoptant l'avis de W. WEYH (*Die syrische Barbara-Legende*; cf. *Anal. Boll.*, XXXII, 299), il incline pour la négative. Mgr Paschini, tout en reconnaissant le caractère adventice des passages où il est question de S^{te} Julienne, croit que tout au moins le nom de cette sainte se rencontrait dans les premiers textes relatifs à S^{te} Barbe. En appendice, M. D. publie trois petits poèmes français en l'honneur de S^{te} Barbe, d'après des recueils de prières du XV^e siècle. N'eût-il pas été également opportun de faire connaître le poème en quatrains du XIV^e ou du XV^e siècle, signalé par P. Meyer (*Histoire littéraire de la France*, t. XXXIII, p. 340)?

B. G.

Edward Billings HAM. *Girart de Rossillon. Poème bourguignon du XIV^e siècle*. New Haven, Yale University Press, 1939, in-4°, 457 pp. (= *Yale Romance Studies*, t. XVI).

Feu G. Doutrepont rappelait naguère quelles étaient les œuvres latines et françaises qui ont célébré les faits et gestes de Girard de Roussillon (*La mise en prose des Épopées et des Romans chevaleresques du XIV^e au XVI^e siècle*, Bruxelles, 1939, p. 110). Elles sont au nombre de six et se groupent chronologiquement dans l'ordre suivant : 1° un poème perdu du XI^e siècle ; 2° la *Vita nobilissimi comitis Girardi de Rossilloni* (BHL. 3550) ; 3° un poème de 10.000 vers décasyllabiques, de la fin du XII^e siècle, que l'on désigne sous le titre : *La Chanson renouvelée* ; 4° une traduction en prose française de la *Vita*, qui remonterait au XIII^e siècle ; 5° un poème de 6712 vers alexandrins composé entre 1330 et 1334 dans l'abbaye de Pothières par un écrivain bourguignon ; 6° *Les Croniques des faiz de feurent Monseigneur Girart de Rossillon*, roman en prose écrit en 1447 par Jean Wauquelin.

Du poème anonyme du XIV^e siècle nous ne possédions que la médiocre édition de Prosper Mignard, imprimée en 1858. Le but principal du travail de M. Ham est de remédier à cet état de choses. Il présente ici le texte complet du poème, établi d'après les quatre témoins connus. Laissant aux romanistes le soin d'apprécier l'œuvre philologique de M. H., nous ferons quelques remarques sur la tradition manuscrite de la *Vita*, dont M. H. publie une recension, d'après le manuscrit 1733 (anc. 1329) de la bibliothèque Mazarine de Paris. « Il faut, écrit M. H., admettre l'existence d'au moins quatre manuscrits de la *Vita Girardi* » (p. 78), dont deux seulement auraient été conservés, à savoir le codex 13090 de la Bibliothèque nationale, que fit connaître P. Meyer en 1878 (BHL. 3550) et le manuscrit de la Mazarine. Les deux autres seraient

perdus. Si nous comprenons bien M. H., l'existence d'un quatrième manuscrit se déduit de quelques passages de la traduction en prose française du XIII^e siècle. C'est assez problématique. Quant au troisième, signalé jadis par Martène et Durand (*Voyage littéraire de deux religieux bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur*, t. II, Paris, 1717, p. 206), il n'a nullement disparu. Il s'agit du *Novale sanctorum*, compilé par Jean Gielemans vers 1485. Il faisait partie de la bibliothèque privée de l'empereur, à Vienne et a été longuement décrit dans les *Analecta Bollandiana* (t. XIV, p. 62). D'après les extraits publiés par Martène et les *Analecta*, on devine que la recension de Gielemans (BHL. 3551) est très semblable, pour ne pas dire identique, à celle du manuscrit de la Mazarine. Ce dernier, du reste, qui a été copié en 1498 et non en 1448, comme le croit M. H., n'est autre que le tome II du grand légendier de Corssendonck, écrit par Antoine de Berg-op-Zoom. Il est probable que celui-ci l'a copié du *Novale* de Gielemans (cf. *Anal. Boll.*, XXIX, 72; *De codicibus hagiographicis Iohannis Gielemans*, Bruxelles, 1895, p. 128). « Pas n'est besoin, remarque M. H., de s'attarder ici à montrer l'impossibilité de fonder sur A (= Paris 13090) et M (= Mazarine 1733) un texte composite » (p. 79). En effet, comme on l'a relevé dans les *Analecta* (t. XIV, p. 66), la recension de Gielemans, et donc d'Antoine de Berg-op-Zoom, est un *Compendium* de BHL. 3550. Ajoutons qu'il n'est pas étonnant que Gielemans ait inséré la *Vita Girardi* dans son *Novale*. Girard de Roussillon passait à ses yeux pour un parent de Charlemagne : *qui fuit de sanguine Karolidarum affinis*. Dans ses différents recueils, Gielemans semble avoir pris un soin tout spécial de recopier les textes relatifs à ces généalogies fantaisistes.

L'introduction de M. H. aurait pu être rédigée avec plus de rigueur et viser à mettre le lecteur mieux au courant des différents problèmes que pose le dossier littéraire de Girard de Roussillon. Au sujet des trois homonymes de la poésie épique française : Girard de Roussillon, Girard de Vienne et Girard de Frate, deux travaux récents ont échappé à M. H. : Louis MICHEL, *Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse* (1935), p. 185-210 ; R. VAN WAARD, *Études sur l'origine et la formation de la Chanson d'Aspremont* (Groningue, 1937), p. 70-86.

B. G.

LEO SANTIFALLER. *Kalender und Nekrolog des Kollegiatstiftes im Kreuzgang zu Bressanone aus dem 13. Jahrhundert*. Unter Mitwirkung von Heinrich APPELT. Bolzano, 1939, in-8°, 60 pp., fac-similé (= *Beihefte zum Jahrbuch für Geschichte, Kultur und Kunst*, 4).

M. L. Santifaller, le diligent éditeur des archives de Bressanone (Brixen), avait publié en 1926 le *Kalendarium Wintheri*, qu'on pouvait, à cette époque, regarder comme le plus ancien calendrier local (*Der Kalender des Brixner Dompropstes Winther aus dem 13. Jahrhundert*, dans le périodique *Der Schlern*, t. VII, p. 426-32 ; et aussi, à part : *Kalendarium Wintheri. Il più antico Calendario, Necrologio ed Urbario del Capitolo della Cattedrale di Bressanone*, Gleno, 1926). Depuis lors, le prévôt de la cathédrale, Mgr Joseph Mutschlechner a fort heureusement redécouvert un recueil de *Miscellanea*, signalé autrefois par Sinnacher et ensuite égaré, qui contient, sur neuf feuillets de parchemin, un calendrier-nécrologe de Bressanone. M. S., avec le concours de M. H. Appelt, en donne une édition très soignée et largement commentée, qui ne laisse

dans l'ombre aucun élément d'intérêt. Le document paraît bien devoir l'existence à une initiative du même Winther de Neuemburg, lorsque celui-ci, futur prévôt de la cathédrale, était à la tête du chapitre des chanoines qui venait d'être fondé « dans le Cloître ». C'est dire que la première main, qui a rédigé le calendrier, remonte aux années 1214-1216. Les patrons du diocèse, Cassien, Ingenuinus et Albuinus, y figurent à leur date respective ; en outre, au 13 mai, une main postérieure a inscrit la *Translacio sancti Albuini episcopi Brixienensis*. Deux remarques concernant l'Index des noms de saints : le *Gûibertus ep.* du 20 mars aurait dû être identifié avec S. Cuthbert de Lindisfarne ; la *Waltpurga v.* du 1^{er} mai ne devait pas être distinguée de la *Wallpurgis v.* du 25 février (au 1^{er} mai, en effet, on commémore la translation de S^{te} Walburge à Eichstätt ; cf. *Comm. marty. rom.*, 1940, p. 167).

N'omettons pas de mentionner, en terminant, une liste chronologique, insérée dans l'Introduction, de tous les calendriers et nécrologes anciens de la région du Haut-Adige.

M. C.

Hans WESTPFAHL. *Beiträge zur Dorotheenforschung*. Extrait de *Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde Ermlands*, t. XXVII, 1939, p. 123-77.

Nous avons analysé récemment (LVIII, 437) les recherches de M. H. Westpfahl sur une bienheureuse peu connue des confins de la Prusse, Jutta de Sangerhausen. Ressemblant sous bien des aspects à Jutta, Dorothee de Montau jouit d'une renommée plus étendue, grâce surtout aux écrits de son dernier confident spirituel, Jean de Marienwerder. Depuis le copieux commentaire du P. Remi De Buck dans les *Acta Sanctorum* (Oct. XIII, 472-584), précédé et suivi par les travaux de F. Hipler (rappelons son édition ici même, aux tomes II-V, du *Septilium B. Dorotheae*), l'intérêt s'est maintenu assez vif, et, jusqu'en ces derniers temps, les publications tant populaires que savantes n'ont pas manqué. Nous signalerons, parmi celles qui nous sont accessibles, l'article de M. Siegfried Rühle : *Dorothea von Montau, das Lebensbild einer Danziger Bürgerin des XIV. Jahrhunderts*, paru dans les *Altpreussische Forschungen* de Königsberg (année 1925, fasc. 2, p. 59-101), et le livre de M. Paul Nieborowski : *Die selige Dorothea von Preussen, ihr Heiligsprechungsprozess und ihre Verehrung bis in unsere Zeiten* (Breslau, 1933). Pourtant une biographie complète et définitive de cette patronne de la Prusse se fait toujours attendre, faute sans doute d'une étude théologique et psychologique approfondie des relations de ses confesseurs. Notons ici que la personnalité du principal d'entre eux a fait l'objet, sous un angle assez spécial, d'une esquisse récente due à la plume de M. A. Schleiff : *Die Bedeutung Johann Marienwerders für Theologie und Frömmigkeit im Ordensstaat Preussen*, parue dans la *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. LX (1941), p. 49-66.

Les *Beiträge* de M. W. que nous annonçons à nos lecteurs ont surtout pour objet le cadre familial de la bienheureuse et les divers personnages qui l'animent successivement : à Montau, dans l'exploitation rurale de son père Willem Swarte, un immigré venu de la Hollande ; puis à Dantzic, auprès de son mari, un fourbisseur du nom d'Albert, et de leurs neuf enfants. M. W. étudie aussi les pèlerinages lointains que Dorothee accomplit, seule ou en compagnie d'Albert, ses mortifications continuelles dès son jeune âge, les influences religieuses qui semblent s'être exercées sur elle, notamment l'exemple de S^{te} Bri-

gitte, le mouvement des « Gottesfreunde », celui des béguines de Magdebourg (Mechtilde?), sans compter l'action, plus certaine, de ses directeurs; enfin les étapes de sa vie mystique, jusqu'à sa « réclusion » dans le Dom de Marienwerder, bientôt suivie de sa mort en 1394 (le 25 juin et non le 25 mai, comme une faute typographique le laisse croire, p. 176, dans l'utile tableau chronologique dressé par M. W.).

Nous n'avons pas eu sous les yeux le volume de la *Zeitschrift für die Geschichte Ermlands*, d'où l'étude de M. W. a été extraite; par un compte rendu de M. F. Diekamp (*Theologische Revue*, t. XL, 1941, p. 277), nous apprenons que le même tome contient un article de vingt-neuf pages: *Zum Schrifttum über die selige Dorothea von Montau*, sous la signature de M. Richard Stachnik. Autant de pierres qui, bien mises en leur place, formeront un jour la mosaïque que l'on est en droit d'espérer.

M. C.

Isak COLLIJN. *Till 550-Årsmnnet av Birgittas Kanonisation. Dans Fornvännan, Meddelanden från K. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademien* (Stockholm), t. XXXVI (1941), p. 351-64.

Chargé de faire, devant l'Académie d'histoire de Stockholm, une lecture à l'occasion du 550^e anniversaire de la canonisation de S^{te} Brigitte, M. Collijn, qui fut l'éditeur des Actes du procès (*Anal. Boll.*, L, 434), revient sur un sujet qui lui est cher. Ces pages solides et érudites résument l'histoire de la *gloria postuma* de S^{te} Brigitte depuis sa mort (23 juillet 1373) jusqu'à la seconde journée de la canonisation (8 octobre 1391). A cause d'une indisposition de Boniface IX, la cérémonie fut, en effet, répartie sur deux jours, fait sans doute unique. Ce n'est pas sans quelque regret que nous voyons M. C. arrêter son discours à la fin du banquet offert, le soir du 8, chez le cardinal de France, et dont la reine de Suède paya la note presque entière. Nous aurions été heureux de voir l'auteur toucher aussi la translation des reliques de la sainte vers son pays natal, histoire compliquée que nous avons récemment tâché de démêler (*Comm. martyr. rom.*, p. 441) sans pouvoir recourir aux abondantes sources documentaires dont dispose M. C.

P. G.

Ernst NYGREN. *Registra Ecclesie Lincopensis*. Linköping, 1941, in-8°, pp. 80-294, planches. (Extrait des *Linköpings Biblioteks Handlingar*, N. S., t. III; en partie réimpression de *Långmanska Kulturfonden*).

Deux registres médiévaux de Linköping sont conservés: le premier, sur parchemin, aux Archives du Royaume, à Stockholm (cote A 9), le second, sur papier, à la Bibliothèque de la cathédrale de Linköping (cote Kh 54). Bien qu'ils contiennent maints documents essentiels pour l'histoire ecclésiastique de la fin du moyen âge et qu'ils aient été largement utilisés par les érudits depuis le xvii^e siècle, ils n'avaient jamais fait l'objet d'une étude approfondie. M. Nygren, ancien archiviste de Stockholm et éditeur du *Diplomatarium Suecanum*, leur consacre enfin un volume. On y trouvera, avec les vicissitudes de ces deux recueils, l'exposé systématique des pièces principales qu'ils renferment. Celles-ci sont des plus importantes pour l'histoire du diocèse, ainsi que de plusieurs des maisons religieuses qui y étaient situées. En appendice, après une série de pièces justificatives, M. N. dépouille entièrement le registre sur par-

chemin (p. 198-275) et complète la description du volume sur papier (p. 275-91) donnée par KYLANDER, *Registrum Ecclesiae Cathedralis Lincopensis*, dans le premier tome des *Handlingar*; celui-ci ne couvrait que les pages 84-111 du registre. Un index des noms de lieux et de personnes mentionnés dans ces pages n'a pu voir le jour à cause du malheur des temps. Nous espérons qu'il trouvera asile dans un prochain volume des *Handlingar*, car il ajouterait beaucoup à l'utilité du travail de M. N.

P. G.

Fontes Vitae S. Catharinae Senensis historici, cura et studio M.-Hyacinthi LAURENT, O. P., et Francisci VALLI. Fasc. XX: *I necrologi di San Domenico in Camporegio (Epoca Cateriniana)*, a cura di M.-H. LAURENT. Firenze, G. C. Sansoni, 1937, in-8°, xx-385 pp.

Même collection. Fasc. XXI: *Tractatus de Ordine FF. de paenitentia S. Dominici*, di F. Tommaso da Siena (Caffarini), a cura di M.-H. LAURENT. Ibid., 1938, in-8°, xix-209 pp.

Vita di Santa Caterina da Siena scritta da Fr. Tommaso Caffarini, a cura del P. Giuseppe TINAGLI, O. P. Prefazione del P. G. M. LAURENT, O. P. Siena, E. Cantagalli, 1938, in-8°, 192 pp.

Ezio FRANCESCHINI. *Leggenda minore di Santa Caterina da Siena*. Milano, Vita e pensiero, 1942, in-4°, xv-169 pp. (= *Pubblicazioni dell' università cattolica del S. Cuore*, Serie IV, Scienze filologiche, vol. XXXVIII).

Des *Fontes Vitae S. Catharinae*, dont la série doit comprendre vingt-deux fascicules, nous avons signalé ici les deux premiers, parus en 1936, à savoir les nos I et IV (cf. *Anal. Boll.*, LV, 167). Le P. M.-H. Laurent, qui est le principal animateur de cette collection, l'a enrichie de deux importantes publications. Le fascicule XX contient l'édition des nécrologues du couvent siennois de San Domenico in Camporegio, fondé en 1226. Suivant une coutume assez répandue dans l'Ordre, les religieux ont consigné dans deux registres la liste des membres de la communauté, *fratres nativi seu originales*, et celle des laïcs, qui, bénéficiant du privilège pontifical, se faisaient enterrer, non dans le cimetière paroissial, mais dans le cimetière dépendant de San Domenico. Il est probable que dès le XIII^e siècle ces nécrologues furent tenus à jour. Ceux qui nous ont été conservés ont été compilés durant la première moitié du XV^e siècle; celui des religieux commence en 1348; celui des laïcs, en 1336. Comme l'indique le sous-titre de l'édition: *epoca cateriniana*, le P. L. ne publie pas intégralement les listes d'obits; pour la première, il s'arrête en 1450, pour la seconde en 1430. Le lecteur pourra sans peine retrouver le nom des personnages qui ont été les contemporains de la sainte et les témoins de sa vie. On possède ainsi la liste, sinon complète, du moins très fournie, des maîtres dominicains qui enseignaient et prêchaient à Sienne durant la seconde moitié du XIV^e siècle.

En tête du nécrologe des religieux se lit une brève monographie du B. Ambroise Sansedoni O. P. (*BHL*. 384). Nos prédécesseurs estimaient que les premiers feuillets du manuscrit avaient été écrits par Niccolò Andrea degl' Incontrì. D'après le P. Laurent, cette attribution est inexacte, car c'est une seule et même main qui a transcrit toutes les notices jusqu'au 27 décembre 1414; or Niccolò mourut le 25 octobre 1413. Les dernières lignes de la *Vita* ont été omises dans les éditions antérieures. Les voici; *quem* (Ambrosium) *de carnis*

eductum ergastulo anno et die quibus supra, munitum devotissime ecclesie sacramentis, glorificandum in celestibus regnis, pontificalia habentem insignia, que vivens contempsit, ut divinitus revelatum est quibusdam devotis personis, sociavit dominus noster Jhesus Christus quinque milibus animabus quas de purgatorio liberavit Dominus meritis sancti sui, ut divina patefactum est revelatione, ac etiam angelorum multitudine, quibus cum exultationis iubilo elevatus est in seraphicas mansiones, ubi regnat in secula seculorum. Amen. Les deux traits merveilleux auxquels il est ici fait allusion sont empruntés à la *Vita BHL.* 383, §§ 42, 43 (*Acta SS.*, Mart. III, 216). Rappelons en passant que cette *Vita* n'est pas de Recuperus d'Arezzo, mais d'Ildebrand dei Paparoni, comme en fait foi la lettre publiée naguère dans les *Analecta sacri Ordinis Fratrum Praedicatorum*, t. XXI (1933), p. 157, et ici même par le P. Laurent (t. LVIII, pp. 30, 37-40).

En appendice, le P. L. a dressé la liste des inscriptions tombales du xiv^e et du xv^e siècle qui se trouvent soit dans l'église soit dans le cloître de San Domenico in Camporegio. Trois tables, qui comprennent les noms de lieux, les corporations et les métiers, les noms de personnes, font de ce volume un excellent instrument de travail.

Parmi les religieux décédés en 1434 figure *frater Thomas Antonii Naccii*. Il s'agit du célèbre Thomas Antoine de Sienne, plus connu sous le nom de Caffarini (ca 1350-1434). Les quelques lignes que lui a consacrées l'auteur du nécrologe ne laissent pas soupçonner le rôle prépondérant joué par ce religieux dans les tractations entreprises pour obtenir la reconnaissance officielle du Tiers-Ordre de la pénitence de S. Dominique et la canonisation de S^{te} Catherine de Sienne. En réalité ces deux buts n'en faisaient qu'un, car l'approbation de la règle contribuerait à glorifier celle qui l'avait si parfaitement pratiquée, et d'autre part la canonisation de Catherine ferait rejaillir un rayon de gloire sur la règle qu'elle avait suivie. Rivalisant avec les Augustins et les Servites qui, à cette époque, sollicitaient la ratification de la branche féminine de leur Tiers-Ordre, Caffarini mettait tout en œuvre pour réussir sans délai. Entre 1402 et 1407, il composa un opusculé qui avait pour but de faire connaître l'Ordre de la pénitence de S. Dominique : *Tractatus de Ordine FF. de paenitentia S. Dominici*. Ce traité a été publié partiellement, d'après un manuscrit, aujourd'hui perdu, du couvent des Saints-Jean-et-Paul de Venise, par Flaminius Cornelius (*Ecclesiae Venetae antiqua monumenta*, t. VII, 1739, p. 1-166). L'édition du P. Laurent, qui forme le fasc. XXI des *Fontes*, reproduit l'unique manuscrit connu actuellement, le T. II. 8 de la bibliothèque communale de Sienne. Le *Tractatus* est divisé en trois parties. La première, écrite en collaboration avec Bartolomeo di Domenico, O. P., raconte les origines du Tiers-Ordre. L'exposé est touffu et désordonné. L'idée centrale, qui traverse tout le récit, est que le Tiers-Ordre fondé par S. Dominique est antérieur à celui de S. François. On y trouve plusieurs passages concernant S^{te} Catherine et quelques mots d'éloge à propos de Vanna ou Giovanna d'Orvieto (cf. *BHL.* 4289) et de Marguerite de Città di Castello (cf. *BHL.* 5313 b ; M.-H. LAURENT, *La plus ancienne légende de la B^{se} Marguerite de Città di Castello*, dans *Archivum Fratrum Praedicatorum*, t. X, 1940, p. 109-131). Caffarini traduisit en italien la Légende latine de ces deux bienheureuses. Il cite également les noms de *beata Daniella* et plus loin de *soror domina Pina*. La première, originaire d'Orvieto, était une des correspondantes de Catherine de Sienne. De la seconde, voici ce

que dit Caffarini : *In civitate etiam Pisana inter alias quedam soror domina Pina fuit eximie pietatis et sancte conversationis et fame*. On sait peu de chose de cette tertiaire, et les quelques maigres renseignements réunis par S. Barsotti (*Un nuovo fiore domenicano. La beata Iacopina da Pisa*, Pise, 1904 ; cf. *Anal. Boll.*, XXV, 517-18) n'ont apporté qu'une faible lumière. Caffarini rappelle également la vie édifiante de Marie de Venise (ca 1380-1399), dont il a lui-même composé la biographie (*BHL*, 5522) : *Et similiter in civitate Venetiarum inter personas istius habitus utriusque sexus specialiter fuit quedam soror Maria vite continentis, que singulari puritate refulsit in tantum ut per alterum nostrum, videlicet per me fratrem Thomam supradictum, de dicte sororis vite processu et transitu specialiter informatum, quedam licet compendiosa composita sit Legenda*. Il ne semble pas que, malgré les efforts déployés par Caffarini, Marie de Venise ait été l'objet d'un culte quelconque ; nos prédécesseurs, au 28 juillet (*Act. SS.*, Iul. VI, 502), l'ont rangée parmi les *Praetermissi*. La seconde partie du *Tractatus*, où, comme dans la première, les documents sont réunis pêle-mêle, esquisse l'histoire des démarches qui aboutirent, le 26 juin 1405, à l'approbation du Tiers-Ordre par Innocent VII. Enfin, la troisième partie comprend une série de lettres d'indulgence accordées aux membres affiliés.

Un des principaux écrits de Caffarini pour promouvoir le culte de S^{te} Catherine est le *Supplementum Legendae prolizae* (*BHL*, 1704 b), destiné à compléter la légende écrite par Raymond de Capoue (*BHL*, 1702). Encore inédit, il sera bientôt publié dans les *Fontes*. En attendant, le P. G. Tinagli, O. P., afin de remplacer l'ancienne version, très infidèle, de A. Tantucci (Lucca, 1754), a eu le courage de traduire en italien ce long et parfois fastidieux document. Il offre au public, dans le volume cité plus haut, une partie de cette traduction, à savoir la première et la deuxième section. La préface qu'y a jointe le P. Laurent mérite de retenir l'attention, car la vie et l'activité littéraire de Caffarini y sont exposées avec un luxe d'érudition qu'on chercherait vainement ailleurs.

En même temps qu'il donnait un supplément à l'œuvre de Raymond de Capoue, Caffarini, soucieux de propager le renom de S^{te} Catherine, répandait dans les maisons de l'Ordre un compendium de la longue *Vita* de Raymond. M. Fawtier, qui avait étudié la transmission de cette Vie abrégée (*BHL*, 1704), avait abouti aux conclusions suivantes. Il a existé deux rédactions de cette légende « mineure » : la première est perdue, la seconde, connue par plusieurs manuscrits, a été insérée avec quelques changements, par Mombritius, dans son *Sanctuarium*. M. Ezio Franceschini vient de reprendre ce problème de critique textuelle. Les résultats de son enquête sont fort différents ; nous nous contenterons de les résumer. La première rédaction n'est pas perdue ; elle se trouve dans le codex A. D. IX, 11 de la Brera à Milan, manuscrit que M. Fawtier regardait comme une copie infidèle de la deuxième rédaction. De ce premier état du texte dérive la version italienne, qui est, comme on l'admettait généralement, l'œuvre du chartreux Stefano Maconi. L'édition de Mombritius dépend, mais indirectement, par l'intermédiaire d'une copie incorrecte, de la rédaction primitive. Quant à la seconde, conservée dans de nombreux manuscrits, elle a servi de source aux abrégés d'Antonio della Rocca et de Massimo da Salerno. Ce dernier a utilisé concurremment le texte de la première rédaction. La *Legenda* d'A. della Rocca vient d'être publiée par Mgr A. Saba, d'abord dans *Aevum* (t. VIII, 1934, p. 296-342), puis dans le fascicule XV des

Fontes, que nous n'avons pu consulter. De l'abrégé de Massimino da Salerno encore inédit, M. Fr. imprime, en appendice, le début (Pars I, c. 1-7). Le P. M.-H. Laurent, O. P., qui a pu contrôler de près les pièces du dossier catherinien étudiées par M. Fr., porte un jugement sévère sur la manière dont l'enquête a été menée. En fait les principaux résultats seraient à rejeter. Le lecteur que ce sujet intéresse trouvera la longue critique du P. Laurent dans un des derniers numéros du *Bollettino Senese di Storia patria*, qui ne nous est malheureusement pas encore parvenu.

Parmi les autres documents de l'appendice, nous relevons le texte d'un sermon de Caffarini en l'honneur de S^{te} Catherine. Ce sermon se rencontre dans tous les manuscrits, sauf un, à la suite de la Légende mineure, dont il forme une espèce de complément. Sa transmission est tout à fait semblable à celle de la Légende mineure. Il en existe une *recensio vetus*, une *recensio nova* et un « volgarizzamento », dû à Stefano Maconi. M. Fr. publie ici la *recensio vetus* et la traduction italienne. La *recensio nova*, que M. Fawtier avait jadis fait connaître (*Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. XXXII, 1912, p. 504-509), sera réimprimée en même temps que la *Legenda minor* dans la nouvelle édition que prépare M. Fr. Ce sermon est à rapprocher de celui qu'Antonio della Rocca a joint à sa *Legenda minima*. Quant au *Sermo in reverentiam beatae Catharinae de Senis*, composé par William Flete en 1382 (éd. R. Fawtier, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. XXXIV, 1914, p. 40-75), il se présente plutôt sous la forme d'une biographie; aussi devra-t-il être indexé dans le prochain supplément de la *BHL*. A la suite de M. Fawtier, M. Fr. se demande si le *Sermo* n'a pas été fortement remanié par Caffarini lui-même. Signalons, en terminant, que le P. M.-H. Laurent vient de consacrer un important article aux lettres de William Flete: *De litteris ineditis Fr. Willelmi de Flete (cc. 1368-1380)*, dans *Analecta Augustiniana*, t. XVIII (1942), p. 303-327. B. G.

Noële M. DENIS-BOULET. *La carrière politique de Sainte Catherine de Sienne (Étude historique)*. Paris, Desclée, de Brouwer, 1939, in-8°, 219 pp., illustrations.

Le livre de M^{me} Denis-Boulet ne fait pas double emploi avec celui qu'a publié jadis M^{me} von Seckendorff (*Die kirchenpolitische Tätigkeit der heiligen Katharina von Siena*, Berlin, 1917; cf. *Anal. Boll.*, XXXIX, 415); car ce dernier n'étudiait que le pontificat de Grégoire XI (1371-1378) et, de plus, visait avant tout à classer chronologiquement les lettres écrites durant cette période. Les travaux parus depuis environ vingt ans ont singulièrement aidé M^{me} D.-B., ainsi qu'elle le reconnaît dans l'introduction, où elle analyse les principaux. Vient ensuite un tableau général de l'*État politique de l'Église à l'époque de sainte Catherine* (ch. I). Les autres chapitres (II-V) retracent les efforts de Catherine en vue de la paix, de la croisade et de la réforme avant son départ pour Avignon en 1376, pendant son séjour dans cette ville, après son retour en Italie et durant les derniers mois à Rome (1378-1380). Quelques-uns de ces chapitres avaient été publiés dans la revue suisse *Nova et Vetera* (1933-1937).

Le rôle de Catherine a-t-il été important ou non? Ses démarches ont-elles eu une influence sur le cours des événements et plus spécialement sur la décision prise par le pape de quitter Avignon? Malgré une étude attentive des

documents et une volonté persévérante d'en dégager les éléments d'une réponse, l'auteur n'a pu aboutir à une solution nette du problème. En général, elle apprécie avec plus de rigueur et de précision que ses devanciers l'activité de la sainte et la voit dans une perspective plus exacte. A en croire certains hagiographes, Catherine aurait eu un rôle prépondérant. La réalité est plus complexe, et M^{me} D.-B. l'expose en des termes plus nuancés. Mais il reste malaisé de discerner dans quelle mesure les instances de Catherine ont pesé sur la décision pontificale. Quand on parcourt ne fût-ce que la partie déjà publiée des registres de Grégoire XI, on constate que le pape prépare activement le départ, mais que bien des circonstances entravent sa résolution. Catherine exhorte quelqu'un qui ne demanderait pas mieux que d'agir dans le sens de ses conseils ; par ailleurs, Grégoire XI doit tenir compte de mille facteurs humains, qui échappent peut-être à la vision simplifiée de la jeune Siennoise. Il est encore plus délicat de porter un jugement d'ensemble sur son activité pendant le pontificat d'Urbain VI. Au moment du schisme, guidée, semble-t-il, par Raymond de Capoue, Catherine s'est rangée du côté de ce pape. Avec une ardeur inlassable, elle a tâché de lui rallier le plus grand nombre possible d'adhérents. Jamais elle n'a douté de la légitimité de la cause qu'elle avait embrassée sans aucune arrière-pensée. Aussi ne peut-elle comprendre que sous d'autres cieus on soit d'un avis différent. M^{me} D.-B. cite, à ce propos, la réflexion judicieuse d'un historien du xvii^e siècle, le P. Louis Maimbourg : « Mais c'est qu'il faut qu'on soit une fois bien persuadé que toutes les actions des saints ne sont pas des effets et des marques de leur sainteté, comme le prétendent ceux qui, voulant faire de gros volumes, en écrivant leur vie, veulent aussi que tout y entre et que tout y soit admirable » (*Histoire du grand schisme d'Occident*, Paris, 1681, p. 126). Ce qui fait la noblesse de S^{te} Catherine, c'est son dévouement à la cause de l'Église du Christ. A propos de l'influence de S^{te} Catherine sur Urbain VI, M^{me} D.-B. écrit : « Avec la dernière imprudence, elle excite à l'audace cet homme qu'il eût fallu tant exciter à la circonspection » (p. 159) ; et elle insinue que Catherine, ne se rendant pas compte des profondes différences de caractère de Grégoire XI et d'Urbain VI, exhortait l'un et l'autre dans des termes identiques. Cette manière de voir ne paraît pas correspondre à la réalité. Il suffit, par exemple, de relire la lettre cccclxiv (ed. TOMMASO-MISCIATTELLI, t. V, p. 310), pour s'apercevoir que Catherine conseille, en vain peut-être, à Urbain VI de modérer son tempérament impétueux. Récemment M. Dupré-Theseider a bien montré comment Catherine savait adapter ses conseils d'après les circonstances et les correspondants (*I papi di Avignone e la questione Romana*, Firenze, 1939, p. 204).

Dans les passages où il est question d'Alphonse de Jaen, conseiller de S^{te} Brigitte (pp. 81, 82, 126), il y aurait lieu de tenir compte de l'article de M. SEIDLMEYER, *Ein Gehilfe der hl. Birgitta von Schweden : Alfons von Jaen*, dans *Historisches Jahrbuch*, t. L, 1930, p. 1-18). L'inclination de Grégoire XI à écouter les conseils de Catherine ne se comprendrait-elle pas mieux si l'on mettait dans une meilleure lumière l'attitude de ce pape à l'égard de S^{te} Brigitte?

B. G.

L. SERTORIUS. *Katharina von Genua*. München, Kösel-Pustet, 1939, in-8°, 280 pp.
(= *Gestalten des christlichen Abendlandes*, Bd. 4).

Le livre de M. Sertorius est divisé en deux parties. La première comprend, outre une courte biographie de S^{te} Catherine de Gênes et une esquisse de sa physionomie religieuse, un aperçu de l'influence que ses œuvres ont exercée; la seconde reproduit en traduction allemande quelques extraits de la *Vita*, le traité du *Purgatoire* et ensuite les trois livres du *Dialogue*. L'auteur s'est surtout inspiré du célèbre ouvrage de F. VON HÜGEL, *The Mystical Element of Religion as studied in Saint Catherine of Genoa and her Friends* (Londres, 1908; 2^e éd., 1923), dont il accepte sans restriction les conclusions au sujet de l'élaboration des écrits de la sainte. Ainsi que nous l'avons rappelé ici même (LVII, 195-99), le P. Umile Bonzi da Genova, O. Cap., a repris l'examen de ce problème littéraire et est arrivé, sur plus d'un point, à des résultats différents. Le lecteur voudra bien se reporter à cette recension. Avec raison, M. S. fait remarquer que les écrits de S^{te} Catherine de Gênes, presque ignorés dans les pays de langue allemande, ont eu, au contraire, une large diffusion dans la France du xvi^e et du xvii^e siècle. Mais il ne semble pas se douter qu'un ouvrage d'Isabelle Christine Bellinzaga, l'*Abrégé de la Perfection*, a beaucoup contribué à répandre la doctrine de la sainte génoise en France et dans d'autres pays. L'histoire de ce petit traité ascétique a été récemment étudiée par le P. M. Viller et M. Gabriel Joppin. On trouvera la bibliographie du sujet dans le *Dictionnaire de spiritualité*, t. I (1937), col. 1940-1942, et dans le livre de M. JOPPIN, *Fénelon et la mystique du pur amour* (Paris, 1938). L'auteur n'a pas omis de souligner l'intérêt de la conception du purgatoire dans les œuvres de la sainte; il aurait pu toutefois insister davantage sur le lien intime qui relie la doctrine à l'expérience personnelle. Signalons à ce propos les quelques pages du P. P. Debonnie: *Le « Purgatoire » de Catherine de Gênes*, dans *Études carmélitaines*, 1938, t. II, p. 92-101.

B. G.

Joseph BRAUN. *Die Reliquiare des christlichen Kultes und ihre Entwicklung*. Freiburg i. Br., Herder, 1940, in-8°, xxiv-743 pp., 602 illustrations.

L'auteur bien connu des grandes monographies archéologiques sur les vêtements liturgiques, sur l'autel chrétien et sur la vaisselle liturgique, que nous avons annoncées en leur temps (*Anal. Boll.*, XXVIII, 115; XLIII, 385; L, 388), a tenu une vraie gageure en entreprenant et en conduisant à bon terme un quatrième ouvrage, égal aux premiers à tout point de vue et qui touche de plus près encore à nos études, sur les reliquaires. L'étendue et la sûreté de l'information, une précision minutieuse, une sage critique au milieu de tant de problèmes qui se posent (histoire de l'art, identification des objets mentionnés dans les textes littéraires, les documents, les inventaires, et aujourd'hui perdus ou dispersés), enfin la magnificence d'une illustration qui comporte plus de six cents reproductions, font de ce volume une œuvre qui défiera longtemps les années, une vraie somme des connaissances actuelles. Sans être à proprement parler une histoire des reliques, ce sera désormais le recueil à consulter, dans bien des cas, concernant cet élément du culte des saints. La première section (p. 17-79) est aussi une mine de renseignements philologiques: en trois chapitres, elle examine chacun des mots usités au cours des âges pour

désigner les reliquaires, termes généraux, termes se rapportant aux formes diverses des objets, termes tirés de leurs différents emplois. Ensuite (p. 83-141), étude des diverses matières employées par les artisans, et classification des reliquaires selon les formes qu'ils leur ont données (p. 145-512) ; il en est des plus inattendues. La quatrième section (p. 516-85) s'attache aux procédés d'ornementation : pierres précieuses et perles, filigranes, émaux, niellure, gravure, ciselure, peinture etc. Dans une cinquième partie (p. 569-677), qui n'est pas la moins importante pour l'hagiographe, l'auteur se place au point de vue artistique : il énumère les ornements géométriques, symboles représentatifs, personifications, allégories, représentations figurées de scènes et de personnes (Sainte Trinité, Dieu le Père, Jésus-Christ, la Sainte Vierge, les anges, les apôtres et évangélistes, enfin les autres saints). Pour conclure (p. 681-726), les diverses inscriptions qui se rencontrent sur les reliquaires : noms des saints ou des donateurs, armes de ceux-ci, et le reste.

P. G.

Peter BROWE, S. I. *Die häufige Kommunion im Mittelalter*. Münster, Regensburg, 1938, in-8°, ix-183 pp.

Id. *Die Pflichtkommunion im Mittelalter*. Ibid., 1940, in-8°, x-210 pp.

Les répertoires érudits que s'est formés le P. Browe sur tout ce qui, de près ou de loin, touche à l'administration des sacrements dans le moyen âge occidental, semblent inépuisables. Nous signalons ci-dessus (p. 249) un article du même auteur sur un sujet semblable. Voici maintenant deux volumes compacts qui concernent respectivement la fréquence et l'obligation de la communion. Ils ne se cantonnent pas étroitement dans la période qu'indiquent les titres : sur chacun des points envisagés, le P. B. débute par un exposé des usages antiques et poursuit le développement, au moins brièvement, jusqu'aux temps modernes, c'est-à-dire, le plus souvent, jusqu'à l'introduction, en 1918, de la législation actuellement en vigueur. Si les Églises insulaires n'étaient traitées en parents pauvres, on pourrait dire que le P. B. a tout lu : textes liturgiques ou hagiographiques, capitulaires ou conciles, inventaires d'objets d'art, catalogues de bibliothèques, comptes de sacristains, diaires de curés, allusions de théologiens et combien d'autres sources. L'impression générale qui se dégage de ces études minutieusement fouillées, c'est que la plupart des zélateurs de la communion fréquente qui invoquent la discipline en vigueur dans l'antiquité et au moyen âge en parlent assez à la légère. Si le moyen âge fut un âge de foi, il resta, en matière de participation aux sacrements, fort en retard sur l'antiquité. Le P. B. le démontre dans son premier ouvrage en recensant tous les témoignages touchant à la communion des laïques, à celle des servants de messe, des ministres sacrés, des clercs séculiers, des religieux et religieuses, des membres de diverses confréries et de Tiers-Ordres, des lépreux, bégards, béguines et reclus, enfin (et c'est le chapitre le plus frappant) des bienheureux et des saints. Il recherche aussi les causes qui expliquent la rareté des communions : motifs financiers (taxes ecclésiastiques et même civiles à l'occasion de la communion), organisation déficiente du ministère pastoral tel que nous l'entendons actuellement, enfin et surtout raisons fondées sur les théories dogmatiques et ascétiques alors en cours. Pour l'obligation de la communion, l'auteur divise son sujet en deux grandes parties : la communion des

adultes et celle des enfants. Cette seconde section constitue donc une étude sur l'âge de la première communion, et subsidiairement, à cause du décret fameux de 1215, sur celui de la première confession. Signalons encore les pages concernant la communion au baptême (p. 129-43) et l'enseignement religieux préparatoire à la première communion (p. 179-84). Pour les adultes, le P. B. examine successivement la préparation requise (obligation de confesser les péchés graves, temps assigné, conditions imposées); le nombre des communions obligatoires, réduit finalement à la communion annuelle; l'obligation de recevoir cette communion dans l'église cathédrale ou paroissiale, et les controverses auxquelles ceci donna lieu; l'époque fixée, et la naissance de l'idée du « temps pascal », en ce sens particulier; les peines frappant ceux qui ne remplissaient point ce devoir. Trois sujets importants sont traités en des excursions: dans le premier volume (p. 165-74), l'offrande de la communion, prescrite, dans certains Ordres, aux religieux non prêtres, en manière de suffrage pour les défunts; dans le second, la communion des comédiens et comédiennes (p. 93-108), et le pain béni ou *eulogiae*, comme remplacement de l'eucharistie (p. 185-200).

L'auteur est moins sûr quand il s'avance sur le terrain des Églises insulaires, celtiques aussi bien qu'anglo-saxonnes. Par exemple, un passage de S. Gildas de Rhuys, dans ses vitupérations concernant l'Église galloise, est cité comme un témoignage valable pour l'Irlande (avec la faute *sanctificantes* pour *sacrificantes*, *IIäufige Kommunion*, p. 11). Cette phrase, qui n'a rien à voir avec le sujet, est tout ce que rapporte le P. B. sur la communion des laïcs dans l'Église irlandaise depuis S. Patrice (v^e siècle) jusqu'à Gilbert de Limerick (vers 1100). Il cite, il est vrai, la Vie de S^{te} Ita (*BHL*. 4497), qu'il naturalise Écossaise. Les passages d'Adamnán (*BHL*. 1886-1887), à quelques-uns desquels il se réfère (*ibid.*, p. 12), ne démontrent pas que S. Columba d'Iona ne célébrait que le dimanche; il en appert, au contraire, qu'à Iona le saint sacrifice était également offert aux *natales* des saints et à la mort des amis de l'abbé. La Navigation de S. Brendan (*BHL*. 1436-1440), que le P. B. semble considérer, à cause de son caractère légendaire, comme un document assez insignifiant, est au contraire ici un témoin des plus graves. Son auteur anonyme s'intéressait vivement aux usages liturgiques et l'on peut dire sans exagération que son œuvre, l'un des grands succès littéraires du moyen âge, est conçue comme un traité de l'observance monastique idéale, sous forme de roman. Ce qu'il eût fallu examiner de fort près, c'est la question de savoir si l'hagiographe entend représenter la célébration fréquente et même quotidienne comme un idéal ou comme l'expression d'un usage établi dans les communautés les plus ferventes. Le P. B. ne cite pas l'hymne *Sancti venite*, destiné à accompagner la communion du clergé et du peuple. C'est le plus ancien en ce genre, et il est certainement d'origine irlandaise; s'il n'a peut-être pas pour auteur S. Secundinus, à qui on l'attribue, il appartient pourtant aux tout premiers temps de l'Église d'Irlande. Le passage cité de la *Regula coenobialis* (*ibid.*, p. 64, note 17) est une addition postérieure, qui ne remonte pas à S. Coloman. Celui auquel se réfère la note suivante est accompagné d'un commentaire incorrect en plus d'un point; au lieu de l'ancienne édition hâtive de John O'Donovan, voir celle d'Edward Gwynn, *The Rule of Tallaght* (cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 203), pp. 4, 6, 66, 68. Mais l'eucharistie en Irlande demanderait de longs développements. Renvoyons, en attendant, au seul auteur qui l'ait traitée, en divers endroits, le P. John

RYAN, S. I. (*Irish Monasticism* [Dublin, 1931], p. 351 ; dans P. BOYLAN, *Dublin, The Book of the Congress* [Dublin, 1934], p. 87-108 ; *The Mass in the Irish Church* [Dublin, 1931]) ; voir encore Eoin MACNEILL, dans BOYLAN, op. c., p. 81-87, et *Anal. Boll.*, LIX, 248, note 3. En plus d'une rencontre aussi, la traduction, le commentaire, le résumé rapide faussent les textes cités consciencieusement en note. Il faut, par exemple, entendre la fin de la lettre de Bède à Egbert (*ibid.*, p. 12) comme exprimant le souhait que ceux dont il parle s'approchent volontiers de la table sainte, non l'affirmation qu'ils le feraient volontiers. Dans la traduction du canon de Clovesho (p. 13), le P. B. introduit une distinction qui se rencontre chez d'autres anciens auteurs, mais non dans ce texte ; il lui fait dire ainsi l'opposé de ce qu'il prescrit en réalité. Le canon d'Auxerre (p. 15) ne semble pas s'appliquer, comme l'écrit le P. B., à une communion en semaine ; bien au contraire, l'expression *in alio die dominico*, qui se lit tout de suite après, indique qu'il s'agit de la communion reçue un dimanche. Dans le texte de Théodulphe d'Orléans sur la communion *pene omni die* (p. 63), il ne s'agit pas de quelques religieux menant une vie particulièrement dévote, car il parle des *religiosis quibuscumque sancte viventibus*. Le passage français sur les coutumes de Cluny (p. 52) paraît mal traduit : il ne parle pas d'un autel latéral, mais du côté de l'épître, au maître-autel, où c'est encore l'habitude de recevoir la communion chez les Cisterciens. Le règlement des Repenties de Saint-Gilles, à Montpellier, est mal transcrit (p. 93), car la fête de la Pentecôte est indiquée dans l'original.

P. G.

Al beato Bernardino Tomitano da Feltre, patrocinator dei poveri, apostolo dei popoli, nel V° centenario dalla nascita. Venise et Vérone, 1939, in-8°, 85 pp., ill. (= *Le Venezie francescane*, t. VIII, fasc. 4).

CARLO <VARISCHI> DA MILANO, O. F. M. Cap. *Sermoni del B. Bernardino da Feltre nella redazione di Fr. Bernardino Bulgarino da Brescia, Min. Oss. Il Quaresimale di Pavia del 1493.* T. I. Milano, « Vita e Pensiero », 1940, in-8°, xxxvi-447 pp., un fac-similé (= *Orbis Romanus*, XII).

Celestino PIANA, O. F. M. *Un sermone sconosciuto del B. Bernardino da Feltre.* Dans *Studi francescani*, t. XXXVII (= Serie 3, anno XII, 1940), p. 53-71.

Antonio PELLIN. *Beato Bernardino da Feltre.* Lecco, Opera Don Luigi Guanella, 1938, in-12, 134 pp., ill.

A l'occasion du cinquième centenaire de la naissance du B. Bernardin de Feltre, O. M. († 1494), un « numero unico » a été publié par la revue trimestrielle *Le Venezie francescane*, qui paraît à Vérone depuis 1932. L'élégante plaquette se compose de quatre articles, dont trois sont dus au directeur du périodique, le P. Alfonso M. BERENGO MORTE, O. F. M. 1° *Il B. Bernardino da Feltre nel quinto Centenario dalla nascita (1439-1939)*. Esquisse de la vie et de l'activité du saint prédicateur italien, célèbre propagateur des monts-de-piété (p. 3-47). On sait que la courageuse soumission de Bernardin, alors vicaire provincial, à la bulle d'interdit lancée par Sixte IV contre la république de Venise en mai 1483 lui valut une condamnation à l'exil, qui ne fut rapportée qu'en février 1487. Cet épisode important est mis dans une lumière nouvelle grâce à une série d'actes du Conseil des Dix (*L'interdetto a Venezia*, pp. 12-31 et 40-47). 2° *La Cappella del B. Bernardino da Feltre a Oderzo*. Chapelle fondée au xvii°

siècle et rendue au culte en 1939. 3^o *Di una predica del B. Bernardino da Feltre*. Analyse d'un sermon sur l'humilité, prêché devant les augustines de Bassano le surlendemain de l'Ascension (probablement le 10 mai 1494) et découvert dans le ms. Cicogna 1247 (ancien 882) du Musée Correr, à Venise. Ce texte, presque contemporain, est bien préférable à celui des éditions de 1557 et de 1754 ; il nous restitue notamment plusieurs allusions personnelles du bienheureux et donne une image particulièrement fidèle, à ce qu'il semble, de sa manière et de sa langue (p. 73-85).

Dans le quatrième article du numéro jubilaire, le P. Carlo (Varischi) da Milano, capucin, présente *Il primo Sermone del B. Bernardino da Feltre nella Quaresima di Pavia del 1493* (p. 49-60). Ce sermon a été reproduit, avec vingt-six autres, dans le volume dont nous avons indiqué le titre ci-dessus et qui doit être suivi, dans la même collection, de trois tomes tout pareils. Nous aurons alors sous les yeux l'ensemble des 122 sermons du B. Bernardin que le P. Carlo da Milano a eu la bonne fortune de retrouver dans deux mss. de la Bibliothèque provinciale de son ordre, à Milan (cf. *Collectanea franciscana*, t. VII, 1937, pp. 215-25, 417-28). L'introduction du t. 1^{er} fournit une description minutieuse des deux codices et établit qu'ils ont été écrits, l'un et l'autre, au début du xvi^e siècle, par un certain P. Bernardino Bulgarino de Brescia, confrère et apparemment disciple du bienheureux. Nous n'avons malheureusement affaire ni à une copie des schémas de l'orateur (quoi qu'en pense le P. B. Bughetti, dans *Studi francescani*, t. XXXVII, 1940, p. 284-86), ni même à la transcription d'une sténographie complète prise par un auditeur. Il s'agit bien plutôt, d'après le P. C. da M., d'une rédaction abrégée, où l'ordre des idées est sans doute respecté, voire la succession des phrases, mais où les expressions italiennes de l'original n'apparaissent que sporadiquement au beau milieu du résumé latin. A titre de spécimen, voici un passage tiré du sermon XVII : *Non facit Dominus sicut aliqui de mundo. Ille frater dives habet sororem viduam cum una brigata filiorum a le spalle ; est poverina, et non subvenit illi. O crudelazo ! — O, habuit dotem et partem suam etc. — O bella risposta, te par che hoc satisfaciat etc. ? Ubi est moralitas ? Ubi est lex humana et divina ? Ubi est conscientia ?* (p. 269). En dépit du mélange assez rébarbatif des deux idiomes et de la substitution de sa prose à celle du B. Bernardin, le P. Bulgarino de Brescia a bien mérité la reconnaissance de la postérité, puisque ses deux manuscrits nous permettent tout de même de nous faire une idée plus juste et plus précise de l'éloquence à la fois solide et directe de son illustre maître. Il s'est en outre donné beaucoup de mal pour identifier et transcrire dans les marges les innombrables citations d'auteurs sacrés et profanes dont les sermons sont émaillés. L'édition du P. C. da M. est faite avec soin, et nous souhaitons qu'elle puisse être menée à terme prochainement.

L'anonyme *Vita B. Bernardini O. Min.*, conservée dans le ms. 43 (xv^e s.) de San Daniele del Friuli et signalée par le P. C. da M. (p. xxxi, note 4) d'après G. MAZZATINTI, *Inventari dei Mss. delle biblioteche d'Italia*, t. III (1893), p. 115, concerne-t-elle le B. Bernardin de Feltre ou S. Bernardin de Sienne ? Et ne mériterait-elle pas d'être publiée ou du moins étudiée ?

Le sermon inconnu que le P. Piana a eu la chance de découvrir dans un ms. des archives archiépiscopales de Bologne (fonds *Archivio della B. Caterina*, l. 8, n.1) et qu'il reproduit *in extenso* semble bien avoir été prêché aux religieuses

du Corpus Domini, à Bologne, dans la semaine qui suit le quatrième dimanche après l'Épiphanie, sans que l'éditeur ait réussi à préciser l'année. Le texte doit avoir été écrit par une des auditrices, d'après des notes prises à la volée durant la prédication.

D'allure populaire, la courte biographie publiée par M. A. Pellin n'est pourtant pas dépourvue d'intérêt. Une Vie plus développée a paru dans la collection *Profili di Santi* (F. CASOLINI, *Bernardino da Feltre, il martello degli usurai*. Milano, 1939, vii-325 pp.). Ne l'ayant pas reçue, nous ne pouvons que renvoyer le lecteur au compte rendu élogieux du P. Harino da Milano (dans *Collectanea franciscana*, t. X, 1940, p. 413-14). F. H.

Friedrich STREICHER. *Die ungedruckte Lebensbeschreibung des hl. Petrus Canisius von Jakob Keller S. I.* Extrait de l'*Archivum Historicum Societatis Iesu*, t. VIII (1939), p. 257-314.

Vers l'année 1611, à ce qu'il semble, deux Vies latines de S. Pierre Canisius furent envoyées d'Allemagne à Rome, afin que le Général des Jésuites décidât de leur publication. L'œuvre du P. Mathieu Rader fut préférée, et c'était en effet la meilleure, pour le fond comme pour la forme. L'autre, restée jusqu'à maintenant en manuscrit, n'était cependant pas sans mérite, et l'on saura gré au P. Streicher de l'avoir exhumée des archives. Son auteur, le P. Jacques Keller, avait connu personnellement le saint, pendant ses dernières années, au collège de Fribourg. Il figura parmi les témoins principaux au procès épiscopal de Freising, en vue de la béatification (18 juin 1626). Quelques-unes des sources consciencieusement exploitées par le biographe semblent avoir disparu depuis lors. P. G.

Suso BRECHTER, O. S. B. *Die Quellen zur Angelsachsenmission Gregors des Grossen*. Münster, Aschendorff, 1941, in-8°, xvi-304 pp., 4 pl. (= *Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums und des Benediktinerordens*, Heft 22).

Si elles étaient authentiques, les *Responsiones* de S. Grégoire le Grand aux questions de S. Augustin de Cantorbéry sur des points de discipline à observer dans la mission anglaise (insérées en 731 ou 732 par Bède dans son Histoire ecclésiastique, I, 27, et admises par Ewald et Hartmann, *M. G.*, Epist. t. II, qui, dans leur reconstruction du Registre, leur assignent le n° 56a du livre XI), constitueraient sans contredit un des documents les plus précieux sur les origines de l'Église d'Angleterre. Longtemps acceptées sans méfiance, elles ont fait l'objet, depuis un demi-siècle, de commentaires en sens divers. Duchesne, au premier coup d'œil, les avait prononcées « certainement inauthentiques » (*Origines du culte chrétien* ¹ [1889], p. 94) ; dans la deuxième édition cependant (1898, p. 93, note 1), il s'était rangé à l'avis de Mommsen (*Neues Archiv*, t. XVII, pp. 390, 395), après la découverte, à Lucques, d'une nouvelle recension. La controverse a fait rage depuis lors. Le P. Brechter assène aux *Responsiones* un coup de massue dont elles ne se relèveront jamais (pp. 13-110, 269-77). Par des investigations patientes, qui portent sur les différents états du document signalés jusqu'ici (la forme transmise par Bède est la plus primitive), sur son histoire, sur son contenu enfin, l'auteur démontre qu'il ne saurait remonter à Grégoire le Grand, mais doit être placé après le ponti-

ficat réformateur de Théodore de Cantorbéry, donc au plus tôt à la fin du ^{viii} siècle. Les *Responsiones* sont un faux, commis, vers 730, par Nothelm, prêtre de Londres et ensuite archevêque de Cantorbéry, pour énerver d'abord quelque peu la rigueur des décisions canoniques de Théodore et ensuite pour abaisser les prétentions de l'Église de Lyon qui, au cours des générations précédentes, semble avoir tenté d'établir sa juridiction sur celle d'Angleterre. Ce second point, entièrement nouveau, croyons-nous, mérite la plus grande attention (p. 274). Les *Responsiones* apparaissent donc brusquement à la lumière en 731 ou 732 chez Bède, en 735 dans la correspondance de S. Boniface. Ce dernier, qui en avait eu vent autrement que par Bède, en demande à Rome copie authentique d'après le Registre de Grégoire le Grand. Il apprend plus tard que les recherches n'aboutissent point. Ses démarches, ses questions donnent l'éveil, notamment à un personnage important de la chancellerie de Grégoire III, le diacre Gemmulus. Grand branle-bas. Les *Responsiones*, inconnues jusqu'alors, contiennent, en matière d'empêchements de mariage, une décision qui va à l'encontre de toute la tradition romaine. On n'était pas encore, à cette époque, inondé de fausses décrétales, et, malgré les indices défavorables internes et externes (absence au Registre, manque d'adresse et de souscription), Gemmulus, ému par l'autorité du grand nom de S. Grégoire, n'osa répudier cette fabrication. Il s'en tira de façon ingénieuse, en établissant une recension expurgée et atténuée. Pour lui donner le cachet romain, il en fit une lettre de S. Grégoire, par l'adjonction d'une préface, qui était un second faux, pastichant des lettres prises au Registre. Cette manœuvre n'eut qu'un demi-succès. Le texte adouci fut assurément l'origine d'une tradition manuscrite assez importante; mais le document apocryphe, reproduit par Bède, depuis quelques années, à l'insu de Gemmulus, sous sa forme la plus virulente, devait connaître, grâce à la diffusion de l'Histoire ecclésiastique, une publicité redoutable. Le P. B. parle ailleurs (p. 189) d'un troisième faux, commis aussi pour le bon motif: la prétendue lettre de S. Grégoire à l'évêque Félix de Messine, que cite Jean Diacre (*BHL.* 3641), et dans laquelle le pape, qui est censé répondre à une question de Félix, explique que la dispense d'empêchement accordée dans les *Responsiones* l'a été aux Anglais seulement, sans la moindre intention de l'étendre au reste de l'Église. Il serait intéressant de rechercher la date de ce dernier faux. L'auteur ne s'y est pas attaché, mais le reste de son étude est remarquablement conduit. La preuve, accumulant des indices convergents, semble parfaitement étayée, quoiqu'elle insiste parfois trop sur des aspects sans réelle importance. Il est, par exemple, permis de penser que les ressemblances d'expression entre la lettre de Gemmulus à S. Boniface (début de 743; *TANGL.* n° 54) et la 14^e du livre X de la correspondance de Grégoire le Grand ne sauraient faire conclure à la dépendance: il n'y pas tant de manières différentes de dire en latin qu'une crise de goutte a retardé l'expédition d'une réponse.

L'étude de la notice concernant S. Grégoire dans la première recension du *Liber pontificalis* (*BHL.* 3636), également fouillée, n'apporte pas autant de neuf (p. 112-17). Ce serait trop demander. L'auteur en vient ensuite aux Vies anciennes. C'est d'abord (p. 118-38) celle de l'Anonyme de Whitby (*BHL.* 3637), où le P. B. ne trouve pas trace de l'emploi de documents anglo-saxons; quant aux sources romaines, les seules sûres, c'est-à-dire les lettres de S. Gré-

goire, lui sont restées inconnues. Ce que l'Anonyme ajoute est pris à une tradition orale légendaire. Ici, l'auteur place deux importantes digressions. Il démontre d'abord par des arguments solides que la reine Berthe, femme de S. Ethelbert, ne fut ni l'instigatrice ni même l'occasion de l'envoi des missionnaires ; ensuite, que l'histoire bien connue des jeunes esclaves Angles et de leur interrogatoire est une légende d'origine northombrienne. Il passe à la Vie de Paul Diacre, en ses deux recensions (*BHL.* 3639 et 3640, celle-ci interpolée). L'examen détaillé de la première montre que le moine du Mont-Cassin a surtout puisé dans Bède. Ici encore, un hors-d'œuvre des plus intéressants indique comment deux passages authentiques de S. Grégoire (*Moralia*, XXVII, 11, et *Epist.* I, 24a) ont inspiré la légende des esclaves Angles et celle de Grégoire fuyant Rome. Signalons quelques points contestables. Premièrement, le P. B. veut démontrer (p. 141-44) que Paul Diacre a eu accès à des lettres de S. Grégoire autres que celle qui accompagne l'envoi de la *Regula pastoralis* à un évêque Jean et que la dédicace des *Moralia* à Léandre de Séville. Il ne nous semble pas avoir trouvé des arguments qui emportent le moins du monde la conviction. Deuxièmement, revenant encore sur les *Moralia*, XXVII, 11 (*lingua Britanie... hebreum coepit alleluia resonare*), il tombe dans un parallogisme (p. 153-54 ; cf. p. 181, note 72, et p. 256, note 158) : que l'ouvrage ait été révisé avant d'être communiqué, en juillet 595, à Léandre de Séville, cela ne prouve nullement que le passage en question ait été ajouté après que le pape eut appris le succès de ses missionnaires chez les Anglo-Saxons. La première mention de ces bonnes nouvelles se trouve dans la lettre à Euloge d'Alexandrie, de juillet 598. Le P. B. fait ici une pure conjecture, qui ne saurait se soutenir que si, par exemple, on pouvait montrer que des exemplaires des *Moralia* ne renfermant pas ce passage se rencontrent dans la péninsule ibérique. Qu'est-il besoin de chercher si loin ? Il y avait des chrétiens en Bretagne sous l'empire romain déjà, et S. Grégoire ne fait, dans les *Moralia*, que paraphraser une amplification oratoire de Tertullien, *Adv. Iudaeos*, 7.

Les interpolations de quelque étendue qui distinguent la Vie *BHL.* 3640 de l'original consistent tout entières en emprunts à l'Anonyme de Whitby (*BHL.* 3637). L'interpolateur a travaillé, au plus tôt, vers la fin du ix^e siècle, et vraisemblablement à Rome. Son apport concernant la mission anglo-saxonne est nul (p. 157-66). Quant à la Vie de Jean Diacre (*BHL.* 3641-3642 ; p. 166-93), dont le premier livre fut composé entre le 11 mars 873 et la même date de l'année suivante, elle s'appuie principalement sur *BHL.* 3639, avec quelques réminiscences de Bède, et aussi sur *BHL.* 3637. On n'y trouve point de trace des interpolations propres à *BHL.* 3640. Pour l'histoire de la mission de S. Augustin, Jean Diacre non plus n'apporte donc rien de neuf. Les lettres de S. Grégoire citées dans le reste de son ouvrage sont prises à un extrait du Registre, celui que les critiques désignent par la lettre R. Ce n'est pas le cas pour les chapitres sur la mission en Angleterre. Ici, toutes les lettres viennent de Bède, sauf deux exceptions assez notables : une lettre de R et les *Responsiones* empruntées à une collection canonique. Il est clair que, dans ce dernier cas, Jean Diacre a considéré la version fournie par Bède (et c'est la recension primitive) comme indigne de confiance. Il lui a préféré une forme adoucie, plus conforme aux règles de la discipline ecclésiastique, et qu'il croyait de ce fait authentique.

A cet endroit (p. 193-95), et non seulement comme curiosité mais aussi « par
ANAL. BOLL. LX. — 19.

souci d'être complet », le P. B. étudie la Vie irlandaise. Ce louable désir ne l'a cependant pas poussé à examiner les Vies grecques, sur lesquelles on verra l'article du P. Delehaye, *S. Grégoire le Grand dans l'hagiographie grecque* (*Anal. Boll.*, XXIII, 449-54), ni les notes latines du Livre d'Armagh, fol. 19, col. 2. Bien que l'édition donnée par M. J. Vendryes dans la *Revue celtique* (t. XLII, 1925, p. 119-53; cf. *Anal. Boll.*, XLV, 167-68) ait été on ne peut plus largement exploitée (y compris les références aux *Chrétientés celtiques* de Dom Gougaud, à remplacer désormais par la traduction anglaise refondue, *Christianity in Celtic Lands*; cf. *Anal. Boll.*, LI, 213), le P. B., mal à l'aise sur ce terrain, accumule les erreurs. Nous n'en corrigerons qu'une (p. 195) : l'Irlandais connaît du moins sa géographie et ne fait pas de l'île d'Aran, à l'ouest de l'Irlande, la petite patrie d'un saint qu'il vient de déclarer originaire de Corca Duibne; il le conduit, au contraire, de ce dernier pays à Aran, et rapporte qu'il désira être inhumé dans la partie méridionale de cette île (VENDRYES, p. 142), non point au sud de l'Irlande, où le P. B. place Aran, dont il fait un territoire. Que la Vie irlandaise ait pu servir de légende au sens liturgique (p. 193, note 3), c'est une hypothèse sans fondement. La pièce est, dans le style irlandais bien connu, une homélie biographique pour le jour de la fête. Le dossier irlandais de S. Grégoire a été largement complété par nous dans la *Revue celtique* (t. XLVI, p. 223-51, et t. XLIX, p. 182-88). Sur les sources, voir aussi PLUMMER, *Miscellanea hagiographica hibernica*, Catalogue, n° 322.

Les pages les plus importantes, pour l'inattendu de ce qu'elles apportent, sont celles où le P. B. examine le témoignage de Bède (p. 196-278). L'Histoire ecclésiastique se fonde ici sur une double série de sources : tradition orale et documents. Pour une partie au moins de ces deux branches de son information, Bède se réfère à un collaborateur excellent et dévoué, Albinus, abbé des Saints-Pierre-et-Paul à Cantorbéry, qui lui a transmis des renseignements à deux reprises, en employant comme messager Nothelm, que nous connaissons déjà. Le P. B., s'attaquant à la critique des sources de Bède, distingue deux couches de renseignements, qui correspondent à deux visites (au moins) de Nothelm à Jarrow (et non Yarrow, comme il l'écrit partout). La dernière de ces visites peut être datée. Elle se place vers l'an 731, au moment où Bède avait terminé son ouvrage. Une étude minutieuse permet à l'érudit bénédictin de marquer quelles sont les lettres de S. Grégoire remises alors à Bède par Nothelm pour qu'elles fussent insérées, après coup, dans son Histoire ecclésiastique. Elles forment un paquet de documents, introduit entre les chapitres 26 et 33 du livre I^{er}. Il y a là, notamment, les *Responsiones*, forgées par Nothelm lui-même, et une lettre de S. Grégoire à Virgile d'Arles (*M. G.*, livre XI, n° 45), qui devait leur servir de garant. Une troisième lettre (XI, 35), à la reine Berthe, n'a été que partiellement employée par Bède, trop pressé par le temps pour remanier entièrement certains passages de son œuvre, avec lesquels elle est en contradiction. En effet, comme le montre très clairement le P. B., Bède, parti d'abord d'une tradition orale et imprécise, avait commis deux erreurs chronologiques, que la correspondance de S. Grégoire permet de déceler et de corriger. Il assigne une date trop basse à la consécration épiscopale de S. Augustin, qui fut accomplie en réalité sur le continent, avant le passage en Angleterre, par des évêques de « Germanie », c'est-à-dire sans doute des évêques résidant dans des royaumes francs qui comprenaient des territoires ayant

appartenu à des provinces appelées autrefois Germanies. L'auteur suggère le nom de Syagrius d'Autun, ville qui, en tout cas, était sise en Lyonnaise, non en Germanie. La seconde date fausse est celle du baptême d'Ethelbert. Il ne faut pas le placer, comme on l'a cru, tout au début de l'apostolat de S. Augustin, mais seulement après juin 601. Un autre point capital, que le P. B. ne fait que toucher dans une note (p. 269), c'est que Cantorbéry ne semble pas avoir été, dès le début, le siège de S. Augustin, qui aurait été, dans l'intention de S. Grégoire et sans doute réellement d'abord, évêque de Londres. C'est une question sur laquelle le P. B. se doit de revenir à loisir. La conclusion générale est solidement étayée (p. 277) : des sources littéraires qui nous sont parvenues, Bède a employé plusieurs lettres de S. Grégoire et la notice du *Liber pontificalis* (première recension), mais non l'Anonyme de Whitby, quelque étrange que la chose puisse sembler. Les lettres utilisées se divisent en deux classes : celles qui furent transcrites à Rome, du registre même, et celles qui proviennent des archives des destinataires, c'est-à-dire des archevêques de Cantorbéry et des abbés des Saints-Pierre-et-Paul dans la même ville. Les extraits du registre ont été insérés par Bède après coup, dans sa rédaction primitive, dont elles faussent la suite chronologique.

Finalement, le P. B. examine les chroniques et les Vies d'âge plus récent. Ici, son analyse est moins remarquable, et il ne faut guère être versé dans l'historiographie anglaise pour discerner de larges lacunes. Cependant, nous ne connaissons rien qui s'oppose à l'exactitude de ses conclusions (p. 279) : ce que ces documents relativement récents nous apportent de neuf ne saurait être retenu comme authentique. L'histoire de la mission anglaise doit être écrite principalement d'après les pièces non suspectes de la correspondance de S. Grégoire. Bède et l'Anonyme de Whitby y apportent quelques compléments, à utiliser avec prudence, car ils dérivent d'une tradition locale très incertaine.

Voici quelques petits points à corriger ou à vérifier. P. 272, note 189, sièges épiscopaux indépendants d'York ? P. 267, rien ne montre que la Vie de S. Ruadán de Lothra (*BHL*. 7349) ait eu cours en Northumbrie à la fin du VII^e siècle ou au début du VIII^e. Une meilleure connaissance de l'histoire des Églises celtiques eût épargné quelques erreurs dans le résumé de Bède, *Hist., eccl.*, II, 2 (p. 256-57). Les clercs auxquels Augustin eut alors affaire n'étaient point Irlandais, mais Bretons, c'est-à-dire de Grande-Bretagne. Saint-Gall, bien que fondé sur la tombe d'un compagnon de S. Colomban, n'est pas une « *Irenstiftung* » (p. 119). Les premiers noms connus y sont alamans et, dans la suite, les Irlandais n'y furent guère que des hôtes de passage. Il ne faut pas faire trop de confiance à J. L. G. Meissner, *The Celtic Church in England after the Council of Whitby* (voir notre critique, *Anal. Boll.*, XLIX, 182). La suggestion émise (p. 112, note 9) sur la date de la première recension du *Liber pontificalis* est plutôt imprudente, car l'expression *usque in hodiernum diem* n'est qu'un lieu commun biblique, sans grande importance. On est excusable d'ignorer un petit volume de conférences sans grande valeur scientifique, comme *The Mission of St. Augustine*, du cardinal Gasquet (*Anal. Boll.*, XLIV, 174) ; mais, alors que l'on éprouve le besoin d'exhumer les moindres bribes d'opinions de certains érudits dont les travaux sont plus accessibles en Allemagne, il convenait de citer au moins pour mémoire la seule étude critique récente de

l'authenticité, due au même auteur, dont le P. B. ne connaît qu'un essai plus ancien, en collaboration, celui-ci, avec E. Bishop : *St Gregory's Responsiones ad Interrogationes Beati Augustini*, dans *Miscellanea Amelli. Scritti varii di letteratura ecclesiastica dedicati al Rev.mo Abate Ambrogio Amelli, O. S. B.* (Montecassino, 1920), p. 1-16.

Enfin, il faut l'avouer, le P. B., dont les recherches sont approfondies et l'érudition remarquable, impose au lecteur un fardeau inutile par le désordre de l'expression et une sorte d'incapacité à parler clairement. Il nous convie à entrer dans son échoppe d'horloger et nous détaille par le menu comment il s'y prend pour la taille des roues et le polissage des pignons. Nulle part, il ne daigne remonter le mécanisme ainsi obtenu, et encore moins le faire fonctionner. S'en excuser en observant, comme il fait, que son livre est une étude des sources et non un récit, ce n'est pas suppléer au défaut essentiel de l'exposé. Sur la base des découvertes du P. B., que nous avons tâché de résumer, l'histoire de la mission de S. Augustin reste à écrire.

P. G.

L'importante étude, entreprise en 1937 par M. Carlo CECHELLI, professeur à l'Université de Rome, et dont nous n'avons malheureusement reçu que la première partie (*Gli Apostoli a Roma*, 1938. Extrait de l'*Archivio della R. Deputazione romana di storia patria*, t. LX [= N. S., t. III], 1937, p. 1-106, ill.), intéressera les exégètes plus encore que les historiens de l'Église primitive. Elle est divisée en trois chapitres, d'étendue très différente : 1° *La Missione di Paolo* (p. 1-25) ; 2° *I Giudei di Roma e il primo elemento cristiano* (p. 25-96) ; 3° *Note preliminari circa la venuta di S. Pietro a Roma* (p. 96-104). Nous en retiendrons surtout la réfutation (p. 21-22) d'opinions téméraires émises récemment sur l'identification de S. Paolino alla Regola, à Rome, avec l'endroit où S. Paul passa ses deux années de captivité mitigée ; puis la discussion sur le sens du célèbre passage de Suétone (*impulsore Chresto*), où M. C. se refuse à voir une allusion au christianisme, et l'exposé de l'intervention de l'empereur Claude dans la grave contestation entre Juifs et Alexandrins (cf. *Anal. Boll.*, XLIII, 140-43 ; XLVII, 404-405) ; enfin, les notes provisoires mais utiles sur les fouilles de S. Prisca (p. 71-72). La double mention des SS. Aquila et Priscille dans le martyrologe d'Adon et dans le *Romanum Parvum*, apocryphe fabriqué de toutes pièces par le même Adon, ne mérite pas d'être prise au sérieux (p. 79, note 2 ; cf. H. QUENTIN, *Les martyrologes historiques*, p. 588-90).

Une nouvelle collection, intitulée *Miscellanea Historiae Pontificiae* et publiée par la Faculté d'histoire ecclésiastique de l'Université Grégorienne, a été inaugurée, à la veille de la guerre, par le P. Wilh. M. PERRZ, S. I. (*Das vorephesinische Symbol der Papstkanzlei*, Roma, S.A.L.E.R., 1939, VIII-128 pp., 3 pl.). L'auteur, bien connu par ses études sur le Registre de S. Grégoire VII et sur les Actes des SS. Martin I^{er} et Maxime le Confesseur (cf. *Anal. Boll.*, XXXI, 379, et XXXIX, 194), revient ici, par un biais nouveau, à la question controversée de l'origine du *Liber Diurnus*, qu'il a déjà traitée à plusieurs reprises (voir notamment l'important mémoire inséré en 1918 dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne). Il se flatte d'avoir retrouvé dans ce livre, qu'il considère comme le formulaire officiel de la chancellerie pontificale, le symbole de foi qui aurait été en usage à Rome dès le début du v^e siècle. Nous ne le suivrons pas

dans sa discussion subtile et serrée, qui relève en ordre principal de l'histoire des dogmes. D'ailleurs nous n'avons pas reçu un autre ouvrage du P. P. dont la lecture nous eût aidé sans doute à nous former un jugement sur le premier : *Methodisches zur Diurnusforschung* (même collection, n° 3, 1940, 180 pp.).

Le n° 4 des *Miscellanea Historiae Pontificiae* nous intéresse plus directement. Sous le titre « *Bollandiana* » dall' *Archivio Segreto Vaticano* (1940, 67 pp.), Mgr Angelo MERCATI a réuni et sobrement commenté une série de documents inédits qui projettent une lumière nouvelle sur les relations de nos prédécesseurs avec le Saint-Siège. Ce sont : 1° deux lettres d'Henschenius et de Papebroch au cardinal Azzolini et à Mgr Casoni, quatre lettres de Stiltingh à Benoît XIV, avec deux réponses de celui-ci et une lettre du P. F. A. Zaccaria, S. I., à Benoît XIV à propos des « Apologie bollandiane », c'est-à-dire des *Acta Sanctorum Bollandiana apologeticis libris... vindicata* (1755) ; 2° des extraits de la correspondance de Mgr Garampi, nonce à Vienne puis cardinal, avec la Secrétairerie d'État (1776-1778) et avec les PP. De Bye et Ghesquière (1776-1792) ; enfin 3° quelques passages des lettres du nonce à Bruxelles, Zondadari, et de deux réponses du cardinal Boncompagni Ludovisi (1788-1789). On notera les instances faites par les bollandistes en 1753 pour hâter la béatification de Bellarmin. Mais on retiendra surtout les efforts tentés par Pie VI et par son nonce Garampi pour assurer la continuation des *Acta Sanctorum* par les ex-jésuites, voire pour acquérir et sauver ainsi de la dispersion les matériaux recueillis dans l'ancien « Museum Bollandianum ». Ces précieux renseignements, découverts et publiés par Mgr M., n'ont pas tardé à venir à point : ils ont déjà été utilisés par le P. Paul Peeters dans les chapitres V et VI de son esquisse historique sur *L'œuvre des bollandistes*, qui vient de paraître dans les *Mémoires de l'Académie royale de Belgique* (voir ci-dessous, p. 310).

Toujours à propos de notre histoire de famille, il n'est sans doute pas trop tard pour signaler un article du P. Lucianus CELJSSENS, O. F. M., extrait de la revue anversoise *De Gulden Passer*, t. XV (1937), p. 145-68. On y trouvera, entre autres pièces inédites, tirées des archives du Collège Germanique de Rome, une lettre latine de Papebroch à Mgr Favoriti, secrétaire d'Innocent XI, datée du 8 novembre 1680, et un billet en italien adressé le 26 décembre 1687 par Janninck à Mgr Casoni, neveu de Favoriti (p. 161-63).

Dédié aux Savonals dévots de S^{te} Catherine, l'élégant « volumetto » du P. TIRO DA OTTONE, O. M. Cap., *La leggenda di Santa Caterina vergine e martire (di Alessandria)* (Gênes, Tip. Derelitti, 1940, 115 pp., 8 pl.), n'a pas la prétention d'apporter du neuf sur l'histoire ou le culte de leur énigmatique patronne. Il ne ressemble pourtant guère au type courant de l'hagiographie pieuse. L'auteur a eu l'heureuse inspiration de reproduire d'abord deux textes médiévaux relatifs à S^{te} Catherine : la légende rimée de l'« Anonyme génois », écrite vers 1300 et déjà publiée par N. Lagomaggiore en 1876 (*Archivio glottologico italiano*, t. II, p. 171-81), puis la notice de la Légende dorée, d'après le « *volgarizzamento toscano del trecento* », édité naguère par A. Levasti (cf. *Anal. Boll.*, XLV, 139). La matière des trois chapitres suivants : culte de S^{te} Catherine en Ligurie, S^{te} Catherine dans la littérature et S^{te} Catherine dans l'art, a été puisée dans D. CAMBIASO, *L'anno ecclesiastico e le feste dei santi in Genova* (Gênes, 1917-1918) et dans une série d'autres ouvrages ou articles de revues et d'encyc.

clopédies choisis, somme toute, avec assez de discernement. Le P. T. cite quelque part (note 55, p. 106) la *Sainte Catherine*, donnée par Henri Bremond à la collection *L'Art et les Saints*; mais il semble qu'il aurait pu tirer meilleur parti de ce petit livre, plein d'esprit et de goût. Tout n'est pas à retenir des *Osservazioni critiche*, ni des notes qui s'y rattachent. Il est inexact, par exemple, de soutenir que la plus ancienne Passion de S^{te} Catherine soit celle qui figure dans le ménologe de Syméon Métaphraste (BHG. 32). Deux autres récits grecs, BHG. 30 et 31, lui sont antérieurs (cf. A. EHRHARD, *Ueberlieferung und Bestand der hagiogr. Literatur*, t. II, 1938, p. 469, note 8). Bien plus, dès la première moitié du ix^e siècle, l'index d'un passionnaire latin (aujourd'hui à Munich, ms. 4554) fait mention d'une *Passio Ecaterine virginis Dei*, qui pourrait être le texte BHL.1657 et qui suppose un original grec remontant sans doute à l'époque de Charlemagne. Cf. H. DELEHAYE, dans *Anal. Boll.*, XL, 123-25; E. WEIGAND, *Zu den ältesten abendländischen Darstellungen der Jungfrau und Märtyrin Katharina von Alexandria*, dans *Pisciculi* (Mélanges Fr. Jos. Dölger, Münster i. W., 1939), p. 279-90. Quant au « nucleo storico » que le P. T. postule à l'origine de la légende et du culte, il est douteux qu'il en parle encore avec autant d'optimisme quand il aura lu, dans le dernier volume des *Acta Sanctorum* (1940), le commentaire au martyrologe romain du 25 novembre.

En présentant naguère (*Anal. Boll.*, LVI, 183-84) le t. I^{er} de la nouvelle édition, avec traduction et commentaire, du *De Caerimoniis* de l'empereur Constantin VII, le P. Delehaye avait fait ressortir le méritoire courage du savant qui n'avait pas reculé devant une besogne aussi ardue. Au témoignage de M. Albert Vogt lui-même, le tome II lui a coûté incomparablement plus de travail : *Constantin VII Porphyrogénète. Le livre des Cérémonies*, t. II. Texte et traduction (Paris, Les Belles Lettres, 1939, xi-193 pp.); Commentaire (1940, xvi-205 pp., plan). Il contient la seconde partie du livre I^{er}, soit les chapitres 47 (38) à 92 (83), où sont décrits les protocoles des solennités civiles : 1^o promotions aux grandes dignités auliques; 2^o fêtes profanes, de cour ou populaires, dont les plus importantes étaient les courses de l'hippodrome; 3^o divers événements, annuels ou non, rentrant mal dans les deux premières catégories. Depuis les cérémonies observées à l'occasion du couronnement ou du mariage de l'empereur jusqu'aux règlements des courses du carnaval et aux acclamations lancées par l'armée en telle ou telle circonstance, on peut dire que toutes les pages du Porphyrogénète sont hérissées de difficultés, dont beaucoup sont rendues insolubles par la pauvreté de la tradition manuscrite. L'effort tenté par M. V. et soutenu à longueur d'années pour en donner cependant une interprétation plausible lui assurera la reconnaissance de tous les byzantinistes.

L'histoire ancienne du christianisme en Chine est un sujet pour lequel M. John FOSTER a parfaitement raison de réclamer l'attention (*The Church of the T'ang Dynasty*. Londres, S.P.C.K., 1939, in-12, 168 pp., 2 cartes). Il y a deux parties, non pas dans son esquisse, mais dans les matériaux et dans les études qui en constituent le fondement. L'auteur, ancien professeur à l'Union Theological College de Canton, possède une connaissance vivante des sources originales chinoises et du milieu ethnique et géographique qui s'y reflète. Tout

ce qui vient de là mérite d'être reçu avec intérêt et reconnaissance. Mais l'histoire de la première pénétration chrétienne en Asie Centrale et en Extrême-Orient relève aussi de l'érudition occidentale, et de ce côté M. F. ne maintient pas son avantage. On s'en aperçoit assez vite à la manière dont est présentée (p. 28-32) l'origine du schisme nestorien, vue de Canton et dans un raccourci qui se ressent de la distance. Les pages qui suivent ne corrigent pas cette impression. L'auteur, qui professe maintenant l'histoire ecclésiastique dans les collèges de Selly Oak (Birmingham), se réfère avec une confiance restée serene aux publications de feu A. Mingana, bien qu'il garde un silence discret sur certains documents que ce nom est censé garantir. Des travaux incomparablement plus sûrs de M. P. Pelliot, de Barthold, de Markwart et autres savants d'autorité indiscutable, nulle mention. C'est surtout cette lacune que nous nous permettons de regretter, en répétant que, malgré ses côtés faibles, ce petit volume est sympathique et instructif par la vue qu'il entr'ouvre sur la littérature chrétienne chinoise de la première période.

Sous le titre *Gewordene Liturgie* (Innsbruck et Leipzig, Rauch, 1941, xvi-342 pp.), le P. Josef-Andreas JUNGSMANN, S. I., réunit, après les avoir revus, une série d'articles donnés, au cours des quinze années précédentes, à la *Zeitschrift für katholische Theologie*, aux *Stimmen der Zeit*, à la *Zeitschrift für Ascese und Mystik* et à *Das neue Reich*. Il y joint un essai inédit. Voici, parmi les sujets qu'il traite avec son érudition coutumière, ceux qui peuvent plus particulièrement intéresser nos lecteurs : sémantique historique du mot *missa* (p. 34-52), la *praefatio* et le canon récité à voix basse (p. 53-119), influence sur le canon de la doctrine eucharistique au début du moyen âge (p. 120-36), le *Pater* dans le rite de la communion (p. 137-64), le dimanche est-il le début de la semaine liturgique ? (p. 206-231), les traces laissées dans la liturgie romaine par la liturgie gallicane de l'Avent (p. 232-94).

La maison Marietti a réimprimé le martyrologe (*Martyrologium Romanum*, Turin et Rome, 1939, cxi-678 pp.). Cette édition commode, de format in-8°, en fort beaux caractères, sera la bienvenue. Mais l'indication portée sur la couverture est incorrecte et risque d'induire en erreur : *Editio III Taurinensis iuxta typicam propriis recentium Sanctorum officiorumque elogiis expletam*. En réalité, le texte n'est point celui de la *typica*, titre qui n'appartient qu'à l'édition Vaticane de 1914, mais celui de l'édition de 1922, au sujet de laquelle nous renvoyons à l'article de Dom Henri Quentin, *La Correction du Martyrologe Romain*, *Anal. Boll.*, XLII (1924), 387-406. Les éditions Vaticanes de 1922 et de 1930 portent un titre conforme à la réalité : *Prima post typicam editio* (1922), *Secunda post typicam editio iuxta primam a typica editionem* (1930) ... *propriis recentium Sanctorum officiorumque elogiis expleta, Sacrae Rituum Congregationis curis impressa*.

Peu de temps avant sa mort, survenue le 17 octobre 1940, le regretté professeur Franz Joseph DÖLGER, de l'université de Bonn, eut encore la joie de voir paraître les deux premiers fascicules du tome VI de la revue *Antike und Christentum* (Münster i.W., Aschendorff, 1940, 160 pp.), dont nos lecteurs connaissent déjà les volumes publiés précédemment (cf. *Anal. Boll.*, XLVIII,

179; XLIX, 415; LI, 137; LII, 80; LIV, 163; LV, 109; LVI, 447). Les deux principaux articles sont consacrés au Christ-soleil (à propos d'un sermon de Noël de S. Zénon de Vérone) et à l'*Ite missa est* (pp. 1-56 et 81-132). Nous relevons dans le premier un résumé des travaux récents sur l'origine des fêtes de Noël et de l'Épiphanie (p. 25) et plusieurs citations de textes hagiographiques : Passion des Quatre Couronnés (*Act. SS.*, Nov. III, 776), *Acta Xanthippae* (BHG. 1877), *Historia religiosa* de Théodoret et un curieux passage des Actes de Philippe où Notre-Seigneur dit à ses apôtres : « Je vous envoie comme des rayons, moi, le soleil de justice » (p. 39). A noter que, dans la légende arabe dont nous publions ci-dessus des extraits en traduction latine du xiv^e siècle, S. Antoine est couramment appelé *lucifer deserti* et *stella matutina* (pp. 193, 198-200). Parmi les études moins développées, signalons une petite dissertation sur l'épilepsie comme empêchement canonique à la prêtrise (avec référence, p. 139-40, à la libération par S. Macaire d'Alexandrie d'un enfant possédé et à l'abstinence de viande et de vin qui lui est imposée pendant quarante jours) et une discussion sur la nature de l'*οὐλσλονος* ou *cellula* de Novatien (EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VI, 43, 16) : il ne s'agirait pas d'une cachette, mais d'une sorte d'ermitage, où le prêtre schismatique s'adonnait à la « philosophie », c'est-à-dire à l'ascétisme, dans la solitude. On se rappellera la découverte récente de l'építaphe d'un martyr Novatien (cf. *Anal. Boll.*, LIV, 267) ; l'identification de ce personnage avec le chef de la secte ainsi qu'avec le Novatien qui est mentionné au martyrologe hiéronymien le 27 et le 29 juin a été défendue avec chaleur par Dom L. C. Mohlberg (*Ephemerides liturgicae*, t. LI, 1937, p. 242-49 ; cf. D. VAN DEN EYNDE, *Revue d'hist. eccl.*, t. XXXIII, 1937, p. 792-94). Dans la note 113, p. 68, on s'étonne de voir citer la Passion des SS^{tes} Agape, Chionie et Irène d'après l'édition de Ruinart qui reproduit une version latine du xvi^e siècle, alors que le texte grec original est connu depuis 1902 (BHG. 34).

Dans la revue néerlandaise *Neophilologus*, t. XXIV (1939), p. 161-78, M. J. J. Soons publie *La Vie de saint Onuphre*, contenue dans le ms. fr. 24953 de la Bibliothèque nationale de Paris. Cette légende rimée correspond assez exactement aux Vies latines bien connues BHL. 6334-36 ; cependant, elle emprunte à la *Vita Pauli* de S. Jérôme l'épisode des deux lions venant creuser la fosse où le saint moine sera enterré. Cet épisode se lisait également dans la recension latine d'un ms. de Saint-Jacques, à Liège, dont les *Collectanea bolandiana* nous ont gardé la copie. Non content de ce parallélisme, M. S. estime que la source de la version française serait plutôt la Légende latine, écrite à Blaubeuren à la fin du xv^e siècle et conservée actuellement à Fulda (ms. Aa 96). Les extraits qu'il publie de ce texte développé font souhaiter une édition intégrale, qu'on voudrait voir illustrer de planches, représentant les fresques médiévales récemment découvertes à Tivoli (cf. *Anal. Boll.*, LVII, 205) et les peintures du cloître romain de Sant' Onofrio al Gianicolo : prière du roi de Perse, naissance de son fils Onuphre, épreuve du feu, etc. (cf. L. HUETTER et E. LAVAGNINO, dans *Le chiese di Roma illustrate*, n° 34, p. 49).

Dans le domaine de la patrologie grecque, plusieurs ouvrages, d'importance variée, méritent d'être signalés, du moins brièvement. Voici d'abord deux consciencieuses éditions de textes : Theodorus KLAUSER, *Doctrina Duodecim*

Apostolorum, Barnabae Epistula (Bonn, P. Hanstein, 1940, 78 pp. = *Florilegium patristicum*, 1), et Erich KLOSTERMANN, *Origenes Werke*, t. XII: *Matthäuserklärung*, III, 1 (Leipzig, Hinrichs, 1941, ix-269 pp. = *Die Griechischen Christlichen Schriftsteller*, XLI, 1). D'après M. Klauser, un des savants qui connaissent le mieux l'antiquité chrétienne, la *Λιδαχὴ* et l'Épître de Barnabé remonteraient à la première moitié du second siècle et dériveraient probablement l'une et l'autre d'une source commune. Le troisième et dernier volume consacré, dans le *Corpus* de Berlin, au commentaire d'Origène sur S. Matthieu doit comprendre deux parties, indiquées dans le sous-titre: *Fragmente und Indices*. Celle que nous annonçons est constituée en ordre principal par 572 passages, d'authenticité parfois discutable, qui nous ont été conservés dans des « chaînes » évangéliques. L'introduction ne sera donnée qu'avec les tables, qui achèveront — bientôt, espérons-le — une publication entreprise en 1933 (cf. *Anal. Boll.*, LII, 380; LIV, 385; LVI, 450).

Après les éditions de textes, voici cinq études, dont deux nous viennent d'Italie et trois des Pays-Bas. 1) Gius. LAZZATI, *Introduzione allo studio di Clemente Alessandrino* (Milano, « Vita e Pensiero », 1939, viii-92 pp. = *Pubblicazioni dell' Università cattolica del S. Cuore*, Serie IV, t. 32). L'auteur, qui ne s'embarrasse guère des opinions de ses devanciers, entend démontrer le caractère ésotérique des *Stromates* et souligner l'aspect proprement religieux (non philosophique), christocentrique et intellectualiste de la doctrine de Clément. 2) Severino GONZALEZ, S. I., *La Fórmula μία οὐσία τρεῖς ὑποστάσεις en San Gregorio de Nisa* (Roma, Università Gregoriana, 1939, xix-146 pp. = *Analecta Gregoriana*, t. XXI). Recherches délicates et attentives sur l'enseignement trinitaire du grand docteur cappadocien. 3) H. BERKHOF, *Die Theologie des Eusebius von Caesarea* (Amsterdam, éd. « Holland », 1939, 206 pp.). Ayant choisi pour guides H.-G. Opitz († 1942) et Ed. Schwartz, M. B. met en relief l'inspiration apologétique de tous les écrits du père de l'histoire ecclésiastique et s'efforce de préciser son attitude devant les problèmes religieux de son époque et notamment dans la question de l'arianisme. A noter les pp. 53-59 sur le rôle messianique de Constantin. 4) H. L. DAVIDS, *De Gnomologieën van Sint Gregorius van Nazianze* (Nimègue et Utrecht, Dekker et van de Vegt, 1940, 164 pp.). Étude les gnomologies ou sentences versifiées qui forment les nos 30-33 des « poèmes moraux » de S. Grégoire le Théologien (*P. G.*, XXXVII, 907-945). Le texte est reproduit d'après Migne, avec la paraphrase de Nicéas David et un essai de commentaire, puis examiné au triple point de vue des sources, de la langue et de la métrique. Travail méritoire, vu la difficulté d'interprétation de ces formules concises à l'excès, dont plusieurs ressemblent à des énigmes. On retiendra l'argumentation des pp. 51-55, d'où il ressort que les 73 *γνωμικὰ διότιχα* (le n° 32 des poèmes moraux) ne sont pas l'œuvre de S. Grégoire, mais d'un poète postérieur. 5) P. CALASANCTIUS, O. Cap. (= Jos. JOOSEN), *De Beeldspraak bij den heiligen Basilius den Grote* (Nimègue et Utrecht, Dekker et van de Vegt, 1941, 333 pp. = *Studia graeca Noviomagensia*, fasc. 2). Après une longue introduction sur « les conceptions des auteurs grecs et romains concernant la métaphore, la comparaison et l'allégorie », le P. C. groupe en une dizaine de catégories, subdivisées elles-mêmes en je ne sais combien de compartiments, les centaines d'exemples qu'il a relevés dans les œuvres de S. Basile. Il s'évertue ensuite à dégager de cette col-

lection de matériaux quelques traits de la psychologie de l'écrivain. A la suite du P. Delehaye (dont le nom est estropié pp. 308 et 328), il rejette parmi les *spuria* l'homélie sur le martyr Barlaam, BHG. 223. L'index des mots grecs (p. 320-26) facilitera bien des recherches.

Sous l'active direction de M. le professeur Roy J. Deferrari, les candidats au doctorat en philosophie de la Catholic University of America, à Washington, continuent de se consacrer à l'étude détaillée de la langue des Pères. Nous avons reçu les tomes LIV et LIX des *Patristic Studies*, intitulés : *The Syntax of the Simple Cases in St. Hilary of Poitiers*, du Frère D. Thomas GIMBORN, des Écoles chrétiennes (Washington, The Catholic University of America, 1939, xviii-194 pp.), et *The Style of Pope St. Leo the Great*, de M. William J. HALLIWELL (1939, xvi-103 pp.). Dans la série *Studies in Mediaeval and Renaissance Latin Language and Literature*, ont paru les tomes XI (*The Clausulae in the Works of St. Gregory the Great*, de la Sœur Kathleen BRAZZEL, O. S. B., 1939, xiv-86 pp.) et XII (*Aeneae Silvii De Liberiorum Educatione*, du Frère Joel Stanislaus NELSON, des Écoles chrétiennes, 1939, xii-235 pp.). Ce dernier volume donne, avec une introduction, la traduction anglaise du traité célèbre d'éducation publié par le futur pape Pie II.

Dans la collection *Cassiciacum*, qui réunit des essais sur S. Augustin et l'Ordre augustinien, ainsi que d'autres travaux scientifiques des Ermites de Saint-Augustin, le P. Venantius NOLTE, O. E. S. A., étudie en un petit volume l'idéal de l'amitié chez S. Augustin (*Augustinus Freundschaftsideal in seinen Briefen*. Würzburg, Rita-Verlag, 1939, 124 pp.). Ce ne sont pas seulement les lettres qu'il a mises à contribution dans cette dissertation très fouillée, mais aussi les écrits philosophiques du docteur africain et ses Confessions.

Le tome 42 de la *Biblioteca Agostiniana* s'intitule : *Le Edizioni volgari delle opere di S. Agostino nella Rinascita*, par Paolo CHERUBELLI (Firenze, Tipografia Fiorenza, [1940], xxxii-152 pp., ill.). Mais on n'y trouvera pas seulement la description des éditions d'œuvres du saint docteur, en italien, du xv^e et du xvi^e siècle, y compris la règle qui lui est attribuée : M. Ch. ajoute, dans une troisième partie, tous les ouvrages publiés en italien jusqu'en 1600 par des Ermites de Saint-Augustin, avec des index très complets.

Mlle Maria FASSBINDER, dont on se rappelle l'excellent ouvrage sur S^{te} Claire (*Anal. Boll.*, LV, 164-65), a écrit sur S^{te} Monique un petit livre plein d'une touchante émotion, qui s'adresse aux mères chrétiennes (*Monika, die heilige Mutter*. Trier, Paulinus-Druckerei, 1939, 110 pp., ill.).

Sur le conseil de son maître, l'archéologue bien connu J. Sauer, M. Günther Wolfgang MORATH vient de consacrer une monographie à un des plus fameux chefs d'œuvre de la sculpture sur ivoire : *Die Maximianskathedra in Ravenna, ein Meisterwerk christlich-antiker Reliefkunst* (Freiburg i. Br., Herder, 1940, xii-115 pp., 16 pl. = *Freiburger theologische Studien*, fasc. 54). Nos lecteurs se rappelleront (cf. *Anal. Boll.*, LVI, 387-89) que M. C. Cecchelli, professeur à l'université de Rome, entreprit naguère d'illustrer le même monument dans un

luxueux ouvrage, dont nous n'avons reçu que les trois premiers fascicules (1936-1937). Il ne nous est donc pas possible de comparer entre elles toutes les conclusions des deux auteurs. Notons cependant qu'ils sont d'accord pour maintenir l'attribution de la célèbre chaire à l'archevêque Maximien (546-556). M. M. étudie avec un soin particulier l'iconographie des scènes de l'ancien et du nouveau Testament : cycle du patriarche Joseph, histoire de Notre-Seigneur depuis l'Annonciation jusqu'à l'entrée à Jérusalem. Un seul sujet est emprunté aux apocryphes : l'épreuve de Marie, soupçonnée d'adultère (*Protévangile de Jacques*, c. 16 ; *Évangile du pseudo-Matthieu*, c. 12). Dans la controverse sur la provenance de la chaire de Maximien, M. M. se prononce avec netteté pour Constantinople. Les belles photographies dont il a enrichi son volume permettent au lecteur de suivre avec intérêt cette sérieuse contribution à l'histoire de l'art chrétien au VI^e siècle.

En 1938, M. Theodor NISSEN publia dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. XXXVIII, p. 361-65, entre autres « suppléments » au *Pré Spirituel* de Jean Moschos, une nouvelle recension assez développée de la légende de l'enfant juif converti et sauvé miraculeusement de la fournaise où son père l'a fait jeter. Il nous donne maintenant, dans la *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, t. LXII (Iena, 1939), p. 393-403, une traduction annotée de ce texte grec : *Zu den ältesten Fassungen der Legende vom Judenknaben*. En guise d'introduction, il compare d'autres rédactions byzantines, notamment celle de Georges Hamartolos et celles que deux manuscrits de Vienne attribuent l'un à l'abbé Daniel, l'autre à Jean Moschos. Il ne néglige pas non plus les quatre recensions latines étudiées par Theodor PELIZAEUS, *Beiträge zur Geschichte der Legende vom Judenknaben* (Dissertation, Halle, 1914), p. 14-16, ni surtout celle de Jean le Moine d'Amalfi, éditée par M. Huber en 1913 (cf. *Anal. Boll.*, XXXIII, 36-38). Pour donner une idée de la diffusion de ce récit au moyen âge, il n'eût peut-être pas été superflu de signaler que l'*Index miraculorum B. V. Mariae* du P. Poncelet n'en mentionne pas moins de 30 ou 32 rédactions en latin (*Anal. Boll.*, XXI, 1902, 251, n° 95, avec la longue série de références à d'autres numéros). A relever, dans la note 6 (p. 394-95), d'utiles corrections à l'édition d'un texte grec par E. Wolter, *Der Judenknabe* (Halle, 1879), p. 36-38.

C'est avec plaisir que nous annonçons deux nouveaux volumes des *Monumenta Musicae byzantinae* (cf. *Anal. Boll.*, LVII, 182-85). Voici d'abord le second fascicule du *Prophetologium*, édité par MM. Carsten HÖEG et Günther ZUNTZ dans la série des *Lectionaria* (Copenhague, E. Munksgaard, 1940, p. 101-191). On y trouve les leçons tirées de l'Ancien Testament pour l'office du mercredi et du vendredi *τῆς τυροφάγου*, c'est-à-dire de la semaine qui précède le carême, ainsi que des deux premières semaines de la sainte quarantaine. Le plus ancien des manuscrits utilisés, le n° 95 de la bibliothèque du Rossicon, écrit vers l'an 800, avait été photographié pour les éditeurs par notre regretté compatriote et ami, Stéphane Binon, tombé au champ d'honneur le 26 mai 1940. Dans la série des *Transcripta*, vol. III, M. H. J. W. TILLYARD publie *The Hymns of the Octoechus*, Part I (ibid., 1940, xxiv-191 pp.). Il s'agit des *συχηρὰ ἀναστάσιμα* ou hymnes en l'honneur de la résurrection, répartis en deux catégories ; les

Anatolica, attribués à un certain Anatole le Jeune, qui aurait vécu à Constantinople avant la fin du VIII^e siècle, et les *Alphabetica*, dont chacun commence par une lettre différente de l'alphabet, avec cette particularité qu'un *θεοτόμιον*, ou cantique à la Vierge, vient interrompre la série alphabétique après chaque groupe de trois lettres. Une troisième section (p. 145-83) comprend les *ἀναβαθμοί*, collection d'antiennes qui auraient été composées par S. Jean Damascène et qu'on chante le dimanche à Laudes. La notation musicale byzantine n'est reproduite que pour une vingtaine d'hymnes ; pour ceux-ci comme pour tous les autres, le texte est muni d'une « transcription » en musique moderne et d'un appareil critique où sont relevées les principales variantes musicales des manuscrits consultés.

Lorsque parut, en 1936, le premier volume des *Scripta minora* de Psellus, réunis par feu Ed. Kurtz et publiés par M. Fr. Drexel, nos *Analecta* lui consacrèrent un compte rendu développé (LV, 404-407). Nous y relevions notamment l'intérêt tout particulier que présentait, du point de vue de l'hagiographie, le sermon inédit sur les Miracles de S. Michel. Le tome II, qui porte le millésime de 1941 (*Michaelis Pselli Scripta minora*, edd. Ed. Kurtz et Fr. Drexel. Vol. II : *Epistulae*. Milano, « Vita e Pensiero », xx-349 pp. = *Orbis Romanus*, XII), ne contient rien qui se rapporte aussi directement à nos études. On y trouvera une collection de 274 lettres, dont 201 inédites. Le recueil se termine par d'excellents index. Celui des « Loci laudati » montre pour ainsi dire graphiquement la prédilection de l'humaniste byzantin pour Homère, qu'il cite plus fréquemment qu'aucun autre auteur profane ou sacré.

Un très utile complément aux éditions antérieures de lettres de Psellus vient d'être fourni par le même M. Fr. Drexel : *Index nominum zu den von Sathas, Boissonade, Hase, Ruelle und Tafel edierten Psellosbriefen*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. XLI (1941), p. 299-308. La liste des noms propres y est complétée par un précieux relevé des termes techniques désignant des offices ou dignités ecclésiastiques, civils et militaires. Cet article a paru dans le fascicule jubilaire de la doyenne des revues byzantines. Cinquante années, en effet, se sont écoulées depuis la fondation, par Karl Krumbacher, de la *Byzantinische Zeitschrift* (1892). Nous sommes heureux de saisir cette occasion pour rendre hommage à un organe scientifique dont nos études — entre beaucoup d'autres disciplines — ne cessent de bénéficier depuis dix lustres. Il nous sera permis de rappeler que plusieurs de nos prédécesseurs lui ont apporté leur part de collaboration, à l'époque qui précéda la première guerre mondiale.

Le tome II du Catalogue des mss. grecs de l'Académie roumaine, publié naguère par M. Nestor CAMARIANO (*Biblioteca Academiei Române. Catalogul manuscriselor grecești*. Bucarest, 1940, 205 pp.), fait suite au *Catalogul* de C. Litzica, paru en 1909. Il comprend deux parties. La première (p. 5-30) reproduit la description sommaire de cent manuscrits (nos 831-930, acquis entre 1909 et 1912), insérée par Litzica dans ses *Studii și schițe greco-române*, p. 79-104. La seconde contient l'analyse des nos 931-1066. La plupart des volumes inventoriés sont récents. Voici la liste de ceux qui intéressent nos études. 836, XVIII^e s., prophéties de S. Méthode, de S. André Salos, etc. 861, XI^e s.,

fragment d'une Passion de S. Marc. 878, xix^e s., office de S^{te} Pulchérie. 889, xvii^e s., homélies sur S. Luc, S^{te} Catherine, S. Éleuthère, S^{te} Photine, etc. 903, xix^e s., *παράκλησις* de S^{te} Catherine. 908, xix^e s., récit sur S. Antoine et Apocalypse de la Sainte Vierge. 919, xviii^e s., acolouthie des néomartyrs Panagos et Chrestos (9 mars). 932, fol. 257, fragment d'un vieux ms. non daté : Translation de S. Étienne le protomartyr. 942, xviii^e s., acolouthie du néomartyr Angelès († CP., 5 sept. 1680). 944, xvii^e s., textes liturgiques en l'honneur des SS. Archanges, de S. Nicolas, etc. 962, xvi^e s., fol. 42-43^v, Vie abrégée de S. Grégoire de Thessalonique. 990, xvii^e s., fol. 215-217^v, Apocalypse de S. Jean le Théologien (BHG. 921). 991, xviii^e s., récits relatifs à S. Macaire et à S. Antoine. 1030, xviii^e-xix^e s., fol. 186-188^v, lettre de Ponce Pilate à Tibère et réponse de l'empereur. 1034, xix^e s., Vie du néomartyr Anastase de Delvenon et visions diverses. Enfin, le n° 966, du xvii^e s., est un recueil de textes hagiographiques pour les mois de septembre à décembre, avec des lacunes, des interversions et des pièces adventices ; les légendes concernent les saints et les fêtes dont les noms suivent : Théodora d'Alexandrie, Exaltation de la Croix, Eustathe et sa famille, les XL martyrs de Sébaste, Euphrosyne, Cosme et Damien, miracle de S. Georges (3 nov.), Parascévé, Macaire le Romain, Maria-Marinos, Euphrosynos le cuisinier, Martinianos, Andronic, Pélagie, Joseph et Aseneth, Abramios et Marie, miracle de S. Nicétas le *χαρτολάριος*, Paul le Simple, Nicéphore m., Jacques le Persan, Xénophon, Christomée (compagnon des apôtres chez les Parthes), Miracle de l'image de Beyrouth, Marie l'Égyptienne, Miracles de S. Ménas, Alexis, Jean Calybite, Gurias, Samonas et Abibus, Barbe, Catherine, Thècle, Philippe, Pierre et André, Eustrate et ses quatre compagnons.

Parmi les meilleures pages consacrées à S. Willibrord, à l'occasion du XII^e centenaire de sa mort (cf. ci-dessus, p. 251), il faut compter le pénétrant essai du P. J. TESSER, S. I., *Sint Willibrord en zijn levenswerk*, paru dans le fascicule jubilaire : *De H. Willibrord, zijn persoon, zijn werk, zijn kerk*, de la revue néerlandaise *Studiën* (t. CXXXII, 1939, p. 308-326).

On lira de même avec profit la brève esquisse psychologique : *De H. Willibrordus. Proeve eener karakterschets*, publiée par M. W. J. VISSER (Eindhoven, Van Eupen, 1939, 16 pp.).

Un monument de l'art typographique, destiné à illustrer le souvenir du grand apôtre des Pays-Bas et qui fait honneur à la maison d'édition Leiter-Nijpels de Maastricht, a paru en 1940. Il s'intitule : *Die Legende van Sinte Willebroert, gereproduceerd uit het Passionael Winterstuc gedrukt door Gheraert Leeu ter Goude 31 juli 1478* (in-4^o, 56 pp.). Outre la reproduction en fac-similé de la Vie de S. Willibrord, telle qu'on peut la lire dans l'incunable néerlandais décrit par Campbell sous le numéro 1755, l'ouvrage contient une paraphrase moderne du vieux texte par M. le chanoine E. LAGERWEY et, en annexe, une étude approfondie du P. B. KRUITWAGEN, O. F. M., sur le *Passionael*. La contribution du P. K., qui est la plus précieuse, a successivement pour objet la formation des recensions latine et néerlandaise du *Passionael*, les sources littéraires de la Légende de S. Willibrord ici reproduite, et la carrière du célèbre imprimeur de Gouda, Gérard Leeu.

La bonne façon de tirer profit du bel ouvrage de Mgr Ernest LOTTHÉ (*Les églises de la Flandre française au nord de la Lys*. Lille, S.I.L.L.C., 1940, xviii-320 pp., ill., cartes et plans) serait assurément d'entreprendre, le livre à la main, les voyages de l'auteur à travers sa petite province et de refaire avec lui les observations qui lui ont fourni la matière de son étude. On peut y suppléer jusqu'à un certain point, grâce aux quelque 200 très beaux clichés illustrant un texte lui-même plein d'agrément. Une première partie traite de l'architecture. Après un rapide tour d'horizon et l'évocation des sanctuaires primitifs, l'auteur passe en revue les rares débris romans ainsi que les fragments d'édifices de la période gothique, tous englobés dans des constructions postérieures. Il s'arrête plus longuement aux églises caractéristiques du pays, les « hallekerken » à trois nefs égales, d'un art assez pauvre, acclimatées en Flandre maritime dès le x^v siècle. Les différentes positions que prend la tour déterminent le classement en deux grandes catégories, subdivisées en de nombreux groupes. L'examen de l'architecture s'étend jusqu'aux églises d'après-guerre. La deuxième partie, consacrée au mobilier et à l'ornementation, est intéressante à plus d'un égard. On remarque, en effet, que les artisans, dont les œuvres sont analysées, s'ils se montrent peu originaux et même médiocres en architecture et en statuaire, travaillent habilement et même élégamment le bois, matière qui entrait pour la grande part dans la composition de ces pièces que Mgr L. décrit à la fois en technicien et en poète. En outre, ce sujet fournit au folkloriste et au prêtre l'occasion de rappeler les cultes en honneur dans son pays : le culte officiel, celui de la Vierge, des Apôtres, de S. Omer, de S. Martin, de S. Nicolas ; et le culte populaire des saints que l'on allait « servir » en raison de leurs spécialités prophylactiques et thérapeutiques : S. Blaise, pour les maux de gorge, les gastrites, les convulsions ; S^{te} Eutrope, pour les écrouelles ; S. Pierre, pour la fièvre ; S. Gothard (Godehard), pour les rhumatismes ; S. Antoine ermite ou S. Éloi, pour la protection du bétail. C'est là une poignée de noms parmi les dizaines que cite l'auteur.

Le hasard a voulu qu'à peu près en même temps que l'ouvrage précédent, et avec un même luxe d'impression, parût le volume du Frère FIRMIN, des Écoles chrétiennes, sur l'architecture religieuse romane en Flandre Occidentale (*De Romaansche kerkelijke bouwkunst in West-Vlaanderen*. Gand, Imprimerie d'art Saint-Luc, 1940, 390 pp., ill. et plans). On nous annonce en outre une série de monographies analogues consacrées à l'architecture romane en Flandre française, en Flandre Orientale et au Limbourg. Le plan ne s'écarte pas sensiblement de celui qui a été inauguré par M. C. Leurs dans son étude sur l'architecture romane dans l'ancien duché de Brabant, ouvrage que l'on peut considérer comme le premier de la série. L'auteur suit l'ordre des châtellenies : Bruges, Bailleul, Ypres, Cassel, Courtrai, Audenarde, Furnes. Quelques-uns des monuments qui entrent en ligne de compte n'existaient déjà plus à la fin du xvi^e siècle ; le xix^e en a vu disparaître davantage encore, mais c'est la guerre de 1914-1918 qui en a emporté le plus, dont certains très importants, telle l'église de l'abbaye fondée en 1060 à Messines. C'est dire le patient travail de reconstitution auquel l'auteur a dû se livrer, en se basant sur les documents graphiques ou littéraires et les maigres débris qui ont survécu. Un chapitre final énumère les principales conclusions : l'apport de la Flandre Occidentale dans le domaine architectural roman n'est pas considérable ; encore

qu'il s'y rencontre certains traits régionaux communs et un type d'église fondamental, affectant la forme de croix latine à chevet plat, avec bas-côtés et tour à la croisée du transept, cet art n'y offre pas de caractères très saillants ; l'influence qui prédomine est celle du Nord de la France. Ainsi sont confirmées les vues que M. le chanoine R. Lemaire exposait déjà en 1906.

La *Kirchengeschichte* éditée sous la direction de feu Mgr J. P. Kirsch est destinée à tenir dorénavant la place du *Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte* de Hergenröther. Nous avons exposé à nos lecteurs le plan de la publication (*Anal. Boll.*, XLIX, 125). Celui-ci semble s'être encore élargi. Le tome II comportera deux parties, dont la seconde, confiée à M. Johannes HOLLSTEINER, conduit de 1198 à 1455 (*Die Kirche im Ringen um die christliche Gemeinschaft*, Freiburg i.B., Herder, 1940, XII-552 pp.). On y trouvera, en un résumé commode et substantiel, tout ce qui intéresse l'histoire ecclésiastique au cours de cette importante période, qui vit d'abord l'apogée et ensuite la grande crise de l'Église d'Occident. Ce n'est pas seulement la papauté et les conciles, ni les événements extérieurs, sans oublier les missions d'Orient, auxquels s'attache l'auteur, mais encore la vie intérieure de l'Église, à quoi est consacrée toute une série d'excellents chapitres : développement dogmatique, administration et culte, universités, Ordres religieux, art, dévotions et pratiques de piété, le tout appuyé sur une abondante bibliographie générale.

Les volumes antérieurement publiés de l'histoire générale des papes de M. Franz Xaver SEPPELT ont été signalés en leur temps (*Anal. Boll.*, LII, 393 ; LV, 173). Voici le tome IV, *Das Papsttum im Spätmittelalter und in der Zeit der Renaissance (1294-1534)* (Leipzig, Jakob Hegner, 1941, 479 pp. ; = *Geschichte des Papsttums*, t. IV). Le grand public de langue allemande y trouvera un exposé clair et commode, et de la même tenue littéraire et scientifique que les précédents volumes. Celui-ci est accompagné, en appendice, d'une sérieuse bibliographie.

Le long et minutieux travail de M. F. IMLE, *Das geistliche Leben nach der Lehre des hl. Bonaventura* (Werl i. W., Franziskus-Druckerei, 1939, VII-471 pp.), n'apporte point de renseignements biographiques sur le Docteur séraphique, mais un exposé général de sa doctrine spirituelle, ou plutôt de la spiritualité chrétienne vue à travers ses œuvres.

L'interprétation commune du récit de S. Jean sur l'ensevelissement de Jésus doit être maintenue intégralement. Le P. F.-M. BRAUN, O. P. (*Le Linceul de Turin et l'Évangile de S. Jean*. Tournai, Casterman, 1939, 74 pp.), démontre, par une analyse philologique et exégétique serrée, que le corps fut enveloppé dans un linceul lié de bandelettes et que l'identification de l'aloès avec le bois d'agalloche, la distinction entre le linceul et le suaire placé sur la tête sont hors de doute. Sur tous ces points, S. Jean est formel et les Synoptiques ne le contredisent pas. Ces données ne se concilient nullement avec l'authenticité du linceul de Turin, dont l'auteur retrace brièvement l'histoire. Il est toujours regrettable que les analyses, qui seraient décisives, restent interdites. Cependant, le P. B.

verse au dossier un nouveau document des plus intéressants. C'est une expérience faite par M. Clément, membre de la Société nationale des Beaux-Arts de France et décédé à la fin de 1939. A son avis, le linceul de Turin reproduit un Christ légèrement stylisé du XIII^e ou du XIV^e siècle. L'image, selon lui, aurait été obtenue par décalque, ou plus exactement par contact, sur une statue de pierre ou sur un bas-relief de bois. Ce ne serait pas une peinture, mais une teinture. M. Clément a répété l'expérience sur un buste moderne et a réussi, sans tâtonnement et du premier coup, une image impressionnante. Il a pu éviter la déformation par élargissement et empâtement des traits, en prenant l'empreinte des seules parties saillantes de la face. Voilà qui s'accorde fort bien avec le premier témoignage connu sur la prétendue relique, le mémoire de Pierre d'Arcis, évêque de Troyes, envoyé à Clément VII peu avant 1389 : *Reperit fraudem et quomodo pannus ille artificialiter depictus fuerat; et probatum fuit etiam per artificem qui illum depinxerat*. On voudrait espérer qu'après cette triple démonstration, exégétique, historique et expérimentale, les partisans de l'authenticité et notamment les membres du Congrès de « Sindologie », réuni à Turin au printemps de 1939, seront plus tolérants envers ceux dont ils ne parviennent pas à forcer l'assentiment.

Depuis que M. É. Mâle a attiré l'attention sur les représentations du *Pressoir mystique* (*L'art religieux de la fin du moyen âge en France*, Paris, 1908, p. 112-18), ce thème iconographique a été l'objet de plusieurs études dont la plus importante est celle de A. THOMAS : *Die Darstellung Christi in der Kelter. Eine theologische und kulturhistorische Studie* (Düsseldorf, 1936, dans les *Forschungen zur Volkskunde*, fasc. 20-21). M. Jean GESSLER, qui avait publié en 1939, un article sur le *Pressoir mystique* de la collégiale d'Aerschot (*De mystieke wijnpers te Aarschot en elders*, dans *Eigen Schoon en De Brabander*, N. S., t. XIV, p. 225-44), vient, dans une élégante plaquette, hors commerce (même titre, Louvain, Boon-Hecking, 1942, 42 pp., illustrations), d'en donner une nouvelle édition, revue et augmentée. Chercheur infatigable, il a réussi à compléter sur quelques points l'information de ses prédécesseurs.

Quiconque s'intéresse à l'étrange sainte Wilgeforte saura gré à M. J. GESSLER d'avoir réuni les titres des ouvrages qui n'avaient pas été signalés dans le beau livre de MM. G. Schnürer et J. M. Ritz, *Sankt Kümmeris und Volto Santo* (Düsseldorf, 1934; cf. *Anal. Boll.*, LII, 451-55) et ceux des publications parues depuis : *Wilgefortiana. Een bibliographisch overzicht* (extrait de *Oostvlaamse Zanten*, t. XVI, 1941, 15 pp.). Cette liste, rangée par ordre chronologique, contient une quarantaine d'indications bibliographiques.

La traduction des *Œuvres de Ruysbroeck l'Admirable*, par les Bénédictins de Saint-Paul d'Oosterhout, s'est complétée par la publication du tome VI (Bruxelles, Vromant, 1938, 324 pp.), qui contient principalement le *Livre des Douze Béguines*. On y lit aussi le petit traité des *Quatre Tentations*, ainsi que la Vie et les Miracles de Jean Ruysbroeck, de Pomerius, ce dernier traduit du latin. Les autres œuvres le sont du brabançon original, d'après le texte de David, revu sur l'édition récente du P. Joseph (et non Jean) VAN MIERLO, *Jan van Ruusbroec's Werken* (t. IV, Anvers, 1932).

Le plan de la *Bibliographie der Moderne Devotie*, de M. J. M. E. DOLS (Aflieveringen 1-3, Nijmegen, Centrale Drukkerij, 1941, 96 pp.), n'est pas très aisé à comprendre. Les souscripteurs ont reçu d'abord deux livraisons qu'ils sont invités à détruire en recevant ce volume, où elles sont refondues en une seule liste alphabétique, augmentée de suppléments qui en auraient fourni une troisième. Les livres et articles, sur tous les points concernant la Dévotion moderne aux Pays-Bas, depuis les ouvrages originaux jusqu'aux travaux critiques les plus récents, ne forment ni une énumération complète ni un choix du bibliographe. M. D. s'est contenté de noter, au hasard de ses découvertes, les titres exacts des ouvrages qu'il a rencontrés et l'indication des passages qu'il estime essentiels dans les histoires générales. Il compte poursuivre ses recherches et les publier dans la suite, pour donner finalement une bibliographie méthodique de l'ensemble. Le travail semble exécuté avec grand soin, sauf pour les articles ou extraits des *Précis historiques*, où l'indication du tome, de l'année et de la page est régulièrement omise.

M. André BAUDRILLART avait donné déjà à la collection *Les Saints* un *Saint Paulin* et un *Saint Séverin*. Il y publie maintenant un *Saint Philippe Néri* (Paris, Gabalda, 1939, 196 pp.), qui ne le cède aux précédents ni par l'intérêt du personnage et du milieu, ni par le charme du récit. Utilisant avec goût les meilleurs travaux modernes, M. B. présente un excellent portrait de celui que l'on a appelé le plus original peut-être et qui est à coup sûr l'un des plus aimables parmi les saints.

La Butte sacrée, dont M. Paul LESOURD écrit l'histoire en un volume admirablement illustré (Paris, Spes, in-4°, 1937, 525 pp.), c'est Montmartre. Des origines au xx^e siècle, des oratoires païens et de la première chapelle chrétienne à la Basilique du vœu national, sans oublier l'importante abbaye des Dames de Montmartre (1133-1792), ni même des éléments beaucoup plus profanes, le lecteur est comme conduit par la main à travers le passé jusqu'aujourd'hui. Tout ce qui concerne la légende de S. Denis et de ses compagnons, comme celle des reliques du *marlroi*, qui peut-être donna son nom à la butte, est traité avec autant de sagesse dans le texte que d'érudition du meilleur aloi dans les notes, en appendice. On y trouvera notamment une excellente étude sur les mentions de Montmartre et de son patron d'adoption dans les textes français du moyen âge. L'iconographie de S. Denis est particulièrement bien représentée par de nombreuses reproductions d'anciennes miniatures.

D'après quelques bonnes biographies modernes, en particulier celle du P. Du-don, M. Bernard AMOUDRU a écrit, pour la collection *Idealistes et Animateurs*, un *Ignace de Loyola, maître d'héroïsme* (Paris, Bonne Presse, 1939, 207 pp.). Il s'adresse au grand public, qui y trouvera, non un récit romancé, mais une Vie brève, attachante et agréablement écrite.

Pour le quatrième centenaire de la fondation de la Compagnie de Jésus, le P. Giovanni BARRELLA, S. I., dédie aux amis de l'Istituto Argentio, de Lecce, un petit volume historique, *La Compagnia di Gesù nelle Puglie* (Lecce, R. Tipo-

grafia Editrice Salentina, 1941, 176 pp.). Il y retrace, en deux parties (1574-1767 et 1833-1940), les vicissitudes des différentes maisons de Jésuites dans les Pouilles, avec un tableau de l'activité spirituelle de leur personnel. Nous y relevons les noms du B. Bernardin Realino, fondateur de la maison professe de Lecce (p. 23-24), de S. François de Geronimo, du B. Rodolphe Aquaviva et de quelques martyrs qui n'ont pas été élevés sur les autels (p. 80-81).

La cause de Catherine Tekakwitha a été introduite auprès de la Sacrée Congrégation des Rites (séance du 9 mai 1939, approuvée le 19 mai). C'est l'occasion d'offrir au grand public deux biographies de la vierge indienne. La première est une traduction de l'ouvrage anglais de M. Daniel SARGENT, dont on n'a pas oublié le *Thomas More (Sainte Catherine des Iroquois, ou Nature et grâce dans la forêt indienne*; dans la collection *Les Iles*, Bruges et Paris, Desclée de Brouwer, 1941, 281 pp., ill.). La seconde est due au P. Girolamo DAL-GAL, conventuel (*Il Giglio degli Irochesi, Caterina Tekakwitha*. Roma, Francesco Ferrari, 1941, 264 pp., ill.). On trouvera chez ce dernier, p. 11-15, une utile bibliographie.

En 1933, le P. HILDEBRAND (RAES), O. Cap., avait publié en flamand une intéressante biographie du P. Georges de Gheel, missionnaire au Congo, mort en 1652, victime de son zèle à combattre la foi aux fétiches (cf. *Anal. Boll.*, LIII, 456). Depuis lors l'érudite archiviste des capucins belges s'est ingénié à découvrir un peu partout, en Belgique et en Hollande, en Espagne et en Portugal, en France et en Italie, de nouveaux documents sur la vie et la glorieuse fin de son héroïque confrère. Les renseignements qu'il a recueillis lui ont permis de rédiger une Vie plus développée : *Le martyr Georges de Geel et les débuts de la mission du Congo (1645-1652)* (Anvers, Archives des Capucins, 1940, 430 pp., illustré de cartes, plans et planches hors texte). Le cadre historique, et notamment l'histoire de la mission, a pu être dessiné avec plus de netteté. D'autre part, les recherches archéologiques menées dans le district de Matadi par les missionnaires rédemptoristes ont abouti à la découverte du plus ancien monument du christianisme au Congo, l'église de Ngongo Mbata, près de laquelle Georges de Gheel mourut, où eurent lieu ses obsèques et où il fut sans doute enterré. Sur les circonstances de son « martyre » les seuls témoignages contemporains restent toujours le récit d'un des assassins, rapporté par le P. Séraphin de Cortone, et la proclamation du roi indigène Garcia II, en mars 1653.

A la série déjà fort longue des ouvrages religieux sortis de sa plume féconde, le P. Joseph BOON, C. SS. R., ajoute une attachante biographie de S. Gérard Majella (*Gerardus Majella, leekebroeder der Congregatie van den Allerheiligsten Verlosser*. Bruges, Desclée, de Brouwer, 1941, 147 pp., ill., carte).

Le souvenir du B. Ignace de Laconi, béatifié le 16 juin 1940, est resté vivace en Sardaigne. C'est en partie sur les traditions qui subsistent ou qui ont été recueillies par ses prédécesseurs, que le plus récent biographe de ce frère lai capucin appuie son récit, *Il Beato Ignazio da Laconi, Laico Cappuccino (1701-1781)*, par le P. SAMUELE DA CHIARAMONTE, O. M. Cap. (Torino, Berruti, 1940, 327 pp., ill.).

A la collection *Idéalistes et Animateurs*, M. Pierre DE CRISENOY a donné une *Sainte Marie-Madeleine Postel* (Paris, Bonne Presse, 1938, 193 pp.), où il retrace pour le grand public la carrière de la fondatrice des Sœurs des Écoles chrétiennes de la Miséricorde, morte le 16 juillet 1846 et canonisée le 24 mai 1925.

Le volume de M. H. RANTY sur *Les Orantes de l'Assomption*, vingt-neuvième de la collection *Les grands Ordres monastiques et Instituts religieux* (Paris, Grasset, 1940, xviii-223 pp.), renferme, avec l'exposé de la spiritualité de cet Institut, les biographies de ses deux fondateurs, le P. François Picard, deuxième supérieur général des Augustins de l'Assomption (1831-1903), et la Mère Isabelle-Marie de Gethsémani, dans le monde Isabelle de Clermont-Tonnerre, comtesse Henri d'Ursel (1849-1921).

Deux biographies de missionnaires du XIX^e siècle ont paru dans la collection de la *Propaganda liturgica missionaria*, à Rome : une Vie du B. Jean-Gabriel Perboyre, à l'occasion du centième anniversaire de son martyre (Luigi CASTAGNOLA, C. M., *Missionario martire*. Roma, 1940, xv-244 pp., ill.), et la traduction de l'ouvrage français composé par un ancien missionnaire d'Abyssinie, le P. Joseph BAETEMAN, C. M., sur le B. Justin De Jacobis, dont la cause de canonisation a été récemment reprise (*Il Beato Giustino De Jacobis, della Congregazione della Missione, Apostolo dell' Abissinia*. Roma, 1940, xv-271 pp.).

S. Jean Bosco méritait assurément une place parmi les cinquante *Grandi Italiani* dont les biographies forment une collection illustrée sous la direction de M. Luigi Federzoni. Celle-ci (*Don Bosco*. Torino, Unione tipografico-editrice Torinese, 1941, 239 pp.) a été confiée à M. Giuseppe FANCIULLI, auteur d'une Vie du même saint qui a remporté le plus grand succès auprès de la jeunesse.

Quelques amis du Révérendissime Père Abbé Placido T. Lugano, de la Congrégation des Olivétains, lui ont offert, à l'occasion du quarantième anniversaire de son ordination sacerdotale, une élégante plaquette : *Un quarantennio di sacerdozio monastico. Profilo biobibliografico dell' abate Placido T. Lugano* ([Roma], 1939, 136 pp.). A juste titre, on peut considérer Dom Lugano comme un des principaux pionniers de l'histoire bénédictine en Italie, et il suffit de parcourir la liste imposante de ses écrits pour se rendre compte de l'activité qu'il a déployée dans le domaine des études historiques. Un de ses meilleurs titres à notre reconnaissance est d'avoir fondé en 1906 la *Rivista storica benedettina*, dont il fut l'inlassable animateur. Souhaitons qu'après nous avoir donné l'*Italia benedettina* (cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 205), il puisse composer le *Monasticon Italiae*, que projetait déjà au XVIII^e siècle A. M. Quirini : *De monastica Italiae historia conscribenda dissertatio* (Romae, 1717).

Le projet primitif de M. Bernard Xavier C. COUTINHO était de rechercher l'influence de Camoëns en France. L'enquête, entreprise dans ce but, s'élargit peu à peu et se mua en un essai de bibliographie de tous les travaux consacrés au Portugal parus en France depuis les origines de l'imprimerie jusqu'en 1939 :

Bibliographie franco-portugaise. Essai d'une bibliographie chronologique de livres français sur le Portugal (Porto, Lopes da Silva, 1939, in-4°, 412 pp.). De préférence à l'ordre alphabétique des auteurs, M. C. a adopté l'ordre chronologique des éditions. Une table des noms d'auteurs et des anonymes permet de retrouver facilement un ouvrage. On eût souhaité que M. C. expliquât avec plus de précision sa méthode de travail. Et tout d'abord il semble bien qu'il rattache au Portugal l'histoire des colonies et des possessions d'outremer. En outre, pour de nombreux cas, on ne voit pas en vertu de quel principe des livres latins ou portugais imprimés en Angleterre, dans les Pays-Bas, en Italie par des non-Français figurent dans la liste. D'une manière générale on peut dire qu'il y a trop et trop peu. Trop, puisque plusieurs ouvrages n'ont aucun titre à être signalés ; trop peu, car il suffit de comparer, dans le vaste répertoire intitulé *Bibliotheca Missionum*, les tomes II et III (*Americanische Missionsliteratur*, Aachen, 1924, 1927) pour se rendre compte que les indications de M. C. sont moins complètes et moins précises que celles du P. Streit.

Il y a lieu de signaler que le *Report of the Council of Trustees for 1938-1939* de la Bibliothèque nationale d'Irlande, à Dublin (Dublin, Stationery Office, 1939, 36 pp.), ne contient pas seulement la liste des manuscrits récemment ajoutés au fonds, mais un index provisoire, qui est presque un catalogue, des 321 manuscrits en langue irlandaise, acquis pour la plupart à l'initiative du bibliothécaire en chef, M. Richard Irvine Best. Beaucoup de pièces hagiographiques à noter, notamment dans les manuscrits sur vélin 1,3, 4, 5, 7, 9, 10, 14, ainsi qu'un calendrier des saints irlandais, sur papier, ressemblant à la version brève du martyrologe de Donegal (n° 27, xvii^e siècle). Cette liste rendra de bons services, en attendant le catalogue définitif, qui est, nous assure-t-on, en préparation.

Poursuivant avec persévérance ses recherches érudites dans les archives civiles et ecclésiastiques de Montepreandone, M. l'abbé Giuseppe CASELLI, curé-prévôt de la petite ville où naquit S. Jacques de la Marche, a mené jusqu'à la fin du xix^e siècle la série de ses *Memorie storiche di Montepreandone* (cf. *Anal. Boll.*, LVII, 458-60). Voici les sous-titres des trois fascicules parus en 1939 : *Libro V. Aumento della Collegiata e il Seicento* (Montalto Marche, ed. « Sisto V », 81 pp.) ; *Libro VI. Fine della questione del Podestà e il Settecento* (105 pp.) ; *Libro VII. Radicali trasformazioni e l'Ottocento* (179 pp.).

Un groupe de professeurs à l'université de Copenhague forme le comité de rédaction des *Classica et Mediaevalia* (tomes I-IV, Copenhague, Gyldendal, 1938-1941, 283, 293, 284 et 300 pp.), nouvelle revue de philologie et d'histoire, publiée en langues allemande, anglaise et française par la Société danoise pour les études anciennes et médiévales. Ce sont MM. Adam Afzelius, Viggo Brøndal, Louis-L. Hammerich, Stig Juul et Hal Koch, auxquels est venu se joindre M. Franz Blatt après la mort du fondateur et premier directeur, William Norvin. On trouvera une notice sur ce dernier, par M. Blatt, au tome III, p. 143-55. Le champ d'activité de la revue comprend l'antiquité classique et les traditions anciennes au moyen âge, telles qu'elles se manifestent dans l'histoire générale, l'histoire du droit, l'histoire littéraire, l'histoire de la philoso-

phie. Nous ne relevons, dans une série d'articles de fort belle tenue, que trois essais qui se rattachent de plus près à nos études.

M. Hammerich avait édité en 1930 les *Visiones Georgii, Visiones quas in Purgatorio Sancti Patricii vidit Georgius miles de Ungaria A. D. MCCCLIII* (dans *Kgl. Danske Videnskabernes Selskabs Historisk-filologiske Meddelelser*, tome XVIII, fascicule 2). C'est le texte *BHL*. 6512 m. Il avait annoncé dans sa préface l'intention de publier des remarques sur le contenu historique de cette pièce et sur sa place dans l'histoire littéraire. Cette promesse est maintenant remplie par les *Studies to Visiones Georgii* (tome I, p. 95-118; t. II, p. 190-220). M. H. y examine successivement la personne de Georges le Hongrois, l'histoire du texte, le voyage de Georges à Saint-Jacques de Compostelle et son séjour dans un ermitage qu'il a pu localiser à Saint-Guillaume, au cap Finisterre, ainsi que la descente de son héros au Purgatoire de S. Patrice, épisode introduit, vers le début du xv^e siècle, par Andrea de' Barbieri, de Florence, dans son roman italien *Guerrino il Meschino*. *Georgius miles de Ungaria*, connu, en dehors de ses *Visiones*, par une mention dans une autre visite au Purgatoire, celle du Hongrois Laurent de Pászthó (*BHL*. 6512 q, éditée par le P. Delehaye, *Anal. Boll.*, XXVII, 1908, 35-60), n'était pas un habitant de la Hongrie. Il appartenait à une famille hongroise fixée dans les Pouilles et qui y joua un rôle de premier plan au xv^e siècle. Voilà donc un menu point d'histoire complètement éclairci. En dehors d'Avignon, les *Visiones Georgii* furent connues d'abord à Rome, vers 1360, ensuite en Catalogne et à Venise; après 1376, sans doute, ce texte se répandit en Bohême et de là vers la Bavière et l'Autriche.

Au tome I^{er}, p. 217-42, M. Franz Blatt publie de très intéressantes *Remarques sur l'histoire des traductions latines*. Son essai reprend, sur plus d'un point, des idées émises déjà dans une étude qu'il ne semble pas avoir connue, celle du P. Paul Peeters, *Érudits et polyglottes d'autrefois* (dans les *Bulletins de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique*, 5^e série, t. XXI, 1935, p. 123-44). M. B. s'occupe en particulier de l'atelier de traduction fondé par Cassiodore et dresse, pour mettre en lumière la grande diffusion des productions de Vivarium, un relevé des manuscrits antérieurs à l'an 1300 de la version latine des *Antiquités* de Josèphe, qui se monte à 118 numéros. Les anciens catalogues de bibliothèques ne mentionnent que quatorze dépôts renfermant cet ouvrage. On voit par là combien un dépouillement détaillé et patient fournirait de résultats. L'information de M. B. est étendue et ses remarques très pertinentes. On notera la comparaison qu'il établit entre les versions classiques du grec, celles de Cicéron, par exemple, et les versions plus littérales, plus techniques, qui ont eu cours à la fin de l'antiquité ou au moyen âge. Deux détails appellent une rectification. Il ne semble pas exact qu'« un antiphonaire grec ait été composé au monastère de Bangor aux septième et huitième siècles » (p. 234). Assurément, l'auteur danois songe ici au manuscrit C 5 inf. de l'Ambrosienne, du vii^e siècle, peut-être le plus ancien manuscrit d'origine irlandaise qui ait été conservé; mais c'est un codex entièrement latin, où l'on n'a relevé, en translittération, qu'une demi-douzaine de mots grecs. L'autre point concerne « Adrien, moine du Mont-Cassin » (p. 235), auprès de qui S. Aldhelm apprit le grec. Il faut reconnaître en lui l'Africain Hadrien, abbé de Niridanum, monastère situé non loin du Mont-Cassin

(voir BÈDE, *Histoire ecclésiastique*, livre IV, chap. 1, avec les notes de PLUMMER, *Venerabilis Baedae Opera Historica*, t. II, pp. 202, 309).

A noter également une étude marquée au coin de l'érudition et du bon sens, de l'illustre germaniste Sigmund Feist, sur le nom des Germains (t. IV, p. 79-94). L'emploi du mot par des Celtes pour désigner des peuples qui n'étaient point des Germains au sens actuel du terme, mais des Celtes comme eux, établis sur la rive droite du Rhin, est mis en belle lumière. Quant à la signification du nom, après avoir passé soigneusement en revue toutes les interprétations proposées jusqu'ici, M. F. conclut qu'elle reste pour nous irrecouvrable.

P. PEETERS, S.J. *L'œuvre des bollandistes*. Bruxelles, 1942, 128 pp. (= *Mémoires de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques* de l'Académie royale de Belgique, Collection in-8°, t. XXXIX, 4).

Plusieurs savants spécialement intéressés par les problèmes pratiques de coopération intellectuelle ont exprimé le désir de connaître l'organisation qui a permis à la Société des bollandistes de rester encore active après trois siècles et de suffire à une tâche excédant, semble-t-il, les forces et moyens qu'on lui connaît. La réponse à cette question est dans l'histoire même des *Acta Sanctorum*. Elle a fait l'objet de deux communications lues aux séances conjointes des trois classes de l'Académie royale de Belgique, les 18 juillet et 22 septembre 1941. L'auteur s'est attaché à y montrer que l'œuvre bollandienne a vécu et continue de vivre par le bienfait d'une tradition d'école qu'elle tient de ses fondateurs. Cet hommage rendu à leur mémoire peut invoquer une raison d'opportunité en ce troisième centenaire de l'apparition des *Acta Sanctorum Ianuarii*, publiés à Anvers en 1643.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

Aufsätze (Gesammelte) zur Kulturgeschichte Spaniens. 8. Bd. Münster i. W., Aschendorff, 1940, 412 pp., illustr. (= *Spanische Forschungen der Görresgesellschaft*, Reihe I, 8).

BALTHASAR (H. U. von). *Die « gnostischen Centurien » des Maximus Confessor*. Freiburg i. Br., Herder, 1941, 156 pp. (= *Freiburger theologische Studien*, LXI).

ID. *Kosmische Liturgie. Maximus der Bekenner*. Ibid., 1941, vii-373 pp.

BARGELLINI (P.). *San Francesco d'Assisi*. Torino, Unione tip.-editr. Torinese, 1941, 202 pp., 4 pl. (= *I grandi Italiani*, 6).

- BAYÓN (R.), C. SS. R. *Cómo escribió Alfonso de Ligorio*. Madrid, Editorial El Perpetuo Socorro, 1940, 363 pp., illustr.
- BINON (St.). *Les origines légendaires et l'histoire de Xéropotamou et de Saint-Paul de l'Athos*. Étude diplomatique et critique, publiée par François HALKIN, S. J. Louvain, 1942, xv-335 pp. (= *Bibliothèque du Muséon*, 13).
- BRUNO DE JÉSUS-MARIE, O. CARM. DISC. *La belle Acarie, Bienheureuse Marie de l'Incarnation*. Paris, Desclée, De Brouwer et C^o, 1942, lx-760 pp., 15 pl. hors texte, 1 fac-similé.
- BUCKLER (W. H.), CALDER (W. M.). *Monuments and Documents from Phrygia and Caria*. Manchester, University Press, 1939, in-4^o, xxii-166 pp., 73 pl. (= *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, VI).
- CHARBONNEAU-LASSAY (L.). *La mystérieuse emblématique de Jésus-Christ. Le Bestiaire du Christ*. S. l., Desclée, De Brouwer, 1940, in-4^o, 997 pp., 1157 fig. gravées sur bois.
- DAINVILLE (F. DE). *La naissance de l'humanisme moderne*. Tome I. Paris, Beauchesne, 1940, xx-390 pp.
- ID. *La géographie des humanistes*. Ibid., 1940, xviii-562 pp., front.
- DELATTE (L.). *Textes latins et vieux français relatifs aux Cyranides*. Liège, 1942, 352 pp. (= *Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège*, XCIII).
- ID. *Les traités de la Royauté d'Ecphante, Diotogène et Stihénidas*. Liège, 1942, x-318 pp. (Même collection, XCVII).
- DE MEYER (P.-B.), O. F. M. *Leven van de H. Alice van Schaarbeek*. Mechelen, Sint-Franciscus Drukkerij, 1942, 174 pp., ill.
- DERRÉAL (H.). *La langue de Saint Pierre Fourier*. Paris, Droz, 1942, viii-428 pp., fac-similé.
- ID. *Le style de Saint Pierre Fourier*. Ibid., 1942, x-215 pp.
- Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*. Fasc. 61-62. Paris, Letouzey et Ané, 1939, 512 col.
- [DIMIER (M.-A.), O. C. R.] *Saint Hugues de Bonnevaux de l'Ordre de Cîteaux. 1120-1194*. Tamié, Abbaye, 1941, xxix-347 pp.
- DYGGVE (E.). *Kurzer, vorläufiger Bericht über die Ausgrabungen im Palastviertel von Thessaloniki, Frühjahr 1939*. Budapest, Universität, 1941, in-4^o. Extr. de *Laureae Aquincenses*, t. II, p. 63-71.
- ID. *Ravennatum Palatium Sacrum. La basilica ipetrale per ceremonie*. København, Académie, 1941, 63 pp., 21 pl. (= *Archaeol.-kunsthist. Meddelelser*, III, 2).
- Festschrift Eduard Eichmann zum 70. Geburtstag*. Herausgegeben von M. GRABMANN und K. HOFMANN. Paderborn, Schöningh, 1940, vii-687 pp., front.
- FESTUGIÈRE (A.-J.), O. P. *La sainteté*. Paris, Presses Universitaires de France, 1942, xii-125 pp. (= *Mythes et religions*, 9).
- GALBIATI (G.). *Scritti su S. Carlo Borromeo*. Milano, Biblioteca Ambrosiana, 1941, 98 pp.
- GÖRRES (I. Fr.). *Die siebenfache Flucht der Radegundis*. Dritte Auflage. Freiburg i. Br., Herder, 1942, 251 pp.
- Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours*, publiée sous la direction d'Augustin FLICHE et de Victor MARTIN. Tome VIII. Paris, Bloud et Gay, 1940, 502 pp.

- HOLMQUIST (Hj.), PLEIJEL (H.). *Svenska Kyrkans Historia. II: Den senare medeltiden 1274-1521* av Yngve BRILLOTH. Stockholm, Sv. K. Diakonit-yrelsens Bokförlag, 1941, 810 pp., illustr.
- KRUITWAGEN (B.), O. F. M. *Laat-middeleeuwsche paleografica, paleotypica, liturgica, kalendalia, grammaticalia*. 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1942, xix-312 pp., 27 reprod.
- LEFÈVRE (Pl. F.), O. Praem. *L'Ordinaire de Prémontré d'après des manuscrits du XII^e et du XIII^e siècle*. Louvain, 1941, xxvii-180 pp. (= *Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique*, fasc. 22).
- Id. *L'organisation ecclésiastique de la Ville de Bruxelles au Moyen Age*. Louvain, Université, 1942, 302 pp. (= *Recueil de travaux d'histoire et de philologie*, 3^e série, fasc. 11).
- Legendae S. Francisci Assisiensis saeculi XIII et XIV conscriptae*. Fasc. V. Quaracchi, 1941, in-4^o, pp. I-LXXXV, 557-755 (= *Analecta Franciscana*, t. X, 5).
- LEROUAIS (V.). *Les Psautiers manuscrits latins des bibliothèques publiques de France*. Mâcon, Protat, 1940-1941, 2 vol. in-4^o, cxxxvi-293, 518 pp, et un album in-4^o de 140 planches.
- LOPETEGUI (L.), S. I. *San Francisco de Borja y el plan misional de San Pío V. Romae*, 1942, 26 pp. Extr. de l'*Archivum historicum Societatis Iesu*, t. XI.
- LUCCHESI (G.). *Note agiografiche sui primi vescovi di Ravenna*. Faenza, F. Lega, 1941, 111 pp.
- MALLARDO (D.). *Un supposto fratello di S. Gennaro e l'onestà scientifica di Nicolò Carminio Falcone*. Napoli, 1941, 29 pp. Extr. des *Rendiconti della R. Accademia di Archeologia... di Napoli*, t. XXI.
- MATTEI-CERASOLI (L.), O. S. B. *Vitae quatuor priorum abbatum Cavensium Alberii, Leonis, Petri et Constabilis, auctore HUGONE abbate Venusino*. Bologna, Zanichelli, 1941, in-4^o, xii-60 pp., 2 pl. (= *Rerum Italicarum Scriptores*, t. VI, P. 5).
- Id. *Un martirologio della Certosa di S. Stefano del Bosco*. Extr. de l'*Arch. Storico per la Calabria e la Lucania*, t. XII (1942), p. 13-26.
- MEECH (S. B.), ALLEN (H. E.). *The Book of Margery Kempe*. Vol. I. London, Oxford University Press, 1940, LXVIII-441 pp. (= *Early English Text Society, Original Series*, 212).
- NOORDELOOS (P.). *De ikonographie van het bezoek van Antonius den Groote aan Paulus van Thebe*. Dans *Het Gildeboek (gewijd aan kerkelijke kunst en oudheidkunde)*, t. XXIV (Leiden, 1941, in-4^o), pp. 33-73, ill.
- ODIN (Chan.). *Les vertus dans leurs modèles. Méditations sur la « Vie des saints »*. Lyon-Paris, Vitte, 1942, 240 pp.
- PIOGER (A.). *Saint Jean Eudes (1601-1680) d'après ses traités et sa correspondance. Essai de psychologie religieuse*. Paris, Bloud et Gay, 1940, 180 pp., fac-similé.
- Id. *Un orateur de l'École française. Saint Jean Eudes (1601-1680)*. Ibid. 1940, vii-462 pp., ill.
- PRETE (S.). *I Santi Martiri Alessandro e Filippo nella chiesa Fermana*. Città del Vaticano, Pont. Istituto di Arch. Crist., 1941, 145 pp. (= *Studi di antichità cristiana*, XVI).
- SCHAACK (J.), S. I. *Les Jésuites au cours de quatre siècles. Travaux, épreuves, joies, 1540-1940*. Bruxelles, L'Édition Universelle, 1941, 170 pp.

- SCHÜTTE (A.). *Handbuch der deutschen Heiligen*. Köln, Bachem, 1941, 358 pp.
- TERVARENT (G. DE). *Les énigmes de l'art du moyen âge*. Deuxième série. *Art flamand*. Paris, Éditions d'art et d'histoire, 1941, in-4°, 80 pp., 20 pl.
- Tituli Asiae Minoris*. Vol. III. *Tituli Pisidiae*. Fasc. I. Enarravit Rudolfus HEBERDEY. Wien, Akademie der Wissenschaften, 1941, in-fol., VIII-364 pp., 28 fig., 2 pl.
- TROCHU (Fr.). *Saint François de Sales, Évêque et Prince de Genève, Fondateur de la Visitation Sainte-Marie, Docteur de l'Église (1567-1622), d'après ses écrits, ses premiers historiens et les deux procès inédits de sa canonisation*. T. I : La Vocation (1567-1593) ; le Sacerdoce (1593-1602). Lyon-Paris, Vitte, 1941, 716 pp., frontispice, 2 cartes.
- VAN HAUDENARD (M.). *Vierges miraculeuses du Hainaut*. Ath, 1941, 116 pp. Extr. de *L'Observateur*, 1939-1941.
- WILLEMS (Gabriel), O. S. B. *Cenni storici di S. Giustina, vergine, proto-martire e patrona della città di Padova, nel primo secolo del cristianismo*. Padova, Libr. Antoniana, 1940, 87 pp., illustrations.
- ZUIDWEG (J. J. A.). *De werkwijze van Jacobus de Voragine in de Legenda Aurea*. Academisch Proefschrift. Oud-Beijerland, W. Hoogwerf, 1941, in-4°, VII-162 pp., front., fac-similé.
-

INDEX SANCTORUM

- Abraham et Maria in Hellesponto 217, 301.
- Adalbertus ep. Prag. 248-49.
- Aegidius ab. in Occitania 262.
- Afra m. Augustae Vindel. 262.
- Agape, Chionia et Irene vv. mm. 296.
Vid. Anastasia.
- Agnes v. m. 273.
- Aidus ep. Fernensis 63.
- Aidus ep. in Hibernia 246.
- Aidus ep. Slébtensis 246.
- Albuinus ep. Brixin. 275.
- Alexius Homo Dei 249, 301.
- Alphonsus Maria de Ligorio 250.
- Amandus ep. Traiect. 18-19, 255.
- Ambrosius ep. Mediol. 272.
- Ambrosius Sansedonius O. P. 277.
- Anastasia m. Romae 217.
- Anastasia, Agape, Irene, Chionia mm. Romae 217.
- Anastasius Delvenon. m. 301.
- Anastasius Persa et soc. mm. 214.
- Anastasius m. Salonae 233-35.
- Andreas ap. 262, 301.
- Andreas Salos CP. 300.
- Andreas qui et Zoerardus, et Benedictus erem. in Ungaria 249.
- Andronicus 301.
- Angeles m. CP. 301.
- Anna mater B. M. V. 262.
- Anselmus ep. Cantuar. 20.
- Anskarius ep. Hammaburgensis 88, 257.
- Anthimus ep. Nicomed. 23.
- Antonius Patavinus 136-37.
- Antonius ab. in Thebaide 68-81, 143-212, 228-30, 239, 250, 296, 301-302.
- Apollonius m. Romae 223.
- Apostoli 302.
- Aquila et Priscilla 292.
- Archangeli 301.
- Arethas et soc. mm. Nagrae 217.
- Argentea m. Cordubae 4.
- Aristaces filius S. Gregorii Illuminatoris 99-100.
- Arnulfus m. Cisionii 18.
- Arnulfus ep. Mettensis 222.
- Athanasius ep. Alex. 151.
- Attilanus ep. Zamor. 222.
- Audomarus ep. 302.
- Augustinus ep. Cantuar. 287-92.
- Augustinus ep. Hippon. 158, 236-37, 250, 298.
- Autbertus ep. Camerac. 18.
- Autonomus m. in Bithynia 24.
- Auxiliatores 239.
- Aya comitissa Hannoniae 250.
- Babylas ep. Antioch. m. 23.
- Barbara v. m. 217, 273, 301.
- Barlaam m. Antiochiae 298.
- Barróc erem. in Cambria 58.
- Basilus ep. Caesar. 158, 192, 297.
- Bavo conf. Gandavi 18.
- Becán Mac Cula 246.
- Beccán filius Eogani 272.
- Benedictus ab. Casin. 157.
- Benedictus ep. Mediol. 250.
- Benedictus erem. in Ungaria. *Vid.* Andreas qui est Zoerardus.
- Bernardinus Feltriensis 285-87.
- Bernardinus Realinus 306.
- Bernardinus Senensis 238, 286.
- Bernardus ab. Claravall. 157.
- Bernice, Prosdoce et Domnina^r mm. in Syria 217.
- Bertha uxor S. Ethelberti 289-90.
- Birgitta Suecica *vid.* 275-76, 281,

- Blasius ep. m. 302.
 Bonaventura card. 303.
 Bonifatius ep. Mogunt. 260, 288.
 Bonitus, seu Bonus, ep. Arvern. 256-257.
 Botvidus m. in Suecia 82.
 Brandanus ab. Clonfert. 284.
 Burchardus ep. Wirziburg. 262.
 Cadocus qui et Sophia ab. Lancarbanensis 35-67.
 Cainechus ab. Achadboensis 246.
 Callistratus et soc. mm. CP. 25.
 Callistus p. m. 18, 214.
 Canutus IV rex Daniae m. 265-66.
 Carpus, Papyrus et Agathonice mm. 223.
 Cassianus ep. Sabion. m. 275.
 Catharina v. m. Alexandr. 217, 250, 293, 301.
 Catharina Genuensis 282.
 Catharina Senensis 277-81.
 Catharina Tekakwitha 306.
 Cauuori, in Cambria 63.
 Cellach ep. in Cell Alaid 246.
 Charitine v. m. 217.
 Chariton ab. in Palaestina 25, 230-231.
 Chromataeus apostolorum discipulus 301.
 Christophorus m. 239.
 Claudius, Lupercus et Victoricus mm. Legione 131.
 Claudius, Nicostratus et soc. mm. *Vid.* Coronati Quattuor.
 Colluthus diac. Alex. m. 224.
 Columba ab. Hiensis 246, 272, 284.
 Conradus ep. Constant. 248.
 Constantinus imp. 297.
 Cormac filius Eogani 272.
 Cornelius p. m. 239.
 Cornelius centurio m. 24.
 Coronati Quattuor mm. 214, 248, 296.
 Cosmas et Damianus mm. 301.
 Culán filius Eogani 272.
 Cungarus erem. in Anglia 35-36, 43.
 Cuthbertus ep. Lindisfarn. 275.
 Cyprianus et Iustina mm. 214, 217.
 Cyriacus anachor. in Palaestina 25, 217.
 Cyriacus m. (in Africa?) 6.
 Cyriacus et Paula mm. Malacae 1-15, 139.
 Damasus p. 135.
 Daniel ep. Taraunensis 115.
 David, seu Dewi, ep. Mevennensis 63.
 Diarmait filius Eogani 272.
 Dionysius ep., Rusticus et Eleutherius mm. 305.
 Dominicus ab. Exilien. 263.
 Dominicus fund. O. P. 152, 157, 159, 278.
 Domnica hegum. CP. 218.
 Dorothea vid. Montov. 275-76.
 Eleutherius m. Romae 301.
 Eligius ep. Noviom. 302.
 Elisabeth Thuring. 248.
 Elli ab. Lancarbanensis 40, 60, 65, 67.
 Elzearius de Sabrano 251.
 Emericus filius S. Stephani regis 248-249, 265.
 Emetherius et Celedonius mm. Calaguri 131.
 Emfne filius Eogani 272.
 Eneco ab. Oniensis 263.
 Ephraem Syrus 157-58, 192.
 Ericus rex Sueciae m. 82, 267-70.
 Eskillus ep. m. in Suecia 82.
 Ethelbertus rex Cantiae 291.
 Eudoxius. *Vid.* Romulus.
 Eugenia m. Romae 217.
 Eugenius ep. Toletanus 137, 139.
 Eugenius (ep. Toletanus) m. 139.
 Eulalia v. m. Barcinone 137.
 Euphemia v. m. Chalcedone 24.
 Euphrosyne v. Alex. 25, 216, 301.
 Euphrosyne iunior CP. 217, 219-20.
 Euphrosynus coquus 301.
 Eusebia quae et Xene, Mylasae in Caria 218.
 Eusebia abb. Hammatic. 18.
 Eustachius (Placidus) et soc. mm. 23-24, 301.
 Eustratius, Auxentius et soc. mm. 301,

- Eutropia 302.
 Ewaldi duo pr. mm. 248.
 Expeditus m. 250.
 Facundus et Primitivus mm. in Ga-
 lecia 139.
 Fagildus ab. in Hispania 263.
 Faustus, Ianuarius et Martialis mm.
 Cordubae 131, 139.
 Felicitas cum filiis VII mm. 214.
 Fiac ep. Slébtensis in Hibernia 32.
 Fidelis a Sigmaringa m. 250.
 Finanus ab. in Cenn Etigh 222.
 Finnianus ab. Clonardensis 66.
 Firminus ep. Ambian. m. 18.
 Franciscus Assis. 152, 157, 159, 278.
 Franciscus de Hieronymo 306.
 Franciscus Salesius ep. 250.
 Fructuosus m. Bracar. 131.
 Furseus ab. Latiniac. 18.
 Fuscianus, Victoricus et Gentianus
 mm. Ambian. 18.
 Gaiana. *Vid.* Rhipsime.
 García ab. in Hispania 263.
 Gengulfus m. Varennis 18.
 Georgius m. 225-27, 245, 249, 262, 301.
 Gerardus ep. Chanad. 248-49.
 Gerardus Maiella 306.
 Gerasimus mon. Cephalleniae 219.
 Gildas sapiens ab. Rhuiensis 35-36,
 43.
 Girardus de Rosselon 273-74.
 Godehardus ep. Hildesheim. 262, 302.
 Gorgonia soror S. Gregorii theologi
 218.
 Gregorius p. Magnus 287-92.
 Gregorius p. VII 140-42.
 Gregorius catholicus Albanorum 120,
 130.
 Gregorius Illuminator Armeniae 25,
 91-130, 217, 227, 231-33.
 Gregorius Nazianzenus ep. CP. 97,
 297.
 Gregorius ep. Nyssenus 97, 240, 297.
 Gregorius Palamas ep. Thessalonic.
 301.
 Gregorius pr. m. Spoleti 215,
 Gregorius Thaumaturgus ep. 97.
 Gundleius rex Orientalium Britonum
 37, 44-45, 47, 55.
 Gurias, Samonas et Abibus mm. 301.
 Guthlacus = Gundleius 44-45.
 Guthlacus erem. Croylandiae 44.
 Gwalehes erem. in Cambria 58.
 Gwladys regina in Cambria 47.
 Hadrianus m. 239.
 Henricus VI rex Angl. 250.
 Hieronymus presb. 150, 157, 159.
 Hildefonsus ep. Tolet. 7, 256.
 Hripsime. *Vid.* Rhipsime.
 Huchbertus ep. Leod. 239.
 Iacobus Nisibenus ep. 115.
 Iacobus Persa m. 301.
 Iacopina de Pisa v. 279.
 Iesus Christus D.N. — Nativitas et
 Epiphania 296. — Evangelium In-
 fantiae 222, 299. — Crucis Exalta-
 tio 301. — Sindon 303. — Imago
 Berytensis 301.
 Ignatius a Laconi, O. M. Cap. 306.
 Ignatius Loyola 305.
 Iltutus ab. in Wallia 39, 44-45, 53,
 63.
 Indalecius ep. Urcit. 5.
 Indes et Domna mm. Nicomed. 217.
 Ingenuinus ep. Sabion. 275.
 Iohanna v. Urbevetana 278.
 Iohannes ap. 25, 222, 301.
 Iohannes Baptista 263.
 Iohannes Berchmans 224.
 Iohannes Bosco 307.
 Iohannes Calybita 301.
 Iohannes de Capistrano 250.
 Iohannes Chrysostomus ep. 158.
 Iohannes Damascenus 300.
 Iohannes eleemosyn. ep. Alexandr.
 217.
 Iohannes Gabriel Perboyre m. 307.
 Iohannes Rusbrochius 304.
 Iohannes et Paulus mm. 214.
 Ionatus ab. Marchian. 18.
 Ioseph patr. 148-49. — Ioseph et Ase-
 neth 301.

- Isaac (Sahak) Magnus archiep. Armen. 105.
 Isaiæ Ascensio 227.
 Isidorus ep. Hispal. 157, 263.
 Iuliana v. m. Nicomediae 217.
 Iuliana v. m. socia S. Barbarae 273.
 Iulianus m. Brivate 248.
 Iulianus et Basilissa mm. 248.
 Iusta et Rufina vv. mm. Hispali 131.
 Iustinus De Iacobis 307.
 Iustinus philosophus m. 223.
 Ivo Trecor. pr. 250-51.
 Kiaranus ab. in Clonmacnois 63.
 Kilianus ep. m. Herbipoli 262.
 Ladislaus rex Ungar. 248.
 Laurentius diac. m. 262.
 Leander ep. Hispal. 157.
 Legorius (Ligorius) = Gregorius Illuminator 126.
 Leonardus conf. 262.
 Lucas evang. 301.
 Lucia et Geminianus mm. Romae 214.
 Lucianus 236.
 Macarius Aegyptius ab. in Scete 145, 158, 161, 200, 301.
 Macarius Alexandrinus 296.
 Macarius Antiochenus m. in Aegypto 225.
 Macarius Romanus 159, 301.
 Mac Moil, discipulus S. Cadoci 65-66.
 Magi Tres 216.
 Malachias ep. Coner., dein Ardmac. 246.
 Mamas, seu Mammes, m. Caesareae 23, 78, 190.
 Mantius m. in Lusitania 131, 134, 139.
 Marcellinus et Petrus mm. 247.
 Marcellus m. Tingi 8, 139.
 Marciana v. m. Caesareae in Mauritania 8.
 Marcus evang. 301.
 Marescalli quattuor 239.
 Margarita seu Marina v. m. Antioch. 137.
 Margarita v. de Civitate Castelli 278.
 Maria Deipara 201, 223-24, 242-43, 262, 302. — Apocalypsis 301. — Miracula 256-57, 299.
 Maria Aegyptiaca 301.
 Maria Magdalena Postel 306.
 Maria dicta Marinus 301.
 Maria psaltria 217.
 Maria de Venetiis, Ord. S. Dominici 279.
 Martinianus erem. 301.
 Martinus p. 244.
 Martinus ep. Turon. 248, 262, 302.
 Martyres Lugdunenses 223, 247.
 Martyres Scillitani 223.
 Martyres XL Sebasteni 301.
 Martyrum viginti milia Nicomediae 217.
 Matrona Pergensis CP. 217.
 Mauritius et soc. mm. Agaun. 262.
 Mechtildis Magdeburg. 276.
 Melania iunior 218.
 Menas m. 301.
 Menodora, Metrodora, Nymphodora mm. 24.
 Methodius ep. (Patar.) m. 300.
 Meuthi. Vid. Tatheus.
 Michael arch. 23, 181, 195, 201, 262.
 Monica vid. 298.
 Nactus (Nunctus) ab. m. apud Emericitam 7.
 Narses Parthus Armen. patriarcha 100-101.
 Nereus, Achilleus et soc. mm. 214.
 Nicasius ep. Remensis m. 18.
 Nicephorus m. 301.
 Nicetas chartularius 301.
 Nicetas Gothus m. 24.
 Nicolaus ep. Myr. 215, 250, 262, 301-302.
 Nicolaus Tolentinus 250.
 Niphon ep. Constantianae in Aegypto 242.
 Novatianus m. 296.
 Nunctus. Vid. Nactus.
 Olavus rex Norvegiae m. 265-66.
 Olympias diaconissa CP. 227.

- Olympius et Sergius mm. 227.
 Onufrius anach. 158-59, 227, 296.
 Oswaldus rex Angl. 248.
 Otto ep. Babenberg. 262.
 Pachomius ab. 227-29.
 Panagos et Chrestos mm. 301.
 Pancratiarius m. Romae 258-61.
 Pancratiarius ep. Tauromenii m. 260.
 Parasceve m. 301.
 Parasceve iun. Epibatis in Thracia 217, 219.
 Patiens ep. Mettensis 192.
 Patres Emeritenses 7.
 Patricius ep. apost. Hibern. 27-34, 246. — Purgatorium 309.
 Paula. *Vid.* Cyriacus.
 Paulus *pro* Paula 1.
 Paulus ap. 187, 292.
 Paulus Simplex 196, 199, 301.
 Paulus Thebaeus 80-81, 143, 196, 296.
 Pelagia v. m. Antioch. 217.
 Pelagia paenitens Antioch. 217, 301.
 Pelagius m. Cordubae 263.
 Petrus ap. 181, 292, 302. — Petrus et Andreas app. 301.
 Petrus ep. Bracar. 131, 139.
 Petrus Canisius 287.
 Philippus ap. 296, 301.
 Philippus Nerius 305.
 Philotheus m. Antioch. 224.
 Phocas hortulanus Sinopae 24.
 Photina m. 301.
 Plato pr. m. 18.
 Polycarpus ep. Smyrn. m. 223.
 Ptolomaeus et Lucius mm. 223.
 Pulcheria imp. 301.
 Quintinus m. Viromand. 18.
 Quiriacus. *Vid.* Cyriacus.
 Quirinus m. 239.
 Raimundus de Capua, O. P. 281.
 Remigius ep. Remensis 18.
 Rhipsime, Gaiana et soc. vv. mm. in Armenia 92, 96, 102-107, 110-14, 120, 130, 217.
 Rictrudis abb. Marchian. 18.
 Robertus Bellarminus card. 293.
 Rochus conf. 239.
 Rodulfus Aquaviva m. 306.
 Romulus, Eudoxius et soc. mm. Melitinae 23.
 Ruadanus ab. Lothrensis 291.
 Rufina et Secunda vv. mm. Romae 214.
 Sabinus ep. et soc. mm. Spoleti 215.
 Sahak. *Vid.* Isaac.
 Salomonis Testamentum 222.
 Samuel Kalamun. 227.
 Sebastianus m. 238-39.
 Secundinus ep. in Hibernia 26-34.
 Sergius m. *Vid.* Olympius.
 Sergius et Bacchus mm. 120.
 Servandus et Germanus mm. in Hispania 131, 139.
 Servatius ep. Tungrensis 248.
 Severianus m. Sebastiae in Armenia 23-24.
 Sigfridus ep. in Suecia 82-90.
 Silvester p. 221.
 Sisebutus ab. in Hispania 263.
 Sixtus II p. m. 263, 272.
 Sophia. *Vid.* Cadocus.
 Sophia, Pistis, Elpis et Agape mm. Romae 24.
 Sophoniae Apocalypsis 227.
 Sozon m. Pompeiopolis 23.
 Stephanus protomartyr 301.
 Stephanus iunior m. 217, 219.
 Stephanus rex Ungariae 248-49, 264-265.
 Symeon stylita senior 23, 230.
 Symphorosa et filii VII mm. 214.
 Syncletica v. Alexandriae 218.
 Tathan. *Vid.* Tatheus.
 Tatheus (*alias* Meuthi, Tathan) conf. in Anglia 39, 47-48.
 Tatiana m. 218-19.
 Teliavus ep. Landavensis 39, 41, 55-57, 63.
 Thecla v. Seleucia 24-25, 301.
 Theoctiste Lesbia in insula Paro 217.
 Theodora Alexandrina 24, 216, 301,

- Theodora* imp. 218.
Theodorus m. 248.
Theodorus ep. Cantuar. 288.
Theodorus Sanctificatus discipulus S. Pachomii 229.
Theona m. *Vid.* *Timotheus*.
Theophano imp. 217.
Thomais Lesbia matrona CP. 218-19.
Thomas Aquinas 157.
Thomas ep. Cantuar. m. 266.
Timotheus et Theona mm. 227.
Trophimus, Sabbatius, Dorymedon mm. Antioch. 24.
Tudy ab. 63.

Udalricus ep. Augustanus 248.
Unamannus, Sunamannus et Vynamannus mm. in Suecia 88.

Valentinus m. Romae 133.
Vedastus ep. Atrebat. 18.
Verthanes filius S. Gregorii Illuminatoris 101.
Viarius (ficticius) 132-33.

Victor m. Bracarae 131, 139.
Victor m. Caesareae in Maurit. 8.
Victor Romani filius m. 225.
Vincentius diac. Caesaraug. m. 136.
Vincentius, Sabina et Christeta mm. Abulae 135-36, 263.

Waldburgis abb. Heidenheim. 275.
Wenceslaus dux Bohem. m. 262.
Wiborada v. m. reclusa 248.
Wilgefortis v. m. 304.
Willelmus dux, mon. Gellon. 68-69, 77.
Willibrordus ep. Traiect. 248, 251-256, 304.
Winnocus ab. Wormholt. 18.
Wolfkangus ep. Ratispon. 262.

Xanthippe 296.
Xene. Vid. *Eusebia*.
Xenophon senator 301.

Zeno ep. Veron. 296.
Zoilus et soc. mm. Cordubae 4.

INDEX AUCTORUM

quorum opera in hoc tomo recensita sunt.

- Al B. Bernardino da Feltre 285.
Amoudru, Ignace de Loyola 305.
 Antike und Christentum 295.
- Baeteman*, B. Giustino De Jacobis 307.
Bardy, S. Augustin 236.
Barrella, La Compagnia di Gesù nelle Puglie 305.
- Bartonic*, Codices latini medii aevi Musei Hungarici 248.
Baudrillart, S. Philippe Néri 305.
Berkhof, Theologie des Eusebius 297.
Bischoff, Südostdeutsche Schreibschulen und Bibliotheken 213.
Boon, Gerardus Majella 306.
Braun, F.-M., Linceul de Turin 303.
Braun, J., Die Reliquiare 282.
Brazzel, Clausulae in Gregory the Great 298.
Brechter, Quellen zur Angelsachsenmission Gregors des Grossen 287.
Browe, Häufige Kommunion im Mittelalter 283.
 — Pflichtkommunion im Mittelalter 283.
- Calasanctius*, Beeldspraak bij Basilus den Grote 297.
Camariano, Catalogul manuscriselor grecești 300.
Carlo da Milano, Sermoni del B. Bernardino da Feltre 285.
Caselli, Monteprandone 308.
Castagnola, Missionario martire 307.
 Catalogue of Irish Manuscripts in the Royal Irish Academy 245.
Cecchelli, Gli Apostoli a Roma 292.
- Ceijssens*, Uit de brieven aan Favoriti en Casoni 293.
Cherubelli, Edizioni volgari di S. Agostino 298.
 Classica et Mediaevalia 308.
Collijn, Birgittas Kanonisation 276.
Coutinho, Bibliographie franco-portugaise 307.
Crisenoy (de), S^{te} Marie-Madeleine Postel 307.
- Dal-Gal*, Caterina Tekakwitha 306.
Dauids, Gnomologieën van S. Gregorius van Nazianze 297.
de Lepper, De rebus gestis Bonifatii comitis Africae 237.
Denis-Boulet, Carrière politique de S^{te} Catherine de Sienne 280.
 Diplomatarium Danicum 271.
Dölger, Antike und Christentum 295.
 — Fisch-Denkmäler in der frühchristlichen Plastik 222.
Dols, Bibliographie der Moderne Devotie 305.
Drexl, Index nominum zu den Psellosebrieffen 300.
Dyggve, Egger, Der altchristliche Friedhof Marusinac 233.
- Ehrhard*, Ueberlieferung der hagiogr. Literatur 242.
Erens, S. Willibrord 251.
- Fanciulli*, Don Bosco 307.
Fassbinder, Monika 298.
Firmin, Romaansche bouwkunst in West-Vlaanderen 302.

- Fontes Vitae S. Catharinae Senensis* 277.
- Forschungen in Salona* 233.
- Foster*, Church of the T'ang Dynasty 294.
- Franceschini*, Leggenda minore di S. Caterina da Siena 277.
- Franses*, Mariavereering in de eerste eeuwen 223.
- Gaillard*, Sculpture romane espagnole 262.
- Sculpture monumentale en Catalogne 262.
- Garitte*, Lettres de S. Antoine 228.
- Fragment grec attribué à S. Antoine 228.
- Vie de S. Chariton 230.
- Tradition manuscrite de l'Aga-thange grec 230.
- Gessler*, Mystieke wijnpers 304.
- Wilgefortiana 304.
- Gimborn*, Syntax in St. Hilary of Poitiers 298.
- Göteborgs Stadsbibliotek*. Minneskrift 216.
- González*, S. Gregorio de Nisa 297.
- Halliwell*, Style of St. Leo 298.
- Ham*, Girart de Rossillon 273.
- Heinerth*, Die Heiligen und das Recht 250.
- Helbig*, Kirchenpatrozinien in Sachsen 261.
- Hildebrand*, Georges de Geel 306.
- Höeg*, Zuntz, Prophetologium 299.
- Hollnsteiner*, Die Kirche im Ringen um die christliche Gemeinschaft 303.
- Hóman*, König Stephan der Heilige 264.
- Honigmann*, Synekdemós d'Hiéroklos 235.
- Huisman*, Verehrung des h. Pancratius 258.
- Imle*, Das geistliche Leben nach Bonaventura 303.
- Isager*, Krankenfürsorge des Klosters Øm 270.
- Jahrbuch für Liturgiewissenschaft* 249.
- Jungmann*, Gewordene Liturgie 295.
- Kennedy*, The Saints of the Canon of the Mass 221.
- Klauser*, Doctrina Apostolorum 296.
- Kleberg*, Catalogus codicum Bibliothecae Gotoburgensis 216.
- Klostermann*, Origenes Werke 297.
- Kraehling*, S. Sébastien dans l'art 238.
- Kruitwagen*. Vid. *Legende*.
- Kurtz*, *Drexl*, Pselli scripta minora 300.
- Laurent*, Necrologi di S. Domenico 277.
- Tractatus de Ordine FF. de paenitentia 277.
- Lazzati*, Clemente Alessandrino 297.
- Lefort*, Manuscrits coptes de Louvain 226.
- Pasteur d'Hermas 226.
- Les premiers monastères pachômiens 227.
- Legende van S. Willebroert* 301.
- Lehmann*, *Glauning*, Mittelalterliche Handschriftenbruchstücke zu München 247.
- Lesourd*, La Butte sacrée 305.
- Lotthé*, Églises de la Flandre française 302.
- Lozinski*, De S. Bon 256.
- Lugano*. Vid. *Quarantennio*.
- Martyrologium Romanum* 295.
- Mercati*, A., « Bollandiana » dall' Archivio Vaticano 293.
- Mercati*, S. G., Vita di S. Nifone 242.
- Moberg*, Olav, Knut och Sverige 265.
- Monumenta musicae byzantinae* 299.
- Morath*, Maximianskathedra in Ravenna 298.
- Mulchrone*, Book of Lecan 271.
- Murphy*, *Fitzpatrick*, Catalogue of Irish Manuscripts in the Royal Irish Academy 245.
- Nelson*, Aeneae Silvii De Liberorum Educatione 298.

- Nissen*, Legende vom Judenknaben 299.
- Nolte*, Augustins Freundschaftsideal 298.
- Nygren*, Registra Ecclesie Lincopensis 276.
- Œuvres de Ruysbroeck 304.
- Ostrogorsky*, Geschichte des byzantinischen Staates 243.
- Peeters*, L'œuvre des bollandistes 310.
- Peitz*, Das vorephesinische Symbol der Papstkanzlei 292.
- Pellin*, B. Bernardino da Feltre 285.
- Piana*, Sermone del B. Bernardino da Feltre 285.
- Quarantennio di sacerdozio dell' abate Lugano 307.
- Rahner*, Märtyrerakten des 2. Jahrhunderts 222.
- Ranty*, Orantes de l'Assomption 307.
- Report of Trustees, National Library, Dublin 308.
- Samuele da Chiaramonte*, B. Ignazio da Laconi 306.
- Santifaller*, Kalender des Kollegiatstiftes zu Bressanone 274.
- Sargent*, S^{te} Catherine des Iroquois 306.
- Schlytter*, Vie de Thomas Becket par Beneit 266.
- Schuchert*, S. Maria Maggiore, Gründungsgeschichte 241.
- Seppelt*, Das Papsttum im Spätmittelalter 303.
- Sertorius*, Katharina von Genua 282.
- Soons*, Vie de S. Onuphre 296.
- Streicher*, Leben des hl. Petrus Canisius von J. Keller 287.
- Studies (Medieval) 272.
- Studies (Patristic) 298.
- Tesser*, S. Willibrord 301.
- Tillyard*, Hymns of the Octoechus 299.
- Tinagli*, Vita di S. Caterina da Siena scritta da T. Caffarini 277.
- Tito da Ottone*, Leggenda di S. Caterina 293.
- Tunberg*, Erik den helige 267.
- Van den Eynde*, Version syriaque du commentaire de Grégoire de Nysse sur le Cantique 240.
- van Wely*, Kransje der Twaalf Sterren 223.
- Verbist*, S. Willibrord 251.
- Vergote*, S. Colluthus - S. Philothée 224.
- Eculeus 224.
- Principaux modes de supplice 224.
- Visser*, De h. Willibrordus 301.
- Vogt*, Constantin Porphyrogénète, Livre des Cérémonies 294.
- Weibull*, Ansgarius 257.
- Westpfahl*, Beiträge zur Dorotheenforschung 275.

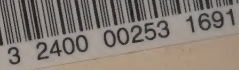
ERRATUM.

Page 230, ligne 14 :
au lieu de *Constance*, lire *Théodose*.

HOC VOLUMINE CONTINENTUR

Le R. P. Hippolyte Delehayé	1
Baudouin DE GAIFFIER. La Passion des SS. Cyriaque et Paule	1
Maurice COENS. « Papebrochius ».	16
Maurice COENS. Un légendier de Cysoing	17
Charles MARTIN, S. J. Note sur un manuscrit métaphras- tique (Paris, Suppl. gr. 240)	21
Paul GROSJEAN. Une Vie de S. Secundinus, disciple de S. Patrice	26
Paul GROSJEAN. Vie de S. Cadoc par Caradoc de Llan- carfan	35
P. NOORDELOOS. La translation de S. Antoine en Dau- phiné	68
Toni SCHMID. Trois légendes de S. Sigfrid	82
Paul PEETERS. S. Grégoire l'Illuminateur dans le ca- lendrier lapidaire de Naples	91
Baudouin DE GAIFFIER. Le bréviaire d'Évora de 1548 et l'hagiographie ibérique	131
Maurice COENS. Une consultation hagiographique de Bossuet	140

François HALKIN. La légende de S. Antoine traduite de l'arabe par Alphonse Bonhome, O. P. . . .	143
Maurice COENS. Appendice au catalogue des manus- crits hagiographiques de Trèves	213
François HALKIN. Le ménologe grec de Gothenbourg .	216
Bulletin des publications hagiographiques	221



NOV 2	1995		
DEC 7	1995		
GAYLORD			PRINTED IN U.S.A.

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.